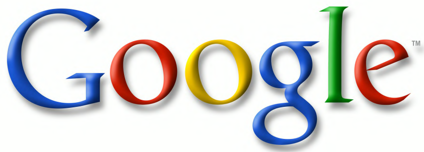


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google

Digitized by Google

Laperri

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1C J

256872

LES GUÊPES CANADIENNES

COMPILÉES ET ANNOTÉES

— PAR —

AUG. LAPERRIÈRE,

De la Bibliothèque Fédérale.

PREMIÈRE SÉRIE.

OTTAWA:
A. BUREAU, IMPRIMEUR, 170½ RUE SPARKS.

1881.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

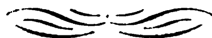
GUÊPES CANADIENNES

COMPILÉES ET ANNOTÉES

— PAR —

AUG. LAPERRIÈRE,

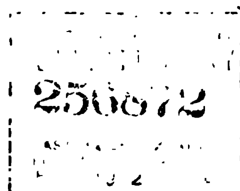
De la Bibliothèque Fédérale.



OTTAWA:
A. BUREAU, IMPRIMEUR 170½ RUE SPARKS.

1881.

Digitized by Google



Digitized by Google

LES GUÊPES CANADIENNES

COMPRENNENT

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Les différents écrits contenus dans ces pages, ont fait sensation dans notre monde politique et littéraire, lors de leur apparition, soit en feuilleton soit en brochure.

La plupart se rattachent à des moments de crise politique, et doivent naissance à des effervescences momentanées de verve gauloise. qui avaient besoin de se faire jour chez quelques uns de nos meilleurs écrivains. Ne fut-ce qu'à ce seul titre, ils méritent d'être conservés.

Aujourd'hui, il est excessivement difficile par suite de leur rareté, de se procurer ceux de ces écrits qui ont été publiés en brochure, et presqu'impossible de retrouver ceux qui sont éparpillés dans les journaux. Nous les publions sans y faire aucun changement.

Les vrais noms cachés sous ces pseudonymes, n'ont jamais été donnés au public, d'une manière positive que nous sachions, sauf celui de Gaspard Le Mage que l'on trouve dans la silhouette de M. J. C. Taché par Placide Lépine. Bon nombre de personnes prétendent connaître les autres, citent même des noms, qui ne sont pas toujours les mêmes, ce qui prouve l'incertitude. Pour nous, qui n'avons pas à rechercher, la paternité de ces écrits, ni à en faire la critique

Digitized by Google

les pseudonymes nous suffisent; car nous ne les réunissons en un volume que dans l'intérêt des lettres canadiennes. Nous tenons à déclarer, cependant, que les auteurs de ces écrits que nous connaissons, ne sont pour rien dans la réimpression de leur œuvre.

Nous croyons donc rendre un service en faisant revivre ces divers écrits menacés de se perdre. Nous ne réclamons en ceci d'autre mérite que celui de l'idée et de son exécution, tout en courant le risque de ne pas rentrer dans nos déboursés.



Digitized by Google

LA PLÉÏADE ROUGE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

PLÉÏADE ROUGE

PAR

GASPARD LEMAGE.

> Versibus exponi tragicis res comica non vult.
>
> HORACE.

A lire les feuilles rouges, on dirait que tous ceux qui partagent les idées de la démocratie nouvelle, sont des phénomènes bien supérieurs à ceux qui ont pu être observés jusqu'ici, du point que nous occupons sur cette triste planète. C'est surtout à la suite des dernières élections, que l'on a renchéri sur les éloges que rédacteurs, correspondants et collaborateurs se prodiguaient *ad invicem* comme aurait dit, il n'y a pas longtemps sur les bancs du collége, le petit nombre d'entr'eux, qui ont eu l'avantage de s'y asseoir.

Outre ces journaux, la presse anglaise en général qui ne loue les Canadiens-français que lorsqu'ils ne sont pas au pouvoir, et n'a de tendresse que pour ceux d'entre nous, qui travaillent à affaiblir nos compatriotes en les

divisant, tandis qu'elle traitait d'incapables et d'imbéciles, les Morin, les Taché, les Chauveau, les Cartier et tous les hommes distingués de notre race, la presse anglaise disons-nous, était pleine de prédictions encourageantes à l'adresse des hommes nouveaux, destinés à inaugurer l'ère du progrès chez nos compatriotes, hélas! si encroutés de préjugés.

En voyant le mépris aussi gratuitement prodigué, j'aurais dû penser que l'éloge l'était plus gratuitement encore; mais comme tant d'autres, je me laissai prendre à la réclame, et j'attendis, avec une vive impatience, l'apparition, sur notre horison parlementaire, des astres nouveaux qui devaient jeter un éclat sans pareil.

Treize adeptes élus dans le district de Montréal, devaient former cette brillante constellation. Quel n'a pas été mon désappointement, en n'y trouvant qu'une seule étoile de première grandeur, et pas moins de six ou sept, qui ne sont pas visibles à l'œil nu dans la sphère des intelligences.

Le *Moniteur Canadien* avait décrit la pléiade, comme étant composée " de jeunes gens d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie, et d'une indépendance de caractère à toute épreuve." Il y a bien un peu, à défalquer sur ce calcul d'une exactitude peu astronomique. Par exemple, peut-on dire en conscience que l'aimable docteur Valois, que le sémillant M. Dufresne, soient encore à la fleur de l'âge? Est-il bien constaté, que M. Prévost soit une intelligence supérieure? Sommes-nous bien certains, que MM. Darche, Bourassa et Guévremont, aient terminé leur éducation politique ou autre? Le cauteleux M. Jobin, et tous les hommes vénérables que je viens de nommer, ont-ils fait preuve d'une grande indépendance de caractère, en s'attachant au char de deux ou trois collégiens, qui les

Digitized by Google

conduisent, ils ne savent où ? Enfin, M. Marchildon, qui a bien la prétention d'avoir été le précurseur des astres nouveaux, est-il la personnification de l'intelligence supérieure, et de l'éducation accomplie?

Voilà certes de grands problêmes, et pour les résoudre, il nous faudra passer toutes ces étoiles en revue l'une après l'autre. Nous ne le ferons qu'après avoir invoqué la muse Uranie, qui préside aux harmonies des sphères célestes, et nous la prierons, par la même occasion, de vouloir bien répandre sa douce influence sur les cerveaux des juges de paix électifs que l'on nous a promis, et, sans faire semblant de rien, faire tourner notre globe assez doucement, pour que nous ayons des parlements annuels sans trop en souffrir.

I.

M. DORION, DE MONTREAL.

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.
>
> " VOLTAIRE."

Monsieur Dorion a succédé à M. Papineau dans la direction du parti démocratique ; personne ne prétendra qu'il l'ait remplacé.

Dans le mois de juillet dernier, M. Dorion en étant rendu à la onzième page d'une exception péremptoire en droit perpétuel, écrite dans le style de ses discours et qu'il lisait à haute voix et sur le même ton, s'endormit d'un profond sommeil. Il lui advint alors le même

Digitized by Google

songe qu'avait fait Joseph, longtemps avant d'être le premier ministre de Pharaon. Il rêva, que douze des étoiles les plus rouges, et les plus grandes de la pléïade, y compris celle de son petit frère Eric, s'inclinaient profondément devant la sienne. Une fois réveillé, il se souvint qu'il avait déjà deux fois failli être un grand homme, la première fois, lorsqu'ayant une dizaine d'années, il avait signé une pétition contre les griefs, circonstance qu'il a rapportée en chambre dans son premier discours, et la seconde fois, lorsqu'il lui était arrivé de signer, comme secrétaire, le manifeste de l'association annexionniste. Plus rusé cependant que le fils de Jacob, il ne parla de son rêve à personne.

Quelques jours plus tard, les rouges et les torys-annexionnistes de Montréal, le prenaient pour leur candidat : M. Holton, M. Young et le comité annexionniste, souscrivaient les fonds nécessaires, et M. Dorion allait d'un pas sûr se porter à la tête de l'opposition bas-canadienne. Il n'est que juste de dire, que si on l'eut prié d'aller remplacer pour quelque temps le président des Etats-Unis, ou l'empereur des Français, il l'eut fait sans plus d'hésitation, et avec le même air de modestie apprêtée.

Le successeur de M. Papineau peut avoir trente-quatre ans. Il a de l'éducation et des talents ordinaires, servis par beaucoup de travail.

Son physique n'est pas avantageux. Il y a dans toute sa personne, et même dans sa conformation phrénologique, quelque chose de grèle, de mesquin, d'étroit, d'inachevé, qui contraste singulièrement avec la démocratie à tous crins, et le progrès au pas de charge, dont on a voulu le faire le premier champion. On n'est pas étonné de voir qu'il n'a pu supporter le poids de l'ancien bagage de son parti, et qu'il se soit contenté de

Digitized by Google

détacher du fagot républicain, pour les présenter comme deux merveilles à l'univers étonné, les deux chétives mesures des juges de paix électifs, et des parlements annuels.

La physionomie de M. Dorion est empreinte d'une teinte mélancolique, qui n'est pas sans quelque charme lorsqu'elle est à repos, mais qui disparaît lorsqu'il parle, dans les nombreuses contractions des muscles qui se crispent alors sous sa peau bilieuse. Il pourrait se faire, que des études opiniâtres aient ainsi profondément labouré son visage ; d'autres pourraient y voir le travail de l'ambition et de la jalousie longtemps comprimées.

Je ne crois pas que M. Dorion ait jamais rien écrit, pas même le manifeste annexionniste ; mais il parle facilement, longuement et sur toutes sortes de sujets. Il ne manque pas d'attirer l'attention par cette qualité que les Anglais appellent *earnestness ;* mais il n'a ni dans les idées, ni dans le langage, ni dans la voix, ni dans le geste, ni dans le cœur, rien de ce qui constitue l'orateur véritable. Il précipite ses phrases avec une certaine élasticité monotone, dont il marque la cadence par une oscillation continuelle de sa petite personne sur ses jambes grêles, à la manière de ces figures à ressort que l'on voit sortir à l'improviste d'une tabatière. Il n'a guère de méthode, et revient volontiers sur ce qu'il a déjà dit, tout en s'efforçant de dire autre chose. Cela joint à l'uniformité de son débit, fait que l'on ne sait point où il s'arrêtera, ni même s'il a l'intention de jamais en finir.

Les grandes idées, les répliques vigoureuses, les chaleureuses paroles ont passé loin de ses lèvres ; mais les petits faits, les citations qui visent à l'érudition, les arguments propres à faire triompher un mur mitoyen ou un cours d'eau, ne lui font jamais défaut. Il aime à

Digitized by Google

étaler des connaissances historiques ou constitutionnelles fraîchement acquises, mais pas encore assez digérées pour l'empêcher de commettre de lourds quiproquos. A différentes reprises, il a été interrompu par un adversaire qui lui disait : " Mais la chose ne s'est pas ainsi passée ; en voici la preuve." Il répond alors qu'il a cru comprendre le contraire, que ses voisins, les deux hommes du monde les plus véridiques et les plus sincères, M. MacKenzie* et l'ex-Orateur McDonald, sont sous la même impression, et il pousse son argumentation du fait, comme s'il n'eût pas été interrompu, comme si son assertion n'était pas controuvée.

Bien que M. Dorion soit, et surtout désire être homme à bonnes manières, homme du monde, il n'a pas toujours en chambre le sentiment de ce qui convient. Par exemple, dans une discussion récente, tandis que M. Hincks lisait une lettre de M. Baldwin, M. Dorion se lève et dit :—l'honorable membre sans doute, sera tenu de produire sa propre lettre qui a provoqué la réponse de M. Baldwin.—Pourquoi cela, demande M. Hincks étonné ?—Parceque vous avez bien pu lui faire un faux exposé des faits, répond avec persistance le député de Montréal.—Une telle sortie fit tomber les bras ou hausser les épaules de tous ceux qui savent un peu ce qu'est M. Baldwin, et surtout de ceux qui l'ont vu remplir, bien autrement, le rôle de chef d'opposition.

M. Dorion vise moins au choix de ses idées qu'au succès de celles qu'il adopte. Il nous dira, par exemple, que ce que veulent la démocratie et son parti, c'est l'élection des juges de paix. Il ne cherchera pas à vous prouver que cela est bon, ou du moins, moins mauvais que ce que nous avons ; il ne répondra pas à l'objection

---

* W. Lyon Mackenzie—ne pas confondre avec M. Alexandre MacKenzie.

Digitized by Google

qu'on lui fera que, lorsqu'un comté peut bien élire un Darche ou un Guévremont pour représentant, une paroisse pourrait bien élire un Pierre Blanchette pour juge de paix ; oh non ! mais il vous dira que le peuple veut ce qu'il veut, que lui, M. Dorion finira par l'emporter, que les ministres seront battus, et que la démocratie rouge est une, indivisible, éternelle, omnisciente et omnipotente à toujours et à jamais ; et MM. Valois, Jobin, Darche, Prévost et Guévremont de crier

" C'est bien cela, j'y vois comme en plein jour."

M. Dorion paraît craindre avant tout, que l'on ignore ou que l'on oublie, qu'il y a dans la chambre un parti démocratique et que c'est lui qui en est le chef. Il ne manque jamais une occasion, comme dirait M. Cauchon, de *s'affirmer*. Lorsqu'il ne diffère pas d'avec les ministres sur une mesure quelconque, il leur signifie son consentement en bonne forme, afin qu'il soit constaté, qu'ils ne procèdent qu'avec sa permission. Rien ne se peut faire dans la chambre, sans qu'il intervienne d'une manière ou d'une autre. Si un membre présente une requête ou introduit un bill, M. Dorion se lève, lui demande où il en veut venir, et le catéchise du haut en bas. S'il laisse allumer les becs de gaz à l'heure convenue, sans déclarer expressément qu'il n'y a pas d'objection, c'est sans doute qu'il y a là-dessous, comme en d'autres points plus importants, quelqu'entendement secret avec l'impartial M. Sicotte.

On me demandera peut-être avant d'en finir, à quel but M. Dorion conduit son parti, ou comme il dit *mon parti*. Je serai bien empêché de répondre, tant qu'il n'aura pas accouché d'autre chose que des parlements annuels. Tout ce que l'on peut dire sur le programme caché de la Montagne, c'est *fiat lux !* Mais ce que je vous

Digitized by Google

dirai plus facilement, c'est que *mon parti* ne pourra jamais être déclaré satisfait, tant que M. Dorion n'aura pas été fait procureur-général, et qu'alors, si tout le monde veut dire comme lui, la démocratie rouge ...ma foi, sera bleue !

M. Dorion est trop intimement et trop exclusivement avocat pour qu'il en soit autrement.



II.

M. PAPIN.

Well roared lion !

SHAKESPEARE.

Avant que de partir pour Québec, les chefs démocrates se sont distribués les rôles qu'ils allaient jouer. Comme vous avez pu le voir *consigné* au Moniteur, il a été résolu d'une voix unanime, que M. Papin serait le Danton de la Montagne.

M. Papin a dû ce choix à sa haute taille, à sa grosse voix, et à ses larges épaules C'est toujours lui que l'on voit et que l'on entend le premier. Il possède un beau physique, et n'ignore pas cet avantage qu'il fait valoir par une démarche altière, et des allures de mousquetaire. Sa voix est puissante et elle serait belle, s'il ne la faisait pas quelquefois sourde en essayant de la rendre solennelle.

M. Papin écrit peu, me dit-on, et il parle comme tout le monde qui se mêle de parler, sans tomber beaucoup

ni s'élever très-fort. Il vise quelquefois au bel esprit et ne réussit pas dans ce genre, ni dans ses discours, ni dans ses interruptions qu'il rend fréquentes. Il a été un peu gâté par les journaux de son parti, et il semble croire que sa personne, sa voix, et surtout la barbe qu'il porte comme Eugène Sue et M. John Young, doivent faire sur ses adversaires l'effet de la tête de Méduse sans qu'il lui soit nécessaire de songer à ce qu'il dit, et comment il le dit.

Plusieurs orateurs, dans leurs clubs, à l'Institut Canadien de Montréal et, je suppose, dans des exercices d'éloquence à la maison, s'étaient formés un vocabulaire de certains mots et de certaines phrases, comme par exemple, "*possédant* (eux) *ou ne possédant pas* (leurs adversaires) cette indépendance de caractère," ou bien, "en élevant ma voix dans cette enceinte," ou encore, "un gouvernement corrupteur et corrompu," et cette autre phrase, "en présence de la chambre et en présence du pays." Ces joyaux oratoires dont tous les membres du parti ornent leurs discours forment pour bien dire. le fonds de ceux de M. Papin. Si ce n'était que de l'embarras d'y substituer autre chose, il les abandonnerait cependant, car on l'a averti charitablement que M. Marchildon avait eu l'avantage d'inaugurer ces phrases à la dernière session, les ayant, lui, entendues dans les assemblées publiques ou apprises par cœur, dans les colonnes du défunt *Avenir*.

M. Masson a pris la liberté de demander à M. Papin, combien il avait mangé de pain bénit et bu d'eau bénite pour entrer en chambre. La question n'était pas il faut l'avouer, strictement parlementaire, et M. Sicotte qui veille avec la plus grande sollicitude à ce que l'on observe la civilité puérile et honnête à l'égard de la Montagne, rappela le représentant de Soulange à l'ordre.

Digitized by Google

Il est fâcheux cependant, que M. Papin ne daigne pas expliquer "*en présence de la chambre et du pays*," à quelles conditions il s'est fait élire. Il a été bruit dans le temps si non de pain bénit et d'eau bénite, du moins de certains éloges adressés à M. Morin et à M. Lafontaine ; d'expressions *bienveillantes* envers le clergé et les institutions catholiques ; d'une promesse solennelle qui a dû flatter sensiblement notre souveraine légitime, de ne pas travailler à lui enlever cette partie de ses domaines, d'ici à quatre ans, ce qui, joint au serment que M. Papin et ses collègues ont prêté, sans aucune réserve mentale, et à la victoire dernièrement remportée sur les Russes, doit contribuer puissamment à la sécurité de l'empire britannique.

Le clergé n'a peut-être pas cependant, autant de motifs de confiance que peut en avoir le cabinet de Saint-James. Les engagements que M. Papin a pris à l'égard de nos institutions n'étaient pas, à ce qu'il paraît, pour toute la durée du parlement ; car déjà, avec trois autres démocrates, il a voté de compagnie avec M. Brown sur l'incorporation du collége Masson.

Le député de l'Assomption est au reste un bon enfant ; sa figure a même une expression assez joviale, lorsqu'il ne veut pas la rendre terrible, lorsqu'il oublie que c'est lui qui fait Danton. S'il a beaucoup de la grossièreté, il n'a assurément rien du génie, ni de la férocité du célèbre conventionnel. Ses discours n'ébranlent bien profondément ni le trône, ni l'autel, ni quoique ce soit, et tout ce qui reste dans l'esprit, lorsque sa grosse voix a cessé de se faire entendre c'est, *vox, vox et præterea nihil.*

Digitized by Google

III.

M. PRÉVOST.

Non hic, sed Barabas.

Monsieur Prévost est notaire, et qui plus est, banquier dans son village. Terrebonne est sa patrie. A coup sûr, M. Prévost n'a voyagé, ni dans le monde physique, ni dans le monde intellectuel ; il a pour le coin de terre qui l'a vu naître un amour de bucolique. Il lui importe peu, que ce soit avec ou sans indemnité que les seigneurs soient dépossédés, que Sébastopol* résiste ou soit démantelé, pourvu que le greffier de la cour de Terrebonne ait été nommé *en conformité des résolutions* passées par l'assemblée du quinze ou du vingt d'un mois quelconque, dans une année quelconque, dans la salle publique du village de Terrebonne, dans la paroisse de Terrebonne, dans le comté de Terrebonne.

M. Prévost est un homme de nerf. Il en a tant, qu'il en est tourmenté ; il s'agite continuellement, et pendant son discours sur l'Adresse, vous eussiez entendu craquer ses jointures comme celles de Pierre-le-Cruel d'Espagne. Sa figure est pâle, maigre et rendue plus sinistre encore par d'énormes favoris noirs. Il ne dit pas ses phrases, il les éternue. Sa voix est forte, stridente et saccadée, et, si son argumentation avait la moitié du formidable de l'appareil qui sert de véhicule aux récriminations du comté de Terrebonne, M. Prévost aurait déjà démoli autant de ministères qu'il y a de Rouges en Chambre. Lorsqu'il éclatait en reproches contre le

* C'était pendant la guerre de Crimée.

Digitized by Google

gouvernement, dans son discours sur l'Adresse, M. Mc-Kenzie et M. Brown regrettaient de toute leur âme de ne pas comprendre le français, afin de pouvoir faire connaître au Haut-Canada, toutes les iniquités que M. Morin avait commises. Ils ne se doutaient point que tant d'éloquence était dépensée au sujet de la cour de circuit, de la cour des commissaires, du bureau d'enrégistrement et du bureau de poste de Terrebonne.

Nous ne voulons pas alarmer inutilement les démocrates qui ont élu M. Prévost ; mais nous devons dire que depuis quelque temps, il fréquente assez assidument les banquettes ministérielles. On l'a vu même souvent parler à M. Morin qui, suffisamment vengé par sa présence, n'a pas l'air à lui en vouloir. O vertu, ô patriotisme, ô honneur politique, *ô sainte indépendance de caractère*, que deviendriez-vous, où vous refugeriez-vous si, en *présence de la chambre et du pays*, le vertueux citoyen Prévost allait se laisser corrompre par le traître Morin ?

Depuis son discours sur l'Adresse, M. Prévost, qui avait fait " son éducation politique à l'école des Papineau, des Lafontaine et des Morin," (sic) qui de plus, avait appris à aimer son pays dans les " quatre-vingt douze résolutions et dans le manifeste de la réforme " (sic) M. Prévost, " qui est pour le système électif appliqué à toutes choses " et qui a précisément donné, lui-même, à ce système le plus vigoureux soufflet qu'il ait jamais reçu ; M. Prévost n'a plus repris la parole.

Ses amis espèrent qu'il persévèrera, et ils assurent, qu'il attend le papier *d'immortelle** afin d'écrire pour la postérité.

* On parlait alors de fabriquer du papier avec la fleur d'immortelle.

Digitized by Google

IV

M. DORION, D'ARTHABASKA.

> Ils étaient un million de diablotins
> à me marteler la cervelle.
>
> ALFRED DE VIGNY.

Monsieur Jean-Baptiste-Eric Dorion, ce n'est pas le diable... le diable, du moins, tel que le fait Milton. C'est plutôt un diablotin des contes fantastiques, comme celui, par exemple, qui venait enlever la perruque du docteur McGregor. Mis à côté de M. Papin, c'est physiquement le contraste le plus frappant que l'on puisse voir. Il semble que ceux qui ont envoyé les Rouges en chambre, aient voulu former une collection anthropologique complète du nain au géant, et de l'Antinoüs au Satyre.

Jamais ébauche de caricaturiste n'a fait plus mal à voir. Un crâne de vieillard sur un visage et un corps d'enfant, des yeux hors de tête, une bouche fendue à l'excès, des lèvres minces et contractées laissant échapper une voix stridente, nazillarde et cassée, voilà celui que ses amis eux-mêmes, ont consenti à classer à part, en l'appelant comme tout le monde :—*L'Enfant-Terrible !* Nouveau genre à inscrire dans les catalogues—comment dirons-nous ? *Infans terribilis borealis* ou *Canadensis*, ou *Arthabacensis* ? Que les naturalistes s'en tirent de leur mieux ; pour moi, je ne me sens pas de force à lui mettre une étiquette.

Si encore, il riait méchamment, comme les diablotins de Saint-Antoine ou comme M. McKenzie ; mais non, il est d'un sérieux de glace. Il y a du lugubre dans tout

Digitized by Google

ce qu'il fait ou dit ; la lanterne et la guillotine qui sont indubitablement au fond de sa pensée, se trahissent à la surface. Il dégoise, il injurie, il soupçonne, il suppose, il accuse, sans se fâcher, sans s'émouvoir, sans se déranger ; d'une activité fébrile et maladive, aux dehors calmes, il pousse tout devant lui avec l'aveuglement et la résignation de la fatalité. Il ôse aborder toutes les questions, s'attaquer à tout ce qui soutient l'ordre social, avec une audace qui contrast avec l'exiguité de sa personne et le timbre de sa voix, au point que l'on éprouve en l'entendant, une sensation pénible et indéfinissable. On ne saurait mieux la comparer qu'à celle que doivent causer en mer, les grignottements de la vermine, qui ronge les flancs du navire.

Dès la première séance de la session, il donna la mesure de ce qu'il peut dire et faire, en déclarant sans sourciller : que le parti démocratique se respectait trop. pour aller dans les concilliabules des ministres se souiller à leur contact. Une telle expression, adressée à M. Morin et à ses collègues, produisit une sensation profonde de dégout, qui fut partagée par plusieurs *montagnards*, et ne fut dissipée que par un long et franc éclat de rire, parti de la galerie.

Quand à M. Dorion lui-même, nous l'avons dit, il ne rit jamais et reste parfaitement impassible. Seulement, dans les longues séances de la chambre, après minuit, on entend quelquefois une petite voix glapissante, qui crie ou plutôt qui chante sur un mode élevé et plaintif : *Ecoutez ! Ecoutez !* Que la démocratie nous pardonne ce qu'il peut y avoir de trop féodal dans la comparaison, mais on dirait la voix lugubre de la chouette, descendant dans le silence de la nuit, des hautes tours de quelque chateau en ruine. Eh bien, c'est le cri de l'Enfant

Digitized by Google

Terrible ! *Infans terribilis borealis, sive glacialis, sive canadensis, sive Arthabacensis !*

La même voix se fit aussi entendre lorsque M. Turcotte reprocha à la Montagne d'avoir abandonné l'annexion. Elle chanta *ça viendra, ça viendra !* sur le ton du *ça ira* de la première république, ou plutôt, sur celui des *lampions* de la dernière.

Toute besogne odieuse, revient de droit à l'Enfant Terrible. Ce ne fut ni son frère, le chef orthodoxe du parti, ni M. Papin qui fait généralement les fonctions de tambour-major, ce fut lui, que l'on chargea de l'exécution sommaire ..... de Thimothée Brodeur. De l'air, et du ton qu'il y allait, il était évidemment prêt à purifier la chambre comme il l'a dit, et à chasser d'urgence et sans désemparer tout le parti ministériel.

Le vocabulaire, ou plutôt le *phrasier* de la Montagne tout entier, fut mis à contribution dans cette séance par M. Dorion d'Arthabaska.

M. Brodeur, que le comté de Bagot avait élu unanimement, et qu'il vient de réélire malgré tous les efforts du parti Rouge, et des amis de M. Sicotte, malgré toute l'influence personnelle de M. Dessaulles ; M. Brodeur "*souillait la chambre* par sa présence."—" c'était un *attentat* à la majorité de la *représentation nationale.*"—"*la volonté du peuple* n'était plus *souveraine.*"—" un *intrus, usurpait* les nobles attributs de la représentation." —" il y avait eu connivence entre lui, et un *gouvernement corrupteur et corrompu.*"—" un *salarié du pouvoir*, avait osé s'asseoir sur les *sièges réservés pour les élus du peuple.*"— " il fallait *purger* la chambre au plus vite, de ceux qui la *souillaient* par leur présence," et que sais-je encore moi ? Mais au milieu de tout ce fatras pseudo-patriotique, il y avait bien une petite contradiction. La nullité invoquée reposait surtout, sur ce que M. Brodeur aurait

Digitized by Google

pu, à la rigueur, étant officier-rapporteur, s'élire lui-même et sans le consentement des électeurs. Or, M. Dorion, dans son zèle, alla jusqu'à déclarer que M. Brodeur avait été envoyé par le comté de Bagot, pour faire de l'opposition au gouvernement, et pour soutenir les idées démocratiques, mais que, redoutant le résultat d'une contestation, il avait trahi son mandat, en votant pour M. Cartier comme orateur. S'il avait été *envoyé* dans un but quelconque, il n'était donc pas venu de lui même; s'il avait un *mandat* à trahir, il était donc un *mandataire ;* on le savait, et l'on voulait profiter d'une erreur pour exercer une vengeance politique. Cet inévitable dilemme, créé par son propre cynisme, n'arrêta point M. Dorion. C'est partie de son système et de celui de son frère, de tenir pour non avenu, l'argument auquel ils ne peuvent répondre. Ils ne combattent pas un syllogisme ; pour formidable qu'il soit, ils sautent par-dessus à pieds joints. La recette est commode, surtout, lorsqu'il s'agit d'éclairer la religion d'un Prévost, d'un Darche ou d'un Guévremont.

M. Dorion a été rédacteur de gazette comme M. Brown, M. McKenzie, et M. Ferres, et, si l'on en juge par ces échantillons, il semble que la conscience d'un homme gagne une peau épaisse à ce métier. L'*Avenir* a été deux fois tué sous lui, et après sa deuxième déconvenue, l'Enfant-Terrible s'en fut fonder un village, qu'il appela du nom d'*Avenirville.*

Le pays respira. L'activité et l'énergie incontestables de M. Dorion, allaient être employées à quelque chose d'utile, ou au moins d'innocent. Tout ce dont la société était menacée au pis-aller, c'était de voir éclore *dans les Bois Francs*, au fond de nos forêts séculaires, une fourmillière de petits hommes faits à l'image de l'Enfant-Terrible, pratiquant entr'eux, les vertus démocratiques

Digitized by Google

et sociales, et maudissant dans leurs petits cœurs, les sbires et les tyrans.

Mais les soins d'un fondateur de colonie ne pouvaient suffire à notre héros, le grand œuvre de *niveler* et de *purger* la société convenant beaucoup mieux à son génie ; il est donc rentré dans la politique à la première occasion. On assure cependant, que quelques-uns des moyens qu'il a adoptés pour se faire ouvrir les portes de la chambre, feraient honneur à une administration corruptrice et corrompue, et certains électeurs de son comté en sont tellement persuadés, qu'il ont ôsé contester son élection. C'est sans doute, la sécurité d'une bonne conscience qui l'engage à parler sans cesse de *purger* la chambre des intrus. Une petite circonstance contribue peut-être aussi, à augmenter la paix de son cœur à cet égard. M. Sicotte, par inadvertance, avait fait inscrire le nom de son frère, M. Dorion de Montréal, au comité général des élections. Il n'est que juste de dire, qu'aussitôt qu'il vit la chambre se prononcer contre une aussi flagrante violation de toute décence, le frère déclara, qu'il n'avait pas d'objection à ce que son nom fut retranché ; et M. Sicotte qui ignore tout ce qui concerne les élections contestées en général, et celles des rouges en particulier, M. Sicotte dit tout uniment, qu'il n'avait pas fait attention à cette circonstance. Le hasard cependant, a encore voulu que M. Sicotte ait nommé à la place de M. Dorion de Montréal, l'autre chef de l'opposition, M. Sandfield McDonald, et l'expérience consommée, la dextérité reconnue, la vertueuse délicatesse de l'ex-orateur, font, que la bonne cause loin d'avoir perdu, a même gagné au change.

On aurait tort de croire que l'Enfant-Terrible rendu en chambre, ait oublié sa colonie d'Avenirville. Il n'a pas présenté et fait imprimer, moins d'une douzaine de

Digitized by Google

requêtes, demandant les unes un pont, les autres un chemin, celle-ci un turnpike, celle-là une augmentation de représentation, et toutes adressées : *aux citoyens représentants du peuple*, par les *citoyens électeurs de Drummond et d'Arthabaska.* Il est à présumer, qu'un duplicata aura été envoyé au *citoyen Bruce, administrant les affaires en Canada pour et au nom de la république démocratique une et indivisible.*

Il n'y aurait qu'un inconvenient, à ce que la chambre votât, tout ce que M. Dorion demande pour ses comtés ! C'est qu'il ne resterait peut-être dans ce malheureux coffre, où nos ministres, vous le savez, puisent hélas, depuis si longtemps pour eux-mêmes, il n'y resterait peut-être pas de quoi faire imprimer les pétitions du citoyen Pierre Blanchette !

Or, je tiens à ce qu'on n'entrave pas les destinés du citoyen Pierre Blanchette. Le citoyen Pierre Blanchette a une carrière à fournir; qu'on le laisse donc faire. C'est lui qui devra conduire, un jour, la nouvelle phalange de la démocratie écarlate ; qui poussera l'épée dans les reins la démocratie rouge arrivée au pouvoir ; c'est lui qui dénoncera comme des traitres, et des renégats, le procureur-général Dorion et le commissaire des terres Papin ; c'est lui qui, aidé des Darche, des Guévremont et des Marchildon d'alors, appellera le peuple au banquet ineffable de la véritable fraternité, de la véritable égalité... sans culottes, et peut-être sans chemises. Dites-moi, cela ne vaudra-t-il pas la peine d'être vu ?

Digitized by Google

V.

M. DAOUST, DE BEAUHARNAIS.

Belle Philis on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

Monsieur Daoust a le droit de figurer dans cette galerie, immédiatement après l'Enfant-Terrible. C'est lui qui, en substituant le *Pays* à *l'Avenir* a sauvé la democratie d'un naufrage complet.

De même que M. Dorion de Montréal, n'est autre chose que son petit frère revêtu des formes de la civilisation, le *Pays* n'est autre chose que *l'Avenir* avec un masque. M. Daoust lui-même est un grand, rude, vigoureux et pas très-beau garçon, qui ne laisse pas que de se faire aimer et estimer de ceux qui le connaissent.

En chambre, il paraît croire que la prudence est la meilleure partie de la valeur, et surtout, préférer les délices du comité de la pipe aux charmes oratoires de ses collègues de la Montagne. Il est vrai, qu'en sa qualité de journaliste, c'est lui, qui, sur les votes de ces messieurs, est chargé d'arranger, de corriger, de refaire et d'augmenter considérablement toutes ces improvisations, et ce ne serait pas être charitable, que de ne pas sympathiser avec son dégoût.

M. Daoust, la plume en main, malgré beaucoup d'outrecuidence et de rudesse, a généralement montré plus de tact et de bon sens, que la démocratie n'a coutume d'en admettre. C'est pour celà sans doute. qu'il ne se lance pas dans les débats avec la même ardeur que quelques autres.

Digitized by Google

Il a porté la soutane, et semble tenir par ses allures, à effacer tout vestige de son ancien état. Il y réussira encore mieux, s'il continue à voter avec M. Brown, M. Papin et les Dorion, contre nos corporations religieuses.

Depuis qu'il est en chambre, il a prononcé un seul discours, dans lequel, il a répété assez nonchalamment ce que les chefs avaient dit, et il s'est informé, si l'on allait abolir le droit d'appel au conseil privé.

De la part d'un homme qui, dans le *Pays*, depuis plus de deux ans, désigne tous nos ministres comme des incapables et des imbéciles, qui se plaint sans cesse, de ce que rien ne se fait, et de ce que rien n'avance, le *véritable* pays est en droit d'attendre quelque chose de plus, et il attend patiemment comme un brave homme de pays qu'il est.

VI.

M. JOSEPH DUFRESNE.

> " Que dire ? Que penser ? "
>
> M. VIGER.

Cinquante et quelques années, du moins en apparence, grosse tête, plus large derrière que devant, regard incertain, physionomie débonnaire, démarche à l'avenant, voix forte et ronflante, tel est M. Dufresne, et tel n'était pas sans doute, le marquis de Montcalm, dont il a le premier l'honneur de porter le nom dans notre législature.*

---

* Il fut, en chambre, le premier représentant du comté de Montcalm.

Digitized by Google

M. Dufresne n'est pas aussi béotien qu'il en a l'air. Il parle en français et en anglais, beaucoup mieux que M. Marchildon, mieux que M. Prévost et presqu'aussi bien que M. Papin, ce qui étonnera fort ce dernier. C'est un honnête homme et un homme de bon sens fourvoyé.*

Malgré celà, nous ne pourrons le laisser passer avec le signalement que lui donne le passeport du *Moniteur*, ni admettre que ce soit "un jeune homme d'une intelligence supérieure, d'une éducation politique accomplie, et d'une indépendance de caractère à toute épreuve."

VII.

M. LABERGE.

> Il faut bien que je les suive....
> puisque je suis un de leurs chefs !
>
> SCRIBE.

Saluons, avec respect, la seule étoile de première grandeur qu'il y ait dans toute la constellation !

M. Laberge est de très-petite taille, mais d'assez jolies formes, sa tête surtout est belle ; ses yeux ont une expression de douceur accompagnée de finesse, sa bouche a de la causticité. Chez lui, les facultés perceptives l'emportent de beaucoup, sur les facultés discernantes, comme on le voit de suite, dans sa physionomie, et sur son front proéminent à la base.

---

* M. Dufresne qui a son début, en chambre, suivait le parti Rouge, l'abandonna peu de temps après, pour se joindre au parti conservateur.

Digitized by Google

M. Laberge a véritablement " l'intelligence supérieure et l'éducation accomplie," que le *Moniteur* avait déclaré officiellement appartenir, à tous les députés rouges. Il n'a peut-être pas au même degré, " l'indépendance de caractère," qui forme le complément du signalement démocratique.

Il n'est guère possible de posséder une plus grande facilité d'élocution, et si une argumentation nerveuse et serrée manque presque toujours à ses discours, la période accomplie, heureuse et cicéronienne, ne lui fait jamais défaut. Son geste a de la grâce, sa diction de la pureté, sa voix de l'harmonie. Autant M. Dorion de Montréal, ennuie et fatigue avec ses arguties péremptoires et perpétuelles comme ses exceptions, autant M. Laberge plait, avec ses discours gentils et bien tournés. On le dit très-éloquent lorsqu'il se passionne, et celà doit-être, car sa voix est sympathique, mais en chambre, il s'est borné jusqu'à présent, à une sorte de persiflage elégant, qui intéresse sans émouvoir. Sa figure favorite est l'antithèse, et chez lui, elle frise quelquefois le jeu de mots, ce qui n'est pas du tout parlementaire, le genre parlementaire, ayant été inventé par les Anglais, qui se sont toujours abstenus d'avoir de l'esprit.

Il ne fait pas un usage immodéré des phrases sacramentelles. Il n'a parlé qu'une couple de fois, d'un gouvernement corrompu, et n'a pas ajouté, qu'il était corrupteur ; il n'a encore rien dit de son indépendance de caractère, et n'a pas même l'air de se douter, " qu'en élevant sa voix dans cette enceinte, il parle en présence de la chambre, et en présence du pays."

Cet oubli des convenances, ce mépris des formes démocratiques, n'ont pas peu contribué à le rendre suspect.

Digitized by Google

De plus, il nous a menacé de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour la défense de nos institutions. On vous exempterait, M. Laberge, de verser même la première, si vous vouliez seulement nous dire, quelles sont les *vieilleries* auxquelles vous tenez si peu, que de ne pas vouloir répandre pour elles, une seule goutte de *cette encre* dont votre parti se montre si prodigue.

Avec la compagnie que vous tenez, une telle restriction ne laisse pas que d'être inquiétante. On désirerait aussi savoir, au premier moment de loisir que vous laissera votre grande mesure des juges de paix électifs, quelle est *l'allonge* que vous vous proposez de faire, au programme démocratique. La chose est beaucoup plus grave qu'elle n'en a l'air, et votre réponse sur le tout, est attendue avec une anxiété qui n'est égalée, que par l'estime que l'on a pour vous.

M. Laberge est un talent distingué: ce n'est ni un prophète ni un sphinx, ni une sybille, comme le donnent à entendre quelques ministériels malicieux, afin d'aiguiser la jalousie de ses collègues de la Montagne; mais tel qu'il est, il peut bien inspirer des craintes sérieuses aux ambitieux du parti. Aussi, s'efforcent-ils de proclamer qu'il est un homme d'imagination, un caractère original et paresseux, un littérateur, un poète, ce qui est une manière comme une autre, de commencer à insinuer qu'un homme n'est bon à rien.

En comparant le député d'Iberville à la plupart de ceux qui l'environnent, on se demande comment il est venu là? Hélas, comme a dit Virgile, de combien d'erreurs n'est pas capable un jeune homme, tourmenté par un amour impitoyable...*Quid juvensis ?*

C'est cette belle divinité terrestre, qui s'appelle la louange, qui a séduit le cœur de M. Laberge; c'est elle,

Digitized by Google

qui lui a inspiré une de ces passions effrénées, que toutes les ovations démocratiques auront bien de la peine à satisfaire, car il est homme à en reconnaître tôt ou tard, si ce n'est déjà, tout le néant, à sentir toute la fadeur de l'encens grossier que l'on brûle dans les colonnes du *Pays* et du *Moniteur*.

M. Laberge sortait du collége. Il avait caressé, comme tous les jeunes cœurs, ce fantôme du républicanisme à la façon de Rome et de Lacédémone, personnifié par les Scœvola. les Coclès et les Léonidas. Entré dans le monde, il s'aperçut bientôt, que de se faire crever un œil, était de nos jours, un triste moyen d'arriver à la postérité, qu'il n'y avait pas souvent de Thermopyles à défendre, qu'enfin, de se bruler la main sur le brasier d'un bivouac, était commettre une action susceptible de demeurer incomprise. Il regardait inquiet autour de lui ; on s'en aperçut, on l'entoura et on lui dit : il faut parler et écrire, le bavardage des clubs et le verbiage du journalisme, voilà les Thermopyles d'aujourd'hui ! Vous serez tenu de nous faire des éloges ; mais en revanche, nous vous encenserons de notre mieux. La nouvelle école que l'on fondait, s'appuyait sur deux principes immuables : dire tout le bien possible de ses amis, et tout le mal, même impossible, de ses adversaires.

Enfin, le jeune homme avait besoin d'action, d'expansion, d'un peu de fumée ; il fallait choisir entre la voie ordinaire battue par tout le monde, ou se lancer dans une voie nouvelle et inconnue ; le premier parti était le plus sage, le second le plus brillant. L'imagination déjà grande et forte, l'emporta sur la sagesse qui qui ne faisait que de naître.

C'est ce qui explique pourquoi M. Laberge, abreuvé aux sources rafraichissantes du catholicisme, se laisse

Digitized by Google

emporter par les éloges de ces feuilles vénéneuses, le *Semeur*, le *Moniteur* et le *Cultivateur* ; pourquoi lui, honnête et généreux, souffre-t-il qu'en parlant de l'abolition des dimes, on flatte les plus sordides cupidités ; pourquoi instruit, et intelligent, il se laisse imposer des billevesées, comme les juges de paix électifs, et les parlements annuels. Ce n'est pas qu'il veuille se faire un marchepied de toutes ces choses pour devenir procureur-général, il abandonne celà volontiers au chef suprême, mais c'est qu'il tient à honneur, de jouer son rôle jusqu'au bout, et comme on lui a assuré qu'il était un des chefs, il se dit à lui même comme le personnage de Scribe : il faut bien que je les suive !

Ira-t-il loin, me demandez-vous ? Mais sans doute ! Est-ce que l'on sait où l'on s'arrête, lors qu'on a pour vous guider en avant, l'Enfant-Terrible, et par derrière pour vous pousser, le citoyen Pierre Blanchette ?

VIII.

MM. BOURASSA, DARCHE ET GUEVREMONT.

> " Tout ce qui arrive dans le monde a son signe qui le précède."
>
> LAMENNAIS.

La nébuleuse que voici, et qui est supposée se composer de trois étoiles d'une infiniment petite grandeur, mérite une attention toute spéciale. La découverte qui vient d'en être faite, est un signe des temps.

Digitized by Google

Depuis des années que l'on prêche au peuple souverain qu'il est infaillible, omnipotent et omniscient, il lui est survenu qu'il pourrait bien se passer de ceux-là même, qui lui ont enseigné ces belles choses. Il s'est donc mis, dans quelques comtés, à choisir ses représentants, comme il élit souvent des commissaires d'école, et comme il élira bientôt des juges de paix ; c'est-à-dire en raison directe des masses, et en raison inverse des connaissances.

M. Marchildon a été le premier signe des temps.

Comète à l'orbite fantastique, lancée dans une course furibonde, en dehors de toutes les sphères de la raison humaine, cet astre, quoiqu'il soit rouge, ne peut être rattaché à aucun système, et ne saurait faire partie de la Pléïade. D'ailleurs, nous aurions peine à le suivre dans ses furieux écarts.

Il n'en est pas de même de notre nébuleuse, qui a tout l'immobilité des étoiles fixes.

M. Bourassa est bien le type de l'inflexibilité démocratique. Rien ne remue, rien ne change, rien ne s'agite sur cette figure carrée, qui pourrait être facilement reproduite, par quatre coups de ciseau, donnés sur le premier bloc venu. Depuis le commencement de la session, il est silencieusement assis à côté de M. Darche.

Celui-ci, du moins, a quelque chose de pittoresque. Une chevelure qui parait avoir horreur du peigne comme d'un instrument de tyrannie, un costume ultra démocratique, une physionomie dure, ramassée et comme se morfondant dans un continuel mécontentement de tout le monde, et de toutes choses ; voilà ce qui distingue M. Darche de son voisin M. Bourassa.

C'est bien l'homme à qui l'on a persuadé que tout habit noir, recouvre un aigrefin qui cherche à vivre à ses dépens ; que la caisse publique est livrée au pillage,

Digitized by Google

que les curés s'engraissent des sueurs du peuple ; que les hommes de professions sont tous des voleurs ; que le peuple, a un droit inprescriptible à ne payer jamais rien, et à se faire payer énormément cher pour toute espèce de chose ; que tous les hommes sont nés et doivent mourir égaux, et que la mesure de cette égalité, c'est lui-même, M. Darche, au niveau de qui, toutes choses doivent être ramenées ; enfin, que s'il n'y prend pas garde, il sera bientôt vendu à l'encan comme un esclave, ou comme une bête de somme, pour satisfaire à la cupidité des ministres.

Aussi, malgré qu'il soit assis au milieu des plus vertueux Montagnards, il n'a pas encore l'air de se croire en sureté ; il tient son gilet de gros drap boutonné jusqu'au menton, garde ses poings fermés dans ses goussets, et jette de temps à autre, sur tout ce qui l'environne un regard sournois et défiant.

C'est M. Darche qui présente, et propose, de faire imprimer les requêtes du citoyen Pierre Blanchette. La chambre s'est refusée à l'impression de celle qui demande l'abolition pure et simple du conseil législatif. La chambre a eu tort. Une requête du citoyen Pierre Blanchette avec commentaires par le citoyen Darche. méritait de passer à la postérité.

M. Darche est comme le citoyen Pierre Blanchette, pour l'abolition du conseil, pour l'abolition des rentes, pour l'abolition de toutes les taxes, pour l'abolition des dîmes, pour l'abolition des juges et des avocats, et en général, pour l'abolition et la démolition de tout ce qui peut gêner qui que ce soit.

De plus, l'horreur que M. Marchildon professe pour les chemins de fer, M. Darche la reporte sur les traîneaux à patins, et les moments qu'il a pu dérober à son occupation favorite, de coller des papiers pour les

Digitized by Google

adresser aux électeurs de son comté et de tout le pays, il les a consacrés à préparer un projet de loi sur ce sujet. Je propose qu'on l'imprime à un million d'exemplaires, et que l'on vote une tonne de colle à M. Darche pour qu'il répande. son projet, dans les cinq parties du monde.

Avis au beau sexe. M. Darcho, qui n'est pas jeune tant s'en faut, est célibataire. Considère-t-il la moitié du genre humain comme un obstacle au bonheur de l'autre moitié? Persuadé que l'on devra, tôt ou tard, abolir la famille, s'est-il abstenu prudemment de former des liens qu'il lui faudrait rompre? Je ne saurais vous le dire au juste, mais rester célibataire, dans nos campagnes où l'on se marie si jeune, où l'on ne sait trop que faire dans les longues soirées d'hiver, c'est quelque chose de significatif, voire même de sinistre.

Connaissez-vous M. Guévremont? Pour moi, il me semble que je le connaissais avant que de le connaître, tant il y a de gens qui ont l'honneur de lui ressembler. M. Guévremont est un petit homme brun, ou plutôt noir, que l'on est certain d'avoir rencontré de tout temps, à tous les coins de rue. Lorsqu'il fut élu contre M. Gouin, l'un des héros du vingt juin, la Montagne s'est montrée grandement scandalisée. Depuis cependant, qu'on lui a persuadé qu'il était démocrate (et certes personne plus que lui n'a droit de l'être,) on s'est persuadé à soi-même, *que l'ex-voyageur des pays d'en haut*, n'était pas moins habile qu'un autre.

Quoi qu'on en ait dit dans le temps, M. Guévremont sait lire et écrire, sauf l'orthographe, dont à l'exemple de plusieurs Montagnards plus illustres, il ne soupçonne pas l'existence.

Maintenant, je ne veux pas trop contester à la Montagne le droit qu'elle possède, d'élever à ses propres

Digitized by Google

frais, un monument à ces trois hommes et à quelques autres; je n'y vois qu'une petite objection, et je vais l'exposer le plus brièvement et le plus modestement possible.

Il n'y a pas cinquante Canadiens-français parmi nos cent trente représentants. Ne serait-il pas bon, de suppléer à la quantité par la qualité? Malgré le bon sens tant vanté, et le patriotisme à toute épreuve de ces messieurs, n'y aurait-il pas moyen de les remplacer par quelque chose de plus brillant? Il me semble, sauf meilleur avis, que situés comme nous le sommes, le moins nous élirons de Darche et de Marchildon, le mieux ce sera. Pour l'amour de Dieu, si nous ne pouvons nous entendre entre nous, tâchons du moins de nous faire respecter des autres origines.

IX.

M. BUREAU.

Nec pluribus impar.

Monsieur Bureau est un député comme il y en a beaucoup du côté ministériel, instruit, intelligent, laborieux. S'il avait pris son siège à droite, ce serait un *ventru* et un *incapable*: il la pris à gauche, c'est un phœnix! Il est parent ou allié des Dorion; c'est la seule chose qui puisse expliquer sa conduite.

Digitized by Google

X.

M. VALOIS.

> **Son œil vert et rond, son nez croche, ses lèvres minces, son menton saillant, sa physionomie à la fois méchante et rusée lui rappelaient la *chouette*.**
>
> EUGÈNE SUE.

Si l'Enfant-Terrible a le cri de la chouette, M. Valois en a la figure. Je remercie Eugène Sue de m'avoir épargné un portrait.

M. Valois est médecin, et comme beaucoup d'Esculapes célèbres, il dédaigne le soin de sa personne. Il se rase tous les huit jours, ne se peigne pas aussi souvent et conserve sur ses habits, des souvenirs frappants de tous les événements de la journée. A celà, il ajoute ce qui dans un pareil cas, est un véritable luxe, l'habitude américaine, républicaine et très-visible au dehors, de macérer du tabac dans sa bouche.

Je ne sais pas au juste, quels sont les succès du docteur, mais ce doit être une terrible apparition au chevet du lit d'un malade, et capable dans certains cas, de produire une révulsion salutaire.

En chambre, il s'est rendu justice en se plaçant au quatrième rang. Il ne parle jamais, à moins qu'il ne s'agisse de médecine ou d'économie; mais il gronde continuellement à part lui, d'une voix grinçante et grésillante qui irrite les nerfs de ses voisins. Son occupation favorite, est d'essuyer sans cesse les verres de ses lunettes, qui n'en deviennent que plus opaques, et l'on comprend aisément qu'il en soit ainsi.

Digitized by Google

Comme il est encore plus versé dans l'économie domestique que dans l'économie politique, on l'a placé à perpétuité au comité des contingents. Là, il gratte, rogne, suppute et marchande sur tous les petits salaires et sur toutes les petites dépenses. Il est la terreur des clercs et des messagers. Il n'est coulant que sur un seul point, celui de l'indemnité que nos représentants se votent si royalement.

Un gouvernement tout-à-fait de son goût, serait celui qui ne lui coûterait rien du tout, et lui donnerait beaucoup d'argent. Montrez-lui celà et il dira bonsoir à la démocratie. En attendant, il tient à celle-ci avec un acharnement d'autant plus grand, qu'il la croit destinée à resoudre le problème que je viens d'indiquer.

XI.

M. JOBIN.

> Le monde sera propre et net comme une écuelle,
> L'humanitairerie en fera sa gamelle.
>
> POEMES HUMANITAIRES.

Ainsi que M. Valois, M. Jobin est un représentant de 1851. Sa politique n'a pas été aussi uniforme que celle de l'inflexible patriote dont je viens de parler.

Lorsqu'il entra en chambre, il avait été annoncé comme *Rouge*. Il débuta, par voter avec le gouvernement d'alors. Plus tard, il montra de ces velléités d'opposition, qui classent un député dans l'insaisissable catégorie des *loose fishes*. A la fin du parlement, il fit

Digitized by Google

partie de la majorité bigarrée du vingt juin, sans qu'il fut possible de dire, à quelle nuance il appartenait. Les élections nous l'ont ramené rouge écarlate ; mais ceux qui le connaissent assurent, qu'étant notaire, il a eu le soin de n'accepter les programmes de la démocratie avancée (si programme il y a), que sous bénéfice d'inventaire.

Les motifs qui font agir M. Jobin sont difficiles à saisir, on ne peut juger de lui, que par ses votes qu'il ne daigne jamais expliquer. Il ne prend la parole que sur des questions locales et de peu d'importance. En revanche, il sait imiter la voix de quelques députés, et dans les moments de tumulte trop fréquents, où chacun fait son cri, il contrefait quelqu'un de ses collègues. Il réussit encore mieux dans l'imitation du chien, du chat et des quadrupèdes en général.

A ces talents d'agrément, il en joint d'autres plus solides. C'est lui qui rédige les résolutions et les projets de loi que M. Marchildon fait imprimer sous son nom. Il s'en acquitte si bien, que tout le monde y est pris. A moins d'être dans le secret, on ne saurait s'imaginer que le député de Champlain n'est qu'un pseudonyme. (Je prie M. Marchildon de ne pas me traduire à la barre pour l'avoir appelé *pseudonyme.*)

Les Rouges ont une maison à eux, une espèce de phalanstère, où l'on a caserné le gros du parti de crainte d'accident. Au plaisir que l'on y goûte de pratiquer en commun, les vertus démocratiques et sociales, vient s'ajouter celui d'une sécurité que l'on n'aurait point si tous les adeptes étaient disséminés dans la capitale dont la corruption ne le cède en rien à celle de Babylone ; dans cet infâme Québec, où l'on voit sans cesse tant de lions rugissants qui, sous la forme de ministres ou de

Digitized by Google

leurs affidés, ne cherchent qu'à surprendre et à dévorer les pauvres consciences républicaines.

C'est M. Jobin qui veille aux détails du ménage démocratique. Il a été élu *bonne* à l'unanimité, grâce à ses airs calins et au sourire stéréotypé sur sa figure. C'est lui qui pourvoit aux viles nécessités de ce monde, tels que le boire et le manger, choses auxquelles ne saurait descendre le génie d'un Laberge ou d'un Papin.

C'est lui encore (ou c'est elle) qui, dans les moments de crise, berce sur ses genoux l'Enfant-Terrible, prépare une potion calmante pour M. Prévost et donne, les jours de fête, un coup de peigne à M. Darche et un coup de brosse au docteur Valois.

Les divers travaux de M. Jobin ne sont pas de ceux qui font beaucoup de bruit au loin, et c'était un service à rendre aux citoyens électeurs du nouveau comté de Joliette, que de leur apprendre ce que leur représentant fait à Québec.

XII.

MM. DEWITT, HOLTON ET GALT.

"M. Rotschild est le roi des juifs, et le juif des rois."

Les trois députés que voici, sont les Rouges de la finance, et les financiers des Rouges.

La démocratie franco-canadienne n'est pas prêteuse ; comme la fourmie de la fâble, c'est là, son moindre défaut. En revanche, elle est, vous ne l'ignorez pas,

Digitized by Google

incorruptible et infaillible ; on ne saurait tout avoir à la fois. Cependant, si incorruptible et si infaillible que l'on soit, il est difficile de vivre d'incorruptibilité et d'infaillibilité, même en y ajoutant l'air pur et salubre du Canada, qui n'a pas pu suffire à nourrir le citoyen Latte.*

Ceux donc des adeptes qui s'étaient decidés à demeurer dans ce malheureux monde, qui n'a pas encore de juges de paix électifs ni de parlements annuels, tout en parlant sans cesse d'emprunter à la race anglo-saxonne son énergie et son activité, lui emprunterent réellement à la veille des élections, une certaine quantité *de dollars* et de *bank-notes.*

Il va sans dire, que les richesses subitement acquises du parti, ne furent pas employées comme celles d'un gouvernement corrompu, à corrompre le peuple ; elles servirent seulement, dans quelques comtés, à mettre en pratique le nouvel évangile humanitaire, qui consiste à donner un peu à manger à ceux qui on faim, et beaucoup à boire à ceux qui ont soif. D'ailleurs, si tout le monde ne lit pas les journaux que la démocratie distribue gratuitement pour éclairer le peuple, et le rendre meilleur, tout le monde au moins a visité les écoles. les hopitaux, les salles d'asile qu'elle a fondés, afin de se populariser uniquement par des œuvres philantropiques. Rassurés sur l'emploi de ses fonds, mes lecteurs n'exigent pas que je leur dise à quelles conditions elle les a obtenus ; le portrait de ses banquiers suffira, j'espère.

Démocratie rouge, ma mie, dis-moi *qui te paie*, et je te dirai qui tu es ?

---

* Ce Monsieur était Français d'origine, instituteur à Montréal. et l'un des écrivains de l'*Avenir*.

Digitized by Google

M. DeWitt est un patriote d'avant trente-sept. Il a de nouveau fait partie de la Chambre depuis l'Union, a marché avec M. Lafontaine, et s'est passé de la démocratie tant qu'elle n'a pas été inventée.

Lorsqu'il parlait, M. De Witt le faisait d'une voix vibrante, inégale et criarde qui rappelait par ses accens, toute la mélodie du *Yankee doodle*. Celà arrivait rarement, car il se contentait de dire, à voix basse, à son voisin, les discours qui avortaient presque toujours sur ses lèvres. On croit devoir se permettre de faire observer (comme écrivait son contemporain, M. Viger), que le métier de voisin de M. De Witt n'était pas précisément récréatif.

Comme il a contribué largement à l'élection de plusieurs Rouges, il n'est pas surprenant qu'il se soit fait réélire lui même ; il ne lui en *coûtait* pas plus, tandis qu'il y était.

Il est à peu près le même qu'autrefois, sauf la démocratie qu'il n'a encore manifestée que par ses votes et par sa barbe. Comme celles du Thomas Payne canadien, et du vénérable M. De Boucherville, cette barbe est blanche et elle aurait tort d'être noire, car M. De Witt est un de ces brillants jeunes gens de la Montagne qui dépassent la soixantaine.

Je serai quitte envers lui, quand j'aurai dit qu'il s'intéresse vivement au sort des Canadiens-français dans ce monde-ci et dans l'autre ; préside régulièment à l'assemblée annuelle de la Société protestante fondée pour leur conversion, et présente à la chambre un projet de loi destiné à faire une corporation de l'apôtre Normandeau, son épouse et quelques autres, *pour des fins évangéliques.*

M. Luther Holton à la physionomie du renard, mais du renard qui a l'esprit de faire bonne chère. Il est

Digitized by Google

d'une grande et forte taille et parle d'un voix lente, compassée, et presque mielleuse, qui contraste avec sa robuste personne.

Il est difficile de dire, s'il est plus financier que républicain ou plus républicain que financier.

Si on eût voulu le récompenser de ses sermons contre la corruption du ministère précédent, il n'aurait pas dit comme le renard prêcheur, après son exhortation anti-carnivore... sir, quelques dindons ; mais bien... *quelques débentures !*

La démocratie à l'air de croire que M. Holton et ses amis, qui font beaucoup d'argent avec le *Grand-Tronc*, en dépensent une partie uniquement pour ses beaux yeux, et afin d'introniser pour toujours et à jamais l'équité, la bonne foi, l'égalité, la fraternité et toutes les vertus de l'âge d'or. La démocratie se trompe, ou ce qui est plus vraisemblable, elle fait semblant de se tromper. La législation du parlement précédent a surabondamment prouvé, au chapitre des chemins de fer :

Qu'il est avec Holton des accommodements.

A la dernière élection, il fut longtemps considéré comme candidat ministériel ; mais, c'était sans doute une imposture du pouvoir, car personne ne fut plus empressé, ni plus âpre que lui à condamner, voire même à stigmatiser, les prétendues spéculations de son ami intime M. Hincks.

M. Holton, en chambre, a pour les Rouges les airs complaisants et protecteurs d'un Mécène. Il écoute surtout, avec un sourire indéfinissable, ceux d'entr'eux (et ils sont rares, je l'avoue,) qui s'avisent de parler religion ou nationalité. Il a une foi invincible dans ses idées, qui sont celles de M. Brown entendues avec plus de finesse, de calme et de modération. Il se contente

Digitized by Google

pour le moment, de la division qui s'est opérée dans nos rangs, et en calcule les résultats avec un flegme tout mercantile.

M. DeWitt est presbytérien, M. Holton est unitairien, et M. Galt est utilitairien et ils sont tous démocrates dans ce sens-ci que, si on veut leur permettre de faire table rase des fondations et des institutions catholiques, ils s'empresseront de faire subir le même sort à celles de leurs religions qui n'ont *rien*.

Je ne voudrais pas abuser des fables du bon Lafontaine, à l'endroit des renards et de M. Holton, mais je ne puis m'empêcher de songer à celui qui, ayant la queue coupée, voulait faire une révolution dans le même sens, et criait: *à bas toutes les queues !*

M. Galt a une assez jolie figure. Si la nature l'a doté d'un printemps éternel, elle n'y a pas mis une expression de candeur bien frappante. C'est le caractère et les idées de M. Holton, avec une nuance d'habileté financière de plus, et une pointe de zèle républicain de moins. Il parle avec facilité, mais il y a dans son argumentation une subtilité si évidente, dans sa voix un petit ricanement si moqueur, dans ses yeux à demi fermés quelque chose de si chatoyant, qu'à moins d'être tout à fait crétin, il est impossible de rien croire de ce qu'il dit.

C'est un ministériel du vingt juin; mais le cinq septembre, il passa à l'ennemi au moment du combat, lorsque les deux armées venaient de se ranger en bataille. Les généraux n'avaient cependant rien à lui dire. Ceux qui font de pareilles recrues, pour peu qu'ils sachent calculer, doivent connaître d'avance le jour, l'heure et la minute de leur désertion. M. Galt, dans l'opposition, est demeuré l'apologiste de M. Hincks et de la maison Jackson. Les Rouges qui ont tant fait

Digitized by Google

de propagande avec les iniquités présumées du *Grand-Tronc*, se montrent maintenant plus charitables, sans doute par égard pour leur nouvel allié.

Qui Bavium non odit amet tua carmina, Mævi !

RÉCAPITULATION.

Comment trouvez-vous que je les trouve ?

(QUESTIONS POPULAIRES.)

Les voilà donc tous ces astres incomparables ! Tous, première grandeur, sixième grandeur et nébuleuses, tous, rouge cerise, rouge ordinaire et couleur de rose, ils ont passé dans le champ de ma lunette !

Eh bien, qu'en pensez-vous, bénévole public, admis gratuitement aux séances de mon observatoire ?*

Ma foi, vous m'avez l'air à ne pas en penser grand'-chose, vous êtes comme moi, terriblement désappointés de leur peu d'éclat ; et l'on me dit que vous tenez beaucoup plus, pour le quart d'heure, à soulever le rideau derrière lequel je me tiens modestement caché, qu'à prendre avec moi la parallaxe du Soleil-Laberge ou de la Comète-Marchildon.

Eh bien soit ! Si jamais vous rencontrez du premier janvier au premier de mai, dans les rues de Montréal, de

---

* Ces portraits d'abord, avaient été publiés par feuilletons dans les journaux.

Digitized by Google

Québec, ou du village de Terrebonne, un grand homme mince, efflanqué, porteur d'une robe de drap noir en signe du deuil de ses illusions détruites, robe à larges manches et bordée de fourrures, une barbe aussi longue que celle de M. Papin et du Juif-Errant, mises bout à bout, un bonnet pointu et d'une hauteur incalculable, le nez au vent comme un homme qui cherche des étoiles en plein midi, ou comme un démocrate qui se rend à la convention, et portant sous son bras l'impayable télescope que vous savez ; alors soyez-en bien sûr, cher public, ce sera moi, moi, Gaspard LeMage, membre de la société des astronomes du Nord, membre correspondant d'une infinité de sociétés savantes dont M. Guévremont ne fait point partie, et au demeurant, le meilleur fils du monde, qui chérit comme son prochain toute la race humaine de tout son cœur, et les Rouges par dessus le marché.

Castigat ridendo mores ! Oui je les aime mes amis les Rouges, et si je les ai châtiés en riant, et ce qui vaut mieux encore, en les faisant rire tant bien que mal, c'était seulement pour les corriger de quelques petits défauts très-apparents, dont ils ne se doutaient point le moins du monde.

Mais je vous entends, bon public, vous récrier, et rire de moi à votre tour. " L'idée de ce Gaspard LeMage, de vouloir corriger l'*Enfant-Terrible !* Le moyen, mon cher Gaspard, de donner à ce diablotin la beauté du colibris ou le chant du rossignol ? Comment vous y prendrez-vous, vous, qui n'avez point les potions calmantes de M. Jobin, pour modérer les soubresauts de M. Prévost et le faire consentir à s'occuper d'autres choses que du régistrateur de Terrebonne ? Vous allez sans doute, avoir la prétention de faire au docteur Valois, un nez à la grecque et un costume de sybarite. Songez

Digitized by Google

donc que c'est à la *bonne* seule qu'appartient le droit de lui passer la brosse."

Hélas, qu'il est impatientant d'écrire pour un public qui vous lit, et qu'il est beaucoup plus doux d'écrire pour soi-même, comme M. Pacaud, et l'éditeur du *Semeur !* Vous ne me comprenez, pas, mon bon public. Je sais bien que malgré tout, M. Papin croira toujours avoir quelque faux air de Danton, et qu'il n'en rugira pas moins "en présence de la chambre et du pays," les choses les plus ordinaires, comme s'il improvisait les imprécations de Camille ou celles de Coriolan ; que M. Darche ne détendra point ses membres raidis par la peur des chaînes, et ne renoncera pour rien au monde, aux douceurs du collage ; qu'enfin M. Prévost mourra au sein de sa patrie, à Terrebonne, dans le comté de Terrebonne, en éternuant dans le style le plus démocratique, ses adieux au peuple et à la vie ; je sais tout cela, cher public, et n'ai point les illusions que vous me supposez.

Cependant, si la goutte d'eau qui tombe sans cesse sur la pierre la creuse peu à peu, si feuille à feuille, le vent d'automne dépouille le chêne antique de sa verdure, si chaque vague qui apporte au rivage l'écume des mers y laisse, avec le temps, un banc de sable, l'ellébore répété à petites doses, pourra peut-être faire quelque bien dans les cervelles les plus démocratiques.

Déjà, l'on m'assure que les brillants jeunes gens de la Montagne font claquer un peu moins haut, le fouet terrible qu'ils agitaient si fièrement sur la tête des ministres. MM. Darche et Bourassa ont déserté le ménage phalanstérien, et sont allés nicher ailleurs loin du peigne de M. Jobin. Enfin, qui le croirait ? M. Papin en apprenant mes écrits par cœur, fait provision

Digitized by Google

de bons mots, et a finement reproché aux représentants de Québec d'avoir Québec pour patrie !

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait
> L'esprit d'autrui par complément servait
> Il compilait, compilait, compilait.

Mais ce n'est pas, cher public, de tout celà dont je me soucie le plus.—Votre ami Gaspard tenait surtout à vous démontrer, que la recette des Rouges qui consiste à s'acclamer eux-mêmes envers et contre tous, pourrait trouver une contre-partie dans une galerie impartiale de leurs grands hommes. Il était comme bien d'autres, ennuyé d'entendre ceux qui criaient à tue-tête il n'y a pas longtemps " les mesures et non les hommes," dans l'impuissance où ils se sont trouvés de mûrir aucune mesure raisonnable, crier maintenant, " les hommes et non les mesures," essayer à l'imposer au moyen d'une camaraderie, et d'un système de *claque* regulièrement organisée. Il était excédé des ovations à la Robert Macaire dans le genre du triomphe de M. Daoust de Beauharnois, que les indigènes ont vu passer sur un char en forme de nacelle, trainé par on ne sait ni qui, ni quoi, mais portant un drapeau rouge au bout d'un sapin, et entouré d'une foule de jeunes gens ivres de joie, me dit-on, et de nymphes démocratiques brûlant en son honneur une infinité d'essences de patriotisme, de démocratisme, de libéralisme, de républicanisme, et d'une foule d'autres *ismes* dont l'élu du peuple respirait sournoisement les doux parfums. Il ne manquait qu'un Capitole pour y conduire le triomphateur et les anciens Romains, et les yankées de Fanny Esler se trouvaient éclipsés à tout jamais ! Enfin, votre ami Gaspard n'en pouvait plus d'entendre ces mêmes gens qui s'encensaient si effrontément les uns les autres, traiter

Digitized by Google

de niais et d'imbéciles, sans préjudice à la corruption et au servilisme, tous ceux qui ne pensent point comme eux.

Dans cette disposition d'esprit, au lieu des portraits que vous venez de lire, si les Rouges n'avaient pas pris, il y a longtemps, un brevet d'invention pour les *manifestes au peuple*, j'aurais peut-être fait la folie d'adopter cette forme d'écrit pour vous prouver :

Primo.—Que le peuple ne se compose pas seulement de ceux que l'on abuse, qu'on leurre, qu'on endoctrine à son profit ; que la population d'un pays ne se divise pas en deux portions congrues, celle qui a droit de s'appeler " le peuple," et qui par là-même a le droit de commander, qu'elle soit en minorité ou non, et celle qui, bien qu'en majorité, ne peut pas s'appeler " le peuple," parce qu'elle possède quelque chose, sait quelque chose, et veut quelque chose et doit, par là-même, obéir à l'autre.

Secundo.—Que le peuple, bien au contraire, c'est tout le monde, les riches tout aussi bien que les pauvres, les gens qui mangent à table tout aussi bien que ceux qui n'y mangent pas, les savants tout aussi bien que les ignorants, les gens d'esprit tout comme ceux qui n'en ont pas, M. Morin enfin, tout aussi bien que M. Prévost.

Tertio.—Que les grands mots ne signifient pas toujours de grandes choses, témoin le mot " Batracomiomachie," qui veut dire " combat des rats et des grenouilles."

Quarto.—Que l'éducation agricole et industrielle, vaut bien l'éducation politique professée par des élèves de syntaxe, ou par des gens qui n'ont jamais appris de syntaxe, et qui n'auront jamais de méthode.

Quinto.—Que nos institutions religieuses valent bien celles que veut nous donner le *Semeur Canadien*, et nos institutions politiques celles du *Cultivateur Indépendant*.

Digitized by Google

SEXTO.—Que les parlements annuels seraient une taxe imposée au peuple, l'état de guerre en permanence, et une sottise perpétuelle en droit et en fait, comme dirait celui qui les a inventés.

Et puis j'aurais ajouté: " Tenez mes amis (et j'aurais dit celà aux Canadiens-Français de toutes couleurs), quoique l'on veuille tout changer, il y a une chose que l'on ne changera pas: l'union a longtemps fait la force et la division ne la fera jamais. Nous sommes situés d'une manière toute particulière. Nous avons une langue à nous, qui en vaut bien une autre; une religion, qu'on ne se laisserait pas arracher plus aisément que le cœur; nous avons des institutions qui font la gloire de l'une et la force de l'autre, nous sommes une jolie bande encore, qui tenons à toutes ces choses que nous appelons *nationalité*, malgré que l'Institut Canadien de Montréal réuni en séance solennelle n'ait décidé, qu'à la majorité d'une voix, qu'il importait de les conserver. Quand je songe que ça ne tenait qu'à une voix, et que cette voix pouvait être celle de l'Enfant-Terrible ou de M. Darche, je me sens frissonner de la tête aux pieds et refrissonner des pieds à la tête! Nous avons combattu bien longtemps, et avec succès, pour les garder ces bonnes choses, mais dans ce temps là nous étions en majorité, aujourd'hui nous sommes une minorité. Soyons unis, n'en voulons pas trop à ceux qui ont mené nos affaires à bien, parcequ'on leur a donné des places que nos ennemis occupaient autrefois; ne nous laissons point décrier, et affaiblir uniquement pour l'amour des plaidoiries sans fin de M. Dorion, des belles phrases de M. Laberge, de la grosse voix de M. Papin, des petits cris de l'Enfant-Terrible, ni même des papiers collés dont M. Darche nous inonde avec tant de politesse?"

Digitized by Google

Voilà ce que j'aurais dit à tous mes compatriotes, et j'aurais encore ajouté un petit mot pour ceux qui se mêlent scientifiquement de cette abominable chose qu'on appelle la politique, et qui ne parlent plus qu'en *ismes.*

Le libéralisme outré, leur aurais-je dit, et l'esprit frondeur d'opposition qui sont dans la nature des choses, n'ayant plus à combattre contre le conservatisme outré, rejeté hors du pouvoir par le libéralisme modéré ont enfanté dans le Haut-Canada le *clear-gritisme,* dans le Bas-Canada, le *rougisme.*

Le *clear-gritisme* qui a eu le pouvoir quelques instants, et que nous étions disposés à laisser faire dans de certaines bornes, pour ce qui regardait le Haut-Canada, s'il n'avait pas voulu s'immiscer dans nos affaires, à nous, le *clear-gritisme* a assez mal joué ses cartes pour se trouver dehors un bon matin au lieu d'être dedans. Les Rouges ont joué les leurs tout aussi mal, croyant sans doute qu'il ne s'agissait que de jeter le pouvoir à terre pour être à même de le ramasser ; ils sont ensemble maintenant et forment un milieu nouveau, où se rencontrent des ambitions surexcitées et déçues, des nullités prétentieuses et quelques talents fourvoyés. Ils sont là dans l'impuissance, perdant tous les jours quelque chose de leur force de cohésion.

" Je m'inquiète peu de ce qui adviendra des *clear-grits ;* mais les Rouges après tout (à l'exception de quelques chétifs caractères, qui s'allieront avec n'importe qui), les Rouges, s'ils voulaient penser et parler un peu comme tout le monde, ne pas se croire d'une race à part, comme les hippogriffes, les centaures, les lapithes, les troglodytes, ou toute autre espèce d'êtres fabuleux, les Rouges seraient des Canadiens-Français comme nous autres. Dans le cas d'une entente cordiale,

Digitized by Google

je me chargerai, pour ma part, d'embrasser le docteur Valois. Que tout le monde se montre aussi courageux et les choses iront bien.

"Si au contraire, ils aiment mieux rester avec les *clear-grits* qui leur ont déjà joué un mauvais tour en les poussant en avant, et en restant eux-mêmes en arrière, dans l'affaire des vingt mille louis, en présence, cette fois-là, non pas seulement "de la chambre et du pays," mais en présence du monde entier, s'ils préfèrent M. Brown et M. McKenzie, à M. Morin et à sir Allan MacNab, alors qu'ils restent avec leurs braillards, qu'ils continuent à diviser le Bas-Canada en face du Haut-Canada, afin d'avoir plus en belle à crier, que nous sommes sacrifiés ; et qu'ils goûtent enfin, comme nous les avons goûtées nous-mêmes, toutes les douceurs de l'alliance "clear-gritiste." Tout ce que nous pouvons faire, ce sera de dire de ces deux fractions divisées et déchues du parti libéral, avec le poète :

"Que ces deux grands débris se consolent entr'eux."

GASPARD LEMAGE.

FINIS.

Digitized by Google

LES CHRONIQUES QUÉBECQUOISES

PAR

BLAISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES CHRONIQUES QUÉBECQUOISES

— DE —

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Il y a longtemps que je voulais vous écrire pour vous raconter les faits et gestes de notre capitale, mais je suis si paresseux, et j'ai si peu l'habitude de la plume que jusqu'ici, je n'ai rien fait. Ajoutez à cela, que j'ai mes petites études obligées à faire sur divers sujets. Je n'étudie pas beaucoup, mais en jugeant par comparaison les diverses parties de mon travail, je vous dirai : j'étudie beaucoup de lois, un peu de littérature, et un grain de science. Quant à la politique, elle est mon passe-temps des heures de repos ; c'est pour moi, la science sociale que je n'étudie pas, mais dont je suis imprégné par le milieu qui m'enveloppe. Elle entre par tous les pores, sans violence et tellement inaperçue, que chaque matin, à mon réveil, je m'en trouve tout rempli, au point de la croire intuitive, et pourtant, il n'en est rien ; je reçois la politique, comme je reçois au passage, les sons plus ou moins discordants d'une musique ambulante.

Au surplus, je suis chroniqueur universel, et si je n'écris pas beaucoup, je n'en pense pas moins.

Digitized by Google

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ici, nous sommes en plein hiver, mais, ce qui n'est pas nouveau, c'est que l'automne n'a pas été aussi fécond, cette année, en bals et en amusements de toute espèce. C'est à peine si le club des *Promeneurs* (Tandem club), a fait une ou deux fois son apparition dans les rues de la ville, et mal lui en arrivera s'il reparaît, car, il pousse ses chevaux à toute bride, au grand danger de la vie des citoyens, et les piétons se sont bien promis de punir ces cochers gentilshommes, qui vont trop vite, comme ils viennent de punir deux cochers vulgaires.

Vous ne sauriez croire, comme le nombre est grand de ceux qui aiment à saluer le soleil levant : " le roi est mort, vive le roi ! "—" le ministère est mort, vive le ministère ! "—et certaines dames *fashionables*, de la rue St.... ne sont pas les dernières à faire entendre ce cri de loyauté, au profit du plaisir et des jouissances.

Vous avez, sans doute, entendu parler du voyage de notre ministre d'agriculture* jusqu'au fond du Saguenay, et même jusqu'au lac Saint-Jean. Il vous a raconté lui-même, dans le *Canadien*, sa propriété enrégistrée, suivant M. Ramsay, il vous a raconté dis-je, dans un langage d'une pureté tout attique, comme quoi, il avait couché plusieures fois, à la belle-étoile, abrité des seuls rayons de la lune; comme quoi, les populations accouraient empressées au devant du grand homme, du bienfaiteur, du messie, et que sais-je encore; comme quoi, il daigna répondre aux nombreuses adresses " avec bienveillance " et même, " avec éloquence."

Mais, ce que vous ne savez pas, sans doute, c'est la réalité de tout celà, c'est le dessous des cartes, c'est le mécanisme de cette mise en scène. Avant son départ

* L'Honorable F. Evanturel.

Digitized by Google

de la Rivière-du-Loup pour le Saguenay, quatre habiles claqueurs avaient été envoyés en avant-coureurs, jusque sur les bords du lac Saint-Jean. Ils précédaient l'illustre ministre, de porte en porte, et disaient aux populations éparpillées sur le vaste territoire : recevez le bien et vous aurez beaucoup, c'est lui, qui distribue l'argent de la colonisation. Aussi, les adresses ne firent pas défaut, car les pauvres gens ont besoin de chemins.

A son retour à Chicoutimi, ou à la Grande-Baie, le ministre ne se montra pas ingrat, dit-on, car il distribua à ses admirateurs *l'eau lustrée* en abondance ; les libations furent généreuses et la reconnaissance se transforma en enthousiasme et presqu'en ivresse. C'était assure-t-on, un spectacle d'une rare occurrence. On ne dit pourtant pas que les cris de joie, firent tomber les oiseaux du ciel, et que les ortolans arrivèrent tout rotis, dans les bouches ouvertes et affamées.

J'oubliais de vous dire que le *Canadien*, en annonçant le départ du ministre d'agriculture, fit connaître à ses lecteurs que celui-ci était " accompagné " de M. Dorion. Arrivés sur le quai de la Rivière-du-Loup, les deux ministres se mêlèrent à la foule et parlèrent comme de simples mortels. L'un d'eux, dans une causerie, avoua que le ministère, était composé d'hommes sans expérience, de novices enfin ! tandis que ses adversaires avaient l'expérience des affaires, une longue habitude de l'administration, et la connaissance de la tactique parlementaire. Il admit, que c'était là de grands désavantages, que le nouveau cabinet espérait cependant corriger, par une élection générale.

L'autre, plus imprudent et plus provoquant, s'exposa à de rudes répliques et échappa à de sévères vérités, en cherchant son salut sur un autre coin du quai.

Digitized by Google

Voulez-vous la fin morale de tout ceci? la voici:— Si vous êtes le ministre d'agriculture demain, je vous promets de pareilles ovations, sans même que vous ayez besoin d'avoir recours aux claqueurs.

Peu de temps après le voyage de M. Evanturel au Saguenay, les citoyens du faubourg Saint-Jean de Québec présentaient une adresse de félicitations à MM. Tessier et Evanturel. Cette adresse se promena, durant six semaines, de maison en maison, et obtint dans le faubourg, un certain nombre de signatures. Les promoteurs étaient de deux espèces, l'une, des ouvriers qui voulaient de l'ouvrage du bureau des travaux publics,— l'autre, des incendiés de 1845, qui voulaient à tout prix, être débarrassés de l'obligation de remettre au gouvernement l'argent qu'ils lui ont emprunté.

L'adresse n'avait pas de caractère politique; on n'y félicitait les deux ministres de leurs succès que comme enfants nés dans le faubourg Saint-Jean. Comme on le voit, la réputation de nos deux ministres est toute faubourienne. Celui qui parla au nom de la députation fut M. Louis Larose, (*) qui n'est pas même un électeur. C'est sa femme qui serait *électrice* si les femmes pouvaient voter. M. Larose s'excusa sur le peu d'importance de la députation et en fit connaître les contrariétés. N'oubliez pas que vous êtes là, en ce moment, chez M. Tessier et que M. Evanturel est à sa gauche. Nous avons eu bien du trouble, dit M. Larose, nous avions presque fini de faire signer l'adresse, lorsqu'on nous fit apercevoir que nous avions oublié M. Evanturel; et il nous a fallu recommencer. Ensuite, nous avons

(*) Ce M. Larose s'appelait Joseph, et non pas Louis. Il fut plus tard, employé à Ottawa comme surveillant des travaux de maçonnerie lors de la construction des édifices parlementaires.

Digitized by Google

été trouver M. Simard, qui nous a fait modifier l'adresse, parcequ'elle renfermait une attaque contre l'ancien gouvernement."

M. V.—Il ne s'agit pas de politique ; nous ne voulons pas blâmer les autres. Nous vous présentons cette adresse, parceque vous êtes des enfants du faubourg.

La coupe était bien amère, cependant, les deux ministres la burent en grimaçant; le plus triste, comme bien vous pensez, fut M. Evanturel qu'on avait d'abord oublié.

Est-ce par tristesse ou par pénitence, que le ministre d'agriculture a pris, depuis, deux fois le chemin de la Trappe? Peut-être M. Langevin, son compagnon de voyage, pourra-t-il vous en dire quelque chose.

La milice est en ce moment à l'ordre du jour; on ne parle plus que volontaires, capitaines, majors de brigade, colonels, et que sais-je encore. Les majors de brigade surtout, font sensation; ils ont déjà fait tomber deux colonels de districts, le colonel Campbell et sir E. P. Taché. Ceux qui sont nommés pour le Bas-Canada, sont au nombre de dix, dont cinq d'origine française et cinq d'origine britannique. La proportion est loin d'être équitable, si l'on veut bien se rappeler que les Canadiens français, forment les trois quarts de la population. M. Chs. de Salaberry n'avait pas demandé la place de major de brigade ; il ne le fit, qu'à l'instigation réitérée de MM. Tessier et Evanturel qui lui offrirent leur appui, et lui promirent la situation. La place fut donnée à M. Carter; voilà, comme ces deux puissants ministres soutiennent les intérêts et la cause des Canadiens français.

Le *News* de Québec dit que "M. Tessier a été surnommé trente-sous-Tessier, parceque ses notions sur la finance, ne se sont jamais élevées au-dessus de cette

Digitized by Google

somme, et que ses confrères, ne valent guère mieux, puisqu'ils n'ont jamais perdu l'occasion des plus basses actions à leur profit et à celui de leurs amis, ou de faire du mal à leurs adversaires politiques." Il a probablement raison et dans tous les cas, l'influence de M. Tessier mise au profit de ses compatriotes, ne vaut pas *trente sous* dans le gouvernement.

Puisque j'en suis sur le compte de M. Tessier, je vous raconterai une petite histoire, qui, si elle n'est pas très plaisante, est au moins très-instructive.

Un certain M. Cimon avait entrepris la construction du palais de Justice de la Malbaie pour la somme de £5,000. Tracassier à l'extrême, il avait causé à M. Rose beaucoup de déboires. Son successeur l'avait enduré longtemps mais, en fin de compte, il avait été obligé de lui ôter l'ouvrage et de le faire finir par d'autres. Au moment où M. Cimon cessa de travailler, il avait reçu le montant de son contrat, moins environ $5000, si je ne me trompe pas. L'ouvrage fut terminé. ainsi que je vous l'ai dit plus haut, par un autre et payé ces $5,000 et plus. M. Cimon intenta un procès et poursuivit personnellement l'entrepreneur pour $20,000 de dommages. C'est M. Tessier qui le poussait à celà, et qui devait lui servir de conseil dans son procès. Devenu ministre des Travaux Publics, il ne sut que faire de son rôle d'avocat de M. Cimon, car il n'avait plus de vengeance à exercer contre son prédécesseur, mais, il devait quelque chose à son client, et pour lui être utile, il plaça sa cause devant les arbitres de la province.

Les témoins du gouvernement prouvèrent que M. Cimon avait même trop reçu, mais les arbitres lui donnèrent en dommages $4,636.—M. Cimon a été payé. —Les frais de poursuite, reclamés par lui seulement,

Digitized by Google

s'élevèrent à $3,000. Tel est l'avantage pour lui, d'avoir choisi M. Tessier pour son avocat-conseil.

Devant cette décision étrange, M. Fournier,* l'avocat du gouvernement, a recommandé très énergiquement à celui-ci, d'en appeler de la décision des arbitres, mais M. Tessier a préféré payer son ancien client.

Le nouveau ministère, me direz-vous, ne dépense aucun argent qui ne soit autorisé, puis qu'il fait faire des enquêtes pour établir que ses prédécesseurs n'ont pas respecté, eux, la loi. Ça c'est bien sûr, car M. Tessier dépense, depuis longtemps, des sommes qui n'ont pas été votées par la chambre.

Il y a trois mois environ, sa dépense dépassait déjà de plus de $12,000 le crédit accordé. Vous savez que, par les votes de la chambre, on a affecté près de $50,000 à la construction d'un chemin, situé dans les seigneuries de *mes tantes* et de *ma belle mère.* Mais celà ce n'est rien, car ici, la chambre a voté. Après celà, il a fait poser une *chemise* au quai de Rimouski ; cette chemise coute $7.000 ! Où est ici le vote ? Il n'y est pas, mais le quai est dans la seigneurie de *mes tantes* et de *ma belle mère.* Vous voyez donc que ces gens-là, ne sont pas plus purs que les autres.

M. Tessier est un homme universel ; il donne des cours à l'Université ; il plaide au palais chaque fois que l'occasion s'en présente ; il est commissaire des Travaux Publics à raison de £1250 par année ; il plaide dans la personne de son associé, M. David Ross, devant les arbitres provinciaux, et amasse ainsi, de toutes manières, pour les mauvais jours.

---

* Aujourd'hui (1881) l'un des juges de la Cour Suprême.

Digitized by Google

C'est encore un littérateur fini. L'autre jour, je lisais son *Emma* dans le Répertoire National,* en présence de quelqu'un qui en prit occasion de me raconter une singulière anecdote.

"Le Répertoire National venait, dit-il, de paraître. M. Evanturel tenant le livre dans sa main, montra *Emma* à M. C..., lui demandant ce qu'il en pensait. Il faut avouer, que c'est une triste amplification, repliqua celui-ci.—Et vous, qu'en pensez-vous ? ajouta M. Evanturel en se tournant vers M. Tessier, que M. C...n'avait pas vu."

Plus tard, M. Tessier avait fait des progrès, et ses collègues de l'Institut-Canadien, durent refondre totalement un rapport annuel qu'il avait préparé en sa qualité de président. Ses lettres encore, sont des chefs-d'œuvres de style ; pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à lire celle qu'il adressait, il n'y a pas longtemps, au caissier de la Banque Nationale, en résignant la place de président de cette institution. Il y avait longtemps qu'il avait cessé de remplir les fonctions de président, parceque chaque fois qu'on lui présentait un billet de plus de $400, il se sentait pris d'un tremblement nerveux. Avec lui la banque n'aurait pas vécu longtemps.

Le bureau du *Canadien* est en proie à la guerre civile. MM. Evanturel et Geo. Larue, deux co-propriétaires, ne se parlent pas et sont en querelle ouverte ; M. Barthe et M. Michon, l'un propriétaire, et l'autre rédacteur, ne se parlent pas non plus. Cependant, tous se plaignent que le gouvernement ne fait pas assez pour eux, et que le *Mercury* avale tout. M. Thompson du *Pays*, était ici

---

* Précieuse compilation d'écrits canadien-français, publiée par James Huston, en 1848.

Digitized by Google

l'autre jour et se plaignait à M. Evanturel, dit-on, d'être délaissé. Celui-ci, aurait répondu : le *Canadien* n'est pas mieux traité que vous, et M. Thompson de répliquer : si c'est comme ça que vous traitez vos amis...

M. Thompson est revenu depuis, avec des lettres menaçantes de M. Dessaulles et de M. Dorion.

" *Mais revenons à nos trois chèvres ;* "

Je vous ai dit que la guerre civile sévissait dans les bureaux du *Canadien*. Il y a quelque temps, les co-propriétaires, MM. les ministres Evanturel et Tessier et M. Geo. LaRue y étaient réunis pour les affaires de l'établissement ; d'autres personnes étaient encore présentes ; M. Evanturel traita M. Larue de *chenapan* et M. Larue appela M. Evanturel *ignorant, &c.* Le ministre de l'agriculture prit une chaise pour en briser la tête du *préteur ;* le ministre des Travaux Publics, se plaça entre les deux champions, pour arrêter un bris de chaises, et l'effusion du sang ; il était dans son rôle.

Comme vous voyez, les choses ne vont pas au mieux, dans ce sanctuaire de toutes les vertus.

Il y a peut-être quinze jours, un frère Trappiste allait de porte en porte demander des secours pour l'établissement du township Langevin, dont vous avez déjà entendu parler. Il alla tout naturellement chez le premier ministre John Sandfield MacDonald. Celui-ci, le reçut avec brusquerie en lui disant qu'il n'y avait pas besoin de Trappistes dans ce pays, et après l'avoir traité avec cette dureté, il lui donna cinq...chelins !

Le ministère qui sent bien qu'il ne peut vivre longtemps, n'a qu'un remède contre le mécontentement général, celui de menacer d'une élection générale, mais personne n'a peur. Le sentiment du mépris est uni-

Digitized by Google

versel et ce gouvernement, est destiné à tomber sous les sifflets de ses propres amis.

Personne ici ne croit à l'élection, que le gouvernement tombe ou non, et en tout cas, l'on s'y prépare.

Le comté de Lotbinière a fait l'épreuve de M. Joly, et cette épreuve ne l'a pas satisfait; des paroisses entières font volte-face à leur représentant, et il est de toute certitude que celui-ci, ne sera pas réélu.

Le comté de Québec se prépare tranquillement, mais efficacement, et je parierai dix contre un, que les jours politiques de M. Evanturel y sont comptés. Il a eu la chance, la dernière fois, d'avoir à lutter contre un adversaire très-respectable mais aussi très-impopulaire, parcequ'il était, depuis environ quinze ans, l'un des commissaires (des chemins) à barrières.

On parle d'un M. Lefrançois qui veut se présenter en opposition à M. Cauchon, dans le comté de Montmorency. On m'assure qu'il a déclaré, ne venir de l'avant qu'à l'instigation de M. Evanturel et que celui-ci, ne lui a donné la surveillance des travaux de colonisation, qu'à la condition expresse qu'il se présenterait.

M. Lefrançois est d'une capacité nulle, et donner un pareil adversaire à M. Cauchon, c'est ce moquer du comté de Montmorency, et s'exposer à une défaite humiliante. Il est admis de plus, par les gens sensés de tous les partis, qu'il n'y a pas d'homme capable de lutter dans le comté de Montmorency, avec celui qui le représente depuis près de vingt ans.

La commission, composée de MM. Sheppard, Bristow et T. S. Brown, siége dans l'une des chambres du parlement. Elle a commencé par le bureau de l'inspecteur-général, mais elle n'est pas restée là plus de deux ou trois jours. Maintenant, elle est dans le bureau

Digitized by Google

au commissaire des Travaux Publics, et elle tient sur la sellette M. Toussaint Trudeau * depuis environ deux semaines. On m'informe qu'elle n'a pas d'autre but, que de trouver M. Cauchon en défaut, parceque sa plume est constamment employée contre le gouvernement. On dit même que M. Tessier prépare les questions pour les commissaires. Mais le ton du *Journal* † n'est pas celui de la crainte, et si quelqu'un sort ébréché de cette lutte, nous gagerions d'avance, que ce ne sera pas M. Cauchon.

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Merci pour la publication de ma dernière lettre. J'ai si peu l'habitude d'écrire, et j'étais si peu content de de mon travail d'essai, que je m'attendais presqu'à un refus; cependant, je dois vous dire que si mes phrases ne sont pas bonnes, mes faits sont incontestables.

J'apprends que vous n'avez plus de neige à Montréal, et que vous marchez sur la terre, ici, nous avons encore un peu du blanc manteau de la nature, mais pas assez pour protéger le sol contre la gelée et ses conséquences.

L'université Laval a eu une grande fête jeudi. Il s'agissait de distribuer des diplômes, et en même temps, de pleurer la mort de l'un des professeurs de l'une des facultés, le Dr Frémont, puis, d'inaugurer le

---

* M. Trudeau est, aujourd'hui, assistant-ministre des chemins de fer et canaux.

† *Le Journal de Québec*; M. Cauchon en était le Rédacteur.

Digitized by Google

monument de M. Louis Jacques Casault. On remarquait dans l'auditoire, la vénérable et patriarcale figure de Mgr Baillargeon, et celles d'un nombreux clergé et de plusieures centaines de citoyens. Les dames ornaient les galeries de leurs gracieuses figures et de leurs fraîches toilettes. Tout le corps universitaire était sur une estrade élevée, et rehaussait la fête par la richesse et la gravité de ses costumes.

M. le recteur ouvrit la séance par un discours plein d'apropos, et les diplômes furent ensuite distribués. Après cette distribution, M. le Dr Sewell, prononça l'éloge funèbre du Dr Frémont. M. Sewell est un homme de mérite et un médecin distingué, il est fils de l'ancien juge en chef Sewell, adoré comme magistrat, mais détesté comme homme politique. Le Dr Sewell, quoique protestant, est dévoué de toute son âme à l'université Laval, car il s'est aperçu, que les messieurs du séminaire attirent vers eux, toutes les capacités dans l'intérêt de l'université, sans demander à personne, s'il est catholique ou protestant.

Ce fut M. le Dr Larue qui prononça l'éloge funèbre de M. L. J. Casault. On s'accorde à dire que M. Larue a réussi, et je suis de l'opinion de la généralité. Mais, s'il est permis à un étudiant de juger l'un de ses professeurs, je vous dirai que je l'ai trouvé bien froid. Les phrases sont belles, bien formées, mais elles sont gelées, et dures comme des glaçons. Il a été long aussi un peu, mais a tout prendre, c'est bien.

Voilà le carnaval qui approche, et les bals qui s'annoncent à grand son de trompette ; mais ils ne menacent pas d'être aussi nombreux que l'année dernière. Les dîners leur font une concurrence redoutable. Les bals ! mais pourquoi nous en occupons-nous, pauvres étudiants ? M. Larue ne nous a-t-il pas dit, qu'une

Digitized by Google

heure de lecture. vaut mieux que toute la science que donne le monde ? Jean-Jacques Rousseau avait dit celà autrement avant lui, et les saints Pères l'avaient dit avant Rousseau. Cependant, le monde va toujours son train et il ne manque jamais d'adeptes. Est-ce pour son bien ou son malheur, c'est une autre affaire. Mais, quand on a vingt ans, le cœur a plus d'activité que le cerveau, et un beau et suave visage de jeune fille, vous parle plus éloquemment qu'un volume sec, terne et embrouillé de Domat, de Pothier, de Tuillier, et même de Troplong. Je vous parle, là, de mon expérience. Je m'exécute pourtant quelquefois, et je retourne après le bal à mes livres, parcequ'on me dit :—" Les livres, c'est le pain, l'amour doit venir après." Peut-être la raison parle-t-elle ainsi, mais ma mémoire me dit que l'amour est venu avant le pain, et que l'amour donne l'amour du pain·

Quand je vous écris toutes ces choses, j'ai constamment la rue St... devant les yeux et la coutume de Paris est loin de ma pensée.

"A tout seigneur tout honneur ; " parlons maintenant politique, c'est mon passe-temps avec les bals.

Je vous ai parlé dans ma dernière, des petits scandals de la direction du *Canadien ;* j'ai appris depuis, que M. George Larue voulait à tout prix, éloigner M. Evanturel du *Canadien*, à force de déboires et en le désintéressant. D'un autre côté, les propriétaires ont cherché, tout récemment, un rédacteur ; c'est la deuxième fois, me dit-on, qu'ils font cette démarche. Ils deviennent chaque jour, plus convaincus et ils disent à qui veut les entendre, que M. Barthe n'est pas capable, et a un trop mauvais nom, et qu'il ruine le gouvernement dans

Digitized by Google

l'opinion publique. On se serait adressé les deux fois, à M. H...*

La milice vient de causer quelques chagrins au gouvernement dans le comté de Montmorency. M. Suzor, le major de brigade, y est allé lui-même. Il a eu le malheur de menacer, et on me dit que s'il ne s'était sauvé, il lui serait certainement arrivé malheur. On m'assure que M. Suzor a également déplu par le même procédé à Ste. Foye. Le gouvernement s'apercevra que la persuasion vaut mieux que la menace.

M. McGee a donné une conférence ici, qui ne lui a pas porté chance. Cette *lecture*, faite au profit des veuves de deux éminents littérateurs irlandais, n'a produit que vingt-sept piastres, sur lesquelles il faut prendre le coût des annonces, &c. La salle était vide. Est-ce pour celà qu'il a cru devoir insulter toute la race française? Ce ne serait pas une raison.

On dit qu'il a été très-sensible, à la remarque du *Morning Chronicle*, et on l'a même vu prendre le chemin du bureau de ce journal. La rumeur va jusqu'à dire qu'il aurait soupçonné un collègue d'avoir inspiré le *Chronicle*. La rumeur peut bien se tromper, mais ce qui est notoire, c'est la haîne que se portent réciproquement MM. Tessier, Evanturel et McGee.

On m'assure que MM. McDonald et MacDougall sont à couteaux tirés. M. McGee sympathise beaucoup avec M. MacDougall, mais déteste M. Sicotte.

Tous les ministres considèrent aujourd'hui M. Sicotte comme une image, un beau portrait, et regardent sa capacité comme nulle. Mais aussi, tout le monde porte le même jugement de tout le cabinet.

---

* Pierre G. Huot, notaire à Québec, qui fut plus tard élu député à la chambre d'assemblée par le comté de Saguenay et la division de Québec Est.

Digitized by Google

Le correspondant de la Gazette de Québec dit que le premier ministre est diligent et toujours à son poste. Je puis vous dire la même chose, d'après le rapport qu'en ont fait plusieurs des employés du gouvernement. Mais aussi, quelle différence entre la brillante intelligence de M. J. A. McDonald et celle de M. J. S. McDonald ? Le premier est un esprit de premier ordre, pouvant faire honneur à tous les pays,—le second, n'est qu'un travailleur, bon à faire un compagnon peut-être, mais jamais un maître pour me servir du langage des sociétés secrètes. Non seulement je les ai vus et entendus tous les deux, dans la chambre, mais j'ai entendu les hommes de tous les partis les apprécier comme moi.

Le *Mercury* de cette ville, qui vient de se louer définitivement au gouvernement pour une période de temps inconnue, dit que maintenant, il n'y a plus de principes en discussion en Canada, qu'il n'y a plus que des hommes, et conclut, tout naturellement, à la conservation du gouvernement actuel. Pour ma part, à la place de cet écrivain que l'on dit avoir soutenu avec le même zèle les deux gouvernements, je conclurais autrement que lui ; je dirais : il n'y a plus que des hommes, je choisis les plus capables, car le pays est trop avancé pour se laisser gouverner par des imbéciles et des incapables. Peut-être mon raisonnement n'est-il pas juste, et la politique exige-t-elle un autre mode d'appréciation que les autres choses de la vie, car je suis jeune encore pour la juger, mais ce qui me rassure, c'est que j'entends, sans cesse, faire le même raisonnement autour de moi. Je vous reverrai.

BLAISE.

Digitized by Google

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Je vous écris pour vous prouver que je vis encore ; je suis d'autant plus vivant que l'on a frappé sur tout le monde, excepté sur le coupable. Vous n'avez pas été épargné plus que les autres ; M. Henri Parent n'est pas épargné non plus, et on m'a dit que M. Tessier, le prenant pour *Blaise*, n'a pas voulu l'inviter à son bal. Voilà donc encore un péché sur ma conscience. J'en demande pardon à M. Parent. M. Tessier, vous êtes vindicatif et *petit pour un grand homme ;* pour venger mes victimes, je vous ôterai votre portefeuille, c'est sûr. et bien vite encore.

Un correspondant du *Pays*, qui signe *Juvénal* me reproche trois choses : de mal écrire, de m'appeler *Blaise*, et de manquer de véracité. J'accepte volontiers les deux premières accusations, mais je repousse la troisième avec l'indignation d'un honnête homme. Il n'y a pas un mot qui ne soit vrai dans tout ce que je vous ai écrit, en mauvais style si vous voulez, dans mes deux lettres.

D'abord, *Juvénal* n'écrit pas mieux que moi, malgré son nom hyperbolique ; il a donc tort, à ce point de vue, de s'appeler *Juvénal*. Mais il a raison en un autre point, car Boileau dit que Juvénal, faisait de *l'hyperbole*. *Blaise*, veut peut-être dire naïf, mais il veut aussi dire franc et probre.

J'ai beaucoup joui du désarroi causé par ma première lettre, des colères et des découragements qu'elle a suscités. J'entendais tant de bruit autour de moi, qu'un moment, je me suis cru quelque chose, et que dans ma joie enfantine, j'ai failli crier : " c'est moi, moi Blaise, votre serviteur." Mais je me suis mordu la langue pour la châtier de l'indiscrétion qu'elle allait commettre,

Digitized by Google

en lui disant à l'oreille (à l'oreille de ma langue) :—
" Insensée, sers-toi de tes yeux et de ton ouïe partout où tu iras, mais sois muette, car, du moment que tu parleras, les salons, les lieux publics, les bals te seront fermés au nez, et à part la triste vie que tu me feras mener, je n'aurai plus rien pour ma chronique."

Je n'ai pas besoin de vous dire que Juvénal est un menteur, qui n'a pas même le sens commun. Il met, par exemple, en dialogue, des personnes qui au dire de tout Québec, ne se sont pas vus depuis sept ou huit mois. Quand on ment, il faudrait au moins avoir de l'esprit, c'est de rigueur. Je suis bien sûr que MM. Chapais et Cauchon n'ont pas échangé une parole ensemble, depuis la clôture des chambres ; mais, je sais que MM. Sicotte et Tessier ont fait une visite à M. Chapais cet été. On m'assure que le représentant du comté de Kamouraska, et les deux ministres se sont regardés entre quatre yeux, sans se dire un mot de politique. Les deux derniers auraient été reçus avec une grande hospitalité, et voilà tout.

Je vais vous prouver sans désemparer, comme quoi, *Juvénal* n'est pas digne de créance. Il raconte en ces mots au *Pays*, une touchante anecdote :—" Je reçois à l'instant même où je fermais ma chronique, une lettre de Montréal, dans laquelle on me dit, que rencontrant à Montreal, il y a quelques jours, l'homme le plus spirituel peut-être qui ait démeuré dans Québec, il vous a dit en vous saluant :

" On ne peut toujours pas dire que vous êtes juif, car vous mangez du cauchon avec bien de l'appétit par le temps qui court."

Le *Pays* affirme que la chose lui a été véritablement dite, et déclare, qu'il " a eu même la faiblesse de la prendre pour un compliment."

Digitized by Google

Or, ce n'est pas du tout l'anecdote ; pour édifier le public sur la véracité de *M. Dessaulles* * et de son correspondant *Juvénal*, je vais vous la donner telle qu'elle a été dite. L'homme le plus spirituel de Québec : " On ne peut pas dire que vous êtes en *suif* puisque vous avez été mangé par un *cauchon* !... Vous êtes *dessaullé* (dessolé)."

M. Dessaulles fit une affreuse grimace, et porta involontairement la main sur ses os décharnés, pour se convaincre que son interlocuteur avait raison.

Je vous parlais dans ma première lettre de l'affaire Cimon. Sur les $4636 payées à Cimon, sans appel de la part du gouvernement, malgré les instances de son avocat, M. Fournier, une portion considérable de cette somme fut retenue par l'ordre de M. Tessier qui, contre l'usage à ce qu'on me dit, des département publics, se chargea de payer les dettes de M. X, Cimon. et en particulier, les honoraires de ses avocats. Or, il ne faut pas oublier que M. Tessier, avant son entrée au bureau des travaux publics, était l'*avocat conseil* de M. Cimon.

Ce dernier, est le seul entrepreneur que M. Tessier ait traité avec largesse ; il essaie de ruiner tous les autres, parcequ'il les soupçonne d'être hostiles politiquement au gouvernement dont il est membre. Ceci est notoire dans Québec, et aussi, est-il devenu odieux à toute la classe ouvrière, depuis l'entrepreneur jusqu'au simple manœuvre.

Vous avez pu voir une correspondance dans le *Canadien*, où le talent de M. Tessier pour les finances, est défendu avec un grand zèle. Il n'est pas difficile de deviner l'auteur de cet écrit publié dans ce journal, la

---

* Rédacteur du *Pays* et plus tard, Conseiller Législatif.

Digitized by Google

propriété de M. Tessier. Mais malgré ses réclamations, je tiens encore mon dire, et si vous voulez vous donner la peine de venir prendre des renseignements parmi nos hommes d'affaires, vous verrez que je n'ai rapporté que la conviction commune. Je ne veux pourtant pas insister, car je crains qu'il ne demande un certificat de capacité aux directeurs de la Banque Nationale. Je n'ai pas oublié celui qu'il se fit donner un jour, par son secrétaire particulier.

Je vous ai raconté l'émeute arrivée, il y a quelques semaines, dans le bureau du *Canadien*, et je ne vous ai dit que la vérité. Le 20 janvier 1863, c'est-à-dire la semaine dernière, il y avait une nouvelle rixe dans le même sanctuaire. On dit que l'émotion chez M. George Larue fut si grande, que comme Napoléon devant Hudson Lowe, il en sentit la vibration jusque dans son mollet gauche; cette dernière querelle entre les amis, est vraie à la lettre comme la première dont je vous ai donné les détails.

Tout celà finira mal; M. Barthe a toujours devant les yeux la crainte de perdre sa place, car les ministres-propriétaires avouent ouvertement, qu'il les ruine dans l'opinion publique; mais pour dire le vrai, ils se méprisent tous entr'eux. Ils vous disent tous, par exemple, que M. Sicotte n'a aucune capacité quelconque, que c'est une belle image qu'il faudrait encadrer; que M. MacDonald a la haute main sur tous les départements, et qu'il taille à tort et à travers; que M. McGee les compromet par ses discours et sa conduite; que M. McDougall les voyant perdus, complote contre eux avec M. Brown, * afin de conservor dans la débâcle la

* Rédacteur du *Globe* de Toronto. Homme d'une grande énergie et chef du parti grit dans le Haut-Canada. Il a été assassiné, par l'un de ses ouvriers, en 1880.

Digitized by Google

bonne amitié de son ancien chef; que M. Tessier est complètement incapable, et ne jouit pas même de la confiance de la division qu'il représente; que M. Morris est une vieille femme, bonne à mettre dans un asile d'invalides; que M. Evanturel a trop de langue, trop de poils, et pas assez de tête.

A propos de ce dernier, je vais vous raconter une amusante et véridique histoire. Quelque malin avait jeté plusieures lettres à la poste, toutes adressées au rédacteur du *Canadien*. L'une de ces lettres, était le compte-rendu d'une prétendue assemblée tenue à St. Pascal de Kamouraska. La lettre faisait intervenir le curé, M. Patrie, dans l'assemblée, et lui prêtait un discours rempli d'éloges à l'adresse de M. Evanturel, qui avait plus fait, dans huit ou neuf mois, pour la colonisation que ses prédécesseurs dans huit ou neuf ans. Cette lettre et d'autres écrites de la même main, assure le *Canadien*, demandaient des exemplaires du *Canada reconquis*.

M. Evanturel, attendri jusqu'aux larmes du procédé de M. Patrie, lui écrivit une lettre dans laquelle il le remerciait de ses bonnes paroles, en lui disant que le bon témoignage d'un homme comme lui, était rafraichissant pour un homme public; M. le curé de St. Pascal, (j'ai pris tous ces détails dans la basse-ville, où ils sont le thème général), M. le curé de St. Pascal, n'en croyait pas ses yeux, car avec la lettre, il recevait un *Canada reconquis*. M. Barthe, on le comprend, était au comble du bonheur; on l'appréciait enfin, après tant d'années d'oubli et de dédain! mais malheureusement tout celà n'était qu'une déception, car M. Patrie, qui ne reçoit pas le *Canadien*, alla aux informations, et on lui montra la correspondance qui lui avait valu un volume et une touchante épitre. Comme il ne voulait pas faire

Digitized by Google

continuer la mystification, il écrivit au *Canadien* une lettre semblable à celle qu'il adressa, plus tard, au *Journal*. M. Barthe au lieu de la publier, écrivit une longue épitre à M. Patrie, pour l'engager à se taire, parceque l'affaire devenant publique, aurait l'effet de livrer un ministre au ridicule.

Tout celà est triste, et ce qui l'est davantage, c'est que tous les malheurs viennent à la fois.

Le *Pays* n'a pas nié les deux voyages de M. Thompson, le beau-frère de M. Dessaulles, à Québec et le motif de ces voyages.

M. Blackburn, du *Mercury*, avait commencé à imprimer le rapport de la commission d'Ottawa, mais n'ayant ni assez de place, ni assez de *caractère*, il le fait imprimer par MM. Rose, Thompson et Lemieux, les imprimeurs de la chambre. Cependant le volume portera le nom de Blackburn, et sera supposé être imprimé par lui. Aussi, MM. Rose et Thompson imprimeront pour M. Blackburn un nombre donné d'exemplaires pour un jour fixé ; puis, quand le rapport aura été mis devant la chambre, MM. Rose et Thompson l'imprimeront de nouveau pour le parlement.

Comme vous voyez M. MacDonald pratique en grand l'économie. Il découvre Pierre pour couvrir Paul ; il habille les gueux qui apostasient, avec les dépouilles de ses victimes. Mais, rassurez-vous, M. Blackburn et M. Sheppard, on me l'assure, seront encore ministériels, quand le ministère McGee—Evanturel aura payé sa dette à la nature.

J'ai rencontré M. Sicotte sur le chemin, il m'a l'air bien pensif. Il a dit-on, expédié M. Abbott à Montréal, avec plein pouvoir de choisir un secrétaire-provincial, lui disant que quant a lui, il était fatigué de courir après des refus.

Digitized by Google

MM. McGee et Foley sont partis pour se rendre auprès de M. Howland, à Toronto, afin de l'administrer dans ses moments d'agonie, ou lui monter le courage, si c'est seulement le moral qui est malade. Pour ma part, je crois volontiers à la maladie, car des gens bien informés, m'assurent que les quelques piastres économisées sur les salaires de quelques malheureux employés, n'ont pu empêcher le déficit de regonfler à *trois millions de piastres* pour l'année 1862.

Ce n'est pas chose très-plaisante que de venir ici pour mourir, et M. Howland croit plus, avec raison, à l'efficacité des soins de la famille, qu'à celle des remèdes que lui administrerait la chambre.

Aujourd'hui, non seulement le public tout entier croit à la chute inévitable et prochaine du cabinet, mais celui-ci y croit lui même, et plusieurs de ses membres l'ont admis.

Si on ne me trompe pas, le chemin de fer intercolonial va être une source de déboires pour le ministère, car, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, n'entendent pas servir de jouet dans les mains de MM. MacDonald et Sicotte.

Nos ministres doivent s'apercevoir trop tard, que le gouvernement de la chose publique, n'est pas une besogne facile, car ils n'ont à présenter aux chambres, ni actes législatifs, ni actes administratifs ; ils n'ont que des rapports de commissions, le bagage d'autrui, que le vent de la discussion fera évanouir comme les nuages du ciel.

J'ai été bien long, je l'admets, mais cependant, j'ai encore un petit scandale à vous raconter. Samedi matin, les regards des passants étaient attirés pas l'aspect d'un mannequin suspendu à un arbre dans le champ-de-mars, entre la prison, le château St. Louis, et l'Exécutif.

Digitized by Google

Ce mannequin que je n'ai pas vu, avait, dit-on, six pieds de haut, les mains attachées derrière le dos, portait chaussettes de coton noir aux pieds, et bonnet de coton blanc sur la tête, était pendu par le cou, à vingt-cinq ou trente pieds en l'air, tirait la langue, avait le cou de travers comme un pendu, et portait sur la poitrine cette inscription :—Trente-sous-Tessier.

Il resta ainsi pendu, les uns disent jusqu'à 8 heures ½ les autres disent jusqu'à 9 heures ½. Bientôt, les spectateurs devinrent nombreux, mais personne ne voulait décrocher le pendu ; coïncidence singulière, ce fut le *shérif* qui, enfin, donna ordre de le descendre. Autre augure ; on ne le décrocha pas, on lui arracha le cou, et le cadavre fut transporté à la station de police.

On fait mille conjectures sur la cause de cette pendaison, qui a, m'a-t-on dit, blessé au cœur M. Tessier, au point qu'il aurait promis une récompense à celui qui découvrirait les coupables. La police serait sur leurs traces ! Pourquoi diable aussi, ces gens ont-ils des traces ? Mais à mon avis M. Tessier, au lieu de se fâcher, devrait rire, car, comme il s'est fait bien des ennemis depuis quelques mois, si l'on s'aperçoit que ces démonstrations l'ennuient, on les lui prodiguera.

N'est pas qui veut Henri IV * qui disait : " le peuple me chante, mais il paie." M. Tessier, il est vrai, n'est pas Henri IV, et notre peuple ne paraît pas vouloir s'en tenir aux chants.

Tout de même, on ne peut pas approuver ces pendaisons et ces brulades en effigie.

BLAISE.

* Ce mot est de Mazarin.

Digitized by Google

M. le Rédacteur,

Si je vous ennuie, il est évident que je ne m'ennuie pas moi, et je sens même, que, à force de forger, je deviendrai, pour le moins, aussi bon forgeron que le correspondant du *Pays*. Peut-être me direz-vous, que mes visées ne sont pas très-hautes. Celà est possible, mais je connais mes moyens, et je borne mon ambition à dire la vérité dépouillée de tout ornement.

Deux évènements approchent, l'un, dans l'ordre religieux, l'autre, dans l'ordre politique ; le carême et l'ouverture des chambres. Il est bien possible, cependant, que par un coup de la Providence, ou, si vous l'aimez mieux, de la fortune, ces deux sortes d'évènements ne soient intervertis, que le parlement ne fasse jeûner le cabinet actuel, et que le *carême* ne soit une *pâque* pour ses redoutables adversaires. C'est au moins l'opinion universelle, et des ministres ont avoué à leurs intimes, qu'ils voyaient bien qu'ils s'en allaient. Ils n'ont pas même la certitude que le gouverneur général leur accordera une élection générale, ils inclinent même vers l'idée contraire. Pourquoi avez-vous ces craintes, disait un citoyen à un ministre ? Le gouverneur-général ne vous a-t-il pas, à votre demande, promis une dissolution. l'année dernière ?--Mon cher ami, je prends mes craintes dans la situation même des choses ; l'année dernière n'est pas cette année, et mille causes ont surgi depuis, les unes pour changer la position du gouverneur-général, et par suite, son opinion sur la dissolution, les autres, pour nous détourner de la demander.

Mais, est-ce que sir Edmund Head n'a pas eu tort de la refuser à M. Brown, en pareille circonstance, et n'a-t-il pas, par cet acte, porté une atteinte très-grave à la constitution ?

Digitized by Google

—Entendons-nous ; d'abord, du moment où un cabinet a perdu la confiance du parlement, son organe, le premier ministre, communique le fait au chef de l'Etat, soit en déposant entre ses mains les portefeuilles de ses collègues et le sien, soit en demandant une dissolution. Dans le dernier cas, le premier ministre justifie dans un mémoire écrit, les motifs qui l'engagent à demander la dissolution. Nous aurions donc par exemple à dire, dans ce mémoire : que la chambre qui nous condamne, n'exprime pas l'opinion du pays, et que notre programme renferme de grandes mesures de législation (et il faudrait les nommer), sur lesquelles il convient de consulter le corps électoral. Si le chef de l'Etat, intéressé autant que nous à étudier l'opinion publique, et d'autant plus responsable à sa conscience qu'il ne l'est à personne en Canada pour ses actes publics; si le gouverneur-général, placé en dehors des partis, et neutre dans le débat, ne juge pas comme nous (et il y a bien des motifs pour qu'il ne le fasse pas), nous n'aurons plus qu'à nous retirer.

—Vos réflexions me paraissent théoriquement justes, et du reste, dans les hautes positions publiques et politiques que vous avez tour à tour occupées, vous avez été à même de connaître mieux que moi, la doctrine constitutionnelle sur les attributs du chef de l'Etat, et sur ses obligations morales, dans le cas où un vote de la chambre le place dans la nécessité de faire usage de son libre arbitre; mais veuillez me dire, si, sir Edmund Head n'a pas eu tort, au point de vue de la constitution, ou bien encore, à celui de la justice, de refuser la dissolution à M. Brown, et pourquoi, en ce qui vous regarde, votre position n'est plus celle de la dernière session ?

Digitized by Google

—Je pourrais répondre: j'ai déjà répondu à votre première question, quand je vous ai dit, que le chef de l'état, ne prenait son libre arbitre que du moment où son cabinet, qui est l'intermédiaire constitutionnel entre la couronne et le parlement, l'informe que ce dernier, par un vote solennel, vient de lui retirer sa confiance. Si on peut restreindre le libre arbitre, celui-ci n'existe pas réellement. Les ministres ne peuvent pas plus le circonscrire, que le chef de l'exécutif ne peut lui-même, limiter le droit du conseil, comme l'essaya vainement George III, alors même qu'il était à l'apogée de sa puissance.

—Mais, est-ce que le libre arbitre du gouverneur-général dans le cas dont nous parlons, n'est pas comme notre libre arbitre à nous? est-ce qu'il ne doit pas avoir pour règles, la raison et la justice?

—Votre réflexion est juste; mais, en dehors de certains actes, est-ce que les hommes s'accordent sur les idées du *juste* et de *l'injuste*, et, est-ce que les intérêts, de personne ou de parti, ne peuvent pas nous faire trouver des injustices où il n'en existe pas réellement? Ainsi en 1858, je possédais un portefeuille, je ne trouvai injustes, ni le vote de la chambre qui condamnait MM. Brown et Dorion sans même donner le temps de les entendre, ni le refus du gouverneur-général de leur accorder une dissolution. Les ministres défaits crièrent à l'injustice, celà était naturel. Aujourd'hui que je suis dans la position de MM. Brown et Dorion, je trouverais ou je prétendrais trouver injustes, et la chambre qui me donnerait un vote de non confiance, et le gouverneur-général qui me refuserait une dissolution, si toutefois je croyais, qu'un appel au peuple put me donner une majorité.

Digitized by Google

—Maintenant, si vous aimez à connaître ma pensée intime sur la situation, je vous dirai qu'elle ne m'inspire pas de confiance, ni pour le présent, ni pour l'avenir.

—Vous m'étonnez; vous étiez tous absents dans la dernière session, et cependant, vous avez fait passer toutes vos mesures à de fortes majorités!

—Celà est vrai; mais veuillez étudier avec moi, les évènements et leurs causes, et vous avouerez que j'ai raison. Les hommes qui composaient le dernier cabinet, ou la plupart d'entr'eux, possédaient depuis six ans le pouvoir. Ils avaient réussi à régler les plus grandes questions sociales et politiques qui aient jamais agité le pays. Les hommes les plus fermes, on le comprend, s'usent dans de pareils efforts, parcequ'ils ont à se heurter à de grands préjugés, et de grands intérêts. Ensuite, il y a les aspirations individuelles qui ne veulent pas toujours attendre; en troisième lieu, il y a les fautes et les erreurs inhérentes à l'humanité, et dont les adversaires prennent avantage; enfin, tous les peuples se ressemblent, ils sont comme cet Athénien, qui votait l'ostracisme d'Aristide, parcequ'il était fatigué de l'entendre, sans cesse, appeler le juste. Le bill de milice était mal compris dans les campagnes, où il créait une agitation extraordinaire, au point de faire reculer les partisans les plus dévoués du ministère dans la chambre, et l'affaire Foote vint mettre le comble au désarroi. C'est sous ces circonstances que fut donné le vote sur le bill de milice. Mais il faudrait se faire illusion, à un degré impossible, pour se tromper sur la portée de ce vote, et sur sa signification.

"Notre cabinet, bien contre mon gré, se forma en dehors de l'ancienne majorité, du seul parti qui pouvait nous assurer un parti permanent et stable. Les rouges nous imposèrent Dorion, et, comme je n'avais pas de

Digitized by Google

parti à moi proprement dit, le chef des rouges, en prit avantage pour conduire à sa guise la politique générale, et surtout, pour peser sur l'administration de la milice. McDonald n'écoutait que lui, et nommait colonels, des hommes comme Hurteau et Kierzkowski, démettait Archambault et d'autres. Evanturel déteste les rouges cordialement, mais quelle influence a-t-il? Tessier est peut-être encore moins capable, et est littéralement odieux à toutes les classes de la population. Pendant qu'il n'oublie jamais de se servir, il n'oublie jamais de se venger, et l'irritation qu'il a produite dans tout le pays, nous affaiblit au-delà de toute expression. Dorion et Loranger ont refusé, le premier, de reprendre sa place, le second, de lui succéder, parcequ'ils croient que nous allons tomber au commencement de la session; et Drummond ne fait que répéter à tout venant, que nous sommes des enfants en administration, et que nous ne pouvons durer. Ensuite, nous sommes mal défendus par la presse. Nous avions crié au scandal pour l'affaire de Foote, et cependant, nous prîmes le jour même de notre entrée dans le cabinet, le journal * de cet homme pour notre organe et lui confiâmes notre programme politique. La presse de l'opposition prit avantage de ce fait, où ne brillait certainement pas la sagesse, et après quelque temps, pour sauver les apparences, nous fûmes obligés de chercher un autre organe. Nous prîmes le *Mercury*, mais McDonald voulut à tout prix. avoir Sheppard qu'il enleva à Foote et le plaça au *Mercury*. C'était une grande erreur à divers égards, d'abord, parceque le public connaît cette manigance, et sait que rien n'est changé dans les choses, si ce n'est le nom du journal sur lequel elles sont écrites; en-

* Le *Morning Chronicle* de Québec.

Digitized by Google

suite, parce qu'on sent, en lisant Sheppard, qu'il est payé et qu'il n'écrit pas de conviction ; en troisième lieu, il n'a pas à mon avis, écrit un seul article remarquable, un seul, qui donne de la force à un gouvernement sur l'esprit public, et il en a écrit beaucoup de très compromettants, et de très imprudents. Il reçoit parait-il, ses inspirations de MacDonald, alors MacDonald est loin d'être un bon conseiller.

"Je n'ai pas besoin de vous parler de Dessaulles et Barthe. Il n'y a pas moyen de faire taire le premier, qui insulte trois fois par semaine, la majorité parlementaire sous laquelle il faut que nous tombions ; quand au second, il y a longtemps, que je dis à Tessier et à Evanturel de s'en débarrasser à tout prix. Ils me répondent, qu'ils sont à la recherche d'un rédacteur et n'en peuvent trouver. Ils se sont, me disent-ils, adressés deux ou trois fois à Huot, qui les a refusés. Je comprends bien qu'il ne veuille pas être l'instrument de deux hommes, dont il se croit intellectuellement supérieur. En attendant, les propriétaires du *Canadien* se querellent entr'eux, et cette feuille et le *Pays* nous font un mal incalculable.

"Tant que le bill de la milice n'a pas été compris, les soutiens du ministère Cartier-MacDonald n'ont pas osé lever la tète ; mais il l'est parfaitement aujourd'hui. Vous comprenez bien que si, dans beaucoup de localités, les gens consentent à faire volontairement l'exercice du *drill*, ils le feraient avec plus d'empressement encore si on les payait. Or, le bill du ministère Cartier. accordait un écu à chaque milicien pour chaque jour d'exercice, tandis que nous ne lui donnons rien. Si nous payons les volontaires des villes, nous ne donnons pas un sou aux miliciens de la campagne, qui sont les

Digitized by Google

plus nombreux, et qui sont à cause des distances, sujets à plus de sacrifices.

" Pour nous mettre bien avec le public, et prouver que nous étions sincères, au lieu de choisir le *Chronicle* pour notre organe, nous eussions dû agir dans le temps contre son propriétaire; en ne le faisant pas, nous avons prouvé que le cri : *au scandale* que nous poussions, n'était pas sincère, et que nous ne nous en servions que parce qu'il était populaire. Aujourd'hui il est usé.

" MacDonald croit faire beaucoup avec ses commissions; mais outre, qu'elles sont formées de mauvais éléments et d'hommes pour la plupart tarés, ou sans valeur, nos journaux en menaçant nos adversaires et en appelant sans cesse la discussion sur ces commissions, les ont usées jusqu'à la corde.- Le public sait tout ce qu'elles promettent et n'y croit déjà plus; elles ont aussi, un caractère politique trop prononcé.

" C'est là tout notre bagage, tout ce que nous avons à offrir aux chambres, car nous n'avons pas de mesures importantes à leur présenter; la seule importante, était le chemin de fer intercolonial que j'avais la mission d'étouffer à Londres, mais qui, nous tuera certainement, si nous ne mourrons pas plus promptement par une autre cause. Nous ne pouvons pas nous cacher que nous avons affaire à des adversaires redoutables, tandis que le nombre de nos hommes capables est bien minime. Dans le conseil, où nous perdrons probablement l'élection de l'orateur, nous avons pour nous défendre Morris, Bureau et Tessier; voilà trois champions, qui ne promettent certainement pas beaucoup. Dans la chambre, à part moi, Sandfield dont John A.* n'aura certainement pas peur; McGee parle avec beaucoup de

* Macdonald.

Digitized by Google

facilité, mais il n'a pas de valeur dans le débat ; Abbott a honte de sa trahison, et le bon sens a honte d'Evanturel.

"Puis, arrivant un vote de non-confiance, quel cœur puis-je avoir d'aller aux élections, lorsque je sais que les rouges veulent faire l'élection à leur compte, et qu'à leurs yeux, je n'ai pas perdu la tache originelle ; j'ai fait partie du ministère Cartier-MacDonald. Si, à l'heure qu'il est, je me sens entouré par eux de tous les côtés, que serait-ce donc s'ils revenaient avec plus de voix ? Croyez-vous que je m'aveugle au point de ne pas voir, qu'ils veulent mettre Dorion à ma place.

" Quel intérêt a de son coté MacDonald de demander des élections, si nous sommes battus ? Il sait bien, que Brown et J. A. MacDonald se partageraient le Haut-Canada, et qu'il ne resterait rien pour lui."

La fin morale de tout ceci, c'est qu'il est toujours plus sûr de rester fidèle à son parti, quand même il aurait tort quelquefois

—Vous m'avez M. le ministre, initié à bien des choses, que mon inexpérience n'aurait certainement jamais devinées, mais alors, le mal serait donc sans remède ?...

—Oui, sans remède à mon sens. La situation a empiré d'une manière effrayante, pendant mon absence. C'est comme un malade qu'on a été longtemps sans voir, et qui se hâte vers le tombeau ; j'ose croire, que ma présence eût empêché bien du mal.

—Cependant, il ne faut pas désespérer ; qui sait, ce que peut apporter le vent de la montagne ? Je sais que je vous fatigue et vous ennuie, cependant, avant de vous laisser, je ne puis résister au désir de vous entendre expliquer le vote de non-confiance de 1858, et le procédé de sir Edmund Head. La chambre n'avait-elle pas tort d'en agir ainsi ? et le gouverneur-général ne

Digitized by Google

devait-il pas accorder après le vote, la dissolution demandée ?

—Vous me placez là, dans une position bien délicate. Ou, il faut que je condamne le vote de 1858 et le refus du gouverneur qui le suivait, ou, que je justifie, par avance, le gouverneur-général actuel de nous refuser, si nous lui demandons une dissolution, lorsque nous y avons moins droit que M. Brown en 1858, car je faisais partie du ministère MacDonald-Cartier, et en restant dans le cabinet, j'ai accepté comme bon, et le vote de la chambre et l'acte du gouverneur-général. Cependant, je veux être franc avec vous, et vous dire toute ma pensée. Je crois donc que la chambre était injuste, de refuser au nouveau cabinet l'occasion de s'expliquer, et je ne trouve aucun précédent de sa conduite, dans l'histoire parlementaire d'Angleterre. Après cela, elle avait son libre arbitre, et pouvait, si elle le voulait, dire de suite au gouverneur-général :—nous ne voulons pas de ces hommes pour vos conseillers. Mais sir Edmund n'avait pas la mission de juger l'acte de la chambre, qui était indépendante de lui, et il devait le prendre tel qu'il le trouvait. Le pays sortait d'une élection générale, et le vote que repoussait MM. Brown et Dorion, était si écrasant, que le gouverneur le prenant pour guide, pouvait dire :—"je ne vois aucun changement dans l'opinion publique sur l'administration du pays, nous sortons d'une élection générale coûteuse, et je ne serais pas justifiable de faire dans ces circonstances, un nouvel appel au peuple. Cette session serait perdue, il est plus que probable que la suivante le serait aussi, parce que le parti qui sort à peine de l'urne électorale, en sortirait encore triomphant. Ce serait encore à recommencer, et établir dans la pratique, les parlements annuels. Sous ces circonstances, je veux épar-

Digitized by Google

gner au pays son argent, et une perturbation sans but." Que répondre à de pareilles raisons ? car le gouverneur a pour obligation de veiller à l'intérêt du pays, et encore, à celui des partis politiques.

—Vous plaidez votre cause de 1858, et vous la plaidez bien ; mais vous allez probablement, vous trouver dans la position où était M. Brown en 1858, après le vote de la chambre; quel sera votre raisonnement alors ? Je suis inquiet pour vous.

—Je voudrais bien changer de raisonnement, comme j'ai changé de position, mais je ne le puis. Les droits du gouverneur restent les mêmes, et ses motifs, pour refuser une dissolution, sont plus forts que ceux que pouvait invoquer sir Edmund Head.

—Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

—Pourtant la chose est claire. Si, immédiatement après la formation de notre cabinet, la chambre nous eut donné un vote de non-confiance comme celui qu'elle donna contre le cabinet Brown-Dorion en mil huit cent cinquante-huit, les deux positions eussent été identiques, et si, nous eussions pu nous plaindre d'une injustice de la part de la chambre, le gouverneur-général eût pu répondre en refusant la dissolution : "le pays sort d'une élection générale, etc..." Mais, la chambre nous a donné ce que l'on appelle *un fair trial ;* nous avons fait passer nos mesures, petites et grandes, sans rencontrer le moindre obstacle. Nous avons énoncé notre programme, nous l'avons pratiqué et la chambre le rejete. Nous avons été franchement mis à l'épreuve, et nous sommes condamnés ! Nous ne pouvons pas dire que l'opinion publique est changée, si ce n'est à notre détriment, depuis la session dernière. Nulle mesure nouvelle ne justifierait un appel au peuple, après guère plus d'un an, car il n'en existe pas. Si, il y en avait

Digitized by Google

une, le chemin de fer intercolonial, nous eut justifié dans un revers, de demander la dissolution ; mais nous avons, pour n'être pas battus, renoncé à ce projet ; il ne s'agit donc plus que d'une question de personnes. La session dernière a été perdue à peu près ; celle ci le sera, si, comme je le pense, nous sommes battus ; et qui garantit que l'élection nous fera plus forts, et nous permettra de faire une session fructueuse ? On se rappelle le sort de M. Hincks en 1854. Ce seraient donc trois sessions de perdues, uniquement pour satisfaire l'ambition de huit à dix personnes. Ce serait trop exiger du chef de l'Etat, de son bon sens, et de son équité. Je vous disais, il y a un instant, que nulle question nouvelle ne se produisait, je me trompais. Il y en a une, mais celle-ci, je suis obligé de la combattre ; je veux parler du *crédit foncier*. Tous mes électeurs sont en faveur de cette institution. et si je la combats, je suis certain de n'être pas réélu. Aurais-je bonne grâce de faire, dans ces circonstances, un appel au peuple ?

Je recueillis cette conversation, au moment où l'ami du ministre venait de le laisser. Il était triste et profondément impressionné. Je vous assure que, si les mots ne sont pas toujours les mêmes, ce qui serait impossible, j'ai retenu pour sûr, la substance de cette intéressante causerie politique.

Laissons là les discours, et venons maintenant aux faits, aux faits matériels. Lorsque je vous racontais, dans ma dernière lettre, la visite de MM. Sicotte et Tessier à M. Chapais, j'oubliais de vous dire, qu'au moment où les deux ministres laissaient la maison hospitalière, leur voiture se brisa.—Prenez garde dit M. Chapais, c'est un mauvais augure !

Vous rappelez-vous que je vous disais, dans ma première lettre, que M. Tessier faisait faire une *chemise*

Digitized by Google

au quai de Rimouski, dans *la seigneurie de ma belle-mère et de mes tantes !* Eh ! bien, la chemise est déchirée au grand scandal de la population du lieu, et je vous dirai dans quelles circonstances. Le *patron* de la chemise avait été fait par M. Rubidge ; les *boutons*, ou, si vous voulez, les chevilles de fer n'avaient que dix-huit pouces de longueur. M. Derome l'entrepreneur, écrivit au commissaire des travaux publics, que ces chevilles devaient avoir trente-trois pouces, sans quoi la *chemise* ne tiendrait pas. On lui répondit que ce n'était pas son affaire, et de faire l'ouvrage suivant les spécifications. Qui fut dit fut fait ; mais la mer brutale a déchiré la *chemise*.

Aujourd'hui, M. Derome est l'objet des persécutions de M. Tessier, parcequ'il est soupçonné d'appartenir à l'opposition. Un jour, M. Tessier lui dit :—" Si vous avez besoin de farine, vous pourrez vous adresser à mon agent. M. Couillard * (à Rimouski) ; si aussi, vous avez besoin d'hommes, il y en a qui me doivent, vous pourrez encore parler à M. Couillard."

Cette anecdote est charmante ; en voici une qui suivant moi, est plus piquante encore. Au moment où M. Tessier se présentait pour la première fois au collége du Golfe, le *National* se prononça pour sa candidature. Il alla de suite s'abonner à cette feuille, et paya les douze mois d'avance, puis envoya quelques annonces au même journal. Mais le *National* cessa de paraître, quelque temps avant l'expiration des douze mois. M. Tessier computa, trouva qu'il avait payé *un écu* de trop, et le retient sur le prix des annonces.

---

* On verra, plus loin, que Blaise fait ici une erreur de nom, c'est M. Couture qu'il faut lire et non M Couillard.

C'est probablement avec cet écu, qu'il pensait devoir être appelé, à payer les passages de trois cents Acadiens sur le *Lady Head*.

M. Joseph-Guillaume Barthe est dans l'eau chaude, car il sait qu'il n'en a pas pour longtemps au *Canadien*. Si je suis bien instruit, sir N. F. Belleau serait le ministre auprès duquel, il aurait fait faire des démarches, avant d'accepter la rédaction du *Canadien*. Cet homme, est la plaie du ministère.

Je circule assez parmi les rouges, et je connais leurs sentiments. Ils ne se cachent pas de dire qu'ils veulent éléminer du gouvernement, et de la chambre, tous ceux qui ont été ministres depuis dix ans, ou qui les ont soutenus par leurs votes. Aussi, n'oubliez pas que la "commission financière et départementale" a pour mission, le *Mercury* l'a dit en termes exprès, d'examiner tout ce qui s'est fait depuis dix ans. Cette recherche atteindra MM. J. A. MacDonald, Cartier, Cauchon, Sicotte, Lemieux, Drummond, Loranger et tous les membres du parti libéral-conservateur. Ils entreprennent là, une besogne d'Hercule, et je pense, qu'ils succomberont à la tâche. Ce sont des insensés qui courent à leur perdition. Ils ont un candidat pour chaque comté, et ils n'auront nul égard, même pour ceux des anciens membres, qui votaient avec eux, durant la dernière session. Il ne faut donc pas être étonné, si les hommes de l'ancien parti, malgré leurs différends, se réunissent pour les mettre à leur place.

Je voudrais encore écrire, mais j'ai déjà été si long : pourtant, je ne puis résister au plaisir de vous entretenir encore quelques instants, pour vous parler des espions du gouvernement. Le premier ministre a ses espions.

Digitized by Google

Son espion en chef, est un employé de la chambre * et *un ancien confrère de comptoir*. C'est le même qui écrivait toutes sortes d'outrages contre M. J. S. MacDonald † dans le *Cornwall Freeholder*, et qui continue sa sale besogne, dans le même journal encore aujourd'hui. Il rôde constamment dans les corridors de la chambre, pour voir ceux qui entrent dans les bureaux, et entendre ce qui s'y dit, et ce qui s'y fait. Les membres de la chambre elle-même, sont assujettis à sa surveillance, et ses confrères écrivains sont rapportés, chaque fois qu'un membre ose parler à un employé. L'autre jour il insultait, sans le nommer, M. Badgley, le traducteur anglais de la chambre, et insultait du même coup, son oncle, le juge Badgley, parcequ'à la demande d'un membre il avait traduit quelques documents.

Je termine par l'anecdote suivante sur le compte du même individu. Un jeune et galant conseiller de ville, se promenait il y a quelques jours, sur la rue St... à côté d'une belle et charmante fille d'un ministre. Un homme aux longues machoires salua. Quel est cet homme dit le conseiller municipal ?—Je crois que c'est un employé de la chambre, répondit la jeune demoiselle. *I think he is a spy*, because he comes to our house *between six and seven every morning*, and locks himself up with my father for hours in a room.

Ceux qui s'en servent, les appelent par leur nom,

BLAISE.

---

* Wm. Spink, était soupçonné d'être cet espion.

† Il doit y avoir, ici, erreur de nom.

Digitized by Google

M. LE RÉDACTEUR,

Vous me pardonnerez, je l'espère, si je ne suis pas régulier dans mes rapports avec vous. C'est tout ou rien, et je vous arrive par sauts et par bonds, me faisant attendre longtemps, mais portant avec moi un lourd butin. Vous me répondrez sans doute " ne vous gênez pas, votre hospitalité est si copieuse que nous vivons longtemps, sur la chasse que vous apportez, et le repos n'est pas de trop pour une digestion pareille."

Ma dernière vous est à peine arrivée, qu'en voici venir une autre, celle-ci, moins robuste, mais conservant cependant l'air de famille. Je vous avouerai pourtant, qu'il me vient des moments d'inquiétude, et je ne puis pas jurer, que la crainte m'abandonne complètement dans mes meilleures heures. On me demande partout comme à tout le monde, qui est *Blaise*, ce Jean-sans-Peur, qui ose ainsi appeler les choses par leur nom. Si mes professeurs venaient à me découvrir, et surtout mon professeur de *procédure*, * cet homme si rancunier, et si ingénieux, dans ses vengeances, je pourrais bien passer de mauvais moments à l'université. On peut trouver tant de prétextes pour sacrifier un pauvre étudiant, et le jour de l'examen a pour lui, vous le savez, bien des périls. La note peut être: *mauvais*, *bien*, *très-bien*. L'élève le plus fort, ne peut tenir contre le mauvais vouloir d'un professeur, et je suis loin de prétendre à la plus haute distinction; j'ose à peine même espérer à la seconde. Mais, j'ai le démon d'écrire, et j'ai glané tant de petits faits, même depuis ma dernière, que je ne me croirais pas justifié devant ma

---

* M. Tessier, professeur de procédure à l'université Laval de Québec.

Digitized by Google

conscience, si je gardais plus longtemps le silence. Arrive qui plante, s'il faut périr, *pérons*; s'il faut mourir, *mourissons*.

Le ministère, composé d'éléments hétérogènes, porte évidemment sur son front, l'empreinte d'une défaite prochaine. Nos livres de droit disent: " le mort saisit le vif," et moi je dis en parodiant: " la mort les saisit vifs."

Nos ministres sont de véritables moribonds. Ils se promenent sur le chemin, comme des spectres hantant la demeure des vivants. Leurs figures sont pâles, allongées, et lamentables; les orbes de leurs yeux, sont creusés, et leur regard est inquiet et hagard. On les voit à tout moment, frémir, comme si l'idée de mourir leur faisait horreur. Plus la session approche, et plus ces signes de trépidation et d'affection morbide apparaissent. M. Howland est atteint à la poitrine, et même à l'estomac, deux empêchements très-dérimants pour un financier parlementaire. Il n'est pas encore arrivé à Québec, comme l'avait promis le *Mercury*, et Dieu sait quand il y viendra.

Le remord de l'abus du pouvoir, et de la fourberie à l'endroit du chemin de fer intercolonial, la conscience de n'avoir rien fait, qu'assouvir leur haîne contre leurs prédécesseurs et quelques malheureux employés publics, tout celà, leur fait redouter de rencontrer les membres indépendants des deux chambres. Leur cri d'agonie, poussé dans un article du *Mercury* du 30 janvier dernier, ainsi que les actes de contrition, et d'espérance, prononcés avec ferveur par M. Tessier dans le *Canadien* du même jour, sont des signes sensibles du triste état des choses dans ces questions.

Un dieu de l'olympe que la Verte Erin reclame, sans être trop capable de donner ses preuves, descendait

Digitized by Google

l'autre jour sur un *char de feu*, jusque sur les bords du Saint-Laurent, pour y offrir des libations abondantes à Bacchus, promettant, *nonobstant tout engagement à ce contraire*, de lui rester fidèle, au moins, durant toute la session prochaine. La divinité le domina, et l'enivra tellement de son culte, qu'il perdit la raison. Le dieu du fleuve, qui n'aime pas plus qu'il ne faut son confrère de l'olympe, faillit chavirer, dans sa colère, l'un de ses plus ardents adorateurs. Demandez à M. Brydges s'il en sait quelque chose, lui, qui fut obligé de servir d'intermédiaire entre les deux divinités !

M. Bureau le nouveau secrétaire-provincial, est venu à Québec garni d'une moustache toute flambante neuve, et qui, j'en suis sûr, fera fortune. Il a toujours cette figure ronde, pleine et satisfaite, aux allures un peu gauches, si vous voulez, mais contentes d'elles-mêmes. Il sourit gracieusement sur le chemin à tous les humbles mortels comme moi, et ce nouveau dieu, ne sera pas méchant après tout.

M. Bureau a toujours prêché pour la colonisation, il a toujours crié contre M. Cartier parce que, disait-il, ce dernier n'établissait pas une agence d'émigration en France. Or, M. Cartier envoya un agent d'émigration en France, en Suisse, et en Belgique pour y recruter des français catholiques. M. Bureau accusait encore M. Cartier, de n'avoir pas donné à cet agent les instructions nécessaires. Enfin, ce M. Cartier était un homme indigne, et un ennemi de la colonisation. Le ministère actuel, lui, abolit toutes les agences pour n'en établir qu'une seule, à Liverpool, et M. Bureau se hâte de s'unir à ce ministère pour *sauver* le pays. Vous auriez donc bien tort de ne pas admirer ces amis de la race française, et M. Evanturel avec vous, qui a prouvé son amour pour cette dernière, en rappelant le seul agent

Digitized by Google

de colonisation qui fut Canadien-français, et qui dans son amour pour ses compatriotes, trouvera chez M. Bureau, le collègue le plus digne de lui. Travaillez, mes amis, avec des hommes tels que vous autres, la population du Bas-Canada est sûre de lutter de nombre avec celle du Haut-Canada.

Il ne faut jamais oublier M. Tessier. La largeur de ses vues, et la générosité de son cœur, que le *Daily News* a exprimées d'un seul mot, aussi laconique que le langage des anciens, se présente comme malgré nous, à tous les instants à notre pensée. Il y a quelque temps, il faisait venir auprès de lui, un ouvrier employé par le bureau des travaux publics, et voulait le faire travailler en faveur de l'élection municipale du Dr Malouin, un *rouge*. L'ouvrier lui répondant que sa parole était engagée à l'autre candidat, le commissaire des travaux publics, lui réplique qu'il ne fallait pas travailler contre le *candidat* du gouvernement. Mais, comment dites-vous, le *candidat du gouvernement* lorsqu'il ne s'agit que d'une election municipale ? Veuillez ne pas oublier, s'il vous plait, M. le Rédacteur, que le Dr Malouin était le candidat de l'opposition contre M. Simard à la dernière élection générale. Je vous dirai de plus, que M. Tessier, n'a pas oublié qu'il y a deux ans, il se rendait dans la nuit, auprès de M. Simard, pour l'engager à voter contre la banque d'émission de M. Galt. La réélection de M. Simard devait avoir lieu le lendemain matin (je parle de l'avant dernière élection), et elle devait être unanime. M. Tessier s'était rendu chez M. Simard a onze heures du soir, et il ne le laissait qu'à deux heures du matin, après l'avoir menacé à plusieures reprises, de lui faire faire de l'opposition, s'il ne s'engageait pas formellement à combattre la banque d'émission. M. Simard demeura ferme et n'eut pas d'opposition, parce

Digitized by Google

que M. Dubord ne voulut pas se rendre à l'invitation de M. Tessier, sans que celui-ci, s'engageât à payer les frais de son élection. Or, vous savez que M. Tessier, ne commet pas de pareils actes de prodigalité ; mais il se souvient, et il a fait élire cette fois, le Dr Malouin conseiller municipal pour lui préparer le chemin à la chambre.

Voici un autre fait, dont le mérite revient de plein droit à M. Tessier. M. Lepage de Rimouski, était agent de colonisation pour cent milles du chemin Taché, pour tout le chemin Matapédia (96½ milles) et le chemin de Matane au cap-Chatte (36 milles) ; en tout deux cent trente-deux milles et demi. Son salaire était de £365 par année, ou de $4 par jour. Le 6 août dernier, M. Lepage reçoit une lettre officielle de M. Andrew Russell, l'assistant-commissaire des terres, qui l'informe que le chemin de Matane au cap Chatte, est placé sous la surveillance de M. Charles Roy, arpenteur, et qu'à l'avenir son salaire, à lui, M. Lepage, ne sera plus que de la moitié de ce qu'il était auparavant, ou $2 par jour, l'autre moitié étant donnée à M. Roy. Les Roy règnent évidemment, car j'en connais trois de la même famille, qui ont des trônes à l'heure qu'il est ; je reviendrai probablement sur cette question historique, dans une autre de mes lettres, si toutefois mon professeur ne me met pas, avant celà, au *pilori* de sa colère.

Mais revenons à notre sujet. M. Lepage indigné, communique cette lettre à M. Tessier alors à Rimouski, et lui demande justice. Celui-ci se *montre* très étonné, et prétend que le tout a été fait à son insu.

La division des attributions, entre les deux agents, est ainsi faite à l'instigation de M. Tessier, M. Lepage est chargé de la surveillance de cent quatre-vingt seize milles et demi de chemin de colonisation très peu

Digitized by Google

établis, tandis que M. Roy, n'a pour mission que de coloniser trente-six milles de chemin parfaitement établis, à l'exception de vingt sept lots, non *cultivables*. et tous deux reçoivent le même salaire, l'un pour travailler, et l'autre pour regarder faire.

Voulez-vous l'explication de tout celà? la voici:— M. Roy, est le neveu de deux hommes influents de Ste. Anne des Monts, située dans le collége électoral du golfe, MM. Roy et Sasseville. S'il sert bien le neveu, il est sûr de l'appui des oncles, tandis qu'en conservant une moitié de salaire à M. Lepage, il croit lui en laisser assez, pour qu'il soit de son intérêt, de ne pas travailler contre lui dans le comté de Rimouski. Son calcul n'est pas mauvais, mais il est odieux.

Je vous ai déjà dit, que M. Blackburn imprimait le rapport de la commission d'Ottawa; la version française a été donnée depuis au *Canadien*, la propriété de MM. Tessier et Evanturel. Les deux ministres auront donc encore ici, un petit profit, bien en fraude de la loi si vous voulez, mais qu'y faire? M. Evanturel disait à Charlesbourg le jour de son élection:—" savez-vous pourquoi vous me voyez le bras en écharpe? C'est que, pendant que j'enfonçais mon bras jusqu'au fond du coffre public pour y puiser de l'argent, le couvercle me tomba sur le bras." Il voulait avoir de l'esprit alors et ne réussit pas; il veut aujourd'hui avoir de l'argent et réussit mieux, comme vous voyez. M. Tessier ne parlait pas, mais il n'en pensait pas moins. Voulez-vous me dire, lequel des deux, est Robert Macaire ou Bertrand son ami?

Le propriétaire d'une petite gazette, appelée le *Défricheur*, remplie d'annonces officielles, a, de son propre mouvement, imprimé plusieures centaines d'avis d'une vente des terres de la couronne dans les

Digitized by Google

townships de l'Est, et l'autre jour, il se faisait payer par le département des terres, un compte de $125 pour impressions. Il faut vous dire que ce propriétaire, n'est autre que *l'Enfant-Terrible*, * cette pure créature qui, de sa voix nasillarde, et à travers son râtelier ébréché, ne fait que crier à la corruption du parti libéral-conservateur. Ah ! ces saints-là ne seront jamais canonisés.

M. Blackburn a loué, pour le service du ministère, le *Mercury* a raison de £500 par an. C'est beaucoup plus que la valeur ; mais il n'y avait pas à marchander, et il faut bien que M. McDonald donne à M. Blackburn le moyen de se refaire. Il se refait, en chargeant à un certain département du gouvernement $29.50 pour des livres qui se vendent $13 chez l'imprimeur de la Reine, qui ne donne pas non plus, ses marchandises pour rien. Parlez après celà, de *mucilage*, de *canifs*, et de *cire à racheter*.

Au revoir, je vous écrirai bientôt.

Votre tout dévoué,

BLAISE.

M. LE RÉDACTEUR,

Vous me direz sans doute, votre *placer* est donc bien riche ? vous êtes un mineur infatigable. Ah ! oui, vous avez raison, j'ai trouvé le filon et je l'exploite ; mais je l'exploite comme un apprenti ; que serait-ce donc, si j'étais passé maître ? Je m'aperçois que je vogue à pleine voile, dans le langage franc-maçonnique, tandis que j'ai sans cesse sous les yeux, *l'Institution au*

* J. B. Eric Dorion.

Digitized by Google

Droit Français d'Argou, la Vieille Coutume de Paris dont on se désaccoutume tous les jours, les *Obligations de Pothier*, les *Statuts refondus*, amen, amen.

Je m'aperçois que je chevauche et je m'arrête, car mes narines ont senti *Juvénal* à distance. Juvénal ! qu'est-ce donc que *Juvénal ?* me direz-vous, *Juvénal*, c'est le parent de l'autre, c'est D... affilié de T. On sait qu'en philologie et en linguistique, D. T. ont la même origine, et souvent, prennent la place l'un de l'autre. Supposons que je sois ministre, et que j'aie un parent. Je suis attaqué, le parent me défend ; c'est tout naturel. On tire celà *du-puits* ministériel. Mais si le ministre écrit très-mal, et que le parent n'écrive pas mieux ?... *Blaise*, *Blaise*, moins de malice et plus de faits, s'il vous plait ; vous devenez babillard !

Je vois par les journaux de votre ville, que M. Coupal s'oppose à la réélection du secrétaire-provincial. Pauvre M. Bureau ! Il y en a d'autres encore, qui ne voulaient pas qu'il fut ministre ! Le jour où on parla dans le cabinet, de remplacer M. Dorion par M. Bureau, M. Evanturel se rendit auprès de M. Sicotte, pour lui faire comprendre combien il y avait de danger pour lui, à faire entrer un *rouge* dans le cabinet ; que les *rouges* le détestaient lui, M. Sicotte, et voulaient le faire disparaître du gouvernement, avec tous ceux qui ont appartenu, autrefois, à l'ancien parti. M. Sicotte se montra inexorable. Est-ce par aveuglement, ou parce-qu'en prenant M. Bureau, il obéissait à une force majeure ? Quoiqu'il en soit, la conférence, parait-il, avait duré trois heures, et au moment où M. Evanturel sortit, ses deux gros sourcils noirs se croisaient, sa grande barbe frémissait, et ses grands yeux étaient ternes et tristes.

Digitized by Google

Le ministre d'agriculture sent son heure approcher, il l'a dit avec beaucoup de franchise à un ami ; il a été même jusqu'à déclarer, qu'il aimerait mieux voir au pouvoir les *Cartier* et les *Cauchon*, que le *rouge Bureau*. Mais, ce qui le console, c'est d'être arrivé une fois, je parle son propre langage, et de pouvoir attacher à son nom, pour le reste de sa vie, le titre retentissant d'*Honorable*.

M. Bureau se plaignait, il y a quelque temps, à un ami, d'avoir dépensé $1200 dans sa dernière élection, combien donc va lui coûter celle-ci ? Ah ! M. Coupal, soyez miséricordieux !

En vous priant de rectifier une erreur, que j'ai commise dans mon avant dernière lettre, je me permettrai de revenir sur un sujet dont je vous ai déjà entretenu ; je vous ai dit que l'agent de M. Tessier (à Rimouski) était M. Couillard, tandis que c'est M. Couture, et l'affaire dont je vous ai déjà parlé, et dont je veux vous entretenir aujourd'hui quelques instants, est ni plus ni moins que la *chemise* du quai de *Rimouski*. Quand les soumissions furent ouvertes, le plus bas soumissionnaire se trouva être M. Derome, et sa soumission était de $8,000. Celui qui venait immédiatement après lui, demandait $18,000 pour le même ouvrage. M. Tessier fit venir M. Derome, et lui dit : " voulez-vous prendre $7,000," et pour l'engager à les accepter, il offrit de lui donner de vieilles cordes, des chaînes et un palan qu'il évaluait à $100. M. Derome lui ayant demandé s'il était le plus bas soumissionnaire, il ne lui répondit pas, et lui renouvela la même offre. Derome accepta. Plus tard, M. Tessier affirma que ces cordages, qui valaient tout au plus $75, n'avaient été que prêtés ! C'est à l'aide de ces bouts de corde, qu'en grand *financier*, et en grand *ban-*

Digitized by Google

quier, comme on le connaît, il travaille à combler les $3,000,000 de déficit qui, en ce moment, affectent si douloureusement la poitrine, l'estomac et les bronches de M. Howland. Voilà l'avantage d'avoir de grands administrateurs et des hommes à vue longue et large au timon du char de l'état.

Mais reprenons notre sujet. M. Derome avait écrit deux lettres, pour protester contre le plan absurde de M. Rubidge, ainsi que je vous le disais, il y a quelques jours, ordre lui avait été donné de se mêler de ses affaires, et de faire la *chemise* telle qu'on la lui demandait. La *chemise* étant enlevée par la mer, comme il l'avait prédit et écrit à M. Tessier, M. Derome se hâta de se rendre à Québec, pour en conférer avec le commissaire des travaux publics, et au moment où il était en pourparler avec M. Tessier, celui-ci, envoyait M. Pruneau s'emparer de l'ouvrage. Ce qu'ayant su, M. Derome s'en plaignit au commissaire qui lui répondit, contrairement à la vérité, qu'il n'avait pas donné d'ordre à M. Pruneau.

Cette obstination de M. Tessier à ne pas écouter l'avertissement d'un homme pratique, coûtera au pays au moins $2,000. Il n'y avait pas de crédit voté pour les premiers $7,000, on conçoit, qu'il n'y en avait pas davantage, pour les deux autres milles piastres à dépenser.

M. Tessier a envoyé sur le chemin Matapédia M. Edouard Meagher. Le salaire de celui-ci est de $2 par jour, absolument pour ne rien faire, et aussi n'a-t-il rien fait ! M. Meagher est le fils, et le neveu, de deux hommes réputés influents dans le collége électoral du golfe. Voilà comme économise M. Tessier !

Immédiatement après la chûte du ministère Cartier-McDonald, un homme de la chambre disait à M. Evan-

Digitized by Google

turel, que le ministère dont il faisait partie ne tiendrait pas; M. Evanturel répondit :—" Les membres du Bas-Canada sont comme des moutons, ils suivent tous les gouvernements, et suivront bien le nôtre." Il oubliait que M. Brown, disait la même chose, lors de la formation de son cabinet en 1858, et que M. Brown se trompa.

M. Desbarats s'est bien trouvé de tous les gouvernements. Quand le ministère Cartier-McDonald tombait. quelqu'un faisait remarquer à l'imprimeur de la Reine. qu'il allait tomber dans de pires mains :—" Non, répondit-il, je serai mieux traité par ce gouvernement que par l'autre." Maintenant dressons le bilan, pour voir s'il avait raison dans son ingratitude. M. John Sandfield McDonald, *son meilleur ami,* lui enlève impressions, papeterie, etc., pour les donner à M. Blackburn. *Six bills* ministériels relatifs au Haut-Canada, viennent d'être imprimés par MM. Hunter, Rose et Lemieux pour le compte de M. Blackburn, et portent le nom de ce dernier. Depuis l'union, * les projets de loi du gouvernement ont été invariablement imprimés par l'imprimeur de la Reine; mais ce changement est devenu nécessaire, pour permettre à MM. Blackburn et George Sheppard de faire prompte fortune.

Aujourd'hui, tout se fait par commission, tout, jusqu'aux impressions. Ainsi, ce n'est pas M. Blackburn qui imprime, mais c'est lui qui fait imprimer, et qui charge pour celà *sa commission, son courtage.* Son établissement, est pauvre d'espace et de matériaux, et il a recours aux imprimeurs dont je vous parlais tout à l'heure. Mais vous me direz sans doute : si M. Blackburn ne peut pas imprimer lui-même l'ouvrage du gouvernement, et qu'il a recours à MM. Hunter, Rose

---

* **Du Haut et Bas-Canada, en 1841.**

Digitized by Google

et Lemieux, pourquoi M. McDonald ne s'adresse-t-il pas directement à ces derniers ? Mais non, ce n'est pas l'économie qu'il veut, c'est un salaire qu'il entend donner à un mercenaire, l'économie n'est qu'un vain nom.

Mais alors, si M. McDonald paie MM. Blackburn et Sheppard si cher, pourquoi le *Mercury* est-il si maigre, tant sous le rapport de la matière que sous celui de la rédaction ? Aucune question n'y est traitée sérieusement, aucune n'y est approfondie, et M. Sheppard ne peut écrire sans insulter, surtout le Bas-Canada.

La commission qui s'intitule elle-même, *financière et départementale*, coûte $40 par jour ; $30 pour les trois commissaires, et $10 pour les deux écrivains dont l'un, est le fils de l'homme qui espionne pour *le ministre*. Un fait nous conduit à un autre. M. "S." * m'avez-vous dit, me répondait quelqu'un hier, est l'espion de M. M. qui, pour récompenser ses services, donne $5 par jour à son fils ; mais M. "H." † de Montréal, endosse les billets de ce même M. "S." qui, avec l'argent ainsi obtenu, achète, en spéculation, des terrains à Ottawa. Comprenez-vous l'enchainement de tout ceci ? Ah ! Luke, Luke, soyez sur la piste.

Un correspondant du *Journal*, ‡ attribue à M. W. Bristow, une communication qui a paru dans le *Transcript*, et dont le *Canadien* fait grand bruit. Celui-là, ferait mieux de manger en silence au ratelier ministériel, car il pourra lui arriver malheur.

Un pauvre imprimeur, qui a vendu sa conscience et sa feuille pour un prix fixe, se trouve dans l'embarras,

* Wm. Spink.

† Holton.

‡ Journal de Québec.

Digitized by Google

car l'acheteur le paie en papier qui n'a pas de cours dans les banques.

Que faire ? attendre et souffrir ; comme " on fait son lit on se couche."

Votre meilleur ami,

BLAISE.

N. B.—Un officier du gouvernement a adressé une dépêche télégraphique aujourd'hui à M. Spence de Toronto, pour lui demander où était M. Howland, et s'il allait descendre. M. Spence répondit que M. Howland était à Toronto, qu'il était possible qu'il descendit lundi prochain (he may go down on monday.) Cette dépêche fut naturellement communiquée à M. J. S. MacDonald qui, n'étant pas satisfait, *télégraphia* directement à M. Howland lui-même, lequel répondit : " si mon médecin juge que je puis partir, il est possible que je parte lundi (I may leave)."

Ce que je vous écris là, est de toute vérité. Je vous dirai de plus, qu'on a arrêté l'impression des *comptes publics* et des *rapports du commerce et de la navigation*, parcequ'il n'y a personne pour les signer.

Je crois ne pas me tromper en disant, que la résignation de M. Howland, est dans les mains de M. McDonald.

B...

Digitized by Google

M. LE RÉDACTEUR.

J'éprouve d'assez douces jouissances, celles d'un auteur qui sait qu'on le lit, je ne dis pas, qu'on l'apprécie. A l'heure qu'il est, plus de vingt personnes sont accusées ou soupçonnées d'être *Blaise*, et cependant, on n'a pas encore mis le doigt sur le coupable. La police littéraire et politique est sans doute sur sa piste, comme celle du capitaine Bureau était l'autre jour, sur celle des bourreaux, qui ont pendu en effigie l'innocent commissaire des Travaux Publics. L'espion du premier ministre est peut être à l'œuvre aussi ; mais de lui, je ne crains que les machoires formidables.

De tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, on n'a contesté qu'un seul fait, celui relatif à l'affaire Cimon ; et celui qui l'a contesté, est M. Xavier Cimon lui même. Tout le monde à Québec connait M. Xavier Cimon ; il est donc bien étonnant que M. Tessier ait laissé tout le monde de côté, pour aller demander un certificat précisément à celui-là. M. Cimon ne sait pas écrire, et cependant, sa lettre est plus correctement écrite de beaucoup, que ne le sont les épitres, les plus méditées du commissaire des Travaux Publics. Donc, il y a eu ici l'inspirateur, l'écrivain, et le prête-nom, et le certificat a eu tout naturellement la forme *exigée.*

Je ne rétracte pas un mot de ce que j'ai dit ; les quatre mille six cent trente six piastres n'ont pas été payées toutes à la fois à M. Cimon. Les frais de la cause, dont parle celui-ci, ne sont pas encore payés par le gouvernement. Pourquoi ? M. Cimon nous le dira lui même comme il l'a dit à d'autres, parce que *Blaise* épouvante le commissaire des Travaux Publics. M. Cimon dit aussi, que M. Tessier lui a donné ses conseils d'avocat

Digitized by Google

gratis. S'il écrivait, on devait s'attendre qu'il ne dirait pas autre chose, puisque M. Tessier prenait la peine de le faire parler pour le défendre.

Je termine sur cette question pour aujourd'hui, en vous faisant remarquer que, c'est le seul fait sur lequel on ait jusqu'ici, mis en doute ma véracité ; or, vous savez de combien d'autres j'ai inondé votre feuille, et j'entends bien continuer tant que vous ne me direz pas : arrête, *Blaise*, c'est assez.

Voulez-vous savoir ce que nos ministres pensent eux-mêmes de la session ? Je puis vous en dire quelque chose. M. Evanturel a exprimé des *espérances*. M. MacDougall compte sur une majorité dans le Haut et sur une minorité dans le Bas-Canada. Je pourrais vous citer tous les noms des députés sur lesquels le ministère a fait des computations ; mais, je ne veux pas être indiscret. On se croit sûr de tel et tel, mais on ne l'est pas tout à fait. On espère pour tels autres, et on doute de quelques autres encore. Rien de positif, rien de certain, rien d'arrêté ; le doute, l'espérance, le désir, voilà le bagage ministériel.

Pendant que dans le collège De. Lorimier, l'on s'occupe de mettre en ordre le Bureau-Secrétaire que l'on m'assure avoir été très en *désordre à St. Rémi*, je vous dirai ce qui lui arrivait l'automne dernier avant l'élection du même collège. Le *quatre octobre*, *quelqu'un* remettait entre les mains de l'Orateur de la chambre une lettre de M. Jacques O. Bureau, par laquelle M. Jacques O. Bureau résignait son mandat en chambre. Cette lettre, portait la date du quinze septembre et conséquemment, n'était remise à l'Orateur que dix-neuf jours après avoir été écrite, si toutefois elle n'était pas antidatée. Pourquoi arrivait-elle si tard à l'Orateur ? La chose est facile à comprendre :—M. Bureau ne

Digitized by Google

voulait abandonner son mandat, que lorsqu'il serait élu Conseiller Législatif. Mais il savait que la loi lui défendait d'être candidat au conseil législatif tant qu'il serait membre de la chambre, et la lettre de résignation devait porter une date antérieure à l'élection de De Lorimier. Que faut-il conclure de tout celà ? Ou que M. Bureau a antidaté sa lettre, ou bien, qu'il l'a confiée à quelqu'un qui ne devait la donner à l'Orateur, que s'il avait la majorité des voix à De Lorimier. Ces tours de passe-passe dégradent un homme public.

A mon grand ébahissement, j'ai vu hier, deux voitures pleines de *bouts de corde* qui paraissaient prendre la direction du bureau des Travaux Publics ; j'ai cru que c'étaient les bouts de corde que M. Tessier avait reclamés de M. Derome comme objets prêtés.

Voulez-vous me pardonner si je vous parle encore de l'infortunée chemise du quai de Rimouski, et des suites de la déchirure ? Non-seulement M. Derome avait écrit deux lettres pour avertir M. Tessier de ce qui arriverait, mais encore le surveillant des travaux pour le compte du gouvernement, M. Pruneau, avait écrit la même chose, et on lui avait répondu de la même manière : "faites travailler suivant les plans et spécifications," (du célèbre M. Rubidge). Aussitôt après l'accident, le surveillant en avait écrit au commissaire, et celui-ci avait répondu : "faites pour le mieux." Il s'était donc hâté, de faire quelqu'ouvrage peu coûteux qui devait sauver le reste et d'en faire rapport. M. Tessier lui répondit : "Qui vous a autorisé à faire cet ouvrage ? " La dépêche dans laquelle vous me dites : "faites pour le mieux."

Les choses en restèrent là pour le moment ; mais quinze jours après, M. Tessier écrivait à M. Pruneau de remonter à Québec, parceque le gouvernement manquait

Digitized by Google

d'argent, et qu'on n'avait pas besoin d'un homme pratique pour recevoir le bois qni devait servir aux travaux du quai.* Le salaire de M. Pruneau était de cinquante-deux piastres par mois, que M. Tessier prétendait vouloir économiser. Et cependant, M. Pruneau est remplacé par M. St. Laurent, commerçant du lieu, qui reçoit précisément le même salaire, cinquante-deux piastres par mois, et qui ne connait pas plus que vous et moi, la qualité du bois et les dimensions qu'il doit avoir. Mais M. Pruneau comme M. Derome, a eu le malheur de prévoir ce que n'a pas prévu M. Tessier, l'accident du quai, et le commissaire des Travaux Publics avait encore à récompenser un partisan politique, M. St. Laurent. S'il a donné tout l'été, soixante piastres par mois à M. Meagher, pour lui procurer le plaisir de voir faire le chemin Matapédia, rien de surprenant qu'il donne cinquante-deux piastres par mois à M. St. Laurent, pour lui procurer la jouissance de regarder passer le bois du quai.

Avant de passer outre, M. le Rédacteur, j'ai une plainte très-grave à vous faire, et je vous conjure, pour ma réputation, d'y voir au plus tôt. A la chambre et à l'Institut Canadien, on enlève les numéros de la *Minerve* qui renferment mes lettres, et mes nombreux lecteurs en sont attristés à tel point, que pour les calmer, j'ai dû promettre de soumettre au parlement

* Quinze jours plus tôt, un certain M. R..des T..P..étant à déjeûner avec MM. Pruneau et Derome à Rimouski, déblaterait contre les *bleus*, et surtout contre M. Cauchon. M. Pruneau ayant invité M. R..à laisser là la politique, et surtout M. Cauchon, celui-ci se fâcha et d'une parole à l'autre on en vint aux injures épicées ; alors, M. Pruneau invita péremptoirement M. R..ou à se taire ou à le suivre dans la cour, ce qui eut pour effet de calmer M. R..mais quinze jours plus tard, M. Pruneau était rappelé tel que raconté ci-haut.

Digitized by Google

cette infraction de mes priviléges. Pour la voie de fait de la chambre, j'accuse *l'espion aux longues mâchoires* et pour celle de l'*Institut Canadien,* je ne veux accuser personne ; je vous dirai seulement, que cette association a l'honneur de compter encore parmi ses membres, son *ancien président.* Vous y venez, n'est-ce pas ?

Le *Journal de Québec* disait, il y a quelque temps, ne pouvoir à cause des formes bibliques qu'il affectait, reproduire un écrit signé : *Un fort en thème.* L'auteur, repoussé par la presse périodique, a eu recours au livret, et son *évangile* vient de paraître sous cette forme, en français et en latin. M. J. S. McDonald l'a trouvé si à son goût, qu'il en a fait imprimer 30 exemplaires à l'établissement du *Mercury.* Ce que je vous dis là, est vrai à la lettre. On fait dire à M. Evanturel dans cet évangile, que les esprits des membres sont prompts, mais que le ministère est faible ; et M. Tessier, racontant avec soupir, sa propre histoire dit : " Personne ne passera pour prophète en son propre pays."

Je reçois des lettres de plusieurs endroits du pays, et même d'Ottawa, qui me disent en effet, que les enquêtes des membres sont promptes et que le ministère est faible. On parle seulement d'un ou de deux Outaouais, dont les esprits ne seraient pas tout à fait aussi prompts ; mais je conseille à ceux-ci, de réfléchir ; s'ils allaient s'aveugler, au point d'abandonner les hommes qui se sont sacrifiés, deux fois, pour lui donner le siége du gouvernement, ils remettraient le tout en question, et perdraient indubitablement le siége du gouvernement.

Vous me direz peut-être, que je suis peu en position, de connaître la pensée des membres de la chambre ; vous vous trompez ; j'ai entendu beaucoup, et j'ai beaucoup recueilli. Dans le cas de trahison, ni M. Cartier ni M. Cauchon, ni aucun autre homme ne pourraient détourner

Digitized by Google

la majorité des membres bas-canadiens de donner le coup de pied à Ottawa.

M. Price voulait règler quelques affaires avant la session au bureau des Terres.—Vous voulez *être libre*, lui a dit sarcastiquement M. McDougall ! Ces affaires auront donc un temps d'arrêt.

La maladie de M. Howland augmente, et il est plus que probable qu'on ne le verra pas à Québec, durant la session qui approche. Cette maladie est peut-être physique ; mais elle est certainement morale aussi. Vous n'avez pas oublié avec quelle générosité, M. Galt le traitait durant la dernière session ; et, cependant, par reconnaissance sans doute, il insultait brutalement M. Galt devant ses électeurs d'York. Il croyait sans doute alors, avoir facilement raison des finances du pays ; mais il voit aujourd'hui qu'il s'est trompé, et que *l'abîme* sur lequel M. Sheppard lui conseillait *de jeter un pont*, ne serait même pas comblé avec *trois millions* de piastres. Il doit maintenant savoir qu'il existe une très-grande différence, entre savoir vendre à profit ou à perte, un boucaut de sucre ou une tonne de melasse, et organiser les finances d'un pays comme le Canada. Il ne parle ni ne pense ; c'est peut-être encore mieux que M. Bureau qui pense mal et parle mal.

Quand, à l'imitation de l'esprit malin de Milton, je rode sur les confins du monde... politique, je vois quelquefois passer deux fantômes vivants qui ont noms *Tessier et Barthe*, et qui tous les deux portent sur le front le signe de... dont parle l'apocalypse. " Je me tiens toujours les pieds chauds et la tête froide, disait naguère le commisaire, quand les journaux ne m'attaquent pas trop, car ceux-ci me font souvent monter le sang au cerveau." Alors gare aux congestions cérébrales, car la presse s'occupe beaucoup de lui en ce

Digitized by Google

moment, et avec raison. Il s'était imaginé qu'il lui serait permis de faire aux autres tout le mal possible, sans qu'il n'en résultât pour lui aucun inconvénient. C'était montrer une ignorance bien impardonable du cœur humain. Il devait pourtant se rappeler qu'il perdit un jour, pour la même cause, une élection qu'il croyait bien tenir ! La prochaine, menace de lui porter le même malheur.

Le *News* l'a appelé Trente-sous-Tessier, pour donner une idée de la grandeur de ses vues financières ; des députés m'ont dit, qu'on l'appelait Juda-Tessier en 1853 parce qu'il avait voté contre le ministère Hincks. On dit qu'il compta les voix, et que la majorité contre le cabinet était déjà de *douze*, il vota le *treizième et le dernier de tous.*

Il porte en ce moment sur sa figure, le signe visible d'une grande souffrance intérieure.

Barthe le sent de loin, par respect pour son maître, qui le paie fidèlement, et le tient sans cesse à la besogne. Lui aussi, est bien triste, car pas une âme ne sympathise avec sa souffrance, pas un cœur ne se sent battre pour ce déshérité de la société. Il ressemble à Caïn arrivé aux limites du monde; il regarde l'abîme avec horreur, car de tous les côtés, l'horizon est sillonné par la foudre, et au fond du gouffre insondable git le désespoir.

Votre plus fidèle,

BLAISE.

Digitized by Google

M. le Rédacteur,

Il me semble vous avoir déjà parlé d'une querelle entre deux ministres. Ces deux ministres sont, est-il besoin de vous le dire ? MM. McGee et Evanturel. M. McGee n'a jamais digéré l'affaire de l'immigration, ni les appels au secours du *Canadien* à la presse française contre ses prétentions.

On se rappelle, le discours de M. McGee sur les quatre révolutions ; on se rappelle encore, que ce discours où était attaquée la race française, fut sévèrement jugé par la presse. Le *Chronicle* dit, à cette occasion, que l'influence de M. McGee était sur le déclin (on the wave). Ces deux ou trois mots blessèrent profondément le député de Montréal, qui descendit au bureau du *Chronicle* en compagnie de l'hotellier Henchey, et s'adressant à M. Foot lui dit :—

—M.—Vous m'avez étonné dans votre appréciation de ma *lecture ;* il me semble que nous sommes amis depuis longtemps.

—F.—Je l'ignore.

—M.—Mais nous sommes en bons termes toujours.

—F.—Je l'ignore ; il y a plus, je tiens de bonne source, que vous n'avez pas agi en ami à mon égard, auprès de...

—M.—Qui vous a dit celà ?

—F.—Je suis sûr de ce que je dis, mais je ne puis vous donner de noms, à moins que ceux qui m'ont renseigné, ne me le permettent.

—M.—Alors, c'est M. Alleyn ?

—F.—Non.

—M.—M. Sheppard ?

—F.—Non.

—M.—M. Evanturel ?

—F.—Non.

Digitized by Google

Malgré ce *non* suspect et nonchalamment prononcé, M. McGee insista à dire que son délateur était M. Evanturel son collègue, et invita, en partant, M. Foot à venir avec lui rencontrer M. Evanturel au bureau du secrétaire-provincial. M. Foot lui fit remarquer qu'il n'avait pas prononcé le nom d'Evanturel, et refusa de se rendre à son invitation.

Vendredi dernier, M. Foot reçut de M. McGee, une invitation écrite de se rendre encore à son bureau, pour y conférer sur le même sujet. M. Foot ne bougea ni ne répondit.

Le jour suivant, M. McGee porta l'affaire devant le conseil. Pauvre *Blaise*, que vas-tu faire? La porte t'est fermée au nez. Mais console-toi, les murs parlent et les *messagers* aussi, quelquefois.

Les ministres conversent ensemble, et leur causerie bruyante, les empêche de s'entendre et de se comprendre les uns et les autres. Sandfield est occupé à lire un livret, c'est l'évangile parodié dont je vous parlais dans ma dernière, et que pour son amusement, il a fait réimprimer par M. Blackburn; il lit pour agacer Sicotte qui sourit un peu, mais qui se laisse tomber dans son fauteuil, pensif et triste.

Il interrompt sa lecture, pour se porter une main au cou, et pour dire à Tessier :—Tessier, *how do you feel?* Tessier fait la grimace, précisément comme si la corde lui serrait le cou. Oué... ! (très-nasal) vous riez, vous, c'est pourtant pas drôle !

Sandfield rit aux éclats, prend dans une de ses mains sa botte qu'il se porte au menton, et de l'autre, presse l'emplacement de son ancien poumon.*

---

* M. McDonald avait perdu un poumon durant une maladie de consomption.

Digitized by Google

Wilson lit avec une gravité toute puritaine, son rapport contre la demande en grâce des Aylward.*

McDougall fait des efforts pour faire entendre sa voix solennelle au-dessus de ce *godendard*, qui vous *scie* le dos en permanence, et pour raconter à Sandfield comment, en les enivrant le saint jour du sabat, il a arraché quelques signatures aux pauvres Sauvages de l'ile Manitouline.

—Sicotte sort un instant de sa rêverie, pour crier : Abbott, raconte nous donc ton affaire du chemin de Carillon.

—Abbott.—Demandez-le à *Berlingan* (Bellingham.)†

McDougall a fini son histoire de la Manitouline, et jetant un œil sur Tessier, il dit avec une gravité toute sénatoriale : "Je viens d'apprendre qu'un ministre a donné un billet promissoire pour £7, payable à *treize* mois, et par termes. En savez-vous quelque chose ? car on m'informe, que ce billet est entre les mains d'un *barbier* ‡ de St. Roch."

Tessier fait encore la grimace et garde le silence, mais il se promène en long et en large et paraît violemment agité. On l'entend même marmotter ces mots : "si c'était à recommencer, je n'accepterais pas un portefeuille ; si on m'offrait une place de juge, j'enverrais bien vite la politique au diable."

—Sicotte.—Que dites-vous, Tessier ?

—Tessier.—Oh ! rien, rien, je souffre, la tête me chauffe, et je me dis à part *moé*, que nous ne sommes pas sur un lit de roses.

---

* Les Aylward, mari et femme, pendus pour meurtre, à [redacted] Bellev

† Autrefois, député du comté d'Argenteuil.

‡ Usurier.

Digitized by Google

—McGee.—Mishter Chairman, mishter chairman, je demande le silence. J'ai une question très-grave à vous soumettre.

—Foley.—McGee, my countryman, you are making an irish-bull, who is the chairman?

—McGee.—Tiens, j'avais oublié que c'était moi. Eh! bien, messieurs, j'ai une plainte très-grave à vous faire contre l'un de nos collègues.

Evanturel qui s'était laissé cheoir dans son fauteuil, accablé sous le poids de sa barbe, se redresse, tourne deux ou trois fois la tête à droite et à gauche, en mouvements saccadés, se pince les lèvres, et prête attention.

—McGee.—Messieurs, je voudrais savoir si nos délibérations sont *sacrées*, ou s'il est permis à chacun de nous de les divulguer pour nuire à des collègues?

Evanturel rapproche sa chaise, ouvre ses grands yeux gris, détend ses gros sourcils, se flatte le menton, et donne un coup de tête abrupt comme pour dire: nous allons voir.

—McGee.—Vous savez que l'autre jour, je m'opposais de toutes mes forces à ce qu'on payât les comptes de F. * Eh! bien, un de nos collègues est allé l'en avertir pour me rendre odieux auprès de lui, et pour me faire attaquer.

—Sandfield.—Qui a fait celà?

--McGee.—C'est Evanturel *bejapers*.

—Evanturel se lève tout debout: c'est *you lie*.

—McGee.—*Bejapers*! nous allons voir.

—Sicotte.—Evanturel, asseyez-vous. Vous faites du bruit tout autant que si vous étiez de service dans le gouvernement.

* Foote

Digitized by Google

—Sandfield.—McGee, c'est toi trop *chaud*—c'est toi mettre ta derrière sur ton chaise.

—Foley.—Je ne pas comprendé mossiou.

—McGee, furieux et la crinière au vent.—Il faut qu'Evanturel s'en aille ou je partirai, moi.

—Sandfield.—Si nous n'étions pas si près de la session, vous partiriez tous les deux, et je suis parfaitement convaincu que le ministère n'en souffrirait pas beaucoup. Toi, McGee, je sais que tu as dit à plusieurs de tes amis, (mais tes amis deviennent plus rares chaque jour), que si tu n'étais pas si pauvre, il y a longtemps que tu nous aurais laissés; mais prends mon avis, ainsi qu'Evanturel; réfléchissez-y avant de résigner, car, si vous partez une fois, vous ne reviendrez pas de sitôt. Des hommes comme vous autres, n'ont pas de pareils accidents deux fois dans la vie.

McGee frappe de colère sur la table et veut se précipiter sur Evanturel.

—Evanturel.—Approche, mon s... p... d'irlandais; et il brandit un gros bâton. On se précipite entre les deux combattants, et Tessier qui a cessé ses promenades, en retient un d'une main, et le second de l'autre;

—Mes amis, dit-il, comme nous sommes fous de nous quereller, tandis que nous faisons si bien nos petites affaires ici. Vous, McGee, avez-vous jamais rêvé que vous auriez un jour, cent quatre louis par mois? Et vous, Evanturel, qui ne m'aimez pas, je le sais, vous avez désiré, mais avez-vous jamais cru que vous seriez un jour ministre? Voyons, soyons de bon compte. A part votre salaire de £1,250, ne partagez-vous pas avec moi l'aubaine des impressions que le gouvernement donne au *Canadien*? Avez-vous oublié, que nous imprimons la version française du rapport de la commission d'Ottawa? Par vos

Digitized by Google

indiscrétions et vos parolis * aux coins des rues, vous nous exposez à nous faire perdre les nombreux petits moyens que nous avons de faire fortune.

—Evanturel.—S... gredin qui ne pense qu'à toi et à ta famille. Pour deux avantages que j'ai, tu en as dix. Tu places ton cousin à l'hôpital de la Marine, tu as ta part des profits du *Canadien*, tu es l'avocat du bureau des travaux publics, tu reçois tes £1,250, et l'affaire Simon !...

—Tessier.—Si vous voulez m'insulter, je vous parlerai du planchéiage du *shed* de l'hôpital de la Marine.

—Evanturel, levant son bâton.—Tessier, s.... traitre. hypocrite, je te casse le crâne.

—McGee.—bejapers, Tessier, I'll help you.

—Evanturel agite son bâton de droite et de gauche.

—Foley.—Si c'est vous fesser, c'est vous faire mal : c'est mieux vous être tranquille.

Le mêlée devient générale.

Sandfield qui n'a pas cessé un instant de flatter sa botte droite avec ses deux mains, commence par trouver la chose sérieuse et veut rétablir l'ordre. La séance est subitement levée. Tessier et Sicotte entraînent Evanturel qui brandit toujours son bâton. Foley et McDougall s'emparent de McGee qui crie : *Bejapers I'll break that calf's head or my name is not McGee the curly.*

Cette querelle avait produit tant d'éclat que, lorsque les deux champions étaient entraînés hors de la salle. par deux portes différentes, tout le banc et l'arrière-banc des messagers étaient sur le passage du double cortége.

Ce fut un grand scandale !

---

* Terme populaire, signifiant : bavardage.

Digitized by Google

J'ai encore bien des choses à vous dire, mais le temps me manque. Dans ma prochaine, je vous raconterai une conversation intime, qui a eu lieu dans le bureau du procureur-général, au sujet de la nomination de M. Bureau.

Votre plus fidèle,

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

C'est encore moi, comme vous voyez. Je viens vous demander protection contre mes nombreux ennemis ; on me traque comme une bête fauve, et l'on veut m'atteindre à tout prix. Sans compter les précautions que M. Tessier prend pour s'envelopper de mystères, et pour échapper à ma vigilance, la rédaction du *Canadien* a donné l'ordre, que l'on tint à distance les visiteurs. Ainsi, on a dit à M. Bélanger, l'assistant-rédacteur et au commis, dont le nom m'échappe en ce moment : "Quand les amis viendront vous voir, vous les recevrez à la porte." Il faut vous dire aussi, pour être de bon compte, qu'il n'y a qu'un méchant rideau qui sépare le bureau de la rédaction du magasin ; mais allez donc recevoir vos amis à la porte, par un froid de vingt-sept degrés.

M. Barthe est toujours pâle. Une fois, marchant derrière lui, je l'ai entendu parler tout seul. Si je ne me trompe, il faisait son examen de conscience, car j'ai entendu assez distinctement ces mots : Trépassé, Mgr. Hubert, Pie IX, Clergé, Propriété-Viger, Indemnités de 1837, Mandement de Mgr. Bourget, Canada reconquis, Traduction de la commission du Grand-Tronc.

Digitized by Google

Bienfaiteur, Oncle, Père, Mère, Institutrice. Comme je craignais d'être surpris en flagrant délit, j'ai pris l'autre côté de la rue, et je n'ai plus rien entendu. Seulement, à distance, je le voyais s'arrêter court, et frissonner comme si quelque fantôme hideux se présentait à sa conscience.

Pauvre Barthe ! Il est à plaindre après tout, et quand je le vois tel qu'il est, je suis porté à croire à la fatalité.

Le gouvernement vient de révoquer la commission de M. Wicksteed, greffier en loi de la chambre, sous prétexte que cette commission donnée l'année dernière par le gouvernement Cartier-McDonald, est une atteinte portée aux priviléges de la chambre. Le cabinet a laissé passer toute une année sans révoquer cette commission, et attend précisément l'ouverture des chambres, pour rendre son procédé plus amer à l'un des serviteurs publics les plus dévoués et les plus capables qu'ait eus le Canada.

Une atteinte aux priviléges de la chambre !...Mais, est-ce que la chambre a protesté contre cette nomination ? Est-ce qu'elle a pris, en quoi que ce soit, l'initiative à l'égard de cette question ? Non, mais le ministère n'a pas été capable d'un acte généreux, ou même de la plus commune décence, dans ses procédés administratifs. On dirait d'un chef d'esclaves qui tient le fouet, et qui frappe.

L'élection de l'Orateur du conseil législatif est, je vous assure, un grand échec pour mes amis les rouges et pour les clear-grits * aux faces blêmes. On a même entendu M. Dessaulles dire tout bas : " S...*canaille*." Mais après, il s'est ravisé, et il a secondé la motion de M. Allan.

* Nom donné aux partisans de la réforme, dans le Haut-Canada et alliés politiques du parti libéral du Bas-Canada.

Digitized by Google

M. Pierre Benoit, le nouveau député de Napierville, a pris son siège en chambre la semaine dernière ; c'est à tout prendre, une amélioration sur l'autre, Jacques O. Bureau. Après la séance, je l'ai vu prendre par le bras un ami, à moi inconnu, et lui dire :—" c'est Bureau qui est bien malade.—Oui, comment ?—Il a une maladie sérieuse.—Que veux-tu dire ?—Son élection, sais-tu qu'il est en danger de la perdre ? Cependant ici, je dis à tout le monde, qu'il est certain de la gagner. L'affaire de St. Rémi lui fait un dommage du s..."

Je vous disais il n'y a pas bien longtemps, mais je ne me rappelle plus dans laquelle de mes lettres, que M. Evanturel avait parlé longuement à M. Sicotte pour le détourner de prendre M. Bureau dans son gouvernement ; maintenant, je suis en position de vous raconter la conversation qui a eu lieu. Je ne vous dirai pas de qui je la tiens, car je ne veux compromettre personne, pas même les messagers qui sont de bons diables après tout, et qui font leur besogne pour le moins aussi bien que leurs maîtres. Ces bonnes gens répudient la doctrine de Talleyrand, et soutiennent que la parole a été donnée à l'homme pour parler. Mais arrivons.

Le bureau du procureur-général est au-rez-de-chaussée, célèbre autrefois par les luttes de deux journaux Québecqois. * On entre à gauche ; on fait une volte-face de gauche à droite pour se trouver dans une sorte d'anti-chambre qui n'a, pour tout ornement, que quelques bouquins, une table vermoulue, et une épaisse couche de poussière. C'est là qu'attend M. Evanturel. Il frappe à droite, et une voix solennelle lui dit : entrez. Le ministre d'agriculture en se précipitant, s'accroche la barbe sur un clou malencontreux, à moitié enfoncé

* Le *Journal de Québec* et le *Canadien*.

Digitized by Google

dans le cadre à gauche ; et pendant qu'il se démène pour se décrocher la crinière, la face du profond jurisconsulte se déride subitement et la loi rit aux éclats. L'autre travaille toujours, et il finit par se débarrasser après des peines infinies, et non sans laisser quelques-uns de ses crins sur le champ de bataille. Il est de mauvaise humeur, et ses sourcils épais ont un mouvement de va-et-vient presque sinistre. M. Sicotte rit toujours. M. Evanturel, en regardant à gauche, aperçoit près de la fenêtre son ami M. Tessier qui, dans la pose habituelle de ses mains, ressemble à un loup-marin se traînant sur la glace, ou à quelqu'un portant un pain sous chaque bras. La présence du collègue ne parait pas faire plaisir au ministre de l'agriculture, qui lui adresse ces paroles comme pour lui dire :—"Va-t-en : " Tiens, te voilà Tessier.—Oué !

—Evanturel.—Notre chef consent-il à te donner le *chapeau ?*

—M. Sicotte rit toujours.

—Tessier.—Qui t'a dit que je le demandais ?

—Evanturel.—Ecoute donc, Tessier, nous prends-tu pour des niais ? Ce que je te dis là, est un sujet de conversation dans la rue, et Letellier même en parle comme un homme qui se croit certain d'être ton successeur

—Tessier.—Oué, Letellier, il croit ça, lui, et je le lui fais accroire pour qu'il nous soutienne pendant la session ; car il est mécontent et disposé à nous faire de l'opposition. Mais il est bien certain de n'être jamais réélu.

—Evanturel.—J'espère que tu attendras au moins à la fin de la session.

—Tessier.—Il faudra bien ; mais j'ai bien peur que la session ne soit pas longue.

Digitized by Google

—Evanturel.—Tu as peur de perdre ton chapeau à trois cornes.

—Tessier.—La vie publique n'est pas si agréable et si c'était à recommencer, je dis bien que je ne recommencerais pas.

—Sicotte.—Ne parlez pas si fort, *Blaise* pourrait bien vous entendre.

—Tessier, plus bas.—Ce misérable m'a ôté complètement le sommeil. Il m'accompagne le jour dans mes moindres actions, et me poursuit la nuit dans mes rêves. Mon principe hygiénique est de me tenir les pieds chauds et la tête froide; mais comment suivre mon régime, lorsque celui ci, me fait sans cesse refluer le sang de la plante des pieds au cerveau.

—Evanturel.—Sans passer par le cœur !

—Tessier.—Oué ! Tu fais le fin toi. Si c'était encore des mensonges qu'il dirait ; mais ce sont des vérités, et il entre dans des détails décourageants. Quand j'arrive dans mon bureau, je ferme mes portes ; je garde le plus profond silence et je m'écoute souffler pour m'assurer qu'on n'entend pas ma respiration au rez-de-chaussée ; mais *Blaise* a une oreille d'une finesse extrême, et des yeux à la perdition de *mon âme*. Je le sens, je le vois partout.

—Evanturel.—Mon Dieu, il y a longtemps Tessier, que tu as la réputation d'être discret. Un jour tu descendais la rue Haldimand. Un confrère qui te *connaissait* bien, dit à un ami, en te voyant de loin : " Sais-tu pourquoi Tessier tient ses deux mains dans ses poches ?

—L'ami.—Pourquoi ?

—Le confrère.—Parcequ'il ne veut pas que sa main gauche, sache ce que fait sa main droite.

—Tessier.—Oué. C'est encore un fin celui-là.

Digitized by Google

—Evanturel.—Pourquoi donc, Tessier, tes confrères n'ont-ils confiance qu'à ta parole écrite ?

—Tessier.—Si nous étions ailleurs peut être serais-tu plus modéré dans tes paroles.

—Evanturel.—Je n'ai pas peur de tes pattes de loup-marin.

Pendant que Sicotte rit à gorge déployée, Tessier sort furieux et le laisse seul avec le ministre d'agriculture.

—Sicotte.—Pourquoi Evanturel, êtes-vous si méchant pour Tessier ?

—Evanturel.—Ah ! le s...g...il est si traitre, si hypocrite ; il nous vendrait tous pour *trente-sous*, et il a bien gagné son nom. Mais je viens ici pour quelque chose de plus sérieux.

—Sicotte.—Qu'y a t-il donc, mon cher Francis ?

—Evanturel.—Je vois que vous voulez prendre Bureau dans le gouvernement.

—Sicotte.—Pourquoi non ?

—Evanturel.—D'abord, parceque Bureau est un incapable.

—Sicotte.—Mon Dieu ! on dit celà de moi, de chacun de nous, et de vous spécialement.

—Evanturel (piqué).—Je sais bien que je ne suis pas fort ; mais moi au moins, je fais les honneurs du ministère et je donne des diners, Bureau ne pourra pas faire cela. Je cherche même à louer ou à acheter une grande maison pour mieux recevoir.

—Sicotte.—Les diners ne font pas grand'chose ; les gens les mangent et votent ensuite comme ils l'entendent. Moi-même je ne déteste pas les diners, chez les autres, et j'ai même plus d'une fois, diné chez des personnes contre lesquelles je disais les choses les plus graves, dans mes conversations. Pour ma part je ne

donne pas de diners. Je n'en donnais pas davantage quand j'étais *Orateur*, bien qu'on me dit que c'était précisément pour celà qu'on me donnait £800 par année.

—Evanturel.—En effet, je me rappelle que Marchildon* vous à fait comprendre une fois, que vous n'étiez pas prodigue sous ce rapport, en vous disant en pleine chambre, qu'il n'avait pas encore eu l'honneur de diner avec vous.

—Sicotte.—Marchildon a pu dire ce qu'il a voulu, et le public a pu penser comme lui, mais moi, j'ai cru que ces £800 là, se trouvaient mieux placés dans ma poche, que dans celle des patissiers et des marchands de vin. John A. McDonald et Cartier ont bien donné des bals et des diners; les gens qui en ont profité en votent-ils plus avec eux pour tout celà? Sandfield a aussi donné des bals et des diners; quand il était Orateur, il donna un bal qui coûta £500. Après la leçon qu'il donna à lord Elgin en 1853, plusieurs membres lui firent la promesse de le soutenir à la prochaine élection d'Orateur, et cependant, ces députés votèrent pour moi qui ne leur avais pas donné de diner. Dessaulles fait des calculs, pour prouver qu'un ministre, ne peut pas mettre à part plus de $1000 par année; moi, Sicotte, je veux pouver dans ma personne, qu'on peut au moins en mettre $4000.

—Evanturel.—Mon cher procureur-général, allons droit sau but. Vous savez bien, entre nous deux, que notre cabinet n'est pas bien fort.

—Sicotte.—Vous parlez pour vous, sans doute.

—Evanturel.—Nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments, mais, puisque vous m'avez choisi pour

* Autrefois député du comté de Champlain.

Digitized by Google

être l'un de vos collègues, je dois supposer, que vous avez dû faire un bon choix, car supposer le contraire, ce serait faire un mauvais compliment à votre jugement.

—Sicotte.—Il y a telle circonstance où l'on ne peut pas choisir, et vous avouerez, mon cher Evanturel, que je me trouvais précisément en cette circonstance-là, en mai dernier. Soyons francs; vous-même, vous attendiez-vous à être ministre ?

—Evanturel.—M. Sicotte, vous devenez personnel, et je ne vois pas pourquoi. Cartier qui m'en a toujours voulu je ne sais pour quelle raison, a dit, que j'avais une cervelle de veau; eh bien! tous nos collègues trouvent avec *Blaise*, que vous êtes une belle image, que vous posez bien, mais quand il s'agit d'administrer un pays, une image ne vaut guère mieux qu'une cervelle de veau. On mange l'une, quand on a faim, et on regarde l'autre, sans fin.

—Sicotte.—Evanturel, vous devenez spirituel, vraiment; vous faites des calembourgs. Mais finissons-en; quel est réellement l'objet de votre visite ?

—Evanturel.—Eh bien! je venais vous dire, si vous voulez ne pas m'interrompre, que vous et moi, nous appartenons à l'ancien parti conservateur; que les rouges dont Dorion est le chef, nous voient d'un très mauvais œil ici; que j'ai vu avec chagrin, l'entrée dans le cabinet de M. Dorion, qui n'était plus dans la vie publique, et avec plaisir son éloignement; que j'espérais, vous voir porter vos efforts vers une réorganisation du cabinet, prise dans l'élément conservateur; qu'il est bien regrettable, que Loranger ait refusé, et plus regrettable encore, que vous ayez été vers Bureau.

—Sicotte.—Qu'avez-vous contre Bureau ?

—Evanturel.—J'ai, que c'est un *rouge;* un homme dont un coté du visage rit, tandis que l'autre pleure. En le

Digitized by Google

mettant dans le cabinet, vous y placez un espion des rouges; mais j'espère que l'accident de St. Rémi va nous en débarrasser.

Comme M. Evanturel prononçait ces dernières paroles, on frappe à la porte, et le procureur-général crie: ouvrez.

—M. Tessier entr'ouvre la porte et dit:—" As-tu bientôt fini, Evanturel ?

—Evanturel.—Qu'est-ce que cela te fait? Je parle d'affaires importantes.

—Tessier.—Et moi aussi, j'ai à parler d'affaires importantes. Je voudrais demander au procureur-général, la permission d'acheter une paire de ciseaux de *trente-sous*, une fiole d'encre de trois sous, pour six sous de galon rouge, pour deux sous d'allumettes chimiques, et une main de papier de trente-six sous, cette dernière est le plus gros item; mais comme j'en ai absolument besoin, pour écrire les questions que j'envoie à Bristow, Brown et Sheppard, j'espère qu'il ne me refusera pas.

—Sicotte.—Vous êtes bien extravagant, mon cher Tessier; le lendemain du jour, où je vous donnais le portefeuille de ministre des travaux publics, je vous ai vu poser un trottoir neuf devant votre maison. Je vous avais cru jusque-là plus économe. Pour les ciseaux, vous pourrez vous servir de ceux que vous avez reçus du conseil; l'encre, idem; le galon rouge, idem; les allumettes, idem. Quand au papier, si vous tenez à conserver celui que vous a donné M. Taylor, * vous pourrez recueillir avec soin, les dos des lettres adressées au bureau des travaux publics, et en faire votre affaire. Voilà, comme je pratique l'économie avec mon salaire,

* Greffier-assistant et distributeur de la papeterie, au conseil législatif.

Digitized by Google

et voilà aussi, comme vous la pratiquez pour le vôtre ; et il faut faire pour le public, ce que vous faites pour vous.

M. Tessier fait une profonde révérence, et promet de suivre strictement les ordres.

—Evanturel.—C'est toujours Tessier, il marchandera sur le prix d'une allumette souffrée. Comment va coûter le raccommodage de la chemise du quai de Rimouski ?

—Sicotte.—Ne nous déchirons pas les uns les autres, nous ne l'avons fait que trop jusqu'ici. En ce moment d'ailleurs, je suis porté aux réflexions sérieuses. La session arrive, Howland est malade, pour rire ou pour tout de bon, nous n'avons conséquemment pas de ministre des finances, les comptes publics ne sont pas prêts nous avons un déficit de trois millions de piastres, malgré les $5000 d'économies que nous avons faites sur la liste civile, et en plus les $80,000 que nous avons dépensées à Ottawa, et la dépense de la commission financière. Bureau est en grand danger de perdre son élection, et nous sommes menacés d'un interrègne en pleine session. Vous devez comprendre, que si j'ai pris Bureau, c'est que je n'ai pu faire autrement, et parce que Loranger m'a refusé.

—Evanturel.—Ne pouviez-vous, vous adresser à d'autres ! Moi, j'aimerais même mieux voir Cartier et Cauchon ici, que Dorion et Bureau ; et Dieu sait pourtant, si je les aime beaucoup.

—Sicotte.—On n'arrange pas ces choses avec la main ; je sens bien comme vous, que je suis à la merci des rouges, et je sais tout autant que vous, qu'ils ne me pardonnnent pas d'avoir appartenu au Cabinet Cartier-

Digitized by Google

McDonald, sourtout lors du *double shuffle,* * qui les a éloignés pour quatre ans du pouvoir ; mais que faire ? Cartier et Cauchon sont un peu trop forts pour me servir d'instruments, et à leurs yeux, je joue un piètre rôle. Je me suis embarqué sur un mauvais navire, et je ne puis, le sort en est jeté, l'abandonner qu'après le naufrage. Mon pauvre Evanturel, ne parlons donc plus de cette affaire.'

M. Evanturel sort triste en redisant à demi-voix : cet homme est entêté comme une mule, et il court les yeux ouverts à sa perdition.

Le *Pays* disait dans un de ses derniers numéros : —"Qu'est-ce que M. Bureau ? Un libéral éprouvé ! Oui, dit quelqu'un, un libéral réprouvé à St. Rémi ! "

Un ami m'écrivait hier, au numéro 478¾ : Mon bien cher, veuillez donc conseiller aux bons habitants du collége de DeLorimier, pour édifier sur les œuvres patriotiques et humanitaires du gouvernement dont M. Bureau fait aujourd'hui partie, de promener dans les paroisses de leur collége, le vieux patriote courbé par l'âge et appuyé tristement sur son bâton, sa seule ressource après ses longs services ; l'aveugle Raymond, demandant, les larmes dans la voix, du pain pour sa femme et pour ses jeunes enfants ; le poitrinaire Cherrier, appuyé sur le bras de sa vieille mère éperdue, et conjurant les passants, d'une voix éteinte, d'avoir pitié de leurs deux infortunes.

---

*Crise ministérielle de 1858, pendant laquelle les nouveaux ministres, pour éviter de se présenter devant leurs électeurs pour réélection, s'étaient fait nommer un jour à un poste ministériel et le lendemain à un autre. Ils s'appuyaient, pour en agir ainsi, sur une clause de l'acte de l'indépendance des membres, qui exemptait de la réélection un ministre abandonnant un portefeuille, pour en accep- un autre, avant l'expiration d'un mois.

Digitized by Google

Dites leur encore, de placer en face des vertus antiques du bureau-secrétaire, les cadavres sanglants des Aylward, et de demander au moins, un sursis pour leurs âmes précipitées avant le temps, par la main meurtrière du pouvoir, dans l'abîme infini de l'éternité.

Je m'arrête ; le cœur me saigne et je me sens pleurer.

M. Howland n'est pas encore à Québec, et qui sait s'il y viendra jamais. On explique celà, de bien des manières. Les uns disent qu'il est phthisique ; d'autres, dispeptique ; d'autres, qu'il a un abcès au côté droit ; d'autres, le charbon au bras ; d'autres, en haut de la cuisse gauche, et que sais-je encore. Mais pour tout celà il ne vient pas.

M. Holton regarde son siége d'un œil de convoitise, et attend avec inquiétude, le résultat de la session. Si le cabinet échappait à la mort, alors M. Holton achèterait un siége dans la chambre basse, et se ferait inscrire sur la *gazette officielle* en ces termes pompeux : " Luther Holton, ministre des finances et fabricant de systèmes monétaires." Pour le quart-d'heure, je l'observais du haut de la tribune des rapporteurs, son rôle consiste à surveiller son *protégé*, M. Dorion, à lui donner des avis, et à épier les mouvements des membres après les séances. J'ai entendu, à ce sujet, murmurer plusieurs députés.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai d'un nouveau fait ministériel, qui vous scandalisera beaucoup ; il n'est pas encore tout accompli.

Je vous dirai, pour votre gouverne, que le ministère est en danger de mort imminente. M. Sicotte perd même sa beauté plastique, et ses traits se détendent d'une manière décourageante. Ce qui le rassure un

Digitized by Google

peu, c'est qu'il est adossé à l'honorable François, * M. Tessier est la physionomie même de la défaite.

Un correspondant du *Canadien* qui signe : *Un élève de l'université-Laval*, me fait deux reproches sanglants, celui de cacher mon nom pour insulter, et l'autre, de me dire faussement élève de l'université. Au premier, je répondrai que je n'injurie pas, et que lui, en insultant sous le voile de l'anonyme, un homme public d'une bien autre valeur que M. Tessier, il m'absout de m'appeler par mon nom *Blaise*, quand je n'écris que des faits ; au second, que je suis véritablement, quoiqu'il en dise, un élève de l'université-Laval. Je lui conseille de relire mes lettres, il y trouvera que je n'ai jamais étudié que la loi ! J'ai seulement dit, que le Dr. Larue était l'un de mes professeurs, parce qu'il est l'un des professeurs de l'université.

Je puis dire à mon adversaire, comme je l'ai dit à tant d'autres : Vous avez raison, je ne suis pas fort, mais il est évident, que j'ai des condisciples qui sont encore moins forts que moi. Moi, je n'écrirais pas : —“ *Le lait généreux d'une mère* ; ” “ *patés amphigouriques* ; ” “ *bouffonnerie naturelle*, etc.” Heureusement que ces mauvaises locutions “ n'atteignent pas le noble front de l'université-Laval.” Je suis même porté à croire, que l'université portera encore son front bien haut, quand “ mon professeur de procédure ” n'y sera plus. Je termine en disant à mon adversaire, comme Chateaubriand : “Calomniateurs corrompus, ayez le courage de dire qui vous êtes ; un peu de honte est bientôt passée. Ajoutez votre nom à vos articles, ce ne sera qu'un mot méprisable de plus.”

A bientôt, M. le Rédacteur,

BLAISE.

* Evanturel.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Dites maintenant que je ne suis pas un martyre du devoir et de la vérité ; dites que je ne suis pas traqué, de tous les côtés, comme une bête féroce ; dites qu'on ne me poursuit pas avec acharnement, pour me surprendre et me vouer à la vengeance de mes professeurs. M. Tessier s'était déjà fait donner plusieurs certificats, plus ou moins suspects ; mais cette fois, la chose devient sérieuse et le dernier certificat, le croiriez-vous, procède de l'enceinte même de l'université. Les pauvres élèves ont pris l'alarme, et pour être bien avec lui, ont été obligés de déclarer : qu'ils n'ont rien à reprocher à M. Tessier comme professeur. Vous comprenez bien que, si, pour les motifs que je vous ai déjà révélés plusieures fois, j'ai gardé jusqu'ici le plus parfait incognito, je n'aurais pas été assez insensé de me découvrir dans un moment aussi périlleux. J'ai donc dû faire comme les autres et protester, comme eux, de mon innocence. Nous avons tous signé comme des braves, et vous voyez que notre indignation, à la seule idée que notre professeur pouvait ressentir les taquineries de l'un de ses élèves, est montée jusqu'au ciel pour y crier vengeance contre le médisant. Je vous avoue en toute sincérité, que je ne me croyais pas capable de m'observer aussi bien. J'ai pris la plume avec autant de gravité et de solennité, que les hommes illustres qui signèrent en 1775, la déclaration de l'indépendance des Etats-Unis. Un moment le fou-rire m'a pris, et je ne sais ce qui m'a empêché, à l'instar de Cromwell, signant la mort de de Charles Ier. de barbouiller le visage de mon voisin du reste de mon encre ; mais je me suis mordu les lèvres avec violence, et ma physionomie a gardé son inpassibilité.

Digitized by Google

Vous avez vu notre protêt, n'en soyez donc pas surpris, et ne m'en tenez pas non plus rancune, car je vous resterai fidèle jusqu'à la fin. Mais voici quelque chose de plus grave.

L'Ordre * trouve que je suis lourd, et que je n'ai pas d'esprit. Il ajoute que Montréal est parfaitement indifférent à mon endroit, et que Québec seul, s'occupe un peu de moi parcequ'à Québec, l'intelligence n'est pas une marchandise qui prédomine. Cependant, je veux lui rendre justice; malgré mon peu d'esprit et ma lourdeur, il m'accorde un peu d'habileté. Merci; je ne me croyais pas aussi riche, car vous le savez, je vous ai dit jusqu'à vous ennuyer, que j'étais pauvre de toute chose, excepté de la vérité, à laquelle je tiens de toutes les forces de mon âme.

Ce n'est pas tout le monde qui a de l'esprit comme M. Fabre; il a fait ses preuves, lui, il y a déjà bien longtemps. Quel est donc, disais-je l'autre jour, à l'un de mes compagnons d'étude, " ce jeune homme à la taille un peu élancée, au regard douteux, à la face blême et plate, à la lèvre mince et vaniteuse, au front bas mais penché en arrière et content de lui-même, et à la démarche plus prétentieuse encore?"—" Comment, dit mon ami, est-ce que vous ne connaissez pas M. Fabre, écrivain si célèbre par l'embonpoint de ses phrases, et la maigreur de ses idées."—Mais au moins il a beaucoup d'esprit, dit-on!—" Oui vous allez le voir. Tout ce qui procède de lui, est marqué au coin de la plus parfaite convenance, et toutes ses paroles saupoudrées du sel attique le plus pur. Voyez par exemple;

---

* Journal publié autrefois à Montréal. M. J. A. Genand, maintenant l'un des traducteur français aux communes, en a été longtemps le principal rédacteur.

Digitized by Google

il faisait un discours devant l'Institut Canadien de Montréal. Il avait dans la pensée beaucoup de réminiscences littéraires, de phrases colorées et brillantes, de faits historiques hermétiquement enbouteillés et parfaitement conservés. Il les jetait à l'auditoire avec profusion, et des applaudissements frénétiques couvraient sa parole convaincue et presque solennelle; mais, en un moment fatal, sa mémoire lui fit défaut. Il fut donc livré à ses propres ressources, et il prononça ces paroles meurtrières de sa gloire. *Les dames Canadiennes portent mieux leurs crinolines que leur fidèlité.*

L'enthousiasme cessa, les applaudissements se turent, et l'indignation de l'auditoire, étouffant sa voix, monta bruyante jusqu'au plafond. L'orateur fut frappé comme de vertige, il balbutia quelques mots incohérents, au milieu desquels on entendit ceux-ci, qu'il paraissait se dire à lui même: " Pourtant j'avais appris cette phrase malheureuse, comme toutes les autres, dans les journaux parisiens."—" Ah! oui, lui cria quelqu'un, mais quand le corbeau, dont parle l'histoire, voulut saluer César sur son passage, il prononça la mauvaise phrase, il avait oublié la bonne. Ah! oui, vous ressemblez au corbeau qui voulait saluer César sur son passage, vous ne vous êtes resouvenu que de la mauvaise phrase."

A la colère succédèrent donc les rires, et l'orateur démocrate, s'en alla triste, s'asseoir dans le coin le plus obscure de la salle, se promettant bien d'avoir plus de mémoire une autre fois.

—Vous me surprenez véritablement, mon cher, lui répondis-je.

—Mon ami.—C'est dommage qu'il nous faille partir

Digitized by Google

pour le cours, M. Crémazie * attend ; car je te ferais part d'un curieux dialogue qui a eu lieu entre le rédacteur de *l'Ordre*, et celui du *Pays ;* mais nous nous reverrons.

Nous partîmes ensemble, et sur notre chemin, nous saluâmes M. Tessier qui *paraissait* penser, je ne dirai pas à la loi, car le cours de procédure n'a lieu que tous les deux ans, et que nous l'avons eu l'année dernière. Une année de perdue sur deux, c'est une calamité bien capable d'attrister un professeur qui aime...ses élèves ! Je croyais que le certificat que nous venions de lui donner, ramenerait la sérénité sur sa physionomie d'habitude *si franche et si ouverte ;* mais non, il parait atteint d'une maladie morale, qui le conduit *lentement* vers le...banc judiciaire et cette triste maladie pourrait bien finir par avoir de fatales conséquences !

Le *Journal de Québec* a dit que M. Rémillard ne fait qu'un discours par année. C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas juste à coup sûr. M'est avis que M. Rémillard se montre moins souvent, pour se faire désirer davantage. Périclès, le célèbre orateur athénien, lui ressemblait en celà ; le député de Bellechasse est donc un grand modèle. Démosthène qui, au début de sa carrière, avait la parole embarrassée, pour vaincre cet obstacle à sa gloire, se promenait sur le rivage, et. lorsque les vagues en courroux, bondissaient bruyantes et terribles sur la plage, se mettant un petit caillou dans la bouche, déclamait avec véhémence. Mais la nature a fait plus pour M. Rémillard ; elle lui a donné, au lieu d'une parole embarrassée, une splendide accentuation, au lieu d'une mer agitée et mugissante, une paisible glace de miroir. La scène se passe dans la rue

* Jacques Crémazie, professeur à l'université-Laval et frère du poëte canadien Octave Crémazie, mort en France, au Hâvre le 16 janvier, 1878.

Digitized by Google

Couillard, au numéro 11. Nous sommes au mois de juillet 1861. Notre futur Mirabeau est devant sa grande glace. Il s'est revêtu, pour l'occasion, de ses habits de noces. Le nœud de sa plus belle cravate blanche est irréprochable et presque classique, et ses bottes vernies, à peine sorties des mains du voisin Viger,* reflètent brillamment le goût bourgeois le plus exquis et le plus raffiné. Les grosses breloques en or de l'oncle Benjamin, descendent d'une manière provoquante le long de sa bavalloise. Il est dans l'attitude pensive, soucieuse, et grave d'un homme qui est sur le point d'accomplir un grand acte, et peut-être le plus décisif de sa vie entière Il tient dans sa main un manuscrit vierge de tout pli et de toute souillure, et, l'on entend descendre et monter par toutes les issues ces mots significatifs :—" M. l'Orateur ! " L'oncle Benjamin arrive tout haletant :—" Voyons, mon Edouard, montre moi, comment tu parleras à ces grands hommes qui prétendent que tu n'as pas d'esprit."

Le neveu Edouard lit, avec emphase et mesure, le discours qu'il devra prononcer le 4 avril 1862, et que, par un de ces coups, comme la mémoire sait en faire quelquefois, il ne savait pas encore par cœur, après neuf mois d'un patient et laborieux travail.

L'oncle Benjamin écoute, se croise les bras sur la poitrine, met ses lunettes circulaires, et comme dernière expression de sa joie, rajuste sur son crâne chauve son antique perruque jaune. Tout à coup, il éclate en sanglots et ne pouvant se contenir plus longtemps, il s'écrie : mon cher Edouard, j'ai déjà prêté £200 en ton nom, et demain même, je doublerai cette somme, tant tu me fais plaisir. J'ai dépensé aussi beaucoup d'argent

* Cordonnier à la mode.

pour ton élection, mais je ne le regrette pas. *Tu es un vrai petit Papineau* !

Je dois vous dire que je n'assistais pas, en personne, à cette scène si touchante et si dramatique ; je la tiens, en droite ligne, du grand major W., de la rue La-Fabrique, auquel l'oncle heureux et enthousiaste venait de la raconter.

Edouard est jeune, c'est vrai ; *un petit Papineau*, c'est vrai encore ; il ne connait donc ni la corruption, ni les fraudes électorales. Cependant un jour, et ce jour, ne précèda que de très-peu d'heures celui de son élection ; un jour, l'on voyait arriver dans les portions reculées des nouveaux établissements du comté de Bellechasse, de gros barils de *whisky.* Il n'aurait pas voulu non plus offrir de l'argent au Dr... non ! mais l'enfant du Dr... n'est pas électeur. Celui-ci s'écria donc subitement dans sa joie enfantine : " Ah ! maman, quel beau *sou jaune ! !* " Quel mal encore, si un électeur influent avait besoin de chandeliers, et un autre d'un tapis ; ces gens-là, n'ont pas vendu le comté, ils ne l'ont que livré.

Aussi, voyez comme notre *vrai petit Papineau*, en exprime sa reconnaissance à ses électeurs, et surtout aux jeunes colons des établissements nouveaux ! Il ne trouve pas la loi assez dure à leur égard, et veut à tout prix, les soumettre aux sévères règlements de police qui ne sont en force que dans les grandes villes, parceque là seulement, ils sont nécessaires et praticables. Il proposa donc le 5 mai, 1862, un bill intitulé :—" Acte pour amender l'acte municipal refondu du Bas-Canada." Il ne trouve pas la loi assez sévère, et il veut donner aux conseils municipaux le pouvoir " d'obliger les propriétaires ou occupants de maisons, d'avoir une ou des cheminées dans les dites maisons ; de règler la manière de placer les dites cheminées, les poëles et les

Digitized by Google

tuyaux de poëles, fourneaux ou fours et de garder les cendres ; d'empêcher les personnes d'entrer dans les étables, granges, hangards ou appentis avec des lumières non renfermées dans des lanternes, ou d'y entrer avec des cigares ou des pipes allumés, ou d'y transporter du feu sans les précautions nécessaires ; d'empêcher toute personne d'allumer, ou de garder du feu dans un hangard, appenti ou autre bâtisse en bois, à moins que le feu, ne soit placé dans une cheminée ou dans un poële de fer ou de métal, ou de le transporter dans quelque rue ou place publique, jardin ou cour, sans qu'il soit contenu dans un vase de métal, et contraindre les propriétaires de granges, fenils ou autres bâtisses contenant des matières combustibles ou enflammables, à en tenir les portes fermées, &c."

Voilà ce qu'à fait le *vrai petit Papineau* pour le comté de Bellechasse, et celui-ci s'en souviendra bien.

Permettez-moi de vous rendre compte d'une conversation tenue auprès de la table du Conseil Législatif, entre M. U...et l'intègre M. Dessaulles.

M. U...aperçoit de loin l'intègre M. Dessaulles, il court à lui avec empressement. Sa figure reflète, pour la première fois depuis quelques mois, l'expression d'un contentement intérieur.

—M. U. --M. Dessaulles, M. Dessaulles, j'ai quelque chose d'important à vous apprendre. Je dînais hier chez le Gouverneur-Général, et en face de Son Excellence.

—M. Dessaulles. — Attendez donc un instant, le postillon attend et je suis en train d'étriller les anciens ministres. J'écris, en ce moment même, que tous ces hommes sont des s...canailles et qu'ils ont tous volé le coffre public pour s'enrichir ; £30,000, £9,000 ! Qu'importent les chiffres !

Digitized by Google

—M. U.—Mais ne craignez-vous pas qu'ils ne vous poursuivent ?

—M. Dessaulles.—Bah ! Est-ce qu'on poursuit ceux qui n'ont rien ! *Où il n'y a rien le roi perd ses droits !* Ne savez-vous pas celà ?

—M. U.—Mais au moins, n'avez-vous pas peur de vous compromettre ?

—M. Dessaulles.—Allons donc, la vergogne et le sens moral sont des termes usés ! Aujourd'hui, on se passe facilement même d'un caractère ; voyez, moi. Vous. mon cher U., vous en êtes encore aux jours de l'hypocrisie et de la dissimulation. Vous, vous mentez par réticence ; mais moi, je mens franchement et au grand jour.

Le rédacteur écrit encore quelques mots, ferme sa lettre et l'expédie.

—M. Dessaulles.—Maintenant, U., je suis à vous ; dites-moi votre histoire.

—M. U.—Je vous disais que je dinais, l'autre jour, chez le Gouverneur-Général et en face de lui.

—M. Dessaulles.—Ensuite.

—M. U.—M. Cartier était tout auprès, et la nappe levée, Son Excellence, se penchant vers lui, lui dit : M. Cartier, parlez-nous donc de la sérénade qu'on vous a donnée à Washington. M. Cartier répondit : je dois dire à Votre Excellence qu'il n'y a pas eu de sérénade.

Ce renseignement pourra vous être utile pour le *Pays*.

—M. Dessaulles.—L'on appellerait celà un manque de convenance impardonnable dans le monde des gens bien élevés ; mais il y a longtemps que mon royaume n'est plus *de ce monde.* Alors donc, je prends votre renseignement et je m'en sers.

—M. U.—Mais...mais...alors il serait peut-être mieux...

Digitized by Google

—M. Dessaulles.—Il est tard, U., j'ai le fait, je m'en sers, et je le brode au besoin. C'est maintenant ma propriété, et j'ai droit de lui donner de la valeur. Où en serait aujourd'hui la démocratie, si elle avait eu ces délicatesses pour les conventions sociales et les règles embarrassantes du *décorum ?*...

Le *Pays* reproduisit donc la conversation ; *l'Ordre* dut en faire autant, et le *Canadien*, la propriété de MM. Tessier et Evanturel, les copia l'un et l'autre.

Le *Canadien* soutient, qu'il n'est pas la propriété des deux ministres que je viens de nommer. D'abord, M. Ramsay a prouvé, que le *Canadien* est, la propriété enregistrée de M. Evanturel ; ensuite, cette feuille a été achetée par les deux ministres, M. Joly, père, M. G. Larue et un autre. A-t-on changé celà pour couvrir MM. Tessier et Evanturel ? Allons donc, on ne trompe pas ainsi *Blaise*, votre serviteur, et encore moins le public, qui a tant d'yeux et tant d'oreilles.

M. Evanturel a beau faire, M. McGee, le laisse *en arrière*. Ce dernier est sur le devant, à coté de M. Foley, et lui, le chef d'un département, s'appuie humblement sur le deuxième rang, y gardant le silence le plus parfait.

Vendredi, M. MacKenzie,* l'homme à la barbe rouge et à la longue et étroite figure, mettait à l'aide d'une bougie, le feu dans la crinière du ministre de l'agriculture. Celui-ci se fâche, et commence à prendre des poses athlétiques ; mais il se calme, en entendant de bruyants rires autour de lui. Un voisin venait de dire : "MacKenzie est fort, c'est le seul homme qui ait pu faire jaillir de la lumière de cette tête."

—Connaissez-vous le colonel Haultain, disait, il y a quelques mois à Londres, un officier anglais à un

* L'Honorable Alexandre MacKenzie.

Digitized by Google

voyageur canadien ? Oui, je le connais, répondit l'autre, puisqu'il siège en Parlement.

—L'officier anglais.—Vous n'êtes pas difficiles vous autres Canadiens. Il nous assommait *by his everlasting prayer meeting.* Il se croyait sanctifié, et savez-vous, qu'un jour, il pensait avoir la foi assez forte pour pouvoir, comme Saint Pierre, marcher sur l'eau. Mais la foi n'était pas assez forte encore, car le colonel faillit se noyer, et il fallut tous les efforts du monde pour le sauver.

Je vous ai déjà parlé de la démission de M. Trefflé Cherrier, du bureau des terres ; je puis aujourd'hui vous donner des détails. En juillet ou août dernier, lorsque M. Dorion était encore secrétaire-provincial, M. G. H. Cherrier, frère du démissionnaire, ayant entendu dire qu'il était question d'économie dans tous les bureaux publics, et voyant que quelques démissions avaient déjà eu lieu, s'adressa à M. Dorion, parcequ'il ne connaissait pas personnellement M. McDougall, pour lui offrir de remplacer son frère pendant sa maladie. M. Dorion engagea M. G. H. Cherrier à lui adresser, à lui, sur le sujet, une lettre officielle, qu'il promit de faire parvenir à M. McDougall et de l'appuyer de sa recommandation.

A quelques jours de là, M. G. H. Cherrier alla voir M. Dorion pour en apprendre la réponse du commissaire des terres. Ce dernier faisait dire par M. Dorion, à M. G. H. Cherrier, que son frère n'avait pas besoin d'être inquiet par rapport à sa place, parce qu'il ne pensait faire, dans le moment, aucun *dérangement ou changement* dans son bureau.

Les choses en restèrent là, jusqu'au jour où M. G. H. Cherrier, apprit de son frère, sa démission en décembre 1862.

Digitized by Google

M. G. H. Cherrier parla de la chose au ministre de l'agriculture. M. Evanturel lui répondit, qu'un ordre en conseil donnait trois mois de salaire à tout officier démis pour cause de maladie, et contre lequel il n'y avait pas de plaintes.

C'est ainsi que le gouvernement traite les pauvres ouvriers qui ont le malheur d'être malades.

Aujourd'hui, comme au commencement de la séance, les banquettes des ministres et des chefs de l'opposition étaient vides, l'Enfant-Terrible * crut à la trahison et il dit à son voisin : " vois-tu les s...g...ils sont après former une coalition !..."

Ceci est vrai à la lettre, et comme vous voyez, l'Enfant-Terrible n'a pas foi dans la moralité de ses chefs.

Je termine ma lettre par une histoire promise. Le gouvernement Cartier-McDonald, en nommant le Dr. Landry médecin-visiteur de l'hôpital de la marine, avait parait-il, promis à l'université Laval de prendre désormais les médecins-visiteurs parmi ses professeurs anglais ou français, pour l'avantage de ses élèves, et comme le Dr. Painchaud, était alors dangereusement malade, le conseil universitaire recommanda pour le remplacer, l'un de ses professeurs. Celui-ci, bien entendu, ne devait recevoir de salaire qu'après la résignation ou la mort du Dr. Painchaud.

Mais le cabinet Cartier-McDonald tomba dans l'intervalle. Le Dr. Larue dit au médecin recommandé, qu'il avait l'autorité de deux ministres pour lui dire, que si l'université renouvelait sa demande, il serait nommé sans délai. Tout ce que l'on voulait, parait-il, c'est que l'université se fît l'obligée du gouvernement. L'uni-

---

* Sobriquet donné à M. J. B. Eric Dorion, dont on trouvera le portrait à la page 19 de ce volume.

Digitized by Google

versité renouvela la demande sans arrière-pensée. Cependant le gouvernement n'en prit pas acte, et les choses en restèrent là.

Plus tard, l'infortuné Dr. Frémont, nous revenait de l'ancien monde dans un cercueil, et sa place devenait vacante à la prison. Plusieurs médecins la demandèrent. Le Dr. Marsden remua ciel et terre pour l'obtenir.

Un jour, qui n'est pas encore bien éloigné, un ministre, M. Evanturel, promet solennellement son influence au Dr. Landry, et va même, dit-on, jusqu'à déclarer son intention de résigner, si cette place de médecin est donnée à un autre.

Quelques jours après, M. Evanturel rencontre M. Landry sur la rue, lui dit que le droit de nomination appartient à M. Abbott en l'absence de M. Sicotte, mais qu'il la cède volontiers aux deux ministres du district de Québec. Puis, il lui demande ce qu'il dirait, si on l'accouplait avec le Dr. Robitaille du faubourg St. Jean, avec l'entente qu'il conservera sa place de médecin visiteur de l'hôpital de la Marine. Le Dr. Landry accepta cette proposition. Plus tard encore, M. Evanturel se rendit chez le Dr. Landry, pour lui dire que ce dernier arrangement aurait lieu, s'il voulait aller chez le Dr. Painchaud pour l'engager à résigner sa place de médecin-visiteur de l'hopital de la Marine, avec l'entente, qu'on lui laisserait £75 et que son remplaçant ne recevrait, jusqu'à sa mort, que £25.

M. Landry refusa de se prêter à ce tripotage. " Allez-y si vous voulez, dit-il, pour moi, je ne ferai pas une pareille proposition à un vieux et fidèle serviteur public. Ce que vous voulez est une injustice, et je ne m'y prêterai pas. Mais qu'êtes-vous donc dans le gouvernement si on vous traite ainsi ? "

Digitized by Google

M. Evanturel se rendit auprès du Dr. Painchaud, pour lui renouveler la même proposition. Le vieux docteur le reçut cavalièrement. “Non, monsieur, dit-il ! Si vous croyez que je ne suis plus capable de faire le service, démettez-moi ; mais jamais je ne consentirai à partager ainsi mon modique salaire. Est-ce ainsi que vous traitez les vieux serviteurs publics ?”

M. Evanturel s'en retourna avec son petit bonheur.

Dans l'intervalle, il paraît que le Dr. Landry avait vu M. Sicotte, qui ne chantait pas comme M. Evanturel, et qui faisait comprendre que ses recommandations étaient pour peu de chose dans la balance de ses volontés, à lui, le procureur-général.

Vendredi de la semaine dernière, M. le Dr. Tassé se trouvait au bureau de M. Sicotte qui lui parlait de la nomination du médecin de la prison. M. Tassé ayant compris que M. Sicotte voulait offrir la prison, sans partage, au Dr. Landry, à la condition qu'il abandonnerait l'hôpital de la Marine, demanda au procureur-général, l'autorité de lui faire cette proposition en son nom. M. Sicotte la lui donna, et M. Landry accepta l'offre ; mais quand M. Tassé revint en porter la nouvelle à M. Sicotte, celui-ci avait changé d'idée. Il voulait maintenant, que M. Landry abandonnât l'hôpital et ne prît que la moitié de la prison. M. Landry refusa tout naturellement, ne pouvant abandonner le plus pour prendre le moins.

L'on voit comme M. Sicotte tient à sa parole engagée, et traite son collègue M. Evanturel !

M. Tessier fait moins de bruit que M. Evanturel, mais il réussit à placer tout doucement les siens ; c'est

Digitized by Google

son cousin le Dr. Tessier et le Dr. Robitaille qui sont médecins de la prison !

Quelle scandaleuse affaire et quel tripotage !

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Je vous ai dit bien des fois, que l'on me fait une guerre à mort ; mais jusqu'ici, vous n'avez pas paru me croire, puisque je n'ai pas encore senti votre main secourable. Aujourd'hui, il n'y a plus de temps à perdre, le danger est imminent, et si vous ne me tendez les deux bras, je suis sûr de périr. La guerre d'extermination a commencé par les élèves * ; maintenant ce sont les professeurs qui s'en mêlent.

M. Tessier aux abois, a évidemment demandé secours à l'université, et l'université lui a répondu par l'un de ses professeurs. Pourquoi le *Courrier du Canada* ne prend-il la défense que de M. Tessier, et pourquoi les autres ministres sont-ils laissés par lui, à leur fatale destinée ? C'est comme je viens de le dire, d'abord, parceque M. Tessier est un confrère-professeur, et ensuite, parceque le professeur malheureux, dans son désespoir est allé invoquer secours à &c...

Le *Courrier* dit : "*Blaise* a-t-il la conscience d'être juste, et croit-il même être habile, quand il s'évertue à faire prendre pour un niais, pour un imbécile, un homme qu'un de nos premiers établissements d'éducation a choisi, pour un de ses professeurs, qu'une de nos

* De l'université Laval.

Digitized by Google

premières institutions financières, a choisi pour son président ? "

A celà, moi *Blaise*, je réponds : ce que vous dites ici ne prouve rien, et le jour, où M. Tessier faisait dans la salle de l'université son grand discours en faveur du pouvoir temporel du Pape,* ceux qui l'avaient choisi pour professeur, s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés ; de même que l'inaction, où après quelque temps l'institution financière mentionnée, laissa son président, constate également l'erreur du choix commise par cette institution.

On ne connaît l'ouvrier qu'à l'œuvre, et il était trop tard, quand les deux institutions dont je viens de parler, purent apprécier l'ouvrier.

Le *Courrier* dit : " que l'espionnage semble être le moyen des correspondances en question ; la délation et le dénigrement l'unique but que se propose l'écrivain qui les fournit." Il eut été plus près de la vérité en disant, que l'espionnage est le moyen employé par M. Tessier contre ses adversaires, et que l'unique but de cet espionnage, chez lui, est la delation et le dénigrement. Avant qu'il soit longtemps, je serai en mesure de prouver mes assertions sur ce point, et de rendre encore plus odieuse, la conduite du commissaire des travaux publics.

Mon Dieu, les espions sont partout ! L'autre jour, j'étais assis dans la boîte des rapporteurs à gauche, et j'entendais les voix de plusieurs députés qui disaient : " A quoi sert donc l'avis imprimé aux murs de la tabagie qui dit expressément, que *les membres seuls de la chambre ont admission*, puisque nous sommes croisés sans cesse dans le comité de la pipe, et *espionnés* par des

* En mars, 1860.

Digitized by Google

étrangers. Que fait là, le célèbre Barthe? A peine un sur dix, lui adresse t-il la parole, et encore, par miséricorde." J'étais allé au comité de la pipe une fois, et cet avertissement me fut salutaire, je n'y suis plus allé depuis, de crainte d'être soupçonné d'espionnage. Cependant, je pourrais en nommer encore d'autres que Barthe, qui s'imaginent en fréquentant le comité de la pipe, pouvoir influencer les votes de quelques députés Bas Canadiens. Je nommerai ceux-ci une autre fois.

Le fameux rapport de la commission d'Ottawa est enfin livré à la publicité. Il est si faible qu'il a désappointé les amis du gouvernement dont il va certainement hâter la chute. Si je suis bien renseigné, la commission a montré, dans toute sa conduite, une insigne mauvaise foi, en cachant des documents importants pour pouvoir accuser plus à son aise. Ce rapport prépare des déboires à M. J. S. McDonald qui croyait devoir y trouver son salut. Le temps de la grande épreuve arrive, et les amis même du gouvernement sont convaincus qu'il y succombera.

Le rapport de la commission d'Ottawa accuse M. Cauchon, d'avoir fait des avances aux entrepreneurs; mais pense-t-on que M. Tessier, le parcimonieux, M. Tessier, l'homme intègre par excellence, n'ait pas commis le péché des *avances*, si c'est un péché. Je vous ai déjà dit que la chemise du quai de Rimouski avait couté environ $7,000. L'ouvrage était partagé en deux contrats; le premier, de $3,141 et le second, de $3,705. M. Derome, trouvant que le partage n'était pas équitable, demanda que $300 fussent retranchées du dernier contrat et ajoutées au premier. Ce que M. Tessier refusa *d'écrire*, en disant au surveillant Pruneau: "Je vous autorise à payer en sus des $3,141. $300 comme *avances* sur le dernier contrat." Ces

Digitized by Google

paroles furent prononcées en présence de témoins, mais M. Pruneau refusa de faire *l'avance*, parcequ'il n'en avait pas reçu l'ordre *par écrit*.

Nous avons le bonheur d'avoir M. Bureau au milieu de nous ; je dois vous dire, avec chagrin, que sa moustache s'est fanée dans la dernière lutte, et qu'elle est loin d'être aussi fraîche qu'on me l'avait dit. La chevelure du nouveau secrétaire est aussi très-négligée ; mais comme M. Bureau et M. McGee ont déjà commencé *à se peigner*, il faut espérer qu'ils auront la mise bientôt respectable. Vous savez que durant l'absence d'un secrétaire-provincial, à M. McGee avait été confiée la garde du grand *sceau*. A son arrivée M. Bureau voulut prendre sa chambre ; mais M. McGee s'y opposa en disant que cette chambre lui appartenait, et il voulut reléguer M. Bureau dans le *bureau* de M. Parent. * Comment se terminera cette querelle, je l'ignore.

A propos on dit que M. Bureau a pleuré, comme un enfant, le soir du premier jour de son élection. Il se croyait battu, et il disait en sanglottant : "c'est ma faute si je suis ici. Si j'avais laissé élire Bourassa † à la dernière élection du collége, personne ne m'eut fait de l'opposition dans mon comté."

M. Bureau a dépensé, assure-t-on, plus de mille louis dans cette dernière élection, et la banque d'O ‡...a largement fait circuler son papier. Tiens, j'oubliais de vous informer que M. Bureau, sans doute depuis que la

---

* M Etienne Parent autrefois député à l'assemblée législative, longtemps rédacteur du *Canadien* et l'une des gloires politiques et littéraires du pays. Il est mort à Ottawa le 22 Décembre, 1874.

† M. François Bourassa, aujourd'hui député aux communes pour le comté de Saint Jean. On trouvera son portrait à la page 31 de ce volume.

‡ Ontario

Digitized by Google

loi de l'usure est abolie, prêtait de l'argent à ses électeurs à 20 par cent, mais comme de pareilles transactions étaient propres à le rendre odieux, il prêtait cet argent au nom de M. Désaulniers et à l'insçu de celui-ci. Il se disait le procureur de M. Désaulniers, et signait comme tel dans ses actes. La démocratie n'a jamais rien fait de répréhensible !

N'allez pas croire non plus que les Labrèche se soient oubliés, et qu'ils n'aient pas fait, à l'instar du gouvernement, eux aussi, leurs petites économies. Il y avait un crédit spécial pour la colonisation dans le township de Chester, dans le comté d'Arthabaska. Or, M. Labrèche-Viger et ses frères y possèdent cinq ou six lots de terre, et ils n'ont trouvé rien de plus commode, et de plus salutaire, que de dépenser tout le crédit à faire un chemin de front sur leurs lots. C'est un chemin *royal* et des côtes romaines sur lesquelles, comme disait Chateaubriand, pourrait passer le genre humain tout entier.

M. Gordon Brown, * après avoir accompli avec M. McKenzie, l'acte que le *Mercury* lui-même, au nom de M. J. S. MacDonald, a été obligé de stigmatiser et qui les flétrit l'un et l'autre, est parti triste de Québec. Il y a trois ou quatre jours, il conversait intimement avec un ami politique auquel il disait :—“ Je n'aurais jamais cru que notre parti fût si faible en Bas Canada, où nous comptons tout au plus 24 voix. Si nous pouvions traverser trois ou quatre semaines, peut-être, pourrions-nous nous sauver, car nous ferions des offres à plusieurs, et chaque homme a son prix.”

Ce que je vous dis là, est la vérité même ; mais le gouvernement n'en est pas moins destiné à périr.

---

* Frère de George Brown et l'un des rédacteurs du *Globe* de Toronto.

Digitized by Google

La scène se passe dans le bureau du secrétaire-provincial, M. Tessier vient féliciter M. Bureau de son triomphe électoral.

—M. Tessier.—Bureau je vous félicite. Vous avez remporté la victoire et vous l'avez bien gagnée; c'est un cher triomphe que le vôtre. Mais qu'importe, vous voilà arrivé, et si seulement nous pouvons sauter la session sans nous casser le cou, vous aurez le moyen de vous refaire.

—M. Bureau.—Mon cher Tessier, si vous saviez ce que j'ai souffert, et ce que j'ai payé, vous me plaindriez. D'abord, toutes mes petites économies que ma dernière élection avait fortement entamées, ont été épuisées en peu d'heures. Ensuite. j'ai retiré les petites sommes que j'avais prétées à 20 par cent au nom de Désaulniers; mais tout celà encore, n'a été qu'une goute d'eau dans l'océan électoral. Il a donc fallu faire des billets, et la banque d'O* ... m'a rendu des services que je devrai payer plus tard, si toutefois ces damnés *bleus* me laissent ici quelque temps. Est-ce que Coupal n'est pas arrivé, même avant moi, pour contester mon élection? Et comme ma majorité n'est que de *trente-trois*, et que la liste électorale de St. Rémi contenait quatre-vingts voix illégales, je ne sais pas trop comment j'échapperai à sa poursuite, si toutefois nous ne tombons pas auparavant. Dévorer en deux jours sa petite fortune, perdre son élection, et pardessus tout, perdre son portefeuille et un salaire annuel de £1250!!! Ah! plutôt mourir!

Il se prend les cheveux à deux mains, se laisse cheoir dans un fauteuil, et sanglote tout haut.

—M. Tessier.—Oué. C'est pas drôle.

* Ontario.

Digitized by Google

—M. Bureau, sanglotant toujours.—Si encore, j'avais une belle-mère et des tantes.

—M. Tessier.—Ah! mon cher, si je les ai, je los ai bien gagnées. Quand on pense que ce *maudit Blaise* me poursuit nuit et jour comme un fantôme, et va jusqu'à me reprocher les allumettes souffrées, le gallon, l'encre et les plumes. Mais je le tiens cette fois: s'il y a une élection, je dirai aux électeurs qu'on me fait un crime d'économiser, et les électeurs n'entendront pas badinage sur cet article.

—M. Bureau.—Mais prenez-y garde, Tessier, les électeurs sont plus clairvoyants que vous ne pensez, je viens d'en faire l'épreuve, et avant de vous écouter, ils s'assureront si c'est pour le public et non pour vous que vous avez économisé. J'ai lu *Blaise*, c'est un satané gueux qui n'est pas bête. S'il ne connaît pas votre fort, ce qui est difficile, il connaît parfaitement votre faible. Il sait bien, par exemple, que vous ne donneriez pas votre papeterie au public, ni votre gallon rouge, ni votre mucilage, ni votre canif; il sait aussi, que lorsque vous paraissez économiser sur les allumettes, vous jettez dans le fleuve les piastres et les louis; il sait que, tandis que vous demandez à un surveillant de travaux (Portugais), de faire une déduction sur ses gages, vous nommez à droite et à gauche à des emplois vos partisans politiques, Boissonnault, Meagher, Roy, votre cousin Tessier, St. Laurent, etc., il sait que pour faire arriver votre cousin, vous divisez en deux le salaire du médecin de la prison de Québec, et il conclut que vous avez prouvé par là, puisqu'un seul médecin est suffisant, que vous avez gaspillé £100 par année que vous pouviez économiser; il sait que, tandis que vous ne trouviez pas d'argent pour les autres parties du pays, vous dépensiez des sommes considérables dans les

parties du collége du Golfe, dont vous vouliez vous assurer l'appui, il sait que vous gaspillez près de $7,000 pour faire une chemise au quai de Rimouski, que cette chemise, qui a déjà été déchirée par la mer le sera encore, et que pour justifier cette dépense vous n'aviez pas de crédit, il sait que depuis longtemps, les crédits votés sont épuisés, et que vous dépensez à l'aide d'ordres en conseil, c'est-à-dire que vous faites précisément ce que nous reprochons à l'ancien gouvernement; il sait que le crédit pour les commissions d'enquête n'est que de $10,-000, et que le montant dépensé pour ces commissions dépasse déjà $100,000; il sait enfin, que vous économisez de toutes les manières pour vous. Si je vous dis toutes ces choses, ce n'est pas pour vous blâmer, car je voudrais bien être à votre place; mais comme je viens de vous le dire, je sors d'une lutte qui m'a donné une rude expérience, et je sais comment les électeurs voient les choses. Jugez donc, par exemple, ce qui serait arrivé si cette blague de rapport de la commission d'Ottawa avait été publiée avant mon élection, et que Ramsay prenant cette brochure dans ses mains, avait dit aux électeurs de Sherrington, de St. Jean Chrysostôme, etc: "Voyez-vous? ce chiffon qui n'est qu'un misérable acte de vengeance personnelle, a coûté au pays $80,000;" et l'avait jeté à la foule pour le faire contempler! Eh bien! mon cher, aujourd'hui je serais chez moi, à méditer dans la vie privée, sur les inconstances du bonheur. Dans tous les cas, c'est ma dernière élection. (Il a des pleurs dans le gosier, car vous comprenez bien que lorsqu'on a dépensé de £1000 à £1200, et que l'on n'a obtenu qu'une majorité de trente-trois voix sur un vote total de près de 4,000, l'on peut dire adieu à la vie publique surtout quand la bourse est vide.)

—M. Tessier.—Oué...—vous croyez donc que les élec-

Digitized by Google

teurs ne sont pas bêtes. Mais, j'ai été élu mieux que ça moé, puisque je n'ai eu que la peine d'envoyer Boissonneault avec des listes dans les comtés de Rimouski, de Gaspé et de Bonaventure.

—Bureau.—Moi aussi, j'ai fait ça à Napierville, mais ce beau temps-là est passé. Je...

M. McGee arrive précipitamment.

—McGee.—*Bejapers, Bureau, clear the room. Arah be me soul, if you dont, I'll do the work for you.*

Il a l'air très-excité, et il trébuche d'indignation.

M. Tessier, qui n'aime pas les querelles et qui tient à être bien avec tout le monde, s'échappe furtivement. La porte se referme par l'effet de son ressort, et l'on n'entend plus qu'un bruit confus dans le bureau du secrétaire-provincial.

Ainsi donc s'arrête forcément ma narration.

BLAISE.

M. LE RÉDACTEUR,

Je vous parlais dans ma dernière, d'une querelle qui avait lieu au moment même, entre MM. Bureau et McGee, pour la possession de la chambre jusqu'ici occupée par le secrétaire-provincial ; j'ai appris depuis que M. McGee était resté maître du champ de bataille, et que M. Bureau, prenant la fuite, était allé se réfugier sous l'escalier où il a pris un gite permanent qu'il a orné depuis, de meubles, de tentures et de papier peint C'est là, qu'il va chaque jour méditer sur l'inconstance des choses humaines et sur les déboires de la vie publique. Il est ministre enfin, et le plus délicieux de ses rèves serait accompli, s'il n'avait pas sans cesse devant les yeux, l'ombre vengeresse de Coupal et les

Digitized by Google

billets promissoires que tient pour lui, en réserve, la Banque d'Ontario, la sœur cadette de la banque du Haut-Canada.

M. Fergusson-Blair vient d'accepter la succession de M. Morris, et part pour aller se faire élire. M. Blair appartient au conseil législatif. L'infortuné, j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard, car le temps marqué approche.

M. Tessier est, dit-on, très-occupé en ce moment à faire corriger la traduction française du rapport de la commission d'Ottawa. Un jeune député vient de me raconter que, lorsque la chambre procédait à huis clos hier, M. Cauchon déclara au milieu de bruyants éclats de rire, que la version française du rapport était, en très-grande partie, imprimée, au bureau du *Canadien*, la propriété de MM. Tessier et Evanturel, quand l'on s'aperçut qu'elle était monstrueusement au-delà de tout ce que l'on peut concevoir; que par exemple, "*the account after canvass* (après examen) *amounted to* $60,000, est traduit par $60,000 de toile." "*Drain works* (travaux de drainage) *par travaux cérébriformes*."

On me dit, que tout le reste de la traduction est à l'avenant.

Un autre célèbre traducteur, M. Duval des Trois-Rivières, traduisait *spring carriage* par *voiture de printemps*.

M. Joseph Guillaume Barthe recevait l'année dernière, $500 pour traduire le rapport de la commission chargée de faire une enquête, sur les affaires du chemin de fer du Grand-Tronc. Voici une de ses phrases: "Les imputations contre le revenu sont bien diminuées d'autant. Comme le charroi, de cette espèce, ne saurait être regardé comme du vrai trafic, nous croyons que c'est là, le moyen propre d'imputer, le service fait,

Digitized by Google

pourvu qu'il soit tout simplement porté en compte, suivant son coût réel à la compagnie."

Toutes les phrases de ce long rapport, traduit par M. Barthe, sont de la même force, et l'on pourrait accoupler l'auteur du *Canada reconquis* comme écrivain, avec l'auteur, du traité d'agriculture.

Passons à quelque chose de plus gai maintenant. La semaine dernière, un ministre qui réside dans la rue St. Louis, donnait un grand dîner auquel prenaient part, conseillers législatifs, membres de la chambre-basse et citoyens, et il paraît que la température dans le salon, était un peu élevée, car M. B... vieux bachelier, dit d'une voix brève à un homme court et trapu, à longue barbe mêlée de noir et de blanc, et à moustache formidable : " Allez fermer la petite porte du poële." Le gros homme s'exécuta. Mais, ô malheur, M. B.... avait commis la faute impardonnable de prendre un conseiller législatif pour un domestique! Pauvre W...

Cette anecdote qui est vraie de tout point, a été racontée au coin des rues St. Louis et Ste. Ursule par un ministre *connu pour sa discrétion* !

Au même banquet arrivait un autre ministre, M. B... *chancelant,* sans doute sous le poids de sa gloire, et dans un trop grand *déboutonné !*

J'ai oublié de vous dire, dans mon avant dernière lettre, que lorsque M. Evanturel laissait le bureau du procureur-général, où il avait passé trois heures, pour convaincre M. Sicotte qu'il ne devait pas prendre M. Bureau, M. Tessier revenait auprès de M. Sicotte, et lui disait : " Vous m'avez reproché, il y a un instant, mon peu d'amour pour l'économie ; eh ! bien, j'ai songé à un plan au sujet de *La Canadienne* * qui, je l'espère

* Vaisseau garde-côtes du gouvernement

obtiendra votre approbation. Vous savez que j'ai reclamé de l'entrepreneur Derome, les quelques bouts de cordage que je lui avais vendus *verbalememt*. Comme il n'y avait rien *d'écrit* entre nous, j'ai dit que je ne les lui avais que prêtés. Le capitaine Fortin * me demande des agrès pour sa goëlette. Tous ces marins sont dispendieux, et si on les en croyait, il leur faudrait une drisse pour chaque voile, et un câble pour chaque ancre. Or, j'ai fait cette réflexion; quand le bâtiment est à la voile, il n'a pas besoin de câble de mouillage, et alors j'emploie ce câble comme étai, mais lorsque le bâtiment arrive dans le port, il n'a plus besoin d'étais pour soutenir les mats, je les décrocherai donc pour les attacher à l'ancre et pour mouiller. En repartant, et après avoir levé l'ancre, je raccrocherai mes étais. Une drisse suffira aussi pour toutes les voiles, car après avoir hissé une voile, j'accrocherai la drisse à la suivante, pour la hisser aussi, et je ferai de même pour toutes les voiles.

—M. Sicotte.—Mais, s'il vous arrivait d'échouer, il vous faudrait des pièces de bois pour réparer le dommage fait; que feriez-vous ?

—M. Tessier.—J'ai prévu celà, je reclamerai les retailles de la chemise du quai de Rimouski, car ici encore, entre M. Derome et moi, il n'y a rien *d'écrit*, et avec ces retailles, je boucherai les trous dont vous parlez.

—M. Sicotte —Mon cher Tessier, vous me remplissez d'admiration, et tous ceux qui ont voulu vous calomnier,

* Le capitaine était alors commandant de la *Canadienne ;* il est aujourd'hui le député, aux Communes, du comté de Gaspé. Personne plus que lui n'a déployé, depuis nombre d'années, plus d'énergie pour l'amélioration de la navigation du golfe et le développement de nos pêcheries.

Digitized by Google

sont des nains à côté de vous. Laissez-moi vous presser sur mon cœur."

Vous savez que les puritains, qui président au conseil du pays, ne parlent qu'avec horreur de leurs prédécesseurs dont les *jobs*, disent-ils, ont émoussé le sens moral de notre peuple. Je vous ai déjà prouvé, par des faits incontestables, que ces grands moralistes étaient loin d'être des saints ; que M. McDougall, par exemple, avait donné $29.50 pour un livre blanc que l'on achète partout pour $13 ; que l'Enfant-Terrible avait, de sa propre initiative, répandu des circulaires dans les campagnes et les avait fait payer au département des terres ; que M. Tessier s'était servi et avait servi, de toutes manières les amis ; que M. Blackburn était payé chèrement pour imprimer le rapport de la commission d'Outaouais, et le faisait imprimer à moitié prix par MM. Rose, Hunter et Lemieux, et que ce même rapport aurait à être réimprimé encore par la chambre. Eh ! bien, voici de nouveaux faits qui sont propres à nous surprendre. Nous verrons bien si l'intègre M. Dessaulles trouvera que ses amis sont des *pillards et des canailles*. Le maitre-général des postes avait, par avis public, demandé des soumissions pour la reliure du département. M. Alexandre Mortimer offrit de faire cette reliure pour $1.20 ; M. Dredge fit précisément la même offre. Mais non, M. Foley leur préféra M. Blackburn du *Mercury*, et cette reliure a coûté ainsi près de $4.00. Voilà ce que j'appelle un homme qui travaille noblement pour ses amis. Ah ! me direz-vous, mais le coffre public ?... Que leur importe, à eux, le coffre public, si ce n'est de l'avoir sous la main, pour le vider au besoin.

Voici un autre fait, non moins compromettant pour le gouvernement. Quand M. Howland fut fait ministre

Digitized by Google

des finances, M. le député inspecteur-général Dickinson, lui demanda s'il continuerait à payer aux officiers, les dix louis d'accroissement prévus par la loi du service civil. Le ministre répondit négativement. Cependant, dans les bureaux publics de Québec, Montréal, Kingston, Toronto, Hamilton et London, on continua à payer les dix louis. En octobre, on écrivit à tous les percepteurs de douane, de reclamer le remboursoment de ces dix louis. En janvier, le remboursement avait eu lieu partout, excepté à Toronto où les officiers protestèrent et refusèrent de rembourser. A la fin de janvier, M. Foley * ordonna que tous ceux qui avaient remboursé continueraient à être privés des dix louis pour l'avenir; tandis que ceux qui avaient refusé de rembourser, continueraient de recevoir les mêmes dix louis. Ainsi donc, une injustice révoltante commise au profit des officiers clear-grits de Toronto, et au détriment de ceux des autres parties du pays, et pourtant, ce que je viens de raconter est de la plus stricte vérité.

Voici un troisième fait, celui-ci est encore plus grave que les deux autres.

M. Leslie, le maitre de poste de Toronto, bien que recevant un très-bon salaire, reclamait de l'autre gouvernement, le privilège de louer à son profit, les boites et les tiroirs du bureau de poste. Le gouvernement Cartier-McDonald repoussa sa demande. Depuis, le montant reçu par lui de cette manière, s'élève à $6,525, et cependant, après avoir mis à la porte un vieux et fidèle serviteur (le docteur J. B. Meilleur †) non-seulement, on conserve dans sa place un officier aussi audacieusement prévaricateur, mais encore, on le laisse

* Il y a ici évidemment erreur de nom, ce doit être M. Howland.

† Surintendant du département de l'éducation pour le Bas-Canada.

Digitized by Google

paisible possesseur d'une somme de $6,525, qui appartient au trésor public. Savez-vous pourquoi M. Foley fait celà? Je vais vous le dire:—C'est parceque M. Leslie est un clear-grit et un ami du maitre-général des postes. C'est ainsi que ces ministres sans tache, pratiquent l'obligation sacrée de veiller au bien public; pour ma part, je les aimerais mieux, moins calomniateurs, et plus riches en bonnes œuvres.

Quand on pense que M. Rémillard persiste à vouloir faire passer le bill dont je vous ai déjà donné l'analyse! J'ai vu un de ses électeurs, il en sautait de colère; mais comme ce méchant petit bill, s'il devient loi, affectera tous les comtés du Bas-Canada, vous pouvez être sûr que tous les députés qui aiment leurs électeurs, le combatteront de toutes leurs forces.

MM. Joly et Rémillard votaient l'autre jour, pour placer dans le comité du bill contre l'usure M. Drummond, l'un des partisans de la loi actuelle, dont tout le Bas-Canada demande le rappel!

M. Joly est un grand prêteur (d'argent,) et M. Rémillard un petit. Heureusement pour eux, leurs noms n'ont pu être inscrits sur les journaux de la chambre.

M. Joly a dit à la porte de l'église de Lotbinière qu'il était *Rouge;* cette parole lui portera malchance.

Je terminerai, pour aujourd'hui, en vous faisant connaitre un fait, qui doit produire une profonde indignation dans le public.

Je marchais, hier soir, derrière deux députés. L'un disait à l'autre:—"Mais est-ce possible, Thom, ce que tu viens de dire là aux ministres?

—M. Ferguson (car c'était lui)—Que voulez-vous dire? Son ami.—Lorsque les portes étaient fermées, * je vous

* La chambre siégeant à huis clos.

Digitized by Google

ai entendu dire, à haute voix, en vous adressant au gouvernement :—" Le ministre des finances vient de donner *ordre* à M. Blackburn, d'imprimer un *demi-million* de certificats de douane ?" Appelez-vous celà de l'économie ou des *jobs* ?

—M. Ferguson.—Ont-ils nié ?

—L'ami.—Non.

—M. Ferguson.—Non, parce qu'ils savaient que je disais la vérité.

—L'ami.—Mais c'est un affreux tripotage. Il y aura encore de ces certificats dans 20 ans d'ici ! "

J'ai pris depuis, des informations, et je me suis assuré que M. Ferguson disait la pure vérité.

M. J. S. McDonald veut que M. Blackburn soit riche, en quelques semaines, aux dépens du coffre public. Si je voulais imiter M. Dessaulles, je pourrais conclure qu'un si large butin, n'est pas la part de guerre exclusive d'un obscure soldat !

Un correspondant du *Canadien*, qui signe : *Un citoyen*, se fâche tout rouge, parceque je persiste à vouloir rester ce que je suis. Il soutient que j'insulte l'université, tandis que j'ai pour elle, la plus profonde vénération. M. Tessier n'est pas, que je sache, l'université ; s'il l'était, elle créérait moins d'enthousiasme et commanderait moins de respect. Je ne veux pas dire que pour ma part, je n'ai pas une très-grande vénération pour mon professeur, comme professeur.

Je vous reverrai bientôt, car j'ai encore bien des choses à vous dire.

Votre tout fidèle,

BLAISE.

N. B.—Le correspondant du *Canadien* dit que je suis *plusieurs* ; je suis donc bien formidable ?...

B.

Digitized by Google

M. LE RÉDACTEUR,

Ne soyez pas surpris, si vous n'entendez pas parler de moi aussi souvent que je le désirerais, car je suis surveillé de si près, que je ne sais plus où tourner la tête. Cette surveillance m'atteint jusque dans l'université même, et je ne puis prendre la plume, sans apercevoir, autour de moi, des yeux qui me regardent, et qui m'épient. J'en éprouve un malaise qui me décourage, jusqu'à me faire dire quelque fois: "Allons *Blaise*. cessez d'écrire, et soyez heureux." Mais que deviendrait alors, mon cher professeur de procédure? Il reprendrait son ancienne condition hygiénique; il aurait les pieds chauds et la tête froide. Or, je tiens beaucoup à ce que son sang remonte un peu, et pousse au moins, quelques rares pérégrinations vers la région du cœur. J'y tiens d'autant plus qu'il exerce contre moi, en ce moment, de cruelles vengeances. La semaine dernière. dans la chambre de lecture du conseil législatif, il prenait la liasse du *Journal de Québec* et en arrachait avec fureur, les numéros qui contenaient quelques unes de mes lettres. Est-ce me traiter dignement, je vous le demande? Et quand l'on me *déchire* ainsi, *unguibus*, n'ai-je pas droit de crier: aye, aye! vous me le paierez mon professeur. Je ne serai pas éternellement à l'université, et quelque jour, me posant en face de vous je vous déclinerai mon nom. Le professeur a ses privilèges, mais la vérité a ses droits; les privilèges du professorat cessent avec les cours, mais les droits de la vérité sont éternels! Arrête, Blaise, tu t'emportes, tu deviens sublime. Songe donc, qu'il ne s'agit que du commissaire des travaux publics.

Chut! voilà la surveillance qui recommence, je vous reparlerai de *lui* dans un moment. On ne me défend

pas de parler des méfaits de l'*Enfant-Terrible*. Je vous ai déjà dit, que cet enfant, avait un appétit vorace du bien public. Or, depuis les circulaires, il a dévoré bien des choses, et je viens de découvrir son dernier acte de voracité. Le *Défricheur*, son journal, a pris sur lui de publier l'ordre de la chambre relatif aux bills privés, et comme la majorité du comité des bills privés est ministérielle, M. Dorion a trouvé le moyen de se faire payer son annonce, et de vivre encore un peu cette fois, l'honnête homme, aux dépens de la caisse publique.

M. Evanturel disait à Charlebourg que le coffre était vide, mais il savait bien qu'il trompait ses électeurs. Son but, en parlant ainsi, était de leur faire croire, non à son honnêteté, mais à l'impossibilité de rien prendre, sous le prétexte qu'il n'y avait rien. Or, j'invite les électeurs du comté de Québec, à faire une enquête sur ce qui se passe en ce moment dans les bureaux publics; ils y verront d'étranges choses. Ils verront que M. Evanturel fait comme l'*Enfant-Terrible*, et qu'il prend sous forme de salaire, d'annonces, ou d'impressions, autant qu'il peut de l'argent public. M. Tessier et lui, sont propriétaires du *Canadien*, et M. Evanturel vient même d'acheter la part de M. Larue. La spéculation est bonne dans cet heureux moment, où le *Canadien* est chargé de faire un grand nombre d'impressions pour le gouvernement. L'impression surtout du rapport français de la commission d'Ottawa, est une bonne affaire. Il est vrai que ce rapport sera imprimé une deuxième fois, par la chambre, et que le gouvernement en donnant de suite, ce rapport aux imprimeurs de la chambre, eut épargné plusieurs milliers de piastres de l'argent public; mais cela n'aurait pas fait l'affaire de MM. Tessier et Evanturel. Ce dernier, abandonne sa maison désormais trop petite pour sa gloire. Dans une grande

Digitized by Google

maison, comme il y a plus d'espace, il espère que ses idées jusqu'ici comprimées et *latentes*, prendront leur essor, et se feront jour à travers l'enveloppe osseuse qui les emprisonne contre *tout sens* commun, depuis plus de quarante ans.

En ce moment il s'occupe, dit-on, à fabriquer des *on dit* dans le *Canadien*. A ces *on dit*, il pourrait ajouter celui-ci, et l'envoyer à ses électeurs: "On dit avec vérité que M. François Evanturel a, dans le conseil exécutif, avec son *alter ego* Tessier, voté la mort des malheureux époux Aylward." Les âmes errantes de ces deux victimes, et leurs trois jeunes enfants, crient vengeance vers le ciel.

Après celà, est-il surprenant que MM. Tessier et Evanturel aient insisté dans le conseil, à faire poursuivre criminellement M. Cauchon pour avoir trop payé aux entrepreneurs * d'Ottawa ? Ces deux hommes sont si petits par leurs œuvres, qu'ils sentent ne pouvoir se distinguer qu'à la manière d'Erostrate. Ils veulent pousser jusqu'au sublime, la vengeance et la haine : mais ils ne sont encore arrivés qu'au ridicule, et je n'ai pour eux, moi Blaise, que le sentiment d'une profonde pitié.

Vous avez reproduit l'article du *Journal*, où M. Evanturel est accusé d'avoir employé l'argent de la colonisation pour perdre M. Cauchon dans le comté de Montmorency. Le *Canadien*, n'a pas osé nier parcequ'il sait, dit-on, que deux affidavits attendaient sa dénégation pour le convaincre de mensonge.

M. Evanturel a dit en chambre, que le pont de St. Féréol avait été fait avec du bois pourri, et qu'il avait un morceau de ce même bois dans son bureau. Cette

---

* Des édifices parlementaires.

Digitized by Google

assertion a réveillé mon désir de connaître à fond la vérité, et j'ai trouvé, en allant aux renseignements, que l'homme qui présidait à la construction du pont, est un ouvrier de premier ordre, spécialement pour ce genre d'ouvrage ; que les lambourdes du pont, devaient avoir 60 pieds de longueur sur 8 pouces d'épaisseur et 16 pouces de hauteur ; que parmi les pièces de bois sur place, il s'en trouvait une, qui avait 16 pouces de hauteur sur 13 d'épaisseur, que sur ces 13 pouces il y avait au plus, en un endroit, 1½ pouce de bois qui n'était pas sain, mais qu'en ôtant ce pouce et demi de bois malsain, il serait encore resté à la lambourde, plus de 3 pouces d'épaisseur de plus qu'il n'était besoin, et que, comme le bois malsain était parfaitement sec, et ne pouvait gâter la partie saine, le charpentier préféra laisser la pièce telle qu'elle était, persuadé qu'elle serait encore beaucoup plus résistable que les autres lambourdes ; que par méchanceté, d'autres parties du pont ont été défaites, et que le pont est aujourd'hui, en danger d'être emporté par la glace ; que les œuvres du pont ont été si mal faites, par le *candidat-conducteur*, qu'elles sont déjà défoncées en plusieurs endroits, et que le gaspillage de l'argent public a été honteux en cet endroit. Il parait, que celà sera prouvé comme le reste si un défi est porté.

Le pauvre ministre de l'agriculture, a voulû se vanter en chambre, d'avoir distribué l'argent public partout, sans regarder si les localités favorisées étaient ou non hostiles au gouvernement ;* mais que vous ont dit MM. Beaubien, Dufresne, Dunkin et autres ? Que pourront dire MM. Chapais, Fournier, etc. ?

M. Evanturel a fait un appel à M. Dufresne ; * mais

* Joseph Dufresne, député de Montcalm.

Digitized by Google

n'espère-t-il pas, par là, gagner M. Dufresne, et ne le disait-il pas l'autre jour à un député : "Quand on pense que j'ai donné $600 à ce vieux maudit-là, et que le crapaud vote bien contre nous ! "...Voilà le patriotisme en action. On dit qu'il connaît un *moyen invincible*, pour gagner les députés rétifs, et qu'il l'a indiqué. Il ne croyait pas, *à raison*, mais il croyait *à tort*, faire de l'esprit.

Il a répandu à flots, dans le comté de Montmorency. le *Canadien* où se trouve l'article copié du *Mercury*, sur le rapport de la comission d'Ottawa. On assure que les ministres eux-mêmes sont désappointés, et qu'ils voudraient bien aujourd'hui, que cette commission, qui a coûté si cher, n'eût jamais existé. Pourquoi M. Evanturel n'a-t-il pas mis dans le même numéro du *Canadien*, le compte-rendu du procès des Aylward pour prouver au comté de Québec, comme il sait voter la mort, *sans phrases*, des innocents ? Car il est bon que les habitants de ce comté, qu'il veut arracher à leur fidèle et habile représentant, connaissent le caractère de celui qui veut les convertir. Vous sentez bien que si M. Barthe, par exemple, vous disait : "Ne soyez pas hypocrite," sa parole aurait moins d'effet sur vous, que n'avait celle de Démosthène sur les Athéniens, quand il leur criait du haut de la tribune : "O hypocrites ! "

Le comté de Québec, en ce moment, ne dort pas. soyez-en sûr. Il veille sur les faits et gestes de son représentant, et il s'aperçoit que non-seulement il n'y a pas de capacité chez lui, mais encore, qu'il manque de sincérité et de bonne volonté. La paroisse de Beauport qui se dévouait pour lui dans sa dernière élection, se trouve honteusement trompée et est irritée au dernier point. Celle de Charlebourg s'ébranle comme sa voisine. et est déjà considérablement divisée pour le même

Digitized by Google

motif. Les deux Lorettes sont aussi en ébullition et, le croiriez-vous, Ste. Foye qui est toujours restée si fidèle à un homme qui méritait si peu sa confiance, Ste. Foye se divise. Cette paroisse généreuse, est d'autant plus mécontente qu'elle avait droit d'attendre mieux, pour tant de dévouement. Reste encore toute la population britannique qui forme un quart des électeurs. Or. cette population est jusqu'au dernier homme, opposée au ministre de l'agriculture. Jugez donc du sort qui attend ce pauvre ministre.

Vous savez que, l'année dernière, M. Ramsay disait dans une lettre publiée dans les journaux de Québec, que M. Evanturel était le propriétaire enrégistré du *Canadien*. Cette lettre lui fit peur, et un mois après environ, c'est-à-dire le 15 décembre, la propriété ostensible du *Canadien* passait entre les mains de M. Etienne Michon. C'est donc le nom de celui-ci, qui est maintenant enrégistré ; mais des électeurs du comté de Québec, doivent présenter une requête à la chambre, disant que leur représentant, étant ou ayant été depuis son élection propriétaire du *Canadien*, et ayant reçu des sommes d'argent du gouvernement, soit pour impressions, soit pour annonces, a, en vertu de la loi de l'indépendance du parlement, perdu son siège, et les pétitionnaires demandent son expulsion. De plus, il paraît que l'on va intenter un procès en vertu de la même loi, à M. Evanturel pour avoir osé ainsi siéger, après avoir reçu l'argent du gouvernement de la manière que je viens de le dire. Un membre siégeant dans de pareilles circonstances, est passible d'une amende de £500 par jour.

Le Dr. Larue a pris la peine de nier dans une feuille de Québec, qu'il n'était pas vrai qu'il eut dit à un professeur de l'université, qu'il tenait de deux ministres, que si l'université renouvelait sa demande, un de ses

Digitized by Google

professeurs serait nommé comme remplaçant de M. Painchaud, à l'hopital de la Marine. M. Larue sait bien que je ne me nommerai pas, pour me confronter avec lui ; mais si je ne dis pas la vérité, comment se fait-il que l'université ait fait la démarche dont je vous ai parlé ? Allez aux sources, et vous verrez que cette fois encore, je n'ai pas menti.

Le comité de l'élection de Verchères est destiné à faire époque dans l'histoire du parlement. MM. Dessaulles et Barthe l'ont pris à tâche ; mais heureusement, ces deux personnages ne pèsent pas d'un grand poids dans l'opinion des honnêtes gens. M. Alexandre Dufresne* est l'homme le plus *remarquable* de ce comité. Se tournant l'autre jour vers son confrère rouge, M. Labrèche-Viger, il lui dit :—"Tiens Labrèche, si mon pays n'avait pas besoin de ma voix dans la chambre, je sens que j'irais en prison." † Mais le brave homme n'était pas sérieux ; il n'a pas autant de dévouement à la patrie qu'il le croit. Ce qui le prouve, c'est qu'hier, il a écrit au président du comité, que la maladie de sa belle-mère l'obligeait à partir de suite de Québec, et celà, pour ne pas siéger aujourd'hui, et empêcher le comité de siéger et de procéder aux affaires. C'est un sursis qu'il donne, en violant la loi, à son ami M. Kierzkowski. ‡ Si le gouvernement en avait donné autant aux pauvres Aylward, ils vivraient encore aujourd'hui.

---

* Député du comté d'Iberville.

† Par la loi des élections contestées, tout député faisant partie d'un comité d'élection, qui refusait, sans cause, d'assister à une séance de ce comité, était passible de la prison.

‡ Ce monsieur était d'origine polonaise et représentait le comté de Verchères dont l'élection était contestée.

Digitized by Google

Un journal anglais de Montréal a cru que M. Tassé, le membre de la chambre, avait été nommé médecin de la prison de Québec, tandis que c'est M. Tessier, le cousin de M. Tessier ministre des travaux publics. Il faut que ce journal anglais soit bien stupide pour s'être ainsi trompé. C'est par circonstance, que M. Tassé s'est trouvé dans le bureau du procureur-général, et c'est parceque M. Sicotte lui parlait de la chose, que le député de Jacques-Cartier, consentit à communiquer au docteur Landry la proposition du ministre.

A propos de cette erreur, je vous dirai que le gouvernement a eu la mesquinerie de retrancher deux ou trois jours de salaire au Dr. Landry, pour ses services à la prison. On rapporte encore, que M. Evanturel a fait dire au Dr. Robitaille du faubourg St. Jean, que c'était à lui, qu'il devait sa nomination de médecin de la prison. Il faut avoir du toupet pour faire une pareille démarche, quand on sait par l'expérience du Dr. Landry, que ses collègues ne prennent pas la peine de le consulter pour faire les nominations, et que c'est uniquement à l'influence de M. George H. Simard * que le Dr. Robitaille doit la sienne.

C'est M. Royal,† le traducteur de la chambre, qui a dit à M. Fabre, que MM. Cauchon et Langevin sont les auteurs de mes lettres. Ce sainte-nitouche aux airs hypocrites, cet ami intime de Gordon Brown, ferait mieux de s'en tenir à son rôle de traducteur, car je suis bien disposé à raconter au long, toute son histoire, que je connais dans ses plus minutieux détails.

---

* Député de Québec-centre.

† M. Joseph Royal qui était alors, l'un des traducteurs français de la chambre d'assemblée, est aujourd'hui (1881) le député aux communes du comté de Provencher, province de Manitoba. En réponse à cette menace de Blaise, il publia dans le *Canadien* du 13 Avril, 1863, une lettre très-acerbe à l'adresse de M. Cauchon.

Digitized by Google

Hier, M. White, l'un des membres les plus méprisables du parti clear-grit, disait à deux de ses collègues, dans un magasin où ils achetaient des chapeaux :—" The government are done, they must go." On a dit la même chose, en d'autres termes, dans le bureau du *Canadien ;* l'on croit à un replâtrage * possible, et l'on aurait dit explicitement que l'on n'aurait pas d'objection à M. Cauchon s'il ne tenait pas tant à M. Cartier, que l'on veut éloigner à tout prix. Comme ces gens-là se font illusion, et sur le compte de M. Cartier et sur celui de M. Cauchon ! Ces deux hommes publics, ou je me trompe beaucoup sur leur caractère, n'aiment pas le plâtre, et n'ont pas d'affection pour les édifices en ruine.

Les propriétaires du *Canadien* cherchent toujours un rédacteur, et ils ont été même jusqu'à offrir £400 à M. Huot, le député de Québec-est ; mais ce dernier, persiste à ne pas vouloir s'enchaîner au char vermoulu de MM. Tessier et Evanturel.

M. Sandfield McDonald fait des efforts incroyables, mais inutiles, pour gagner les députés du district d'Ottawa. Il les poursuit partout d'une hotellerie à une autre, de l'hotel saint-Louis à l'hotel Russell, les cajolant et leur faisant mille promesses. Le pauvre malheureux, il promet beaucoup plus qu'il ne veut et ne peut tenir. Malgré toutes ses promesses en chambre et ailleurs, les contrats des édifices parlementaires d'Ottawa ne sont pas encore signés, et je parierais avec vous, M. le rédacteur, qu'ils ne le seront pas même à la reprise des séances de la chambre. Le premier ministre est si peu content du rapport de la commission, qu'il disait l'autre jour à un député, parlant de M. Starke, le

* Expression usitée qui signifie : réorganisation du gouvernement

Digitized by Google

secrétaire de la commission : "That fellow is good for nothing."

J'aurais bien quelque chose à vous dire sur mon ami Joson Perrault, mais ce sera pour ma prochaine lettre.

J'ai fait depuis quelques jours une délicieuse découverte. Le dernier discours de M. Rémillard était écrit depuis six mois quand il l'a prononcé. Ce discours est l'œuvre d'un jeune poète qui fréquente journellement le bureau du *vrai petit Papineau.* Il aurait, dans une conversation intime, été jusqu'à réclamer son œuvre. On se rappelle que feu M. Gosselin, dans une action civile, réclamait £25 comme prix d'un discours qu'il avait fait pour feu M. de Bleury. Le poète jouera-t-il un jour le même tour au grand avocat ?

Votre plus intime et plus dévoué,

BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Je me suis trompé de W...l'autre jour. Ce n'est pas le W...conseiller législatif, mais bien le W...conseiller exécutif, qui a été pris pour domestique chez le conseiller T...par l'avocat B...

Je crois vous avoir dit que M. Evanturel avait envoyé une masse de numéros du *Canadien* dans le comté de Montmorency. Les prêtres de l'île d'Orléans, ont renvoyé les exemplaires qui leur étaient adressés avec ces mots : *Renvoyé par M. le Curé de...*Ils voulaient par là, témoigner leur désapprobation d'une pareille conduite.

Digitized by Google

Savez-vous qui M. Evanturel emploie pour écrire les *on dit* stupides du *Canadien?* C'est, me dit-on, un M. Durocher, autrefois instituteur et aujourd'hui maître de pension. Ce M. Durocher, qui rapportait l'année dernière pour le *Journal de Québec*, et qui cette année, rapporte pour le *Canadien*, cherche depuis longtemps, à obtenir une situation à la chambre, et pour arriver à ses fins, il a réclamé l'appui des membres influents de l'opposition. N'ayant pu réussir malgré leur bonne volonté, il les calomnie aujourd'hui. S'il en est ainsi, je l'informe qu'il est entré dans une voie périlleuse, et je lui promets les soins les plus minutieux pour l'avenir.

Les frais de la commission d'Ottawa ont été règlés, et malgré leurs espérances et peut-être des promesses, les commissaires reçoivent chacun *dix piastres* par jour toute la durée de l'enquête (huit mois) y compris la longue vacance mentionnée dans le rapport. Le résultat de leur travail est si désastreux, que le gouvernement est obligé de les sacrifier aux mânes irrités de l'opinion publique. A la suite des commissaires, viennent en foule les secrétaires, interprètes, mesureurs et témoins, les frais de papetterie, d'impression, etc. La liste en est longue, je vous le promets; mais ce n'est pas encore la fin, car après avoir offert aux entrepreneurs de recommencer leur ouvrage aux prix fixés par la commission, le gouvernement a fait descendre à Québec le fameux inspecteur douanier Brunell, et le secrétaire même de la commissien d'Ottawa, M. Starke, pour leur confier la préparation des devis. Ces deux génies se sont mis à l'œuvre; mais, ô infortune! après un mois de travail incessant ils se sont aperçus qu'ils s'étaient fourvoyés, et en mettant de côté les mesurages de la commission, et en prenant pour base de

Digitized by Google

ses calculs un système de mesurage entièrement nouveau. Aussi étaient-ils arrivés à de tout autres résultats que ceux de la commission.

M. J. S. MacDonald les a congédiés avec humeur et a trouvé que M. Starke est un *good for nothing fellow.* Alors, en désespoir de cause, il a mis en besogne M. Rubidge et M. Bowes, l'un des anciens mesureurs que la commission avait rejetés comme indignes de confiance. M. Bowes a donc été mandé d'Ottawa et est ici travaillant en ce moment. M. Bowes est vengé; mais ce nouvel essai ne sera pas plus heureux que le premier, car M. Rubidge n'est qu'un simple dessinateur et n'a pas de tête.

Les nombreuses erreurs découvertes dans le rapport, ont jeté l'alarme dans l'esprit de M. J. S. MacDonald et M. Sheard, le commissaire scientifique par excellence, et M. Paterson, ancien mesureur, ont été aussi mandés. Ils sont tous deux arrivés. Je vois d'un autre coté, que M. Levêque de votre ville et mesureur de la commission, a des inquiétudes. Il faut avouer qu'il a raison d'en avoir, et à sa place je dormirais difficilement.

M. Sheard qui ordonnait de sa propre autorité à un mesureur, de retrancher d'un trait de plume cinq mille pieds de maçonnerie bien et duement faits par les entrepreneurs, parcequ'en comptant l'ouvrage fait, la commission ne pourrait pas établir que M. Cauchon avait trop payé aux entrepreneurs; M. Sheard, que le *Mercury* donnait dans le temps, comme un modèle d'intègrité, d'intelligence et d'expérience, est occupé dans ce moment à trouver et corriger ses erreurs pour le premier ministre.

Le *brave homme!* comme dit Orgon en parlant de Tartufe, il devra aussi rendre compte devant un comité de la chambre, du motif qui l'a engagé à adopter

Digitized by Google

un système de calcul et d'évaluation *pour l'ouvrage fait* et un autre *tout différent* pour l'ouvrage à faire.

Un systême uniforme eût produit des résultats uniformes, Or, *par l'ouvrage fait*, M. Sheard, l'âme de la commission, trouve que M. Killaly veut payer plus de *quatre cent mille piastres* de trop aux entrepreneurs, et *pour l'ouvrage à faire*, son évaluatien dépasse de *quatre cent mille piastres* au moins, celle de M. Killaly, si je retranche de ses prix *la portion des dommages* que le gouvernement devra payer dans tous les cas.

On dit bien, pour expliquer cette prodigieuse contradiction, que M. Sheard ne s'attendait pas que *l'ouvrage à faire* serait offert *aux anciens entrepreneurs*, mais le serait *à d'autres!* M. J. S. MacDonald évidemment n'était pas dans le secret.

M. Sheard dira encore pourquoi il disait à ses agents, de ne pas amener devant la commission de témoins contraires à ses vues!

Cependant, nous n'en sommes encore qu'au deuxième acte; mais attendez le troisième, et vous verrez si le dénouement n'est pas digne de toute la pièce.

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé de la singulière dénégation de M. le Dr Larue. Avant d'écrire sa petite note au *Courrier*,* où il niait, dans des termes un peu vagues, il est vrai, avoir dit les paroles que je lui prêtais, il avait rencontré un artiste de cette ville, M. H... et lui parlant de moi, *Blaise*, il lui avait tenu ce langage: "Comment a-t-il pu savoir celà? Il n'y a que L... qui peut le lui avoir dit, car je n'en ai parlé qu'à celui-ci et *Blaise* rapporte mes paroles mot pour mot.

Cependant, il avait le courage en suite d'écrire publiquement le contraire. Croyait-il avoir confié un

* Du Canada.

secret à L...? Mais comment des paroles qui devaient provoquer l'action du conseil universitaire pouvaient-elles être un secret? Car, ces paroles par leur nature même et leur but, devaient être confiées à tous ceux dont l'initiative était demandée. Donc si le *secret* a dû nécessairement partir d'abord de L... si toutefois le docteur Larue ne l'a pas *confié* à d'autres encore, il a dû se répandre, de proche en proche, par ceux qui y avaient droit, et a pu ainsi parvenir jusqu'à moi. Moi, je ne l'ai reçu par que la tradition. mais par une tradition certaine.

Ainsi donc, M. Larue aurait fait mieux de ne pas prendre la peine de nier.

M. Tessier et lui sont parait-il, de grands amis, et il est évident qu'il apprend au contact du ministre.

Je viens de faire une découverte importante et dont, j'en suis sûr, le pays me saura gré. Vous savez que les clear-grits se sont constitués les hommes intègres par excellence, et les champions les plus ardents et les saints de l'économie des deniers publics. Savez vous ce qu'ils font pour prouver leur sincérité et leur mission? Je vais vous le dire: MM. McKellar, McKenzie et Walbridge envoient chaque semaine par la malle, leur linge sale à laver, le premier dans le comté de Kent, le second à Sarnia, et le troisième à Belleville. Personne ne niera que ces hommes ont un grand talent pour l'économie de leurs propres deniers. Veuillez bien remarquer, que ce sont là les trois grits par excellence, et les plus pures créatures de l'espèce. Il faut donc conclure, que si ces grands économes n'avaient pas le droit d'affranchir les paquets à la poste, il ne *laveraient pas même leur linge en famille.*

J'ai fait une autre découverte non moins importante. Le fait que je vais vous raconter date de l'été dernier.

Digitized by Google

Le célèbre George Sheppard et M. Buckingham, le secrétaire privé de M. Foley, consultèrent un avocat de cette ville M. G... pour savoir s'ils ne pourraient pas acheter le *Morning Chronicle*, afin de l'écrire au profit du gouvernement, en laissant un intérêt pécuniaire à M. Foote; mais M. Foote refusa péremptoirement le *bargain.* *

M. Thomas Ferguson n'avait donc pas tort l'autre jour, quand il affirmait en face de M. J. S. MacDonald, que si le *Morning Chronicle* l'avait voulu, il serait encore l'organe du gouvernement. J'oubliais de vous dire, que l'on offrait comme préléminaire à M. Foote, de lui payer d'abord, tous ses comptes.

J'ai vu passer M. Bureau; il a l'air singulièrement triste, et comme j'aime toujours à remonter des effets aux causes, je me suis mis en quête d'information pour connaître le motif de cette abattement. On m'a dit: " Vous ne savez pas! le secrétaire provincial a eu, tout récemment, une conversation avec les autorités de la banque O †... dont voici l'historique :—

—M. Bureau.—S...,vous me faites demander, que me voulez vous?

—M. S.—Mon cher Bureau, maintenant que votre élection est terminée, il est bon que nous examinions ensemble, comment vous vous trouvez avec la banque.

—M. Bureau.—Quoi déjà!

—M. S.—On ne sait pas mon cher, qui meurt ou qui vit, et les bons comptes font les bons amis.

—M. Bureau.—Qu'y a-t-il de travers dans nos comptes.

—M. S.—Rien, mais peut-être qu'au milieu du trouble et de l'agitation, vous ne savez pas le montant de l'argent

---

* La proposition.

† Ontario.

Digitized by Google

que vous avez dépensé pour obtenir ces quarante-trois misérables voix, et pour prouver, que vos adversaires pourront vous battre maintenant quand ils le voudront.

—M. Bureau, frissonnant.—Quel est donc ce montant.

—M. S.—lui présentant divers papiers.—Tenez, lisez plutôt vous-même.

M. Bureau lit et pâlit.

—M. S.—Il ne faut pas se décourager, Bureau, car je n'ai pas envie de vous traiter durement, si vous me donnez de bons endosseurs. La banque ne serait pas aussi exigeante, si elle ne voyait pas le gouvernement près de tomber; mais elle s'apperçoit que tout s'en va au diable, et que comme dans peu de jours vous n'aurez plus de salaire, elle perdrait toutes ses avances.

—M. Bureau.—Qui voulez-vous donc pour endosseur?

—M. S.—Je prendrais bien Holton.

—M. Bureau.—Celui-là en a bien assez des billets de D..., et je suis bien sûr qu'il me refuserait. Mais je vous offrirai un nom qui le vaut.

—M. S.—Quel est ce nom?

—M. Bureau.—Celui de Dessaulles...

—M. S.... part d'un éclat de rire homérique.

—M. Bureau.—Mais pourquoi donc riez-vous?

—M. S....—Si sa bourse valait sa g...le, ce serait bien le meilleur endosseur du monde.

—M. Bureau.—Mais comme vous y allez. Dessaulles, qui nous méprise tous, disant que nous sommes tous des niais, nous défend cependant avec courage et constance.

—M. S...—Peste de pareils défenseurs! Il vous conduira vite à la rivière avec ses violences et ses mensonges. Cet homme-là ne peut pas plus faire honneur à la vérité, qu'il ne peut faire honneur à son nom placé sur le dos d'un billet promissoire. Connaissez-vous, mon cher

Digitized by Google

secrétaire, la valeur du nom que vous m'offrez? Un jour, Dessaulles poursuit le propriétaire de la *Minerve*, et obtient de lui pour son *caractère* £100 de dommages, et M. Duvernay lui paie ces £100 avec son propre papier et au plaignant Dessaulles *le néant* répondit.

—M. Bureau.—Alors, attendez mon salaire!

—M. S....—Votre salaire, mais vous voyez bien que vous vous en allez!

—M. Bureau.—Avoir perdu en un jour mes petites épargnes, le produit de mes prêts faits à mes électeurs à vingt pour cent au nom de M. Desaulniers sans sa permission, et après tant de sacrifices s'en aller si vite! (Il presse ses deux grosses *jottes* dans ses deux mains, et il pleure amèrement.)

—M. S....—Allons mon garçon, les banques ne vivent pas de pleurs et de sanglots, et au lieu de vous lamenter ainsi, comme une femme, vous ferez bien d'aller aviser car les directeurs ne me justifieront pas lorsque je leur dirai que vous êtes triste et pleurnicheux.

M. Bureau sort en trottinant et un mouchoir sur ses yeux rougis. A quelques pas plus loin, il rencontre son ami Dessaulles, qui lui demande s'il a mal aux yeux.

—M. Bureau.—Non, j'ai mal au cœur, et je pleure.

—M. Dessaulles.—Les maladies du cœur produisent souvent les larmes. Où sens-tu ta douleur?

—M. Bureau.—Ici (Il montre son cœur à droite.)

—M. Dessaulles.—Mais tu as donc lu le "Médecin malgré lui?" tu cherches ton cœur à droite.

—M. Bureau... cherchant à gauche et ne sentant rien, retourne à droite et dit moitié riant et moitié pleurant: "C'est bien là que nous l'avons tous les deux, mon cher Dessaulles, car ni toi ni moi n'avons jamais senti vibrer la mamelle gauche. Mais il s'agit

Digitized by Google

bien de celà, je t'ai offert comme endosseur au caissier de la banque d'O...

—M. Dessaulles. Tu as bien fait, car j'ai des besoins et nous pouvons nous aider réciproquement.

—M. Bureau.—Mais on t'a refusé!

—M. Dessaulles.—La banque a bien fait; elle connait son monde.

Il s'éloigne rapidement, et M. Bureau reprend son chemin et son mouchoir.

Le *Canada Reconquis* acquiert de la vogue, depuis le jour où l'auteur en adressait des exemplaires à M. le curé de Saint-Pascal et à M. Chapais. Il y a quelques semaines, un amateur de la *belle littérature* en payait, dit-on, un exemplaire *trente sous* à vente privée; mais le public n'a pas partagé l'opinion de l'amateur, et il en a été payé un exemplaire moins frippé, *vingt sous à l'encan*, l'autre soir. J'en sais quelque chose j'y étais.

Voilà donc le sort des livres, et surtout de cet ouvrage remarquable qui porte pour valeur nominale sur la couverture, sept francs cinquante centimes! Pauvre Barthe, et dire pourtant qu'à Passy, il se croisa avec M. Monmerqué-Derochais, "dans une de ces allées perdues où sa pensée méditative l'isolait avec ses enfants qui jouaient à pigeon-vole, sous le regard paternel."

C'est sans doute, dans "les allées perdues" de Passy, qu'il a appris ces phrases infinies, de ces lignes capables de donner l'asthme aux poumons les mieux constitués et les plus robustes.

Je terminerai sur le compte de M. Barthe pour aujourd'hui, en vous informant que l'illustre rédacteur, *sentant sans doute sa fin approcher*, veut vendre sa part du *Canadien*.

M. Labrèche-Viger vous écrit une lettre, où il réclame contre mon dire, au sujet de l'emploi de l'octroi

Digitized by Google

de Chester. M. Bureau n'a-t-il pas réclamé, lui aussi, à l'égard des améliorations faites sur ses lots avec l'argent de la colonisation ? Cependant, si vous allez aux renseignements sur les lieux, vous trouverez que l'argent a été dépensé *à la bonne place*, et que les lots des Labrèche n'en ont pas souffert. M. Labrèche dit que " ce n'est pas de l'argent perdu." Il a raison, car cet argent a acheté la fidélité douteuse du député de Terrebonne.

Je viens d'apprendre une importante nouvelle. Vous savez que je vous disais, dans une de mes lettres, que M. Bureau était arrivé à Québec la première fois avec " une moustache toute flambante neuve ; " mais que celle-ci avait beaucoup souffert de la lutte électorale. Cette nouvelle n'est pas une nouvelle, me direz-vous. C'est vrai, mais ce qui est nouveau, ce sont, chez le secrétaire provincial, les instincts matrimoniaux développés par les succès électoraux, et son cœur lui parle aujourd'hui, " DE FOI," d'espérance et de charité ! Comme vous le voyez, il a les trois vertus théologales ; mais comme l'hymen suppose toujours un visage jeune, frais et beau, l'illustre homme d'état est allé, le jour même de la fête de l'Annonciation, demander au coiffeur *Bansley* de la rue St. Jean, un peinturage complet, comprenant les favoris, la moustache et jusqu'aux *sourcils*. Je n'ai pas besoin de vous dire que la peinture était noire, et que *Bansley* lui en a donné libéralement pour son argent !

Ah ! mon cher *provincial*, vous êtes un hypocrite. Vous cachez votre couleur ! Mais, à quoi sert, Blaise vous suit tous à la piste quand ses cours ne l'obligent pas d'être à l'université, et il prend un plaisir d'étudiant espiègle à vous arracher la peau d'agneau sous laquelle vous cachez vos appetits *loupeurs !*

Digitized by Google

M. Evanturel n'a pas autant de vertus théologales que son collègue rouge, mais avec "*la chance*" il lui reste au moins *la charité*.

Le *Mercury* et les autres feuilles ministérielles répandent le bruit que l'opposition est divisée, qu'elle a prononcé la déchéance de M. Cartier et que les chefs du parti se querellent entr'eux. Je puis vous assurer, car j'ai l'oreille de tous ces hommes, que l'harmonie la plus parfaite règne parmi eux. Le gouvernement ne le saura que trop après la vacance.

Jamais, au dire des mieux renseignés, un cabinet ne s'est trouvé dans une position pareille; jamais, avec un appui moral et matériel si faible, en face d'une opposition aussi forte en nombre et en talents; jamais, si déçu dans ses espérances et dans ses calculs; jamais aussi humilié dans ses œuvres, et aussi écrasé par les résultats; jamais aussi confondu et flétri dans ses desseins de haîne et de vengeance.

J'ai reçu une lettre d'un commis sur l'efficacité de la milice volontaire; je vous la communiquerai dans ma prochaine; j'ai du reste encore bien des choses à vous dire.

BLAISE.

N. B.—Dorénavant ne m'adressez plus vos lettres à l'université, car vous éventeriez la mine; écrivez: *Poste restante.*

B.

Digitized by Google

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a chagriné au dernier point. Comme M. Bureau sortait de chez le coiffeur Bansley tout parfumé, le visage orné du haut en bas d'un poil noir d'ébène, il pleuvait presque à torrents. L'illustre... provincial n'avait pas de parapluie, et son chef auguste, comme celui du plus humble mortel, dut être exposé à l'injure du temps. Soit que le cosmétique de Bansley ne fut pas comme il faut, ou que le poil du ministre, trop gras de parfums accumulés, ne fut pas bien préparé, l'eau qui coulait abondamment du ciel, entraîna impitoyablement avec elle, la peinture noire qui devait faire sa fortune matrimoniale, et la distribua en larmes de deuil profondément sombres sur la figure, la chemise et les éclatants habits de l'honorable secrétaire. C'était à en perdre l'une des trois vertus théologales qu'il avait choisies pour boussole et pour guide. C'est dans cet état pitoyable, que je l'ai rencontré sur les chars à son départ de Québec.

Avez-vous au moins à Montréal, des émules de Bansley, et comme lui des coiffeurs du prince de Galles, car alors le mal ne serait pas irrémédiable, et les vôtres pourraient reprendre le peinturage à son retour de Saint Rémi où, dit le *Canadien*, il est allé *régler des affaires de famille.*

Comment se fait-il que M. Royal trouve le moyen d'aller passer des vacances *parlementaires* à Montréal, tandis que ses confrères traducteurs travaillent si fort à Québec, et que la traduction, au moins, est de beaucoup plus considérable qu'à aucune autre époque de cette session, ou même des sessions précédentes ? En télégraphiant à l'Orateur il a, dit-on, obtenu son exil ;

Digitized by Google

mais devait-il le demander dans ces circonstances, et lorsque le pays le paie pour ses services £400 par année ou plutôt par session.

Le rapport de M. Simpson au sujet des employés de la chambre, tout court qu'il est, fourmille d'erreurs de faits ; l'on en compte pas moins de quatorze dans une seule page. Il n'a donc pas été plus heureux ici, que dans son appréciation de la dette publique.

Le gouvernement, pour conserver *un Votant* rétif dans la chambre, passait, il y a quelques jours, un ordre en conseil qui sera cause d'un grand scandale dans le peuple et dans la Chambre, quand la rumeur, aux cent voix, l'aura porté jusqu'à eux.

Un employé du télégraphe, en laissant son logis pour un autre, aurait oublié, derrière lui des documents très-compromettants pour certains ministres. Ces documents se rapporteraient à la dernière élection du comté de Perth, où M. Thomas Daly a été victorieux contre le candidat du gouvernement, M. MacFarland.

Vous vous attristiez, sans doute, il y a un instant, quand je vous racontais, sur le visage auguste de M. Bureau

"....du temps l'irréparable outrage ; "

mais cette fois réjouissez-vous ; la Pâque approche, et les ministres parlent d'aller à l'école. C'est M. Tessier qui a pris les devants.

Il est dans son bureau, taciturne, morose et pensif ; mais par instants, il a des mouvements saccadés et rapides comme ceux produits par la bouteille électrique. Il se lève tout à coup, agite violemment le cordon de la clochette. La porte s'ouvre :—

—M. Tessier.—Michael ?...

—Michael.—Sirrr ?...

Digitized by Google

—M. Tessier.—Michael, go for Mr Thom.

—Michael.—For which Thom, Sirrr ?

—M. Tessier.—Mr. Thom the schoolmaster, dont you know ?

—Michael.—Yes Sirrr, I will. What will I tell him ?

—M. Tessier.—Tell him to come, I want to speak to him.

—Michael.—All right, sirrr. Is it for you boys, sirrr ?

—M. Tessier,—That is no business of yours ; do you want to tell it to *Blaise* ?

Michael, riant et ouvrant les yeux.—Blazes, Sirrr, I have no talk with that fellow, Sirrr. He is too hot for me, Sirrr ?... ah ! ah ! ah !...

Il ferme la porte respectueusement et chemine vers la rue Sainte-Angèle, en passant alternativement par la rue Saint-Dominique, la côte de la prison et traversant la rue Saint-Jean.

Il revient un quart d'heure après, en annonçant M. Thom l'instituteur.

—M. Tessier.—Entrez, M. Thom ; il y a longtemps déjà que je désirais vous voir.

—M. Thom.—Qu'y a-t-il à votre service ?

—M. Tessier.—Donneriez-vous des leçons de chiffres ? On dit que vous savez bien les règles de l'arithmétique.

—M. Thom.—Vous me faites là un bien maigre compliment.

—M. Tessier.—Diantre, vous êtes difficile, vous. Moi je suis ministre, et je voudrais bien qu'on pût me le faire.

—M. Thom.—Vous voulez rire à mes dépens, car je ne vois pas pourquoi vous m'auriez fait venir, pour me faire de pareilles questions.

Digitized by Google

—M. Tessier.—Mon cher monsieur, j'ai trop de soucis pour badiner, je vous l'assure. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il est devenu évident pour moi, que la connaissance des quatre règles élémentaires de l'arithmétique, est chose très-utile. Tant que je n'ai pas été ministre et que je n'ai attaqué personne, on m'a laissé tranquille et j'ai même pu, en me taisant, ou en disant *Oué* !... tout court, passer pour habile ; mais depuis, j'ai filé un bien mauvais coton. J'ai voulu *chiffrer* sur la dette publique, et le *Journal de Québec* m'a pris à tâche, et plus impitoyable que lui, me poursuit comme mon ombre, ce *Blaise* maudit, que je voudrais avoir sous le talon pour l'écraser et l'anéantir.

—M. Thom.—Vous aviez affaire à forte partie en vous attaquant au *Journal* ; car c'est un rude jouteur qui a passé sa vie à écrire et à lutter. Je vous avoue que je ne pourrais vous apprendre à vous défendre contre lui ; il en a tant démoli déjà de plus forts que vous et moi. Quant à *Blaise,* j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai pas lu. N'avez-vous pas de bons écrivains pour vous faire défendre ?

—M. Tessier.—Les écrivains sont rares, je veux dire les bons..

—M. Thom.—Il faut bien que celà soit puisque vous vous servez de M. Barthe !

—M. Tessier.—Que voulez-vous, mon cher M. Thom ! si je pouvais au moins découvrir cet abominable *Blaise*, qui est partout, entend tout, voit tout et dit tout. J'ai placé des *sentinelles* dans l'université, dans la chambre, dans ce bureau, dans celui du *Canadien* et partout enfin, pour le surprendre et le faire saisir ; mais il est insaisissable, et se rit de ma police.

12

Digitized by Google

M. Thom.—Celà est bien triste, mais à votre place je le laisserais dire et faire, et je le ferais taire à force d'habileté et de brillants actes d'administration.

—M. Tessier.—Oué ! comme vous y allez vous ! C'est plus facile à dire qu'à faire. J'ai fait *Emma*,* il a ri *d'Emma*. J'ai fait un rapport comme président de l'Institut-Canadien, on m'a changé mon rapport de fond en comble, parcequ'il n'était pas écrit en français ; il a livré mon rapport aux sarcasmes de la foule. J'ai écrit une lettre à la banque Nationale en me retirant ; il a encore ri de cette œuvre que j'avais pourtant bien travaillée. Jai fait un discours à l'université, le jour de son inauguration ; il a dit, et j'ai bien peur que ce soit le sentiment universel, que j'avais été stupide et niais. J'ai voulu parler à mes électeurs de la dette publique, et j'ai fait une erreur de vingt-neuf millions de piastres. Le *Journal* me l'a dit assez souvent, et *Blaise* est venu cruellement me le reprocher après lui. Enfin, j'ai fait dans mon rapport des travaux publics, des calculs sur le commerce qui m'ont perdu à jamais ; mais je n'ai pas été plus bête ici qu'Howland et McDougall.

—M. Thom.—J'ai lu les débats auxquels vous faites allusion, et je dois dire que vous avez raison.

—M. Tessier.—On dit que je suis ignorant ; mais au moins, je ne suis pas le seul de mon espèce. J. Sandfield, notre chef, s'en fait beaucoup accroire depuis qu'il est ministre, mais il n'est pas fort non plus, lui. Il ne sait pas écrire sa langue, *dito* pour Foley, idem pour Howland. McGee a bien la langue affilée, mais des Anglais qui sont bons juges, m'ont dit qu'il écrivait, lui aussi, incorrectement la langue anglaise. Pour Evanturel, vous le connaissez comme moi, ce n'est pas le

* Voir le Répertoire national, vol. 2, page 17.

Digitized by Google

diable, ce n'est rien du tout; et pourtant, il se donne vis-à-vis de moi, comme vous avez pu le lire dans *Blaise*, des airs de matamore et d'homme d'esprit qui vont mal à sa taille. Je le laisse *speecher* et je lui enlève, au nez, les nominations.

—M. Thom.—Monsieur, je vous laisse, car mes écoliers m'attendent. Vous m'avez parlé de bien des choses; mais j'ai compris que vous m'avez mandé principalement, pour savoir si je ne pourrais pas vous enseigner à calculer!...

—M. Tessier.—Oué! c'est pour ça principalement.

—M. Thom.—Quel âge avez-vous?

—M. Tessier.—Quarante-cinq ans.

—M. Thom.—Il est trop tard monsieur, pour apprendre à votre âge si vous ne savez pas déjà; mais quand vous serez embarassé dans vos calculs, je vous enverrai l'un de mes plus jeunes élèves, le premier venu, et je vous promets qu'il ne fera jamais un erreur de vingt-neuf millions de piastres. Du reste monsieur, quand même je vous montrerais à calculer, ce n'est pas seulement la faculté de compter seule qui suffit, il faut encore le jugement, qui seul, vous permet de vous bien servir de vos chiffres. J'avoue en toute humilité, que je n'ai pas encore trouvé le secret d'enseigner le jugement.

M. Tessier lui dit comme il sort.—C'est bien dommage, car nous avons partout des erreurs graves de jugement; Foley, dans son affaire du Grand-Tronc et dans son rapport des postes, MacDonald, dans son rapport sur la milice et ses difficultés, sur ce même sujet, avec le gouverneur-général et le duc de New-Castle, puis dans la commission d'Ottawa, qui nous livre au ridicule, et moi, dans mon rapport. Je vous en prie

Digitized by Google

M. Thom, si vous trouvez le secret du bon sens vendez-moi le, je vous le paierai bien, je vous le promets.

M. Thom sourit d'un air narquois, et s'éloigne, en faisant un salut de biais, pour ne pas laisser voir sa phisionomie moqueuse.

M. Howland survenant au moment même où M. Thom laisse le bureau des travaux publics, demande au commissaire le nom du *partant*.

—M. Tessier.—C'est M. Thom, le célèbre instituteur qui enseigne à *chiffrer* ; je l'ai fait venir pour prendre, de lui, des leçons d'arithmétique.

—M. Howland.—I guess, that man is clever, will you engage him for me also.

—M. Tessier.—J'ai parlé pour nous tous, car, vous le savez nous en avons tous besoin ; mais ce qui m'attriste, c'est qu'il m'a dit qu'il n'enseignait pas le jugement.

—M. Howland.—What a pitty, for we were humiliated most dreadfully by Rose the other night, and...

A cet instant la porte se ferme, et on n'entend plus que des sons confus.

Je vous apprenais dans ma dernière, que j'avais reçu une lettre d'un de mes amis, sur l'organisation de la milice ; je vous l'envoie pour que vous la publiez, à votre loisir, *in extenso*.

BLAISE.

Digitized by Google

Mon cher Blaise.

Je ne vous connais pas et cependant je vous aime. Je vous aime parce que vous osez dire de grandes vérités ; je vous aime parce que je trouve chez vous l'indépendance et la sincérité, et que ces deux grandes qualités deviennent de plus en plus rares dans *notre* monde politique ; je vous aime enfin, parce que vous êtes détesté par *plusieurs*. On dit que vous êtes trop malin ; mais n'avez-vous pas cent bonnes raisons de l'être davantage ? On vous accuse de dire des *personnalités*, mais le moyen de ne pas s'apercevoir qu'Evanturel a une crinière, et que Tessier tient toujours les deux mains dans ses poches pour y caresser son portefeuille. Enfin, on va jusqu'à dire que vous êtes *lourd ;* mais à un esprit léger comme M. Fabre, vous devez nécessairement paraître avoir beaucoup de poids. Donc, je vous donne l'absolution de tous les péchés qu'on vous met sur la conscience, et je veux même vous faire pécher encore.

Connaissez-vous un peu, en quoi consiste l'organisation militaire opérée dans les campagnes avec les $250,-000 obtenues dans la dernière session par le ministère McDonald-Sicotte. Savez-vous un peu, quel sera le résultat de cette organisation d'une milice de 25,000 hommes, dont les trompettes n'ont été jusqu'ici embouchées que par MM. les ministres pour répandre par la province, la bonne nouvelle de cette œuvre colossale ? Non, vous ne le savez pas, car si vous le saviez vous en auriez déjà dit plus que je puis vous en dire.

J'ai des intelligences dans la campagne, et grâce aux informations que j'en ai reçues, je puis vous édifier un peu sur le sujet. Dans plusieurs paroisses que je con-

Digitized by Google

nais parfaitement, et qui ont montré un zèle et un en-enthousiasme sans pareils, voici ce qui a été réalisé.

Grâce à l'ambition de quelques-uns et à leur engouement pour les titres de capitaine, lieutenant et autres, des compagnies se sont formées et sur avis donné au gouvernement de la formation d'icelles, des habillements et des armes ont été expédiés à grands frais. Il y a eu des démonstrations militaires. Les compagnies ont exhibé, à plusieurs reprises dans les rues, leurs baïonnettes flamboyantes et leurs accoutrements. Mais ce fut tout; et quand le spectacle ne fut plus nouveau

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité."

la bannière fut peu à peu désertée, et en définitive, voici ce qui est resté.—Douze ou quinze par compagnie continuent encore à s'exercer assez régulièrement, et les autres trouvent qu'il vaut mieux laisser dormir leurs carabines dans leurs maisons, et se promener ou aller à leurs travaux, bien chaudement enveloppés dans les belles capotes que le gouvernement leur a données. *Au bois, à la grange, à la boutique*, jusqu'à l'Eglise, vous les rencontrez affublés de leurs capotes—à tel point que vous prendriez le village pour une caserne, ou pour le camp des américains du nord. Dans les rues, vous apercevez çà et là, de grands gaillards qui, appuyés sur leurs longues carabines, et les yeux tournés vers le fleuve, se proposent de faire ce printemps, un massacre général des outardes et des canards. Vous y rencontrez aussi des pelotons de *soldats nains*, et en les questionnant, vous apprenez que leurs pères sont *soldats*, et que leurs mères ont coupé, taillé et adapté à leur petite taille les capotes de leurs papas. Voilà les fruits de l'organisation dans ces localités. Aussi, le ministère McDonald-Sicotte devient-il populaire; car disent les

Digitized by Google

gens, c'est la seule administration à qui le Seigneur pourra dire quand elle MOURRA : "J'étais nu et vous m'avez donné un vêtement; j'avais faim et vous m'avez nourri de *canards*." En attendant, le ministère doit avoir le remords d'avoir créé dans ces paroisses de grands flâneurs, qui auraient travaillé pour gagner leur habillement, mais qui maintenant, se chauffent gaiement au soleil sous la capote du gouvernement.

Au reste, ce qui se passe là, se passe partout ailleurs, et vous voyez dès lors où sont allées et à quoi ont servi les $250,000 de la province.

Est-il besoin de vous dire maintenant, ce que ferait cette belle milice organisée dans le cas d'une invasion américaine ? Mais vous devez le deviner. C'est à peine si, dans chacune de ces compagnies, qui coutent $1,000 à $1,200, l'on trouverait douze à quinze hommes disciplinés et capables des évolutions les plus élémentaires.

Alors donc, mon cher Blaise, vous n'êtes pas informé de ce qui se passe dans les campagnes, puisque vous avez laissé l'administration se vanter d'avoir organisé une milice et de n'avoir dépensé dans cette organisation que $250,000.

Pourtant, tout le monde conviendra que cette organisation, telle quelle, est ce que l'administration McDonald-Sicotte a fait de mieux !... Que penser donc du reste ?

Je devrais m'arrêter ici, mais je suis M. P. P., *membre pour parler*, et j'ai une démangeaison de dire, que vous me pardonnerez j'espère. Je me suis mis en tête, il y a quelques jours, de composer une chanson sur la situation actuelle du ministère et sur ses craintes pour l'avenir. Je ne suis guère plus poète que M. Bureau, mais enfin, me suis-je dit, je pourrais bien avoir autant de *gout* pour la poésie que MM. Tessier et Evanturel en

ont pour le portefeuille, et j'ai *chansonné*. Voici le dernier couplet, que vous voudrez bien communiquer à M. Bureau qui, sur les banquettes ministérielles, ressemble à un maître-chantre au lutrin :

AIR *de la Marseillaise.*

En vain gardons-nous l'espérance
De vraincre nos fiers opposants.
Ils rient de notre résistance
Et comptent déjà nos instants ! (*bis*)
Mais quand apparaîtra l'aurore
De ce jour trois fois malheureux,
Aux honneurs faisant nos adieux,
En chœur nous chanterons encore :
Au coffre, chers amis ; volons chers compagnons
Volons, volons } (*bis.*)
Qu'un flot d'argent inonde nos maisons !

UN AMI DE BLAISE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR.

Vous rappelez-vous l'ancienne *Pléiade Rouge* où M. Jobin, le député, faisait le rôle de bonne auprès de l'ENFANT TERRIBLE, et remplissait celui de *blanchisseur* et de *coiffeur* auprès du vieux Dr Valois ? eh ! bien, M. Jobin a perdu ces deux emplois et s'ennuie. S'adressant au procureur-général du Bas-Canada : " M. Sicotte, lui dit-il de sa voix la plus douce, c'est dommage, gardez-voir ; le pauvre !...Moi, vous savez bien, ça ne me fait rien."

—M. Sicotte.—Qu'y a-t-il donc, mon cher Jobin ?

—M. Jobin.—Ça me coûte de vous le dire, mais tout le monde est dégouté de McGee. Il est malpropre.

Digitized by Google

—M. Sicotte.—Que voulez-vous y faire, mon pauvre Jos ?

—M. Jobin.—Voulez-vous m'en confier le *lavage* et le *peignage* à l'entreprise ; j'ai pratiqué le métier autrefois, auprès du père Valois et je pense qu'une double lessive, très-forte, ferait l'affaire ; cependant je n'en répondrais pas encore, car il y a si longtemps que le lavage y a passé.

—M. Sicotte.—Vous voulez entreprendre là, une besogne bien difficile, et Sandfield s'y opposera et avec beaucoup de raison ; car il soutient, que tant qu'il faudra se tenir le nez pour arriver aux portefeuilles, l'opposition ne sera pas tentée d'en approcher.

—M. Jobin.—Moi, je n'ai jamais de chance. (Il s'éloigne.)

Je vous ai raconté dans mon avant-dernière lettre, ce qui se passait dans le bureau des travaux publics au sujet des édifices parlementaires d'Ottawa. Je crois vous avoir déjà dit, que MM. Brunel et Starke ? avaient abandonné la besogne des devis après un mois de travail, et qu'on avait fait venir M. Bowes, l'un des anciens mesureurs. Je puis maintenant ajouter, qu'on a aussi fait mander M. Sheard, M. Gundry et M. Paterson ; le premier, commissaire, et les deux autre, mesureurs.

M. Sheard et ses assistants, sont occupés à corriger les quatre ou cinq cents grossières erreurs qu'ils ont commises, et il parait que M. John Sandfield McDonald a donné un terrible *blowing up* à M. Sheard pour ses honteuses bévues et pour son ignorance.

Vous savez que le *Mercury* avait annoncé que le gouvernement reprendrait les mêmes architectes ; mais M. John Sandfield McDonald a changé d'opinion depuis, en

Digitized by Google

disant qu'il fallait des victimes (pour satisfaire l'opinion publique). Sur les quatre architectes il n'a repris que M. Fuller, parcequ'il lui en fallait au moins un, qui put conduire les travaux A M. Fuller a été adjoint M. Charles Baillargé,* sans doute pour le récompenser de ses basses intrigues auprès du commissaire des travaux publics, et du témoignage qu'il a rendu, volontairement, devant un comité du conseil législatif pour se rendre propice M. Keefer.

M. Baillargé est d'autant plus recommandable qu'il a dépensé £2,200 dans les lieux d'aisance de l'hôpital de la Marine, sans encore avoir pu les terminer.

On peut dire qu'il s'attache une fatalité à ces édifices d'Ottawa, et l'on peut dire aussi, à la chose publique. Vous savez qu'il y a un journal anglais de cette ville, un organe du gouvernement, qui a menacé plusieurs des anciens ministres d'affreuses révélations ; vous savez encore, qu'il existe une commission dite : commission financière qui siège à Québec, et que celui qui menace dans le journal en question, est aussi l'un des membres de cette commission ; vous savez également, que ce journal a écrit de grands articles où il accuse fortement la conduite de MM. Rose et Cauchon, comme commissaires des travaux publics à l'égard des édifices dont je viens de vous parler. Que diriez-vous, si je prouvais que ce juge de la moralité des hommes publics a offert de vendre sa plume, et de défendre pour une considération pécuniaire, architectes et entrepreneurs ?

Je ne vous en dirai pas plus long sur son compte pour aujourd'hui ; mais je puis vous assurer que j'ai mes preuves. Aujourd'hui, en sortant de l'université et en

---

* M. Baillargé est aujourd'hui l'ingénieur civil de la corporation municipale de la ville de Québec.

Digitized by Google

descendant la rue de la Fabrique, j'ai jeté un regard sur la maison qui a été témoin du complot et des mystérieuses conversations.

Votre fidèle et dévoué,

BLAISE.

Ici se terminent les "Chroniques Québecquoises" de *Blaise*. En Septembre 1864, elles furent reprises sous le titre de "Lettres Québecquoises" et sous le nom de plume de *Pierrot*, mais il ne parut qu'une seule de ces lettres. Nous l'ajoutons aux Chroniques afin de faire un tout complet.



Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE QUÉBECQUOISE

Pierrot

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE QUÉBECQUOISE.

I.

Mon cher Rédacteur,

Il y a déjà plusieurs semaines que je me propose de vous écrire, pour causer un peu avec vous des affaires du temps. Les affaires du temps ! allez-vous dire, voilà une bien grosse étiquette, et le moment est singulièrement choisi pour vider son sac. Entendons-nous monsieur, il y a affaires et affaires. Pour celui-ci, la grosse affaire, c'est la bourse ; pour celui-là, ce sont les bals et les concerts ; pour cet autre, l'agrandissement de la porte Saint-Jean, ou la restauration de quelques planches malades de la *plateforme.** Il y a bien encore la question de la guerre des Etats-Désunis, qui peut passer pour une affaire, et même pour une affaire majeure, comme disent les hommes graves ; mais toutes ces affaires-là ne sont pas mon fait ; d'ailleurs, je n'ai jamais vu les Etats-Unis que dans les gravures des livres de la bibliothèque du parlement. Et puis, le frère Jonathan † n'a jamais eu le talent de m'intéresser. Donc, mon cher monsieur, je reviens à mon sujet, par le chemin des écoliers, et je vous demande la permission de vous parler dans cette lettre, de messieurs les rouges, des

* Magnifique lieu de promenade à Québec.

† Sobriquet donné aux Américains des Etats-Unis.

Digitized by Google

clubistes, des journalistes, des choses qu'on a faites, que l'on devrait faire, de ceci, de celà et *de quibusdam aliis*, pour dire deux mots de latin en passant. Si, dans mes bavardages épistolaires il m'arrivait, (il faut tout prévoir) d'être irrévérencieux à l'égard de quelque gros bonnet, biffez, taillez, rognez, amputez et dormez en paix. Ce n'est pas quand la province est sur un volcan (style rouge) que j'irai, de gaieté de cœur, jeter des pierres dans le carreau du voisin et m'attirer une mauvaise affaire, à propos des affaires du temps.

J'entre de suite en matière.

Savez-vous si les bâtisses d'Ottawa (les malins disent ; les bêtises d'Ottawa) sont terminées ?—Non, ni moi non plus.—Est-il probable que le transport du siège du gouvernement s'effectuera cet automne ?—La *Gazette* de Montréal le dit.—Pourtant je ne le crois pas.—Pourquoi je vous prie ?—A cause d'une certaine affaire qui est devenue un signe des temps. Les différents bureaux du gouvernement ont reçu ordre de faire leur approvisionnement de bois pour la rude saison. N'est-il pas tout naturel de conclure que la prochaine session du parlement aura lieu dans l'enceinte du vieux Stadacona ? Donc, c'est une bonne affaire pour les Québecquois, et une mauvaise, pour certains messieurs de la basoche qui s'attendaient à voir pleuvoir dans leurs études, les notes passablement grosses de messieurs les fournisseurs des employés du gouvernement—combien *d'assumpsit* et de *capias* de fumés ! Un mot sur l'organe démocrate de Québec. Depuis un mois il est passé de vie à trépas, en laissant pour déplorer sa perte une foule de créanciers inconsolables, et le grrrr... parti national sans organe. Depuis quelque temps, cette pauvre *Tribune* dont le souvenir nous est encore si cher, donnait des signes de faiblesse et de langueur, que ses amis

Digitized by Google

reconnurent bientôt pour ceux avant-coureurs de la mort ; ainsi, elle parut un jour (et le public s'en émut) privée des annonces qu'elle savait si bien faire ressortir. Trop faible, après avoir soutenu cette lutte contre les annonces de l'état, que l'histoire consignera dans une de ses plus glorieuses pages, elle s'était vue forcée de suprimer les annonces que sa trop grande faiblesse lui défendait de retenir. Malgré cet état désespérant, son courage ne l'abandonna pas.

Grâce au zèle désintéressé de l'illustre Aubin, * des émissaires *tribunaux* furent envoyés à toutes les lumières du barreau qui servent sous le drapeau rouge, même les plus connus du public, furent obligés dans l'intérêt de la *Tribune*, de s'annoncer de nouveau dans ses colonnes. L'éditeur, rendu défiant par l'expérience, voulut avant tout recevoir le prix de ces annonces, et les avocats, dans l'intérêt de la cour, se virent forcés de payer d'avance le prix de leurs reclames.

La *Tribune* n'est plus ! ! et comme celle du parti dont elle était l'organe, sa mort n'a pas entraîné la chute de l'état. Puisqu'elle est morte, qu'elle repose en paix, je n'en parlerai plus. Ce n'est plus une *affaire*.

Si la *Tribune* est trépassée, son petit bonhomme rit encore. Aussi, je me permets de vous passer un mot sur son *compte* et sur ses comptes. Voilà certes parler d'affaires. Je tâcherai d'illustrer par un dialogue la manière dont M. Aubin reçoit les visites de ses créanciers. La scène est dans une modeste chambrette de la rue Donacona. A gauche, une table sur laquelle sont éparpillés des comptes, des copies de sommation et quelques épreuves du dernier numéro de la *Tribune*. A droite, un secrétaire rempli de lettres datées du secré-

* Autrefois rédacteur du *Fantasque*.

Digitized by Google

tariat-provincial et signées par différents membres du cabinet McDonald-Dorion. Un homme *blanchi par l'âge* est assis près de la table, sa main droite presse nerveusement son os coronal comme pour en faire jaillir une idée lumineuse. Sa main gauche lacère une lettre portant la signature d'un procureur quelconque. Un coup, légèrement frappé à la porte, le fait tressaillir. Entre un homme appartenant au corps respectable et respecté des créanciers, relieur de son métier.

—M. Aubin.—Votre très-humble, faites comme si vous étiez Cinna et prenez un siège. Le temps est beau n'est-ce-pas ?

—Le Relieur.—Fort beau, je suis venu pour cette petite affaire ; vous savez... ce billet de £36... qui est échu aujourd'hui.

—M. Aubin.—Pourquoi vous ai-je donné ce billet, je ne me rappelle pas au juste ?

—Le Relieur.—Vous vous souvenez qu'il y a six mois vous me donnâtes ce billet pour vous avoir broché quatre milles exemplaires du rapport de la commission Financière et Départementale.

—M. Aubin.—Ah bah ! Et puis ?

—Le Relieur—Et puis... c'est aujourd'hui le quinze août, et vous me devez £36.

—M. Aubin.—Le quinze août ; mais... vous vous trompez, mon cher monsieur, le quinze août n'est pas encore arrivé.

—Le Relieur.—Vous badinez ?

—M. Aubin.—Au contraire, je suis on ne peut plus sérieux, je vais vous prouver *instanter*, comme deux et deux font quatre, que vous faites erreur.

Ecoutez, vers la mi-janvier dernier, l'hon. M. Dorion,*

* Sir A. A. Dorion est aujourd'hui juge en chef de la cour du banc de la Reine pour la province de Québec.

Digitized by Google

alors procureur-général, me manda dans son cabinet. " Mon cher Aubin, me dit-il, le moment est arrivé où " les services que vous avez rendus au parti vont rece-" voir leur récompense ; au premier de mai, vous vous " transporterez à Ottawa et vous poserez votre gaz à " l'eau dans les bâtisses du parlement pour éclairer la " législature de votre pays. En récompense de votre " travail, vous recevrez le quinze août prochain $40,000 " argent courant." Je n'ai pas reçu les $40,000, donc *ergo*, le quinze août n'est pas encore arrivé.

Le créancier sortit peu satisfait de la logique écrasante de son débiteur, pour souffler un mot de cette affaire à Dame Thémis et à ses adeptes. Heureusement pour la sureté de sa dette, notre relieur n'avait livré que mille exemplaires brochés du fameux rapport des trois fameux banqueroutiers, et trois milles exemplaires dormaient dans son atelier, affectés au paiement de la dette de M. Aubin. Le gouvernement est notifié de la circonstance et qui vivra verra.

Voilà encore une mauvaise affaire pour M. Aubin.

En parlant d'affaires, peut-on oublier l'honorable J. U. Tessier ? comme ami de son messager, je ne puis m'empêcher de plaindre la malheureuse existence que son maître lui fait passer. Vous savez sans doute, que le messager de l'Orateur du conseil est payé par le gouvernement ; vous savez également, que sa position ne l'oblige pas à faire le marché de l'Orateur, j'irais même jusqu'à dire qu'il n'est pas tenu de cirer les bottes de son honorable maître.

Approuvez-vous, M. le rédacteur, la sévérité d'un homme qui va jusqu'à déduire sur les gages de son serviteur, le prix d'un œuf félé selon les uns, et cassé selon les autres ? Cette sévérité est d'autant plus injustifiable que le pavé de Québec est excessivement mau-

Digitized by Google

vais. Mais, mon cher monsieur, vous ne croiriez jamais que M. Tessier ait agi de cette façon ?... Est-ce le cas ? consultez les livres du comptable du conseil. Ratté, pauvre Ratté, tu as pourtant fait tout en ton pouvoir pour obliger ton maître ! ces journaux que tu lui portais ! tu lui sauvais pourtant le prix de nombreux abonnements. O ingratitude !

Mes nombreuses occupations à la chambre, ne me permettent point de vous écrire plus au long ; ce n'est que partie remise.

A vous de cœur,

PIERROT.

P. S.—Dans ma prochaine, je reparlerai de M. Tessier et je m'étendrai sur M. Thibaudeau. J'entends déjà la populace qui vocifère : " crucifiez-le ! crucifiez-le ! " car vous savez que la synagogue, en la personne de Joseph. veut briguer les suffrages de la belle et intelligente division de Stadacona.

P.



Digitized by Google

LES

SILHOUETTES LITTÉRAIRES

DE

PLACIDE LÉPINE.

SILHOUETTES PROMISES.

J. C. Taché—G. de Boucherville—LaRue—Gérin-Lajoie—Fréchette — Routhier — Lemay — Chauveau — L'abbé Casgrain—Alfred Garneau—David—Marchand—Fabre—Carle Tom—Marmette—E. Gérin—Sulte—Dunn—Mousseau—Faucher de Saint-Maurice—Monpetit — Bourassa — L'abbé Provencher—Dessaulles—LeMoine—Fiset--Legendre—Buies — DeCelles — DeGuise Royal — Provencher — Mme Leprohon—Dansereau—Tassé, etc., etc.*

---

* De toutes ces "Silhouettes" promises, l'*Opinion Publique* n'a publié que celles qui sont contenues dans ces pages.

13½

Digitized by Google

LES
SILHOUETTES LITTÉRAIRES
DE
PLACIDE LÉPINE.

JOSEPH CHARLES TACHÉ.

Nuda veritas.

L'homme impossible; étonnant par ses qualités supérieures et par ses défauts. Beau caractère, mais étrange,—pittoresque jusque dans ses défauts. Le meilleur des hommes et le plus impraticable.

Droit jusqu'à l'héroïsmo, généreux jusqu'à la prodigalité, admirable de désintéressement, de charité inépuisable, prêt à donner sa dernière chemise au dernier des mendiants.

Avec celà, d'un commerce difficile même pour ses amis, intolérant, frondeur, entier dans ses idées, contradicteur aussi habile qu'impitoyable, esprit systématique, retranché dans ses lubies et plus imprenable que la citadelle de Québec, vivant dans un monde à part, isolé comme Robinson dans son île.

Homme charmant et détestable; qu'on aime et qu'on fuit: en deux mots, cœur d'or, tête de mulet.

Savant, très-savant; connu pour le plus universellement érudit des Canadiens. Prêt à discuter et à écrire

Digitized by Google

pertinemment sur tous les sujets. Il connait son Canada sur le bout de son doigt, sait tout, même ce qu'il y a de plus caché dans son pays. Avec M. de Gaspé, le plus canadien de nos littérateurs.

M. Taché dépasse la cinquantaine ; il est né à Kamouraska en 1821. Il a fait ses études au séminaire de Québec. Paresseux et travaillant, il étudiait ce qu'il voulait et quand il le voulait.

Espiègle et turbulant, révolutionnaire * comme toute la jeunesse de 1837, il brise son cours d'études, dans une heure de boutade, pour ne pas céder à un pédagogue tracassier, à l'un de ces imbéciles qui font une tempête dans un verre d'eau.

Au sortir du séminaire, il retrousse ses manches et prend le scalpel. Remarqué pour ses talents transcendants, il est nommé, en recevant ses diplômes, médecin interne de l'hôpital de Marine de Québec.

Cette vie sédentaire l'ennuie ; un beau matin, il prend son chapeau, s'échappe de la Pointe-aux-Lièvres, et va dresser sa tente à Rimouski.

C'est l'époque la plus originale de sa vie.

On comprend qu'un homme d'une pareille trempe. n'avait pas dû rester indifférent aux agitations de notre province. Ayant seize ans en 1837, le patriotisme au cœur, sur les épaules un volcan, voyant tout en ébullition autour de lui, il est facile d'imaginer avec quel enthousiasme il embrassa la cause des insurgés. Il prit au sérieux, la conjuration de ceux qui ne voulaient se servir d'aucun produit du commerce anglais, ne porta que des effets manufacturés dans le pays.

* « Révolutionnaire » ici, doit se prendre dans le sens d'hostile à l'Angleterre, et non autrement. M. Taché est aujourd'hui assistant-ministre de l'Agriculture.

Digitized by Google

Plus tard, le défunt *National de Québec* se vengeait de M. Taché qui l'éreintait, et qui finit par le tuer, en représentant le fougueux patriote avec son costume de *canoc*, * vêtu en étoffe du pays des pieds à la tête : "culotte d'étoffe, souliers d'étoffe, veste d'étoffe, gilet d'étoffe, et cheveux de filasse."

De ses idées d'alors, M. Taché n'a gardé qu'une chose; l'horreur du Saxon : il n'abhorre rien autant qu'un Anglais, si ce n'est un Américain.

A Rimouski, sa réputation d'homme éminent l'avait dévancée ; il eut la confiance et l'amitié de tous ; il fut la lumière et l'honneur de son comté. Sa pratique de médecin, qui l'entrainait partout sur cette côte, favorisait ses goûts d'aventures. Il visita les deux rives du fleuve, vécut de la vie des bois, séjourna dans les chantiers, observa les mœurs de nos voyageurs, s'assit dans le wigwam des Micmacs et des Montagnais, étudia tout, prit note de tout.

Dans toutes ses courses sur le fleuve, dans les campagnes, au milieu des forêts, il était dans son élément. Son ardente poitrine a besoin du grand air, de l'espace, l'atmosphère des villes l'étouffe. Il subit la vie de bureau, mais ne s'y accoutume pas. S'il eut vécu du temps de son ancêtre Joliet, il l'eut accompagné dans sa découverte du Mississipi.

Esprit essentiellement actif, incapable d'une heure de repos, M. Taché a essayé de tout, et de quelque chose encore ; il s'est même occupé de construction navale. Il est auteur du fameux navire à trois quilles, qui avait toutes les perfections, avec un seul défaut : celui de marcher comme l'écrevisse, ou plutôt de ne pas marcher du tout.

---

* *Canuck*, terme de mépris appliqué aux Canadiens-français par les personnes d'origine anglaise.

Digitized by Google

Du vivant du *National*, quand ses rédacteurs poursuivis à toute outrance par M. Taché, traqués partout, troués de part en part par son terrible épieu, ne savaient plus où se réfugier, ils se sauvaient à bord du navire à trois quilles, forçaient M. Taché à prendre la barre et naviguaient avec lui jusqu'à la paix.

En 1847, élu, à l'unanimité, membre du comté de Rimouski, il siégea au parlement jusqu'en 1857. Chargé par le gouvernement provincial de représenter le Canada à l'exposition universelle de Paris, en 1855, il en est revenu avec la croix de la Légion d'Honneur.

De 1857 à 1859, rédacteur du *Courrier du Canada*; de 1859 à 1869, inspecteur des prisons; enfin député-ministre d'agriculture et des statistiques depuis 1869.

Il a représenté, pour la seconde fois, le Canada à l'exposition universelle de Paris en 1867. Ceux-là seuls qui ont vu M. Taché à l'œuvre, durant ces deux expositions, savent quels services et quel honneur il a rendu à son pays dans ces deux occasions.

Au physique, M. Taché est de taille moyenne, allure vive, chevelure et barbe blondes, œil bleu clair, traits réguliers, mains parfaites, ce qui donne beaucoup de grâce à son geste, conversation facile et enjouée, rire intrumental, imitation perfectionnée de l'accordéon.

M. Taché a écrit je ne sais combien de brochures sur je ne sais combien de sujets. Partout étincellent, parmi bien des scories, des jets de lumière; partout on reconnait l'esprit large, dédaignant les minuties de la forme, bondissant de sommets en sommets, pour saisir et grouper les grandes idées.

Il excelle surtout dans la polémique; son passage au *Courrier du Canada* a relevé le ton de la presse dans notre pays.

Digitized by Google

Habile, caustique, mordant jusqu'au sang, rusé, prudent dans son audace, il avait été créé et mis au monde pour combattre et terrasser Cauchon. Seul, il a pu lui mettre le carcan, et il le gardera. Depuis lors, où qu'il aille, il le porte avec lui.

Modeste, M. Taché a pourtant son orgueil. Il n'a pas, tant s'en faut, la vanité de Chauveau ; mais il a sa vanité à lui propre, qui consiste à ne jamais dire comme les autres. Vif dans ses manières, on n'a pas à lui reprocher la rudesse de Cauchon ; mais il a ses moments d'aspérités. Il a aussi, quand il veut, le bon ton. l'urbanité de Chauveau.

C'est un de ces hommes tout d'une pièce, qui se détachent en relief sur une époque ; en le voyant, on pense à ces bronzes antiques coulés d'un seul bloc, que le temps n'a pu entamer ; figure digne et originale qu'on aime à regarder dans ce siècle de caractères uniformes.

Auteur, M. Taché est l'homme de sa vie. Il écrit toujours d'inspiration, d'un seul jet ; il a pris pour habitude de ne point raturer. Sa phrase, souvent rude et incorrecte, est toujours bouillante de verve et d'originalité. Ses idées étranges vous agacent, mais vous intéressent. Quand on ne le lit pas de plaisir, on le lit de rage. Le style, c'est l'homme.

Sa Pléïade rouge, publiée sous le pseudonyme de Gaspard Lemage, est un petit chef-d'œuvre du genre : très-soigné de forme, pétillant d'esprit et de malice. Cormenin l'eut signé.

Son plus beau titre est, sans contredit, son livre :— *Des Provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union Fédérale* (1858), livre vraiment prophétique, révélant une perspicacité de vue qu'eut admirée De Maistre. Lu ici avec intérêt, étudié en Europe ; il a eu parmi bien d'autres, pour admirateur M. de Montalembert. "C'est,

Digitized by Google

dit M. Rameau, ce qu'il y a de mieux et de plus complet sur la matière."

A l'origine de la confédération, on se contenta de le piller effrontément, sans en donner presque jamais crédit à l'auteur.

M. Taché s'est essayé même en poésie; hélas! c'est de la prose où les vers se sont mis.

En littérature, ses Trois Légendes, et l'Histoire du père Michel seront citées comme vérité de couleur locale; elles sentent bien "le terroir laurentien."

En général, style âpre et inégal, mais toujours saillant.

Dans ses mauvais jours, sa phrase ressemble à son vaisseau à trois quilles; elle ne marche plus, ou elle prend des embardées, saute de roc en roc, et va donner de la proue sur un obstacle imprévu, ensanglante en passant, l'oreille de Cauchon, écrase les doigts de Fabre.

C'est comme celà qu'un jour, elle a failli éborgner ce pauvre X. qui avait eu l'imprudence de plagier Flammarion, et de le lui jeter en brochure par le nez. L'infortuné X. rentra chez lui, tout meurtri et penaud, remportant sur son dos toute l'édition de sa brochure. condamné pour sa pénitence, pendant tout un hiver, à allumer son poèle avec.

Pour couronner ces belles qualités M. Taché est un chrétien ardent et sincère.

Caractère scabreux, mais intègre, franc comme l'épée du roi. Diamant superbe, mais pas entièrement taillé.

Au demeurant, grand cœur, grand esprit, l'un des plus nobles types qu'ait encore produit la race Canadienne.

Argenteuil, 6 Fevrier, 1872.

Digitized by Google

G. DE BOUCHERVILLE.

Nuda veritas.

Quand vous allez à Québec, il vous arrive quelquefois, sans doute, pour peu surtout que vous soyez membre du parlement provincial, de passer, en longeant les remparts, par un endroit que les habitants de la vieille cité guerrière appellent " la grande batterie." Alors, si vous descendez, en tournant le dos à la mesquine enceinte parlementaire, la ruelle étroite et tortueuse qui serpente à côté de l'antique muraille, votre œil se promène ébloui, sur le majestueux horizon qui domine fièrement les lourds canons de fonte dormant allongés au-dessus du rempart. Votre regard, tant qu'il peut aller, glisse sur les flots sombres du fleuve, caresse les vertes collines de la côte Beaupré, puis finit par errer sur la cime onduleuse et bleuâtre des Laurentides dont les pics les les plus élevés se drapent, au loin, dans un manteau de gaze vaporeuse, arrachée aux nuages errants dans le ciel

Mais autant il est grandiose, immense, cet horizon où le regard se perd avec délices, autant le trottoir, foulé par vos pas distraits, est étroit et serré contre le mur qui marque la limite des jardins du séminaire. Aussi, êtes-vous bientôt tiré de votre contemplation extatique par le bruit des pas d'un monsieur qui vient à votre rencontre. Comme vous allez lui faire place, vous regardez machinalement le passant. Puis, soudain, fleuve aux grandes eaux, collines verdoyantes et montagnes bleues, sont oubliés et vous contemplez curieusement, à la dérobée, celui dont la présence vous a tiré de votre rêverie,

Digitized by Google

Un vrai type. Cinquante-cinq ans. Grand, maigre, teint billieux, figure osseuse, barbe grisonnante, bouche fine, nez accentué, grand front méditatif, yeux bruns, profonds et tellement absorbés, qu'à voir leur regard en dedans, on les croirait séparés du monde extérieur par le verre des lunettes qui s'interposent entr'eux et les vains objets de la vie matérielle.

Connaissez-vous cet homme, c'est à peine s'il vous salue en murmurant quelques mots qui ne vous sont certainement pas destinés ; car il se parlait à lui-même quand vous l'avez rencontré. Lui êtes-vous étranger ; oh ! alors, il ne perçoit en vous qu'un obstacle et ne se range qu'instinctivement pour ne point s'y heurter.

—Assurément, me direz-vous, c'est, soit un poète, un philosophe ou un inventeur.

En effet, et plus même ; car ces qualités différentes, il les réunit toutes trois.

Poète, écrivain, il est l'auteur de ce roman fortement conçu que tous, enfants, vieillards, hommes graves et frivoles, dévotes et coquettes se rappellent avoir lu.

Qui ne connaît *Une de perdue deux de trouvées ?*

Qui ne se souvient de la sensation produite par ce récit ingénieux, large et sombre, lorsqu'il parut, d'abord en partie, je crois dans l'ancien *Album* de la *Minerve,* et plus tard, en entier, dans la *Revue Canadienne* d'aujourd'hui.

Pour ma part, je sens encore un frisson de terreur en relisant la scène du serpent.

Pierre de St. Luc, victime d'un guet-apens que lui a tendu le docteur Rivard, qui veut faire disparaître le jeune homme pour s'emparer de sa fortune, tombe au pouvoir de la mère Coco-Létard et de ses deux fils, tous les trois, gens de sac et de corde. Il est amené blessé, et sans connaissance dans le bouge de la mère Létard, où il

Digitized by Google

est descendu dans la cave, " attaché sur un lit de planches, dépouillé de ses vêtements, et baignant dans son sang."

Pluchon, complice du docteur, apporte à l'habitation des Létard une dame-jeanne qui contient un serpent à sonnettes vivant, et dont la morsure est mortelle. Le bandit ouvre la trappe de la cave et lance avec force la dame-jeanne qui se brise en éclats au fond du cachot.

C'est la nuit. Au dehors rugit la tempête ; le tonnerre et les éclairs sont déchaînés dans le ciel.

" Pierre de St. Luc s'était réveillé en sursaut, au bruit que fit la dame-jeanne en se brisant sur le plancher. Il entendit la trappe se fermer et crut distinguer, à la lueur de l'éclair qui avait illuminé le cachot, un reptile qui s'agitait au milieu des débris et des morceaux de verre brisé... Les sifflements aigus du reptile ne laissèrent plus de doute à Pierre de St. Luc, que ses geôliers voulaient le faire mourir sous les morsures mortelles du serpent qu'ils venaient de jeter dans son cachot. Les éclairs qui commençaient à se succéder avec rapidité, lui firent voir un énorme serpent à sonnettes, replié en spirales sur lui-même, la tête élevée, les yeux jetant des flammes et se balançant comme pour s'élancer...

"...Après quelque temps, le reptile lâcha un sifflement aigu, agita violemment ses sonnettes et se coucha le long du plancher, à l'endroit où il touche au mur. La direction que prit le serpent était opposée à celle dans laquelle se trouvait le lit de Pierre ; il put le suivre à l'espèce de bruissement que faisait le serpent en coulant sur le plancher, quoiqu'il avançât lentement et sans agiter ses sonnettes.

" Pierre retenait son haleine pour mieux entendre, car sa tête, retenue par une courroie sur un morceau de bois au lieu d'oreiller, ne pouvait se tourner ; il était

Digitized by Google

dans de cruelles angoisses ; quoiqu'il ne put plus voir le serpent, il sentit qu'il approchait de son lit, une sueur froide coula de son front ; bientôt il sentit le drap se soulever sur ses pieds, un corps froid glissait sur son corps nu... Toutes ses chairs frissonnèrent à ce contact... Le long de ses jambes, il sentait se glisser le reptile qui se trouvait attiré par la chaleur... Bientôt il vit la tête du serpent dépasser le drap qui était replié sur sa poitrine... Il sentait son haleine sur son visage... Pierre eut la force et la présence d'esprit de rester immobile, réprimant, autant que possible, jusqu'aux battements de ses artères. Peu à peu le reptile ramassa ses anneaux et se roula en spirales sur la poitrine de Pierre ; celui-ci, qui avait fermé les yeux, les sentit s'ouvrir malgré lui, par un effet spasmodique des nerfs, et ils s'attachèrent sur ceux du reptile qui brillaient comme deux charbons ardents ; il vit sa tête immobile, sa gueule entr'ouverte et montrant ses longues dents si fines, qui tuent avec tant de promptitude ceux qu'elles mordent. Attiré par une puissance magnétique, Pierre ne pouvait fermer les yeux, ni les détacher de ceux du serpent. Il éprouva d'indicibles sensations, il sentait ses forces l'abandonner, son sang ne circulait plus dans ses veines, le vertige commençait à s'emparer de son cerveau... Il lui semblait voir les yeux du serpent grandir démesurément... peu à peu, ses paupières se fermèrent et tout son corps tressaillit convulsivement... Le serpent fit entendre un sifflement... Pierre avait perdu connaissance."

Cette scène vraiment dramatique nous rappelle—outre dans les Incas de Marmontel, cette caverne peuplée de serpents et dans laquelle Alonzo se réfugie par une soirée d'orage—certain chapitre des *Mystères de Paris*, où l'on voit l'impossible héros d'Eugène Sue, enfermé

Digitized by Google

prisonnier dans une cave submergée par l'eau qui monte toujours, menaçante, terrible, inévitable, tandis qu'une bande de rats terrifiés se précipitent sur le malheureux qui, garrotté, ne peut que frémir de dégoût sous ces milliers de pattes grouillantes. Mais la scène *du cachot*, telle que décrite par M. de Boucherville, est infiniment supérieure à celle des *Mystère de Paris*, ouvrage si à la mode il y a vingt ans, et maintenant oublié. Oui, la crainte, l'effroi, l'horripilation que les deux écrivains ont voulu développer, en leurs lecteurs, par ces deux tableaux, atteignent une densité plus grande chez l'auteur canadien que chez le célèbre romancier français.

Malheureusement, à part les nombreuses négligences de style et de langage, un très-grand défaut dépare l'œuvre de M. de Boucherville. L'intérêt, si bien ménagé, si bien soutenu au commencement, loin d'aller croissant jusqu'à la fin, commence à languir dans la seconde partie et se traîne péniblement jusqu'à la fin. On dirait, dès que son héros a quitté ce pays aimé du soleil et nommé Louisiane, pour venir en Canada, que la verve de l'auteur s'est glacée au terrible vent de nos hivers.

Quelle raison donner de ce brusque changement dans le même ouvrage ?

Serait-ce que l'auteur écrivit la première partie du roman dans toute l'exhubérance de sa verve de jeune homme, tandis que la seconde fut terminée seulement vingt années plus tard, alors que ses illusions d'or avaient fait place à ce froid réalisme qui, n'ayant plus la force de créer, ne sait que pleurer sur sa présente impuissance et regrette les beaux rêves de sa jeunesse à jamais envolée ?

Nous croyons plutôt que ce défaut était incontrôlable, vu le caractère de l'auteur. N'avons-nous pas dit,

Digitized by Google

en effet, qu'il est à la fois poète, inventeur et philosophe. Eh! voilà! N'aurait-il eu que la seule qualité de romancier et il conduisait à bonne fin son ouvrage. Mais les deux autres hommes, qui sont en lui, ont paralysé le premier en voulant agir différemment chacun de son côté.

Ce matin, M. de Boucherville est poète. Le premier rayon de soleil qui s'est furtivement glissé dans sa chambre à coucher, était si gai, les eaux du vaste fleuve si calmes et grandioses lorsque l'auteur a fait sa promenade matinale vers certain bastion du rempart, si verdoyante était la vallée de Saint-Charles, la brise printanière avait de si doux parfums en venant caresser son front, que le poète enthousiasmé ne pense qu'à célébrer, dans quelque œuvre nouvelle, ces beautés de la nature auxquelles il est si sensible.

Il gagne son bureau en scandant sa pensée au bruit de ses pas. Arrivé dans son cabinet de travail, au conseil législatif, il trouve sur sa table le journal du matin. Il l'ouvre et le parcourt, d'un œil d'abord distrait, puis, de plus en plus attentif:—Tiens, murmure-t-il, quelqu'un aurait trouvé le mouvement perpétuel! Hum! Il me semble que je ne suis pas bien loin, moi, de l'avoir découvert...

Peu à peu, le journal lui glisse des mains. Lui ne s'en aperçoit pas; car son œil profondément rêveur, n'a plus que ce regard en dedans que nous lui connaissons.

Probablement, toutefois, que son procédé du mouvement perpétuel est incomplet, car il secoue sa rêverie et porte ses regards sur une table encombrée de paperasses et d'une pyramide de dictionnaires de toutes les langues connues.

—Bah! se dit-il, et j'oubliais mon travail sur une langue universelle. Allons! allons! à l'ouvrage. Je

Digitized by Google

n'ai pas fait grand'chose, hier. C'est ce diable de Faucher qui m'a fait perdre tout mon temps. Il a engagé la conversation sur la similitude entre les caractères astèques et les hiéroglyphes égyptiennes, ce qui nous a entraînés dans une interminable discussion, sur la physionomie à peu près identique des téocallis du Mexique et des vieux monuments égyptiens. Vite à l'œuvre, ou je n'aurai pas terminé la lettre A avant dix-huit mois.

Malheur à vous si vous intervenez alors, car il vous faudra certainement avaler durant une heure, plus de racines... de mots qu'il ne fallut autrefois de tubercules pour nourrir tous les solitaires de la Thébaïde.

Après avoir ainsi marié, pendant plusieurs heures, les syllabes les plus étranges et les plus étonnées de se rencontrer ensemble, un lambeau de nom français avec une bribe de substantif grec, une douce syllabe italienne avec quatre ou cinq rétives consonnes allemandes, il sent le besoin de reprendre des forces pour continuer sa gigantesque entreprise.

Mais en retournant à son logis, il fait rencontre d'une connaissance. On parle d'abord du chemin de fer du Nord, partant de M. Cauchon, puis des programmistes, des prêtres du comté de Champlain et de religion. Peu à peu on cause prédictions, prophéties, miracles, et notre héros de se lancer à corps perdu dans une dissertation interminable sur les prétendus miracles des brahmanes, les supercheries de Mahomet et les fureurs extatiques des jongleurs indiens.

Sa pensée prend dès lors un autre cours, et le dictionnaire de la langue universelle est renvoyé aux calendes grecques.

Aussi, ce soir, s'endormira-t-il en rêvant à la dixième et dernière incarnation de Vichnou.

Digitized by Google

C'est ainsi que ce savant infatigable, étudie, cherche ou invente continuellement. Trouvera-t-il jamais quelque chose ?

Après cela, comment voulez-vous que les œuvres de M. de Boucherville ne se ressentent pas des soubresauts d'un caractère aussi étrange. Un dernier trait de la mobilité des idées et des projets de l'auteur de *Une de perdue.*

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il part pour Montréal et que son absence sera de très-courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulent, et madame n'a pas de nouvelles de monsieur.

Grand émoi dans la famille. Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Est-il vivant ou mort ?

L'anxiété de tous est à son comble, quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

On l'ouvre ; elle est datée de Rio-Janeiro.

Il avait soudain pris fantaisie à notre héros d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil.

Argenteuil, ce 10 février 1872.

L'ABBÉ CASGRAIN.

Nuda veritas.

Par un beau soir du dernier été, je me promenais sur la terrasse de Québec, en compagnie d'un mien ami qui s'était fait mon cicerone durant mon séjour dans la capitale.

Le soleil se couchait. Son disque rougi disparaissait derrière les toits et caressait d'un dernier reflet d'or la flèche du lourd et vieux clocher de la cathédrale.

Digitized by Google

Nous marchions de long en large sur la plateforme. En nous retournant, nous ne pûmes retenir un cri d'admiration. Nos regards venaient de tomber sur la Pointe-Lévi, qui semblait embrasée par un immense incendie. Chaque toiture en fer blanc, chaque fenêtre lançait des gerbes de feu. L'église de Notre-Dame surtout, paraissait enveloppée d'un grand réseau de flammes, auxquelles la rapide inclinaison du soleil prêtait une illusoire mobilité.

Peu à peu, ces teintes chaudes devinrent moins vives. Les fenêtres les plus près du sol cessèrent de refléter ces feux brillants, qui s'évanouirent après avoir illuminé les toits d'un dernier éclat. Seul, le coq élevé du clocher se paraît encore d'un dernier rayon d'or tremblant dans l'espace, à côté du pâle croissant de la lune qui se levait dans l'azur pâli du ciel.

—Tonnerre! que c'est beau! s'écria tout près de moi une voix sonore.

Je me retournai.

C'était un prêtre qui venait de lâcher cette exclamation un peu mondaine.

J'en manifestai quelque surprise à mon ami qui me répondit en riant.

—Cesse de t'étonner de ce petit juron, bien innocent du reste, puisque celui qui le profère est notre poète enthousiaste, l'abbé Casgrain.

—Quoi! m'écriai-je, avec une curiosité respectueuse, c'est l'abbé Casgrain, l'auteur des *Légendes et de l'Histoire de la Mère de l'Incarnation!*

Il est brun, grand, bien fait. Son pas est fier. Il porte haut la tête, et toute sa personne est empreinte d'une belle marque de distinction. Sa figure grande, sans toutefois être longue, reflète, de prime-abord, l'intelligence et l'inspiration. Le nez est droit et ferme,

Digitized by Google

le front noble, la bouche bien découpée, mais un tant soit peu moqueuse aux coins. L'abbé a les dents belles, très-belles, si belles que quelques dames prétendent que c'est pour les mieux montrer qu'il rit si largement et si souvent.

—M. l'abbé, je vous recommande ces belles médisantes, si jamais elles se confessent à vous.

Mon ami, qui connait très-bien l'abbé Casgrain,—ils s'étaient tous deux salués fort amicalement—s'empressa, à la demande que je lui en fis, de me donner sur notre populaire écrivain les renseignements qui suivent.

L'abbé Casgrain est aristocrate dans sa personne et démocrate dans ses idées. Sans être compassées, ses manières sont dignes, et gracieuses sans familiarité. Il sait fort bien ce qu'il vaut et n'affiche ni fausse modestie, ni amour propre exagéré.

Par les hommes, il vient du peuple. Son bisaïeul qui était soldat, prit part à la fameuse bataille de Fontenoy, où les chevaleresques gardes françaises crièrent aux Anglais: "Tirez les premiers, messieurs!" Du côté des femmes, il se rattache aux Baby de Ranville dont il a conservé la belle devise: "Au camp valeur, au champ labeur." L'alliance de ces deux sangs explique les contrastes de son caractère aristo-plébéien.

Il est fils de feu l'honorable Charles Eusèbe Casgrain. Né à la Rivière-Ouelle en 1831, il entra au collége vers 1844. L'indépendance de son caractère s'y manifesta tout de suite. Paresseux à ses heures, il n'étudiait que ce qui lui plaisait. Turbulent, frondeur, il affichait tout haut des idées de liberté puisées dans certains livres des philosophes, de l'école de Bernardin de Saint-Pierre. Notre futur abbé avait déterré ces bouquins, dans un coin poussiéreux de la bibliothèque des prêtres du collége, et les lisait, en cachette, entre un thème latin

Digitized by Google

qui n'aurait certes pas eu même les honneurs d'un dernier accessit et les œuvres romantiques de Chateaubriand. Ces gamineries effarouchèrent ses maîtres, qui ne pouvaient retenir un frisson d'épouvante en songeant aux désastres que le futur philosophe causerait bientôt dans le monde. Car songer à faire un prêtre de cet élève indiscipliné, à leur yeux, c'eût été folie.

Cependant, le jeune Casgrain avait pour professeur d'humanité, un homme d'une belle science et d'un grand esprit, qui, lui, ne s'effrayait pas comme ses confrères. C'était M. Bouchy, prêtre français, ancien professeur au collége Stanislas, à Paris, et ami de Lacordaire, avec lequel il entretenait une correspondance de lettres amicales. Sous cette habile direction, les talents littéraires du jeune homme prirent un rapide développement. Le contre-coup de la révolution littéraire de 1830, se faisait sentir jusque sur nos rivages depuis quelques années, et la belle imagination du futur auteur des *Légendes Canadiennes* s'imprégna des élégies de Lamartine et des Odes de Victor Hugo. Je ne jurerais pas qu'il ne dévorât aussi *les Contes d'Espagne* de Musset, et la *Comédie de la Mort* de Théophile Gautier.

A cette époque paraissait la belle *Histoire du Canada* de M. Garneau. Sur les bancs du collége, on s'arrachait les volumes à mesure qu'ils paraissaient. Cette lecture, qui dévoilait tout-à-coup à la race canadienne-française, la splendeur épique de son passé, fut une révélation pour le jeune enthousiaste. Dès lors, il forma le désir d'exploiter, à sa manière, ce beau filon d'une mine inépuisable. Chacun sait que l'auteur de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* a tenu parole.

En 1853, M. Casgrain secoua la poussière de ses souliers sur le seuil du cachot collégial, et prit sa volée vers les sphères mondaines, en fredonnant, de sa fraîche

Digitized by Google

voix de vingt ans, les plaintes amoureuses du *Lac* et de la rêveuse Elvire,

Comment se fit-il que l'idée lui vint d'étudier la médecine? C'est ce que je ne saurais dire. Car cette science, d'un réalisme terrible, a rarement marché de pair avec la poésie. Les affreux secrets que découvre le scalpel, contribuèrent-ils à désenchanter le jeune Esculape? ou, quelque amère déception, comme nous en avons, plus ou moins, rencontré au seuil de notre jeunesse, lui fit-elle perdre tout d'un coup ses illusions? Mystère! Toujours est-il qu'après avoir mélangé la rhubarbe et le séné pendant quelques mois, le jeune clerc-médecin renversa, un bon jour, mortier et pilon d'un coup de pied, jeta pudiquement ses habits de laïque sur quelque sujet de dissection, et courut à toutes jambes se renfermer dans une cellule du grand séminaire de Québec. Il avait brusquement rompu avec le monde. Trois ans après, il était prêtre, et un saint prêtre encore.

D'abord professeur au collége de Sainte-Anne, puis vicaire à la cure de Notre-Dame de Québec, il a consacré ses journées aux devoirs sacrés de son ministère et le loisir de ses soirées... aux Muses, dont il est resté le chaste amant.

En 1861, il fut un des brillants esprits qui imprimèrent aux lettres canadiennes l'irrésistible essor donné par les *Soirées* et le *Foyer*. Garneau, père et fils, Crémazie, Taché, De Gaspé, Ferland, Fréchette, Lemay, LaRue, Auger, C. Légaré, Marchand,—j'en passe et des meilleurs—tels furent les beaux talents qui ont assuré, en groupant leurs écrits dans ces deux recueils, le développement littéraire qui excite aujourd'hui le zèle ardent de la jeune génération.

Digitized by Google

Publiées en volume en 1861, les *Légendes* de l'abbé Casgrain avaient d'abord paru dans le *Courrier du Canada* et dans les *Soirées*. Leur style, extrêmement imagé, attira à leur auteur bien des récriminations de la part de certains esprits hargneux, qui ne veulent rien voir au-delà des vers froidement corrects de Boileau, et des ennuyeuses tirades de feu l'abbé Delille, dont Dieu ait l'âme en sa sainte garde.

La prose vivement colorée des *Légendes* ouvrait une nouvelle ère aux lettres canadiennes. Je ne veux pas dire cependant, que l'œuvre fut parfaite. Non, c'était celle du jeune homme qui, rempli d'une exubérance poétique longtemps contenue, ouvrait toutes grandes les écluses de son imagination, et donnait un libre cours au torrent.

Selon moi, l'on peut comparer les *Légendes* à une fraiche, belle et rêveuse jeune fille, un peu trop surchargée de bijoux. Ceux-ci sont brillants, fins, délicats, j'en conviens; mais j'aimerais mieux, moins de bagues à ses doigts effilés, et pas autant d'or et de diamants sur les gracieux contours de cette admirable poitrine.— Mille fois pardon, M. l'abbé, de cette comparaison, qui sent d'une lieue son enfant du siècle. Que voulez-vous? je n'ai pas complètement renoncé, moi, aux pompes de ce monde.

En 1864, l'abbé Casgrain publia l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*. C'est son chef-d'œuvre. Ce grand tableau des temps héroïques de la colonie, tient le premier rang dans la galerie de nos œuvres littéraires. Imagination hors ligne, grandes et nobles idées, style chatoyant et pur, revenu des fougueux écarts des *Légendes*, récit ingénieux et touchant, toutes les qualités d'un beau et bon livre s'y sont donné rendez-vous.

Digitized by Google

Les énormes recherches qu'il fallut faire pour la composition de cet ouvrage, faillirent être funestes à l'auteur. Ses yeux étaient tellement brûlés par la fièvre du travail, qu'il fut près de perdre la vue. Durant cinq mois, ce martyre de la plume dut rester enfermé dans une chambre noire. Quelles angoisses ne dut-il pas souffrir pendant tout ce temps, de la privation de ses livres bien-aimés ! C'est alors que la douce résignation du prêtre dut calmer les transports de cette âme ardente, qui n'a qu'un but, (j'envisage seulement la question au point de vue de l'homme de lettre), celui de contribuer à fonder une littérature nationale. Heureusement que les bons soins de sa famille l'ont préservé, et nous tous aussi, de cette perte irréparable.

M. Casgrain n'est cependant pas encore tout à fait rétabli ; et c'est à peine s'il peut consacrer aujourd'hui, au moyen toutefois d'un secrétaire, quelques heures par semaine à ses travaux chéris. Ses pauvres yeux souffrent encore des veilles prolongées d'autrefois.

Cela ne l'a pourtant pas empêché d'être, durant tout ce temps, l'un de nos plus féconds écrivains. Le public a lu avec le plus grand plaisir les charmantes biographies de MM. Falardeau, Aubry, Garneau, et de Gaspé (délicieux croquis de mœurs canadiennes).

Son zèle à produire est connu de chacun. Mais ce que tous ne savent pas, c'est la joie qu'il éprouve à encourager les jeunes auteurs. Il les anime et de l'exemple et de ses conseils ; et lorsqu'ils réussissent, loin de jalouser leurs succès, il en ressent une ineffable satisfaction. Alors il embouche hardiment la trompette de la renommée et jette au loin de joyeuses fanfares, annonçant la bonne nouvelle.

L'abbé, qui est énamouré de notre belle histoire, s'occupe aussi beaucoup de recherches archéologiques.

Digitized by Google

Il est, sur ce point, l'émule et l'ami du savant abbé Laverdière. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les deux superbes éditions des *Œuvres de Champlain* et du *Journal des Jésuites*, pour se convaincre de leurs immenses recherches.

Parmi leurs découvertes, il en est une pourtant, dont la querelle fait tache sur leur réputation ; c'est celle du tombeau de Champlain. Vous vous souvenez tous de l'étourdissante discussion que souleva la trouvaille, lorsque Drapeau * s'en vint planter entr'eux l'étendard de la dispute. Les savants, sont gens naturellement paisibles... lorsque vous ne les contrariez pas ; mais faites mine de douter de leurs assertions, et voilà ces pigeons changés en vautours. Leurs plumes se hérissent, ils montrent les ongles, ils claquent du bec, ils sont furieux.

Laverdière crie, Drapeau conteste, Casgrain se tient tout ahuri, entr'eux ; enfin, la mêlée devient générale. Les horions pleuvent à droite et à gauche sur chacun indistinctement, tant qu'enfin un coup bien appliqué, envoie Drapeau rouler sanglant dans la côte de la Montagne. Il s'en va tomber lourdement au pied de l'escalier qui mène à la rue Sous le-Fort-

Mais cet effort suprême avait achevé Laverdière, qui s'affaissa mourant sur l'emplacement de l'ancienne église de Notre-Dame de Recouvrance. Casgrain aveuglé, meurtri, éreinté, ne se retira de la mêlée que pour se se trainer sur la cime de la côte de la Montagne, près du bureru de Poste, endroit, parait-il, où aurait pu s'élever la chapelle de Champlain.

* Stanislas Drapeau, typographe de son métier, est employé depuis nombre d'années au ministère de l'Agriculture.

Digitized by Google

Là, il est resté tout éclopé. C'est à peine s'il a, de temps en temps, la force de lever la tête pour jeter un coup-d'œil sur les deux vaillants champions tombés, l'un à droite l'autre à gauche. Il prête aussi l'oreille... mais il ne voit et n'entend plus rien ; car les deux antagonistes restent sans mouvement dans le silence de l'oubli du tombeau de Champlain ....

Cependant, les blessures de l'archéologue ne sauraient altérer en rien la glorieuse vitalité de l'homme de lettres ; et l'abbé Casgrain a non-seulement la satisfaction de voir que ses écrits lui survivront ; mais il peut être sûr encore d'être compté, par nos descendants, comme l'un des pères de l'église littéraire.

Argenteuil, 21 février 1872.

A. GÉRIN-LAJOIE.

Nuda veritas.

Ottawa, la cité neuve, un pied dans la forêt, un autre en pleine civilisation ; la ville des chantiers et des hommes politiques ; l'hôtellerie des voyageurs et la capitale de la puissance ; Ottawa n'est pas sans charmes pour le visiteur, même après une excursion à Montréal et à Québec. La jeune capitale a sa physionomie propre, bien caractérisée ; favorisée par la nature, elle est couronnée d'un monument qui ferait l'orgueil de plus d'une cité européenne.

Je faisais ces réflexions, l'an passé, en parcourant, pour la première fois, les rues de la ville. Les caprices de la promenade m'avaient conduit au bord de la chûte

du Rideau, où je m'étais arrêté pour contempler à mon aise, le magnifique panorama qui, de cet endroit, se déroule sous les yeux.

A mes pieds tombait la nappe d'eau blanche et uniforme, si régulière qu'on dirait un rideau tiré sur la rive. Au bas de l'escarpement, coulaient impétueuses, les vagues fauves de l'Ottawa gonflé par les eaux du printemps. La vue remontait jusqu'au delà du pont, d'où l'on apercevait les rapides, dont les flots de neige, bondissant de rochers en rochers, comme une furie échevellée, se précipitaient dans les Chaudières. Les sourds grondements des chûtes, mêlés aux bruits confus des scies de moulins, dont les bras d'acier se balancent incessamment, descendaient jusqu'à nous avec les rafales de la brise. Les deux rives boisées de la rivière, se découpaient en arêtes vives et gracieuses sur l'azur éclatant du ciel. A gauche se prolongeait, en serpentant jusqu'à l'horizon, la falaise escarpée sur laquelle est assise la ville d'Ottawa.

Mais l'objet qui attire l'attention, qui finit toujours par fixer les regards, c'est le Palais Législatif, dont les masses imposantes, appuyées sur la plus haute éminence, et surmontées de leurs aiguilles et de leurs toitures gothiques, dominent tout le paysage.

Pendant que je communiquais mes impressions à mon compagnon de flânerie, nous vîmes venir, de l'autre côté du Rideau, deux promeneurs, un monsieur et une dame, accompagnés de leur anfant, qui vinrent s'asseoir en face de nous, au bord de la chûte, sur un gradin naturel formé par le rocher.

Il y avait un air de sérénité et de bonheur si calmes sur les figures de ces deux époux, qui s'amusaient à voir jouer leur enfant à leurs pieds, qu'on se sentait heureux rien qu'à les regarder.

Digitized by Google

L'homme était de petite taille, bien pris des épaules, le corps long et les jambes courtes, ce qui le faisait paraître, lorsqu'il était assis, d'une taille moyenne. Il avait les cheveux, les favoris et les yeux bruns, une forte moustache d'une nuance plus claire, rien de saillant dans les traits encadrés dans une figure ronde. Cependant, avec cette apparence ordinaire, cette physionomie avait un charme qui ne pouvait provenir que d'une âme exquise ; son regard et son sourire étaient d'une douceur inexprimable, et le timbre de sa voix, dont on ne saisissait qu'un murmure indistinct, paraissait aussi doux. En un mot, mon attention avait été entièrement captivée par l'air et les manières pleines de bonté et de bonhommie de cet étranger.

—Connaissez-vous cet homme, demandai-je à mon compagnon ?

Comment, dit-il, vous ne connaissez pas M. Gérin-Lajoie, le bibliothécaire * des Communes !

—Ah ! vraiment, c'est lui ; son nom et ses écrits me sont connus depuis longtemps ; mais je n'ai jamais eu l'avantage de le rencontrer.

—Il ne faut pas que vous quittiez Ottawa sans faire sa connaissance. Soyez chez moi demain à dix heures, et j'irai vous présenter à lui, à la bibliothèque.

M. Gérin-Lajoie est né à Yamachiche en 1824. Il fit des études brillantes au collége de Nicolet. Il n'était pas encore sorti de l'enfance, que les lettres étaient devenues pour lui une passion : la muse de la poésie chantait à son oreille des vers qui coulaient de sa veine facile comme l'onde de la fontaine.

Outre une foule de pièces fugitives, il écrivit à l'âge de dix-huit ans, sa tragédie canadienne : *Le jeune La-*

* Assistant bibliothécaire.

Digitized by Google

tour, qui fut représentée au collége de Nicolet, et imprimée plus tard dans le *Répertoire National*.

Parmi bien des défectuosités, des inexpériences, il y a dans cette pièce, des scènes singulièrement frappées, des mouvements de passion qui surprennent chez un adolescent, auquel le théâtre était complétement étranger, et qui n'avait eu, sous les yeux, que de rares modèles.

Le passage de M. Lajoie au collége de Nicolet a fait époque dans le passé de cette institution.

Un jour, durant le grand silence de l'étude, il entendit gronder le canon de Saint-Denis et de Saint-Eustache; les cris lointains de la révolution de 1837 parvenaient jusqu'à son oreille. Les victimes de l'échafaud pendaient à la corde fatale; et il vit passer sur le fleuve, les déportés canadiens qu'on traînait enchaînés sur la terre d'exil. Alors il détacha sa lyre suspendue aux grands pins de Nicolet, et il chanta, en pleurant, cette naïve ballade, si émue, si touchante, dans sa simplicité, qu'elle est devenue la plus populaire de nos chansons canadiennes, puisque *La Claire Fontaine* est d'origine française.

Un Canadien errant, etc.

Partout où il y a des Canadiens errants (hélas! on les compte par demi-million!) la ballade du poète nicolétain retentit et rappelle aux exilés la patrie perdue. On l'a entendue fredonnée dans les rues de Paris, et elle a réveillé les échos des Montagnes Rocheuses. Est-il un coin de l'Amérique du Nord où elle n'a pas été chantée?

Par un singulier caprice de poète, cette romance n'est composée que de rimes masculines, comme la

Digitized by Google

traduction de la mélodie de Thomas Moore par M. Réal Anger.

La cloche tinte au vieux clocher, etc.

Aussi timide et plus humble qu'un enfant, Gérin-Lajoie rougit au moindre éloge ; et tant il a peur d'entendre parler de ses écrits, que d'aussi loin qu'il aperçoit le titre d'un de ses livres, il fuit comme devant le gueule d'un pistolet.

Il eut pourtant, un jour, une jouissance d'auteur qui le fit arrêter ; elle était si suave, si discrète ! Il passait dans une rue déserte et pauvre d'un des faubourgs de Toronto, lorsqu'il entendit une douce voix de jeune fille sortir de la fenêtre ouverte d'une mansarde. Il crut reconnaître une note familière à son oreille. La voix était si mélancolique, la barcarolle si dolente, qu'il s'arrêta à l'angle de la rue et écouta. La voix disait :

Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Son cours classique terminé, Lajoie détacha sa ceinture verte, fit découdre les nervures blanches de son capot, et vêtu de son habit vieux-neuf, l'escarcelle légère, il se rendit à Montréal, décidé à faire la conquête d'une robe d'avocat.

Ce furent de rudes années pour notre jeune clerc, livré pour vivre, à ses propres ressources. Il se fit correcteur d'épreuves au bureau de la *Minerve*. Bientôt il monta jusqu'au *fait divers*, et gravit enfin jusqu'au premier article. Mais avant d'arriver au fauteuil éditorial, que de durs combats n'eut-il pas à livrer contre la misère ! Les propriétaires du journal oubliaient souvent de le payer ; et Lajoie, plus timide que jamais,

Digitized by Google

croyant que tout le monde voyait le vide de son estomac et les égratignures de son vêtement, ne se rendait au bureau de la rédaction et n'en revenait que par des rues détournées.

Jours d'épreuves austères, mais précieux, qui trempent le caractère d'un homme. Honorable pauvreté pour celui qui a su la vaincre à force d'énergie, et frayer sa route en se rendant utile à ses concitoyens.

M. Lajoie a été l'un des fondateurs de l'Institut-Canadien de Montréal, dont il a été président pendant plusieurs années.

La phase politique que le Canada traversait alors, était tourmentée de passions ardentes. Engagé au premier rang dans la mêlée, Lajoie eut à soutenir des fatigues qui finirent par altérer sa santé.

Autant pour s'instruire que pour se reposer, il fit un voyage aux Etats-Unis, où il séjourna pendant plusieurs mois. Il revint avec des notes et des observations qui rendirent ses travaux plus pratiques et plus utiles à son pays.

Nommé, en 1852, traducteur français à la Chambre d'Assemblée; puis assistant bibliothécaire, il occupe encore aujourd'hui la même position à la Chambre des Communes.

Auteur d'un *Catéchisme politique mis à la portée du peuple*, il a été l'un des fondateurs et des directeurs des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer Canadien.*

Ce fut dans l'une et l'autre de ces deux revues, qu'il publia son histoire de *Jean Rivard,* dont nous laisserons faire l'éloge par une plume étrangère.

" We heartily wish that every young man in our Province who feels tempted to try his fortune in a foreign land, or in the more common of the learned professions, rather than win his way to independence by

the cultivation of the soil, had an opportunity of perusing the pages of this admirable story. It details the hardships and success of the new settlers, points out sources of enjoyment and profit, and inspires the doubting or desponding by the prospects of approaching comfort and independence."—W. ELDER. *Journal,* (St. John, N. B.)

En écrivant *Jean Rivard,* M. Lajoie n'a pas eu l'intention de faire un roman, il a simplement voulu personnifier et dramatiser la vie du défricheur canadien ; et il a admirablement réussi. Le plan de l'ouvrage est bien conçu, le style est naturel et gracieux, l'intérêt ne languit pas. Jean Rivard grandira avec le temps : c'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action.

Gérin-Lajoie a des originalités de caractère aussi amusantes qu'inoffensives. Savez-vous comment il a perdu l'habitude de chanter à demi-voix, quand il marche seul dans la rue ? Pendant qu'il demeurait à Toronto, il se rendait, un beau matin, selon son ordinaire, à son bureau en fredonnant ses airs favoris, lorsqu'il s'aperçut qu'une troupe de petits gamins le suivaient en se le montrant du doigt, et en chuchotant tout bas : *Here is the man who sings ! Here is the man who sings !*

Devineriez-vous une des professions qu'il aurait le mieux aimée dans le monde ? Je vous le donne en mille. Cherchez, fouettez-vous l'imagination ; vous n'y êtes pas. Jetez votre langue aux chiens.

Vous le dirai-je ?—Fondeur de cuillères ! oui, fondeur de cuillères !... Vous riez ! Ecoutez son explication.

Qui ne connaît l'histoire des frères Grimm, ces patients chercheurs, qui ont parcouru toute l'Allemagne pour retrouver et recueillir les traditions, légendes et

Digitized by Google

chansons de leur patrie. Gérin-Lajoie rêvait le même projet.

—Pour mieux réussir, disait-il, dans une pareille entreprise, le meilleur moyen serait de se mettre fondeur de cuillères. Voyez-vous, on serait admis dans toutes les familles, même dans les campagnes les plus reculées, sans éveiller aucun soupçon ; et, pendant qu'on aurait l'air occupé uniquement de son métier, on observerait le peuple chez lui, on saisirait ses mœurs sur le fait, dans leur état naturel ; on interrogerait ses souvenirs. Il vous raconterait ses histoires, ses traditions, avec ses naïves expressions, avec ses paroles toutes crues de vérité, avec ses tournures simples, mais vives, dont lui seul possède le secret.

L'hilarité fut grande parmi la gente lettrée, lorsque Lajoie énonça, pour la première fois, son ingénieuse idée.

Il y a deux parts dans la vie de Gérin-Lajoie. L'homme d'aujourd'hui n'est pas l'homme d'autrefois.

Autrefois, c'était le poète, avec ses rêveries, avec ses chansons, avec ses enthousiasmes ; c'était le journaliste, le polémiste qui écrivait l'article mélitant, chargé à mitraille, qui haranguait les électeurs sur la place publique.

Aujourd'hui, c'est l'homme de cabinet, calme, silencieux, méditatif, un livre de philosophie ou d'économie politique à la main, cherchant quelque nouveau moyen d'amener le progrès et le bonheur parmi les hommes ; ou mieux encore, c'est le père de famille, heureux au foyer domestique, entouré de sa femme et de ses enfants, ayant toujours sur les lèvres une bonne et utile leçon, un conseil sage, un service à proposer pour faire plaisir à un ami ; tout cela arrosé du vieux vin de la gaité française.

Digitized by Google

L'utile a, peu à peu, envahi le domaine de la poésie.

Cependant, Gérin-Lajoie cultive encore, dans un coin de sa pensée, quelques fleures d'illusion ; il bâtit des châteaux en Espagne. Il a surtout un rêve qu'il caresse, qu'il choye, qu'il espère réaliser tôt ou tard.

Il voit, tout là-bas, dans une campagne retirée, paisible, ni trop loin ni trop près du village, une jolie ferme bien cultivée. Sur la ferme, une maison proprette, ni trop grande ni trop petite, avec des arbres autour, un jardin et un verger.

Un petit vieillard, à cheveux grisonnants, parcourt ce domaine, s'occupe d'améliorations, consulte ses voisins, leur parle de la récolte, d'un nouveau système plus économique de drainage ou d'assolement.

Lorsqu'il traverse la cour, les pigeons descendent du colombier, et viennent s'abattre autour de lui ; un essaim de poules accourent manger, en caquetant, une poignée de grains qu'il leur jette, tandis que le coq, fièrement perché sur la clôture, chante à tue-tête son *Canadien errant*.

Un beau soleil chaud, de juillet ou d'août, réjouit cette scène champêtre, douce comme une idylle.

La laitière passe parmi les vaches, et s'en retourne à la maison portant deux chaudières pleines de lait jusqu'au bord et couvertes de deux doigts d'écume, que les enfants enlèvent avec leurs mains.

Le petit vieillard caresse, en passant, sa génisse de race ayrshire qui se frotte tranquillement le dos le long de la barrière ; il interroge les moissonneurs qui arrivent devant la grange avec une charrette ployant sous les gerbes de blé, dont il écrase entre ses mains quelques épis pour s'assurer qu'ils sont beaux et bons.

Digitized by Google

Enfin, content de sa journée, il va s'asseoir sur sa galerie, et regarde, en souriant, le soleil se coucher, tout rouge, derrière le côteau.

Est-il nécessaire de dire que ce petit vieillard, c'est Gérin-Lajoie en personne ?

Excellent homme ! Si tout le monde était bon et parfait comme lui, on verrait reparaître l'Eden sur la terre.

Argenteuil, 26 Février 1872.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Nuda veritas.

—Eh bien, M. Lajoie, comment trouvez-vous que je vous trouve ? Votre portrait ne dépare pas notre galerie canadienne. Pour un peintre du pays, il n'est pas absolument mal-venu. La ressemblance est passable. Ce n'est pas fort de couleur ; mais le dessin me paraît bon. Le dessin, voyez-vous, c'est la qualité du peintre portraitiste. Après cela, il attrape la couleur s'il peut. Mais il ne doit jamais oublier que la physionomie est, avant tout, dans les lignes.

—Vraiment, M. Lépine, vous m'avez mis dans la confusion ; vous me peignez trop en beau, et réputation oblige.

—Même sous votre costume de fondeur de cuillère ?

—Quant à cela, je vous avouerai que j'aurais autant aimé un accoutrement moins étrange.

—Allons donc ! Vous n'y pensez pas ; rien de plus pittoresque. Et puis ce......

Digitized by Google

—Pardon de vous interrompre, M. Lépine, mais je crois qu'on frappe à votre porte.

—Entrez.

La porte s'ouvre, et dans l'entrebaillement se dessine la silhouette d'un petit homme assez gros, prestement cambré sur sa colonne vertébrale, et qui salue, en souriant, avec une politesse urbaine. Il entre en se dandinant, un poing sur la hanche, froissant une paire de gants entre ses doigts, et va s'asseoir près du chevalet sur lequel sèche un portrait fraîchement ébauché de David.

Tiens, M. Chauveau ; soyez le bien-venu. Vous êtes ponctuel, et moi aussi. Je n'ai plus qu'à donner un coup de pinceau au portrait de M. Lajoie, à lui grisonner les cheveux, et à lui tirer les oreilles... Bien, voilà.

Maintenant, à vous M. le Ministre. Quel genre de portrait désirez-vous : face ou trois-quart ?

—J'aimerais assez un profil.

—Un profil, dites-vous ! Mais y avez-vous réfléchi ! Vous avez le profil de votre caractère. Voyez plutôt : front et menton fuyants, nez plus qu'ordinaire. Si j'étais disciple de Lavater, je dirais que vous avez du lapin dans la physionomie. En vous voyant, je pense à cette épigramme dirigée contre Louis XVIII, lorsque fut exposé, pour la première fois, le portrait de ce prince par le peintre Gros. Peut-être avez-vous lu ce quatrain, que le *Journal de Paris* a reproduit tout récemment, le quinze janvier passé, si je ne me trompe,

> De la peinture admirez la magie,
> Le Gros l'a peint, notre bon souverain
> Qu'en le voyant, chacun s'écrie :
> Le Gros l'a peint, Le Gros l'a peint !

Digitized by Google

Louis XVIII, qui était un homme de beaucoup d'esprit, fut le premier à rire de l'épigramme, et répondit par ce bon mot :

—Les Français s'amusent, laissons-les faire. Tant qu'ils riront, ils resteront tranquilles.

M. Chauveau est aussi un homme d'esprit, un gentilhomme aussi, il a la repartie fine, la saillie piquante. Pour cela, il est bien français. Nul ne sait mieux que lui saisir l'à propos pour décocher la parole à détente. C'est à lui qu'on doit ce bon mot à l'adresse de son *ami* Cauchon, lorsque fut exposé, pour la première fois, dans les couloirs du palais législatif, à Ottawa, le portrait du président du Sénat, avec ce luxe de dentelles et de soiries qui amusa si fort le public.

—C'est bien Cauchon, dit Chauveau ; mais, ajouta-t-il en haussant les épaules, il a trop de *soies*.

M. Chauveau est entre deux âges, ni jeune ni vieux. Sa petite personne *rotonde* est encore leste ; sa marche est ferme et agile. D'autre part, ses cheveux grisonnent ; les muscles de son visage commencent à s'affaisser. Ses grands yeux bleus, à fleur de tête, remarquables par leur douceur, n'ont plus cet encadrement de jeunesse qui donnait du velouté à leur éclat. Sa voix claire, et légèrement nazillarde, est plus brève. Les contradictions de la politique, qui aigrissent sa nature irritable, l'ont rendue saccadée. L'accent anglais, dont il n'a jamais pu se défaire, est plus remarqué.

Né avec une intelligence vive et prime-sautière, son développement fut précoce : il serait devenu un homme, s'il n'avait pas eu le malheur irréparable d'être élevé par des vieilles filles. Sa nature, plus sensible que forte, en a subi une entorse dont elle n'a pas guéri.

En mettant le pied hors du berceau, le petit Pierre était un petit prodige. Ses tantes qui l'adoraient, et

Digitized by Google

qui le gâtaient plus encore, étaient dans l'admiration devant ses traits d'esprit. Sa mémoire heureuse retenait tout ce qu'on lui confiait. On lui faisait apprendre de petits compliments, des historiettes, des fables ; et il débitait cela debout sur un meuble, avec geste et entrain, aux applaudissements de son auditoire. De là datent ses premiers triomphes d'éloquence : pour tribune, un tabouret, pour manteau d'orateur, une jaquette. Acclamé avant l'âge, il n'a jamais oublié l'odeur de ce premier encens.

Elève du séminaire de Québec, ses études furent brillantes. Sous le capot du jeune rhétoricien, on entrevoyait l'étoffe du littérateur. Les écoliers n'avaient pas mis grand temps à deviner et à lui faire expier les défauts de son éducation féminine. Cet âge est sans pitié.

Sa trop grande sensibilité mettait en éveil leurs railleries. Pour un mot, pour un geste, pour la moindre moquerie, il pleurait.

—Qu'a-t-on fait encore à M. Chauveau ? demandait, un jour, le maître de classe.

Un grand écolier efflanqué, armé d'un nez de Paganini, se lève.

—C'est moi, dit-il, qui ai envoyé un cartel à M. Chauveau ; je l'ai provoqué en duel à coup de nez.

Celà n'empêcha pas qu'au sortir de ses études, M. Chauveau ne fût un des jeunes gens les plus distingués de son époque. Les dangers et les malheurs de son pays avaient surexité son patriotisme. Rendons-lui cet hommage ; les premiers accents de sa muse poétique furent un cri d'indignation. Il fallait du courage pour crier honte et malédiction au tyran sur les tombes de Duquette et de Lorimier. Les vers sont nuls, mais l'effort est généreux.

Digitized by Google

Admis au barreau après ses quatre ans de cléricature, il eut peu de soucis de se créer une clientelle. Ses goûts et ses talents d'écrivain le poussaient naturellement vers la carrière politique. Elu membre du parlement en 1844, il continua de siéger jusqu'en 1855. Deux fois, il prit place sur les banquettes ministérielles, d'abord avec le portefeuille de Solliciteur Général pour le Bas-Canada, puis avec celui de Secrétaire-Provincial.

Surintendant de l'éducation depuis 1855, il occupe depuis 1867 le fauteuil de premier ministre dans l'assemblée législative de la province de Québec.

Ses premiers écrits avaient paru dans le *Canadien*, et l'avaient placé, tout d'abord au premier rang de nos écrivains. Il a disséminé une foule d'articles dans le *Castor*, le *Fantasque*, la *Revue Canadienne*, le *Courrier des Etats-Unis*, dont il fut le correspondant canadien de 1841 à 1852. Il y a dans ces dernières correspondances des pages à lire. En 1856, il fonde le *Journal de l'Instruction Publique* et *The Journal of Education*.

M. Chauveau n'a écrit qu'un livre, *Charles Guérin* .Ce *roman de mœurs canadiennes*, ébauché d'abord, abandonné pendant longtemps, repris, quitté, parut enfin en 1852.

Postiche des romans français, mieux écrit qu'un grand nombre d'entr'eux, *Charles Guérin* est un joli livre qu'on loue et qu'on ne lit pas. De canadien, il n'a guère que la signature. Il a toutes les qualités de la forme, excepté la vie: style élégant, harmonieux, irréprochable, mais sans nerf et sans couleur locale.

M. Chauveau est né, a grandi, a vécu dans la ville. Il n'a étudié nos mœurs canadiennes que dans nos salons mi-français, mi-anglais. Il connait la vie rurale à peu près comme ce citadin, établi de la veille à la campagne, qui écrivait à l'apothicaire du coin, de lui envoyer de la graine de pois. Et avec cela, M. Chauveau

Digitized by Google

pérore en Chambre sur l'agriculture, et ses idées fécondes font pousser les rabioles autour de son fauteuil.

Avec des qualités littéraires sérieuses, *Charles Guérin* est mort sans avoir vécu ; tandis que d'autres livres, plus faibles de style, moins ingénieux de fable, resteront, parce qu'ils sont travaillés sur le vrai, frappés sur l'effigie nationale.

Le public, trompé dans son attente, s'en est vengé par la satyre. La verve française est loin d'être morte chez nous. *Charles Guérin* a servi de cible aux francs-tireurs ; il porte encore attaché au flanc, avec bien d'autres, un dard qui l'a percé d'outre en outre. On ne s'attendrait pas à trouver ce trait de malice gauloise dans une lettre écrite par une plume que M. Chauveau connait bien.

" Mon cher ami,

"... Tu te plains d'insomnie : écoute mon aventure, " et fais-en ton profit.

" En juillet dernier, j'étais allé rendre visite à un " ancien compagnon d'études, qui vit dans les Cantons " de l'Est. Après une journée de route fatigante, j'ar- " rivai chez lui harrassé ; et je ne tardai pas à lui " demander un lit, me promettant une bonne nuit de " sommeil. Mais je comptais sans mes hôtes ; j'étais à " peine assoupi, que je m'éveillai assailli par une nuée " de punaises. Impossible de dormir. J'allumai ma " lampe, et, assis sur mon lit, j'allongeai la main vers " deux petits rayons de bibliothèque, accolés au mur. " J'en tirai un volume, Je l'ouvre : le *Panthéon cana-* " *dien* de M. Bibaud. Une plume maligne avait écrit " au-dessous du titre ; *imprimé sur des feuilles de pavot*. " L'idée de lire ne me vint même pas. Je déchirai les " feuilles une à une, les roulai en pillules entre mes " mains, et je m'amusai à les jeter sur les punaises, que

" je voyais se promener sur le couvre-pied. J'observai " qu'aussitôt qu'une pillule tombait dans le voisinage " d'une punaise, celle-ci baillait et restait assoupie. " Curieux de ma découverte, je saisis un second volume. " Je regarde : *Charles Guérin*. Une feuille est déchirée, " roulée en pillule. Je n'avais pas lancé la quatrième, " que toutes les punaises ronflaient d'un sommeil léthar- " gique, et me laissaient dormir tranquille jusqu'au " lendemain..."

Pour être juste, il faut dire que M. Chauveau a écrit à une époque où les lettres canadiennes en étaient à leurs premiers bégaiements. Le public littéraire existait à peine. Il est venu trop tôt dans un siècle trop jeune.

M. Chauveau était né homme de lettres. S'il avait suivi sa vocation, au lieu d'être un accident littéraire, il serait devenu un maître. La politique nous l'a enlevé. Il lui aurait fallu concentrer sa vie, il l'a éparpillée. La littérature canadienne regrette en lui son enfant prodigue. L'ambition a commencé sa ruine, l'adulation l'a achevé.

Grand mandarin des écoles, il y fait ses entrées en palanquin, porté sur les épaules des inspecteurs. Elèves et maîtres lui tiennent les cassolettes d'encens sous le nez.

Vous ne savez pas depuis quand M. Chauveau déteste les Français ? Depuis son voyage à Paris. Lui qui croyait parler le pur accent du faubourg saint-Germain, il ne pardonne pas aux Parisiens de l'avoir pris pour un Anglais.

Il a été fort indigné de voir qu'il y avait, en France, quelques individus qui ne le connaissaient pas.

—Tu crois, lui disait en ricanant Cartier, qu'à chaque station, le maire de la ville va venir te présenter une adresse !

Digitized by Google

Si vous voulez savoir l'anecdote du Vatican, demandez à l'honorable Langevin. Il y a aussi l'anecdote de l'université-Laval, l'anecdote de Gérin, l'anecdote... Mais non, je veux être bon prince. Quelques unes de mes biographies auront besoin d'un grain d'épice.

L'entrée de M. Chauveau au ministère de l'Instruction Publique a inauguré, dans ce département, une ère nouvelle. Sous l'influence de cet esprit éclairé, l'éducation populaire s'est répandue, s'est relevée,

M. Chauveau est le plus poli de nos hommes publics, et le plus aimable.

Il a trop d'esprit pour être grave; lui seul se prend au sérieux, Ceux qui l'ont connu enfant, disent qu'il n'a pas vieilli; ceux qui l'ont connu depuis, le savent. Il arrive enfant à tout âge. Il n'a pas, il ne peut pas avoir d'ennemis; il n'a que des moqueurs. La faiblesse est le fond de son caractère; la délicatesse, le fond de son esprit; le fond de son cœur est la bonté.

Quand les grelots de la popularité auront fini de sonner, que restera-t-il de M. Chauveau?

Comme orateur? Rien; si ce n'est, peut-être, une page de son discours à l'inauguration du monument de Sainte-Foye.

Comme poète? Quelques strophes. *la neige?* poésie incorrecte, chevillée, mais gentille d'inspiration, qui restera, à moins qu'elle ne fonde aux rayons de la critique.

Comme prosateur? Il y a longtemps que *Charles Guérin* a suivi la pente du ruisseau.

Vivra-t-il comme homme d'Etat?

Je laisse à d'autres de le décider. J'ai voulu seulement juger l'homme de lettres.

Argenteuil, 8 mars 1872.

Digitized by Google

F. A H. LARUE. *

Nuda veritas.

Mâle caractère, mâle esprit, mâle figure, tel est l'original de ce mâle portrait.

Le docteur Larue a ses quarante ans. L'île d'Orléans est sa patrie, saint-Jean sa paroisse, l'université-Laval sa mère. La mère et le fils sont fiers l'un de l'autre.

L'université-Laval! Puisque je l'ai nommée, je m'arrête et je m'incline. Sous un autre nom, elle est autant vieille que le pays, autant que lui vénérable. Elle a eu toutes les gloires; notre temps lui a donné la sienne: l'insulte.

Dites, après celà, qu'il n'y a point de progrès. Aujourd'hui, on donne gratis des cours d'ingratitude. Ils ont eu du succès: on a désappris à rougir.

Arrière, insulteur sans vergogne! Au lieu de lui cracher au visage, vous feriez bien mieux de lui baiser les pieds. Pour vous punir, elle bercera sur ses genoux vos fils; elle fera l'aumône à votre ignorance.

Salut à toi! fille aimée de la religion, source féconde de l'intelligence, mère de nos grands hommes! Tu nous as donné la science, nous t'avons donné nos cœurs. Ils seront tes remparts.

Le Dr. Larue est professeur à l'université-Laval.

Il est huit heures du soir; c'est l'heure des cours. Entrons.

La foule se presse dans les couloirs; je gravis avec elle deux paliers, et me voici dans l'amphithéâtre, où se donnent les cours scientifiques. Les gradins de l'hémicycle sont remplis d'auditeurs qui chuchotent entr'eux en attendant l'ouverture du cours.

* M. le Dr Larue est mort à Québec, le 25 Septembre, 1881.

Digitized by Google

Une porte s'ouvre ; on voit poindre le bâton de l'appariteur. Le silence se fait. Le professeur arrive d'un pas prompt et ferme. Une salve d'applaudissements l'accueille; il salue avec un léger sourire. Le cours commence.

Le Dr. Larue est un homme de moyenne taille, assez grèle, preste dans ses mouvements. Figure bilieuse, pâle, effilée de la bâse. Un sourire moqueur est accroché au coin de sa moustache. Ses dents, brunies par la fumée du tabac, sont bonnes : les canines sont remarquablement longues.

Il ne serait pas d'origine française s'il n'aimait pas à mordre; il est gouailleur sans malice. Vous jureriez qu'il a entre les dents quelque lambeau de chair de son prochain ; il n'en est rien pourtant.

Ses yeux bruns sont méditatifs. Dans l'ardeur de la discussion, les prunelles s'allument, et les cils, longs et serrés, se changent en dards perçants, dont l'attaque est difficile à soutenir. L'énergie a tracé entre les deux sourcils ses deux sillons caractéristiques. Le front, plus haut que large, a de l'audace. Les cheveux, chatain foncé, sont érigés en toupet. Fermeté dans les traits, feu dans le regard, fierté dans l'expression, prestesse dans les allures : voilà l'homme. Le moule fait la statue, le caractère fait la physionomie.

Le Dr Larue est entier dans ses idées. Pour lui, le souverain signe du dédain est de s'allonger la machoire en avant, et de se morde les dents.

Sur son crâne, la bosse de l'ironie fait saillie : le sarcasme est une arme dangereuse entre ses mains.

Il a le geste facile et dégagé ; ses mains fines, habituées aux expériences chimiques, indiquent un manipulateur habile.

Digitized by Google

Le Dr Larue a le génie du professorat ! esprit lucide, servi par un organe éclatant ; élocution pure, naturelle, animée ; méthode simple, claire comme le soleil. Il a étudié sur les bancs des universités de Paris, de Boston, de Belgique et d'Allemagne : il s'est formé à l'école des grands maîtres.

Ses leçons et ses écrits sur l'industrie et sur l'agriculture, ses idées d'économie politique ont créé une révolution dans les esprits. Elles circulent dans tous les journaux ; on se les attribue sans mot dire. Elles donnent des pensées à ceux qui n'en ont pas. C'est à lui, en grande partie (en partie aussi à M. David) qu'on doit le mouvement industriel qu'on sent partout dans l'air et qui va ouvrir à notre pays, une ère nouvelle de prospérité. Donnez-nous dix hommes comme celui-là, et dans dix ans la face du pays sera changée.

Larue aime la plaisanterie ; il s'amuse volontiers à rire aux dépens des autres, volontiers à ses propres dépens.

“ Je me suis laissé surprendre deux fois dans ma vie, disait-il un jour, une fois par un homme, une autre fois par un bélier.

J'avais quinze ans. Je passais devant la grange chez nous, une botte de foin sur la tête. En traversant devant la bergerie, je ne m'apperçus pas que la porte était ouverte. Je m'en allais tranquillement, sans soupçonner le moins du monde que le bélier accourait derrière moi à toutes jambes. Il vint me toquer, vous savez bien où, avec une telle violence que j'allai voler d'un côté, et la botte de foin de l'autre. Je fus quinze jours sans m'asseoir.

Et d'une.

Digitized by Google

Je revenais de l'île à la brunante, il y a trois ou quatre ans, en compagnie d'un de mes frères, lorsque je fus attaqué par un homme à moitié ivre.

Je lui applique un coup de poing à la bonne place, et il va rouler à terre. Il se relève furieux: la douleur l'avait complêtement dégrisé. Je n'avais pas eu le temps de me mettre en garde, que je reçois un coup de poing en pleine poitrine; je ne perds pas de temps..., j'en reçois un autre sur l'œil.

Et de deux.

Comment revenir à la ville avec une pareille *black-eye*? Et surtout comment paraître à mes cours? La nécessité est ingénieuse. Je fis réparer le désastre par un peintre qui dissimula la contusion sous une couche de peinture.

Cette leçon m'avait appris qu'il y avait une lacune dans mon éducation. Je résolus de la combler. Pendant six mois, je pris des leçons de boxe et de bâton chez un maître d'escrime."

Voilà bien l'homme peint par lui-même: intelligence essentiellement pratique qui observe tout, qui tire partie de tout,

Aujourd'hui le Dr Larue peut aussi bien donner des leçons de boxe et de bâton, que d'industrie et de chimie. Il entend le coup de poing, il sait faire le moulinet, parer tierce, quarte, quinte, comme aucun. Je ne vous conseille pas de vous attaquer à lui; vous coureriez risque d'aller faire une promenade chez le peintre.

Marié après 1860, Larue a déjà une demi-douzaine d'enfants et plus, je crois. Il espère bien en avoir, pour le moins, autant encore. Il tient, avec Napoléon, que le plus grand patriote est celui qui donne le plus d'enfants à la patrie. Ce sont des colons tout rendus, et

Digitized by Google

on évite les frais de transport. Il n'y a qu'à les empêcher d'émigrer dans l'autre monde.

Quoiqu'il ait considérablement écrit, le Dr Larue n'est pas, ne veut pas être un auteur. La plume est pour lui ce que la pioche est au cultivateur, la truelle au maçon : un intrument. Ecrire pour écrire ! fi donc ! Il n'écrit pas pour faire du style, il écrit pour faire du bien.

Il est de ceux qui croient que le temps des livres est passé. Dans ce chemin de fer qui va à toute vapeur, qu'on appelle aujourd'hui la vie, on n'a plus le temps de lire un livre. Les livres sont remplacés par la feuille volante. Une idée vous vient, vous la confiez au papier, et vous jetez la feuille au vent. Le passant la ramasse, cueille l'idée, et laisse tomber la feuille au ruisseau.

Le Dr Larue a écrit par-ci par-là, quand l'idée lui est venue, dans le *Courrier du Canada*, dans l'*Evénement*, que sais-je où ?

Il a fait ses premières armes dans les Soirées et dans le Foyer * dont il est un des fondateurs.

Entre deux conférences d'hiver, il a réuni et mis en ordre ces articles épars. Il en a fait un *pot-pourri*, sur lequel il a écrit :—Mélanges.

C'est la somme de ses idées.

Lisez celà, vous me direz après si l'auteur n'est pas un homme d'esprit, et plus encore, un homme d'action. Style pur, sobre, net comme ses idées ; point de fanfreluches; les oripeaux sont pour les comédiens de la plume. Est-il parfait ? Le Dr Larue est économiste. Il a les défauts de ses qualités ; son esprit trop pratique manque parfois d'idéal. Sa phrase coudoie le prosaïsme : elle marche, elle ne vole pas.

* Deux revues littéraires, publiées à Québec.

Digitized by Google

Pour Larue, agir c'est vivre. Aussi, rien ne l'indigne comme de voir la bande des niais, des impuissants, qui, incapables d'avancer, passent leur temps à barrer les jambes de ceux qui vont de l'avant. La devise américaine est sa devise : *go a head.*

Qui croirait après celà, que cet homme ardent, actif, qui ne peut souffrir aucun joug, se laisse atteler par ses enfants ?

Le Dr Larue est le plus tendre des époux, le plus passionné des pères. Entrez à son bureau, vous le trouverez, comme Henri IV, avec son petit Louis XIII sur le dos, un fouet à la main.

P. S.—Certains journaux prétendent en savoir bien long sur mon compte. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils n'en savent rien ; ils en donnent la preuve. Je leur réponds en silhouettant ceux-là même qu'ils attaquent.

Argenteuil, 10 Mars 1872.

JOSEPH MARMETTE.

Nuda veritas.

(*Extrait d'une lettre de X****)

... ." Décidément, mon cher Lépine, elles sont piquantes tes silhouettes. Elles font du bruit dans notre petit monde. On en parle à la ville, on en parle à la campagne. Le public t'écoute chapeau bas ; et tu peux répéter avec M. Prudhomme : *on se m'arrache.* Plus d'un curieux serait ravi de lever le domino qui couvre ta figure.

" Pour ma part, compte sur mon entière sympathie. Au risque de me faire écraser les doigts, je te dis : bravo.

Digitized by Google

A mon avis, tu as pris le vrai moyen de faire naître chez nous la critique ; la critique libre, vigoureuse, utile, qui ne craint pas de dire son fait à chacun, de montrer la vérité toute nue : *nuda veritas*. Nous en avons eu assez de ces fades mièvreries, de ces louanges plates, qui ont fait avorter plus d'un beau talent, suffoqué sous une avalanche de compliments. Pour quelques vers heureux, pour une page gracieusement tournée, de crier merveilles, de saluer un Lamartine, un Châteaubriand ! Trève...

" Tes silhouettes ressemblent à des rosiers : elles ont leurs fleurs, mais certes leurs épines aussi. On ne cueille pas les roses sans se piquer les doigts.

" Que veut-on ? c'est dans la nature. Il n'y a pas de roses sans épines, dit le proverbe. Le même sol qui produit l'encens fait aussi croître la myrrhe. Ces braves auteurs, ils seraient capables de renifler tous les parfums de l'Arabie, sans éternuer. Et un grain de poivre avec, les mettrait en fureur.

" Aussi, d'aucuns disent-ils, tout bas, que ton genre est de mauvais goût, que tu as l'épithète brutale.

" Le public sait mieux ; ton style est honnête homme au fond...

" Mais au fait, j'oubliais. Tu me demandes quelques renseignements sur Marmette. Quelle espèce d'homme est-ce ?

" Figures-toi un gaillard de la taille de l'ex-commandant Fortin, six pieds, un peu plus large des épaules, légèrement obèse, avec une chevelure blonde-filasse, et un nez qui fait un point d'exclamation entre les deux points de ces yeux,—bleus d'outre-mer. Une peau blanche et rosée, une voix de basse-taille traînante, avec un geste et une démarche endormis."...

Digitized by Google

Je venais de lire cette lettre de X*** au sortir du bureau de poste, lorsque par bonheur, je fis rencontre de mon ami Carle Tom.*

—Est-ce bien là, le portrait de Marmette? lui dis-je, en lui montrant la lettre.

—Parfait me répondit-il avec un air narquois qui me parut suspect.

—Tu l'affirmes!

—C'est absolument cela...excepté que c'est le contraire.

—Ah! ce Philistin de X***! Toujours le même; et j'allais candidement me laisser prendre à ce piége.

—Marmette est une manière de petit être, maigrelet, noir de chevelure, de moustache et de prunelles, avec un teint mat, un petit nez délicat, et des oreilles ni longues, ni courtes. Il a le sourire spirituel, mais attristé par des dents maladives, en deuil de celles qui ne sont plus. Il a la voix faible, et la parole d'une volubilité telle que sa conversation est difficile à suivre. L'écureuil n'est pas plus vif dans ses mouvements; on le croirait monté sur des ressorts. Cette figurine est éclairée par un reflet de vive intelligence, et des yeux qui étincellent d'imagination.

Marmette est né en 1844, à saint-Thomas de Montmagny.

A ses premiers pas dans la vie, sa mère, fille de Sir E. P. Taché, femme d'une belle intelligence et bien instruite, lui mit entre les mains le *Musée des Familles*. Il y prit, de bonne heure, le goût de la lecture.

Avis, en passant, aux mères.

---

* Nom de plume de l'un des plus spirituels chroniqueurs de la *Minerve*, et qui n'était autre que M. Evariste Gélinas, décédé à Ottawa le 7 Janvier 1873, à l'âge de trente-quatre ans.

Digitized by Google

—Voulez-vous développer précocement l'esprit de vos enfants? mettez-leur sous les yeux de belles images: ce sont des fontaines au fond desquelles nagent des pensées.

C'est un rude métier que celui de médecin de la campagne! Pendant les longues journées que le Dr. Marmette passait hors de chez lui, sa femme charmait les ennuis de l'absence auprès de son fils, entre une page de Cooper illustré, et un chapitre de Walter Scott.

Joseph Marmette a toujours été passionné pour l'équitation. Tout enfant, il montait sur les moutons dans le clos, sur les cochons, sur les vaches, puis sur le petit bœuf de son père, sur sa jument rouge.

A quatre heures du matin, on le trouvait, en queue de chemise, à cheval sur la lucarne de la maison, fouettant le bardeau, chantant la préface, jouant de la bombarde.

L'heure vint où il fallut dire adieu à ces délices champêtres. Connaissez-vous rien de plus triste que le premier coup de la cloche du séminaire, le matin de la rentrée? Connaissez-vous rien de plus joyeux que le premier coup de la cloche le matin de la sortie?

Entre ces deux coups, il y a des rayons et des ombres, des congés et des pensums, des thèmes et de belles lectures. Et au bout de tout cela, il y a un homme, une intelligence développée, l'espoir de l'avenir.

Au sortir du séminaire de Québec, Marmette entra à l'université-Laval; mais dégoûté bien vite de l'étude de la loi, il prit un emploi,—qu'il occupe encore aujourd'hui,—au bureau du trésor de la province de Québec.

Pendant son séjour à l'université, un étudiant en médecine l'aborde un soir.

—Veux-tu venir avec moi voler un sujet de dissection au cimetière de *** ?

Digitized by Google

C'est fait.

A onze heures du soir, les deux étudiants étaient dans le cimetière, par un beau clair de lune. Le cadavre était sorti de la fosse avant l'arrivée du charretier.

En l'attendant, ils traînèrent leur sujet le long de la clôture, couverte à mi-hauteur par la neige.

Pendant qu'ils y étaient blottis, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi, un habitant, qui, au lieu de passer outre, se détourna de son chemin et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite servitude de l'humaine nature, l'habitant s'arrête le long de la clôture, regarde à droite et à gauche, et, croyant n'être vu de personne, le profanateur !

......mingebat in patrios cineres.

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette.

—Si je lui faisais une peur ?

Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture, et saisit le casque de l'habitant.

Le malheureux ! il en vit trente-six chandelles ! Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

Il bondit, il s'élance, éperdu, échevelé. Il court... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté : il s'imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même, il court. il court encore...

Marmette,—comme bien vous voyez,—avant d'écrire des drames, en a joué.

Il a débuté dans les journaux, par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées, sans avoir épousé le style. Mortes avant le soir, elles n'existent plus que dans la pensée de l'auteur, à l'état de remords et dorment ensevelies dans leur linceul de papier.

Digitized by Google

Pourquoi faut-il dire qu'il a commis *Charles et Eva*, qui se sont mariés dans la *Revue Canadienne* en 1867 ? Je n'irai pas troubler la paix de leur petit ménage. M. Marmette peut me remercier si je ne châtie pas sur ses épaules, la faute de ses deux enfants. Obscurs ils sont nés, obscurs ils mourront. Ils le méritent.

M. Marmette a pris sa revanche, après quatre années de recueillement, dans *François de Bienville*, ce roman historique, si bien corsé, de trame si ingénieuse, d'allure si accorte, si délicat de sentiment, qui a révélé, chez son auteur, un talent réel.

François de Bienville a eu les honneurs de la critique sérieuse.

Lisez ce qu'en a dit, sur le *Courrier du Canada, un littérateur*, dans un article dont la paternité est facile à reconnaître.

"La faculté créatrice est le trait distinctif de son talent; M. Marmette est né romancier. Son imagination, comme la baguette d'une fée, fait surgir des créations nouvelles, des scènes dramatiques, avec une facilité étonnante ; mais ce don précieux est un écueil. Le torrent qui déborde à grands flots, entraîne avec lui la verdure et les fleurs. Le coup de pinceau, la touche artistique, le fini de l'exécution lui font défaut. En un mot, il n'est pas coloriste."...

François de Bienville a été également fort bien apprécié par un hommé d'esprit, une plume exercée, A. B. Routhier,* curé de Kamouraska,—et par son ami de cœur, L. H. Fréchette.

" L'œuvre de M. Marmette, dit Routhier, se distingue par les plus brillantes qualités... son plan est bien fait,

* On trouvera dans le Pastel de M. Marmette par Jean Piquefort que cette critique est de M. A. B. Routhier, avocat et non pas curé de Kamouraska.

Digitized by Google

l'intrigue bien conduite, l'intérêt habilement ménagé, et le dénouement se précipite d'une manière inattendue et saisissante...

" M. Marmette manie très-bien la narration et le dialogue... Il réussit généralement bien dans la description, quoiqu'il charge un peu trop ses couleurs."

Le roman de M. Marmette a été traduit en anglais et publié dans le *New-York Citizen.*

Les qualités qui s'étaient fait jour dans *François de Bienville*, ont éclaté plus brillantes et plus vigoureuses dans l'*Indendant Bigot*, dont l'*Opinion Publique* a fait cadeau à ses lecteurs, l'année dernière. C'est l'œuvre littéraire de 1871.

L'imagination a pris de l'envergure, le style a pris de la couleur. Sans être toujours sûr, le goût s'est épuré. L'auteur a une riche moisson devant lui.

Dramatiser les grandes époques de notre histoire pour les rendre populaires ; voilà son but. Il est patriotique, et mérite encouragement.

Si le ciel lui prête vie, et si, dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loisirs, dans peu d'années, nous aurons notre Fenimore Cooper.

P. S.—Six nouvelles silhouettes, mises à l'étude, seront bientôt prêtes pour la publication.

Argenteuil, 23 mars 1872.

Digitized by Google

PORTRAITS ET PASTELS LITTÉRAIRES

— PAR —

JEAN PIQUEFORT.

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS ET PASTELS LITTÉRAIRES

— PAR —

JEAN PIQUEFORT.

A bon entendeur, salut !

PROLOGUE.

Ceux qui se disputent l'honneur d'être les pères de la littérature canadienne ont évidemment trop bonne opinion de leur fille. S'ils la considéraient de plus près, ils n'en réclameraient pas si haut la paternité.

C'est une assez jolie fille, je l'admets, et quoique très-faible encore, il y a lieu d'espérer qu'elle vivra. Mais elle est bien fluette et ses traits ne sont pas très-distingués. Sa figure a quelque chose de commun, que l'on se rappelle toujours avoir vu quelque part. Elle peut avoir des charmes pour ses parents ; mais elle est bien loin d'être ce qu'on appelle une beauté. Elle manque de couleur, d'expression, de nerf et de vie.

Cependant, je suis de ceux qui croient qu'elle grandira parce qu'elle est de bonne race. Elle est fière et digne, et ce n'est pas elle qui voudrait se trainer dans la fange où l'on voit éclore tant de romans et de vaudevilles français. Elle est profondément religieuse et sa voix n'insulte pas Dieu, ni la religion.

Je puis affirmer la chose sans restriction ; car les insulteurs de la religion, dans notre pays, sont rares, et comme la pluspart ne savent pas la grammaire, il ne

Digitized by Google

peut pas être question d'eux quand je parle de littérature.

Ce qui distingue notre littérature, c'est son amour du beau et du vrai. *Le beau c'est le laid* n'est pas sa devise. Elle est un art et non pas un métier. Nos écrivains sont, à peu d'exceptions près, des poètes et non des machinistes. Nous n'avons pas pour les culs-de-jatte, les bossus, les courtisanes et toutes les autres laideurs physiques et morales, ce goût particulier que nourrissent Victor Hugo, Eugène Sue, A. Dumas, Théophile Gautier et bien d'autres.

Elle possède le fond ; il faut lui donner la forme. Or, son défaut capital, c'est de manquer d'étude.

Elle n'a pas assez de connaissances, et l'esprit de ses maîtres n'est pas suffisamment meublé. J'en connais qui phrasent très-bien, et qui n'ont aucune érudition. Or, ceux-là pourront faire une bonne page, jamais un bon livre.

Mais tout jeune qu'elle soit, la littérature canadienne est pleine de promesses, et nous aurons droit d'en être fiers, quand elle sera parvenue à maturité. En attendant, indiquons lui ses défauts, afin qu'elle les corrige, et les qualités qui lui manquent, afin qu'elle puisse les acquérir.

La critique est à l'ordre du jour et M. l'abbé Casgrain en a posé les principes d'un ton magistral et sentencieux. Il veut qu'elle soit saine et vigoureuse, et qu'elle ne craigne pas de montrer les défauts à coté des beautés véritables.

" Le temps est passé, s'écrie-t-il, des panégyriques " littéraires : ces ménagements, ces critiques à l'eau de " rose qui avaient leur utilité, qui étaient même néces- " saires il y a quelques années, quand les lettres cana- " diennes en étaient à leur début, seraient fatals aujour-

Digitized by Google

"d'hui. Ils n'auraient pour effet que d'endormir nos "hommes de lettres dans une fausse sécurité, de les "faire reposer sur des lauriers éphémères trop facile-"ment conquis; tandis qu'une vigoureuse critique, qui "signalerait bravement leurs faiblesses aussi bien que "leurs qualités, stimulerait leur ardeur, épurerait leur "goût, élargirait leurs idées, en éclairant le jugement "des lecteurs.

"......... Pourquoi ne pas dire tout haut ce que cha-"cun dit tout bas? N'est-il pas temps de séparer l'ivraie "du bon grain, de distinguer l'or du clinquant?

"......... Le temps est venu, croyons-nous, d'agir avec "liberté, d'apprécier nos écrivains, non pas à leur valeur "relative, mais à leur valeur absolue; non pas entourés "de circonstances qui les étaient pour un temps, mais "dans l'isolement de l'avenir, alors que leurs œuvres "n'auront pour se soutenir que leurs propres forces."

Nous nous emparons de ces doctrines que nous croyons justes, et nous en ferons l'application aux œuvres qu'il nous sera donné d'apprécier, à celles de l'abbé Casgrain, comme aux autres.

On verra que nous serons plus fidèle à ces principes qu'il ne l'a été lui-même.

Nous ne critiquerons pas pour le plaisir de la chose, sans tenir compte des lois de la vérité et de la justice. Mais nous ne biaiserons pas devant les ridicules dont se couvrent quelquefois des écrivains très-bien doués d'ailleurs. Nous ferons la part du talent avec toute l'impartialité qui doit distinguer la vraie critique, mais nous n'oublierons pas que l'écrivain a besoin qu'on lui indique ses défauts, plutôt que ses qualités, qu'il réussit toujours à découvrir lui-même.

Nous causerons et nous enseignerons. L'enseignement seul deviendrait ennuyeux, si l'on n'y mêlait un

Digitized by Google

grain de causerie. Aux talents qui méritent des éloges et des piqûres, nous distribuerons des deux dans une mesure aussi équitable que possible. Pas de fausse réserve, pas de sous-entendus; nous appellerons les choses par leurs noms. Le vinaigre et le miel viendront l'un après l'autre, jamais mêlés. C'est dire que nous n'appartenons pas à l'*Opinion Publique*, * où ces deux breuvages vont toujours ensemble.

Un pseudonyme, M. Placide Lépine, s'est aussi essayé dans la critique littéraire. Mais il n'avait pas même l'idée de la chose et ses *silhouettes* ne sont pas plus de la critique que M. Fabre n'est un homme d'état, ou M. Dessaulles un théologien. Cependant, il ne manquait pas d'un certain chic et il aurait réussi à amuser quelques lecteurs, que nous n'en serions pas surpris. Mais un farceur, même spirituel, n'est pas un bon critique, et, comme nous en aurons bientôt des preuves, il rend quelquefois ridicules ceux qu'il voudrait combler d'éloges.

C'est l'idée de bien des gens que plusieurs des heureux silhouettés, ne sont autres que les silhouetteurs eux-mêmes. Nous le croyons pour notre part, et c'est pourquoi nous donnerons à leur œuvre conjointe plus d'attention qu'elle n'en mérite réellement. Nous tenons à démontrer au comité des *silhouetteurs-silhouettés*, qu'il y a souvent du danger à parler de soi-même, et que l'encensement réciproque ne réussit pas toujours. Qui croit faire une apothéose, lance quelquefois un pavé.

---

* Journal littéraire et politique illustré, publié à Montréal depuis 1870.

Digitized by Google

Depuis que j'ai annoncé mes *Portraits et Pastels*, je reçois des lettres sans nombre et sans bornes. Députés, journalistes, poètes, orateurs demandent à grands cris des portraits de plein pied, et ils m'adressent leurs autobiographies revues, corrigées et annotées. Un conseiller municipal et un marguiller réclament la même faveur, et affirment qu'ils se sont faits eux-mêmes et qu'ils sont parvenus sans intrigues, à la haute position qu'ils occupent. Un député *national* (je crois que c'est celui de Charlevoix) m'écrit: je confesse volontiers que je ne suis pas un Adonis, mais quand je m'anime à parler, je ne suis point laid, et ma voix n'est pas du tout désagréable.

Messieurs, je reconnais vos mérites et je suis bien fâché que tant de gens les ignorent. Mais je vous avertis que je ne pourrai pas vous satisfaire tous.

Je ne veux pas faire comme ce flagorneur de Placide Lépine, qui promettait leurs silhouettes à cinquante personnes, sans excepter Buies, et qui ne voulait que se silhouetter lui même. Non, non, pas de blague, s'il vous plaît, messieurs les littérateurs. Vous n'êtes pas si nombreux, ni si illustres que vous croyez. Vous n'êtes pas trente, ni vingt, ni dix; et qui veut un *portrait* n'est peut-être pas digne d'un simple *pastel*. La vérité avant tout; *nuda veritas*, disait Lépine qui a tant menti à son épigraphe, et que je ne veux pas imiter.

D'ailleurs, je vous peins gratis; vous n'avez pas le droit d'être exigeant. Si vous voulez absolument un portrait flatté, allez à l'*Evénement* et emportez une bonne bourse; moyennant finances, vous ferez faire là, tout ce que vous voudrez.

Digitized by Google

L'ABBÉ CASGRAIN.

Son âme a quinze ans....

Le Coulteux du Moley.

I.

C'est à l'abbé Delille que Madame LeCoulteux du Moley appliquait ces paroles avec une vérité frappante. C'était un éloge et une critique: éloge, parce qu'il est beau d'être jeune et de conserver longtemps la candeur et l'innocence de ses quinze ans; critique, parce qu'il vient un jour où il est à propos de vieillir et d'acquérir cette virilité qui est l'apanage et la gloire de l'homme.

Je crois pouvoir, sans injustice, faire l'application des mêmes paroles au littérateur distingué qui fait l'objet de ce portrait. Son âme a quinze ans. Il a toute la candeur, toute la naïveté et tout l'enthousiasme de l'enfance. Le moindre sentiment l'exalte, une chimère le passionne, une belle figure de rhétorique le jette dans une excitation fiévreuse. Il se grise de vives images et de mots sonores. On dirait qu'il se sent toujours des ailes, et qu'il n'est pas fait pour marcher sur la terre comme les simples mortels, mais pour voler un peu plus haut que les oiseaux, dans les nuages. En un mot, à quarante ans, il est jeune, très-jeune, trop jeune.

Le mot est lancé et je ne le retracte pas, quoique je sache parfaitement ce que l'on va objecter. "Dans notre siècle inondé de réalités, n'est-ce pas un grand mérite de conserver longtemps l'enthousiasme et la poésie du jeune âge? Et n'est-ce pas ce qui fait la gloire de notre abbé? Lisez ses œuvres: c'est la fleur, c'est l'aurore, c'est le printemps. Voyez cette phrase;

Digitized by Google

n'est-ce pas joli ? Voyez ce style ; n'est-ce pas charmant ? "

Je ne conteste pas ces éloges mérités. Je soutiens aussi, que cet écrivain est *charmant.* Mais, comme disait DeMaistre, j'entends que ce mot soit une critique.

Tout jeune qu'il soit de pensées et de style, M. l'abbé Casgrain se laisse volontiers appeler le père de la littérature canadienne, et Placide Lépine, qui probablement écrivait sous sa dictée, l'a proclamé pompeusement. Plusieurs fois, il a fait comprendre lui même, que ce beau titre lui appartenait. Aussi, lui est-il arrivé de parler de notre littérature comme un père de sa fille, et lorsque M. de Gaspé lui fit lecture des *Anciens Canadiens*, c'est *au nom des lettres canadiennes qu'il lui sauta au cou et lui cria : merci !* Quel père n'en eut pas fait autant à la vue du riche héritage qu'un bienfaiteur inattendu apportait à sa fille !

A la première page de l'étude critique qu'il a publiée sur M. Chauveau, M. l'abbé Casgrain déclare que l'avenir de la littérature canadienne est assuré depuis 1860. Je me suis demandé pourquoi cette date plutôt qu'une autre, et je me suis aperçu que cette année-là (1860) avait vu paraître les *Légendes.*

Certes, ce livre est très-joli, et j'excuse volontiers M. l'abbé Casgrain de croire, qu'il a fait époque dans l'histoire littéraire de notre pays. L'illusion était facile. M. l'abbé y faisait preuve d'un beau talent, et, comme de jeunes écrivains pleins de promesses firent leur apparition immédiatement après lui, il a pu croire qu'il les avait enfantés à la vie littéraire et leur avait donné l'essor.

Je crois, néanmoins, que c'est pure illusion de sa part, et que la littérature canadienne est née avant les *Légendes.* Mais si l'on prétendait simplement que sa

17

Digitized by Google

fantaisie paternelle doit lui être pardonnée à cause de son amour des lettres canadiennes, je le concéderais volontiers. Car je le crois véritablement ami de notre littérature, et s'il recherche un peu la scène et le bruit, il faut penser que c'est par intérêt pour elle, et pour favoriser ses débuts dans le monde littéraire, comme un père s'impose des frais de représentation pour l'avenir de sa fille.

Aussi, accueille-t-il avec sympathie toutes les œuvres qui voient le jour, et son bonheur est centuplé lorsqu'il peut se rendre le témoignage qu'il y a contribué. Son désir de tous les jours, ce serait d'exercer une espèce de magistrature sur tous les écrivains canadiens, et de mettre un peu la main à tout ce qu'ils publient.

Ce désir est en parti réalisé, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu de l'en féliciter; car il y a là, pour lui, un danger réel, un écueil qui s'appelle le pédantisme littéraire, et je crains qu'il n'ait pas toujours su l'éviter. Il a formé avec quelques disciples une société d'admiration mutuelle-perpétuelle, et ce sont, pour lui, de mauvais amis littéraires. Ils ont leurs soirées où ils se lisent leurs œuvres, comme on faisait au seizième siècle, en France. C'est Ronsard et ses amis, se croyant modestement les créateurs de la littérature canadienne. Ils s'applaudissent, ils se félicitent, ils s'admirent, ils s'encouragent, et la correction fraternelle est inconnue chez eux. Ils conjuguent entr'eux ce verbe favori : je te loue, tu me loues, il nous loue, nous nous louons, vous vous louez, ils se, vous, nous louent ! Ce culte ardent et réciproque de leurs qualités, les empêche de voir leurs défauts, et nuit au développement de leurs talents.

C'est un malheur pour l'abbé Casgrain, dont la plume est remarquable, mais susceptible de beaucoup de perfectionnements, comme nous le démontrerons bientôt.

Digitized by Google

Il est, je crois, le plus fécond de nos écrivains; mais il n'est pas le plus parfait. Il unit de grandes qualités à de grands défauts. Il a une imagination très-vive et une grande facilité d'élocution. Il possède la grâce, la hardiesse, la richesse et l'élégance de l'expression et une immense capacité d'invention. Son style est harmonieux, généralement correct et encombré de toutes les figures que la rhétorique possède.

Quels défauts ont pu prendre place au milieu de ces brillantes qualités ? C'est ce que nous allons voir dans un examen plus approfondi de ses œuvres.

II.

M. l'abbé Casgrain a un don naturel qui le pousse à écrire, comme l'oiseau à chanter. Et, si l'on me dit qu'il n'a pas seulement l'instinct, mais aussi les ailes de l'oiseau, je ne conteste pas. Seulement, il me semble que ce ne sont pas des ailes d'aigle, à moins que l'on ne soutienne qu'il a les ailes, mais non les yeux de cet oiseau royal.

Le premier ouvrage de M. l'abbé Casgrain a révélé cette double faculté de sa muse, de chanter et de voltiger. Les *Légendes* sont un chant, assez monotone d'ailleurs,—quoique répété avec grand accompagnement de variations—et une voltige alerte, exécutée sur une seule corde.

L'apparition de ce livre n'a pas causé tout l'effet que l'auteur attendait, quoiqu'il fut bien calculé pour cela. Car, c'est là une des faiblesses de notre excellent abbé ; il n'a pas la vertu de renoncement au succès. Au contraire, il adore le succès, et il n'oublie rien de ce qui peut y conduire. Il connait à fond, toutes les ficelles qui peuvent servir à hisser un auteur sur le pavois, et il

Digitized by Google

ne dédaigne pas de les employer quand il met au jour une œuvre nouvelle.

Il ne tient pas non plus pour méprisable, le succès qui rapporte un peu d'argent, et, de tous nos littérateurs, il est probablement le seul qui ait sû retirer de bons bénéfices de sa littérature.

Pour se convaincre que, dans l'esprit de l'auteur, les *Légendes* étaient un livre à effet, il suffit de parcourir la table des chapitres: *Apparition! Silhouette! Mort! Vision! La Vesprée! Agonie! Lamentation! Rêve! Sang! Serpent! Hallucinations! Le Mirage du Lac! Un Esprit! Comme un luth d'ivoire! Course! L'écho de la montagne! Une âme défleurie! Les visions! Gazelles et tigres! L'orchestre infernal!*

J'en passe quelques uns assez ronflants!

On ne voit rien d'aussi féerique dans les *Mille et une nuits*, ou dans les *contes d'Hoffmann*. Il faut dire que les *Légendes* sont aussi des contes, avec une physionomie romantique très-prononcée.

Si des chapitres, je passe aux épigraphes, le fantastique grandit, et la tendance à l'effet devient plus manifeste encore. Ils sont à lire et j'y renvoie le lecteur, qui pourra constater en même temps, que la ponctuation ne le cède en rien à la prétention littéraire.

Malgré tout cet appareil, les *Légendes* n'ont pas créé toute la sensation désirée. Si peu expérimenté que soit le lecteur canadien, il a deviné tout ce qu'il y avait de factice, de convenu, de manièré, dans cette éclosion soudaine de poésie lyrique et dramatique.

Il serait trop long d'entrer dans un examen critique, détaillé, de chacune des trois légendes qui composent le volume. Une grande partie des observations que nous aurons à faire sur l'une d'elles, s'applique d'ailleurs aux deux autres, et c'est pourquoi nous nous bornerons

Digitized by Google

à feuilleter un peu la *Jongleuse* et la *Fantaisie* qui lui sert de prologue.

C'est l'œuvre capitale du poète. Il y a mis toute son habileté de ciseleur, toute sa force d'artiste, toute sa richesse de coloriste. Il a voulu élever son monument, bâtir ses colonnes d'Hercule, et il a cru qu'il avait réussi. Il s'est trompé. La *Jongleuse* forme à elle seule, plus de la moitié du volume, mais ce n'est pas la mieux remplie. La *Fantaisie* porte bien son titre, mais n'est pas à sa place. L'auteur sentait le besoin de parler un peu de lui-même, et de placer quelque part, des phrases faites depuis longtemps. Elles étaient si fleuries, ces chères phrases ! Elles avaient tant ébloui leur père lors de leur éclosion ! Il n'était pas possible de les laisser plus longtemps sous le boisseau.

C'est l'excuse qu'il peut invoquer pour avoir mis au jour des phrases comme celle-ci :

" O joies de ma blonde enfance ! colombes de mon
" cœur hors du nid envolées—ne ferais-je donc plus
" jamais résonner mes sourires sur vos ailes fré-
" missantes ? "

Faire *résonner ses sourires* sur les ailes frémissantes des *colombes de son cœur* qui sont les *joies de sa blonde enfance* ! C'est véritablement trop fort, et les licences poétiques doivent avoir un terme. Si vous le dépassez, vous tombez dans le galimatias des *Précieuses Ridicules*.

Malheureusement cette phrase n'est pas isolée ; il y en a de semblables dans beaucoup de pages de la *Fantaisie* et des *Légendes*.

Lisez encore la suivante :

" C'est que partout se dressait devant lui le *fantôme*
" *hideux* d'une société *pourrie :—ulcère gangrené,—cada-*
" *vre fétide,* auquel une dernière secousse galvanique
" communique un reste de vie ;—*spectres aux formes*

Digitized by Google

" *grêles, au front imbécile, au teint hâve et livide, au regard*
" *glauque et vitreux*, suant le vice et la débauche à tra-
" vers une *peau voltairienne*."

Toute cette phrase ronflante et bourrée d'épithètes manque de naturel, et elle étonne chez un auteur ordinairement si gracieux. *Peau voltairienne* est de mauvais goût, surtout quand elle recouvre un spectre. Il répugne aussi de voir un *fantôme* qui est en même temps *ulcère*, *cadavre* et *spectre !*

Je continue la citation :

" Le voyez-vous, là-bas, branlant une tête décrépite,
" ivre du vin de tous les crimes et cheminant à travers
" le siècle en écorchant, à chaque pas, ses membres
" chancelants sur les débris des croix et des sceptres ?

" Entendez-vous, au sein de la nuit, sa voix qui tinte
" comme un glas funèbre, *bavant d'une lèvre édentée* le
" blasphème et le sarcasme ? "

Ouf ! n'est-ce pas fatigant à lire ? Et que pensez-vous d'une *voix* qui *bave*, mais qui *bave* d'une *lèvre édentée ?*

Maintenant, si le lecteur est curieux de savoir quels blasphèmes *bavait* cette *voix* à la *lèvre édentée*, il pourra lire aux pages 221 et 222 des *Légendes* des vers d'Alfred de Musset, qui sont peut-être les plus beaux de la langue française, et qui ne contiennent absolument rien de blasphématoire. Ce qui n'empêche pas notre écrivain d'ajouter :

" Et le monstre, en vomissant ces blasphèmes, a poussé des ricanements d'enfer."

Dieu nous fasse des monstres semblables ! Et pourvu qu'ils nous disent d'aussi beaux vers, je leur pardonnerai d'être *fantômes* — *ulcères* — *cadavres* — *spectres* et de se couvrir d'une *peau voltairienne*.

Digitized by Google

Je prends ces phrases au hasard, et je pourrais en citer d'autres dans cette même *Fantaisie*, où la folle du logis se promène avec beaucoup trop de liberté.

II.

On dirait que l'écrivain redoute la fadeur et qu'il la confond avec la simplicité et le naturel de l'expression. Or, ces mots ne sont pas du tout synonymes. Il arrive même quelquefois, que le style fleuri est très-fade. La Scudéri en a donné bien des preuves, et j'en pourrais montrer d'autres dans les *Légendes*. Du style fleuri qu'on affectionne, on glisse si facilement dans la prolixité et l'enflure.

J'en ai déjà cité des exemples. En voici d'autres tirés de la *Jongleuse*.

Il s'agit de nous faire entendre le chant de cette étrange *Dame aux Glaïeuls* (imitation de la *Dame aux Camélias*). On va voir que c'est compliqué, et qu'il faut être plus qu'artiste, pour analyser cette musique extraordinaire:

" Au moment où la nouvelle lune se lève, de vagues " et lointaines rumeurs, mêlées au coassement mono- " tone des grenouilles, s'élèvent des plantes aquatiques.

" Voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des " eaux ;—incantations mystérieuses, d'abord indécises, " puis s'élevant peu à peu et se prolongeant sur les flots " en mélodie tour-à-tour suave comme des voix d'en- " fants, ou voilée comme la brise du soir, parmi les " halliers ;—mais parfois, aussi, éclatante et terrible, " comme le rugissement de l'ours blessé, ou comme le " roulement du tonnerre ou des cataractes."

Un peu plus loin, la description recommence. " C'est " un son étrange et vague, d'abord à peine perceptible,

Digitized by Google

" puis se rapprochant, devenant plus distinct, et se " prolongeant sur les flots en molles ondulations, pour " s'éloigner, osciller encore et s'évanouir un instant " après.

" Longtemps, ces mystérieuses vibrations, qui sem- " blaient tantôt descendre des nuages, tantôt remonter " du fond des cavernes de la mer, ou s'échapper d'une " conque marine, ou filtrer à travers le treillis des bois, " voltigèrent en notes intermittentes parmi le silence " solennel de la nuit."

Dans la page suivante, nouvelle analyse du mystérieux chant :

" C'était une sorte d'incantation fantastique, qui em- " pruntait à la sombre majesté de ces heures solennelles " et à son origine inconnue un singulier caractère de " merveilleux et de surnaturel ;—sorte de mélopée, " tantôt plaintive et rêveuse, noyée de mystère et de " mélancolie, ondulant sur la lame, flottant dans l'at- " mosphère et se perdant dans les plis de la brume,—sou- " pirs infinis,—échos de voix d'anges—rêves d'enfants au " berceau,—chant des courlis ;—ou bien, vive et légère. " découpée en frileuses dentelles de sons, montant et " descendant en spirales aériennes—groupes de notes " folâtres se tenant par la main ;—et puis, tout-à-coup, " triste et morne, comme le vent d'automne qui brame " dans les ramées, comme l'hymne funèbre sur les " tombes ;—ou, fanfare inouïe, vibrant comme un " cuivre."

Qu'on place maintenant en regard ces trois descriptions et l'on verra qu'elle diffèrent peu. Ce sont les mêmes images et parfois les mêmes mots.

Dans l'une, ce sont *des voix surnaturelles qui semblent surgir du fond des eaux ;* dans l'autre, ce sont *de mystérieuses vibrations qui semblent remonter du fond des cavernes*

Digitized by Google

de la mer. Ici, ce sont des *incantations mystérieuses ;* là, c'est *une sorte d'incantation fantastique.* Dans la première, l'incantation est *d'abord indécise, puis s'élevant peu-à-peu et se prolongeant sur les flots en mélodie suave comme des voix d'enfants.* Dans la seconde, elle est *d'abord imperceptible, puis se rapprochant, en se prolongeant sur les flots en molles ondulations.* Dans la troisième, on la retrouve *ondulant sur la lame,* et comparée à *des rêves d'enfants au berceau.* Puis, vient cette *mélopée, découpée en frilleuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aériennes !*

Si ce n'est pas là abuser de la métaphore, je déclare ne plus connaître la signification des mots. Il est encore possible que l'on trouve élevé ce qui me paraît long ! Cela dépend du point d'où l'on regarde, et, pour certains esprits, la longueur peut être synonyme d'élévation. Mais en vérité, trois ou quatre pages consacrées à l'analyse d'un chant, ou d'une incantation, qui, en définitive, n'est ni un chant, ni une incantation, ni autre chose, cela me semble un abus.

Un défaut capital des *Légendes,* c'est la pompe du style. L'auteur a cru qu'il faisait un poême épique, et il a pris pour modèle le style du *Paradis Perdu* ou des *Martyrs.* C'est un non-sens et un manque de goût absolu. Une nouvelle citation démontrera la vérité de cette critique.

Madame Houel descend le fleuve en canot, la nuit, et elle interroge l'un des canotiers, un sauvage, sur le compte de la *Jongleuse.* Voici ce que j'appellerai le prélude de la réponse du sauvage :

" Le Mirage du Lac qui dort sur les genoux de la
" Fleur-des-Neiges est plus beau que le nénuphar blanc
" des grandes eaux.

Digitized by Google

« Le lac où se mirent la folle avoine et les roseaux
« du rivage est moins limpide que ses yeux, et son
« regard est plus brillant que l'étoile du soir.

« Ses lèvres sont des grappes de fraises mûres, et ses
« dents sont des flocons de neige.

« Les lianes, au printemps, sont moins flexibles que
« sa chevelure.

« Aussi, quand la Fleur-des-Neiges contemple le jeune
« Visage Pâle, le sourire est-il sur ses lèvres et ses
« yeux sont-ils pleins de larmes de tendresse.

« La Fleur-des-Neiges serait-elle donc aujourd'hui
« lasse de la vie de son enfant ?

« Ne sait-elle pas, que pour évoquer celle que la jeune
« oreille du Mirage du Lac a entendue, et que ses yeux
« ont vue, il suffit de prononcer son nom ? »

Est-ce ainsi que parle la nature ? Certainement non. Vainement dira-t-on, que les sauvages parlaient un langage figuré ; ils y mettaient de la mesure, de l'à-propos et beaucoup moins de recherche. Ces phrases sont très-jolies d'ailleurs, et seraient peut-être tolérables dans un poëme épique. Mais le style de la légende doit ètre simple sans trivialité, élégant sans enflure. Quelque somptueuses qu'elles soient, les bouffissures sont toujours un défaut et la richesse du coloris ne rend pas l'enflure élégante.

M. Casgrain se répète volontiers. Il a des mots qu'il affectionne : le turban des Laurentides, , le turban des créneaux de Québec, etc., etc. Dans la *Jongleuse*, il dira que son héros *avait des muscles d'une force peu commune et des bras d'une longueur démesurée, et que son habileté extraordinaire à conduire un canot lui avait fait donner le surnom de Canotier*. Et, plus loin, dans la même légende, il répétera sans paraître s'en apercevoir : *que la nature avait doué son héros d'une force*

musculaire exceptionnelle et avait développé ses deux longs bras d'une manière démesurée, et que son habileté à conduire un canot lui avait valu le surnom de canotier.

Je pourrais multiplier les citations. Mais il me semble qu'il y en a assez, pour démontrer en quoi le style des *Légendes* est défectueux. Ce qui lui manque surtout, c'est la simplicité, la précision, le naturel et le goût. A chaque ligne on sent le travail, et un travail pénible. C'est forcé, exagéré, hérissé de chevilles, chargé d'enluminures. Chez un prêtre surtout, on s'attend à plus de sobriété dans le style, à moins de caquet et à moins de passion pour la métaphore.

Malgré ces défauts, il y a dans les *Légendes* de bien belles pages, toutes ciselées avec un art infini, et ce serait un beau livre s'il était réduit de moitié. Si j'avais le goût excessif de leur auteur pour la métaphore, je résumerais mon jugement sur les *Légendes* en les appelant des *dentelles de sons* et des *spirales* de mots sonores.

III.

M. l'abbé Casgrain est poète. Mais il l'est plus en prose qu'en vers, et *les Miettes* sont le moins poétique de ses ouvrages. La versification le gêne et tue chez lui la poésie, qui dans sa prose, coule à pleins bords.

Les Miettes sont un petit recueil de vers dont il a fait une édition soit-disant *intime*. *Le Manoir* et *le Portrait de mon père* en sont les meilleures pièces. En voici quelques strophes réellement belles :

Vieux manoir où vécut tant d'heureux jours mon père ;
Séjour béni,
Où je retrouve encore et ma sœur et ma mère,
Couple chéri ;
Redis-moi du passé la douce souvenance :
L'éclat vermeil
De l'aurore où brilla de ma première enfance
Le beau soleil.

....

Digitized by Google

Il est là, dans son câdre, au vieux mûr suspendu,
Le front large et pensif, l'air calme mais austère,
Le regard plein de feu dans l'espace perdu :
Toujours je l'ai vû là ce portrait de mon père.

Quand l'ombre de la nuit descend sur le manoir
Que tout devient obscure au salon solitaire,
Un rayon toujours brille et parait se mouvoir
C'est l'œil étincelant du portrait de mon père.

Les *Miettes* ne contiennent pas assez de ces beaux vers. Après le *Portrait de mon père*, vient une espèce d'épitre "*A ma sœur*" qui me parait faible et prétentieuse. Elle n'est pas dans le style propre de l'épitre. Elle manque de goût et d'une certaine délicatesse de sentiment qui aurait dû voiler davantage cette peinture un peu...beaucoup *intime ;* je souligne quelques mots.

" Quand je te vois, ma sœur, rêveuse à ta fenêtre
Laissant flotter au gré de la brise du soir
Tes *blonds* cheveux épars sur ton corsage noir
Songer à l'avenir, cet étrange peut-être
Qui chaque heure du jour se dresse devant toi,
Tantôt plein d'allégresse et tantôt plein d'effroi
Je cherche *alors à lire* au fond de ta pensée
Quelle empreinte l'espoir ou la crainte *a* laissée.
Seras-tu *grande dame, en un salon doré,*
D'allégresse et de fleurs le front toujours paré ;
Assise à des banquets au milieu de convives
Etincelant de soie et de perles massives ;
Ou, joyeuse, *entrainée au bras d'un cavalier,*
Aux épaulettes d'or, aux éperons d'acier,
Tournoyant dans le bal, *plus belle que la rose*
Sous les tièdes rayons du printemps fraiche éclose ?
Puis, lasse, *retirée au fond de ton boudoir,*
Après avoir joui de tes *succès du soir,*
Dormant sur des divans ou de pourpre ou de soie
Et n'ouvrant tes rideaux qu'aux rayons de la joie ?
Vois-tu briller l'éclat de la *fleur d'oranger*
Que pose sur ton front quelque *jeune étranger,* (*)
Dont la voix sympathique, au fond de ta pensée
Fait *résonner tout bas* le nom de fiancée :
Et marchant aux rayons de la lune de miel,
Le cœur tout palpitant te conduit à l'autel ?

* Je constate avec plaisir que le mot *jeune* a été substitué au mot *noble*, qui se trouvait dans la pièce, lors de sa première publication.
J. P.

Digitized by Google

Le *Canotier*, sauf quelques vers, est empreint de naturel et de grâce, et bien supérieur au *Courreur des Bois* dont quelques quatrains rappellent la manière de M. A. Marsais.

Quelques autres poésies, contenant de belles descriptions et un charmant récit, en prose, d'une visite au Cayla complètent le petit volume des *Miettes*, qui, en définitive, démontre que l'abbé Casgrain manie mieux la prose que les vers.

Après la publication des *Miettes*, il circula dans le public un couplet de chanson dont voici le refrain :

Il n'fait plus que des *miettes*,
Maluron Malurette ;
Il n'fait plus que des *miettes*,
Maluron Maluré.

L'abbé en fut vexé, et pour mettre fin à l'épigramme, il publia le poème de *Chilon*. Pour mieux prouver que cela n'était pas une miette, il la fit imprimer en gros caractères sur du papier très-épais, afin d'en former un volume. Malheureusement, l'incendie de la maison Brousseau réduisit *Chilon* en miettes—je veux dire en cendres.

IV.

Je crois avoir dit que l'abbé Casgrain ne vieillit pas. Il ne faudrait pas en conclure qu'il ne progresse pas —ce qui n'est pas la même chose. On ne peut nier qu'il a fait un grand pas depuis les *Légendes*, en substituant les études historiques à la littérature légère.

Ses *Biographies* et l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* lui assurent un rang distingué parmi nos historiens. Il a la passion de l'étude, et c'est une jouissance pour lui de consacrer ses loisirs et ses veilles, aux recherches historiques et archéologiques. Or, il sait mettre à profit les travaux qu'il s'impose—on lui reproche même

Digitized by Google

d'accaparer quelquefois ceux des autres,—nul doute, par conséquent, qu'il ne possède la science nécessaire à l'historien. La question est de savoir s'il a les autres qualités qu'il faut posséder pour bien écrire l'histoire, et particulièrement les vies des saints.

J'ai devant moi l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, et je dois avouer que je me sens un peu embarrassé en présence de ce volume. Je comprends que ce n'est plus un ouvrage d'imagination comme les *Légendes*. Il s'agit d'une œuvre sérieuse, entreprise dans un noble but, et conduite avec courage, science et labeur.

Et cependant, le dirai-je ? cet ouvrage ne me satisfait pas entièrement. J'aime les vies des saints et je lis celles qui sont bien faites avec le même intérêt qu'un roman. Je les parcours avec joie et avidité, et il y a telles histoires dont je ne puis interrompre la lecture sans chagrin.

Je citerai comme modèles l'*Histoire de sainte-Chantal* et celle de *sainte-Monique* de l'abbé Bougaud, que je viens de lire. Quels chefs-d'œuvre ! Et qu'il fait bon de se sentir catholique et français, lorsqu'il nous est donné de lire ces beaux ouvrages ! On les savoure avec bonheur, et malgré toutes les beautés du style, qui est admirable, c'est encore une fête du cœur, plutôt qu'une fête de l'esprit. Tout lecteur qui lira ces livres, se sentira meilleur et attiré vers la vertu par une force invisible.

Comment se fait-il, que l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation* ne produise pas la même impression sur moi ? Comment se fait-il, que je puisse parcourir tout ce gros volume sans verser une seule de ces larmes douces qui sont les applaudissements du cœur ? Telle est la question que je me pose, et à laquelle je voudrais répondre.

Il me semble que la conception du plan laisse à dési-

Digitized by Google

ver, qu'il y a des lacunes à combler, des points obscurs à éclaircir.

Le sujet était magnifique dans son ensemble, très-varié dans les détails, rempli de faits intéressants. Comme sainte-Chantal, la bienheureuse Marie de l'Incarnation a d'abord vécu dans le monde. Elle a été épouse et mère avant de se consacrer à Jésus-Christ. Une partie de sa vie s'est écoulée dans l'ancien monde, et, bientôt, obéissant aux inspirations de la divine Providence et possédée du zèle apostolique, elle traverse les mers, et vient finir ses jours dans un pays sauvage, après avoir accompli toutes les œuvres merveilleuses pour lesquelles Dieu l'avait suscitée.

Certes, il y a bien peu de saints dont la vie soit si belle à raconter, et, malheureusement, je crois avec sincérité, malgré les mérites de l'ouvrage que j'apprécie en ce moment, que la vraie Histoire de la Mère de l'Incarnation est encore à faire.

On trouvera peut-être ce jugement sévère, et cependant, je suis convaincu qu'en y regardant de près, on finira par l'accepter. Qu'on relise attentivement cet ouvrage, sans parti pris d'admirer, et l'on s'apercevra, sans travail, qu'il est défectueux dans le fond et dans la forme.

L'auteur a su faire de bien jolies phrases, mais il n'a pas su nous faire aimer son héroïne. Il a mal choisi les faits qu'il fallait grouper, et les détails qui devaient intéresser le lecteur. Plusieurs fois dans le cours du récit, on rencontre des détails qui choquent, et l'on se demande si la Mère de l'Incarnation n'aurait pas pu agir autrement.

Il va sans dire que ce n'est pas elle que je blâme ici, mais son historien, qui n'a pas su justifier et faire admirer tous les faits qu'il raconte.

Digitized by Google

Pour n'en citer qu'un exemple, voici comment il justifie le mariage de la sainte femme. Il nous la représente, dès l'âge de quatorze ou quinze ans, *entraînée par une inclination irrésistible vers la vie religieuse, et s'en ouvrant à sa mère qui lui en témoigne beaucoup de joie.* Cependant, deux ans après, *ses parents lui proposèrent d'entrer dans l'état du mariage, pour lequel elle éprouve une répugnance extrême.*

Elle demeure interdite ; mais, *par suite d'une crainte respectueuse qu'elle avait toujours eue pour son père et sa mère, elle n'ose pas élever la voix, ni contrarier leur volonté.*

" Ma mère, dit-elle, puisque c'est une résolution prise " et que mon père le veut absolument, je me crois " obligée d'obéir à sa volonté et à la vôtre ; mais si " Dieu me fait la grâce de me donner un fils, je lui " promets dès à présent de le consacrer à son service ; " et si, ensuite, il me rend la liberté que je vais perdre, " je lui promets de m'y consacrer moi-même."

Les contradictions et les invraisemblances que ce récit contient, sont pour le moins singulières. Il est étrange que cette jeune fille, qui se sent une vocation *irrésistible*, n'ose pas élever la voix, et plus étrange encore qu'elle se marie avec un secret désir de redevenir libre.

Plus tard, lorsqu'elle est mère, sa conduite à l'égard de son fils est aussi inexplicable, et pour ma part je ne puis ajouter foi au récit de sa séparation d'avec son fils, et du discours solennel qu'elle lui adresse à cette occasion.

Ou l'historien a été trompé, ou bien il a omis des faits qui justifieraient ceux qu'il raconte. Une chose remarquable, c'est qu'il parait avoir eu à cœur de cacher constamment la nature sous le surnaturel. Dans Marie de l'Incarnation, il n'a pas montré la jeune fille, ni

Digitized by Google

l'épouse, ni la mère; il a jeté sur ces divers états le voile de la religieuse, à travers lequel ils ne peuvent qu'apparaître sous un jour faux.

C'est là un grave défaut. Il y a dans le cœur et dans la vie des saints, un côté humain, qu'il est non-seulement attrayant mais salutaire de révéler. Si vous le cachez, vous placez les saints à une telle hauteur dans la vie surnaturelle, que le lecteur perd tout espoir d'y atteindre jamais, et votre livre ne peut plus exercer la saine influence qu'il devrait.

Mgr Dupanloup a exprimé la même idée dans sa lettre à l'abbé Bougaud, à l'occasion de l'*Histoire de sainte Chantal :*

" C'est encore un défaut capital et trop commun aux " hagiographes, de nous représenter les saints si dépouil- " lés de ce qui est humain, qu'on se demande vraiment " si c'est bien là un homme, un fils d'Adam, un être de " chair et d'os comme nous. Le grand intérêt, et la " grande vérité de votre livre, au contraire, c'est que " le côté surnaturel, dans cette vie, n'absorbe pas le " côté naturel ; c'est que la femme, la fille, l'épouse, la " mère, la veuve apparaissent tour-à-tour dans la " sainte ; c'est que la lutte de la nature et de la grâce " et les progrès de la vertu y sont constamment visi- " bles."

L'auteur canadien a trop voulu montrer la sainte, et il a trop négligé la femme, c'est-à-dire, ce côté naturel par lequel Marie de l'Incarnation se rattachait à la terre. Le récit de ses ravissements et de ses extases peut être bien beau ; mais celui de ses œuvres a pour nous plus de charme et d'édification.

J'aurais à faire bien d'autres observations, touchant au fond de l'ouvrage ; mais je me hâte et j'arrive à l'examen de la forme.

Digitized by Google

J'ai déjà dit qu'elle est moins imparfaite que celle des *Légendes.* Le style est plus grave, plus sobre et moins esclave de l'imagination. Mais hélas! la vanité de l'écrivain s'y montre encore, et il y a des pages qui semblent bien plutôt faites pour la glorification de l'auteur que pour celle de l'héroïne. Il y a des phrases où l'écrivain semble dire: ici, ce n'est pas la sainte, mais moi qu'il faut contempler. Les images, les figures de toutes sortes y sont répandues avec profusion. La période y est toujours cadencée, apprêtée et empesée, et l'on dirait qu'il a horreur de ce style simple et précis qui convient à l'histoire.

Illustrons ce blâme par une seule citation :

" Souvent, à la suite de ces transports, toutes ses " puissances intérieures semblaient tout-à-coup se taire " et demeurer suspendues. Alors, dans le silence de " toutes ses facultés, s'élevait, des profondeurs de son " âme, comme une douce mélodie, dont chacun de ses " soupirs semblait les suaves ondulations. On eut dit " que chaque fibre de son être, était autant de cordes " d'un instrument invisible que venait toucher en " secret, l'ange du pur amour, et dont les accords " ravissaient les chœurs célestes et charmaient les " oreilles de Dieu.

" La nuit même n'interrompait pas ces mystérieux " concerts: des visions bienheureuses venaient visiter " son sommeil, et, dans un demi-repos, elle entendait " chanter sans cesse ces voix intérieures; quelquefois " même, elle en était complètement réveillée. Ainsi, son " âme ressemblait à ces harpes éoliennes, suspendues " aux arbres des forêts, dont les cordes résonnent " encore longtemps après le passage des brises noctur- " nes. Ainsi, dans les splendides basiliques, quand " l'orgue vient de se taire et que l'encens des solennels

Digitized by Google

" sacrifices monte encore dans les voutes silencieuses, " longtemps les derniers échos des chants sacrés se " prolongent à travers les arcades aériennes et les " ogives, et se bercent parmi les ombres du soir."

On admettra sans peine que le style historique ne doit pas s'affubler de semblables banderolles. C'est décrire d'une manière singulièrement compliquée ce qui se passe dans l'âme de la Mère de l'Incarnation, et les *mystérieux concerts* qu'on y entend ont le tort grave, de ressembler aux *incantations* de la *Jongleuse.* On y reconnait encore la *douce mélodie* aux *suaves ondulations, se prolongeant,* non plus en *spirales aériennes, parmi le silence solennel de la nuit,* mais *à travers les arcades aériennes parmi les ombres du soir.*

Il y a malheureusement, un bon nombre de pages dans ce style. L'*Introduction* surtout, en est presque entièrement composée. L'idée mère de l'*Introduction* était très-belle. C'était de représenter la société naissante en Canada, dans sa triple hiérarchie du prêtre, de la femme, et du soldat-colon. Dix pages de belle prose auraient suffit au développement précis de cette idée, et auraient pu être un portique superbe du temple qu'il voulait élever à la gloire de la Mère de l'Incarnation. Mais l'abbé Casgrain s'est laissé emporter par sa fougueuse imagination, et il a noyé sa pensée dans soixante-dix pages d'une amplification de rhéteur.

Je conclus ; M. l'abbé Casgrain fera bien de méditer ce petit passage de Fénélon : "L'histoire perd beau- " coup à être parée. Un bel esprit méprise une histoire " nue ; il veut l'habiller, l'orner de broderie et la friser. " C'est une erreur."

Et aussi ces lignes de Mgr. Dupanloup :

"Combien il est déplorable, quand on ne voudrait " voir devant soi qu'un saint, de se trouver en face d'un

Digitized by Google

" écrivain qui s'évertue à faire des phrases, à farder, " pour ainsi dire, à friser ces grandes figures ! "

Je crains de tomber dans la même ornière que l'abbé Casgrain, la longueur, et je cours aux *Biographies*, dont je ne dirai qu'un mot.

J'y retrouve l'écrivain toujours le même : un beau talent très-imparfait, brillant sans être spirituel, élégant et souple, mais pas attique ni malin, chatoyant mais peu varié.

Les savants nous ahurissent de leurs lubies et de leur technologie. M. Casgrain nous impose quelquefois un ennui du même genre ; il nous exhibe pour l'effet, une espèce de bric-à-brac littéraire, qui, en réalité, nuit à l'effet. L'excessive recherche de l'art dépare la vérité et la beauté réelle de l'histoire.

C'est une des causes de la monotonie qui enveloppe la diversité de ses œuvres. Qui a lu une de ces biographies, connaît les autres.

Il donne presque toujours à ses héros des poses exagérées. Ce défaut très-frappant dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, est aussi remarquable dans les *Biographies*. Il décrit toujours avec pompe, les circonstances les plus ordinaires de la vie. Pour lui, une maison n'est pas une maison, mais un manoir ; et si le manoir a une tourelle ou quelque portique, etc., etc., c'est un château, Une petit lisière de terre devient, sous sa plume, une seigneurie ; la moindre tapisserie lui paraît ornée de *figurines*—comme au manoir d'Haberville ; et si vous lui faites la faveur d'une petite promenade, dans quelque vieux wagon attelé de quelque vieux cheval blanc, il vous en remerciera par cette phrase : " comme au *temps jadis*, une *blanche* " *haquenée* conduisait le *carosse antique, orné des armoiries*

Digitized by Google

" de la famille. On se serait cru au temps de Louis
" XIV.

Pour résumer ce qui me reste à dire sur l'historien, je dirai que l'histoire n'est pas véritablement de son genre. Il est né romancier. Il a le talent qui convient au roman : l'imagination, l'invention et une connaissance profonde de ce que l'on pourrait appeler les *machines dramatiques.*

Sa pente naturelle le pousse au roman chrétien et je ne vois pas pourquoi, il n'est pas entré dans cette voie. Il a devant lui les plus beaux modèles en ce genre. Fabiola, Callista, Aurélia, Virginia sont des romans magnifiques qui instruisent et qui édifient.

M. Casgrain a visité l'Italie et étudié Rome. Ne pourrait-il pas trouver dans les premiers siècles de l'Histoire de l'Eglise, de pieuses légendes et de dramatiques histoires qui serviraient de canevas à des romans délicieux ?

Je l'engage à y penser et il y trouvera sa veine.

M. Hector Fabre, qui est un critique délicat, a fait l'appréciation de l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, et il a trouvé comme moi, *de la déclamation dans le style, l'amour de certains mots sonores dans la phrase, le respect du convenu dans le récit, le culte de la pose dans ses héros.* Il déclare avec beaucoup de ménagements et d'euphémismes que cette *Histoire* demande un *complément* et il donne à l'écrivain, en terminant, ce conseil, qui ne manque pas de sel attique.

" Qu'il cherche les belles pensées et les belles paroles,
" pour les dire, lui viendront comme par surcroit ; mais
" qu'il ne cherche pas d'abord les mots, car lorsque le
" moment viendra de s'en servir, les pensées lui feront
" défaut, et il lui faudra les couvrir de la pourpre des

Digitized by Google

"lieux communs, tout étonnés de se trouver si bien
" vêtus

Tout récemment, M. l'abbé Casgrain s'est révélé comme critique. Il a publié une espèce d'étude littéraire sur M. Chauveau, qu'il annonçait comme étant la première d'une série, soudainement interrompue.

On lui a prêté à cette occasion, certain ressentiment politique, certain intérêt de famille. Je ne sais pas exactement ce qu'il y a de vrai dans ces imputations ; mais, ce qui est certain, c'est que l'abbé Casgrain ne fait pas mystère de ses opinions politiques et qu'il prétend appartenir au parti *national.* Il est annexionniste dans toute la force du mot, et il le déclare à qui veut l'entendre, hélas !

Il fut un temps, qui n'est pas encore *perdu dans le crépuscule de son enfance*, où il entretenait d'autres idées. Je trouve, à la fin de l'*Introduction* à l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, l'éloquente prédiction que voici sur la république Américaine :

" La parole du Comte de Maistre se réalise sous nos yeux. " Laissez donc grandir cet enfant au maillot,'' avait-il dit, un jour, indigné de la *stupide* admiration qu'on prodiguait aux *prétendus progrès* des Etats-Unis. L'enfant a grandi depuis ce jour ; et sa tombe est si près de son berceau, que ses langes pourront lui servir de linceul. Bientôt, cette grande république, fondée sur le sable, morcelée en cent petits états, comme l'Amérique du Sud, dévorera elle-même son influence, et avec elle, celle du protestantisme."

C'est très-bien dit ; mais aujourd'hui l'abbé Casgrain ne le trouverait plus si bien pensé. Il n'appellerait plus *stupide*, un sentiment qui est devenu le sien, et il ne placerait plus si près de son berceau la tombe de la *nation-modèle*.

Digitized by Google

Les opinions, je devrais peut-être dire les sympathies politiques, ont déteint sur l'historien et changé ses idées. Il est bien regrettable qu'il ait glissé sur cette pente, qui l'a déjà conduit à des déclamations creuses et fausses.

C'est ainsi que, dans la biographie de M. de Laterrière, il a pu écrire les lignes suivantes : " Les hommes " ambitieux qui triomphent aujourd'hui sur la ruine de " la chose publique, et que l'histoire inexorable mar- " quera au front d'un fer rouge, ne purent jamais trou- " ver en lui un instrument servile... Ces hommes sont " parvenus un instant, à égarer l'opinion publique ; " mais quarante années consécutives de dévouement à " la patrie, forment un monument de granit, contre " lequel viendront se briser les plumes stipendiées qui " auraient voulu le détruire."

On pardonnerait ces tirades démagogiques à M. L. H. Fréchette ou à M. Dessaulles ; mais elles sont déplacées dans la bouche du premier vicaire de Notre-Dame de Québec.

Ces tendances politiques de l'abbé Casgrain, et une certaine rivalité littéraire ont été cause qu'il n'a pas été juste à l'égard de M. Chauveau. Sa critique est mesquine et manque d'impartialité. J'aurai occasion de le démontrer, lorsque je peindrai l'auteur de *Charles Guérin*.

Il a été plus partial encore sous le pseudonyme de *Placide Lépine*, si toutefois les *Silhouettes Littéraires* peuvent lui être attribuées, ce qu'il y a cent raisons de croire. On m'objectera qu'il n'aurait pas écrit son propre portrait. Néanmoins, qu'on veuille bien considérer qu'il y a dans la *silhouette* de l'abbé Casgrain par *Placide Lépine*, des détails intimes que l'abbé seul, pouvait vraisemblablement connaître, et qui ont dû être écrits sous sa dictée.

Digitized by Google

Quoiqu'il en soit, prenant pour établi qu'il est l'auteur ou l'un des auteurs des *Silhouettes Littéraires*, nous y trouverions une preuve de plus, que la critique n'est point son fait, et qu'il n'a pas ce goût, ce tact, cet esprit et ce coup d'œil juste qui conviennent au critique. Nous aurons occasion d'y revenir dans les autres portraits.

En attendant, je terminerai celui-ci, par quelques recherches généalogiques et un petit conseil à M. Casgrain.

Placide Lépine a dit:

" L'abbé Casgrain est aristocrate dans sa personne et " démocrate dans ses idées... Par les hommes il vient " du peuple. Son bisaïeul qui était soldat, prit part à " la fameuse bataille de Fontenoy, où les chevaleresques " gardes Françaises criérent aux Anglais : Tirez les pre-" miers, Messieurs! Du côté des femmes, il se rattache " aux Baby de Ranville, dont il a conservé la belle " devise : " Au camp valeur, au champ labeur." L'al-" liance de ses deux sangs explique les contrastes de son " caractère aristo-plébéien."

De qui est cette histoire ? C'est ce qu'il convient de rechercher.

M. l'abbé Casgrain a une faiblesse ; on est toujours faible par quelqu'endroit ;—il a un culte exagéré des ancêtres. Ce sentiment est très-louable, surtout quand il y a des ancêtres ; mais il ne faut pas pousser trop loin la noble ambition de se trouver des aïeux ou des bisaïeux illustres. On doit se contenter de l'être soi-même et de le faire savoir.

On croirait que M. l'abbé pourrait peut-être mieux qu'un autre, se passer du lustre des aïeux. Mais il n'en est rien, et jamais il n'a laissé échapper une occasion. de parler ou de faire parler de sa *noble* origine.

Digitized by Google

Dans les *Légendes*, dans les *Miettes*, dans les *Biographies*, dans l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, partout, il a semé quelques fleurs sur la tombe de ses illustres ancêtres.

A chaque nouvel écrit, il y revient, il s'y complait. Ici, c'est un ancêtre maternel que l'on déterre, et là, un paternel qui ressuscite.

Ses œuvres ne suffisant pas à la tâche, il y emploie les autres, et dans tous les écrits qu'il peut atteindre avant leur publication, il réussit presque toujours à glisser une note qui publie son origine. On vient de la voir dans les *silhouettes* de Placide Lépine ; et nous la retrouverons ailleurs.

Dans l'*Histoire des Grandes familles Françaises du Canada*, de M. l'abbé Daniel, à la page 533 je lis ce qui suit :

" L'Honorable Charles Casgrain descendait de M.
" Jean-Baptiste Casgrain, originaire de la Vendée et
" sergent dans les troupes à la tête desquelles, il s'était
" signalé maintes fois contre les Turcs. Lorsqu'il
" passa dans la Nouvelle France, un peu avant la con-
" quête, il était couvert de nobles blessures qui attes-
" taient encore son courage."...

" Ce sont les dignes ancêtres de M. l'abbé Raymond
" Casgrain, dont la plume élégante a déjà donné plu-
" sieurs publications où la beauté du style le dispute à
" la richesse des pensées."

Au troisième volume de l'*Histoire des Ursulines*, pages 234 et 235, on est étonné et un peu affligé de retrouver les détails suivants :

" M. Jean-Baptiste Casgrain, le premier de sa famille
" en Canada, émigra peu avant la conquête. C'était un
" glorieux vétéran qui portait d'une manière non
" équivoque les trophées de sa bravoure, ayant eu le

Digitized by Google

" nez coupé d'un coup de cimeterre, lorsqu'il combattait " contre les Turcs en Orient, et étant devenu boiteux, " par suite d'un coup d'escopette qui lui enleva la " cheville du pied, à la bataille de Fontenoy, en 1745. " De plus, il avait été blessé d'une balle qui lui passa " de la joue à l'oreille droite, et d'un coup de sabre qui " lui sillonna la figure du front à la joue gauche. En " 1747, il assista au siége de Berg-op-Zoom, où les " Français entrèrent en marchant dans le sang jusqu'à " la cheville du pied."

" Un trait nous donnera une idée de *cette foi énergique* " *qui devait passer toute entière* A SES DESCENDANTS. Fait " prisonnier par les Turcs, ainsi qu'un chef de brigade " du nom de Sabran, lorsqu'il combattait en remplace-" ment des chevaliers de Malte tués en Orient, un " renégat vint leur proposer de passer à l'Islamisme— " Ah! s'écria Sabran, s'adressant à son compagnon " d'infortune, est-il possible qu'on vienne outrager Dieu " d'une telle manière!" A ces mots Jean Casgrain " furieux se précipite sur le renégat, et il l'aurait tué, si " un janissaire ne se fut jeté sur lui avec un cimeterre. " L'intrépide soldat saisit une chaise et frappe le " janissaire à mort. Jean et Sabran reçurent cinquante " neuf coups de nerf de bœuf; le second en mourut. Le " brave soldat chrétien reçut encore vingt-cinq coups " de bâton de calabre, sous la plante des pieds. Ce fut " après avoir assisté à cinquante combats et engage-" ments, ayant été promu au grade de sergent-major " après la retraite de l'armée française devant Prague, " que l'héroïque vétéran s'embarqua pour la Nouvelle " France. Il était natif d'Airvault, petite ville du " Poitou, à huit lieues de Saumur, dans la Vendée " militaire. M. J. B. Casgrain se fixa à Québec où il " tint un commerce sous le fort, à droite de l'escalier

Digitized by Google

" de la basse-ville. Son fils, M. Pierre Casgrain, mort " en 1828, acquit les seigneuries de N. N. de Liesse, de " la Bouteillerie, de la Rivière-Ouelle et de N.-D. de " Bon Secours, de l'Islet.

" En même temps que M. J. B. Casgrain, étaient " venus en Canada MM. Bonenfant et Letellier de St. " Just."

Comment l'abbé Daniel et l'auteur de l'*Histoire des Ursulines* ont-ils appris tous ces faits extraordinaires ? Quelles relations ont-ils pu avoir avec ce sergent qui combattait *à la tête des troupes*, comme un maréchal de France—qui portait comme trophée de sa bravoure, un nez qu'un coup de cimeterre lui avait enlevé—qui avait perdu la cheville du pied à la bataille de Fontenoy, et qui rentrait dans Berg-op-Zoom en marchant dans le sang jusqu'à la cheville qu'il n'avait plus—qui portait sur sa figure, d'un côté le sillon d'une balle, et de l'autre le sillon d'un sabre—qui avait reçu cinquante-neuf coups de nerf de bœuf, vingt-cinq coups de bâton de Calabre, et pris part à cinquante combats, et qui, avec tout cela, n'était que sergent ?

Evidemment il y a là, un cachet de facture qu'il est impossible de méconnaître, et je crois que l'on peut accuser, sans témérité, la plume féconde de notre illustre abbé.

C'est le commencement d'un pétit travail d'ennoblissement, dont le reste, encore inédit, est cependant trop connu. On a essayé: d'Airvault... et les vers faits à la Rivière Ouelle étaient datés du *Manoir d'Airvault*. On a montré aux amis un certain blason ; on l'a même encadré et suspendu dans le cabinet de travail du littérateur, à côté du *portrait de mon père* qui lui dit :

> **Embrasse, mon enfant, le portrait de ton père**
> **Pour être comme lui *digne de tes aïeux*.**

Digitized by Google

Bref, tout cela se serait déjà traduit par une notice communiquée au *livre d'Or de la noblesse*, si les pages de ce livre souffraient tout, comme les papiers. Ce cher Livre d'Or! il chatoie si agréablement la vue! On serait si heureux d'y lire cette page... à peu près comme on l'a rêvée:

" Casgrain d'Airvault—originaires de Vendée—Fief de la Rivière Ouelle et de l'Islet—Manoir d'Airvault—Alliés à la noble famille des Letellier de St. Just.

" Les d'Airvault portent de gueule avec gerbe et flamberge d'or; ils ont la fière devise: au champ labeur, au camp valeur!"

Hélas! cette page d'or, tant convoitée, n'existera probablement jamais. Car, avant de consentir à son insertion au *livre de la noblesse*, on y regardera à deux fois, on fera des recherches, on fouillera le greffe de Québec, et, dans les régistres des baptêmes, mariages et sépultures des paroisses de Québec et de Beaumont, on trouvera divers actes authentiques constatant que Jean Casgrain était *traiteur* à la basse-ville, c'est-à-dire préparait et servait à manger et à boire aux voyageurs et aux viveurs de ce temps-là, et qu'il épousa, à Québec, une demoiselle Duchesne dite LeRoide, fille d'André Duchesne dit LeRoide, de la nation des Pawnis. Ces actes établiront que Jean Casgrain n'était pas originaire de Vendée, mais de l'ancienne petite province d'Aunis, et qu'au lieu d'être sergent à la tête des troupes, il était tout bonnement cuisinier à la tête de ses plats; que s'il a fait couler le sang, ce ne peut guère être que celui de la volaille, et que ses blessures,—s'il en avait—étaient probablement des brûlures.

Donc, si le Jean-Baptiste Casgrain, Vendéen, né à Airvault; le Casgrain sergent qui combattait à la tête des troupes de France et de Navarre; le Casgrain pour-

Digitized by Google

fendeur et mangeur de Turcs, le *nasicobole, minus-cheville, balafré et calabré*, si ce Casgrain a existé—ce que personne ne voudra croire,—ce ne peut être Jean Casgrain le cuisinier, qui en l'an de grâce 1750, tournait des crêpes dans sa gargotte de la basse-ville, et menait à l'autel mademoiselle LeRoide, de la nation des Pawnis.

Remarquez bien que je ne méprise pas les Pawnis, non plus qu'aucune autre tribu sauvage. J'en fais au contraire grand cas, et l'on me dirait que j'ai du sang sauvage dans les veines que je n'en serais pas du tout humilié. Tout ce que je veux établir, c'est que M. l'abbé ne descend pas en droite ligne des Montmorency ou des Caniac de Périgord.

En fait de généalogie, je dis comme le grand poète de la Grèce, Homère : " A quoi bon questionner sur la race ? Telle est la génération des feuilles dans les forêts, telle aussi celle des mortels. Parmi les feuilles, le vent verse les unes à terre, et la forêt verdoyante fait pousser les autres sitôt que revient la saison du printemps ; c'est ainsi que les races des hommes tantôt fleurissent et tantôt finissent."

Donc, mon cher abbé, veuillez m'en croire, laissez de côté tous ces travaux généalogiques. Que votre bisaïeul soit Casgrain le balafré, ou Casgrain le vendeur de saucisses, il importe peu. Les gens d'esprit ne vous en estimeront ni plus ni moins, et cela n'ajoute ni ne retranche à votre mérite personnel, que nous reconnaissons autant que vos meilleurs amis.

Vous avez très-bien dit, dans la biographie de M. Faribault : " il est une aristocratie que l'on ne parviendra jamais à détruire : c'est celle de l'urbanité, de la politesse des manières, de la dignité et de la noblesse des sentiments." Cette aristocratie indestructible, vous

Digitized by Google

la possédez ; qu'avez-vous besoin de faire tant de frais pour en acquérir une autre ?

Ce *dada* qui vous tourmente est d'ailleurs, vous le savez, la faiblesse de plusieurs, et le but de ces pages n'est pas d'humilier, mais de corriger ceux qui en sont possédés.

Après cela, ayez le *caractère aristo-plébéien*, si la chose vous va, et je n'y mettrai pas d'obstacle, puisque cela ne nuit en rien à votre caractère sacré, qui est irréprochable.

F. A. H. LARUE.

De omni re scibile et quibusdam aliis
Pic de la Mirandole.

I.

Un soir—c'était en l'année 1869—je me trouvais, je ne sais plus à quelle occasion, dans la vieille capitale de la province de Québec. Je n'avais rien à faire ; la chambre ne siégeait pas, le Septuor Haydn chômait ; l'*Evénement* ne contenait pas un fait-divers passable ; j'étais menacé d'ennui sérieux. Je pensai tout-à-coup au Dr. Larue, que je connaissais bien, et j'allai frapper à sa porte.

Je le trouvai dans un état d'excitation qui me surprit chez un homme habituellement si calme. Il marchait à grands pas, les mains derrière le dos, et se parlait à lui-même, assez haut pour être entendu. De temps en temps il allongeait les bras et le menton, gesticulait, ou passait les doigts dans la chevelure.

Digitized by Google

Il me demanda d'un ton sec, comment était ma santé, et me fit asseoir ; puis continua de marcher d'un pas nerveux, et la conversation s'engagea :

—J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, me dit-il : je suis riche !

—Riche d'espérances, d'illusions, de projets ?

—Mieux que ça, riche de dollars, comme un vrai yankee.

—Et quel est le chiffre de votre fortune ?

—Au moins cent mille piastres.

—C'est joli. Je suppose que ces beaux capitaux sont déposés dans la banque de l'avenir ?

—C'est un peu vrai, mais cet avenir est si rapproché ! Ecoutez :

Aujourd'hui même, à Pittsburg, dans la république voisine, une compagnie américaine a dû faire l'essai d'un nouveau procédé de mon invention pour manufacturer l'acier, et je suis parfaitement sûr du succès. Or, le succès de cette affaire, c'est la fortune pour moi, et d'un moment à l'autre j'attends une dépêche qui m'apportera la joyeuse nouvelle.

Songez donc, s'écria-t-il, en regardant sa montre ; il est huit heures, et à neuf heures j'aurai probablement reçu ma réponse. Dans une heure, je serai riche de plus de cent mille piastres.

Je compris qu'un homme qui en était arrivé à une époque aussi importante de sa vie, avait besoin d'être seul, et je le laissai à ses réflexions.

C'est probablement ce soir là, qu'il commença son article "*Les Peabody en Canada*," et qu'il écrivit la phrase suivante :

"Ce n'est pas chose aussi difficile qu'on se l'imagine
"d'amasser des richesses, d'entasser même des millions.
"Le hasard fait la moitié, les trois quarts de la beso-

Digitized by Google

" gne ; il suffit de se trouver sur le chemin de la for-
" tune... quand elle passe; seulement, il faut bien
" l'avouer, elle ne passe pas tous les jours."

Hélas ! neuf heures, dix heures, onze heures sonnèrent, et la dépêche tant désirée n'arriva pas. Le lendemain, même attente suivie de la même déception ; et, finalement, la fameuse dépêche est encore à Pittsburg.

Je suppose qu'il ne continua son article que le surlendemain ; car voici la phrase qui suit :

" A en juger par la dose d'intelligence qui est la part
" du grand nombre des riches, la somme d'esprit à
" dépenser pour arriver à être millionnaire n'est pas
" exhorbitante, hormis donc que l'on suppose que la
" dépense a été telle, que, tout compte fait, il n'en reste
" plus guère en caisse... L'esprit de négoce a toujours
" été—plus en ce siècle, dit-on, qu'en aucun autre—
" d'une étroitesse extrême."

Quoiqu'il en soit, cette petite histoire démontre, que l'homme qui pose en ce moment devant moi, n'est pas simplement un littérateur. Il est industriel et industrieux, chimiste et métallurgiste distingué, et enfin, auteur d'un petit *traité d'agriculture* qui passe pour être bien fait.

Il sait beaucoup de choses et il fait de tout, comme son confrère de France, le Docteur Véron, avec cette différence que celui-ci a fini par la littérature, tandis que le Dr Larue a commencé par là, et finira par l'industrie et le négoce, après avoir guéri des rhumes de poitrine et des maux de gorge.

Ainsi va l'homme, quand il a du toupet, et quand il s'est dit une bonne fois, avec résolution de parvenir : *quo non ascendam ?*

Il est bien entendu que ce n'est pas le médecin, ni l'agronome, ni l'industriel que je vais peindre. C'est le

Digitized by Google

littérateur seul, celui qui fait des phrases bilieuses, tout en roulant des pilules anti-bilieuses, et qui sait mêler l'esprit littéraire au sable magnétique, pour mieux fabriquer l'acier. C'est l'auteur de quelques articles de journaux et de quelques *lectures* qui ont eu du succès, et qu'il a réunis dans un volume auquel il a donné le titre de *Mélanges.*

Comme l'abbé Casgrain, le Dr. Larue a eu l'avantage de *vivre dans l'intimité* de M. Placide Lépine; on le verra par les détails intimes qu'il a racontés au public— et si ce critique baroque à six mains, en a fait un portrait ridicule, soyons assuré qu'il n'y a pas de sa faute. Il avait les meilleures intentions du monde.

Nous allons le suivre un peu, avant d'en venir à l'appréciation des *Mélanges.*

II.

L'illustre Marchildon disait un jour, qu'il n'était d'aucun *sexe.* Or, voici comment Placide Lépine commence la silhouette de son ami le docteur, sous l'épigraphe invariable: *Nuda veritas.* "Mâle caractère, mâle esprit, mâle figure, tel est l'original de ce mâle portrait."

Evidemment, il n'a pas voulu qu'on put dire du silhouetté, ce que Marchildon disait de lui-même.

"Le Dr. Larue a ses quarante ans; l'île d'Orléans est sa patrie, St. Jean sa paroisse, l'université-Laval sa mère. La mère et le fils sont fiers l'un de l'autre."

Certes, M. Fabre avait bien raison de trouver ce début solennel; mais il aurait fait connaître toute sa pensée s'il eut ajouté: qu'il lui semblait un peu ridicule.

Puis vient un brusque dithyrambe en l'honneur de l'université-Laval, avec accompagnement d'injures

Digitized by Google

très-propres à confondre les prétendus ennemis de cette grande institution, qui n'a qu'un tort—celui de ne pas connaître ses vrais amis.*

Quelques phrases extraites de la *physiographie* du savant docteur sont maintenant soumises au public, à qui nous laissons le soin de juger, si M. Placide a bien réussi, sans le vouloir, à se moquer de celui qu'il fait poser.

"Le Dr. Larue est un homme de moyenne taille, assez grêle, preste dans ses mouvements. Figure bilieuse, pâle, effilée de la base... Un sourire moqueur est accroché au coin de sa moustache... Il aime à mordre... *Ses dents sont bonnes*; les canines sont remarquablement longues... Vous jureriez qu'il a entre les dents, quelques lambeaux de la chair de son prochain."

Pour un chien, ce serait là, un joli portrait; mais pour un illustre d'entre les illustres, voire même pour un simple mortel, franchement ça n'est point flatteur. Si, après l'avoir vu peint de cette manière, maman Laval est encore fière de son petit mâle, c'est qu'elle n'est pas difficile, ou que l'amour maternel l'aveugle singulièrement. Il n'y aurait là, du reste, rien de bien étonnant. Lorsqu'on prend tant de plaisir à se faire réciter, entre la poire et le fromage, " La Voix d'un Exilé," ou des phrases anti-patriotiques sur les destinées providentielles des Etats-Unis, on n'est pas bien éloigné d'admirer les gens qui ont l'air d'avoir suspendu à leurs crocs, des lambeaux de chair humaine.

---

* Malgré tout ce beau zèle pour l'université, on a sacrifié assez lestement, dans la silhouette de M. Taché, un ancien recteur de cette institution. Il est vrai que cet ancien recteur le méritait bien, pour avoir fait dans une lecture publique, une sanglante critique des *Légendes*.

J. P.

Digitized by Google

A la vérité, il y a dans le portrait du docteur des traits plus aimables et surtout plus vrais. Ceux même que nous avons signalés ont leurs correctifs. Ainsi, l'on prend soin de vous dire qu'il est "gouailleur sans malice," et qu'il lui arrive, sans doute, comme à bien des gens, de n'être pas aussi terrible qu'il en a l'air. De plus, "ses yeux bruns sont méditatifs, dans l'ardeur de la discussion, les prunelles s'allument, et les cils, longs et serrés, se changent en dards perçants dont l'attaque est difficile à soutenir."

Voilà des cils qui subissent une étrange métamorphose et qui font bien du ravage. On a vu souvent, dans le langage figuré, *les éclairs des yeux*; mais *les dards des paupières*, c'est du nouveau; c'est une arme à laquelle on n'a pas songé dans les dernières guerres, et le docteur, qui ne dédaigne point de prendre des brevets d'invention, devrait, vite, se faire inscrire à Outaouais. Il n'est pas de même des "sillons de l'énergie;" ils sont "caractéristiques" paraît-il, et dame énergie les a placés elle-même, juste entre les deux sourcils de M. Larue.

Nous arrivons au trait capital: "Le front plus haut que large a de l'audace; les cheveux brun-châtain sont érigés en toupet."—En toupet, morbleu, je le crois bien! Il y a même des gens qui disent en parlant de lui: le toupet, c'est l'homme!

Et c'est grâce à ce toupet qu'il se mêle de tout, pérore sur tout. griffonne sur tout, et du haut de sa chaire de professeur, ou des colonnes de l'*Evénement*, régente son pays et parfois l'univers. Politique, religion, littérature, chimie, métallurgie, agriculture, instruction publique, affaires municipales, industrie, commerce, finances et même la médecine; tout est de son ressort. De tout, il parle en maître; gardez-vous de le contre-

Digitized by Google

dire; savez-vous ce qui vous arriverait? Eh bien, c'est M. Placide qui vous l'apprend: "il vous exprimera tout son dédain." Et savez-vous comment le docteur exprime tout son dédain? "Pour lui, le souverain signe du dédain est de s'allonger la mâchoire en avant et de se mordre les dents (sic)." Comment s'y prend-on pour se mordre les dents? Demandez-le à M. Placide, ou à l'abbé Casgrain, qui lui-même a de si belles dents, ou bien encore à son cousin le dentiste—et s'ils ne vous le disent pas, eh bien! tenez toujours pour certain, qu'un homme qui possède le terrible secret de s'allonger la mâchoire en avant, et de se mordre les dents; un homme qui, de plus a les canines très-longues; un homme qui porte toujours un sourire moqueur accroché au coin de sa moustache; un homme dont les cils deviennent des dards lorsque ses prunelles s'allument, un tel homme, enfin, n'est pas bon à rencontrer à toute heure du jour ou de la nuit, et gardez-vous bien de croiser son chemin! Il va sans dire d'ailleurs, que M. Lépine croit tous ces détails physiologiques nécessaires pour faire bien juger le littérateur.

Une autre découverte: "Sur son crâne la bosse de l'ironie fait saillie." Avez-vous connu des bosses qui ne faisaient point saillie? Les autres bosses de notre illustre feraient-elles saillie à l'intérieur? Mais, pour toutes ces choses merveilleuses, il y a une raison, et si vous ne la devinez pas; attention! "Le Docteur Larue a le génie du professorat." En voici la preuve. Vous vous imaginez peut-être, que les choses se passent aux leçons de notre héros, comme elles peuvent se passer pour le commun des professeurs et pour le commun des auditoires? Lisez ce prologue de mélodrame et détrompez vous:"

Digitized by Google

" Il est huit heures du soir, c'est l'heure du cours. Entrons.

" La foule se presse dans les couloirs ; je gravis avec elle deux paliers, me voici dans l'amphithéâtre où se donnent les cours scientifiques. Les gradins de l'hémicycle sont remplis d'auditeurs, qui chuchotent entr'eux, en attendant l'ouverture du cours.

" Une porte s'ouvre, on voit poindre le bâton de l'appariteur. Le silence se fait. Le professeur arrive d'un pas prompt et ferme. Une salve d'applaudissements l'accueille ; il salue avec un léger sourire. Le cours commence ! !..." Et le compte-rendu finit.

J'avoue que cette mise en scène est soignée ; mais elle a le défaut de donner trop d'importance à des objets qui sont, après tout, bien secondaires. On se demande ce qui arriverait si, par hasard, les choses se passaient autrement : si *l'apparition* se faisait sans *appariteur*, si la porte ne s'ouvrait pas auparavant, si le bâton n'entrait point le premier, si le professeur, ayant fait une mauvaise clinique ce jour-là, (je suppose qu'il a des malades) marchait d'un pas moins prompt ou moins ferme, oubliait de saluer, ou négligeait de sourire.

Voilà autant de choses inquiétantes, et l'on a raison de craindre que le cours n'aurait pas lieu, si l'une d'elles faisait défaut. L'anxiété redouble quand on apprend que le docteur est " un esprit lucide servi par une parole éclatante, une élocution pure, animée, une méthode simple, claire comme le soleil."

Rien que cela !

Soleil, divin soleil qui fait mûrir les citrouilles, tu n'es pas plus clair que le docteur Larue ! Ce n'est pas la peine ; à ta place, je résignerais.

Ravise-toi, cependant. Il n'y a pas, dans tout l'empire Britannique sur lequel, ô divin soleil, tu ne te

Digitized by Google

couches jamais, (en attendant que M. Fabre et l'abbé Casgrain nous aient donné l'annexion), il n'y a pas beaucoup d'hommes comme ce professeur.

" Ses idées circulent dans tous les journaux...il donne des pensées à ceux qui n'en ont pas "...et puis " donnez-moi dix hommes comme cela (s'écrie M. Placide dans un accès de lyrisme), donnez-moi dix hommes comme cela, et dans dix ans la face du pays sera changée ! "

Dix fois dix font cent. Pourquoi marchander ? Que n'en trouve-t-on cent tout de suite ? Quand on songe qu'alors, dans une année, le pays, qui aurait commencé avec une face au premier janvier, se trouverait avec une autre face à la St. Sylvestre !

Il y a, cependant, une chose qui m'intrigue ; ce sont ces chuchotements qui précèdent l'entrée du professeur. Avant Placide et ses impayables silhouettes, je ne sais trop ce que pouvaient s'entre-dire les gavroches de l'endroit. Aujourd'hui qu'ils ont lu tout cela, je m'imagine entendre, même dans le grand silence qui se fait entre le bâton de l'appariteur et la salve d'applaudissements :

—Ecoute donc, chose, as-tu vu le professeur ? Regarde-moi donc ses canines ? As-tu remarqué sa bosse de l'ironie ? L'a-t-il un peu le toupet ! Tiens, v'là son sourire qui se décroche de sa moustache !—Se mord-t-il toujours les dents ? Dis donc, enfin, avec quoi qu'on se les mord, les dents ?—Tais-toi donc, Grognon, faut pas manquer au respect ; regarde ses prunelles qui s'allument.—En garde ! v'là ses cils-dards qui se forment en colonne !......

Mais j'arrive à des questions bien plus scabreuses, lorsque je songe que les titis du paradis universitaire ont lu les deux intéressantes anecdotes que voici :

Digitized by Google

Tous les grands hommes ont eu dans leur enfance des aventures extraordinaires; il y en a même qui ont commencé avant de naître. Les mères de ces grands hommes ont vu des flammes s'agiter dans l'air, elles ont entendu des voix.

Or, écoutez petits et grands, ce que raconte ce bon Placide. L'histoire est d'autant plus authentique que c'est une confidence intime, (comme les *Miettes* de l'abbé Casgrain) et que les paroles sont mises dans la bouche du héros :

"J'avais quinze ans. Je passais devant la grange chez nous, une botte de foin sur la tête. En traversant devant la bergerie, je ne m'aperçus pas que la porte était ouverte. Je m'en allais tranquillement, sans soupçonner le moins du monde, que le bélier accourait derrière moi à toutes *jambes* (sic). Il vint me toquer, vous savez bien où, avec une telle violence que j'allai voler d'un côté, et la botte de l'autre. Je fus quinze jours sans m'asseoir."

Et d'une!

Qu'on me permette d'abréger l'autre. Le docteur rencontra un jour, sur le pont de glace, un homme ivre qui lui fit un *black-eye*. "Comment revenir à la ville? Comment paraître à mes cours? La nécessité est ingénieuse. Je fis réparer le désastre par un peintre, qui dissimula la contusion sous une couche de peinture."

Maintenant, n'est-il pas à craindre que ces jeunes messieurs de l'auditoire ne se demandent: Tiens, le professeur Chose qui m'avait toujours dit que le docteur était toqué!...Savais-tu, toi, que çà venait d'un bélier? —Ecoute-donc, gavroche, où donc qu'il l'a toqué, le bélier?—Parbleu, c'est dans le sillon de l'énergie.—Tais-toi, finfin, tu ne connais point ta cosmographie; ça doit être aux antipodes de la bosse de l'ironie.—Je

Digitized by Google

voudrais bien la voir, sa black-eye—Laquelle? Celle qui n'a pas été peinturée?—Va donc, farceur! Ça ne lui arrivera plus au docteur—Pourquoi?—Parce qu'il a pris des leçons de boxe—Ça le sauvera des black-eyes, mais pas des toquades!...

On peut concevoir les variations propres à ce thème.

Un homme qui dans sa jeunesse avait eu de pareilles aventures, devait faire dans sa maturité, des choses plus remarquables encore. Aussi, " est-il d'une grande " force sur le moulinet...Il sait la boxe et le bâton...Il a " une demi-douzaine d'enfants; il espère encore en avoir " autant, et tient, comme Napoléon, que le plus grand " patriote est celui qui en a le plus. La plume est " pour lui une pioche, une truelle... il ne croit pas aux " livres... il en a fait un, par hasard, un *pot pourri* qu'il " a intitulé: *Mélanges.*

" Rien ne l'indigne, (après de tels exploits, il est " permis d'avoir l'indignation facile,) rien ne l'indigne, " comme de voir la bande des niais et des impuissants " qui, incapables d'avancer, passent leur temps à barrer " les jambes à ceux qui veulent aller de l'avant.

" Qui croirait que cet homme ardent, actif, qui ne " peut souffrir aucun joug, se laisse atteler par ses en-" fants?

" Le Dr, Larue est le plus tendre des époux, le plus " passionné des pères (sic). Entrez à son bureau; vous " le trouvez comme Henri IV, avec son petit Louis " XIII sur le dos, un fouet à la main."

Maintenant, si, après avoir lu cette grotesque silhouette d'un des coryphées de la silhouetterie, chef-d'œuvre qu'il m'a suffi de transcrire pour en montrer tout le ridicule, quelqu'un me demandait ma façon de penser sur le compte de M. Hubert Larue, je répondrais... ou plutôt j'aimerais mieux dire tout droit à ce

Digitized by Google

bon Hubert lui-même, en supposant qu'il daignât m'écouter :

Hubert, mon ami, je vous ai connu quand vous n'aviez point tout cet attirail que vos amis d'aujourd'hui, veulent bien vous donner; c'était à une époque de transition, entre l'aventure du bélier et celle de l'homme ivre. Franchement, vous n'étiez pas un méchant garçon, ni un personnage ridicule; vous aviez fait de bonnes études; vous parliez déjà beaucoup, il est vrai, et sur un ton un peu saccadé et pas trop agréable, mais vous écriviez quelquefois spirituellement, et on ne vous connaissait pas encore cette rage de vous mêler de tout, qui d'après votre biographe, fait votre gloire. Vous promettiez d'être un excellent médecin, avec une grande clientèle, et vous le seriez devenu si vous n'eussiez point couru tant de lièvres à la fois, sans parler des béliers avec lesquels vous feriez bien de conclure un traité de paix, pour éviter les toquades.

Vous êtes un bon chimiste. Je ne saurais jurer " que vos mains fines, habituées aux expériences chimiques, indiquent une manipulation habile," comme l'affirme votre ami Placide.—Ça ne saute pas aux yeux, mais, enfin, la chose est possible, quoiqu'elle ne paraisse point d'accord avec toutes vos mâles qualités. Vous avez fait une multitude d'analyses qui ont envoyé plus d'un pauvre diable à Kingston,* et vous retirez pour cela, chaque année, des sommes assez rondes de ce trésor public sur le sort duquel vos amis s'appitoient si lamentablement. Vous êtes aussi le médecin, le chirurgien et le chimiste en titre de votre beau-frère le coroner; en votre qualité officielle, lorsqu'un homme s'est noyé, c'est vous qui dites solennellement aux jurés, qu'il est mort

* Au pénitentiaire de Kingston.

Digitized by Google

parce que l'eau a un peu trop gêné sa respiration. Vous dites cela en termes beaucoup plus scientifiques, et c'est encore une spécialité qui vous rapporte un assez joli denier.

Dans toutes ces choses, vous ne trouvez guère de légitime contradicteur, Il y a peu d'Orfila et de Raspail dans ce pays pour vous tenir tête. Devant les tribunaux, vous parlez comme un oracle, si bien que, non content d'étaler votre science, vous entreprenez quelquefois d'enseigner aux juges et aux avocats leur métier. Faites cela pourtant, le moins souvent possible, surtout avec le juge-en-chef Duval.

Quant à vos écrits, je ne nie point leur mérite, mais j'y cherche en vain " les idées qui vont révolutionner le monde," et je n'ai pas encore constaté leur " influence." " Je ne la sens pas dans l'air," comme votre silhouetteur; toutefois, j'admets qu'ils renferment diverses choses en l'air.

Vos *Mélanges* ont le défaut d'être trop mélangés. Ils ne sont pas les différentes parties d'une œuvre homogène. Aucun lien commun ne les unit. Pas une idée-mère qui domine le tout.

C'est pour cela, me direz-vous, que vous avez donné à vos œuvres ce titre indéfini : " *Mélanges.*" Cependant, je fais observer qu'il ne manque pas d'ouvrages portant ce titre, et qui possèdent l'unité. Ce sont les formes diverses d'un fond unique.

Au reste, c'est un livre agréable à lire, et qui prouve de l'esprit d'observation, de la couleur et de l'imagination. Le style est beaucoup moins fleuri que celui de l'abbé Casgrain, mais il est plus correct, moins imagé mais plus concis. S'il a moins de qualités—ce qui serait difficile à dire—il a certainement moins de défauts. L'emphase, le précieux, la cheville et le pathos ne s'y

Digitized by Google

rencontrent guère, et l'on y sent moins ce travail opiniâtre de l'écrivain, qui fatigue le lecteur.

La recherche de l'esprit y est peut-être le seul travail choquant, dont le lecteur s'aperçoive. Vous avez fait trop d'efforts en ce genre; vous avez coupé trop de phrases principales, et vous y avez semé trop d'incidentes inattendues, pour arriver à faire de l'esprit. Quand le lecteur s'aperçoit de ce jeu, l'effet est raté.

Il n'en est pas moins vrai que vous avez de l'esprit, presqu'autant que vous croyez en avoir, assez, dans tous les cas, pour que je puisse livrer à vos réflections les phrases suivantes d'un grand penseur.

" La force de l'esprit consiste à en connaître les " bornes...Tout ce qui n'est qu'*esprit* est un peu *volatil* " de sa nature, au moral comme au physique. Il " produit d'abord une impression vive, qui bientôt se " dissipe et s'évapore à force d'être répétée: semblable " à ces monnaies dont l'empreinte s'efface par le frotte- " ment."

La méditation de ces pensées vous persuadera que, plus de modestie et de jugement ne vous nuiraient pas; et elle vous expliquera comment, on peut lire vos *Mélanges* avec plaisir, mais non pas les relire.

J'ai dit que l'emphase et la cheville ne se rencontrent guère dans vos *Mélanges*. Je dois en excepter le *Défricheur de langue*, qui est une pièce fort chevillée. L'à-propos et l'actualité en firent tout le succès, lors de son apparition. Aujourd'hui, on la lit en entier presque sans dérider.

Mais c'est une œuvre de jeunesse, et je suis volontiers indulgent pour vos débuts.

Ce morceau est d'ailleurs en vers, et vous admettrez sans doute, que vous n'avez pas comme M. Fréchette, l'art d'alligner des rimes sans rien mettre dedans.

Digitized by Google

Plusieurs vers de cette pièce sont de M. J. C. Taché, et je les reconnaîtrais, lors même qu'ils ne seraient pas indiqués par une astérisque. Ils portent le cachet de leur auteur, et sans être faciles (car lui non plus, n'a pas la bosse de la versification,) ils sont les meilleurs.

Heureusement, vous avez fait peu de vers, et je vous en félicite. Je me rappelle avoir entendu chanter une chanson dont vous êtes l'auteur, et qui ne vaut pas mieux que les romances de Mimi Pinson, Voici le premier couplet :

Est-ce bien toi qui causes mon délire,
Amour que je croyais toujours braver ?
Est-ce bien toi qui dans mon cœur soupires,
En me disant : il faut encore aimer ?
Frappe, ô douleur, je défie ta colère,
Mon pauvre cœur saura bien te lasser ;
Mais frappe encore, verse ta coupe amère,
Oh ! laissez-moi, je veux toujours aimer !

Vous me direz, mon cher docteur, que c'est un péché de jeunesse dont vous ne vous êtes pas vanté, et ce sera vrai. Je passe donc sans insister davantage.

Placide Lépine vous a fait injure, il me semble, en disant que les "*Mélanges*" contiennent *la somme de vos idées*. Si c'était là tout l'homme, ce serait trop peu. A côté de quelques idées sérieuses, on y trouve de jolies choses, d'élégantes babioles, "des fanfreluches" même, qui plairaient davantage au lecteur, si l'on n'y sentait un peu de suffisance dans votre gaîté, et si l'on n'y voyait d'aventure, poindre—comme le bâton de l'appariteur —un petit bout de pédanterie.

Mais enfin, vous êtes encore mieux que votre livre, et tout votre cerveau n'est pas là. Sinon, vous n'avez rien de ce qu'il faut *pour créer une révolution dans les esprits*.

Après l'exécution que Placide Lépine a faite de vous, bien malgré lui, il ne saurait être dangereux de vous

Digitized by Google

flatter. J'ajouterai donc que vous n'êtes pas un mauvais professeur; vous avez un avantage sur quelques-uns de vos confrères, qui, s'il fallait en croire le *Journal de Québec*, ne connaissent pas le premier mot de ce qu'ils enseignent.

Votre diction n'est point parfaite; Placide lui-même en convient. Seulement, il se trompe du tout au tout, dans le seul reproche qu'il vous adresse: "Votre phrase marche, dit-il, elle ne vole pas." Je trouve, moi, et d'autres trouvent aussi, que, si elle se contentait de marcher, ce serait pour le mieux; mais elle court par sauts et par bonds et souvent elle tombe dans de véritables casse-cous.

Pour votre parole parlée, aussi bien que pour votre parole écrite, le plus grand défaut, peut-être, c'est cette préoccupation de vous-même, cette moue dédaigneuse, qui a tant charmé votre ami Placide; c'est ce sourire au coin de votre moustache, que vous ferez bien de décrocher une fois pour toutes, quitte à le déposer au musée ou à la bibliothèque. L'abbé Brunet et l'abbé Laverdière, ces intrépides collectionneurs, ne le refuseront pas.

Donc, si vous voulez être bien gentil, si vous voulez que maman Laval puisse être vraiment fière de vous, soyez un peu moins convaincu de votre propre mérite, et admettez un peu plus volontiers celui des autres; ôtez-vous de la tête cette idée malsaine, que tous ceux qui ne s'agitent pas autant que vous, sont des niais et des impuissants; n'allongez pas si souvent la mâchoire, comme signe suprême de votre dédain, et ne cherchez pas à vous mordre les dents.

Vous avez des connaissances, de la sagacité, du talent et de l'étude. Faites servir tout cela, avec discernement, pour le plus grand avantage de tous, et tout ira

Digitized by Google

pour le mieux dans le meilleur des mondes. On a beaucoup parlé d'un navire qui n'avait pas de quille ; il faut redouter davantage de n'avoir point de gouvernail.

Et maintenant, ô le plus malin des professeurs, ne vous mettez jamais à quatre pattes et ne vous laissez pas atteler. Cette posture est pleine de dangers. Elle n'a pas réussi au roi Nabuchodonosor, qui, dans son temps, était un aussi grand homme qu'Henri IV et vous même.

Il n'est pas bon, non plus, d'habituer vos petits Louis XIII à vous monter sur le dos, cravache en main. C'est le faible de notre époque—on l'a dit souvent—de manquer de respect. Parents, professeurs, gouvernants, autorités de toute espèce se laissent trop monter sur le dos. Louis XIII ne ferait peut-être pas une aussi triste figure dans l'histoire, entre deux grands rois, s'il eut reçu une autre éducation ; craignez le même malheur pour Hubert second.

Pour en finir, bon docteur, ayez un peu moins de morgue et appliquez vous aux choses de votre spécialité.

Guérissez-vous du *cacoethes scribendi.* Je ne dis rien du *cacoethes loquendi*—toute votre pharmacopée n'y suffirait pas ;—ne songez point à éclipser l'universalité de Pic de la Mirandole, ni celle de Voltaire, qui, elles-mêmes, ne furent pas de bon aloi ; défiez-vous des succès de la plateforme, des cliques, des flagorneurs, des cancans, des prôneurs qui veulent être prônés, de la camaraderie, de la bohême, des biographies mirobolantes—comme celle du Chevalier Falardeau,*—des silhouettes improvisées ; allez, sans tout cela, votre petit bonhomme de chemin, et en dépit de tous les Placide

* Peintre canadien, établi à Florence depuis nombre d'années.

Digitized by Google

Lépine, vous ne serez point plus ridicule qu'un autre, et il vous arrivera même d'être plus utile à vos compatriotes, que plusieurs grands hommes de votre connaissance, y compris l'économiste Langelier, l'agronome Joson, * le fantaisiste Fabre, et l'abbé aux légendes.

M. MARMETTE.

> Il me prit avec lui pour m'aider à penser :
> Trois mois entiers ensemble nous pensâmes
> Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.
>
> VOLTAIRE.

I.

L'abbé Casgrain a plusieurs choses *intimes :*

1o. Une édition *intime* de ses *Miettes* qui se vendait d'abord très-cher, et qui maintenant se donne à très-bon marché.

2o. Un sourire *intime*, qui permet au critique Lépine d'admirer ses belles dents.

3o. Un secrétaire *intime*, qui écrit ce que l'abbé ne peut que dicter, et qui n'est autre que M. Joseph Marmette.

A ce métier de secrétaire *intime* on gagne :

1o. Des descriptions mirobolantes, comme celles de *François de Bienville*, de *l'Intendant Bigot* et des *Légendes*.

2o. Un exemplaire des œuvres complètes de l'abbé.

3o. Un bon numéro à la loterie des *Silhouettes* de M. Placide Lépine.

---

* J. Perreault, autrefois député du comté de Richelieu à l'Assemblée Législative.

Je félicite mon jeune ami de ces avantages qui ne sont pas à dédaigner, et qu'il a sû bien mériter. J'ignorais entièrement les détails biographiques que son ami Placide a révélés sur son compte, et je les reproduirai avec plaisir, puisque M. Lépine les croit nécessaires dans une critique. Ce sera un préambule tout fait qui ne manquera pas de gaîté.

Le lot gagné par M. Marmette à la loterie des *Silhouettes*, n'est pas du tout mauvais. Il est bien meilleur même que celui du Dr. Larue, comme cela est prouvé d'abondance.

Le tout cependant, n'est pas fait à l'eau de rose, et, les incongruités macaroniques n'y font point défaut.

Il y a d'abord l'inévitable chapitre des dents, où il est établi que, si les incisives de l'abbé Casgrain sont blanches, si les canines du Dr Larue sont brunes, les dents de M. Marmette sont noires " et en deuil de celles qui sont absentes ; " remarque où l'on reconnait toute la délicatesse de touche de M. Placide. J'attends avec anxiété, la silhouette de M. Louis Honoré Fréchette ; et comme, cette fois, le portraitiste pourrait bien être en peine, je lui conseille fort de dire, que ce grand poète, a les dents d'un tigre du Bengale ; cela produira un bel effet. M. Louis Honoré, qui pose pour le genre terrible, sera très-flatté, et les tigres ne réclameront pas.

Cette sollicitude pour les ratéliers de ses illustres clients, embrouille un peu mes conjectures sur la personnalité du silhouetteur inconnu. Ne serait-ce point par hasard le Dr. Baillargeon ? * Dans ce cas, le nom de plume ne serait point malheureux.

* Sénateur depuis quelques années et frère de feu Sa Grandeur Mgr Baillargeon, évêque de Québec.

Digitized by Google

Mais, revenons à notre mouton.

M. Marmette est un excellent jeune homme, qui ne mérite certainement point qu'on en dise du mal... ni trop de bien—ce que nous démontrerons plus loin.

Comme le Dr. Larue, le jeune Marmette annonça de bonne heure, ce qu'il devait-être ; seulement, il fut plus heureux que lui dans ses ébats rustiques, et l'arche de Noé toute entière, paraît lui avoir passé entre les jambes sans encombre. A commencer par les petits moutons, à finir par la jument rouge, il y a là, une gradation savante, un modèle de style et de haute conception littéraire ; lisez et admirez :

"Tout enfant, il montait sur les moutons dans le clos, sur les cochons, sur les vaches, puis sur le petit bœuf de son père, puis sur la jument rouge."

Si le Dr. Larue en avait fait autant, il aurait probablement su éviter les toquades.

"A quatre heures du matin, on le trouvait en queue de chemise (sic), à cheval sur la lucarne de la maison, fouettant le bardeau, chantant la préface, jouant de la *bombarbe*."

Voilà ce que l'auteur appelle "des délices champêtres," et ce qui prépare convenablement l'imagination du lecteur, au récit vraiment bucolique et poétique de l'évènement principal de la vie de notre héros, récit que j'abrége, quoique bien à regret.

C'était dans une excursion de résurrectionnistes. Marmette, avec un autre carabin, entraînait un cadavre déterré dans un cimetière de campagne. En attendant le charretier (sic), ils s'étaient blottis dans la neige.

"Alors, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi, un habitant, qui au lieu de passer outre, se détourna de son chemin et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite

20

Digitized by Google

servitude de l'humaine nature, l'habitant s'arrête le long de la clôture, regarde à droite et à gauche, et, croyant n'être vu de personne... le profanateur... "*Mingebat in patrios cineres.*"

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette : si je lui faisais une peur ?

"Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture et saisit le casque de l'habitant.

"Le malheureux ! Il en vit trente-six chandelles. Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

"Il bondit, il s'élance éperdu, échevelé. Il court... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté ; il s'imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même... il court... il court encore.

"Marmette, comme bien vous le voyez, avant d'écrire des drames en a joué."

Ah diantre ! vous appelez cela des drames ? Donc, s'il était donné à ce pauvre habitant de lire *L'Opinion Publique*, il dirait une autre fois : "Excusez, sauf votre respect, je vais faire un drame." Il est vrai qu'il n'aura pas toujours Marmette pour collaborateur.

Cette scène du reste, peut se passer de commentaires. J'en redoute un cependant, je l'avoue. Je crains fort que M. Desbarats, pour mieux graver cet épisode littéraire dans nos mémoires et l'adresser plus sûrement à la postérité, ne s'avise d'illustrer tout cela dans une prochaine livraison, et qu'au lieu de l'astre des nuits, qui se lève mélancoliquement sur un cimetière de campagne, comme dans l'élégie de Gray, il ne nous fasse voir en pleine lumière, au premier plan, le drame joué par M. Marmette, et, au second plan, le duel du docteur

Digitized by Google

Larue avec son bélier—et la black-eye non peinturée comme ombre au tableau.

Le reste de cette silhouette s'analyse comme suit : " M. Marmette a débuté dans les journaux par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées sans avoir épousé le style (sic). Il a commis *Charles et Eva*, qui sont nés obscurs (sic) et obscurs mourront, puis *François de Bienville*, roman bien corsé, puis enfin, l'*Intendant Bigot*, qui a été l'événement littéraire de 1871 ! "

" Si le ciel lui prête vie, et si dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loirsirs, dans peu d'années nous aurons notre Fenimore Cooper."

Lui faire des loisirs ; c'est le mot de la fin, et c'est aussi le fin mot de cette silhouette ! Ils sont tous comme cela depuis Virgile, ces littérateurs ; ils veulent toujours chanter :

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.

Le traitement de M. Marmette a été récemment augmenté, me dit-on ; si, à présent, on diminuait sa besogne ? L'idée est lumineuse. Ce ne serait certainement point l'abbé qui s'en plaindrait. Cet affreux gouvernement commencerait enfin à montrer du bon sens ; il lui fournirait tout-à-fait gratis, un secrétaire intime.

Et voilà comment, en attendant l'annexion, on travaille à la réforme des abus !

II.

Laissons-là M. Placide Lépine, et ses balivernes, et disons franchement ce que nous pensons du romancier.

M. A. B. Routhier, dans ses *Causeries du Dimanche*, a fait une appréciation bien longue et bien indulgente de *François de Bienville*. C'est un peu ce que l'abbé Casgrain appellerait de la *critique à l'eau de rose*.

Digitized by Google

Néanmoins, il a indiqué dans le style de M. Marmette, quelques défauts qu'il a appelés *légers* et que je trouve passablement graves. C'est l'abus des figures et l'exagération des couleurs.

Il est certain, que ces défauts se rencontrent dans un grand nombre de pages de *François de Bienville*, et bien loin de les éviter dans l'*Intendant Bigot*, M. Marmette y est tombé plus souvent encore.

Ses descriptions surtout, sont encombrées d'épithètes. Il est extrêmement rare, qu'il laisse passer un substantif sans lui adjoindre un adjectif plus ou moins ronflant. J'en pourrais citer bien des exemples, mais je ne les chercherai pas. Les premières phrases de la première page, suffiront à la démonstration.

" La cloche du *lourd* beffroi dont la silhouette se dessinait nettement sur un ciel *bleu* tout *semé* d'étoiles *étincelantes* rendait un son *mat* et *sec* qu'étouffait encore une *épaisse* couche de neige dont les millions de parcelles *cristallines* scintillaient sur la terre *gelée*, comme autant de vers *luisants*, tandis que la lumière *pâle* de la lune estompait les *larges* ombres de la cathédrale sur la *grande* place de l'église.

" La bise mordait les joues *rougies* des femmes sous la capuce de leurs pelisses chaudement *doublées* d'ouate ; et les *bons* bourgeois sentaient leur barbe frimasser *rapidement par suite* d'une respiration *fréquente* que *doublait* leur marche *précipitée*."

Cette dernière phrase touche au ridicule. Nous apprendre, sous prétexte de couleur locale, que c'est la *marche précipitée* qui occasionne la *respiration fréquente*, laquelle fait *frimasser la barbe des bourgeois*, c'est vraiment trop de complaisance. Le lecteur aurait pu deviner ces choses-là sans fatigue.

Digitized by Google

Dans presque toutes les descriptions de M. Marmette, il se rencontre de ces petits détails voisins de la trivialité. Néanmoins, ce sont là des vétilles, et je voudrais n'avoir pas un reproche plus grave à faire à M. Marmette.

Malheureusement, ses descriptions de personnes sont bien plus répréhensibles que ses descriptions de lieux. Chaque fois qu'une de ses héroïnes joue un rôle dans les faits qu'il raconte, il en fait des portraits de plein pied qui sont loin d'être convenables.

Il est certainement déplorable qu'un auteur canadien et catholique, se soit permis d'imiter si fidèlement les romanciers français, dont le réalisme aurait dû le révolter. Je ne veux rien exagérer, et j'ai trop bonne opinion de M. Marmette pour croire, qu'il a voulu allécher le lecteur par des peintures un peu risquées. Non, je me persuade que le désir de paraître artiste, et l'irréflexion, ont seuls causé la faute, et j'ose espérer qu'il la corrigera dans une nouvelle édition, s'il y a lieu.

Comme je ne veux rien avancer sans preuves, et comme le reproche que je fais maintenant à M. Marmette est excessivement grave, on me permettra de faire quelques extraits des passages qui m'ont déplu.

Pour décrire la toilette de madame Péan au bal de l'Intendant, il faut à M. Marmette des phrases nombreuses et bien fleuries, au milieu desquelles se trouvent les lignes suivantes :

“ Des échelles de rubans couvraient la poitrine au défaut de la robe, tandis qu'un gros nœud à deux feuilles s'étalait tout en haut d'un corsage que la mode lascive du temps voulait être très-échancré ; chose dont ne semblait nullement songer à se plaindre la jeune femme, qui étalait avec complaisance les épaules les

plus parfaitement blanches et arrondies qu'ait jamais effleurées l'haleine d'un valseur... Des manchettes à trois rangs composées de dentelle, de linon et de fine batiste, retombaient en éventail sur un avant-bras nu, rond, blanc et potelé comme en dût rêver le statuaire qui créa la Vénus de Médicis.

" Quand cette femme arrêtait sur un homme son œil bleu, dans lequel se miraient, ainsi que de grands roseaux sur les bords d'un lac limpide, ses longs et soyeux cils noirs, et qu'un sourire frissonnait sur ses lèvres voluptueuses, il se sentait aussitôt vaincu par le charme magnétique de cette fascinatrice beauté."

C'est là, faire le vice trop beau, et la conclusion qui découle naturellement de ces lignes est la suivante :

Quand une femme comme Mme Péan, arrêtera son œil bleu sur un homme, il sera vaincu et il faudra bien l'excuser, ce sera un cas de force majeure.

Mais, M. Marmette, que faites-vous de la morale ? Sera-t-elle donc uniquement pour ceux qui ne rencontreront aucune tentation sur leur chemin ?

Plus loin, la description de la belle Mme Péan recommence :

" Elle est *à demi-couchée sur un canapé dans un merveilleux boudoir*, plus ou moins couverte d'un *peignoir à dentelle*.

" Ses longs cheveux noirs ruisselaient dans *un superbe désordre* sur ses *épaules*, dont la *blancheur rosée* resplendissait sous l'*élégante échancrure* du peignoir... Son pied droit, chaussé d'une charmante mule de satin aurore, s'appuyait sur le dos d'un petit chien, à poil blanc et frisé, qui dormait sur un carreau de velours ; tandis que la *jambe* gauche, *gracieusement repliée* sur elle-même, laisait deviner ses *admirables contours* sous la *légère* étoffe de la robe *diaphane*."

Digitized by Google

M. Marmette dira peut-être :

Mais c'est de la couleur locale ; je ne puis pas peindre une *prostituée* comme je peindrais une honnête femme.

Pas de ces excuses, s'il vous plait. *Primo*. rien ne vous oblige à nous peindre des prostituées. *Secundo*, si vous ne pouvez vous en dispenser—ce que je n'admets pas—faites-le de manière à nous les faire détester, et non pas à les rendre aimables. Vos lecteurs les connaîtront toujours trop, sans vos peintures, et vous pouvez passer sous silence, les *bras*, les *épaules*, les *jambes* et les *échancrures*.

Vous employez d'ailleurs, presque le même langage dans le portrait de Berthe de Rochebrune.

"Sa taille svelte ondoyait sans contrainte à chacun de ses pas ; car l'absence de paniers alors en grande vogue, donnait toute leur souplesse à ses mouvements, et faisait ressortir la parfaite harmonie du buste et des hanches, dont une longue robe à taille faisait deviner toute la perfection."

Voilà encore des détails dont on pouvait se passer, et le lecteur aurait pu admirer Berthe de Rochebrune. sans avoir *deviné la perfection de ses hanches*.

On me dira :

Mais après tout, il n'y a rien d'obscène dans ses peintures.

Je réponds que l'obscénité, est peut-être moins dangereuse que cette impudeur à demi-voilée. Il n'est pas bon de faire deviner au lecteur, ce qu'il est mauvais de lui dire. Son imagination ne peut que se souiller à ce travail.

Encore une citation d'un réalisme révoltant.

Voici les paroles que M. Marmette met dans la bouche de deux dames au bal de l'Intendant :

Digitized by Google

—La Péan doit aimer beaucoup l'or pour rester attachée à ce punais...

—Oui! ma chère; et je pensais précisément que l'odeur désagréable exhalée par le cher homme, malgré tous les parfums qu'il emploie pour la combattre, est peut-être cause de la largeur démesurée des paniers de sa maitresse, qui sait ainsi tenir... *en société du moins*, l'amant à une respectueuse distance,

Ces citations suffisent pour démontrer, que M. Marmette n'a pas été irréprochable dans plusieurs détails.

L'ouvrage est-il, du moins, parfaitement moral dans l'ensemble et digne d'être imité?

Je suis bien faché de répondre: non.

Au point de vue littéraire, *l'Intendant Bigot* est supérieur à *François de Bienville*; mais il lui est bien inférieur au point de vue moral.

C'est un roman *moderne* dans toute l'acception du mot, bien imaginé, bien agencé, rempli d'intrigues et de scènes émouvantes accompagnées de toutes les machines dramatiques en usage, mais d'une portée morale fort douteuse. Je cherche en vain, les sujets d'édification dans l'histoire d'un grand criminel et d'une femme adultère.

Le sujet lui-même est scabreux, et réveille les mauvais intincts du cœur. M. Marmette a toujours tenu au premier plan Bigot et sa maitresse, et les honnêtes gens sont au second plan. Raoul et Berthe n'occupent pas assez de place dans le tableau, et les turpitudes de Sournois auraient pu être dévoilées en moins de pages,

Berthe—qui doit être un ange de candeur et d'innocence—est victime de trop d'aventures qui blessent la pudeur. Deux enlèvements, c'est trop; je dirai même. à peine de passer pour rigoriste, que c'est deux de trop. La course en croupe sur le cheval de Raoul n'est pas.

Digitized by Google

non plus,—quoiqu'il n'en résulte qu'un baiser—un exercice à recommander aux jeunes filles.

Par contre, madame Péan est une adultère presque honnête, beaucoup trop aimable dans tous les cas. Bigot qui était un scélérat, n'avait pas besoin de tant de charmes pour être séduit.

En somme, je ne recommande pas le livre aux jeunes filles, et je le recommande aux pères de famille. Qu'ils en prennent soin et ne le laissent pas dans toutes les mains!

Au point de vue de l'art, je conseille à M. Marmette, de se défier des romanciers modernes. Ils le font glisser dans le machinisme littéraire. Qu'il y prenne garde et qu'il n'aille pas se prendre à toutes les ficelles connues du romantisme contemporain.

—

Post-Scriptum.—Un monsieur Tanguay, que je ne connais pas, mais qui est sans doute connu, a fait un drame de l'*Intendant Bigot*. Plusieurs journaux, et surtout l'*Evénement*, qui est l'organe des théâtres, ont fait de grands éloges de cet essai dramatique, et la pièce a été jouée plusieurs fois. Je suis pourtant habitué aux réclames et, cependant, j'y ai été pris.

J'ai réellement cru que, pour cette fois—une fois n'est pas coutume—les journaux ne mentaient pas, et je suis allé entendre la pièce.

Je ne dirai pas qu'elle m'a ennuyé; non, au contraire, elle m'a fort amusé... mais au dépens de l'auteur et des acteurs. C'est un drame mal construit, ridicule en plusieurs endroits, et plein de lacunes (je demande pardon du mot *plein* qui s'accorde mal avec lacunes)

En justice pour l'auteur, je dois ajouter que les acteurs ont beaucoup nui au succès de la pièce. Tous les rôles—excepté celui de l'intendant Bigot—ont été

Digitized by Google

mal rendus. Ce qui n'a pas empêché les journaux du lendemain, d'acclamer les acteurs et l'auteur, et d'affirmer que le succès était *immense* et que la salle de musique avait failli crouler sous les applaudissements. Oh ! les gazettes ! les gazettes !

M. L. H. FRÉCHETTE.

Ne point aller chercher ce
qu'on fait dans la lune.

Molière.

I.

Je propose à l'auteur de *Mes Loisirs* d'adopter, à l'avenir, pour sa devise, cet alexandrin de Molière. Vivre sur la terre est sa destinée, quoiqu'il fasse, et les excursions dans les astres ne lui porteront jamais bonheur. Mieux qu'aucun autre, il en a fait l'expérience, et il serait grand temps pour lui d'en profiter.

Il y a vécu assez longtemps, porté sur les ailes de ses utopies et de ses rêves, et je ne sache pas qu'il en ait recueilli beaucoup de gloire. La lune peut être un beau pays, et je suis d'autant plus porté à le croire, que M. Fréchette, qui est un amant de la nature, y a fait des voyages plus fréquents. C'est là, probablement, qu'il écrivait :

Prête-moi ta lanterne, ô mon vieux Diogène,
Pour voir s'il est un homme là !

Non, M. Fréchette, il n'y a point d'hommes dans la lune, quoiqu'en puissent penser M. Flammarion et... ses admirateurs. S'il y en a, soyez sûr que ce sont des rêveurs, et vous feriez bien de ne les point fréquenter.

Digitized by Google

Vous devez mépriser d'ailleurs, un pays assez peu brillant pour se laisser éclipser par la terre, cette parcelle obscure d'un univers inondé de splendeurs. Descendez donc de cette planète secondaire, qui vous a servi de trépied sibyllin; abandonnez votre pose prophétique et mêlez-vous à nous, simples mortels. Sinon, je renonce à vous peindre, faute de pouvoir élever mes regards jusqu'à vous, dans les hauteurs nébuleuses que vous affectionnez.

Bien... comme cela... nous voilà presque au même niveau. Baissez les yeux, dont l'éclat terrible m'intimide, et ne parlez pas de grâce, je ne saurais en quelle langue vous répondre.

II.

M. Fréchette a publié *Mes Loisirs* en 1863. Il s'est donné beaucoup de peine à former ce petit volume—bien à tort selon moi; car, ni son pays, ni lui, n'en auraient été plus mal s'il n'avait pas vu le jour.

Quelques pièces de vers, que M. Fréchette avait publiées auparavant dans les journaux, et un bon nombre de chansonnettes dont les refrains sont toujours répétés pour grossir le volume; beaucoup de vers faibles, et beaucoup de bouts rimés mêlés à quelques belles strophes; plusieurs pièces sérieuses en tête, beaucoup de rigodons en queue; quelques idées très-bien exprimées, puis, du doux, du tendre, du passionné, poussé dans le style du marquis de Mascarille; des images, des métaphores, quelquefois bien trouvées, plus souvent dignes de Cathos et Madelon; des essais malheureux dans le genre terrible, de vains efforts pathétiques, et puis... des mots, des mots et encore des mots; voilà, en résumé, ce que contiennent *Mes Loisirs*.

Digitized by Google

Du reste, pas d'originalité, ni de couleur locale. Rien, qui indique que l'auteur ait jamais connu les mœurs canadiennes. Ses héroïnes sont moins des québecquoises que des parisiennes. Elles ont des *mantilles de senora*, des voix de mésanges, des fronts penchés, etc., etc., bien populaires au *pays latin*. En réalité, ses chansons sont des clichés de romances et de *vers à ma belle*, qui traînent les rues de Paris depuis deux siècles.

Quand je compare toutes ces mignardises et ces fadeurs—écrites par un gros garçon, gras et joufflu—aux vers de M. Lemay,* je me dis qu'il y a aussi loin de celui-ci à celui-là, que de Garneau, père, à Garneau, fils, et ce n'est pas peu dire. Car—entre nous—on peut appliquer à Garneau fils, ce que disait souvent un ancien domestique de mon père : ce n'est pas lui qui a *éventré* la poudre.

Le défaut capital de *Mes Loisirs* est la monotonie, une monotonie persistante, qui finit par endormir d'autant mieux, qu'elle est toujours accompagnée d'une sorte de balancement harmonieux.

Une citation fera mieux saisir ma pensée. Je prends une des pièces les mieux réussies, intitulée : *Un soir au bord du Lac St. Pierre :*

Doucement balancé par la brise mourante,
Le lac applanissait sa *nappe transparente*,
Où déjà s'étendaient les ailes de la nuit ;
Les *échos se taisaient* au fond du *bois* sauvage,
Et *sur le sable du rivage*,
Le flot venait mourir *sans bruit*.

La lune déployait sa *chevelure blonde*
Et ses *tremblants reflets* se déroulaient sur l'*onde*
Comme un *ruban d'argent* sur un *voile d'azur ;*
La brise caressait la *mobile ramée*,
Et son *haleine parfumée*
S'endormait avec le *flot pur*.

* M. Pamphile LeMay est le bibliothécaire de l'Assemblée Législative de la Province de Québec, depuis l'époque de la Confédération, en 1867.

Digitized by Google

Enfin, c'était à l'heure où la *verte ramure*,
Mêle aux *accents* du soir un *suave murmure*,
Où *la feuille* frissonne aux *baisers* du *zéphir ;*
A l'heure où des *ondins* la troupe se rassemble ;
A l'heure où chaque étoile tremble
Dans une *vague* de saphir.

Fuyant des vains plaisirs les *coupes délirantes*,
J'aimais à contempler les *ondes murmurantes*,
Ou les *flots sommeillants* dans le calme des nuits ;
J'aimais à m'égarer dans les *bois*, sur les *grèves*,
Laissant au loin flotter mes *rêves*,
Ce baume des *tristes* ennuis.

Et j'errais sur la *rive*, admirant en silence,
Les *reflets chatoyants* du *flot qui se balance*
Et glisse en *ondulant* sur le *sable doré ;*
Et d'un roseau *flexible armant* mon doigt timide,
Je gravais sur l'*arène humide*
Les lettres d'un nom adoré.

Un nom plus *enivrant* que *le bruit des fontaines*,
Plus suave qu'*un chant* sur les *vagues lointaines ;*
Plus doux que *les échos* d'un *bois* mystérieux ;
Qui surpasse en beauté *le chant* de Philomèle
Dont la *voix* chaque soir se mêle
Au bruit des flots harmonieux.

Nom plus *mélodieux* que l'onde sur la *grève ;*
Plus *doux* qu'un *chant* d'amour entendu dans un *rêve*
Plus pur que le soupir d'un enfant qui s'endort ;
Nom plus *harmonieux* que le vol d'un archange ;
Pus doux que les *accents* d'un ange
Qui *chante* sur sa lyre d'or !

Mais, comme un *vent léger* sur la *molle pelouse*,
Passant et repassant une *vague* jalouse,
De son *onde* venait aussitôt l'effacer ;
Je le gravais encore ; mais la *vague* suivante
Détruisait la lettre *mauvante*
Que je venais de retracer.

Voilà, pensais-je alors, les *rêves* du jeune âge !
Un *songe* qui s'enfuit, *la feuille* qui surnage
Et disparaît bientôt parmi les *flots mouvants ;*

. . . .

Enfin ! voilà l'idée de la pièce. Cinquante vers avant d'y arriver. Et ces cinquante vers, que contiennent-ils ? Essayez de les analyser ou de les résumer, et vous aurez la mesure du vide immense que l'on peut couvrir avec des mots. Ce sont des *flots*, des *vagues*, des *ondes* et des *ondins*, des *brises*, des *vents légers*, des *zéphirs*, des *ramées*, des *ramures*, des *bois*, des *feuilles*, des *grèves* rimant avec *rêves*, etc., etc., etc., et tout cela chante la même chanson, qui s'appelle successivement *chant*, *accents*, *murmures*, *voix*, *bruits*, *échos*, etc., etc., etc.

Cette pièce que j'ai citée presque en entier, fait parfaitement saisir le genre de M. Fréchette et ses défauts. Et remarquons bien que je n'ai pas choisi la pièce la moins remplie. Toute la seconde moitié du volume, est entièrement composée de strophes sonores et creuses, où l'idée, quand il y en a, est noyée dans un style diffus et fade. Le lecteur s'en convaincra, s'il a le courage de lire jusqu'au bout: *La Nymphe de la fontaine*, *Corinne*, *Flora*, *Elle*, *le Matin*, *le Colibri*, *Un petit mot d'amour*, *Mon rêve rose*, etc. etc.

Pour terminer, j'impose comme *pensum* à tous ceux qui me trouveront trop sévère, la lecture de *Mes Loisirs* en entier, et ce châtiment me dispensera de leur répondre.

III.

De *Mes Loisirs* à la *Voix d'un Exilé*, la transition ne s'explique que par les événements qui ont traversé la vie du poète. Le ton est complètement changé, quoique le talent n'ait guère grandi.

M. Fréchette pourrait bien dire comme Alfred de Musset :

Mes premiers vers sont d'un enfant,

Digitized by Google

Mais il ne pourrait pas ajouter avec lui :

> Les seconds d'un adolescent,
> Les derniers à peine d'un homme.

Ses premiers et ses derniers sont d'un enfant, avec cette différence que, dans les uns, l'enfant est d'assez bonne humeur, et que, dans les autres, il écume de colère.

Après avoir doté son pays de "*Mes Loisirs*" il a demandé des gâteaux ; on les lui a refusés ! il a crié : faites-moi des rentes ; on lui a répondu : travaillez. Il a répliqué : mais je chante ! – On a souri.

Alors, il est parti, tout boudeur, disant : vous vous en souviendrez !

Il voulait dire : je m'en souviendrai, et il s'en est souvenu ; la *Voix d'un Exilé* en témoigne.

Quand il revint, il avait des airs triomphants. C'était Coriolan revenant de chez les Volsques. Il avait si bien flagellé tous nos hommes publics les plus éminents, qu'il les croyait demi-morts. Il venait jouir de sa victoire, et il n'avait plus qu'à poser son pied, comme la Déesse *Liberté*.

> *Sur leurs cadavres terrassés !*

Malheureusement, il n'était pas encore renté. La grande République s'était montrée bien ingrate, pour tant d'amour qu'il lui avait montré !

> Il alla crier famine
> Chez la Lévis * sa voisine,
> La priant de lui prêter
> Quelque grain pour subsister
> Jusqu'à la saison nouvelle ;

c'est-à-dire, jusqu'à l'anéantissement définitif des *gueux*, des *bandits*, des *monstres à face humaine*, des *scélérats*, des

* M. Fréchette a représenté, au parlement fédéral, la divison électorale de Lévis, de 1873 à 1878.

Digitized by Google

brigands, des *cormorans*, des *pieuvres*, des *chacals*, *des vampires*, des *requins*, des *harpies*, des *corsaires*, *coupe-jarrets*. *ribauds*, *voyous et sacripants*, qui gourvernent le pays.

La Lévis n'est pas prêteuse :

Que faisiez-vous, dit-elle, au temps chaud, au temps où je vous réchauffais contre mon sein, comme une mère son fils, au temps où je vous promettais un bel avenir si vous vouliez travailler un peu et mettre vos talents à mon service ?

—Au temps chaud ? dit-il, je chantais.

—Vous chantiez ! Eh bien, dansez maintenant. Et la Lévis l'envoya... danser.

Il fut docile, cette fois, et se rendit à la Salle de Musique. * Il y avait là, une réunion de musiciens et de danseurs : Fabre, le flutiste-acrobate ; Letellier, le trombone ; Pozer, le tambour ; Fournier, le trompette ; et plusieurs autres.

Il entra en scène... et en danse.

Après quelques tours de force sur la corde et le trapèze, accomplis par M. Fabre, il exécuta une jolie cabriole, tantôt avec la pose de Cicéron, montrant du doigt Catilina aux portes de Rome, et tantôt avec les airs de Béranger chantant la *Perronnette* et *Mistigris*.

L'*Evénement* affirme, et nous le croyons sans peine. qu'il y eut beaucoup de *rires*, lorsque, faisant le beau et souriant narquoisement, il dit dans son langage figuré :

" Le vin de la Confédération, ça n'est point précisé-
" ment ce qu'on pourrait appeler du vin de Champa-
" gne... (Rires) Au contraire, il me semble avoir un
" petit goût de vinaigre assez prononcé. (Rires)
" Mais enfin, l'important pour nous, c'est de tâcher de
" l'ingurgiter sans nous étouffer. (Rires)"

* Salle de théâtre, située rue St. Louis à Québec.

Digitized by Google

Comment! La Confédération n'a pas d'autre défaut? Elle n'a qu'un petit goût de vinaigre assez prononcé? Mais, alors, c'est le meilleur des gouvernements!

La *Voix d'un Exilé* nous avait donné d'autres notions sur la Confédération. C'était *une œuvre immonde, ayant le sanctuaire pour décor, accomplie sous le regard de Satan, par des Erostrates et des Mandrins, pendant que le clergé dormait...*

Mais maintenant, si ce n'est que du vin un peu aigre, après tout, ça ne peut pas faire tant de mal. Heureuses les nations qui ne boivent que du vin ayant un petit goût de vinaigre! J'en connais qui boivent du sang, après s'être abreuvées d'alcool démagogique.

Cette digression historique, était nécessaire pour expliquer, comment l'auteur de *Mes Loisirs* a pu écrire *La voix d'un Exilé*; comment l'imitateur de Lamartine, s'est trouvé mêlé tout-à-coup à la tribu des hurleurs. M. Fréchette, dominé par l'orgueil, a laissé entrer la haine dans son cœur, contre un ordre de choses qui n'avait pas su le distinguer de la foule, et le rendre puissant et riche. Ce germe délétère s'est développé chez lui, et le révolutionnaire a gâté le poète.

M. de Châteaubriand a dit:

" Le cœur le plus serein en apparence ressemble au " puits naturel de la savane Alachua: la surface en " parait calme et pure, mais quand vous regardez au " fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que " le puits nourrit dans ses eaux."

C'est là une image parfaite de l'état d'esprit de M. Fréchette, qui, même à la surface, est bien loin d'être calme. Il a un crocodile sur le cœur, et tant qu'il ne l'aura pas vomi, sa prose sera déclamatoire et fausse, et ses vers exagérés, diffus, ampoulés, quelquefois ridicules.

Digitized by Google

Ouvrons maintenant *La voix d'un Exilé*, qui est une des productions du crocodile, et nous aurons quelque idée, de l'abondance de fiel que peut contenir une âme.

Cette longue diatribe, imitée des *Chatiments* de Victor Hugo, et même un peu copiée, est divisée en trois parties, dédiées, la première *aux libéraux du Canada*, la seconde *aux membres de l'Institut-Canadien* de Montréal, et la troisième à feu *l'honorable L. J. Papineau* * Toutes trois se ressemblent comme trois gouttes d'eau. Elles débutent par de beaux vers, qui sont comme un chant de la patrie et un écho lointain du passé ; mais bientôt, elles éclatent en fureur et répandent l'invective et le sarcasme dans un langage bas et ignoble.

De la rage, de l'écume, des crachats, des morsures, des coups de poing, des coups de pied, etc., etc., jusqu'à épuisement. Toujours la note aigüe, criarde, discordante, qui retentit d'un bout à l'autre. C'est l'imprécation de Camille, avec l'éloquence de moins et la trivialité de plus. C'est une furie secouant sa chevelure de serpents, un énergumène faisant un charivari d'enfer, pour attirer l'attention de la police :

« Je les ai vus, ces gueux, monstres à la face humaine.
« L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haine,
« Le parjure à la bouche et le verre à la main,
« Erigeant l'infamie et le vol en science,
« Troquer, en ricanant, patrie et conscience,
« Contre un ignoble parchemin.

« Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
« Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cinique,
« Ils baillonnent la loi pour mieux la violer....
Puis, à table, viveurs ! Ici, truffes et champagne !
Grisez-vous bien, ô vous que le boulet du bagne
Devrait faire seul chanceler !

* Décédé à Montebello le 23 septembre 1871, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Digitized by Google

Voyez ! l'ignoble bande à chaque pas accrue
Par tout ce qu'ont vomi les ruisseaux de la rue,
A l'assaut du pouvoir s'élance avec ardeur ;
Un Jocrisse-Harpagon prend le sceptre du maître ;
Tartuffe est chambellan, Roquelaure grand-prêtre,
Et Lamirande ambassadeur !

Pour grossir dignement leurs cohortes impies,
Ils ont tout convoqué, requins, vautours, harpies,
Va-nu-pieds de l'honneur, bravos de guet-apens,
Hardis coquins, obscurs filous, puissants corsaires
Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires,
Ribauds, voyous et sacripants !

On voit, dans le repaire où tout cela pullule,
Le ban, l'arrière-ban de toute la crapule ;
Ils ont, pour les trouver, feuilleté les écrous,
Vidé les lupanars, sondé chaque tannière,
Bouleversé l'ordure, interrogé l'ornière,
Et plongé dans tous les égouts.

Un homme, un seul, parmi ces cormorans avides,
Ces pieuvres, ces chacals, ces vampires livides,
Ces pendards devant qui pâlirait Barabas !

Dix pages dans ce style ! C'est triste et risible à la fois. Et dire qu'un pareil homme à la prétention de devenir législateur ! Hélas ! quelle distance parcourue depuis le jour où il écrivait :

Loin de ces funestes alarmes
Mon pays savoure les charmes
D'une paisible liberté
Et ses enfants *dignes d'envie*
Goûtent les plaisirs de la vie
Au sein de la prospérité.
Rien ne trouble leur existence
Les ris, la joie et l'*abondance :*
....

Aujourd'hui, ce n'est plus ça. Son pays gémit dans l'*esclavage*, dans la *misère* et dans la *honte*, gouverné par des *bandits* et des *voyous.*

Pauvre homme ! Qu'il doit souffrir de voir sa patrie réduite à un tel état d'abaissement !

Terminons ce pastel déjà beaucoup trop long.

Digitized by Google

Je pense que M. Fréchette a un talent littéraire bien supérieur à ses œuvres. Je crois même, qu'il a assez de talent pour reconnaître que *Mes Loisirs* ne contiennent rien, et que la *Voix d'un Exilé* ne contient pas grand chose. En vain, son petit groupe de claqueurs le proclame un grand poète. Il sait bien. lui, qu'il ne l'est pas, et qu'il ne le sera jamais, faute d'études solides qui changeraient ses idées.

Quand les nationards s'en vont en guerre sous les ordres du capitaine de St. Just—qui a gagné son titre à la même bataille que Jean Casgrain le balafré—ils emmènent avec eux M. Fréchette, mais chaque fois, il lui arrive le même accident : son fusil est trop chargé, et il crève au lieu de partir.

Cela me rappelle la légende de la canonnière Parkinson.

Parkinson, pendant la guerre américaine, avait imaginé un bateau plat, très-léger et très-petit, susceptible d'être employé dans les eaux les moins profondes, et il l'avait armé d'un canon de gros calibre.

Mais la première fois qu'il en fit l'essai, il se passa une scène assez comique. Il fit feu ! Et le boulet resta stationnaire, tandis que la canonnière fut lancée à deux milles en arrière—Elle était si légère !—Elle tomba au milieu des troupes de l'Union, où elle tua trois soldats et un caporal.

La même chose arrive à M. Fréchette, quand il se met en frais de bombarder la forteresse du pouvoir. Il fait feu ! Et vlan ! le boulet ne part pas, tandis qu'il est culbuté sur ses voisins, qui s'en retirent éclopés.

Pauvre M. Fréchette ! Son vaisseau a trop de voiles et pas assez de lest. Il a une imagination furibonde, et malheureusement, le plomb qu'il devrait se couler dans la tête n'est pas encore fondu.

Digitized by Google

Son pire ennemi, c'est lui-même, c'est-à-dire l'amour propre. S'il voulait m'en croire, il connaîtrait mieux sa nature et ses aptitudes : il renoncerait aux camps, reviendrait dans le *Pays du Tendre* pour y mourir.

Victor Hugo, revenant un matin du jardin du Luxembourg, dit : "Si je voyais Béranger, je lui donnerais le sujet d'une jolie chanson. Je viens de rencontrer M. de Châteaubriand au Luxembourg ; il ne m'a pas vu ; il était tout pensif, absorbé à considérer des enfants, qui jouaient et faisaient des figures sur le sable. Si j'étais Béranger, je ferais une chanson là-dessus : "J'ai été " ministre, ambassadeur, etc. ; j'ai la Toison-d'Or, le " grand cordon de Saint-André, etc. ; j'ai fait *Réné le* " *Génie* du *Christianisme*, etc. ; j'ai vu l'Amérique, la " Grèce, Rome, etc. ; et une seule chose m'amuse : c'est " de voir jouer les enfants sur le sable."

Nous conseillons à M. Fréchette de bien saisir le sens profond de ce petit fait et de ces paroles. Il est né poète, mais il n'est pas autre chose. La vue des beautés de la nature lui inspire toujours ses meilleurs vers. Qu'il ne sorte pas de là. C'est la sphère qui lui convient. J'ai lu dans l'*Opinion Publique* sa poésie du jour de l'an ; à peine contient-elle une idée, et cependant, elle est assez jolie, quoique longue et trop descriptive.

Qu'il se dise à lui-même, ce que Victor Hugo mettait dans la bouche de Châteaubriand :

"J'ai vu les Etats-Unis et leurs grandes villes ; j'ai fait *Mes Loisirs* et la *Voix d'un Exilé ;* mais je connais quelque chose de plus beau : c'est d'écouter le chant des linottes et de voir voltiger les plumes de leur nid.

"J'appartiens au grand *parti national*, et j'ai fait, lors de ma réception, un grand discours qui valait bien le vin de Champagne, et qui a mérité les *rires* de l'auditoire. Mais je sais quelque chose de plus joli

encore : c'est de prêter l'oreille aux chansons de la brise et de voir sourire le printemps."

Qu'il abandonne la politique qui serait pour lui un casse-cou, et qu'il reste à ses moutons, comme la bonne madame Deshoulières. L'arène politique est faite pour ceux qui ont plus de tête et moins d'imagination, plus d'idées et moins de rêves, plus de principes et moins d'utopies. Qu'il nous fasse encore des *pensées d'hiver*—à condition toutefois, de varier un peu, d'abréger les descriptions et d'augmenter la sommo des idées—et tout le monde sera content, content, content.

M. HECTOR FABRE.

> Il y a beaucoup de sottises qui sont mises en circulation par des gens d'esprit.
>
> *De Bonald.*

I.

Si j'étais Placide Lépine, le silhouetteur, je commencerais ainsi le portrait de M. Fabre :

Esprit et corps légers. Jolie figure, curieuse et originale. Narquois d'air, de sourire et de manières. Front fuyant, où les principes ne sauraient s'asseoir. Cheveux rares ;—je le soupçonne d'en avoir lui-même dégarni son front, exprès pour l'élargir et se donner un air grave. Dents...attendez...Pourtier * vous dira ce qu'elles sont ; moi, je n'en sais rien. Je ne suis pas comme ce diable de Lépine. Quand des illustres veulent bien poser devant moi, je ne puis pas leur faire ouvrir

---

* Dentiste de Québec.

Digitized by Google

la bouche pour compter les dents *qui ne sont plus*, ni inspecter leurs *figures* pour peindre les *black-eyes* qu'ils ont pu recevoir. Non, je n'ai pas assez de toupet pour prendre ces libertés-là.

M. Fabre n'a rien du soldat, encore moins du général. Mais il a du Gavroche et du Tortillard ; il aime à rire, il raffole de plaisanteries. Quand vous lui parlez sérieusement, il ouvre de grands yeux et pense à autre chose ; ou bien, il cherche dans votre figure, ou dans votre phrase, quelque sujet de rire.

Tout ce qui n'est pas plaisanterie, il le dédaigne. Pour lui, *le dernier des humains* n'est pas *celui qui cheville*, mais celui qui ne rit pas.

Il fait fi de la science et des savants, des hommes d'état et de leurs théories, des politiques convaincus et de leurs principes. Dans les grandes discussions parlementaires, il laisse la tribune des journalistes, ennuyé, ou bien, il cause avec son voisin pour tuer le temps. Il ne croit pas aux grands discours. Mais aussitôt qu'il entend un éclat de rire, ou une parole piquante, il devient tout oreilles. Qu'a-t-il à faire dans le monde, si ce n'est plaisanter ?

Sa passion et son bonheur sont de faire des mots. Quand il a fait un mot, il n'estime jamais que sa journée puisse être perdue. Il s'est fait en ce genre, une réputation et il en jouit. C'est à haute voix qu'il proclame les calembourgs qu'il a faits, ou qu'il s'est appropriés. Or, sa voix n'est pas agréable, et si l'on ne peut pas dire de lui, comme du député Tremblay, que sa voix est un rhume éternel, on peut du moins affirmer qu'elle est criarde, un peu flutée et légèrement discordante.

M. Fabre est *gens d'lettre* et homme d'esprit. Mais qu'est-ce qu'un homme d'esprit, aujourd'hui ? On dit

Digitized by Google

bien que M. Buies et même M. Fréchette sont hommes d'esprit !

M. Fabre se distingue certainement de ces deux matamores, et si l'on doute souvent de son esprit, ce n'est pas parce qu'il ne l'a pas montré, comme ces messieurs, mais c'est plutôt parce qu'il l'a trop exhibé et n'a pas su montrer autre chose. A son âge—il a près de quarante ans—il aurait dû faire preuve de quelques autres qualités.

C'est l'enfant gâté de l'écritoire, une nature que Placide Lépine n'aurait pas appelée *mâle*, mais féminine, capable de chanter le *Sabre de mon père*, mais non de le mettre à son côté. Talent d'ailleurs facile, mais manquant de force, de solidité et de grandeur; incapable de comprendre *toute* la vérité, encore plus de l'aimer. Rieur, frondeur, tapageur, cassant les vitres pour attirer l'attention, cherchant querelle à tout le monde pour s'amuser, et faire reluire son esprit. On peut lui appliquer ces paroles d'un grand penseur :

"Les petits talents, comme les petites tailles, se "haussent pour paraître grands ; il sont taquins et sus-"ceptibles, et craignent toujours de n'être pas aper-"çus."

L'*Evénement* est à la fois l'escabeau sur lequel il se hausse, et la cravache qui lui sert à frapper ses meilleurs amis. Il fut un temps où l'on pensait qu'il deviendrait quelque chose. Mais ce temps est passé et ne reviendra plus. Aujourd'hui, on sait bien qu'il ne sera toujours qu'un guitariste, stipendié par l'un ou l'autre des partis politiques, qui se le passent, quand ils en ont les oreilles ahuries.

Nous croyons sincèrement que M. Fabre a fait une gageure. Remuant, alerte, vif et sûr de sa souplesse, il

Digitized by Google

a parié qu'il se moquerait de tout et de tous, et qu'il ne serait pas pendu. Il achève de gagner son pari.

Naturellement, sa considération en a souffert. Il est étonnant qu'elle ait pu résister aussi longtemps, et qu'il en reste quelque chose—s'il en reste.

On dit d'un homme rigide et conséquent avec lui-même, qu'il est fait tout d'une pièce. On ne dira jamais cela du rédacteur de l'*Evénement*, et il serait bien difficile de compter les pièces nombreuses dont il est fait. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il a joué bien des pièces dans sa vie.

C'est le voltigeur de la presse. Il n'est pas fait pour les grands combats, mais pour les escarmouches. Il ne se bat pas à l'épée, mais à l'épingle, et, comme il l'a dit lui-même, il n'a jamais fait une blessure grave. Quand ses chefs lui commandent d'exterminer un adversaire, ils lui impose une tâche au-dessus de ses forces. Il a piqué bien des gens, mais il n'a jamais tué personne.

Le *parti national* l'a rallié pour gravir les hauteurs du pouvoir, et le secours qu'il en tire est fort douteux. C'est la mouche du coche. Elle voltige, elle agace, elle importune, elle bourdonne, elle pique partout,

> Pique l'un. pique l'autre, et croit à tout moment
> Qu'elle fait aller la machine.

Si jamais le coche arrive en haut, elle s'en attribuera la gloire. L'ennemi ne s'en occupe pas, parce qu'il la sait peu dangereuse. Quand elle l'a piqué au front, ou sur le nez, il secoue la tête et elle s'en va. On la chasse d'un coup de mouchoir, mais elle revient. N'allez pas vous impatienter et vous battre avec elle de la même manière qu'avec un homme. elle finirait par vous vaincre, comme le moucheron de LaFontaine a vaincu le lion. M. Cauchon en sait quelque chose.

Digitized by Google

Défendez-vous, en riant de ses piqûres, ou bien, donnez-lui du sucre. Elle raffole de sucreries et elle sera tranquille tant qu'elle en aura à gruger.

II.

Dans une nouvelle que M. Fabre a publiée sous ce titre : " *Le cœur et l'esprit,*" je lis le passage suivant :

" Vers l'âge de vingt ans, il s'était cru du talent et il " avait essayé d'écrire un livre ; mais comme il n'avait " lu jusqu'alors que des auteurs à peu près faux et qu'il " ne travaillait guère, il n'était parvenu à produire que " des choses médiocres qui l'avaient dégouté tout le pre- " mier. Voyant son impuissance de ce côté, il avait " écrit des articles de journaux, dont plusieurs avaient " été remarqués, et songé à une candidature politique " qui n'avait point été accueillie."

M. Fabre, en parlant ainsi de son héros principal, a écrit sa propre histoire. Comme Paul Urbain, il s'est cru du talent lorsqu'il a fait ses premiers vers. Mais il a eu bien tort, et lui-même l'a reconnu depuis.

Kossuth et *Soir d'hiver* sont les vers les plus ridicules qui aient jamais été publiés dans le pays. Rien qui leur soit comparable dans les plus faibles strophes du *Répertoire National.* Les reproduire serait un ennui pour le lecteur et une cruauté inutile pour leur auteur ; je les laisse dormir du sommeil éternel. Au reste, il faut donner crédit à M. Fabre d'avoir renoncé de bonne heure à la poésie, et de n'avoir pas réédité *Kossuth.* On me dit même, qu'il l'a arrosé de quelques larmes de repentir, et qu'il n'en a plus commis d'autres depuis ; tout est bien qui finit bien.

Pourquoi n'a-t-il pas aussi abandonné la prose ? Le sacrifice eut été grand, je le sais ; mais il l'aurait préservé de bien des misères et de bien des sottises. On

Digitized by Google

m'objectera qu'il ne pouvait pas faire autre chose, et qu'il a vainement essayé d'être avocat. Je le crois sans peine. Mais à tout prendre, n'aurait-il pas mieux valu ne rien faire du tout, que de consigner dans une prose, souvent bien faite, tant d'inconséquences, de contradictions et d'ineptes facéties ?

M. Fabre a fait deux *Nouvelles* pas nouvelles du tout, et qui ne signifient rien. La *Chasse aux dots* est une histoire d'amourettes entre des collégiens et des élèves de couvent. Il est à peine croyable qu'un homme qui à l'âge de majorité, puisse éditer de pareilles fadaises.

Le Cœur et l'Esprit est un conte du même genre, avec cette différence que les amoureux sont un peu plus âgés. Au reste, ils sont aussi ennuyeux les uns que les autres, et les deux nouvelles se ressemblent dans le fond comme dans la forme.

M. Fabre commence une *nouvelle* comme un article de journal, sans savoir où il arrivera. Il est totalement incapable de s'astreindre à faire un plan, à grouper des incidents, à nouer des intrigues. Il épuise dès le premier chapitre, l'idée—assez pauvre déjà—qui a donné naissance à sa *nouvelle*, et le second chapitre est languissant. On y devine l'embarras de l'auteur, qui ne sait plus exactement le chemin qu'il doit suivre. Au troisième, le récit se traîne, s'allourdit, se mêle, et les personnages s'égarent en chemin. Au quatrième le lecteur baille, et l'auteur aussi. On voit que le nouvelliste a perdu le fil de son histoire et qu'il s'ennuie de son journal, où ses allures sont plus libres. Pour se tirer d'affaire, dans la *Chasse aux Dots*, il alligne un paragraphe de points pour tenir lieu de ce qui manque, et il brusque le dénoûment en bâclant un mariage mal assorti, et en promettant de nous dire plus tard, ce que sont devenus les autres personnages.

Digitized by Google

Chose qui s'explique, son style ordinairement vif et animé dans son journal, est lent, flasque et décoloré dans ses *nouvelles*. On y reconnaît l'homme incapable de travail soutenu et de longue haleine.

Assez piquant dans le récit, il est nul dans le dialogue. Ses personnages causent beaucoup, mais causent mal. Blandy et Caroline, Paul et Ernestine se font des déclarations d'amour incroyables. Ce sont des discours de plusieurs pages, froids comme glace, ennuyeux comme des plaidoyers d'avocat. D'ailleurs, les femmes mariées et les jeunes filles, les vieillards et les jeunes gens, parlent tous de la même manière, et sur le ton qu'il prendrait lui-même. On dirait toujours qu'ils font des articles pour l'*Evénement.*

Il y a dans *Le cœur et l'esprit* un colloque invraisemblable, entre tous les personnages que le hasard a réunis à la porte d'une boutique. Léon Nanteuil y fait des discours à perte de vue, sur le patriotisme et la nationalité à quelques demoiselles qui l'entourent.

Il faut croire que la moralité exigeait de rendre ridicule, celui des héros qui vaut le mieux. Pour mieux faire rire à ses dépens, M. Fabre fait intervenir un chien, qui joue un rôle très-important dans le récit. Il nous avertit que c'est un *chien célèbre*, et il nous fait un peu son histoire, qui prouve qu'il n'était pas l'ami de l'homme. Or, cet ennemi de l'humanité, a dérobé un filet de bœuf à une vieille femme de la halle. La vieille le poursuit, aidée par les charretiers stationnés sur le marché de la haute-ville, où la scène se passe. Pressé de toutes parts, le pauvre animal descend, à fond de train, la rue de la Fabrique, où Léon Nanteuil pérore ; il s'élance entre ses jambes et le précipite sur le pavé... " Ce fut un éclat de rire irrésistible et général," affirme M. Fabre. Je le crois bien !

Digitized by Google

Evidemment, M. Fabre appartient aussi à l'école de Placide Lépine. Il croit avec cet illustre critique que, pour ridiculiser quelqu'un, il faut qu'un animal quelconque lui passe entre les jambes. Quels gens drôles ! Leurs personnages ont tous des aventures extraordinaires, ici avec un bélier, là avec petit bœuf rouge et *tutti quanti*, ailleurs, avec un chien. Pour être juste, il faut dire, que M. Fabre prodigue moins les détails que Placide, et qu'il ne nous dit pas si son héros s'est relevé avec *une black-eye*.

M. Fabre est plus nul encore dans la description que dans le dialogue. Jamais une scène de la nature, quelque belle qu'elle soit, ne l'a ému, et vous ne trouverez nulle part dans ses écrits, ces images vives et gracieuses que les beautés de la nature inspirent toujours aux poètes.

Cela tient sans doute, à ce qu'il manque entièrement de sensibilité. Dans *Le cœur et l'esprit,* comme dans ses autres écrits, on voit bien briller çà et là quelques parcelles d'esprit, mais nulle part, il n'y a le moindre vestige de cœur. C'est un défaut capital pour un nouvelliste.

Pour compléter ce qui me reste à dire des *nouvelles*, j'ajoute qu'il y a par-ci par-là, quelques traits de mœurs bien touchés, quelques tableaux gais et fidèles qui dérident le lecteur. Mais ces jolis passages sont trop rares.

III.

Lorsqu'il fonda l'*Evénement*, M. Fabre écrivait :

" Chacun sa vocation... A tort ou à raison, je me crois journaliste, et cette ambition heureuse ou malheureuse conduit mon esprit."

Digitized by Google

N'est pas journaliste qui veut, et c'est à tort que M. Fabre s'est cru appelé au journalisme. On peut être un bon écrivain et un très-mauvais journaliste: c'est son cas.

Faire un journal, est un grand art qui exige beaucoup de travail, de fortes études et des convictions profondes. Or, tout cela manque à M. Fabre.

C'est un boulevardier, de nature et d'éducation, et dans son passage à Paris, il a meublé son cerveau des bribes d'esprit du boulevard. C'est tout le travail qu'il a pu faire. Il n'a guère fait d'autres études.

C'est un esprit ingénieux, quelquefois adroit, souvent très-gauche, souple toujours et dans une mesure exagérée; mais il n'est ni fécond, ni varié, ni étendu, ni solide. Il a sa spécialité—la chronique—hors de laquelle il n'est rien.

Son manque absolu de convictions est connu de tout le monde, et il le confesse volontiers. Sa pudeur n'est pas farouche, et son honneur est flegmatique. Quand on l'accuse de manquer de l'une ou de l'autre, il ne s'émeut pas. Il répond tranquillement: après?—comme un homme convaincu que la pudeur et l'honneur sont des mots vides de sens.

Un jour—c'était peu de temps après la fondation de l'*Evénement*—il disait *pis que pendre* de la *Minerve* et de ses rédacteurs. Quelques mois après il écrivait luimême dans la *Minerve* qu'il accablait d'éloges, et il expliquait ainsi ses changements politiques :

" *Combinant* un certain *scepticisme politique* avec *une grande naïveté de conduite*, je crus le moment propice pour passer du *rouge pâle* au *bleu tendre*."

Voilà qui est charmant, et la justification est complète. Cela donne une grande autorité aux opinions de l'écrivain.

Digitized by Google

En même temps, toutes ses tergiversations sont expliquées par cet aveu, qui joint la crudité à la naïveté. A l'avenir, quand on le verra passer d'un camp à l'autre, et mépriser un jour ce qu'il encensait la veille, on dira : la chose se comprend, c'est le *scepticisme politique* qui vient de se *combiner* avec *une grande naïveté de conduite.*

Avis à l'écrivain qui voudra écrire la biographie de M. Fabre. Il pourra l'intituler : " *Histoire des combinaisons du scepticisme politique avec la naïveté de conduite.*"

Il est donc évident, que M. Fabre n'a pas les convictions profondes qui font le journaliste. Mais il est gazettier, et c'est un métier—non pas un art—que bien peu de gens savent aussi bien que lui dans le pays. Il sait faire la gazette et lui donner une apparence attrayante. Son but unique est d'amuser le public moyennant finances. Il ne s'occupe pas du reste, et ne regarde pas aux moyens.

Sa gloire, c'est le fait-divers. Il sait lui donner ce tour piquant qui allèche le lecteur. En ce genre, il s'est donné un rival dangereux dans M. Nazaire Levasseur, qui parfois, oublie que M. Fabre est son maître, et qui se permet de l'éclipser. Quand ils réunissent leurs deux génies pour raconter les aventures de mademoiselle Lolotte à la cour du Recorder, ils n'ont pas de supérieur dans la province de Québec.

L'*Evénement* pose pour *la Gazette bien informée.* Rarement, il assigne aux événements politiques les causes que tout le monde voit. Il devine les motifs secrets, les ficelles cachées, et quand il n'y en a pas, il sait bien en fabriquer. Vous allez en juger.

Un nouveau parlement vient de s'ouvrir, et le ministère vient de passer par une crise, qui a failli avoir des conséquences très-graves. Deux des ministres M. C. et M. B. n'adhéraient pas entièrement au programme de

Digitized by Google

l'administration et ont menacé de résigner. Mais il paraît qu'une entente va avoir lieu.

Entrez avec moi au bureau de l'*Evénement*, et nous aurons des nouvelles.

—Eh bien ! M. Fabre, que pensez-vous de la crise ministérielle ? On dit qu'elle touche à sa fin, et que monsieur C. va accepter le dernier article du programme ?

—Mais mon cher, il ne s'agit pas de programme.

—Comment cela ? Mais la crise n'a-t-elle pas éclaté parce que monsieur C. ne voulait pas accepter le dernier article du programme.

—Vous n'y êtes pas, mon cher, je vais vous instruire. Vous saurez que madame X., a donné un grand bal le dix du mois courant. Or madame C. voulait aussi en donner un ce jour-là. Les préparatifs étaient faits, une partie des invitations avaient même été envoyées, lorsque madame C. apprit la date malencontreuse du bal de madame X. Ce fut un grand émoi chez les C. ; madame et monsieur se rendirent immédiatement chez madame X., et la sollicitèrent de vouloir bien remettre son bal à un autre jour. Celle-ci n'avait pas encore fait ses invitations, et elle avait déjà pensé à différer, parce qu'elle n'avait pas encore reçu de France et d'Allemagne, ses vins fabriqués à Montréal. Mais elle n'a pas voulu manquer l'occasion de se venger de madame C., qui l'a éclipsée au dernier bal de Son Excellence, et elle a refusé net.

Madame C. a insisté ; elle a multiplié les compliments et les douceurs, elle a appelé madame X. sa *petite amie*, sa *très-chère*, sa *charmante*, sa *toute belle*, etc., etc. Peine inutile ! madame X. est demeurée ferme comme un roc. Finalement, madame C. un peu excitée, a rappelé à madame X. que la fille d'un marchand

Digitized by Google

devrait se montrer un peu moins fière, et plus déférente pour elle. Madame X. a répliqué que la fille d'un marchand n'avait pas tant à s'incliner devant la petite fille d'un cuisinier; et les adieux se sont faits dans un style moins tendre encore.

Madame C. a pensé quelque temps, qu'elle pourrait peut-être faire son bal tout de même, et attirer chez elle les invités de madame X. Mais monsieur X. est premier ministre et fort estimé, elle a craint un fiasco, et elle a dû désinviter tout son monde...

—Et puis?

—Vous ne devinez pas le reste? Il faut donc tout vous dire. Monsieur C. est très-lié avec monsieur B. l'autre ministre, et il l'a mis dans ses intérêts, pour se venger de madame X. De là, la crise.

—Vous plaisantez?

—Je ne plaisante pas. Sous le régime des gouvernements responsables, les maris répondent des fautes de leurs femmes, et monsieur X. paie aujourd'hui pour le mauvais vouloir de sa femme. Son embarras est extrême, et monsieur C. profite d'une phrase obscure du programme pour jeter les hauts cris, et invoquer les principes fondamentaux des sociétés et de la religion.

—Mais d'où vient que l'on annonce la fin de la crise?

—Ah! voici maintenant. Madame C. a un frère à la campagne, et ce frère a un neveu qu'il aime beaucoup. Or, ce neveu, est intimement lié à son cousin le jeune D., qui n'a pas le sou et qui sollicite un emploi. Le neveu fait tout ce qu'il peut pour servir son cousin, et il a tant insisté auprès de son oncle, que celui-ci est venu à Québec et a décidé sa sœur, madame C., à travailler pour lui. Or, la nomination du jeune homme est du département de monsieur X. Il a donc fallu

Digitized by Google

tenter un rapprochement, et vous pouvez imaginer que monsieur X. ne demandait pas mieux.

A présent, il est certain que madame C. a obtenu de monsieur X. la promesse formelle, que le cousin du neveu de son frère sera nommé. C'est pourquoi on a changé deux ou trois mots de la phrase obscure—qui n'est pas plus claire—et le programme sera adopté par MM. C. et B.

—Et les principes ?

Un éclat de rire est la réponse de M. Fabre ; et il ajoute : Monsieur C. me ressemble, il *combine un certain scepticisme politique avec une grande naïveté de conduite.*

Tel est l'homme.

En politique, il ne reconnait pas de principes, encore moins de vertus. Il voit des intérêts et des calculs, des hypocrisies et des ambitions, des piéges et des ficelles. Ne lui parlez pas de doctrines, de principes, de probité, de conscience dans le domaine politique ; il vous répondrait : ni vu ni connu.

Un écrivain qui aurait des loisirs et de la patience, ferait un travail je ne dirai pas amusant ni utile, mais curieux, en relevant toutes les contradictions de M. Fabre. Je suis convaincu qu'il n'y a pas une seule question de notre politique, sur laquelle il n'ait écrit *blanc* et *noir*, et pas un homme public, qu'il n'ait méprisé et encensé. Il a appartenu à tous les partis, et il les a tous servis dans le même style.

Je ne veux pas écrire sa biographie ; mais pour faire connaître le journaliste, il faut bien livrer au public au moins un *chapitre de contradictions*. J'entends M. Fabre s'écrier : voilà le soulier qui me blesse, ne parlons pas de ça ! Mais il le faut ; prenez patience M. Fabre, je vais abréger.

Digitized by Google

Je passe sous silence vos écrits dans le *Pays*, dans l'*Ordre*, et dans le *Canadien*, et je me borne à l'*Evénement*. Il va sans dire, que je n'ai pas le courage de parcourir en entier, ce vaste répertoire de vos chefs-d'œuvre ; je l'ouvre au hasard, et je mets en regard, quelques unes de vos opinions d'hier et d'aujourd'hui :

UN CHAPITRE DE CONTRADICTIONS.

Le parti conservateur et le parti libéral.

HIER.

"Le parti conservateur est *le plus sûr dépositaire des traditions nationales, le guide politique le plus prudent ;* et *c'est en lui*, que dans cette heure solennelle de notre histoire, *doivent s'absorber* tous les partis, toutes les nuances d'opinion..Les *hommes extrêmes* que nous voyons déplorer si amèrement la fin du régime de l'union, et conseiller au peuple de pousser si loin la résistance à la confédération, sont ceux-là même qui, jusqu'à leur avènement au pouvoir, ne voulaient point de l'union et qui, le cas échéant, accepteraient de grand cœur *l'annexion*. Si leurs alarmes patriotiques étaient sincères, redouteraient-ils moins *notre absorption dans l'immense république américaine* que notre alliance avec trois ou quatre provinces, divisées d'intérêts, destinées à se contrebalancer, et dont une seule est supérieure en population et en richesses au Bas-Canada.

"Ne nous laissons pas prendre à de *vaines déclamations*, à des subterfuges de parti, et regardons au fond des choses...

"Si le *parti libéral avait vraiment à cœur l'intérêt du Bas-Canada*, il ne prolongerait pas sous le régime de la confédération *la lutte* que, depuis dix-huit

AUJOURD'HUI.

"C'est en vain que nous cherchons encore à nous diviser en *libéraux* et en *conservateurs*. Il est aussi impossible de définir ce que c'est qu'un conservateur canadien, que de dire en quoi un libéral ne l'est pas..Depuis quinze ans, *le parti conservateur domine* en maître dans le pays. *Son mérite intrinsèque ne suffit pas* pour expliquer un si long règne. *Ses vertus seules ne justifient pas* la faveur d'une si constante fortune..*Au lieu de s'identifier* avec la cause du pays, il a cherché au contraire à *l'absorber dans la sienne*, au lieu *d'élargir ses vues* à mesure que son importance grandissait, il est *resté intolérant, rancunier, egoïste*...Il ne peut plus obtenir l'absolution pour ses fautes politiques, en montrant ses états de service religieux. On sait que *pour conserver le pouvoir, il vend s'il le faut, son âme*...*Politique éternelle de dénigrement systématique, vipère, à la langue visqueuse, hydre toujours renaissante, harpie hideuse, affreuse lèpre, éponge imbibée de fiel et de cyanure de potassium, et qu'un parti politique a pressée par tout, sur le chemin de ses adversaires pour les flétrir ou les mettre à néant, eux et leurs actes.* (Toute cette phrase est peut-être la plus ridicule que la presse ait jamais commise.)

Digitized by Google

ans, *il fait sans succès au parti conservateur*. Cette lutte ne peut avoir pour effet que de diviser nos forces au profit des autres provinces et de neutraliser notre influence nationale.... Le fait est qu'ils avaient bien tort de se plaindre et bien peu raison de déclamer. *L'Union nous a donné vingt cinq ans de l'existence politique la plus douce que l'on puisse imaginer*. S'ils l'avaient connue, les grands peuples eussent envié *notre paisible bonheur*, *notre honnête prospérité*...Tandis que le *ministère conservateur* s'appuiera sur la majorité Bas-Canadienne, l'*opposition est fatalement condamnée à subir le joug de la majorité Haut-Canadienne* et à ne triompher qu'à son profit...C'est donc un *grand bonheur* pour la province de Québec que le peuple se prononce avec une unanimité si complète *en faveur du parti conservateur;* c'est *la garantie de nos droits;* c'est, en un mot, le pouvoir placé entre nos mains ... L'*Opposition Bas-Canadienne est annexionniste*, mais elle *n'ose marcher droit* à son but. Elle n'accepte ni ne rejette franchement la confédération, elle la subit et achève de perdre dans cette situation fausse ce qui lui reste de force ... *Lorsque les libéraux sont parvenus au pouvoir*, *ils n'ont absolument rien fait*...etc., etc., etc."

(Discours). "*Est-ce que moi qui vous parle j'ai jamais été conservateur* dans le sens étroit du mot? Est-ce que j'ai jamais été considéré comme tel par *ceux auxquels l'étroitesse de leurs idées* et *l'aveuglement de leurs passions* donnent le droit de s'appeler *conservateurs* par droit de naissance....

"Aussi je n'éprouve aucune hésitation à me rallier à un parti qui comptera tant de libéraux dans ses rangs...Je renoue avec eux de vieilles sympathies...

"Le parti conservateur n'a dû son long succès qu'à une chose, son titre de défenseur de l'Eglise... Sans ce titre, il y a longtemps qu'il serait tombé, et qu'usé, par ses méfaits, son règne se serait évanoui...etc., etc., etc.

La Confédération.

HIER.

L'Union était un état transitoire. Sa mission historique était de préparer la voie à *la confédération*; il y a dix ans qu'*elle aurait dû disparaître pour faire place à l'édifice politique* dont elle avait jeté les bases. La confédération, loin d'être venue

AUJOURD'HUI.

Notre situation est de celles qu'on *n'ose à peine analyser*, tant elle ne présente de tous côtés, qu'*aspect désolé*, que *surface stérile*. Il faut pourtant dire enfin tout haut ce que tous disent tout bas; écarter le voile qui couvre *des maux qui vont*

Digitized by Google

trop tôt, vient peut-être trop tard.... *Il n'y avait pour le Bas-Canada qu'une seule conduite à suivre, l'accepter* en principe. S'il l'eut tout d'abord repoussée, il eut commis une de ces fautes politiques qu'il est difficile de réparer.... *L'union avait fait son temps, l'indépendance est une chimère,* l'isolement est impossible ; il fallait choisir entre ces deux termes : *la confédération ou l'annexion*....Il y aura pour les Canadiens-Français *trois grands éléments de puissance dans la confédération* .... *La cause du Bas-Canada a donc pour elle toutes les chances favorables.* Les alliances ne sauraient lui manquer .... De toutes les provinces, *c'est le Bas-Canada qui est le mieux placé* pour profiter des avantages de la lutte et en sortir triomphant.... Nous entendons chaque jour *des esprits aigris par les insuccès politiques,* décrire les *ennuis dont nous menace la confédération.* Ils laissent de côté avec soin *les avantages incontestables qu'elle nous promet*....etc., etc.

Il n'y a plus moyen de soutenir que c'est par amour de la *nationalité* que *l'on a repoussé la Confédération,* et qu'on la combat encore ; car, enfin la *nationalité* serait *pour le moins* aussi exposée sous le régime américain.... etc., etc., etc.

toujours grandissant, et auxquels il n'y a qu'*un seul remède,* que personne n'a le courage d'indiquer, quoique chacun soupire après le moment où il sera hardiment appliqué et où il produira guérison complète....La Confédération *n'a rien apporté* au pays qu'il n'eut déjà, et lui fait payer des *semblant d'avantages* et des *simulacres de force* aussi chers que s'ils étaient des biens réels, des gages assurés de grandeur. Les Provinces *ont uni* ensemble *leurs faiblesses,* mis en commun *leurs misères !*.... *Ce grand changement politique n'a pas produit le plus léger remous. Faut-il s'en étonner ?* faut-il s'étonner de ce que *l'union contractée avec de petits peuples* aussi nécessiteux que nous, *sont restée sans fruit,* tandis-que *le contact de quarante millions* d'habitants en pleine activité *nous eut transformés ?*....La tentative de fonder une Confédération anglo-canadienne à côté des Etats-Unis, est donc visiblement condamnée à l'insuccès.... *La Confédération, hâtivement achevée, condamnée à une tâche au-dessus de ses forces, ployant sous une dette énorme, ne pouvant nous assurer ni la prospérité* à l'intérieur, ni la sécurité à l'extérieur *disparaîtra fatalement* de la scène, le lendemain du jour où, réalisant le programme qu'on lui a assigné, elle s'étendra de l'Atlantique au Pacifique.... *Avec l'annexion* ce serait *tout le contraire ;* et dans l'*accroissement rapide, merveilleux de la prospérité générale,* de la fortune publique, nous ne nous apercevrions pas vraiment de ce qu'il nous faudrait verser dans le trésor public de plus que maintenant....etc., etc.

Achat du Nord-Ouest.

HIER.

" *On trouvera dans le discours de Sir George* sur les négociations au sujet du territoire du Nord-Ouest des *explications claires, convaincantes, décisives.* Il nous semble qu'*il n'y a rien à répliquer à ce raisonnement victorieux*....

" *Le résultat obtenu fait le plus grand honneur* aux négociateurs canadiens et en particulier à Sir George.... *Personne n'osait espérer* des *conditions aussi avantageuses* que celles obtenues....

A l'adresse des libéraux : " On repousse l'acquisition du territoire du Nord-Ouest, parce que cela complète et consolide l'Union Canadienne dont on souhaite la chute, et que cela nuit à l'extension des Etats-Unis. Ce n'est pas au point de vue canadien que l'on se place, mais au point de vue américain....

AUJOURD'HUI.

" Une *discussion calme et raisonnée,* un *examen consciencieux,* et *ni l'acquisition du Nord-Ouest* ni l'annexion de la Colombie n'avaient lieu. Il aurait fallu *expliquer d'une façon plausible cette acquisition* qui ne parait avoir été faite que pour nous procurer le spectacle d'une guerre civile dans un coin de la Puissance....etc., etc., etc.

L'argent consacré à l'achat du Nord-Ouest est de l'argent placé à fond perdus....

" Aussitôt que le drapeau fédéral flottera de l'Atlantique au Pacifique, le drapeau Anglais repassera les mers....etc., etc.

C'est ainsi que M. Fabre a jugé toutes les questions. Pour être plus sûr de ne pas errer, il a toujours écrit le *pour* et le *contre.* A vous de choisir Messieurs.

Je pourrais faire repasser devant vos yeux, lecteurs, ses dires sur un grand nombre de questions, telles que l'annexion de la Colombie, le chemin de fer du Pacifique, le traité de Washington, l'émigration, le tarif, la colonisation, etc., etc. Mais à quoi bon? Vous vous trouveriez toujours dans le même embarras, entre ses opinions d'hier et celle d'aujourd'hui, et ça deviendrait ennuyeux.

Des questions politiques passons aux hommes, et voyons si ses jugements sur les personnes valent mieux :

Digitized by Google

M. Chauveau.

HIER.

"Le chef du Cabinet, M. Chauveau, est un ancien ministre retiré des luttes depuis dix ans, estimé de tous les partis et plus propre qu'aucun autre à mener à bonne fin une œuvre de rapprochement et de conciliation.... Il n'a point d'ennemis et il n'est l'ennemi de personne ...*Orateur et écrivain*, il jettera de l'éclat sur notre gouvernement provincial et lui imprimera un cachet français....Les journaux modérés de l'opposition ont rendu hommage, avec une bonne grâce dont il faut les féliciter, au talent du premier ministre en même temps qu'à l'*énergie doublée de modération* dont il a fait preuve dans les luttes du passé et qu'il saura déployer plus que jamais à la tête des affaires... *Par son caractère comme par son talent, Monsieur Chauveau est le représentant le plus convaincu et le plus brillant* du sentiment canadien-français.... *L'éloquent homme d'état* réalisera, nous en sommes convaincu, toutes les espérances que sa haute renommée de patriotisme et de talent a fait concevoir."

AUJOURD'HUI.

Sans vues politiques, sans indépendance personnelle, *bornant son habileté à l'intrigue* et sa force à la ruse, mettant son ambition dans le succès des manœuvres qui protégent son établissement particulier; *ni homme d'état*, ni administrateur, *ni orateur* parlementaire, ni même homme d'affaires; le premier ministre est incapable de combiner et de mener à bonne fin une entreprise politique sérieuse, voire même de trancher à moins d'un an d'hésitations, la plus simple question pratique....

"Sa politique est de louvoyer pour échouer.

"Que l'on ne pense pas que nous exagérions: faible mais intrigant; ayant l'épiderme sensible mais aussi l'esprit fertile en ressources, M. Chauveau est plus aisé à renverser qu'à déjouer....

Il a jugé tous les chefs conservateurs de la même manière que M. Chauveau. Tantôt il les a élevés aux nues (quand ça payait), et tantôt (quand ça ne payait plus) il les a traités comme des nullités.

Mais, dira-t-on peut-être, il n'a pas agi de même à l'égard des chefs libéraux. Vous croyez?

Voici ce qu'il a écrit de

M. Blake.

HIER.

"M. Blake n'est pas de ces adversaires incommodes, qui vous

AUJOURD'HUI.

"M. Blake est arrivé, en si peu d'années, à la haute position

Digitized by Google

harcellent sans cesse et dont on se débarrasse à tout prix. C'est au contraire un ennemi que l'on conserve avec soin. Comment le remplacerait-on ? Où trouver un tacticien si maladroit qu'il passe son temps à préparer à son parti d'humiliantes défaites, et au gouvernement de faciles triomphes ? Battu, il mérite toujours de l'être. C'est rare ".... etc., etc., etc.

qu'il occupe maintenant par la seule force de son caractère et de son talent. Il a conquis de suite sur son parti, une autorité morale rarement obtenue à ce degré, même par les hommes les plus habiles, et dans le monde politique, un prestige qui a promptement dépassé celui de ses rivaux plus anciens que lui dans l'arêne. Il est arrivé de suite au premier rang....etc.. etc., etc.

A présent, on aimera peut-être à savoir, si M. Fabre ne voit double qu'à l'égard des hommes politiques, et s'il juge mieux ses confrères, journalistes et écrivains.

Ouvrons encore l'*Evénement :*

MM. Provencher et Carle Tom.

HIER.

"Entre la littérature et les finances M. Provencher n'a point encore fait un choix. La conséquence de l'indécision de sa vocation est que son style a le teint pâle et que ses phrases n'ont point envie de vivre. Son esprit manque la plaisanterie et sa verve fume.

" Il ne parait pas avoir des convictions invincibles...."

"Carle Tom, rédacteur de la *Minerve* était essentiellement un écrivain sage, un secrétaire fidèle. Il ne faisait pas de bruit dans le monde ; on ignorait son nom parmi les politiques. Jamais on ne lui attribua un bon article ; quand par hasard il en écrivait un, on le citait comme d'un autre. Du commencement de ses articles on n'en apercevait pas la fin : elle se perdait dans les espaces où ne pénètre jamais un lecteur.. etc.

AUJOURD'HUI.

" Je porte au caractère de Provencher une vive sympathie, à son talent original, solide et fin, une sérieuse estime.

" Quant à Carle Tom, je tiendrai à honneur d'alterner avec lui comme chroniqueur. De tous ses lecteurs, je suis peut-être celui qu'il amuse davantage. Personne ne rend plus que moi justice à sa verve plaisante, à son charmant esprit."

Digitized by Google

M. A. B. Routhier.

HIER.

"M. Routhier est un écrivain de talent, très-versé dans les questions politiques, qui jouera certainement plus tard un rôle considérable dans la carrière publique.

Sa place est marquée à la Chambre, et le plus tôt il ira la prendre le mieux."

AUJOURD'HUI.

"On veut porter haut M. Routhier qui, laissé à ses propres forces n'irait pas loin, même en littérature....M. Routhier s'est perdu dans notre estime et dans celle des bons juges depuis qu'il écrit. Nous ignorons s'il éclipse M. Ernest Gagnon au piano, mais à coup sûr il fait plus mauvaise figure dans les journaux : il plaisante plus lourdement et a plus méchant style."

Je suis las de citer, et mes lecteurs doivent être satisfaits. Pourtant, puisque le nom de M. Ernest Gagnon s'est trouvé sous ma plume, il sera amusant de voir comment M. Fabre l'a jugé. Avec sa voix fausse et flutée, il ne juge pas seulement les politiques et les écrivains, mais encore les artistes. Voyez :

M. Ernest Gagnon.

HIER.

"M. Gagnon est un artiste délicat et fin, un homme d'esprit....etc., etc., etc.

AUJOURD'HUI.

"M. Gagnon est artiste, si toutefois il suffit pour mériter ce titre de jouer du piano tous les jours et de l'orgue tous les dimanches. Il sait autant de musique qu'on en peut savoir lorsqu'on ne l'a point apprise autrement qu'en l'enseignant aux autres. Peu à peu ses élèves l'ont formé, etc., etc., etc."

Si je voulais continuer à feuilleter l'*Evénement*, je pourrais allonger ce chapitre outre mesure. Mais il faut en finir avec ce personnage, auquel j'ai peut-être donné déjà trop d'importance.

Qu'il aille donc en paix ! En paix surtout avec lui-même, puisqu'il y a en lui, deux hommes qui sont toujours aux prises.

Digitized by Google

M. L. O. DAVID.

I.

Il y a, à Paris, au *Journal des Débats*, un écrivain qui signe David, et cette signature signifie *personne*, c'est-à-dire tout le monde. A l'*Opinion Publique*, on a fait mieux encore: c'est le journal lui-même, qui a cette signification. Il est l'opinion de tout le monde, c'est-à-dire qu'il n'a ni opinions, ni principes, ni doctrines.

Si M. Mousseau etait son seul rédacteur, la gazette aurait au moins une couleur politique. Mais M. David est toujours à ses côtes, tenant dans sa main une éponge en guise de plume, et repassant constamment cette eponge sur la palette de son collègue.

Lorsque l'*Opinion Publique* parut, son prospectus disait qu'elle serait *une revue essentiellement politique* (sic). *Essentiellement* etait certainement de trop et jamais programme n'a éte rempli d'une manière plus singulière.

Une *revue essentiellement politique* doit avoir des principes arrètés, une ligne de conduite ferme, un chef et un drapeau. Or l'*Opinion Publique* n'a rien de tout cela, le drapeau de M. Mousseau n'étant pas celui du journal.

Le prospectus disait encore :

" Nous n'oublierons jamais que le journalisme est un sacerdoce."

Risum teneatis, amici; je n'invente rien, et je ne plaisante pas; vous trouverez cette phrase textuelle dans le No. 1 du journal. Il ne faut pas reprocher aux rédacteurs de n'avoir pas tenu cet engagement, qui était audessus de leurs forces. M. Mousseau admettra volontiers qu'il n'a jamais eu de dispositions pour le sacer-

Digitized by Google

doce ; et si M. David en eut jadis, il y a longtemps qu'il n'en a plus.

Une autre promesse que M. David n'a pas tenue, est celle qu'il faisait dans son premier article. " Un nou-" vel enfant, disait-il, est né au journalisme canadien... " Il grandira et se développera..." Il ne trompait personne en se présentant avec l'innocence de l'enfant qui vient de naître ; mais son erreur a été de ne pas grandir. Il menace même de prolonger l'enfance, jusqu'à l'âge où les autres y reviennent, après avoir passé par la virilité.

On ne saurait dire que M. David porte bien son nom. Mais on peut affirmer qu'il n'a rien de Goliath. Il est petit, fluet, efféminé, et paraît avoir vécu de sirops et de limonade. Sa physionomie est d'ailleurs assez intelligente, et ses traits sont assez jolis, malgré leur expression un peu béate. Il a quelquefois des airs penchés, et le ton *amoroso* ; mais c'est tout de même, un minois plaisant.

Il a les cheveux bruns, un peu frisés—presque autant que ses phrases qui ne manquent pas de fioritures—des yeux d'un bleu pâle, et un nez de perroquet. Plût au ciel qu'il n'eut pas autre chose de cet oiseau des tropiques !

Le *joueur* de Regnard parle en quelque endroit :

> De femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche
> Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche.

M. David a quelque chose de cette nature des commères; Il a toujours la bouche ouverte, et il pérore sur tout ; mais il ne tire qu'à poudre, et ce n'est pas lui, qui aurait la malice de vouloir loger dans la cervelle du voisin, un plomb qu'il n'a pas dans la sienne.

Quand il est appelé à faire une lecture, il prend des airs plus mâles, et une pose plus virile. Mais alors son

Digitized by Google

tic particulier est de se croire l'industrie faite homme. Illusion étrange, puisque personne n'a moins que lui, des idées pratiques sur l'industrie. Mais quand il a fait cet effort pour paraître un homme, il s'affaisse, et reprend son allure enfantine.

On appelait feu Eric Dorion *l'Enfant terrible ;* M. David devrait s'appeler *l'Enfant pas terrible.* Il avait jadis, des principes très-libéraux ; il lui en reste encore quelque chose, juste assez pour ne pas rompre avec ses anciens amis, et juste assez peu, pour que le parti conservateur le tolère. Quand il lui arrive de céder encore à sa nature libérale, et de casser un petit carreau de vitre avec un petit caillou de sa petite fronde, on sourit.

Il est d'ailleurs si bon, si doux, si sensible. Malgré ses tendances *nationardes*, c'est un agneau, que j'estimerais toujours, s'il ne sortait pas de son rôle.

S'il continue, il aura passé dans le monde sans faire trop de bruit, mais il aura fait encore moins de besogne. Son tort est de se croire né grand homme, et de ne pas travailler à le devenir. Comme journaliste, il a toujours peur qu'on ne lui reproche de montrer trop de zèle religieux ; qu'il se tranquilise, il est sous ce rapport, d'une modération immodérée.

Il appartient à l'école ni pour ni contre, et quand il est obligé de se prononcer entre deux hommes, ou entre deux doctrines, il déploie des ressources infinies pour qu'on ne sache pas ce qu'il pense—ce qui fait que ses meilleurs articles sont *couleur d'invisible.*

Quelle est la cause de cette hésitation perpétuelle qui dit oui et non, se porte à droite et à gauche, flatte celui-ci, caresse celui-là, et reste suspendue entre le ziste et le zeste ?—Nous croyons qu'il y a faiblesse naturelle d'esprit, mais aussi, beaucoup de calcul.

Digitized by Google

M. David, reprochant à M. F. X. A. Trudel * une aigreur que celui-ci n'a jamais eue, dit : " Dans un pays " comme celui ci, les ménagements et l'esprit de con- " ciliation sont *nécessaires à celui qui veut parvenir.*"

Voilà donc le secret des appréciations, et des critiques à l'eau de rose de M. David ! Voilà le fin mot de sa morale ! *Il veut parvenir* le jeune homme, et pour cela. dit-il, *il faut des ménagements et de la conciliation.* Ce motto explique toutes ses complaisances pour certains hommes, et certaines doctrines blâmables. Je comprends maintenant pourquoi, il admire tant M. Buies, l'ignoble auteur de *La Lanterne*, et M. Fréchette, et M. Dessaulles, auquel il vient de faire sa cour en me décochant un trait inoffensif. Il tient à conserver des amis partout, dans le camp de l'impiété, comme dans celui de la religion. C'est ainsi qu'il n'a pu trouver un seul mot de blâme pour l'incrédulité de M. Papineau, dans le portrait qu'il en a fait. Sa conscience pourtant lui criait qu'il fallait en parler, et à force de travail il a réussi à composer cette phrase obscure.

" Il est en religion ce qu'il est en politique, libre et " indépendant, défiant de l'autorité, n'acceptant rien " sans discussion, et croyant difficilement ce qu'il ne " comprend pas. Inutile de signaler les résultats de " cette indépendance en matières religieuses, chacun les " voit et peut les juger."

C'est tout. Saisissez bien, lecteurs, toute l'habileté de ce style *ni pour ni contre.* Avec cette manière de parler, un rationaliste n'est pas un incrédule, ni un impie ; c'est un homme *libre et indépendant.*

Hélas ! M. David, croyez-moi, toute cette habileté ne mène à rien. Dire franchement et ouvertement la

* M. Trudel est aujourd'hui sénateur.

Digitized by Google

vérité vaut toujours mieux, et ceux qui s'imaginent qu'il faut la couvrir d'un voile pour la faire accepter, sont voués à la médiocrité.

Un profond penseur, qui est en même temps un grand écrivain, a fait le portrait de l'*homme médiocre.* Je le copie pour l'instruction de M. David, qui devra s'y reconnaître comme dans un miroir.

" L'homme médiocre est juste-milieu, sans le savoir. Il l'est par nature, et non par opinion; par caractère, et non par accident...Le trait caractéristique, absolument caractéristique de l'homme médiocre, c'est sa déférence pour l'opinion publique. Il ne parle jamais, il répète toujours... Il a le plus profond respect pour ceux qui sont connus, n'importe à quel titre, pour ceux qui ont beaucoup imprimé. Il ferait la cour à son ennemi, s'il devenait célèbre.

" L'homme médiocre peut avoir telle ou telle aptitude spéciale; il peut avoir du *talent*, mais l'intuition lui est interdite. Il n'a pas la seconde vue; il ne l'aura jamais. Il peut apprendre; il ne peut pas deviner. Il admet quelquefois une idée, mais il ne la suit pas dans ses diverses applications; et si vous la lui présentez en termes différents, il ne la reconnait plus; il la repousse.

" Il admet quelquefois un principe; mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe, il vous dira que vous exagérez.

" Si le mot exagération n'existait pas, l'homme médiocre l'inventerait.

" L'homme médiocre aime les écrivains qui ne disent ni oui ni non sur aucune question, qui n'affirment rien, qui ménagent toutes les opinions contradictoires.

" Il trouve insolent, toute affirmation, parce que toute affirmation exclut la proposition contradictoire. Mais

Digitized by Google

si vous êtes un peu ami et un peu ennemi de toutes choses, il vous trouvera sage et réservé.

"Il fait semblant de dire quelque chose et ne dit absolument rien.

"Il reste à l'homme médiocre en activité, en fonction, une inquiétude : c'est la crainte de se compromettre. Aussi, il exprime quelques pensées volées à M. de la Palisse, avec la réserve, la timidité, la prudence d'un homme qui craint que ses paroles trop hardies, n'ébranlent le monde !"

Ramassez tout cela, M. David, c'est votre propriété.

II.

De Maistre a dit :

"Je ne sais comment le mauvais choque moins que le médiocre continu."

C'est une observation dont j'ai souvent reconnu la vérité, en lisant les écrits de M. David. Ils n'appartiennent pas au genre *mauvais*, mais au *médiocre continu*. On n'y trouve rien d'original, et presque rien qui soit au-dessus des lieux communs.

Quand il parle industrie, il nous fait l'effet d'un joueur de serinette : il joue toujours le même air, et il semble croire que cet air là, va sauver le pays.

Quand il parle politique, il est incolore et insaisissable. Est-il conservateur ?—Sans doute, lisez telle phrase. Est-il nationard ?—Mais oui, lisez la phrase suivante.—Mais il était partisan de Sir George Cartier ?—Sans doute, lisez la biographie qu'il en a faite.—Ah ! j'avais cru qu'il était un de ses adversaires ?—Mais oui, il l'a combattu sur tous les *husting* de Montréal.

On peut varier ce dialogue et le prolonger indéfiniment, au sujet de toutes les appréciations que M. David a publiées sur les hommes et les choses.

Digitized by Google

Je me rappelle le compte-rendu qu'il faisait un jour, d'une polémique importante entre le *Nouveau Monde* et M. Cauchon ; on pouvait le résumer comme suit : Le *Nouveau Monde* avait raison, mais M. Cauchon n'avait pas tort ; cependant le *Nouveau Monde*, tout en ayant raison avait eu quelques torts, et M. Cauchon, sans avoir tort avait commis quelques fautes ; de sorte que l'un avait raison au milieu de ses torts, et que l'autre avait des torts au milieu de sa raison ; si bien, que ni l'un ni l'autre n'avaient tort ni raison, et que M. David seul avait raison—si toutefois il n'avait pas tort—hypothèse dont il reconnaissait toute la vraisemblance.

Un autre jour, il s'agissait d'une accusation portée par M. Langelier contre M. Gendron, député de Bagot, et qui avait fait quelque bruit en Chambre. M. David exposa d'abord les faits :

" M. Langelier a accusé M. Gendron, d'avoir *soustrait* " un document important qui aurait dû être mis devant " le comité des chemins de fer. M. Gendron fut indigné " et l'affaire fut portée devant la Chambre, et M. " Langelier fut soumis aux plus fortes censures. Chose " étrange ! M. Bachand, de qui M. Langelier prétend " avoir eu les renseignements qui l'ont inspiré, a " déclaré que M. Gendron était incapable de commettre " l'acte qu'on lui reprochait."

Suit le jugement que M. David daigna prononcer, afin d'éclairer l'opinion publique, et de faire connaître enfin, qui des deux adversaires avait raison :

" *Quoiqu'il en soit*, nous ne croyons pas que M. Gen-" dron ait *commis, au moins malhonnêtement*, l'acte qu'on " lui reproche, et nous ne croyons pas non plus, que M. " Langelier l'ait *accusé malicieusement* de cette faute."

Voilà qui s'appelle parler ! et de manière à être compris. Le lecteur a dû être satisfait, ou bien il est difficile.

Digitized by Google

Ainsi, c'est bien simple et bien clair. Ni l'un ni l'autre n'ont tort ni raison. M. Gendron a-t-il commis, oui ou non, la *soustraction* du document ? M. David n'en sait rien, puisqu'il commence en disant : *quoiqu'il en soit ;* mais il *croit* tout de même, que M. Gendron n'a pas commis, *au moins malhonnêtement*, l'acte qu'on lui impute. Comment peut-on *soustraire* honnêtement un document ? C'est au lecteur de deviner. Quant à M. Langelier, qui a accusé M. Gendron d'un acte infamant, et qui l'a injurié sur tous les tons, il n'a pas agi *malicieusement*. Comment cela ? On n'en sait rien, et le lecteur devra deviner encore. Mais quand M. David *croit*, il faut supposer qu'il a de bonnes raisons pour cela, et *croire* avec lui. Si vous voulez en savoir plus long, vous êtes un téméraire.

Le *Courrier de St. Hyacinthe* s'est permis cette témérité ; mais M. David lui a répondu par un second article plus entortillé que le premier, et dont voici la conclusion :

" Cela dit, je prie le *Courrier de St. Hyacinthe* de *croire*,
" que je ne me génerai pas plus à l'avenir que par le
" passé, de dire franchement ma façon de penser, à la
" peine d'encourir les colères du *Courrier*."

Voilà qui était franc et net, et le *Courrier* a dû être convaincu. C'est bien admirable de pouvoir parler ainsi ; car il faut tant de courage pour *dire franchement sa façon de penser*, et décider carrément entre deux adversaires, que l'un a raison et que l'autre n'a pas tort !

Je n'insisterai pas sur cette indécision constante de M. David, et je ne citerai, ni le portrait de Mgr. Bourget, où il a pris tant de soin de ne se prononcer sur aucune des questions intéressantes que tout le monde voudrait connaître—ni la biographie de Sir George Cartier, qui

Digitized by Google

est la contre-partie des discours de M. David dans les élections de 1872.

Ce que j'ai dit suffit pour démontrer, que M. David ne manque pas d'habileté à danser sur la corde, qu'une certaine école tient suspendue entre le vrai et le faux ; et je passe à l'examen de son style.

M. David n'est pas historien, mais portraitiste.

Quand il peint, il est généralement élégant, vif et délicat. Il est observateur et groupe assez bien les traits principaux. Mais quand il raconte, il est long, monotone, et ennuyeux. Il omet des faits importants, et tient compte de détails insignifiants, probablement pour plaire à tels membres de la famille qui y jouent un certain rôle.

Même dans le portrait, il lui arrive assez souvent de manquer de goût. Il abuse surtout des images. Il les entasse, les répète et les mêle.

Ainsi il dira du juge Vallières:

"Sa belle imagination faisait jaillir *des* étincelles *des* "pensées les plus arides, et les chargeait *de* paillettes "*d'*or et *d'*argent, *de* rayons lumineux." Le lecteur voit la confusion de ces *étincelles* avec *les paillettes d'or et d'argent* et les *rayons lumineux !*

"Sa mémoire était au niveau des autres facultés : "c'était une mine inépuisable, une source intarissable "comme son esprit." *Mine inépuisable* rendait bien l'idée, quel besoin y avait-il d'ajouter, *source intarissable ?*

"Un esprit fin, brillant, prompt comme l'éclair, qui "s'épanouissait en gerbes de feu, en fusées étincelantes, "et s'échappait de sa forte tête comme la vapeur des "puissantes machines qui la contiennent." *Eclair, gerbes de feu, fusées*, et après tout ce *brio...vapeur !* Quel mélange !

Digitized by Google

"Sa conversation était un feu roulant de bons mots, "d'anecdotes, de reparties, et de plaisanteries que les "anciens se répètent encore au coin du feu, tout bas, "quelquefois."

Après cet encombrement de *bons mots*, *d'anecdotes* de *réparties* et de *plaisanteries*, on se demande pourquoi les anciens se bornent à les répéter *quelquefois* et *tout bas !*

Dans le portrait de Charles Michel de Salaberry, je retrouve le même entassement de mots exprimant la même idée :

"Un cœur de lion, une intrépidité *à tout oser*, *à tout braver*... *Vif*, *brusque*, *impétueux*...nature de soldat, pleine *d'élan*, *de vivacité et d'entrain*...*Sévère*, *rigoureux*, *inflexible*...

Dans les pages les plus brillantes de M. David, il y a de ces taches, qui démontrent l'absence de goût et de tact. J'en pourrais citer des exemples dans presque tous ses portraits, et spécialement dans celui d'Emma Lajeunesse. Mais le seul fait d'avoir placé cette actrice, si célèbre qu'elle puisse être, dans sa *Galerie Nationale*, au milieu de nos grands évêques et de nos hommes d'état les plus illustres, est un manque de tact absolu.

M. David ne sait pas toujours choisir le style qui convient aux portraits. Ainsi, on ne peut débuter plus mal qu'il n'a fait dans celui de Sir L. H. Lafontaine :

"*Nous voilà*, *encore !* en face d'une vie illustre, etc., "etc. Cette biographie m'a causé *beaucoup de troubles* "et de recherches."

Nous voilà, *encore !* Quelle exclamation étrange et quel début ! C'est le lecteur qui a dû s'écrier en commençant : "*Vous voilà*, *encore*, *M. David !*

Trouble n'est pas français dans le sens que M. David lui donne. Mais lors même qu'il le serait, il n'y avait

Digitized by Google

pas de raison d'informer le public de tout ce *trouble*-là. Le portrait est par lui-même assez *troublé*.

Un autre défaut du portraitiste est de n'avoir pas su tirer parti des sujets qu'il a traités, et en faire ressortir les enseignements. Je n'en citerai qu'un exemple.

Il y avait un magnifique rapprochement à faire entre Papineau et Morin, entre l'orgueil de l'un et l'humilité de l'autre, entre la piété de celui-ci et l'incrédulité de celui-là. M. David n'y a pas pensé ! Et lui, qui n'avait pu articuler un mot de blâme pour l'incrédule, il a trouvé du persifflage pour l'homme pieux : " M. Morin " avait plutôt l'air d'un évêque en visite pastorale " qu'un candidat en quête d'un comté ; il parlait avec " la simplicité et la franchise du bon curé qui fait le " prône à ses paroissiens depuis vingt cinq ans."

Terminons ce pastel, déjà trop long, par ces paroles de M. de Bonald :

" Un écrivain doit avoir en morale et en politique des " opinions décidées, parce qu'il doit se regarder comme " un instituteur des hommes : pour apprendre à douter, " les hommes n'ont pas besoin de maîtres."

Je prie M. David de méditer ce conseil, et d'en faire sa règle de conduite.

Malgré quelques défauts de style que j'ai indiqués, il dit généralement bien ce qu'il pense. Mais ce que je lui reproche, c'est de penser trop peu !

En pensant davantage, il pourra peut-être s'élever audessus du médiocre, et si jamais il émigre au pays des Liliputiens il y sera fait *nardac* comme le héros de Swift.

Digitized by Google

M. L. A. DESSAULLES.

I.

C'était hier, c'est-à-dire il y a plus de douze ans. La littérature canadienne n'était pas née, s'il faut en croire l'abbé Casgrain qui devait la mettre au monde. Chauveau, Taché, Crémazie avaient bien tenté l'aventure, mais en vain. Cette diablesse de littérature ne voulait pas voir le jour, et tout restait à créer pour la génération qui allait éclore.

Mais l'âge d'or approchait.

Le *gros* Fréchette voyait épanouir ses *blondes années;* le *petit* Marmette chevauchait bruyamment sur le faîte de la maison paternelle; le brillant chevelu Faucher de St. Maurice couvrait sa tête d'un *sombrero*; le jeune Garneau ébauchait les contours de sa *belle baigneuse*; le sémillant Dr. Larue prenait des leçons de boxe pour se préserver des *black-eyes*; il ne manquait plus que le *beau* David, qui faisait alors ses dents, et qui allait bientôt commencer sa *galerie nationale* si mêlée.

Donc la littérature allait naître...pour son malheur, hélas! La politique était née depuis longtemps, et elle menait une vie passablement tapageuse. Le parti *national* était encore dans le néant—je n'affirme pas qu'il en soit sorti. Mais les libéraux et les conservateurs étaient aux prises, et la lutte se poursuivait avec une ardeur terrible. Le *National* et l'*Avenir*, qui avaient eu une vie obscure et courte, venaient de trouver sur le champ de bataille une mort peu glorieuse.

Le *Pays* était resté seul sur la brèche, vomissant l'injure et brandissant un bout de grammaire.

Le parlement siégeait dans la vieille cité de Champlain, et les séances devenaient acrimonieuses et inter-

Digitized by Google

minables. Le conseil législatif lui-même, se laissait aller à l'excitation, et voulait prendre sa part dans la querelle politique. Un soir, j'entrai dans sa galerie, et j'écoutai. Un homme se leva et prit la parole.

Il était petit, maigre et sec. Une moustache noire bien entretenue voilait sa bouche, et m'empêchait de voir si ses dents étaient blanches comme celles de l'abbé Casgrain, ou en deuil comme celles de M. Marmette. Ses yeux me parurent d'un brun jaunâtre, assez vifs, capables d'exprimer la haîne plutôt que l'amour. Son aspect n'avait rien de souriant ; son geste était raide, sa voix dure.

Tête et physionomie grêles. Je ne sais quoi de mesquin dans la pose. Cheveux très-noirs et plats, ouverts sur un front qui n'était pas assez large, je devrais dire. étroit comme sa pensée. Ni jeune ni vieux, mais plutôt jeune quand on le voyait de loin. Un timbre qui vibrait comme un cuivre, mais qui n'avait rien de sympathique.

Il parlait en avocat, en avocat qui a une tête, mais qui n'a pas de cœur. Du reste, rien dans l'apparence qui dénotât le libre-penseur ; on l'eût pris pour un bedeau tout aussi bien que pour un socialiste. Sa voix était désagréable, mais son langage était poli : du miel dans la forme, de la moutarde dans le fond ; des fleurs à la surface, un tonneau de poudre en dessous. Le discours était d'ailleurs compassé, didactique et froid.

Tel m'apparut cet homme.

Il ne m'attira pas à lui, et cependant je l'écoutai jusqu'au bout.

Ce qu'il dit alors, je ne m'en souviens guère ; mais je sais qu'il parla de *tendances humanitaires*, de *progrès indéfini enrayé par l'intolérance*, de *libertés populaires restreintes par l'absolutisme, etc., etc., etc.* Je compris que

Digitized by Google

c'était là le fond de sa rhétorique, et quand il daigna s'asseoir, je n'en fus pas fâché.

Vous venez d'entendre M. Dessaulles, me dit mon voisin ; c'est un homme de grand talent.

—Je suppose qu'il a fait ses preuves avant ce soir.

—Oh ! oui, reprit mon interlocuteur, en me jetant un regard étonné ; j'avoue qu'il n'a pas été fort aujourd'hui. Mais sa réputation est faite.

—Surfaite, peut-être ?

– C'est possible. Franchement, j'en parle par ouï-dire ; et personnellement je ne sais pas trop ce que valent ses écrits.

– C'est pourtant ce qu'il faudrait savoir.

Ainsi se fonde bien souvent la réputation d'un homme. On l'entend déclamer avec force contre les *abus du pouvoir* et le *servilisme des consciences*, revendiquer les *droits du peuple* et la *souveraineté nationale*, et l'on s'en va répétant comme un porroquet : cet homme parle bien ; il a de grands talents.

Verba volant. Ce propos vole de bouche en bouche, et le public finit par se laisser persuader, sans en rien connaître en réalité. On parle de confiance. Le piédestal s'érige sur un ouï-dire, et la médiocrité arrive à la réputation, que la position et le succès finissent par consolider.

Le succès ! Voilà le fondement unique de bien des gloires. Cet homme a du succès ; donc il le mérite. Raisonnement absurde, que tout le monde accepte et dont chacun reconnait cependant la fausseté.

Jamais un écrivain n'a obtenu un succès égal à Voltaire ; et ce grand ennemi de l'Eglise ne fut après tout, qu'un génie de troisième ordre.

Digitized by Google

L'abbé Delille a été admiré et encensé toute sa vie, pour des vers qui ne valent pas une page de Doñoso Cortès.

Jean-Baptiste Rousseau fut longtemps appelé *le grand poête lyrique* de la France, et ce n'est certainement pas un modèle.

Notre siècle a vu fleurir la gloire des Scribe, des Flaubert, des Théophile Gautier, et de cent autres qui ne sont que des hommes médiocres.

L'histoire à la main, ont peut dire avec vérité qu'en général, le succès appartient à la médiocrité servie par la réclame. Le génie qui méprise la réclame est souvent condamné à l'obscurité. Voltaire n'a jamais négligé ce détail, et quand il croyait utile de communier pour assurer le succès d'une pièce, il communiait, *l'infâme !*

M. Dessaulles est aussi de ces hommes médiocres qui aiment à s'entourer de certains bruits de cymbales. Il pose en prophète, et ses disciples ne lui ménagent pas les louanges. Ils sont peu nombreux, par bonheur, et ne savent rien. C'est ce qui explique, comment le fatras d'érudition exhibé par leur maître, les jette dans l'admiration. Quel savant ! s'écrient-ils, et quel grand écrivain !

Une autre opinion, partagée par un plus grand nombre, circule aussi dans un certain public sur le compte de M. Dessaulles. On le regarde comme un homme dévoyé et dangereux, mais très-capable. C'est un impie, dit on, mais un homme de grands talents.

Ces deux opinions sont fausses à un degré différent. Ceux qui proclament M. Dessaulles un grand savant et un grand écrivain, ne connaissent pas évidemment la signification de ces deux mots ; et quant à ceux qui se contentent de lui reconnaître des talents supérieurs, ils

Digitized by Google

sont aussi dans l'erreur, parce qu'ils n'ont pas lu ses œuvres, et ne le jugent que par ouï-dire.

Ce n'est pas ainsi que nous apprécierons M. Dessaulles. Nous examinerons ses œuvres, et nous démontrerons avec impartialité : 1o que M. Dessaulles n'est pas un écrivain, quoiqu'il ait beaucoup écrit : 2o qu'il est bien loin d'être un savant, quoiqu'il ait beaucoup lu.

II.

M. Dessaulles a longtemps rédigé le *Pays*, l'organe du parti libéral en Canada. C'était un journaliste ardent et qui avait des apparences de conviction. Il manquait d'habileté et de stratégie ; mais il avait du courage et de l'audace. Il ne savait pas choisir le temps ni le lieu de la bataille ; mais il s'élançait toujours à l'assaut du pouvoir avec une furie digne d'un meilleur sort.

Il combattait au premier rang de l'opposition, et ne comptait pas les blessures qu'il recevait, ni les morts qui tombaient à ses côtés. On lui reprochait même avec raison, de sacrifier inutilement ses soldats.

Ce n'était pas lui qui portait les meilleurs coups à l'ennemi ; mais il pouvait se vanter de porter les premiers. On lui rendra d'ailleurs cette justice qu'il n'a jamais tué personne, pas même le clergé qu'il désirait tant exterminer.

Imprudent à l'extrême, il semblait prendre plaisir à se compromettre et à compromettre ses amis. Bien loin de l'aiguillonner pour le faire avancer, il fallait sans cesse le retenir.

—Vous allez trop loin, disait le chef, vous nous compromettez.

—Je dis ce que je pense.

Digitized by Google

—Vous le dites trop, ce que vous pensez. Le peuple est catholique, et...

—Dites qu'il est préjugé et endormi dans la superstition.

—Comme vous voudrez, mais il n'est pas prêt à accepter vos idées.

—Il s'y habituera.

—Pardon, il ne s'y habituera pas; et en froissant ses convictions comme vous le faites, vous nous empêchez d'arriver au pouvoir. Vous nous rendez impossibles.

—Pas du tout. Le libéralisme règnera ici comme ailleurs. Son triomphe est certain, et les jours de la superstition achèvent. Nous vivons dans un pays libre, et la liberté de penser est le premier de nos droits.

—Je ne conteste pas le droit, mais l'opportunité d'exprimer vos idées. Je ne parle pas au nom de la science, ni de la liberté, mais au nom de l'intérêt politique. Je vous en prie, soyez prudent.

Mais le journaliste libre-penseur était comme un cheval fougueux qui ne peut souffrir aucun frein; et le lendemain, il attaquait le clergé ou les institutions religieuses avec un redoublement d'ardeur et de malice.

C'était du moins un homme franc, dira-t-on.

Non, il n'était pas franc. Il disait beaucoup plus qu'il n'aurait dû, dans l'intérêt de la cause politique qu'il représentait; mais il se gardait bien cependant, de dire tout ce qu'il pensait.

Aujourd'hui encore, il déguise la moitié de sa pensée, en ne nous disant pas franchement qu'il ne croit pas en la divinité de Jésus-Christ.

M. Dessaulles a d'ailleurs le caractère distinctif des vrais hypocrites: il appelle Tartufes les hommes religieux, c'est-à-dire les hommes sincères par excellence.

Digitized by Google

Parce qu'il insulte ouvertement le clergé, parce qu'il se moque de nos croyances, parce qu'il outrage audacieusement notre sainte Mère l'Eglise, il se targue de franchise et de droiture. Mais ce qu'il ose dévoiler fait deviner ce qu'il cache encore, et révèle la profondeur de son hypocrisie.

Son journal le *Pays*, a toujours voilé ses véritables tendances, autant que sa nature le lui permettait ; et toute sa carrière de journaliste a été une duperie continuelle. Il affichait alors les couleurs d'un catholique libéral, et il était au fond un libre-penseur des plus avancés.

Comme journaliste, il n'a rien produit dont on se souvienne. Il n'a jamais su, et ne saura jamais bien la langue française. Il ne respectait guère plus la grammaire que le clergé. Ses phrases étaient mal bâties, et d'une longueur...à rendre ses lecteurs poitrinaires.

Il eut quelques polémiques avec M. J. C. Taché, et les rieurs ne furent pas de son côté. C'est à lui, s'il m'en souvient bien. que M. Taché fit croire que Donoso Cortès et le marquis de Valdegamas étaient deux hommes différents. C'est depuis ce temps-là, qu'il méprise Donoso Cortès y compris le marquis.

Il soutint d'autres luttes qui firent quelque bruit, principalement contre Mgr. Raymond et contre M. Cauchon. Il ne sortit pas de la première avec les honneurs de la guerre, et ne fit preuve ni de science ni de bonne foi.

La seconde fut longue et ennuyeuse, et les deux adversaires parurent de force à peu près égale—ce qui n'est faire l'éloge ni de l'un ni de l'autre. Tous deux se distinguèrent par l'audace, la grossièreté et le mauvais style. La lutte finit faute...d'injures, leurs dictionnaires étant épuisés.

Digitized by Google

Sous sa direction, le *Pays* ne fit pas fortune, non plus que son parti, et quand il l'abandonna, le journal était mourant. Ses amis le regardaient de plus en plus comme un obstacle à leur avancement, et ils profitèrent de la première occasion venue, pour s'en débarrasser. Ils lui trouvèrent une douce retraite, d'aucuns disent une cachette, où l'indisciplinable fut enfoui.

Pour répandre à Montréal les bienfaits de la libre-pensée, M. Dessaulles n'avait pas seulement un journal à sa disposition; il avait aussi une tribune, celle de l'Institut-Canadien. Il était l'âme de cette association, si toutefois on peut dire qu'elle avait une âme. En perdant son journal il garda la tribune, et c'est de là, que depuis plusieurs années, le prophète rend ses oracles.

C'est de là, que le Greffier de la Paix déclare la guerre à l'Eglise, juge son évêque, condamne le Pape et les Conciles!

De la tribune sa parole tombe dans la rue, et elle y resterait mêlée à la boue qu'elle affectionne, s'il n'avait le soin de la ramasser lui-même, et de la reproduire en brochure. C'est ainsi, et seulement ainsi, qu'il passera à la postérité. Tant pis pour lui! Car la postérité sera sévère, à l'égard de ce pygmée qui passe sa vie à diffamer le catholicisme, et à réhabiliter les scélérats.

Nous avons sous les yeux sa brochure sur *Galilée*, ses lectures sur *la guerre américaine*, et les *annuaires de l'Institut-Canadien* de 1868 et de 1869, et enfin sa dernière élucubration "*La grande guerre ecclésiastique.*" Quel bagage littéraire! Et que cet homme nous fait pitié!

Il n'y a dans tout ce fatras, ni esprit, ni science, ni style. Un seul mot peut qualifier justement cet entassement d'inepties, et de mensonges: c'est plat.

Pour justifier ce jugement, je dois entrer dans quelques détails, et pour procéder avec ordre, je veux

Digitized by Google

démontrer d'abord : que M. Dessaulles ne sait pas écrire, et qu'il ferait bien de revoir sa syntaxe.

Le style est une puissance, a dit un grand penseur.

M. Dessaulles n'a pas cette puissance-là. Dire qu'il a le style de tout le monde, serait peut-être exact, parce que ce serait dire qu'il n'en a aucun ; mais je veux être plus précis, et je dirai qu'il a un style d'avoué.

Le premier venu, parmi les avocats, rédige ses procédures dans le style de M. Dessaulles. Il est embarrassé, obscure, diffus et incorrect. Il est monotone, comme son ton. De la première phrase à la dernière, c'est toujours la même chanson, et cette chanson n'est pas gaie. Rien qui repose, rien qui amuse, rien qui égaïe un peu l'aridité de l'argumentation. Rien même qui pique la curiosité, ou excite et soutienne l'intérêt.

Y trouvons-nous au moins des sentiments ? Non. Quelques jolies figures de rhétorique ? Non. De la facilité, de la verve, de l'élégance, de l'harmonie ? Non, rien de tout cela.

M. Dessaulles a trouvé le secret d'être long, sans être fécond. Il se répète d'une manière désolante, et toutes ses arguties sont étirées, de telle sorte qu'on n'a pas besoin d'en voir la fin quand on en connait le commencement. Mais ce qui est fort est bref, a dit Ernest Hello. C'est une grande vérité, et la longueur des phrases de M. Dessaulles donne la mesure de sa faiblesse.

M. Dessaulles est amer plutôt que piquant, haîneux plutôt que sarcastique, emporté plutôt qu'enthousiaste. Il y a des écrivains qui se perdent dans les nuages ; M. Dessaulles se perd dans la fange, la fange du dénigrement et du mensonge.

Lors même qu'il voudrait fréquenter les nuages, il ne le pourrait pas ; sa nature s'y oppose. Elle le tient attaché à la terre, et le beau idéal est au-dessus de sa

Digitized by Google

portée. Il n'a ni imagination, ni sensibilité, ni cet amour de l'art qui distingue les natures d'élite. Il n'a pas même cette chaleur du polémiste, qui donne de la vie à l'argumentation, et qui tient le lecteur en haleine.

Il est lourd, il est froid, et son rire même est ennuyeux. C'est le rire haîneux du sophiste pamphlétaire, que l'aspect du mal seul réjouit. La haîne a fait élection de domicile, dans ce style difforme et exagéré, elle n'en sortira pas.

Je serai juste, et je ne reprocherai pas à M. Dessaulles de faire des phrases vides. Ses phrases sont pleines, mais pleines de choses creuses. Il y met du sel, autant qu'il peut—ce qui n'est pas dire beaucoup—mais ce sel est gros et imbibé de narcotique. On s'endort vite à manger de ce sel-là.

Ce que je dis des phrases de M. Dessaulles, je puis le dire de sa tête. Elle n'est pas vide, mais très-mal meublée, et tout y est dans un pêle-mêle incroyable. Beaucoup de choses, mais rien de complet, rien de clair, rien de brillant, rien d'ordonné : un vrai chaos.

Cela explique le désordre de tous ses écrits, qui n'ont aucune symétrie, ni gradation. On dirait qu'il ignore entièrement ce qu'est la *disposition* dans le discours ; et toutes ses œuvres manquent d'unité et d'ensemble.

Les seules transitions dont il use, dans sa dernière brochure, quand il veut passer d'un sujet à un autre, sont les suivantes : *Maintenant monseigneur*, *à présent monseigneur*, *j'ai voulu vous dire monseigneur*, *il était temps de vous dire monseigneur*, etc.

Faisons un pas de plus, et entrons dans un examen plus détaillé de ce mauvais style d'avoué.

Ni élégante, ni vive, ni cadencée, sa phrase se traîne, se mêle, et arrive péniblement au bout. Bien loin d'avoir des ailes, elle n'a pas même des pieds, et quand

Digitized by Google

elle s'égare dans une proposition incidente, elle n'en peut plus sortir.

Je n'en chercherai pas longtemps des exemples. Voici la première phrase, de la première lecture de M. Dessaulles, sur la *Guerre Américaine* :

"Nous sommes aujourd'hui les témoins inquiets et attentifs *des* calamités nationales que l'irrésistible enchaînement *de* la cause *et de* l'effet, comme le disait si bien le colonel Masson, devait tôt ou tard *faire fondre* sur un peuple *dont* tous les autres peuples enviaient la merveilleuse prospérité et le développement sans exemple dans le monde, *mais qui* avait commis la faute *de* conserver *dans* son organisation sociale et politique un principe morbide, le *cancer vénéneux de* l'esclavage, *de* cette institution infâme *entre toutes qui* devait corrompre les idées *et* fausser les notions *des* hommes *qui* seraient appelés à gouverner le pays."

Disséquons un peu cette phrase, qu'on ne pardonnerait pas à un élève de seconde. Il ne s'agit plus ici de style, mais de grammaire ; et je demande bien pardon aux lecteurs des leçons de syntaxe que je vais être obligé de donner à M. Dessaulles.

La phrase citée, contient quatre propositions différentes, qui auraient dû être exprimées en quatre phrases. M. Dessaulles a trouvé plus expéditif de tout mêler dans une seule, et vous ne devrez pas être étonnés, lecteurs, s'il vous faut la relire deux ou trois fois pour la comprendre. Elle commence par l'expression d'une idée, entre incidemment dans une autre, passe à une troisième, et se termine par le développement d'une quatrième idée, ce qui forme en total : un salmigondis.

Qu'on demande à un élève de seconde de reconstruire cette phrase, et il la divisera comme suit :

"Nous sommes aujourd'hui les témoins inquiets et

Digitized by Google

attentifs des calamités nationales que l'irrésistible enchaînement de la cause et de l'effet, comme le disait si bien le colonel Masson, devait tôt ou tard *faire fondre* (ces deux mots sonnent mal) sur la nation américaine. Ce peuple dont tous les autres enviaient la merveilleuse prospérité et le développement sans exemple avait commis une faute : il conservait dans son organisation sociale et politique un principe morbide, l'esclavage (l'élève supprimerait *cancer vénéneux*). Cette institution devait corrompre les idées et fausser les notions des hommes qui seraient appelés à gouverner le pays."

Ainsi ferait l'élève, et M. Dessaulles voudra bien s'en souvenir.

"La grammaire n'est pas ce qu'un vain peuple pense."

Quoiqu'on soit de taille à guerroyer contre les conciles, il est toujours bon de savoir la syntaxe. Elle est surtout bien utile, quand on veut démolir l'Eglise à coup de brochures.

Remarquons bien que la phrase citée, n'est pas isolée. Je puis montrer des pages entières aussi défectueuses.

En jetant un coup d'œil sur une lecture de M. Dessaulles, faite à l'institut-Canadien le 23 décembre 1861, je lis ce qui suit à la première page (les italiques sont de moi) :

" *Sentant* les difficultés de plus d'un genre *qu'éprouve* en ce pays, l'homme *qui* veut s'instruire, *comprenant*, par leur propre expérience *que* l'éducation *que* l'on reçoit au collége n'est rien autre chose *qu'un* point de départ, un simple acheminement *vers* l'instruction, *n'est* réellement *que* le moyen *de* savoir *quelle* marche il faut suivre *pour* arriver *à l'acquisition des* connaissances *sans lesquelles* un homme ne saurait se distinguer *dans* les professions

Digitized by Google

libérales, *seule pépinière* possible des hommes d'état, *sauf* quelques remarquables exceptions; *sentant que* le seul moyen *de suppléer* à la rareté *des* livres est *de* recourir *à la communion des* idées *par* la discussion et *l'examen en commun des* matières *qui* font habituellement le sujet *des* investigations *de* l'esprit; *comprenant enfin que quand on* n'a pas à sa portée les ressources nécessaires *pour* s'instruire seul, *on* peut y *suppléer jusqu'à un certain point par des* réunions *dont* le mobile est l'émulation, *et dont* l'objet est l'enseignement mutuel, le travail associé; *ces* deux cents jeunes gens décidèrent *de suppléer* au manque *de* capitaux *par* une *recrudescence d'énergie* et communauté d'action *qui leur permirent* d'arriver *par* l'association *au but que* chacun d'eux, pris isolément ne pouvait atteindre.

" *Comptant sur* la libéralité et la sympathie *du* public, " *qui* fait rarement défaut *à ceux chez lesquels* la " sincérité d'intention se prouve par des actes utiles, " *ces* jeunes gens, presque *tous sans moyens et à* cette " époque de la vie où l'homme *sent que de* son seul travail " dépend son avenir, *décidèrent de* se former en corps " délibérant, *pour ainsi dire afin de* se prêter main-forte *les* " *uns aux autres* dans la tâche, toujours précaire *et* " difficile *pour l'individu de* se préparer une carrière *et de* " devenir un homme *fort* et instruit."

Et bien! lecteurs, que pensez-vous d'un discours qui débute ainsi? Que dites-vous d'un homme, qui fait de telles phrases, et qui se croit plus fort que les Papes et les Conciles? Comment trouvez-vous ces bons jeunes gens qui, *sentant que, comprenant que,* puis *resentant que, et recomprenant que, quand on etc., etc...décident* pour *suppléer aux ressources,* de *suppléer au manque de capitaux*?

Savez-vous, que ces jeunes gens étaient joliment futés? En effet, le meilleur moyen de *suppléer aux res-*

Digitized by Google

sources pécuniaires était bien de *suppléer au manque de capitaux !* Il est bien étrange, que ces jeunes gens n'y eussent pas pensé auparavant.

Mais comment *suppléer* à ces *capitaux* qui *suppléeraient* si bien aux *ressources ?* C'est simple comme bonjour : il suffisait d'une *recrudescence d'énergie ;* et il parait que ces jeunes gens-là en avaient de la *recrudescence !*

Mais alors, pourquoi M. Dessaulles dit-il ensuite, qu'ils étaient *tous sans moyens et comptaient sur la libéralité du public ?* Ils n'étaient pas *sans moyens*, puisqu'ils avaient la *recrudescence d'énergie* pour *suppléer aux capitaux qui suppléaient aux ressources*, et ils ne devaient compter sur la libéralité de personne. Avec la seule *recrudescence*, ils pouvaient se former en *corps délibérant pour ainsi dire* et *se prêter main-forte...les uns aux autres*, et non pas les autres aux uns.

Par ce moyen, *la tâche difficile pour l'individu de devenir un homme fort*, devenait facile. En se prêtant main-forte *les uns aux autres*, ils acquéraient une *recrudescence* de force, et quoique *individus* ils devenaient *forts*.

Et voilà pourquoi M. Dessaulles, qui était à la tête de ces bons jeunes gens *recrudescents*, est devenu *fort en grammaire* tout *individu* qu'il fut.

Sa dernière brochure a surtout révélé sa force, comme vous allez voir. Ouvrons-la et citons-en la première page. Remarquez que je ne cherche pas, et que je prends toujours la première page des écrits que je critique.

" *Il y a si longtemps* que l'idée ultramontaine la plus exagérée, *que* la prétention *à* la suprématie absolue du Pape sur le temporel, *se* prêchent sur tous les tons au milieu de nous ; *il y a si longtemps que* les représentants *de* cette idée ont réussi *d'*étouffer (on dit réussi *à* étouffer et non pas *d'*étouffer) la discussion libre *et se donnent*

Digitized by Google

leurs coudées franches, *parce qu'ils* croient *nous* avoir *amené au point de pouvoir parler seuls ; il y a si longtemps que* l'on nous sert comme *articles* sérieux, comme *définitions obligatoires, de* simples amplifications *de* collége, *de* purs verbiages *d'*élèves *de* rhétorique, *où l'on* se montre aussi *neufs sur* les principes *du* droit public *que sur* les faits *de* l'histoire; QUE (ce dernier *que* vient un peu tard) j'ai regardé comme un devoir *de* présenter l'autre point *de* vue *de* la question *et de* montrer où *nous* mènerait la réalisation *de* l'idée ultramontaine.

"......... L'ultramontanisme sait que la *proposition* d'appliquer le *droit chrétien* sans développer ce qu'il entend par là, sera regardée par une population confiante et peu instruite comme *la meilleure chose* que l'on puisse lui *proposer*."

Cette dernière phrase où M. Dessaulles parle d'une *proposition à proposer* nous rappelle celle d'un conseiller municipal qui débutait ainsi: je veux *proposer* une *proposition* et je *propose*... Si M. Dessaulles avait eu moins de *recrudescence d'énergie*, il aurait dit simplement que *l'application du droit chrétien serait regardée comme la meilleure chose à proposer*, et la phrase eut été plus française.

Mais la *recrudescence d'énergie* lui joue quelquefois de mauvais tours. A part les inexactitudes et les longueurs que l'on a pu remarquer dans la citation que je viens de faire, on observera que M. Dessaulles exprime le contraire de ce qu'il veut dire dans les lignes suivantes :

"Ils (les ultramontains) se donnent leurs coudées franches, parce qu'ils croient nous avoir amenés au point de pouvoir *parler seuls.*"

L'idée de l'auteur, c'est que les ultramontains *croient pouvoir parler seuls*, mais, dans le sens réel de sa phrase, c'est lui qui peut parler seul. *O recrudescence d'énergie !*

Digitized by Google

Je pourrais continuer à feuilleter la dernière brochure, et y trouver des échantillons de style, qui prêteraient à de plaisants commentaires. Mais je crains, vraiment, de lasser le lecteur.

Cependant, j'ai dit que M. Dessaulles ne sait pas sa syntaxe, c'est-à-dire, n'entend rien à la construction d'une phrase, et je tiens à le prouver irréfutablement.

Pardonnez-moi donc, lecteur si je vous fais lire encore quelques-unes de ses périodes les mieux réussies ; et quand vous serez tenté de demander grâce, songez qu'il m'a fallu tout lire, moi ! Je citerai d'ailleurs sans commentaires :

" Ainsi *pour avoir voulu* décréter *ex-cathedrâ* de gallicanisme un Archevêque et deux prêtres, auteurs d'un document connu des seuls Evêques—je fais ici abstraction *de* cette déplorable habitude, suite *d'une* grande étroitesse *d'*esprit ou *fanatisme* odieux *de* présenter toujours comme digne *de* tous les mépris et *de* toutes les haînes, ceux qui ne sont pas ultramontains *de* cœur ou *de* profession ; *car* au point où en sont les choses, il va falloir haïr et mépriser bien des millions *de* catholiques qui ne veulent plus suivre le parti *de* la domination et *de* l'écrasement dans l'Eglise—*pour avoir voulu*, dis-je, décréter *ex-cathedrâ* de gallicanisme un Archevêque et deux prêtres, *parce qu'on* jugeait ce moyen le meilleur pour discréditer celui-là à Rome, on a tout simplement forcé ces deux prêtres, bien à *leur corps défendant* évidemment (on dirait que ces deux prêtres n'ont qu'un corps), de publier un fait qui, non-seulement nous montre le *Nouveau-Monde* sous son vrai jour comme calomniateur impudent des ecclésiastiques qui ne veulent pas tomber dans les exagérations, mais qui compromet aussi le seul évêque qui eut pris copie du docu-

Digitized by Google

ment et fût en même temps en antagonisme ardent avec l'Archevêque......"

" Au reste, *j'ai vu* mieux que personne par les colères qu'éprouvaient ceux *des* membres *de* l'Institut qui poussés à bout par les *obsessions de* leurs femmes *ou de* leurs mères, *ou de* leurs sœurs; *obsessions qui* étaient commandées à celles-ci au confessionnal, *et qui se résumaient presque à chaque heure*, à la maison, *dans ces* observations aigres-douces *que* les femmes *qui* s'abandonnent, aveuglément *à la* direction *d'un* confesseur intrigant, savent glisser à propos *de* tout dans les conversations *de* la table *ou de* la veillée; *obsessions enfin qui*, pour quelques-uns d'entr'eux, devenaient *des* piqûres *de* chaque minute *de* la vie *de* famille *et produisaient* constamment *des* querelles *et des* refroidissements entre parents; *j'ai vu*, dis-je, *par* les colères manifestées *par* ceux *qui étaient ainsi* le point *de* mire *de* la pression sacerdotale, hésitaient *entre* leur indépendance *au* dehors *et la* paix *à la* maison, *j'ai vu* quel odieux système V. G. a *intronisé* parmi nous."

Cette phrase impossible rappelle involontairement la chanson populaire:

J'ai vu! j'ai vu!
Compère qu'as-tu vu!

M. Dessaulles a vu quelque chose, évidemment. Mais il est lent à vous le dire! Il me semble qu'il aurait bien pu nous apprendre qu'il *a vu introniser* une chose, qui, en bon français ne *s'intronise* jamais, sans nous parler de toutes *ces obsessions* affreuses qui *se résument en observations aigres-douces*, et *deviennent des piqûres de chaque minute de la vie de famille.*

Encore une citation et j'ai fini. Ne perdez jamais de vue la phrase principale, si c'est possible, au milieu des incidentes qui l'engloutissent:

" Mais la *recrudescence de folie* (ne pas confondre avec la *recrudescence d'énergie* qui *supplée aux capitaux*, lesquels *suppléent aux ressources pécuniaires*) *que* nous voyons le " *Nouveau-Monde* " et son accolyte manifester si crûment *sur* le chapitre *de* leurs prétentions à la suprématie clericale universelle; la guerre sans merci qu'ils continuent *de* faire *à tout ce qui*, *de* près ou *de* loin, se rattache à l'idée libérale en politique; *idée qui* pourtant ne se résume *que dans* le droit *qu'ont* les peuples *de* surveiller et contrôler les gouvernements *qui* tiennent d'eux leurs pouvoirs, *et* je ne puis sincèrement pas voir *ce que* cette idée peut comporter *de* si damnable;—l'intolérance aveugle *qu'ils* montrent envers tous ceux *qui* osent parler modération et donner des conseils sensés—*témoin* M. le G. V. Raymond *que* ces feuilles *d'*hypocrisie, *de* mensonge et *de* discorde remercient *de* ses longs services en lui donnant avec une *si* remarquable grossièreté *de* formes un brevet *d'*hostilité et *de* désobéissance au Pape; *et puis* les prodigieux efforts *que* font toutes nos feuilles cléricales *pour* bien inculquer *dans* notre population *l'idée que* la législature est catholiquement tenue *d'*exécuter les moindres désirs *des* évêques; *et surtout* la dernière et étrange mesure *que* V. G. vient d'adopter à l'égard *des* paroissiens *de* Beauharnais *qui* ne paient pas *de* dîmes; *tous ces faits enfin qui* démontrent aux plus aveugles *que* le " clergé tend réellement à nullifier les institutions, braver les lois, contrôler les esprits en tout ordre de choses, dominer arbitrairement les consciences et tout régir dans l'état; *tous ces faits, dis-je* m'ont convaincu *que* ce serait déserter la cause *de* la liberté et *de* la souveraineté nationale *que de* supprimer au plus fort *de* la lutte un écrit *destiné à* protester contre l'esprit non-seulement dominateur, *mais*

Digitized by Google

subversif de notre ordre social et politique, *dont* le clergé fait preuve depuis quelques années."

Une récompense honnête est offerte à qui divisera, abrégera et reconstruira d'une manière intelligible, cet entassement de phrases qui n'ont de liaison entr'elles, que des "et puis" "et surtout" "enfin" "dis-je."

Je crois pouvoir m'arrêter ici dans l'examen du style de M. Dessaulles. Les longues citations que j'ai cru devoir infliger au lecteur complètent la démonstration commencée, et prouvent surabondamment qu'il ne connait ni les règles de la syntaxe, ni celles de la composition littéraire.

Son impuissance sous ce rapport est établie par lui-même. Je n'ai eu qu'à le laisser parler, et le jargon qu'il a fait entendre a révélé toute son ignorance des belles-lettres.

Il n'a pas même la notion de l'Art, et la chose ne devra étonner personne. Car *l'Art est l'expression sensible du Beau, et le Beau est la splendeur du Vrai.* Or M. Dessaulles—je vais maintenant le démontrer—adore le *Faux* et par conséquent le *Laid.*

IV.

Ernest Hello a comparé la parole à la lumière, et, dans une page admirable, il en a révélé les similitudes cachées.

Mais pour qu'elle soit lumière, il faut que la parole soit vérité. Le mensonge qui souille la parole, c'est le nuage qui voile le soleil et qui enfante la tempête.

Or, c'est au service du mensonge que M. Dessaulles a engagé sa parole. C'est pour jeter l'obscurité dans les âmes, et le doute dans les consciences qu'il s'en sert. Travail honteux et coupable, que ses défauts rendent

Digitized by Google

heureusement impuissant, mais dont les intentions doivent être flétries.

Où donc a-t-il puisé ce goût pour le mensonge qui se fait tant remarquer dans ses œuvres? A quel mobile obéit il donc, quand il se range ainsi parmi les détracteurs de la vérité?

Hélas! C'est un fait pénible à constater dans notre pays si catholique; M. Dessaulles appartient à cette école moderne qui a pris le surnaturel en haîne. Il ne pourrait pas dire comme Hernani:

entre aimer et haïr je suis resté flottant.

Il a bien résolument pris le parti de haïr, et celle qu'il haît s'appelle l'église catholique. Oui, l'énergumène s'est choisi cette ennemie! Et il se croit armé pour la combattre! Hélas! hélas!

Le sentiment qu'on éprouve en parcourant ses ridicules pamphlets, c'est une pitié profonde pour l'orgueil immense qui les a dictés.

C'est le brin d'herbe insultant le cèdre du Liban. C'est le grain de sable voulant résister à la mer, et en arrêter le flux.

Si du moins cet homme avait quelque science véritable. Si du moins il savait écrire et empêcher son lecteur de bâiller. S'il connaissait cette belle langue française qui est une puissance dans la bouche de l'homme d'esprit. Mais, non, rien! Il ne sait pas même sa syntaxe! Et il s'insurge contre les Conciles, et contre la Papauté qu'il appelle la *Curie Romaine*! Quelle misère! Je n'aurais jamais mesuré la profondeur de l'impuissance humaine si je n'avais pas lu M. Dessaulles.

Certes, MM. Renan, Peyrat, Michelet, Quinet et Vacherot, m'en avaient déjà donné une idée, mais incom-

Digitized by Google

plôte. Ces hommes du moins disent en français ce que Satan leur inspire, et s'ils ont la folie de l'impiété, il n'ont pas le ridicule de l'incapacité totale. M. Dessaulles réunit les deux en lui, et sa rage anti-chrétienne est une folie aussi étrange qu'impuissante.

Etre né dans la foi catholique, avoir reçu une éducation chrétienne, avoir vécu avec le peuple canadien, le plus religieux de tous les peuples, et se moquer—comme le fait M. Dessaulles—de la foi de ses ancêtres et de la religion de sa patrie, c'est une honte dont on ne mesure pas bien toute l'étendue, et un égarement dont une intelligence mal douée est seule capable.

Plusieurs pages de "*La Grande guerre ecclésiastique*" prouvent aussi que M. Dessaulles haït Pie IX! A ce signe je le reconnais: il est de la race des traîtres et des sots. La grandeur l'offusque! La vertu le met en fureur!

Pie IX est le type le plus parfait de la grandeur qu'il ait été donné au monde de posséder depuis des siècles. En le dénigrant, M. Dessaulles donne la mesure de son abaissement intellectuel.

J'aurais voulu ne rien citer de ce pamphlet schismatique, que le greffier de la paix vient de lancer comme la plus sanglante injure, à la face de ses compatriotes.

Mais pour que cet homme soit à jamais mis au ban de l'opinion publique, pour que la race canadienne-française tout entière en rougisse et le fasse sortir de ses rangs honorables, il faut bien faire connaître un peu ce pamphlétaire haîneux et menteur.

Il ne m'appartient pas de relever, un à un, tous les mensonges historiques qu'il a accumulés dans *La grande guerre ecclésiastique*, et qu'il a plagiés dans les encyclopédies malsaines qui font ses délices. D'ailleurs, ce serait rééditer un travail fait depuis longtemps,

Digitized by Google

et bien long, que tous les lecteurs peuvent trouver eux-mêmes, dans les bons ouvrages d'histoire ecclésiastique.

Prenons un fait tout récent et que tout le monde connait parfaitement, excepté M. Dessaulles. Nous avons tous été les témoins de ce qui s'est passé au Concile du Vatican. Nous savons tous, que ce Concile fut l'assemblée la plus imposante, la plus vénérable, la plus savante et la plus sainte, qui se soit peut-être jamais vue.

Nous croyons tous, les vérités que ce Concile, assisté du Saint-Esprit, a proclamées, et nous saurions mourir s'il le fallait, pour notre foi au dogme de l'Infaillibilité Pontificale. Nous avons tous admiré, pendant ce Concile, la conduite si digne, si sage et si pleine de modération et d'intelligence de l'immortel Pie IX.

Nous avons tous appris que les opposants au dogme de l'infaillibilité Pontificale ne formaient qu'une infime minorité, mieux ornée d'imagination que de savoir, et trop mêlée à la société moderne et à ses funestes transactions. Mais nous savons tous en même temps, que cette minorité s'est depuis ralliée à la majorité, et a accepté franchement, comme vrai, le dogme qu'elle avait combattu.

Eh bien ! voulez-vous savoir comment l'homme qui ne sait pas sa grammaire a jugé le Concile du Vatican ?

Il représente les Pères du Concile, *se montrant le poing* et *s'injuriant* d'un côté à l'autre de la salle conciliaire. Il déclare du haut de son greffe de la paix : *que la vraie science ecclésiastique et la véritable droiture d'intention s'étaient réfugiées dans la minorité du Concile*, que les opposants étaient *les esprits vraiment éminents du Concile, ses vrais savants, et surtout ses orateurs toujours sincères dans leurs citations historiques*, que les évêques de la majorité étaient des ignorants ou des menteurs ; qu'en

Digitized by Google

adhérant au dogme après sa proclamation, les évêques de la minorité ont *abdiqué leur conscience*, et n'ont pas agi *par conviction*, mais qu'ils ont cédé *à la puissance d'un système, sous lequel les consciences ne sont pas libres*, et que *leur acte est injustifiable en saine raison et en conscience éclairée.*

Quant à Pie IX, voici en quels termes M. Dessaulles apprécie sa conduite :

"Et pour couronner le tout, le Pape lui-même, qui semblait faire de la proclamation de son infaillibilité une question personnelle, et qui n'a pas même reculé devant l'intimidation directe et les reproches acerbes pour l'obtenir, le Pape lui-même dit un jour, dans une réunion où se trouvaient plusieurs évêques de la minorité, qu'il y avait trois classes d'opposants au dogme de l'infaillibilité : les ignorants, les esclaves de César et les lâches..."

Dans d'autres endroits il poussa encore plus loin l'outrage, et il parle de *l'écrasante tactique inventée par la sainte curie pour étouffer le droit de la minorité et emporter d'assaut* UNE DOCTRINE CONDAMNÉE PAR TOUTE LA TRADITION ET QUE TANT DE CATHOLIQUES INSTRUITS ET SINCÈRES REPOUSSENT. Il appelle *la Rome papale le type de l'immobilité politique et sociale, de la stagnation intellectuelle et industrielle et de l'opposition instinctive et opiniâtre à toute espèce de progrès.* Puis se démasquant de plus en plus, l'énergumène s'écrie que *l'infaillibilité est la plus terrible aberration de l'histoire,* et il cite cette parole d'un prêtre qu'il dit MORT DANS LE SEIN DE L'EGLISE : "c'est la plus grande insolence qui se soit encore autorisée du "nom de Jésus-Christ ! "

C'est ainsi que le Concile du Vatican n'a pu trouver grâce devant le savant, le pur, l'immaculé M. Dessaulles. Comme vous le voyez, c'est un historien véridique ! Ce

Digitized by Google

grand fait d'histoire contemporaine est jugé avec impartialité et justice!

Eh bien! lecteurs, *ab uno disce omnes;* par ce seul fait, jugez de la véracité et de la science du brochurier. S'il travestit ainsi le plus grand événement du XIXème siècle, le fait historique le plus récent et le mieux connu du monde entier, vous pouvez imaginer quelle capacité de mensonge il déploie, quand il passe en revue les événements des siècles passés.

Il a feuilleté l'histoire avec le désir impie de trouver l'Eglise toujours en défaut; il a parcouru les encyclopédies et les pamphlets des ennemis de l'Eglise, et il a compilé, compilé, compilé toutes les calomnies, tous les mensonges que les siècles ont accumulés sur la tête de cette institution divine.

Chaque fois que l'Eglise s'est trouvée en désaccord avec un gouvernement, avec une association, ou avec un simple laïc, c'est toujours Elle qui a eu tort! Contre Elle, la science a toujours eu raison, la littérature, toujours raison, la politique, toujours raison!

On ne saurait concevoir une haîne plus invétérée et plus stupide en même temps. C'est le premier canadien-français qui, à la honte de notre race, soit arrivé à cet excès, voisin de la démence!

Dans quelle position se trouve-t-il aujourd'hui? Quelle est sa religion? A quelle Eglise appartient-il?

Il nie l'Infaillibilité Pontificale; il repousse l'autorité du Concile du Vatican et conséquemment de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Donc il ne croit pas que cette Eglise soit d'*institution divine*; donc il ne croit pas davantage à la Divinité de Jésus-Christ. Car si l'Eglise est une institution humaine, Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Digitized by Google

Cette conclusion est rigoureuse, et M. Dessaulles ne peut pas y échapper. Que lui reste-t-il alors pour arriver à la connaissance de la vérité ? Quel guide, va-t-il offrir à l'homme pour le conduire à sa fin ? A quelle autorité, l'humanité aura-t-elle recours dans ses perpétuelles incertitudes ?

Hélas ! M. Dessaulles a eu le triste courage de répondre à ces questions par les lignes suivantes :

" Il faut donc toujours en revenir là, Mgr., malgré tant d'efforts de logique et tant de rhétorique perdue : CHACUN DOIT SE SERVIR DE SA PROPRE RAISON POUR TROUVER LE VRAI."

Ce n'est pas moi, mais M. Dessaulles qui a fait imprimer ces derniers mots en gros caractères. C'est la formule de sa religion actuelle, le rationalisme, et la plus simple logique devait le conduire là.

Il est donc actuellement hors de l'Eglise Catholique. Après lui avoir donné plusieurs baisers, il l'a enfin trahie et reniée. Il n'est pas seulement tombé dans le schisme de Doellinger et ses amis, il est rationaliste, et pour la première fois, il a osé publier le dogme unique de sa croyance !

Comment M. Dessaulles en est-il venu là ? Ce serait une histoire à raconter qui ne manquerait pas d'intérêt, mais qui n'offrirait rien de neuf. Elle ressemble à celle de tous les hérétiques. Elle commence par une condamnation de l'ordinaire à laquelle on refuse de se soumettre.

Rome est saisie de l'affaire, et finalement, une congrégation romaine condamne les révoltés, qui ne se soumettent pas davantage. C'est ainsi que la séparation commence et l'orgeuil fait le reste.

Voici maintenant la voie que l'esprit a suivie pour arriver à la séparation. M. Dessaulles a commencé par

Digitized by Google

prêcher la tolérance religieuse et la liberté de conscience. Au nom de la charité, il voulait que tout fût permis, et qu'on laissât à l'erreur ses coudées franches. Suivant sa thèse, il fallait étudier l'erreur pour connaître la vérité, pratiquer le mal pour le mieux discerner du bien.

C'est la thèse de trop de gens pour que je n'en montre pas l'absurdité.

Je suppose que vous êtes berger, et qu'un nombreux troupeau a été placé sous vos soins. Tout-à-coup vous vous apercevez qu'un loup vient de pénétrer dans la bergerie, et a déjà dévoré une de vos plus belles brebis. Qu'allez-vous faire ? Le tuer si vous pouvez ou le chasser immédiatement ?—Non pas s'il vous plait. Connaissez mieux les lois de la tolérance, et les devoirs qu'elles vous imposent. Ce loup a faim, il faut qu'il mange. C'est son droit de vivre, et tous les droits doivent être respectés. Il est d'ailleurs de bonne foi, et ce n'est pas sa faute s'il est un peu porté au mal par sa nature. Songez d'ailleurs qu'il a reçu une mauvaise éducation. et que depuis des siècles sa famille vit de brebis. Donc, soyez tolérant, et traitez-le avec charité. Prenez sa bonne foi en considération, et pour n'en pas faire irrévocablement un mauvais sujet, transigez plutôt sur vos droits. Par de bons traitements, vous en ferez peut-être un bon citoyen. Et quelle gloire ce serait pour vous ! Si les ancêtres des loups avait été traités de cette manière, nous n'aurions plus que des moutons !

Quant à la brebis mangée et à celles que le loup pourrait manger encore, c'est bien triste pour vous, mais croyez-moi, les brebis qui se laissent ainsi manger ne sont pas de bonne race. Elles avaient un secret attachement pour le loup, et elles auraient toujours

Digitized by Google

fini par lui appartenir. Une brebis bien née peut vivre avec les loups sans danger.

Tels sont, mon brave berger, les conseils de la tolérance, et si vous les suivez, vous serez moins prudent et moins sage que ne l'a été l'éminent évêque de Montréal.

" Fuyez les loups," disait le saint prélat, à son troupeau. Ne lisez pas les mauvais livres.

" Au contraire, répondait M. Dessaulles ; pour connaître les loups je veux vivre avec eux. Pour savoir ce qui est bon, je veux lire ce qui est mauvais. Pour augmenter l'amour et l'admiration que je dois avoir pour l'Eglise, je veux connaître tout le mal qu'on en dit. Pour être bien sûr qu'Elle est dans le vrai, je veux apprendre toutes les erreurs qu'on lui reproche. Pour mieux apprécier toutes les beautés du Vrai, je veux juger librement de tous les charmes qu'on prête au Faux."

"En un mot, concluait la brebis Dessaulles, je n'ai besoin de personne pour me conduire, et je suis le seul juge de ce qui me convient.

" Pour parvenir heureusement à l'éternelle bergerie de l'éternel Pasteur, je veux faire le voyage de la vie dans la compagnie des loups."

Aussitôt fait que dit, et M. Dessaulles n'a plus voulu abandonner cette chère compagnie. Est-il étonnant qu'il soit maintenant si éloigné du bercail ?

Avec les loups il a pris le pasteur en haîne, et lui a juré vengeance. Tous ses écrits sont des explosions de cette haîne, et des satisfactions de cette vengeance !

Depuis des années, la tendance générale de toutes ses études, a été de trouver des motifs pour justifier sa révolte, et pour autoriser sa séparation définitive de l'Eglise. Il a fait collection de toutes les accusations portées contre elle par les incrédules. Il a noté, avec

Digitized by Google

un esprit prévenu et un cœur plein de fiel, les divergences d'opinion qui, à toutes les époques de l'histoire, se sont produites dans une partie du clergé catholique. Il a compté avec une joie mal déguisée les erreurs dans lesquelles ont pu tomber certains prêtres, certains évêques, et même certains conciliabules, et comme son ignorance est à la hauteur de sa mauvaise foi, il en tire argument contre l'Eglise, et nie sa divine autorité.

Ce n'est pas ainsi qu'un vrai savant raisonne. Dans tous les siècles, il y a eu au sein du clergé catholique des misères et des faiblesses, des divergences d'opinion et des erreurs ; en un mot le clergé a toujours été composé d'hommes qui n'étaient pas totalement exempts des imperfections humaines, et cependant l'Eglise catholique a conquis le monde et elle poursuit sa marche triomphante dans la plus admirable unité. Ni les hérésies, ni les schismes, si nombreux qu'ils aient été, n'ont pu rompre cette unité de dix-huit siècles. Donc l'Eglise est d'institution divine. C'est ainsi qu'il faut conclure, quand la logique n'est pas l'esclave de la passion.

Si M. Dessaulles cherchait sincèrement la vérité il la trouverait jusque dans ces discussions religieuses dont notre pays est témoin, et qui ne sont un scandale que pour les âmes faibles. Il se demanderait si ces évêques qu'il représente comme se faisant *la guerre* ne s'accordent pas tous sur les questions dogmatiques, et s'il y a un seul dogme catholique pour l'affirmation duquel ils ne seraient pas tous prêts à souffrir le martyre ; et il serait forcé de répondre : " Oui tous ces évêques, malgré leurs différends et leurs polémiques dans l'application de quelques principes, croient toutes les vérités définies par l'Eglise et les Souverains Pontifes, et ils sont tous d'accord à me condamner.

Digitized by Google

Mais M. Dessaulles n'écoute que son amour pour l'Institut-Canadien, son unique enfant, et sa haîne contre les autorités religieuses qui l'ont condamné.

Cet amour et cette haîne sont les mauvais conseillers qui l'ont fait entrer dans la voie que nous avons indiquée, et qui l'ont conduit à l'erreur et au mensonge, au nom de la tolérance religieuse et de la liberté de conscience.

V.

Lorsque j'ai commencé ce portrait, qui est exclusivement littéraire, je me proposais de rire, et d'amuser un peu le public aux dépens d'un imitateur des grimaces de Voltaire. Mais on comprendra comment j'ai perdu le courage de plaisanter, lorsque j'ai compté tous les outrages prodigués à l'épouse du Christ par cet écrivailleur sans style ni grammaire. Malgré moi, je suis devenu sérieux et le sarcasme s'est glissé sous ma plume.

J'ai démontré par des citations que M. Dessaulles ne sait pas écrire, et j'espère que sur ce point personne n'aura plus aucun doute.

J'ai prouvé qu'en repoussant l'autorité de l'Eglise et en dénigrant ses enseignements, M. Dessaulles en était arrivé logiquement à professer le rationalisme, et j'ai indiqué le chemin qu'il avait suivi pour descendre à ce degré d'incrédulité.

Il ne me reste plus qu'à conclure, en ajoutant que M. Dessaulles ne mérite pas le titre de savant que ses quelques amis voudraient lui décerner.

Peut-on appeler savant un homme qui ignore l'Eglise? Certainement non; or l'Eglise est l'institution que M. Dessaulles ignore le plus. Il connaît ni sa constitution, ni son histoire.

Digitized by Google

La preuve qu'il ignore totalement la constitution de l'Eglise, c'est qu'en repoussant les décrets du Concile du Vatican, et en se moquant du dogme de l'Infaillibilité il se dit encore catholique.

Une autre preuve encore, c'est qu'au nombre des raisons qu'il fait valoir contre le dogme de l'Infaillibilité, *il invoque le fait que les évêques de la minorité représentaient une population plus grande que ceux de la majorité.*

Ne croirait-on pas que les Pères d'un Concile sont les représentants du peuple, soumis au régime constitutionnel ?

Jusqu'à présent, vous aviez cru sans doute, qu'un Concile est une assemblée convoquée par le Pape pour déterminer l'enseignement de Jésus Christ sur une question ? Eh bien, lecteurs, vous vous trompiez, paraît-il ; un concile est convoqué pour faire connaître l'opinion du peuple ! C'est le peuple qui parle par la bouche des évêques. Et dès lors, vous imaginez facilement quelle autorité pouvait avoir la parole de plusieurs Pères du Concile qui représentaient des tribus sauvages !

Pauvre M. Dessaulles ! Il connaît encore moins la constitution de l'Eglise que sa syntaxe, et ce n'est pas peu dire !

" Mais au moins, diront ses amis, il connaît l'histoire. Il y a trente ans qu'il l'étudie avec une *recrudescence d'énergie* rare, et il n'a pas étudié autre chose. Il a totalement négligé la littérature et même la grammaire ; mais l'histoire de l'Eglise est son domaine, et c'est dans cette branche qu'il est un vrai savant."

Examinons cette nouvelle prétention des amis du pamphlétaire, et voyons s'il mérite vraiment, qu'on l'appelle un historien savant.

Digitized by Google

Qu'est-ce que connaître l'histoire? Est-ce connaître simplement des faits et des dates?—Evidemment non. Savoir l'histoire de l'Eglise, (c'est particulièrement de celle-là qu'il s'agit) c'est en connaître tous les événements importants et l'enchaînement de leurs causes; c'est avoir sur tous les faits généraux une vue d'ensemble, et être capable de les grouper et d'en faire ressortir les enseignements.

Or, ce n'est pas là le genre de connaissances que M. Dessaulles possède. Ses brochures ne sont pas de l'histoire, mais des compilations sans unité, ni symétrie. Pour être historien de cette façon, il suffit d'avoir des livres et une paire de ciseaux.

M. Dessaulles a beaucoup lu, je lui reconnais ce mérite; mais il a très-mal lu. Il a fait collection d'un grand nombre de petit faits, et de citations, et il a jeté tout cela pêle-mêle dans ses *Annuaires* et dans sa *Grande Guerre Ecclésiastique*. Il n'a pas su *disposer* ses récits, ni leur donner la clarté, la brièveté et l'ensemble. La synthèse de l'histoire est un travail qu'il parait ignorer complètement. Quant à la vérité, j'ai déjà dit le mépris qu'il en sait faire.

Donc les brochures de M. Dessaulles, jugées à la lumière des préceptes qui doivent guider l'historien, démontrent son ignorance en histoire ecclésiastique, comme son style prouve une absence complète de littérature.

Un grand penseur de notre temps a dit:

" L'ignorance a mille formes; mais en particulier elle en a une. Il y a une méthode qu'elle préfère. Elle a un goût, une prédilection, une tendresse, une passion. C'est la passion d'associer le christianisme et le passé."

" Dire que le christianisme a été bon, mais qu'il ne l'est plus; l'unir, dans la pensée de l'homme, aux

Digitized by Google

vieilleries, aux abus, aux préjugés, à tout ce que l'humanité déteste légitimement, voilà le paradis de l'ignorance."

C'est aussi le paradis de M. Dessaulles. Mais son ignorance est plus profonde encore, puisque dans plusieurs pages de ses écrits, il ne semble pas même croire que le Christianïsme ait jamais été bon a quelque chose.

Voici comment il apprécie l'influence du clergé catholique :

"Les hommes d'études ont pu voir à quel degré de nullité intellectuelle, politique et nationale, *et d'infériorité morale*, les clergés de tous les pays ont réduit les peuples qu'ils ont réussi à contrôler et dominer."

Plus loin il se répète dans les termes suivants :

"L'on a vu cent fois ce que le clergé sait faire des peuples qu'il contrôle. Il n'est satisfait de son œuvre, que quand il les a amenés à croupir dans l'ignorance et la superstition."

Ce n'est pas tout. Après avoir vilipendé le clergé, il diffame la Papauté d'une manière atroce. Jamais un impie n'a poussé plus loin l'outrage. Il a appelé le gouvernement des Papes "LA NÉGATION DE TOUS LES PRÉCEPTES DE L'ÉVANGILE, ET DE TOUTES LES NOTIONS DE LA JUSTICE, DU DEVOIR ET DU DROIT."

Il affirme que la Papauté a toujours été *opposée à toutes espèces de progrès*, et il termine le chapitre de ses calomnies par les lignes suivantes, que nous reproduisons, pour la honte éternelle de leur auteur :

"Tous les vices couverts sous le manteau de la dévotion. Les maisons suspectes pleines de madones."

"Mœurs du clergé à l'avenant ! Sigisbées et courtisanes se disputant les princes de l'Eglise, et les moines se faisant pourvoyeurs de libertinage ! "

Digitized by Google

Laissons de côté la vilenie et la mauvaise foi d'un tel jugement sur la Papauté, et ne considérons que l'ignorance grossière.

Tous les historiens de quelque renom, même les impies et les protestants, ont rendu meilleure justice, à l'influence sociale et politique de la Papauté et du clergé catholique. Tous, M. Guizot en tête, ont reconnu que c'est le Christianisme qui a civilisé le monde. Pour parler comme le fait M. Dessaulles, il faut ignorer le premier mot de l'histoire ecclé siastique, ou faire profession ouverte de dénigrement et de mensonge. Que l'illustre pamphlétaire choisisse.

Et l'on voudrait faire passer M. Dessaulles pour un savant ! Quelle misère ! M. Dessaulles est un digne fils du XVIIIème siècle. Et c'est depuis cette époque que la vraie science a commencé à décheoir.

C'est à cette date néfaste, que la science a commencé sa révolte contre Dieu et l'Eglise, et qu'elle a pris la tangente qui conduit à la négation du surnaturel !

L'*Encyclopédie* est une rature gigantesque faite par d'imbéciles orgueilleux dans le livre de la vérité.

On me dira : " vous êtes trop sévère, et vous ne tenez pas assz compte du génie." Je vous en demande bien pardon, mais je crois que c'est ainsi qu'il faut traiter l'erreur.

Oui, lecteurs, je vous en conjure au nom de la vérité, ne vous inclinez jamais devant l'erreur, sous le prétexte absurde qu'elle a des représentants illustres. Et quand on vous dit : " M. Dessaulles est dans l'erreur, mais il a tant de talent ! saluez ! "

Non, ne saluez pas. Il n'a pas tant de talent puisqu'il ne sait ni la grammaire, ni la littérature, ni l'histoire, ni autre chose ! C'est un énergumène, voilà tout. Et puisqu'il n'a pas su discerner le vrai du faux, après

Digitized by Google

avoir reçu une éducation chrétienne, c'est une intelligence incomplète.

La science et la foi doivent marcher dans l'unité, et ne peuvent pas se contredire. Le plus petit d'entre tous les savants doit connaître et respecter cette vérité primordiale. Si donc vous êtes un vrai savant, vous devez être convaincu d'une chose : c'est que la science cesse d'être vraie et devient ignorance, du moment qu'elle se trouve en contradiction avec la foi.

Donc l'homme qui, comme M. Dessaulles, renie la foi pour suivre ce qu'il appelle la science, est un ignorant que l'orgueil aveugle. La science est un océan dont la foi est le rivage, et dont l'Eglise est l'étoile polaire. C'est une des grandeurs, et l'un des bonheurs de l'homme de voguer sur cet océan les yeux fixés sur l'étoile. Mais si vous perdez cet astre de vue, vous irez inévitablement vous heurter contre l'écueil. Le rivage, c'est-à-dire la foi, s'éloignera sans cesse et l'océan deviendra un abîme.

Tel a été le sort de M. Dessaulles, et tel est le sort de tous ceux qui se révoltent contre l'autorité ecclésiastique au nom de la raison et de la liberté.

—

Post-scriptum.—J'avais terminé ce travail, lorsqu'un ami m'a fait tenir une nouvelle brochure de M. Dessaulles, en *réponse* à la circulaire de Mgr. l'Evêque de Montréal.

Ce nouveau libelle est encore plus violent que les autres ; mais il n'est pas plus véridique, ni plus habile, ni mieux écrit. Trente deux pages de galimatias, c'est vraiment trop long !

Le style est toujours le même, c'est-à-dire incorrect, diffus et embarrassé. Même absence de syntaxe, de

Digitized by Google

disposition et d'ensemble. Même accumulation d'injures, de menaces et d'outrages dans des phrases sans fin !

St. Denys a dit : " A mesure que l'homme s'élève vers " les cieux, le coup d'œil qu'il jette sur le monde " spirituel se simplifie et ses discours s'abrégent."

Cette observation si juste explique pourquoi les phrases de M. Dessaulles sont si longues. A mesure qu'il descend dans les bas-fonds de la libre pensée, ses yeux se voilent et ses discours s'allongent.

Au reste, il se répète toujours, et sa dernière production ne contient rien de neuf. Elle nous a fait penser à ces femmes des halles, dont le langage grossier s'attaque à l'honnête homme qui passe, et qui répètent les mêmes injures à satiété, dans l'espoir que le passant leur fera l'honneur d'une réponse !

M. Dessaulles est la poissarde de l'Institut-Canadien, et il injurie sans cesse le saint évêque de Montréal qui va son chemin sans lui répondre.

La conclusion de l'écrit n'est pas nouvelle non plus. M. Dessaulles y finit encore par se jeter dans le sein du rationalisme, sa nouvelle religion. Voici la formule de sa croyance :

" Il y a quelqu'un qui possède et possèdera toujours plus d'intelligence, de lumière et de bon sens pratique que tous les rois, ministres, évêques ou Papes : et ce quelqu'un, *c'est tout le monde !* "

" C'est là qu'est la vraie *souveraineté morale*, et elle ne saurait être que là, puisque Dieu est nécessairement présent dans l'humanité, qu'il l'a créée perfectible en l'illuminant d'une *parcelle de sa propre raison*, et à laquelle *il se révèle* constamment dans la suite des âges *par les génies supérieurs* qu'il fait de temps à autre surgir dans son sein."

Digitized by Google

TOUT LE MONDE ! Voilà le Dieu de M. Dessaulles ! Franchement, je serais tenté de lui préférer Brahma, Vichnou ou Tao. TOUT LE MONDE ! C'est un dieu un peu mêlé, un peu compliqué, un peu capricieux, un peu... disons le mot, un peu bête ! Est-ce pour cela que M. Dessaulles l'a choisi ?

TOUT LE MONDE ! Mais entendons-nous ; qu'est-ce que *tout le monde ?* Les Chinois, les Indiens, les Japonnais, les Tartares, les Patagons, les Nègres, toutes les tribus sauvages, et les grands singes d'Afrique, qui suivant M. About sont les ancêtres de l'humanité—est-ce là *tout le monde* de M. Dessaulles ? Dans tous les cas, ils forment l'immense majorité des peuples, et M. Dessaulles qui est un parlementaire, doit se soumettre à cette majorité là !

TOUT LE MONDE ! Mais, M. Dessaulles, embrasser la religion de *tout le monde*, cela me rend perplexe. Quelle est la religion de *tout le monde ?* Vous me direz probablement qu'il faut suivre la majorité, vous qui êtes un si grand partisan de la souveraineté du peuple. Mais je vous prie d'observer que c'est le paganisme qui est la religion de l'immense majorité des hommes, et je vous avertis que je ne suis pas du tout disposé à devenir idolâtre.

TOUT LE MONDE ! Tel est donc, suivant M. Dessaulles, le nom du *quelqu'un* qui a été constitué dépositaire de la vérité ! Mais en Canada, par exemple, qui est *tout le monde* ? Sont-ce les évêques, les prêtres et la population qui suit leurs enseignements ?—Mais non, puisqu'ils sont tous dans l'erreur et la superstition. C'est donc M. Dessaulles qui est *tout le monde !*

Je vous salue, dépositaire de l'infaillibilité de *tout le monde !* Je ne suis plus étonné de vous entendre mépriser Donoso Cortès, De Maistre, Veuillot et Pie IX ! Ils sont en effet, de pauvres sires, comparés au greffier de la

Digitized by Google

paix de Montréal, verbe de l'infaillible TOUT LE MONDE !

Je m'incline devant vous, petit ! Prenez cependant un bon conseil : étudiez la grammaire ! Je ne saurais trop vous le répéter : la grammaire... cela sert toujours en ce monde !

Mais ne badinons plus sur des sujets si graves, et constatons la profondeur de votre aberration intellectuelle et morale. Vous croyez donc, brave homme, que la raison humaine est le seul guide à suivre, et que Dieu ne se révèle que par les *génies supérieurs* qui surgissent de temps à autre ?—Mais alors, vous ne connaissez rien du tout de l'histoire du monde !

Nier la révélation de Dieu à l'homme par Dieu lui-même, c'est nier le fondement de toute l'histoire ; et c'est ignorer en même temps ce que tous les peuples, même les idolâtres, savent et croient fermement ! Les traditions de toute la terre, attestent cette croyance universelle à la révélation divine.

Livrez le monde à la *raison* et aux *génies supérieurs*, et vous verrez ce qu'ils en feront. L'histoire est là pour vous l'apprendre. Où en était l'humanité lors de la venue de Jésus-Christ ?

Dieu s'était pourtant lui-même révélé à l'homme au commencement, et de temps à autre, il lui avait envoyé non pas seulement des *génies supérieurs*, mais des prophètes et néanmoins le monde entier, votre TOUT LE MONDE, M. Dessaulles, était plongé dans l'ignorance et la dégradation.

Voilà ce que devient *tout le monde*, soumis à la seule autorité de la raison. C'est un pauvre docteur que *Tout le monde*, et quand vous le placez au-dessus des Papes, vous rayez d'un seul trait toute l'*histoire ecclésiastique*—qui n'est que le récit des triomphes constants de la Papauté sur *Tout le monde*.

Digitized by Google

Avez-vous donc oublié cette lutte gigantesque et merveilleuse que soutint contre *Tout le monde* le premier de ces Papes que vous dépréciez aujourd'hui ? Pierre n'était qu'un pauvre pêcheur inconnu, et *Tout le monde* était riche, puissant, soutenu par des *génies supérieurs* et gouverné par un homme dont un signe de tête faisait trembler l'Univers. Pourtant, votre *Tout le monde*, M. Dessaulles, fut vaincu, et Néron périt misérablement tandis que Pierre devenait immortel.

Et puisque nous en sommes à parler de l'impuissance de la *raison*, expliquez-moi donc, M. Dessaulles, pourquoi cette déesse n'opère pas en Asie les même prodiges de civilisation qu'en Europe. Les grands penseurs expliquent cette différence par l'influence du Christianisme en Europe. Mais vous aurez probablement quelque autre explication à offrir. Car vous nous laissez entendre que vous êtes *l'un de ces génies supérieurs* par lesquels Dieu se révèle aux hommes.

Si vous avez une mission à remplir comme *génie supérieur*, vous feriez mieux de nous le dire franchement et de nous le prouver. Avez-vous eu quelques visions, ou des rapports quelconques avec le monde invisible ? Si oui, hâtez-vous de nous les faire connaître. Car soyez sûr, qu'il n'y a rien dans vos œuvres qui révèle le *génie supérieur*.

Je n'attendrai pas cette révélation néanmoins, pour répondre au défi que vous portez dans votre dernier écrit. Je ne le ferai pas au nom du vénérable évêque de Montréal qui n'a pas besoin de défenseur contre vous. Il ne me connaît pas d'ailleurs, et je n'appartiens pas à son diocèse.

J'accepterai en mon nom seul, le défi porté, mais à certaines conditions très-justes :

Digitized by Google

1o. Vous abrégerez vos phrases, afin que je puisse vous lire sans trop de fatigue.

2o. Vous me prouverez que vous êtes encore catholique. Car si vous ne l'êtes plus, comme je crois l'avoir établi, toute discussion est inutile, et nous ne pouvons plus avoir rien de commun avec vous.

3o. Vous achèverez votre ouvrage en prouvant tous vos avancés, et en citant toutes vos autorités. Vous êtes l'accusateur ; à vous d'appuyer toutes vos accusations de preuves, et d'en indiquer toutes les sources. Il vous arrive très-souvent de dire : tel auteur, tel Pape, tel Saint ont écrit telle chose. Ce n'est pas assez, et je ne veux pas être obligé de feuilleter vingt volumes pour vérifier une citation, vous voudrez bien citer le volume et la page. Vous ferez votre travail et je ferai le mien.

A ces conditions je suis votre homme, et je vous promets des émotions.



Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Digitized by Google



256872

LES

GUÊPES CANADIENNES

COMPILÉES ET ANNOTÉES

— PAR —

AUG. LAPERRIÈRE,

De la Bibliothèque Fédérale.

DEUXIÈME SÉRIE.

OTTAWA :
A. BUREAU, IMPRIMEUR, 170½ RUE SPARKS.

1883.

Checked May 19..

Digitized by Google

LES

GUÊPES CANADIENNES

COMPILÉES ET ANNOTÉES

— PAR —

AUG. LAPERRIÈRE,

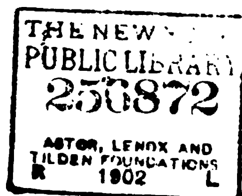
De la Bibliothèque Fédérale.

DEUXIÈME SÉRIE.

OTTAWA:
A. BUREAU, IMPRIMEUR, 170½ RUE SPARKS.

1882.

Digitized by Google



Digitized by Google

LES GUÊPES CANADIENNES.

COMPRENNENT

I. **Profils et Grimaces,** LAURENT—
Evénement, 1873.

II. **Polémique entre l'Hon. A. B. Routhier, M. L. H. Fréchette, et l'Hon. L. A. Dessaulles.**
Nouveau Monde et Evénement, 1871, 1872.

III. **Critique du livre de l'Hon. A. B. Routhier, intitulé:—** *En Canot*—LÉON LORRAIN.
La Patrie, 1881.

IV. **Vers adressés a Mlle. Sarah Bernhardt lors de sa visite artistique au Canada, en 1880, par M. L. H. Fréchette—suivis d'une critique et d'une parodie de ces vers par * * ***
La Patrie et le Canadien, 1880.

V. **La Voix d'un Exilé**—M. L. H. FRÉCHETTE.
Canadien, 1867.

VI. **A ceux qui demandent la tête de Riel. Crucifiez-le! crucifiez-le!**—M. L. P. LEMAY.
Canadien, 1870.

VII. **Les Histoires de M. Sulte.**—M. J. C. TACHÉ.
Minerve, 1883.

VIII. **Coup d'œil rétrospectif sur la politique et les hommes politiques d'il y a quarante ans.**
Fantasque, 1844, 1845.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROFILS ET GRIMACES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROFILS ET GRIMACES

Ernest Gagnon—Ferdinand Hamel—A. B. Routhier—Alexandre Chauveau—Eugène Renault—Léger Brousseau —P. J. O. Chauveau—Docile Brousseau, et autres écrivains fameux.

A. B. ROUTHIER.

> C'était un chat vivant comme un dévot ermite :
> Un chat faisant la chattemite,
> Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras.
>
> LAFONTAINE.

Cette épigraphe s'est fourrée tout naturellement sous ma plume, pour caractériser un des grand-prêtres de la nouvelle doctrine religieuse, récemment établie en Canada...

C'était en 1867 ou 1868...peut-être en 1869, je ne garantis pas l'année.

La faculté des Arts de l'université-Laval avait ouvert un concours de poésie ; *sujet :* Les Martyrs du Canada.

Trois médailles : l'une d'or, la deuxième d'argent, la troisième de bronze, devaient être la récompense des lauréats.

C'était peu ! mais l'université, voulant encourager le culte des lettres en canada, faisait ce qu'elle pouvait. Aux sacrifices héroïques qu'elle s'était déjà imposés, elle en ajoutait un nouveau.

A. M. LeMay échut la médaille d'or, à M. Louis Fiset, la médaille d'argent, à M. A. B. Routhier, la médaille de bronze.

Et la conséquence de cela ?...La conséquence fut que sur un des numéros subséquents du *Journal de l'Instruction*

Digitized by Google

Publique, il parut un article signé: A. B. Routhier, dans lequel perçait un amer dépit. Cet article fut trouvé d'une inconvenance extrême.

M. Routhier avait l'air de se plaindre d'une injustice. Quiconque a une idée des règles qui président à ces concours, dans tous les pays du monde, sait fort bien qu'il ne peut y avoir de passe-droits.

Le cœur chargé de sa médaille de bronze, M. Routhier se prit à bouder l'institution qui venait de le décorer.

Il avait tort! d'autant plus que, l'institution catholique qui venait de récompenser son mérite, avait droit à sa réconnaissance éternelle...! C'est un fait peu connu,—mais qui mérite de l'être—que le séminaire de Québec a traité M. Routhier en enfant gâté. C'est le séminaire de Québec qui a payé, en tout ou en partie, les frais de pension et d'éducation universitaire de ce nouvel apôtre. M. Routhier a cru reconnaître ces bons services en lui déclarant cette guerre à coups d'épingle que tout le monde connaît—et d'une.

Dans l'automne de 1868 ou 1869—je ne garantis pas l'année—un article parut au rez-de-chaussée du *Courrier du Canada*, signé: A. B. Routhier.

C'était la première fois que je voyais la signature de M. Routhier sur un journal.

L'article était assez insignifiant en lui-même; cela ne surprendra personne; mais une chose très-originale et que je n'avais encore jamais vue sur aucune gazette, frappa mon attention: audessus de la signature se détachaient les quatre majuscules: A. M. D. G. (*Ad Majorem Dei gloriam!*)

—Diable! me dis-je à moi-même, voilà un saint homme de chat!

Digitized by Google

Quinze jours ou trois semaines plus tard. les journaux annonçaient que M. A. B. Routhier, *posait sa candidature* en opposition à celle de M. Pelletier, dans le comté de Kamouraska.

Le mystère s'expliquait.

Ces quatres majuscules pouvaient lui ouvrir la porte de quelques presbytères, et lui valoir l'enregistrement de plusieurs votes en sa faveur,—et de deux !

M. Routhier fut battu. A partir de cette époque, il a publié sur les journaux une foule d'articles politiques, religieux, théologiques, &c.

En 1871, il a réuni en un volume la fine fleur de ces imitations et a mis sur le couvert : *Causeries du Dimanche.*

Dans sa préface, M. Routhier nous donne les raisons qui l'ont déterminé à faire choix de ce titre ; c'est à recueillir.

" En France, dit-il, le lundi est le jour consacré aux plaisirs et à la débauche, et le dimanche au travail. M. de Sainte-Beuve a été le type du *lundiste ;* et quand le lundi n'a pas suffi à ses joies, il n'a pas craint d'y consacrer le vendredi...

" Dans notre pays, où la foi catholique *est encore vivace,* le dimanche appartient *au Seigneur*, et les loisirs que ce jour m'a laissés, je les ai consacrés à la défense de la vérité."

Laurent...!

Il y a dans ce passage deux choses à noter : 1o. Le rapprochement que M. Routhier établit de lui-même avec M. de Sainte-Beuve, et qui ne manque pas de piquant ; 2o. La différence que M. Routhier établit entre Sainte-Beuve et lui.—" Si M. de Sainte-Beuve est lundiste, dit M. Routhier, c'est parceque le lundi est consacré aux plaisirs et à la débauche...Si je suis

Digitized by Google

dominiciste...c'est parceque le dimanche appartient au Seigneur ! "

A part ce menu détail, Routhier et Sainte-Beuve sont deux écrivains de même taille *ex æquo !* c'est clair.

Arrivons aux *causeries du dimanche*. L'auteur nous dit, dans son introduction, que ses *causeries* s'adressent à ceux qui sont infestés des erreurs suivantes, à savoir : *le libéralisme, le gallicanisme, le césarisme, le joséphisme, le séparatisme, &c., ou autrement !* (causeries du dimanche, p. IX.)

L'autrement est superbe.

En effet, ce n'est pas tout que de poser en bretteur, en ferrailleur ; il faut au moins, trouver *un ennemi* sur lequel les coups puissent tomber.

Cet ennemi n'existait pas...il fallait l'inventer.

On a commencé par le *libéralisme*, ça n'a pas pris.

On s'est rabattu sur le *gallicanisme*, ça n'a pas pris non plus ; aux deux, l'abbé Pâquet et le grand-vicaire Raymond ont donné le coup de grâce.

Il reste encore le *Césarisme*, le *Joséphisme* et le *Séparatisme ! !* Où diable vont-ils les trouver ? C'est le secret de M. Routhier.

S'il faisait faux bond, qu'il n'oublie pas *l'autrement !*— Il y a là une riche mine à exploiter.

Le mérite du livre de M. Routhier peut se résumer en quatre mots de Louis Veuillot : *un tombereau de lieux-communs !* Il suffit de lire la table pour s'en convaincre.

" A propos du concile du Vatican, des Vicaires
" apostoliques et de Saint Jean-Baptiste.—Le rire des
" hommes.—Le rire de Dieu.—La France et l'Eglise.—
" Le prisonnier de Wilhelmshoe.—Le prisonnier du
" Vatican, &c."

Digitized by Google

Que diable voulez-vous qu'un Routhier invente de nouveau sur tous ces grands sujets qu'ont épuisés tant de grands maîtres ?

Aussi, il faut voir quel fricot il nous fricasse : ce sont " des écueils, des abîmes, le domaine de la vérité, le *gesta Dei per Francos*, le trône et l'autel, la mer des passions humaines, le travail des siècles, des flots géants, des râles agonisants, des mers de sang, puis de la providence, de la providence, de la providence..."

C'est le plus beau dictionnaire de lieux-communs qui existe.

Une fois, pourtant, M. Routhier a cru pondre une idée nouvelle, une pensée originale. Quels transports ! quelle jubilation !—Il faut l'entendre.

Il s'agit de l'émigration des Canadiens-Français aux Etats-Unis.

" ...tout pessimiste qu'on pourrait me croire, dit notre auteur, j'aime à trouver dans les choses qui affligent, un bon côté qui console, et je *crois entrevoir* dans l'émigration un résultat consolant...*sans vouloir poser en prophète*, je veux communiquer à mes lecteurs ce que j'appelle mes espérances... *Personnes que je sache, n'a encore abordé* CETTE FACE NOUVELLE DE LA QUESTION.

" Tout, dans l'histoire de notre origine, démontre que nous avons une *mission à remplir dans ce continent* que la *Foi catholique* a découvert. *Fils de la France et de l'Eglise, il me semble que nous sommes destinés à prendre en Amérique la place que la France a occupée en Europe.* Ceux qui n'ambitionnent que le progrès matériel, les adorateurs du Veau d'Or, se moqueront de cette prétention...

"*Le rôle du missionnaire est d'évangéliser et de civiliser ; et c'est la mission en Amérique du Canadien-Français, dont les*

Digitized by Google

pères ont quitté la France dans ce double but. Nous sommes donc un peuple missionnaire..."

Tel est le cri de jubilation de l'auteur des *causeries du dimanche*. à propos de son *idée neuve*, de *sa prophétie*, comme il l'appelle. Ecoutons le cri d'angoisse.

Or, je vous le dis, en vérité, M. Routhier, cette *idée neuve* que vous croyez inventer, vous l'empruntez à un auteur que vous et les vôtres venez de vilipender : l'abbé Casgrain. En voici la preuve.

Vos *causeries* ont vu le jour en 1871 ; et la première édition de *l'histoire de Marie de l'Incarnation* a été publiée en 1864. Voici en quels termes s'exprime l'abbé Casgrain à la page soixante et huit de son introduction.

"Après avoir médité l'histoire du peuple canadien, il est impossible de méconnaître les grandes vues providentielles qui ont présidé à sa formation ; il est impossible de ne pas entrevoir que s'il ne trahit pas sa vocation, de grandes destinées lui sont réservées dans cette partie du monde.

"*La mission de la France américaine est la même, sur ce continent que celle de la France européenne sur l'autre hémisphère.* Pionnière de la vérité comme elle, longtemps elle a été l'unique apôtre de la vraie foi dans presque toute l'Amérique du Nord.

"Depuis son origine, elle n'a cessé de poursuivre fidèlement cette mission ; *et aujourd'hui elle envoie ses missionnaires et ses évêques jusqu'aux extrémités de ce continent. C'est de son sein, nous n'en doutons pas, que doivent sortir les conquérants pacifiques qui rameneront sous le joug du catholicisme les peuples égarés du nouveau monde.*

" *Messagère de l'Evangile, elle portera au loin la bonne nouvelle...et promènera le drapeau de Jésus-Christ de l'un à l'autre océan.*

Digitized by Google

Est-ce assez clair ?

Une simple remarque en passant. Quelle énorme distance n'y a-t-il pas, dans ces quelques lignes, entre la prose de M. Routhier et celle de l'abbé Casgrain !

Une anecdote pour terminer ce profil, car ceci n'est qu'un profil.

M. Routhier est homme politique ; et èz-qualités, il a déjà brigué les suffrages des électeurs de Kamouraska, à deux ou trois reprises différentes.

On pourrait croire que, dans ces pieuses croisades, il s'est reposé dévotement sur la *sainte providence* pour le succès de sa cause ; erreur, il a cru que l'influence du presbytère pouvait lui être utile.

Conséquemment, dans la campagne électorale de 1868, au prône de la grand'messe, à laquelle assistait M. Routhier, le digne curé de Saint P., crut devoir faire une causerie du dimanche à sa façon.

Il donna quelques paternels avis à ses paroissiens : leur recommandant de garder la paix, et de faire leur choix en conscience, vu que les candidats étaient également acceptables.

M. Routhier sortit de l'église, furieux ; il courut au presbytère et fit au curé d'amers reproches.

Comment, répliqua le curé—n'ai-je pas dit vrai ?

Oui, répondit M. Routhier—mais il ne fallait pas le dire...celà me fait dommage ; il fallait dire que l'autre est un *rouge*.

Le curé indigné le mit à la porte.

LAURENT.

Digitized by Google

FERDINAND HAMEL.

Soyons débonnaire...!
Inédit.

Le plus fin théologien de France et Navarre qui soit dans la côte de la Basse-Ville, c'est sans conteste......... M. Ferdinand Hamel.

Les services signalés qu'il a rendus à la cause de l'Eglise ne se comptent plus; et l'on se demande, sérieusement, ce qui serait advenu du dogme de l'infaillibilité, si Ferdinand eût mis le poids de son influence dans le plateau opposé.

Pendant toute la durée du Concile, il y eut un branle-bas général dans son magasin; les commis y perdirent jusqu'à leurs noms. François ne répondait plus qu'au nom de *Dupanloup;* Jacques était *Gratry;* Michel, *Dœllinger;* autant d'ennemis que le maître aimait à se figurer, afin d'avoir la joie de démolir, par ses savantes dissertations. leurs funestes erreurs.

Les cotonnades, les soiries, les velours, les indiennes ne furent pas plus épargnés: chaque objet, de gros ou de détail, reçut une étiquette appropriée. On lisait sur les ballots: coton jaune *d'Antonelli;* indienne *Ultramontaine;* futaine *Gallicane;* chapeaux de castor du *Vatican;* couches *à la Veuillot*, &c.

Au premier étage, le *Joséphisme* débitait ses principes en gros; et, au rez-de-chaussée, Ferdinand, armé des ciseaux du *séparatisme*, les distribuait en détails aux fidèles.

Répandus dans nos campagnes, ces objets béatifiés ne manquèrent pas d'y faire fructifier la graine des *bonnes doctrines*, tout en répandant sur les âmes une rosée de bénédictions.

Digitized by Google

En politique, M. Hamel est franc-conservateur. Il a d'autant plus de mérite, en celà, qu'il a glissé, autrefois, dans les abîmes du libéralisme. Mais il avait alors une excellente raison de risquer le salut de son âme: le parti libéral était au pouvoir...!

Comme écrivain, M. Hamel donne peu de prise à la critique: ses œuvres sont parfaites.

Son *Journal* et son *Grand Livre* sont des modèles du genre et rédigés dans un style qui a *de la mesure.* Jamais nos ministres n'ont pu le prendre en défaut, et lui reprocher de ne leur avoir pas fait payer, jusqu'au dernier liard, une aune de tapis qu'il leur avait vendue...!

LAURENT.

P. S. Jean Piquefort, du *Courrier du Canada*, ayant annoncé à ses lecteurs qu'il interrompt ses *Portraits et Pastels*, je crois devoir être débonnaire, et avertir les miens que je n'ai plus de raison de continuer. Quand Piquefort reprendra sa deuxième série, Laurent se réserve le droit d'y mêler son grain de sel.

L.

Digitized by Google

a.

Digitized by Google

LES CAUSERIES DU DIMANCHE.

Digitized by Google

Digitized by Google

256872

LES CAUSERIES DU DIMANCHE

PAR

A. B. ROUTHIER*

LETTRES A L'AUTEUR.

Mon cher monsieur Basile,

Je viens de feuilleter votre livre—Les Causeries du Dimanche—et comme vous me faites l'honneur de vous y occuper longuement de moi, vous ne trouverez pas mal,—ne serait-ce qu'à titre de réciprocité,—que je m'occupe un peu, non pas précisément de vous, mais de ce que vous écrivez.

Je n'ai aucun reproche bien sanglant à vous faire; néanmoins je date ma lettre du *lundi*, attendu que ce que j'ai à vous dire pourrait, à la rigueur, ne pas être considéré comme des douceurs, et que, tout profane qu'on puisse être, je suis d'opinion,—ce qui vous paraîtra étrange, monsieur Basile,—que le dimanche peut être

* M. A. B. Routhier ayant publié en 1871, un volume intitulé: "Les Causeries du Dimanche," la piquante polémique suivante s'ensuivit entre l'auteur et M. Louis Fréchette. On trouvera aussi, à la suite de cette polémique, deux lettres de l'honorable L. A. Dessaulles à l'adresse de M. Routhier, et les réponses que celui-ci y fit.

Digitized by Google

employé à quelque chose de plus édifiant qu'à écrire,—je ne dis pas de malignes attaques contre la réputation du prochain,—mais même une simple réplique aux mauvais plaisants qui vous tarabustent.

Depuis que l'université Laval vous a accordé un troisième prix pour quelques vers assez misérablement tournés, vous vous êtes pris au sérieux, monsieur Basile. Vous écrivez souvent, un peu trop souvent même ; car il vous est arrivé parfois d'avouer, après avoir écrit, que vous ne connaissiez pas même le côté le plus élémentaire de votre sujet. Témoin, votre étonnement naïf,—vous qui dissertez si souvent sur les Etats-Unis,—de trouver la plus grande ville manufacturière américaine, un centre un peu plus important que Trois-Rivières. Témoin encore, la résolution tardive que vous avouez avoir prise, sur la tombe de Washington, de lire un peu l'histoire de ce grand citoyen, que vous insinuez pourtant avoir été un homme très-ordinaire. Pour un écrivain qui prétend connaître et juger les Etats-Unis, cette résolution implique un aveu qui, s'il ne prouve pas que vous savez toujours ce que vous dites, témoigne au moins de votre sincérité, j'allais dire de votre bonhomie.

Aussi je ne vous accuserai point de mauvaise foi. Vos intentions sont bonnes, je n'en doute pas.

"La haîne de l'Eglise, voilà la grande passion du monde moderne," dites-vous ; et une fois imbu de cette idée, vous n'apercevez plus autour de vous que spectres noirs et rouges ; vous croyez voir chanceler l'arche d'alliance ; vous vous imaginez que l'empire céleste est en péril ; vous croyez entendre Jéhovah dans les nuées vous appeller à son secours, et armé d'un saint zèle—que je suis loin de désapprouver—vous volez à la rescousse du bon Dieu qui n'en peut mais, brettant, ferraillant, vous escrimant contre tous ces mécréants de libéraux et de gallicans,

Digitized by Google

race plus ou moins sarrasine qu'il vous faut occire à tout prix, attendu qu'avec ces gaillards-là, le ciel est toujours en danger d'invasion.

Je ne vous fais pas un crime de cette belle ferveur, monsieur Basile; Don Quichotte était de bonne foi.

Donc j'ai lu votre livre, et je vous en fais mon compliment.

Vous y dites des choses bien neuves, monsieur Basile, vous nous donnez des aperçus bien originaux; vous vous placez pour envisager les choses à un point de vue unique.

Ainsi par exemple, le vulgaire attribue généralement la défaite de la France à son défaut d'organisation militaire, et à l'impéritie de Napoléon III. Pour vous au contraire, c'est Dieu, *le plus grand des acteurs*, comme vous dites, monsieur Basile, qui s'est fâché de ce que des *acteurs* ordinaires ont joué *la Belle Hélène* sans sa permission!

Pour la plupart des historiens, les revers qui accablèrent la France sur la fin du règne de Louis XIV, sont dûs à la mauvaise administration qui signala cette époque; mais vous, vous nous démontrez clair comme deux et deux font cinq, que ces malheurs vinrent de ce que les Français se donnèrent la liberté grande de rire des portraits de Molière et des facéties de Lafontaine.

Ce coquin de bonhomme Lafontaine; dire qu'il était coupable de toutes ces noirceurs, et qu'il avait toujours si bien réussi à cacher son jeu! Il ne s'attendait guère à être ainsi démasqué, le scélérat. Des siècles d'impunité commençaient à lui donner confiance, et crac! tout est découvert.

Vous aurez certainement une autre médaille pour cette découverte-là, monsieur Basile.

Digitized by Google

Mais voici quelque chose de soigné. Tant que leurs infamies ne sont pas encore divulguées, les mauvais garnements de l'espèce du bonhomme Lafontaine rient sous cape, naturellement: eh bien, cela s'appelle le *rire des hommes*. Mais aussitôt que vous avez levé le voile, monsieur Basile, et donné le signal convenu, on entend un éclat de rire dans les nuages: c'est le *rire de Dieu.*

Vous avez été particulièrement heureux dans ce rapprochement, monsieur Basile; et la providence qui sait bien que vous êtes là, ne doit pas manquer, malgré tous les ricanements possibles, de s'endormir sur ses deux oreilles, en se disant sous forme *d'aparte :* "Rira " bien qui rira le dernier."

Mais c'est surtout lorsque vous parlez du Canada et de ses futures destinées, que j'admire la profondeur de vos idées, monsieur Basile.

Par exemple, nos hommes d'Etat perdent leur temps à se demander si l'annexion du Canada aux Etats-Unis, serait avantageuse ou non pour nous, et s'evertuent de part et d'autre à en peser les avantages et les inconvénients. Avec vous, la question est vite tranchée. Vous citez la bible et tout est dit:—"Ne faites point " d'alliance avec les enfants de la terre, dit l'écriture- " sainte, et vous ne recevrez point leurs filles pour " épouses de vos fils." Or, il est évident que *les enfants de la terre*, ce sont les Américains; or si Dieu me défend, à moi célibataire, d'épouser une Américaine, il est claire que Dieu n'est pas annexioniste; et si Dieu n'est pas annexioniste comment pourriez-vous l'être, vous, monsieur Basile, le bras droit de la providence ?

Vous ne voulez pas non plus de l'indépendance; votre politique "est toute d'expectative." Vous auriez pu dire *d'extase*, monsieur Basile. Ici encore, j'admire votre

Digitized by Google

haute sagesse. Puisque c'est Dieu qui doit tout régir dans ce monde, à quoi bon se casser la tête pour ces vétilles? N'êtes-vous pas toujours là? Lorsque le jour sera arrivé, vous nous ferez connaître la décision céleste, et tout marchera comme sur des roulettes.

Si vous êtes pessimiste sous certain rapport, monsieur Basile, vous ne l'êtes certainement pas à l'endroit de l'émigration. Contrairement à la *Minerve*, au *Nouveau-Monde*, au *Journal des Trois-Rivières*, voire même à vos amours, le *Courrier du Canada*, qui nous chantent sur tous les tons que les Canadiens qui émigrent aux Etats-Unis vont perdre leur âme dans ce cloaque de vices, dans ce bourbier social, vous, vous prétendez qu'ils sont envoyés là par le Tout-Puissant, avec la mission d'évangéliser et de régénérer la race américaine encore plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'est très-bien cela, monsieur Basile. J'aime à vous voir quelquefois montrer le bon côté des choses.

Il est surprenant cependant, que nos hommes d'Etat et nos journalistes, n'aient pas encore songé à cela, et qu'ils persistent à considérer l'émigration comme une plaie à laquelle il faille porter remède. M. Chauveau va vous devoir un fameux cierge, monsieur Basile. Cette question qui l'embarrassait tant, la voilà règlée du coup. Suivons bien ce raisonnement: Rien ne se fait sans la volonté de Dieu; or l'émigration se fait; donc Dieu veut l'émigration; et comme Dieu ne peut vouloir le mal, il s'ensuit que l'émigration ne peut être qu'un bien. En quoi consiste ce bien? Vous l'avez trouvé, monsieur Basile: c'est la conversion du peuple américain au catholicisme!

Quelqu'un pourrait peut-être s'étonner, de ce que quelques milliers d'émigrants canadiens pussent exercer une semblable influence sur la république américaine,

Digitized by Google

quand il est avéré que le Canada tout entier, lui, perdrait ses mœurs, sa religion et jusqu'à sa nationalité par l'annexion. C'est une réflexion qui me semble assez juste ; mais nul doute que vous, monsieur Basile, qui trouvez si bien la raison de tout, n'ayez déjà la réponse toute prête.

De mon côté, je hasarderais bien moi-même une petite observation : Si l'émigration canadienne doit avoir un si merveilleux résultat, pourquoi donc ajoutez-vous que la sagesse et la prudence humaines exigent que nous nous efforcions d'en arrêter le courant ? Car, outre qu'il me semble étrange qu'on doive s'opposer à une si belle chose, je trouve encore plus extraordinaire que vous nous conseilliez, vous, monsieur Basile, de donner ainsi la préférence à la *sagesse* et à la *prudence humaines*, sur la sagesse et la prudence de Dieu. Il doit y avoir là-dessous quelque mystère trop profond pour un philistin comme moi, monsieur Basile ; et je vous prie de me pardonner cette timide objection qu'un homme comme vous trouvera sans doute futile.

Une autre chose m'intrigue. C'est cet accroissement *contre nature*, que vous avez remarqué chez le peuple américain ; je me demande ce que cela peut signifier. Car enfin, si une population se multiplie, ce ne peut être que par des moyens plus ou moins *naturels*, et je ne connais pas encore,—pardonnez à mon ignorance—quelles sont ces proportions *équitables* d'accroissement dont vous parlez, et qu'un peuple n'a pas le droit de dépasser. C'est probablement là encore, un de ces mystères que nul ne peut pénétrer, s'il n'a, comme vous, monsieur Basile, les lumières d'en haut à sa disposition.

L'une des découvertes qui vous honoreront le plus aux yeux de la postérité, monsieur Basile, c'est celle des différents partis politiques auxquels notre premier

Digitized by Google

père Adam a appartenu, pendant les neuf cent trente ans qu'il a passée sur la terre. Adam, paraît-il, était conservateur avant sa chute, et libéral après! Ceci n'est pas enregistré tout au long dans la Genèse; mais peu importe, du moment que vous l'affirmez, je m'incline respectueusement. Voyez donc où les idées subversives vont se nicher! Il n'avait pourtant guère à se plaindre, le vieux. Personne n'en voulait à sa liberté; il pouvait arranger son petit budget comme bon lui semblait; il n'y avait ni *officiers-rapporteurs* sourds-muets, ni fiers-à-bras, ni propriétaires de chantiers, ni défranchissement de paroisses, ni enlèvement de candidats, ni employés du gouvernement, ni fonds secrets pour l'empêcher de se faire élire n'importe où, s'il l'eût voulu. Comment se fait-il donc qu'il soit devenu rouge tout à coup? Il paraît que c'est ce scélérat de serpent qui est la cause de tout...Voilà! Monsieur Basile vous m'enthousiasmez!

Mais ce n'est pas seulement par la profondeur de vos idées et par votre surprenante érudition que vous brillez, monsieur Basile; vous faites en même temps preuve d'une perspicacité, d'une pénétration étonnantes. Comme le Très-Haut, dont vous êtes le représentant parmi nous, vous sondez les reins et les cœurs. Ce n'est pas à vous que les libéraux canadiens en imposent, par exemple! Quand ils vont à la messe, vous savez bien que c'est par hypocrisie; quand ils se disent catholiques, vous savez bien que c'est un masque qu'ils se mettent sur la figure; quand ils n'attaquent pas la religion, c'est qu'ils n'osent pas le faire; et quand ils la défendent, c'est pour mieux *l'endormir* et l'exterminer ensuite... Voyez donc! notre archevêque lui-même s'y était laissé prendre, puisqu'il a invité des orateurs libéraux pour protester contre l'envahissement des Etats du Pape! Ce

Digitized by Google

n'est pas vous, monsieur Basile, qui seriez ainsi tombé dans le panneau...pas si bête ! Monsieur Basile, monsieur Basile, vous n'êtes pas très-charitable; mais comme vous êtes clairvoyant !

Je suppose que c'est aussi grâce à cette seconde vue dont vous êtes doué, que vous avez découvert que j'avais *diffamé les institutions de mon pays*, et que vous avez écrit, tout en m'appelant votre ami, que *je glissais sur la pente de l'irréligion.* Vous prenez un intérêt bien vif à ma personne, monsieur Basile ! Vous me donnez une foule de petits conseils paternels. Vous me conjurez surtout de ne pas *m'exiler de l'Eglise notre mère;* de ne pas oublier le soin de mon âme ; de quitter les sentiers malsains de la politique libérale, et de rentrer dans le giron des conservateurs qui savent si bien,—vous me le donnez clairement à entendre,—récompenser les bons services...Merci, cher Basile; votre sollicitude me touche et m'attendrit. Mes yeux se mouillent de larmes ; et si je ne me retenais un peu, je me précipiterais dans vos bras ! Mais je me retiens.

J'ai eu le malheur de vous affliger, monsieur Basile.

Il paraît qu'un frère à moi s'est un jour enrôlé dans l'armée pontificale, et que moi, misérable, j'ai eu l'impiété de n'en rien faire. Je suis bien coupable, monsieur Basile, c'est vrai ; mais que voulez-vous, il y en a eu tant d'appelés et si peu d'élus ! S'il faut absolument avoir été zouave pontifical pour mériter la *couronne de bon citoyen*, comme vous dites, combien y en a-t-il qui n'auront jamais cet honneur, monsieur Basile, sans vous compter... ou en vous comptant ?

Allons, monsieur Basile, un peu de miséricorde ; détournez vos foudres, et ne me dites plus, comme cela, avec cet air menaçant :

Tant pis pour votre âme !

Digitized by Google

Je suis nerveux, voyez-vous, et cela me glace.

Je dis nerveux, car je m'aperçois que c'est un point que vous aimez à considérer dans vos rapports avec vos amis. En effet, je vois avec plaisir que dans la réédition de vos *Causeries du dimanche*, vous avez retranché certains mots qui auraient pu me sonner désagréablement à l'oreille, tels que *lâcheté*, *rachat de passé*, *&c.*

En cela encore, vous avez reconnu que la "sagesse" et surtout la "prudence humaines" ont certaines règles qu'il n'est pas bon d'enfreindre. Vous avez fait la judicieuse réflexion que Lévis est beaucoup plus rapproché de Kamouraska que Chicago, et...quand on a des oreilles...parbleu !

Du reste, ce n'est pas là, la seule circonstance où vous vous montriez soigneux de vos intérêts, monsieur Basile. Vous ne manquez jamais l'occasion de faire connaître au public, que vous êtes *avocat pratiquant* à Kamouraska ; que Thémis n'est pas insensible à vos hommages, s'il vous plaît ; qu'on vous a offert six cents louis pour prendre la rédaction du *Nouveau-Monde*, et que vous avez refusé d'abandonner votre clientèle pour si peu. Enfin, quand il n'y a plus d'autres ficelles à votre service, vous faites publier dans le *Courrier du Canada* quelque calembour assez leste, au moyen duquel, le public est informé que vous êtes venu plaider deux causes à Québec...

C'est bien américain cela, monsieur Basile ; et m'est avis que si vous alliez encore une fois à New-York, vous rendriez bientôt des points à Barnum pour le coup de *tam tam*.

Vous êtes surpris de ce que je vous aie parlé de reclame ; puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*, les voilà.

Digitized by Google

Et si je vous dis ces choses, monsieur Basile, ce n'est pas,—comme vous pourriez le croire, vous qui êtes chatouilleux,—que votre critique de mes ouvrages m'ait déplu le moins du monde. J'aurais tort, car vous dites de mes vers, et surtout de *mes Loisirs*, beaucoup plus de bien que je n'en pense moi-même. Non, au contraire; je dirai comme vous: " ces lignes que je vous adresse " ne sont dictées que par l'intérêt que je vous porte."

C'est aussi par intérêt pour vous, croyez-moi, monsieur Basile, que je vous rappellerai que votre fétiche, M. Veuillot, écrivait quelque part,—lui qui devait publier les *Couleuvres*,—qu'un poète, à trente ans, mérite d'être fouetté sur une place publique. Cela ne peut m'affecter en rien, moi qui ne crois pas en M. Veuillot; mais vous qui le considérez comme un oracle infaillible, cela devrait vous inquiéter.

Quel âge avez-vous, monsieur Basile?

Votre serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

Lundi, 13 nov. 1871.

NOUVEAU MONDE. 23 nov. 1871.

Deux hommes ont critiqué mes *Causeries du dimanche*: MM. Buies et Fréchette. Quel est le plus fort des deux? Je proteste que je n'en sais rien. J'aurais été disposé, de confiance, à donner la palme à M. Fréchette; aussi quand je vois qu'il copie M. Buies, cela me désenchante un peu, et ma foi, si tous deux portaient la *lanterne*, je ne vois pas trop comment nous pourrions les distinguer.

Digitized by Google

Tous deux m'ont juré d'ailleurs une jolie haîne, ce que j'estime être un grand honneur pour moi. M. Fréchette a beau protester qu'il ne m'en veut aucunement, et que *mes critiques ne lui ont pas déplu le moins du monde*, il ne doit pas avoir oublié la lettre d'injures qu'il m'écrivit de Chicago après la publication de mes articles. Il doit se rappeler encore, les épithètes choisies que sa verve poétique sut lui fournir alors ; et s'il persistait à dire qu'il m'aime de tout son cœur, je serais obligé d'exhumer cette production qui pourrait bien le faire rougir un peu, et révéler au public la nature singulière de l'amour qu'il me porte.

Ces messieurs ne sont donc pas dans les meilleures dispositions d'esprit, pour apprécier sainement mon œuvre ; mais c'est tout comme, et je veux bien n'en tenir aucun compte, puisque dans tous les cas, leurs injures sont de celles qui honorent.

Une chose les a particulièrement amusés dans mes *Causeries*, c'est le *Rire de Dieu* ! Ils ne peuvent s'en taire, et chaque fois qu'ils y pensent, ils sont pris d'un fou rire. C'est à qui ricanera le plus fort, et ici, je puis assigner le premier rang à M. Buies. Car le rire de M. Fréchette est plus guindé et en dépit de ses efforts de gaité, on voit que notre homme n'est pas calme. On sent le poète profondément blessé dans sa vanité, et qui ne voudrait pas le laisser voir.

Pour être plus plaisant, il a employé la forme ironique ; mais une ironie de quatre colonnes, c'est un peu long et cela finit par ennuyer. Un littérateur comme M. Fréchette ne devrait pas ainsi abuser de la patience du lecteur. Il devrait varier davantage son style, et mêler au moins quelques autres figures à ses ironies. Autrement, au lieu de me blesser comme il en a l'intention, je l'avertis qu'il me fait bailler. Qu'il se relise, et

Digitized by Google

son goût littéraire l'avertira qu'une ironie de cette longueur finit par être très-fade.

Un autre tort de M. Fréchette, c'est de m'appeler monsieur Basile. J'admets que c'est ce qu'il y a de plus spirituel dans son écrit; mais encore faudrait-il ne pas faire de ce sel, une dépense exagérée. Appeler un homme M. Basile, voyez-vous, c'est écrasant, et quand une fois vous avez réussi à lui appliquer ce nom-là, c'est fini, il est coulé; mais si vous le répétez à satiété, votre adversaire s'y habitue et il se relève sans se soucier davantage du nom que vous lui donnez. La première fois, il est probable que le lecteur rit beaucoup, mais la seconde fois, il ne rit qu'un peu, et la troisième fois, pas du tout; cela devient bête.

Donc M. Fréchette n'est pas fort, et sa *Causerie du lundi* est fastidieuse à l'excès. La fameuse *Lanterne* qui était le *nec plus ultra* de la sottise impie, avait quelquefois des pages mieux réussies?

Incapable de comprendre les idées et les doctrines que j'ai soutenues, il a feuilleté mes *Causeries* et mes *Lettres de voyage*, avec des intentions satiriques très-prononcées; il s'est accroché tantôt à un mot, tantôt à une phrase, quelquefois à une pensée qu'il a travestie, et il a jeté tout cela pèle-mèle devant le public, espérant que cet assemblage incohérent servirait toujours sa vengeance.

Il s'est trompé, et son écrit n'est qu'une arme de plus qu'il a mise à ma disposition pour le combattre. Il touche à bien des choses et n'en approfondit aucune. Il manque de nerf, de cohésion et d'unité. Le lecteur qui voudrait l'analyser, ou le résumer, après l'avoir lu, serait bien embarrassé, il n'y trouverait rien.

Ses procédés sont d'ailleurs simples, et ce qui lui manque avant tout, c'est un peu d'honnêteté dans les citations. Parodier mes articles, dénaturer ma pensée, tronquer

Digitized by Google

mes phrases sont les moyens favoris dont il use et abuse.

Cependant il faut répondre ; non pas que l'écrit en lui-même en vaille la peine, mais parce qu'il y a certains lecteurs, qui sont disposés à accepter pour vrais, les écrits qui demeurent sans réponses. J'ai parlé de la forme qui vaut peu de chose, venons au fond qui ne vaut rien.

Il y a dans mes *Causeries*, un chapitre consacré aux Etats-Unis envisagés sous le rapport moral et religieux. Or M. Fréchette m'accuse d'avoir ainsi parlé *des Etats-Unis, sans connaître même le coté élémentaire de mon sujet*, et il en trouve la preuve dans mes *Lettres de voyage*. " M. Basile a eu la bonhomie d'avouer que Pittsburg l'a " étonné, parce qu'il ne le savait pas une si grande ville, " et qu'il ne connait pas assez l'histoire de Washington " pour le juger. Donc il ne savait pas le coté élémen-" taire des sujets qu'il traite. " Cette conclusion me semble un tantinet exagérée. Il sera difficile de convaincre le public, que pour parler des mœurs et des croyances américaines, il faille absolument connaître Pittsburg, et savoir que c'est la plus grande ville manufacturière des Etats-Unis. Je croirai malaisément pour ma part, que la morale et la foi religieuse des Etats-Unis soient strictement dépendantes de la grandeur de Pittsburg.

M. Fréchette peut penser le contraire, comme il peut dire que Chicago était la plus grande merveille du monde ; mais tout le monde n'est pas obligé d'être de son avis.

Quant à l'histoire de Washington, je crois la savoir au moins aussi bien que M. Fréchette ; mais je prétends que ce n'est pas la savoir assez pour risquer un jugement.

M. Fréchette, je le sais, a d'autres notions sur la manière de juger les hommes, et il l'a bien prouvé dans

Digitized by Google

ses diatribes contre ses concitoyens. Pour lui, l'histoire n'est pas nécessaire; il n'a pas besoin de connaître ses hommes pour les juger. Il s'embusque au coin d'une rue, dans une ville étrangère, à l'abri des lois de son pays et de la police correctionnelle, et il jette à la face de ses illustres compatriotes toutes les injures les plus viles, les plus grossières, les plus honteuses qui puissent sortir d'un cœur enfiellé :

> Arrière, scélérats ! arrière, ignoble engeance.
> Brigands de bas étage et fourbes de haut rang !
> ....
> Va nu-pieds de l'honneur, héros de guet-apens,
> Hardis coquins, obscures filous, puissants corsaires,
> Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires.
> Bandits, voyous et sacripants !
>
> On voit dans le repaire où tout cela pullule
> Le ban, l'arrière-ban de toute la crapule ;
> Ils ont pour les trouver feuilleté les écrous,
> Vidé les lupanars, sondé chaque tanière
> Et plongé dans tous les égouts.
> ....
> Ces pieuvres, ces chacals, ces vampires livides,
> Ces monstres devant qui pâlirait Barabas.

J'en passe et des meilleurs. Et c'est ainsi que M. Fréchette apprécie nos hommes publics. Combien j'ai lieu de me féliciter, qu'il ne m'ait pas encore appelé *bandit*, *voyou*, ou *sacripant* ! mais pour peu que la polémique dure, je m'attends que cela viendra.

On comprend que ce n'est pas ainsi que je voulais juger Washington, et comme il n'était pas mon compatriote, je ne me trouvais pas obligé, comme M. Fréchette, de traîner son nom dans la boue. Je voulais en faire un portrait digne de son nom et de sa réputation, et il fallait pour cela, des connaissances plus étendues que n'en

Digitized by Google

a M. Fréchette, non pas sur les événements de sa vie que tout le monde connait, mais sur ses écrits que beaucoup de gens ignorent. Mais personne ne croira avec M. Fréchette que cette lacune dans mes connaissances, sur les écrits de Washington, me rendait inhabile à juger le côté moral et religieux des Etats-Unis.

En vérité, M. Fréchette a eu bien tort d'appeler au public du jugement que j'ai porté sur ses vers. Au dire d'un excellent poête de ses amis, et d'un grand nombre de personnes auxquelles j'en ai parlé, j'ai montré beaucoup trop d'indulgence à son égard. J'ai trop loué ses rimes, trop vanté sa faconde. Une vieille amitié était mon excuse, et je savais combien l'épiderme du poête était sensible. Je voulais le ménager, parceque je voulais lui être utile. Je ne me suis aperçu de mon erreur qu'en recevant sa *belle lettre* de Chicago. *Sa causerie du lundi* achève de me le montrer sous son vrai jour. Aussi, n'ai-je pas fini d'en parler.

A. B. ROUTHIER.

NOUVEAU-MONDE 30 NOV. 1871.

Il y a dans mes *Causeries du dimanche* deux chapitres intitulés : *le Rire des hommes et le Rire de Dieu*. Dans le premier, je représente la France et particulièrement Paris, se moquant de tout, réduisant tout en quolibets et en *lazzis*, riant des lois, riant de l'homme et riant de Dieu, et je soutiens que ce rire grivois et impie est une des causes de la décadence de la France.

Dans le second, j'explique comment Dieu à son tour s'est moqué des hommes, comment il a ri des moqueurs,

Digitized by Google

et en particulier de cette pauvre France, qui a vu réaliser en quelques mois toutes les choses qu'elle appelait des impossibilités. Il suffira pour le lecteur de relire ces deux chapitres, pour constater combien ils sont vrais dans toutes leurs parties.

Mais M. Buies et M. Fréchette ne peuvent admettre une semblable thèse qui exclut le naturalisme, et qui mêle la providence aux événements de ce monde. Ils la trouvent absurde dans la forme comme dans le fond, dans l'expression comme dans l'idée, et c'est là que M. Fréchette copie M. Buies, faute de pouvoir trouver mieux.

L'un dit que j'ai *vu rire* Dieu, et ce seul mot produit chez lui une désopilation de la rate, inquiétante pour sa santé. Il n'est guère possible de se pâmer ainsi impunément.

L'autre déclare que *j'ai entendu le ricanement de Dieu dans les nuages*, et il ricane à sa façon, qui n'est pas gaie. Ils ne peuvent s'imaginer, qu'un homme sensé emploie une expression pareille : *le Rire de Dieu.* Cela ne s'est jamais vu ni entendu ; cela ne se verra jamais. Pauvres gens !

Je suis pourtant convaincu, qu'ils ont eux-mêmes employé cette expression bien des fois dans leur vie. Dans la sincérité de leurs désillusions, ne se sont-ils pas avoué souvent, que Dieu *riait* bien de leurs projets et de leurs rêves ? Et s'ils ouvraient seulement l'écriture Sainte, ces pauvres phraseurs y trouveraient presque à chaque page, que Dieu *rit* des vains projets des hommes et des peuples. Ils verraient que le chapitre de mes *Causeries*, dont ils se moquent, n'est que le développement de ces deux passages des Proverbes : " Moi je *rirai* " à mon tour de votre ruine, je *secouerai la tête* au jour

Digitized by Google

" de votre terreur, quand la ruine fondra sur vous " comme la tempête..." Le Seigneur rira des moqueurs.

Mais M. Fréchette n'a pas l'idée de ces choses, et pour lui, rien n'est plus simple que d'expliquer les malheurs de la France : " ils sont dûs au défaut d'organisation " militaire, et à l'impéritie de Napoléon III. " C'est simple comme bonjour et savant comme......l'étonnant M. Buies. En effet, l'impéritie de Napoléon III, et le défaut d'organisation expliquent tout, et je n'y avais pas pensé. La capitulation de Sédan, celle de Metz, celle de Paris, la Commune, le pétrole et la suite, peuvent paraître extraordinaires au premier abord et pour le vulgaire seulement; mais quand on y songe un peu, et qu'on se représente l'impéritie de Napoléon III, et le défaut d'organisation, tout s'éclaircit. La commune et le pétrole deviennent aussi lumineux que l'incendie de Paris. La providence n'y paraît pas le moins du monde, et ceux qui prétendent l'y avoir vue sont des menteurs.

La fatalité y était peut-être, et si je ne me trompe, c'est Victor Hugo qui l'a vue en personne conduisant les Prussiens par la main; mais la providence, nenni! Ce n'est pas moi qui affirmerai l'avoir vue.

Il parait qu'elle n'était pas à Chicago. Car M. Fréchette nous dit que l'incendie de cette ville est *un cataclysme presque sans parallèle dans les annales de la fatalité.* Fatalité! Comme ce mot sonne bien mieux que celui de Providence! Victor Hugo affectionne surtout le mot grec: Ananké! et pour lui tout est là.

Voyons, poête, parlons sérieusement. Niez-vous le surnaturel? Je ne puis pas le croire; et si vous ne le niez pas, pourquoi voulez-vous tout expliquer par les causes naturelles? Que signifie ce besoin de vous moquer quand on parle de providence et de châtiment?

Digitized by Google

Quelle est cette manie de nier les fautes de la France, et de fermer obstinément les yeux quand Dieu la châtie d'une manière si visible ?

Supposons que vos causes naturelles expliquent tout parfaitement, ne savez-vous pas qu'elles ne sont que les effets d'autres causes de l'ordre surnaturel, et que pour faire disparaître ces effets, il faut supprimer les causes premières ? L'impéritie de Napoléon, et le défaut d'organisation ne sont pas véritablement des causes ; ce sont des moyens dont Dieu s'est servi pour punir la nation française. Comment se fait-il que la France ait cru si longtemps à l'habilité de Napoléon, et qu'elle se soit crue organisée quand elle ne l'était pas ? Comment se fait-il que ses hommes d'Etat aient commis tant de fautes, que ses généraux aient essuyé tant de défaites ? Comment expliquez-vous l'aveuglement de cette nation, qui, même après Sédan, même après la chute de Metz, se croyait encore forte, et jurait de ne céder ni un pouce de son territoire, ni une pierre de ses forteresses ? Comment se fait-il qu'après avoir disputé Paris aux Prussiens, il ait fallu le conquérir sur les communeux et l'arracher au pétrole ?

Ah ! vous avez beau dire, tous ces événements ont leurs causes premières, ailleurs que dans le défaut d'organisation et dans l'inhabilité impériale. Pour les expliquer, il faut se rappeler ces paroles de Bossuet : " quand " le Seigneur veut punir une nation, il répand l'esprit " de vertige dans ses conseils, il l'abandonne à ses igno- " rances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par " elle-même. "

Admettez cette intervention divine, et tout s'explique sans effort. Nonseulement tout s'explique de cette manière, mais si la Erance n'accepte pas cett explication, ses malheurs ne sont pas finis. Si elle refusait

Digitized by Google

d'admettre le châtiment, c'est qu'elle ne connaîtrait pas ses vices, et dès lors comment les corrigerait-elle?

Mais il y a lieu d'espérer qu'elle ouvrira les yeux, et qu'elle confessera ses fautes. Ses journaux religieux, et ses plus illustres évêques l'ont déjà fait; ils ont reconnu l'expiation, et c'est dans l'ordre moral qu'ils ont montré les fautes. Ce n'est pas l'impéritie de Napoléon III, ni le défaut d'organisation qu'ils ont accusés, mais l'impiété, l'immoralité et la légèreté d'esprit du peuple français.

Le *Siècle* lui-même, a confessé la décadence intellectuelle et morale de sa nation, et l'une des causes qu'il a assignées à cette déchéance, c'est précisément *le bel esprit*, c'est-à-dire ce que j'ai appelé *le Rire des hommes*. " C'est l'esprit boulevardier qui a perdu la France, dit " le Siècle, cet esprit qui se compose pour les neuf dix- " ièmes de calembours, de jeux de mots, de scepticisme, " et pour ce dixième restant, de forfanterie et de men- " songes ridicules. " Je vous cite le *Siècle* parcequ'il est en crédit chez vous; et si je savais qu'un homme de votre importance ne se moquerait pas trop d'un Rev. Père qui porte le nom bizarre de Caussette, et dont le nom de baptême pourrait bien être *Basile*, je vous le citerais aussi, mais vous auriez trop de joie.....

Pourtant, comme je n'écris pas pour vous, mais pour le public, je vais en citer quelques lignes. Le R. P. Caussette est l'auteur de deux volumes d'apologétique, et d'un troisième volume intitulé: *Dieu et les malheurs de la France.* C'est un penseur et un excellent écrivain.

Il va sans dire qu'en recherchant les causes des malheurs de la France, il n'accuse ni l'impéritie de Napoléon ni le défaut d'organisation. Il regarde plus haut et plus loin, et c'est dans l'ordre moral qu'il trouve les causes des malheurs de sa patrie. Or la décadence

Digitized by Google

de l'esprit par la frivolité est une de celles qu'il dénonce, et il n'oublie pas d'accuser le Vaudeville, la chronique et le journal amusant, qui ne cherchent qu'à faire rire et qui n'instruisent pas.

" Les aigles, dit-il, sont aussi devenus des oiseaux " moqueurs, la pointe a remplacé le bon sens, et le bon " sens lui-même a été sifflé ..... Nous avons mieux " aimé devenir les charmeurs de l'Europe plutôt que " d'en rester les arbitres....... Convenons que bon " nombre des chefs ont fait la guerre en héros du *Chari-* " *vari* plutôt qu'en disciples de Vauban .....&c. "

Je pourrais multiplier les citations, mais à quoi bon. M. Fréchette va me répondre en m'appelant M. Basile, et ce sera victorieux. Lui qui sait son Victor Hugo sur le bout de ses doigts, lui qui est un fulgurant de la plus belle venue, et l'un des virtuoses les plus applaudis du boulevard, il va me j'eter à la tête ce vers d'Hernani :

Avec ce nom fatal tu n'en as pas fini et il faudra bien que je me rende.

Hélas ! mon nom a cela de commode qu'il sert d'esprit à ceux qui n'en ont pas, et si M. Fréchette l'avait inséré dans " mes Loisirs " le public n'aurait pas si vite oublié ces vers sonores. Mais allons toujours, et signons-le bravement ce nom que la *Fatalité* (ananké !) a voulu que je porte.

A. B. ROUTHIER.

Digitized by Google

Mon cher monsieur Basile,

Je ne prévoyais pas vraiment que ma lettre vous exaspérerait à ce point. En lisant votre article dans le *Nouveau-Monde*, il ma semblé vous entendre moduler, sur tous les tons de la gamme, cette ritournelle si pleine d'harmonie imitative :

Ça m'agace, gace, gace !
Ça m'agace au superlatif !

Vous trépignez, vous pestez, vous grincez des dents, vous perdez votre sang-froid. Aussi, pauvre monsieur Basile, quel gâchis vous faites ! De l'aveu même de vos rares amis, votre lettre est d'une faiblesse désespérante. Pas une raison, pas un argument, pas une idée. Rien que des insinuations, des faux-fuyants de maladroites excuses et des injures grossières ; le tout fricassé dans un style empâté, mal cuit, mal digéré. Franchement, monsieur Basile, à vous voir attaquer tout le monde de si grande gaieté de cœur, je vous aurais supposé plus fort à la riposte. Convenez-en, vous êtes éreinté.

N'allez pas vous livrer au désespoir, cependant ! Ne faut-il pas que le *Rire des hommes* ait son tour ? Ce rire vous ennuie, je le conçois ; mais il faut en prendre son parti ; endurez-lo ; c'est une bonne occasion pour vous de faire preuve de patience évangélique. Et puis, le triomphe des méchants n'a qu'un temps. Vous le savez bien, vous qui avez inventé le *Rire de Dieu* ; bien que vous ajoutiez, avec assez d'irrévérence, ce me semble, que le *rire est le père de tous les vices*. Avouez que le bon Dieu doit être assez peu flatté de la remarque.

Mais trêve de badinage ; mes ironies vous donnent sur les nerfs, et je veux bien, pour vous être agréable,

Digitized by Google

user le moins possible de toute figure de rhétorique qui partagerait avec moi le malheur de vous déplaire.

Soyons donc sérieux, puisque vous le désirez, monsieur Basile; seulement je vous avertis que vous n'y gagnez rien.

Si vos attaques n'avaient été dirigées que contre moi personnellement, monsieur Basile, il est probable que je les aurais trop dédaignées pour en faire un sujet de discussion publique. Mais nous savons qu'il existe depuis longtemps, dans ce pays, une certaine école. maintenant peu nombreuse heureusement, qui a la prétention de se faire, suivant votre expression, *bâtonniste devant l'arche d'alliance ;* qui croit avoir le monopole exclusif de l'honêteté et des bons principes; qui accapare le bon Dieu et les choses saintes pour elle seule, et qui s'arroge audacieusement le droit de jeter hors de l'Eglise tous ceux qui ne pensent pas comme elle en politique.

Cette école a pour condition d'existence de dénicher une hérésie au moins une fois par mois ; et pour cela elle furète partout. On n'a presque pas l'idée de ce que ses mouchards sont capables de faire. Ils iront jusqu'à se glisser dans votre hôtel, à l'heure du dîner, si vous êtes en voyage ; et, le lendemain, le public lira avec stupéfaction sur le *Courrier de Saint-Hyacinthe* ou le *Messager de Joliette*, par exemple, que vous avez mangé du bifteck un vendredi !

Si je dis vous, c'est une manière de m'exprimer, car la viande le vendredi, la contrebande du vin de messe, et les baignades de la Gatineau, deviennent œuvres pies, pourvu qu'on appartienne à la benoite phalange.

Il y a un infâme calcul là-dessous.

Nous vivons dans un pays profondément catholique, et où, par conséquent, les accusations d'impiété et d'irréligion font toujours un grand effet sur les masses.

Digitized by Google

Or, sitôt que, dans cette école, on a quelque petite jalousie de métier à satisfaire, quelque petite vengeance personnelle à contenter, quelque adversaire à renverser afin de se hisser à sa place, le truc est bientôt trouvé ; on prend le prétexte d'une *causerie du dimanche*, d'une critique littéraire de n'importe quoi, et, l'échine dévotement courbée, la figure béate, le miel sur les lèvres, la plume trempée dans le fiel, on vous décoche quelque bonne accusation d'impiété, ou bien l'on souffle dans le public quelque insinuation traîtresse au même effet, et, si la victime n'est pas de ceux qui ont l'habitude de monter sur les toits pour faire leurs actes de vertus théologales, enfoncée, démolie, clouée !

Cette tactique a double avantage : celui de couler adroitement à fond ceux qui vous portent ombrage, et de se bien poser auprès de certain clergé, ce qui, en temps d'élection, ne nuit pas, comme vous savez, monsieur Basile.

Dans ces derniers temps, cette école a porté l'audace jusqu'à ses plus extrêmes limites. N'a-t-elle pas dénoncé l'université Laval comme un foyer de gallicanisme, erreur qui, suivant vous, monsieur Basile, *prend sa source dans cette grande hérésie des temps modernes, le Naturalisme?* N'a-t-elle pas dirigé ses attaques contre l'archevêque de Québec lui-même ? Bref, elle tenterait de déloger les saints du paradis, pour peu que l'entreprise dût lui rapporter quelque chose.

C'est à cette école dont vous êtes l'un des adeptes les plus roués, monsieur Basile, que je réponds au nom de tout un parti politique, que vous enveloppez dans votre haine aveugle, et que vous avez voulu atteindre indirectement dans ma personne.

Dans ma dernière lettre, je vous accordais un certain fonds de bonne foi ; malheureusement pour vous, votre

Digitized by Google

réponse n'est pas de nature à confirmer ce reste de bonne opinion que j'avais d'un ancien ami.

La persistance que vous mettez à accoler mon nom à certains écrits auxquels vous *savez* que je n'ai jamais pris part, donne la mesure de votre honnêteté, au moins dans la discussion. On ne me fera jamais croire que vous vous imaginez sérieusement servir les intérêts de l'Eglise, en vous efforçant ainsi, tantôt par affirmation directe, tantôt par quelque perfide insinuation, de noircir vos adversaires, et de les montrer comme des ennemis invétérés de la religion et de ses ministres.

Quel métier est cela, monsieur Basile? Si je vous adressais ici quelques uns de ces gros mots *que notre siècle efféminé appelle violents, et dont le Christ s'est servi tant de fois*, comme vous dites,—race de vipères, par exemple,—ne l'auriez-vous pas un peu mérité? De quel droit scrutez-vous ma conscience? Qui vous a fait juge de mes sentiments religieux? De quelle autorité me rejetez-vous du giron de l'Eglise? Prétendriez-vous que je dois vous porter chaque mois un certificat de confession, par hasard? Pour Dieu, mon cher monsieur Basile, mêlez-vous donc de vos affaires!

Le *Journal des Trois-Rivières*, pour prouver que vous avez eu raison de me vilipender, cite les lettres d'approbation que vous avez obtenues de certains évêques. Je me permettrai de lui dire que cela ne prouve rien. Ni Mgr de Montréal, ni Mgr de Birtha n'ont pu avoir l'intention de confirmer les réflexions gratuites que vous faites si dévotement sur mon compte dans vos *Causeries*; et leurs Grandeurs, auraient-elles eu cette intention, que je serais justifiable de récuser leur témoignage dans une affaire dont les faits, s'il y en a, sont nécessairement en dehors de leur connaissance. Un évêque, pas plus qu'aucune autre personne n'a le droit de taxer quelqu'un

Digitized by Google

d'irréligion, sans appuyer son jugement sur les écrits, les paroles ou les actes de la partie incriminée.

Et puis, ne vous faites pas illusion là-dessus, monsieur Basile; la masse du clergé intelligent répudie aujourd'hui votre école. Vous avez trop forcé la note; vous avez été maladroits à force d'être zélés; vous êtes devenus importuns à force d'être officieux. On s'est enfin aperçu que toute cette belle ferveur, dont vous faites profession, n'est qu'un subterfuge qui sert à cacher les motifs qui vous font agir. Et, comme les hautes autorités du diocèse sont de l'opinion du pape Innocent III, qui disait:—*Falsitas sub velamine sanctitatis tolerari non debet*,—elles vous ont déjà désavoués par leurs écrits et par leurs actes. Elles ont noblement tendu la main à des hommes que vous aviez diffamés,—je parle toujours de votre école,—et que vous dénonciez chaque jour comme des ennemis de l'Eglise et de l'ordre social. Elles ont très significativement invité à prendre la parole dans une grande démonstration religieuse, des orateurs dont l'un était, tout dernièrement encore, traité, par votre organe québecquois, comme un renégat de la pire espèce, comme un socialiste dangereux qu'il fallait museler à tout prix...

Ah! monsieur Basile, prenez-en votre parti: vous avez beau jurer, maugréer, montrer vos canines, le règne de l'hypocrisie a fait son temps. Les jours sont passés où tout un parti politique était pour ainsi dire mis hors la loi, et voué à l'animadversion publique, pour le seul crime de différer d'opinion avec les hommes qui vous soudoient. On a compris que Mgr Cœur avait raison en disant: "Le vrai chrétien doit savoir aimer même ceux qui ne pensent pas comme lui."

Ce généreux esprit de conciliation ne vous a pas échappé, monsieur Basile; et c'est là surtout ce qui

Digitized by Google

vous enrage. Vous exploitiez une riche veine, et voilà que tout à coup le terrain manque sous vos pieds. On vous coupe les vivres, ni plus ni moins. Qu'allez-vous faire maintenant aux élections prochaines, si vous n'avez plus de prétexte pour représenter M. Pelletier, comme un rouge, un communiste, un *démolisseur de colonnes*, un assassin de l'archevêque de Paris, un commissaire de Satan, et, par contre, de vous comparer modestement à Mgr Affre mourant sur les barricades? Vous êtes tout bonnement flambé! vos dernières chances de succès s'en vont. Vous l'avez compris, et voilà pourquoi vous vous donnez tant de mal pour prouver que Mgr l'archevêque de Québec, en traitant les libéraux comme des catholiques, a agi comme une oie; que l'opposition bas-canadienne ne veut que deux choses, renverser l'Eglise, et saper les bases de la société, pour satisfaire des instincts destructeurs, et qu'il n'y a qu'une bonne excommunication en masse qui puisse sauver l'ordre public et la religion menacés.

Mais, monsieur Basile, dans le cas même où vous auriez raison de nous attribuer tant de noirceur d'âme, pourquoi toutes ces injures, toutes ces acrimonies, tout ce fiel? Ne serait-il pas plus chrétien de suivre les conseils tout évangéliques du digne évêque du Bellai, qui disait :—

" Mes frères, vivons tous en paix; aimons même ceux qui s'égarent, et sachons vivre avec eux en harmonie, afin de les ramener par la charité. "

Mgr Maret a dit quelque part :—" Ce sont nos injustices, nos colères et nos amertumes qui éloignent de la vérité des âmes faites pour s'élever jusqu'à elle. "

Voilà de nobles paroles que vous devriez peser consciencieusement, monsieur Basile; et, si votre zèle pour le salut des âmes est sincère, peut-être auraient-elles

Digitized by Google

pour effet de vous faire modifier considérablement votre manière d'agir vis-à-vis de vos frères.

Mais non, mettant de côté ce conseil de saint François de Sales: " Point de sévérité; reprenez toujours en toute sorte de patience," et ces belles paroles de saint Jean Chrysostôme: " Le langage de la vérité doit être calme et indulgent," vous ambitionnez de jouer au Canada le rôle que M. Veuillot s'est arrogé en Europe : celui, comme vous dites, *d'éloigner de l'archc les profanateurs à coups de fouet et de bâton.*

Il me semble, monsieur Basile, que ce n'est pas là la morale que le Sauveur enseigne dans sa parabole du Bon Pasteur, qui cherche ses brebis égarées et les ramène doucement au bercail. Jésus-Christ, mon cher monsieur Basile, n'a pris le fouet qu'une seule fois dans sa vie, lui, et c'était pour chasser les marchands du temple, c'est-à-dire ceux qui, comme votre école, se servent du sanctuaire pour faire de l'agiotage politique, et satisfaire leurs ambitions mondaines.

Réfléchissez bien à cela, monsieur Basile; et puisque nous en sommes à parler de l'évangile, je vous rappellerai ce que vous oubliez trop souvent, si vous l'avez jamais su, que saint Luc a écrit quelque part :—" Ne jugez pas autrui si vous ne voulez pas être jugé vous-même. " Je soumettrai aussi à vos dévotes méditations ce que Jésus disait du pharisien hypocrite qui se tenait debout dans le devant du temple, et les paroles que saint Mathieu adressait à " ceux qui aiment les sièges élevés dans les synagogues, et qui veulent être appelés Rabbi. "

Vous êtes fort sur les faux-fuyants, monsieur Basile. Vous essayez de déplacer la question en citant certains vers où j'ai stigmatisé la conduite de nos hommes d'Etat infidèles à leur mission ; et, pour rejeter sur moi la res-

Digitized by Google

ponsabilité de l'agression, je suppose, vous avez l'air de prendre cela comme vous étant adressé. Je proteste, monsieur Basile, que telle n'a pas été mon intention ; en écrivant cela, je ne pensais guère à vous, je vous l'affirme. Mais si vous trouvez que le bonnet vous convient, c'est votre affaire.

Tandis que vous étiez en frais, vous auriez pu citer aussi mes vers à l'adresse des *histrions sacrilèges qui tendent des pièges aux croyances du peuple, et dressent leurs tréteaux jusques à l'ombre des autels ;* ou bien encore les strophes où je dis un mot de ceux qui donnent à leurs comédies politiques le *sanctuaire pour décor*, et jettent dans le même plateau de la balance *la loyauté du prêtre avec le baiser de Judas.* Puisqu'il vous fallait absolument un bonnet, celui-là vous aurait encore mieux coiffé, monsieur Basile.

Tenez, mon ami, acceptez un conseil ; mettez votre religion un peu mieux en pratique, et inquiétez vous un peu moins de la manière dont les autres remplissent leurs devoirs religieux. Nous en serons mieux, et vous n'en serez pas pire. La religion bien comprise est trop belle et trop sainte, pour qu'on doive la mettre ainsi à toutes les sauces, et s'en faire un instrument à satisfaire ses petites passions. Au lieu de faire aimer l'Eglise, vous la feriez détester, si l'on ne connaissait mieux cette divine doctrine prêchée par celui qui disait à ses disciples : " Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur. "

Encore un mot, monsieur Basile.

Vous dites : " M. Fréchette a beau protester qu'il ne " m'en veut aucunement, et que mes critiques ne lui ont " pas déplu le moins du monde, il ne doit pas avoir " oublié la lettre d'injures qu'il m'écrivait de Chicago, " après la publication de mes articles. "

Digitized by Google

Eh bien, monsieur Basile, je vous défie de montrer une seule ligne de ma part où je me plaigne de vos appréciations littéraires. Si je vous ai écrit de Chicago, ce n'a dû être que pour vous faire remarquer que vous crachiez naïvement en l'air en m'accusant de *lâcheté*, parce que je ne m'étais pas enrôlé dans les zouaves pontificaux, et pour vous souffler à l'oreille que de semblables mots peuvent devenir malsains dans la bouche de ceux qui les adressent à des gens qui ne demeurent pas à quatre cents lieues de distance. Vous avez prouvé depuis que vous m'aviez fort bien compris, monsieur Basile.

Je terminerai, pour cette fois, en vous priant de ne plus mettre entre guillemets des phrases de votre crû, afin de me les attribuer. Vous sentez que je ne tiens pas absolument à signer vos œuvres.

Vous dites que vous n'avez pas fini. A bientôt donc, monsieur Basile ! Si vous n'êtes pas satisfait, il y a encore du bois vert.

Votre serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

LUNDI, 27 novembre 1871.

MON CHER MONSIEUR BASILE.

Vous avez la nature du lièvre. Vous faites des sauts, des enjambées, des voltes-faces ; le diable en personne vous suivrait à peine à la piste. Vous êtes ingambe, monsieur Basile ; et c'est une nouvelle qualité que j'ajoute à toutes celles pour lesquelles je vous ai déjà donné crédit.

Digitized by Google

Nom d'un petit chien, quelle souplesse! D'un bond vous sautez de Paris à Chicago, de la *Lanterne* au pétrole, du père Caussette à Victor Hugo, de Napoléon III à la providence, des contes de Lafontaine à l'Ecriture sainte .....Et lorsque vous vous croyez hors de portée, vous couronnez tous vos chassés-croisés par une étourdissante cabriole, et, retombant sur vos pattes, vous vous écriez hors d'haleine :

—Croyez-vous au surnaturel, monsieur Fréchette?

Comprends pas! Est-ce que vous voudriez savoir ce que je pense de Home et des frères Davenport? Me soupçonneriez-vous d'avoir un faible pour la science du juge Edmonds et du docteur Slade? Tiendriez-vous à connaître mon opinion sur Cagliostro? Ce n'est pas la peine, n'est-ce pas?

D'un autre côté, si c'est une profession de foi dans la providence que vous me demandez, j'aurais bien le droit de vous dire : De quoi vous mêlez-vous? Mais, je veux être bon prince, et, puisque cela vous intéresse, monsieur Basile, je vais en deux mots vous édifier sur ce point.

Je crois en une providence qui récompense la vertu et punit le crime, soit dans ce monde soit dans l'autre; mais je ne crois pas en une providence dont vous tiendriez les ficelles, vous ou aucun de votre école, monsieur Basile.

Je crois en une providence juste et bonne, au-dessus de nos préjugés et de nos misères; mais non pas en une providence de commande, qui serait l'instrument des petits ambitieux, et l'humble servante de toutes les hypocrisies, monsieur Basile.

Je reconnais dans la providence le suprême régulateur de l'univers; mais je ne la crois pas complice de vos haines aveugles, de vos ostracismes injustes, de vos fanatiques intolérances, et encore moins de certaines

Digitized by Google

autres petites saletés qui se commettent quelquefois en son nom, monsieur Basile.

Dieu nous préserve d'une providence qui s'appellerait *Basile Routhier !*

Je n'ai nulle objection, par exemple, à voir le doigt de Dieu dans les malheurs qui viennent de fondre sur la France ; mais j'en aurais beaucoup à admettre que Teresa et la *Belle-Hélène* en soient la cause. Vous essayez de prendre la tangente, pour échapper au ridicule de cette assertion, cela se conçoit. Mais, moi, je tiens à vous ramener au point de départ. Faites le lièvre tant que vous voudrez, je vous avertis que je suis bon limier.

C'est votre faute aussi ; pourquoi écrivez-vous de si drôles de choses ? Ah ! monsieur Basile, si le *rire est le père des vices*, comme vous dites, faites pénitence, car l'Evangile dit :—Malheur à celui par qui le scandale arrive !

Il n'est point étonnant du reste, que vous n'aimiez pas cet agréable désopilement de la rate si favorable à la digestion, monsieur Basile ; pour être de bon compte, il faut admettre que le public n'est pas raisonnable, et qu'il en abuse à votre égard.

Mais, de votre coté, ne seriez-vous pas un peu sévère pour ces pauvres rieurs ? Après tout, plusieurs grands saints ont été cités pour leur belle humeur et leurs joyeux propos. Pie IX lui-même est, dit-on, d'une charmante gaieté. Et puis, ne savez-vous pas que les contes de Boccace ont été imprimés à Florence en 1573, avec un beau privilège du pape Grégoire XIII, qui disait qu'en cela, il marchait sur les traces de son glorieux prédécesseur Pie V ? Ne savez-vous pas que les contes de Lafontaine qui, suivant vous, ont attiré la colère divine sur la France, ont été publiés à Lyon, par

Digitized by Google

le célèbre jésuite et écrivain catholique, le père de Colonia? C'est l'abbé de Longuerue qui le dit.

Au reste, moi, monsieur Basile, j'aime à rire; et si vous tenez absolument à me corriger de ce défaut, commencez par ne plus écrire. Jusque-là, je me tiens les côtes, c'est plus fort que moi.

Mais revenons à la providence.

Vous êtes scandalisé, monsieur Basile, de ce que j'aie employé le mot de *fatalité* au sujet du désastre de Chicago. Encore une hérésie!...Ma foi, monsieur Basile, libre à vous de voir des châtiments dans toutes les calamités qui arrivent ici-bas; pour moi, je crois qu'il nous serait téméraire de vouloir sonder tous les mystères de la providence, et d'assigner à son action le cercle étroit de nos préjugés et de nos passions. Et puis, monsieur Basile, si tous les malheurs qui nous frappent devaient donner la mesure de nos iniquités, il faudrait d'abord admettre que notre pauvre Saint-Roch pourrait rendre des points à Sodome et Gomorrhe. Et le séminaire de Québec! Et notre couvent des sœurs de la charité! n'ont-ils pas été incendiés, chacun trois fois au moins?...

Allons donc, monsieur Basile, vous voyez bien que vous êtes fou!

Tenez, vous n'avez pas été, que je sache, chargé d'interpréter les décrets de la providence; le Très-Haut ne vous a pas nommé son agent général; les enseignements qui ressortent des grands événements qui se passent sous nos yeux, n'ont pas besoin de votre éloquence pour porter leurs fruits. Laissez faire le bon Dieu; il entend son métier; et, s'il est de mon goût, il doit détester les officieux. Avec cela, qu'en voulant toucher à tout, vous gâtez les meilleurs plats. Ouvrez l'Ecriture, et vous

Digitized by Google

trouverez cette consolante parole :— Dieu châtie ceux qu'il aime !

Maintenant, monsieur Basile, à mon tour ! Vous me permettrez bien de vous poser quelques petites questions, n'est-ce pas ? J'aimerais, moi aussi, à connaître votre opinion touchant la somme de surnaturel qui doit entrer dans certaines choses d'ici-bas.

Par exemple, dites-moi, monsieur Basile, faut-il voir le doigt de Dieu dans la lettre anonyme, remplie d'injures que M. l'abbé Patry, curé de Saint-Pascal, a reçue de Kamouraska, pendant votre élection, de la part d'un certain saint homme que vous connaissez bien ?...

Y a-t-il eu intervention directe de la providence dans la distribution de faux billets de banque, qui s'est faite sur une si grande échelle, à la même époque, dans le comté de Kamouraska, par l'entremise de vos agents électoraux ?...

Y avait-il du surnaturel dans les peintures à fresques rien moins qu'odoriférantes, dont on a si souvent badigeonné vos dieux lares à la barbe de votre immense popularité ?...

Pour ma part, j'ai peine à voir, dans ce dernier fait surtout, autre chose qu'un acte purement humain.

Quoiqu'il en soit, en attendant que vous nous exposiez votre manière de voir et de sentir ces choses, je vous parlerai à mon tour, de ce que les gens sensés regardent comme la cause la plus directe de ce que vous appellez la décadence du peuple français. Vous y mettez trois colonnes ; quelques lignes me suffiront.

Ecoutez bien, monsieur Basile. Quand on voit la plus belle nation du monde à plat ventre, pendant dix-huit ans, devant un aventurier de l'espèce de Napoléon III, on n'est plus étonné de la voir sans force et sans

Digitized by Google

énergie, au jour de l'épreuve. Ce sont ceux qui se sont inclinés devant le parjure; ceux qui ont donné le titre d'homme providentiel à un conspirateur sans vergogne; ceux qui, comme vous, monsieur Basile, ont trouvé le mot de *malheureuse entreprise* pour pallier le crime de Boulogne-sur-Mer; ceux qui ont appelé sauveur de la patrie, l'égorgeur du deux décembre; ceux qui se sont agenouillés devant tous les attentats à la morale publique; ceux qui ont adoré le succès aux mains teintes de sang, que nous devons tenir responsables de la démoralisation qui a envahi la France, pendant ces dernières années! Vous parlez de révolution; mais vous avez sanctionné et acclamé la plus hideuse de toutes les révolutions, à l'avènement de l'ancien carbonaro des Romagnes. Et, encore aujourd'hui, que la pauvre France épuisée essaie de se relever en inaugurant un régime d'ordre et d'honnêteté, votre M. Veuillot soulève les esprits contre le gouvernement établi, et prêche la révolution en faveur d'une dynastie à jamais jugée et condamnée. La révolution qui met un monarque sur le trône, est-elle plus légitime, que celle qui fonde une république? Pour Dieu, monsieur Basile, comprenez-vous donc vous-même!

Mais il est inutile de traiter ces questions-là avec vous; vous n'y entendez rien, et vous ne voulez rien y entendre. Vous n'avez qu'un principe, l'intérêt; qu'un désir, arriver. Pour votre école, la morale, la sincérité, le patriotisme, les convictions, niaiseries que tout cela!

Le succès, voilà le grand but. A vos yeux, celui qui conserve encore quelque croyance au fond du cœur, pour qui la vertu civique n'est pas un vain mot, est un imbécile, une tête chaude, un écervelé, un exalté qui n'a pas assez de jugement pour choisir le parti politique qui saura le pousser. Monsieur Basile, avec

Digitized by Google

ces principes-là, on va tout droit où la France en est rendue aujourd'hui...

Mais assez sur ce sujet. Nous parlions tout à l'heure de vos évolutions chorégraphiques, je constate qu'il y a surtout un point où vous aimez tout particulièrement à revenir gambader. Ce sont mes *Loisirs*. Pauvre petit livre, il n'a jamais tant fait parler de lui. Je croyais ce péché de jeunesse enterré pour toujours dans la poudre de l'oubli, et voilà que vous le réveillez à tout propos, pour en faire les appréciations les plus multicolores qui aient jamais accueilli nouvelle publication. Un jour, ce petit volume est très-passable, ma foi! *inépuisable fécondité, richesse de couleur merveilleuse, expression toujours riche, vers presque toujours beau, vol parfois majestueux, quelquefois sublime, le plus souvent plein de grâce et d'harmonie, tours de force étonnants, pages admirables, chants d'une rare beauté, un vrai poète, etc., etc.* Un peu plus tard, vous vous accusez d'avoir été partial; vous regrettez bien tous ces compliments, et vous avouez ingénuement avoir été mauvais juge. Enfin, dans votre dernier article, mes *Loisirs*, ne valent plus rien du tout; ce ne sont plus que des vers *sonores*, et il m'aurait fallu y introduire le nom de Basile, pour y mettre un peu d'esprit. Mauvais moyen, monsieur Basile; ceux qui vous ont baptisé reconnaissent aujourd'hui sa complète inefficacité sous ce rapport.

Quant à mon petit volume, je vous l'admets une fois pour toutes, monsieur Basile, ça ne vaut rien; et vous auriez pu vous épargner toute cette dégringolade pour en arriver à être parfaitement de mon avis là-dessus. En rebâchant toujours la même rengaîne, vous finissez par vous contredire, et vous découvrez inutilement vos ficelles. Un peu plus d'habileté, parbleu! ou vous me forcerez de ne plus discuter avec vous.

Digitized by Google

Et puis, vous n'avez aucun ménagement pour vos lecteurs. Vous nous conseillez de relire vos chapitres sur le *Rire des hommes* et le *Rire de Dieu* ! Décidément vous voulez nous assassiner, monsieur Basile.

Et dire que vous citez le *Siècle*, l'organe des libres-penseurs ! Mais vous le lisez donc ! Et ce qui plus est, vous le regardez comme une autorité...Horreur monsieur Basile, horreur !

Cachez mieux vos ficelles, encore une fois.

Je ne vous citerai point le *Siècle*, moi, je ne le lis jamais ; mais je vous mettrai sous les yeux un mot que le grand philosophe catholique Balmès, semble avoir écrit expressément pour votre école :—

" Je suis profondément convaincu, dit-il, qu'on met " en danger les intérêts du catholicisme, toutes les fois " qu'on l'identifie, en faisant son apologie, avec une " cause politique quelconque."

Répondez à cela, monsieur Basile !

Votre serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

LUNDI, 4 DÉCEMBRE 1871.

NOUVEAU-MONDE 6 DEC. 1871.

Je n'ai pas encore fini de répondre à la première lettre de M. Fréchette, et le voilà qui m'en décoche une seconde. Est-ce assez cruel ? Le traitre ! Il sait bien que je n'ai pas comme lui des *loisirs*, que les neuf dixièmes de mon temps sont consacrés à des objets beaucoup plus dignes que lui de m'occuper, et que le

Digitized by Google

dixième restant, n'est pas employé uniquemont à aligner des phrases, mais à penser—chose qu'il n'a pas la peine de faire, lui !

Pourtant s'il calcule là-dessus pour m'échapper, il se trompe. Je suis tenace de ma nature, et je n'ai jamais fait défaut à ceux qui me demandent la faveur de quelques étrivières. Je m'y engage, M. Fréchette; j'en fais la promesse avec Boileau.

C'est de vous, bon monsieur, que je veux bien parler
Vous avez des défauts que je ne puis celer;
Assez et trop longtemps ma lâche complaisaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout
Une fois, en ma vie, il faut vous dire tout.

Mes adversaires, en général, ont peu d'haleine et ils ne vont pas loin. La polémique produit sur leur cerveau le même effet qu'une machine pneumatique. Le vide s'y fait bientôt, et tout-à-coup l'air manque V'lan ! c'est fini.

M. Fréchette fera comme les autres, et déjà il annonce pour se dispenser de répondre, que mes écrits sont *d'une faiblesse désespérante, et ne contiennent pas une raison, pas un argument, pas une idée. Convenez-en, ajoute-t-il, vous êtes éreinté.*

Un peu de patience, s'il vous plait, ô matador ! Sitôt dit n'est pas sitôt fait. Quand vous aurez conduit la polémique pendant trois mois, vous pourrez imprimer cette vantardise, si la chose vous convient ; mais pas maintenant, personne ne vous croira. Comment ! vous m'auriez éreinté d'un seul coup, vous, l'exilé chicagouin, *le giaour errant !* Mais une telle chute serait *sans exemple dans les annales de la fatalité !* Non, ne vous mettez pas cela dans la tête; une si grande présomption la ferait tourner.

Digitized by Google

D'ailleurs, n'est-ce pas un peu contraire aux principes de l'école libérale d'éreinter ainsi les gens ? N'est-ce pas votre école qui reproche sans cesse à Louis Veuillot d'éreinter ses adversaires ? Et vous, modèle de douceur et de charité, vous m'éreintez sans merci du premier coup ? Allons donc, c'est une saillie spirituelle que vous avez daigné vous permettre ; vous n'êtes pas sérieux.

Laissez-moi vivre encore un peu, et causons.

J'observe avec plaisir que si M. Fréchette est sensible à la critique, il ne s'y montre pas toujours indocile ; il tient quelque compte de mes conseils littéraires.

Je me suis moqué jadis du titre absurde de *giaour errant* qu'il se donnait dans la voix d'un *Exilé*, et j'ai constaté à Chicago, qu'en faisant réimprimer cette poésie, M. Fréchette a supprimé le *giaour* et c'est donné le titre moins recherché de *voyageur*. Ce n'est pas encore le vrai mot, mais il n'a pu trouver mieux.

L'autre jour, je lui ai conseillé de changer de ton, en lui représentant qu'il abusait de l'ironie, et qu'une figure de rhétorique ne devait pas avoir une longueur de quatre colonnes. Eh ! bien, il a suivi mon conseil, et sa seconde lettre bourdonne à mon oreille une toute autre chanson. Je n'ai plus affaire à l'homme qui rit, mais à l'homme qui crie. C'est un autre excès, si vous voulez, mais n'importe, cela varie.

Enfin, je lui ai reproché d'abuser un peu de mon nom de baptême, et sa seconde lettre répète un peu moins souvent cette appellation. C'est toujours cela de gagné, mais je veux obtenir d'avantage. Dans son propre intérêt, et au seul point de vue du gout littéraire, M. Fréchette devrait supprimer entièrement cette inconvenante familiarité.

Je n'invoquerai pas, pour l'en convaincre, les principes de la bonne éducation ; il ne les comprendrait pas

Digitized by Google

plus que les questions religieuses. J'en appellerai tout simplement à son goût littéraire, s'il en a. Ne s'aperçoit-il pas qu'en m'appelant ainsi *M. Basile*, avec une persistance ridicule, il descend au rôle du gamin qui insulte un gentilhomme? Non; mais le public s'en aperçoit. Cette seule faute enlève à sa polémique, la gravité et la dignité qui conviennent à un chef de parti. Car M. Fréchette déclare modestement, qu'il écrit *au nom de tout un parti politique*. S'il veut jouer son rôle dignement, et le faire prendre au sérieux, il faut dépouiller ce ton de gamin. Scapin n'a jamais été chef de parti.

A part ces inconvenances de langage, j'observe que M. Fréchette glisse rapidement sur le terrain de l'invective. J'ai déjà averti mes lecteurs, qu'il m'appellerait *bandit*, *voyou ou sacripant*, comme nos ministres, pour peu que la polémique continuât, nous y arrivons. Dans sa première lettre, M. Fréchette me représentait avec un tact littéraire plus que douteux, *brettant et ferraillant pour Jéhovah qui n'en peut mais;* de là, à *bretteurs et coupe-jarrets*, épithètes qu'il adresse à nos ministres, il n'y avait pas loin. Mais dans sa seconde lettre, il m'applique le mot de Jésus aux pharisiens: race de vipères! c'est un terme un peu raide et qui fait présager une suite orageuse.

Néanmoins, j'ai bonne patience, et je me trouve encore singulièrement ménagé, quand je relis ce que M. Fréchette a dit des hommes les plus éminents de son pays. Donc, laissons-le dire et disséquons un peu sa dernière philippique.

M. Fréchette y prend la pose modeste du chef du parti libéral, et il déclare la guerre à toute l'école catholique. Le Nouveau-Monde, le Journal des Trois-Rivières, le Courrier du Canada, le Courrier de Saint

Digitized by Google

Hyacinthe, le Messager de Joliette y reçoivent, tour à tour, quelque ruade du célèbre Pégase, et il s'abrite lui-même avec son école derrière l'université Laval et sa grâce Mgr l'archevêque de Québec. Avec tout cela, il y parle de leurs grandeurs, les évêques de Montréal et de Birtha, de Mgr Cœur, de l'évêque du Bellai, de Mgr Maret, de saint François de Sales, de Saint Jean-Chrysostôme, de saint Luc, de saint Mathieu, de Louis Veuillot, etc., etc. Jusqu'à mon adversaire politique, M. Pelletier, qui se trouve là je ne sais comment, ni à quel propos.

Comment M. Fréchette a-t il pu composer un semblable fatras ? Comment a-t-il pu réunir tous ces différents noms, et tous ces divers sujets, dans l'étroit espace d'une lettre ? C'est une merveille d'incohérence et de divagation. Je dois ajouter, qu'en ce qui me concerne, c'est en outre, un tissu de mensonges et d'insinuations niaises.

Il est faux que j'aie jamais, comme M. Fréchette l'affirme, " montré M. Pelletier comme un communiste, " un démolisseur de colonnes, un assassin de l'arche- " vêque de Paris, un commissaire de Satan." Il est faux " que je me sois jamais comparé à Mgr Affre."

Il est faux que j'aie jamais " voulu démontrer que " Mgr l'archevêque de Québec, en traitant les libéraux " comme des catholiques, n'est qu'une oie." Il est faux que j'aie jamais tenté de " démontrer que " l'opposition bas-canadienne ne veut qu'une chose, " renverser l'Eglise et saper les bases de la société, " etc., etc."

En face de ces dénégations, M. Fréchette qui parle tant de l'honneur, doit savoir ce qui lui reste à faire.

Maintenant, de quel droit M. Fréchette ose-t-il trainer devant le public, le nom de l'archevêque de Québec et

Digitized by Google

celui de l'université Laval?—De quel droit veut-il représenter l'archevêque comme un ami des libéraux? C'est encore une de ces inconvenances et de ces faussetés dont son écrit est encombré; et s'il entendait *les lois de l'honneur* comme *l'Opinion Publique*, il retracterait ces insinuations.

Ces mêmes *lois de l'honneur* l'obligeraient aussi d'expliquer cette phrase obscure et énigmatique:—" La " viande le Vendredi, la contrebande du vin de messe, " et les baignades de la Gatineau deviennent œuvres " pies, pourvu qu'on appartienne à la benoite phalange." Je n'y comprends rien; mais à votre air mystérieux, on pourrait soupçonner qu'il y a là-dessous quelque crime.

Après avoir tenté de démontrer que les libéraux sont les meilleurs gens du monde, M. Fréchette dit:— " mais dans le cas même où nous serions dans l'erreur, " ne serait-il pas plus chrétien de suivre les conseils " évangéliques du digne évêque du Bellai qui disait:— " mes frères, vivons tous en paix; aimons même ceux " qui s'égarent." Et M. Fréchette accumule ensuite les citations, pour prouver que le chrétien doit être patient et charitable.

Certes, le public lui saura gré de cette découverte et de la belle démonstration qu'il résume dans cette parole de saint Luc: " Ne jugez pas autrui si vous ne " voulez pas être jugé vous-même."

Mais il y a pourtant une lacune dans son argumentation. Il a oublié d'illustrer par des exemples, la doctrine qu'il prêche et qu'il défend, comme si quelqu'un la contestait. Je veux combler cette lacune et je trouverai des exemples admirables dans la " Voix d'un Exilé. " On y verra comment M. Fréchette sait mettre en application, les belles doctrines de clémence et de charité qu'il a découvertes dans Mgr Maret, dans saint Fran-

Digitized by Google

çois de Sales, dans saint Jean-Chrysostôme et dans saint Luc. Je prie le lecteur de me suivre avec attention.

M. Fréchette a le malheur de différer d'opinions politiques avec nos ministres; il n'approuve pas leur ligne de conduite, et il veut en informer le public. Alors son cœur de chrétien se rappelle " les conseils " tout évangéliques du digne évêque du Bellai :—mes " frères vivons tous en paix, aimons même ceux qui " s'égarrent; " ceux do saint Chrysostôme qui disait :— " le langage de la vérité doit être calme et indulgent, " et saint Luc : " ne jugez pas autrui, si vous ne voulez " pas être jugé vous-même " et saint Mathieu et saint François de Sales et Mgr Maret, et débordant de clémence, il s'écrie :—

Je les ai vu, ces gueux, honte à l'espèce humaine !
L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haine,
Le parjure à la bouche et le verre à la main,
Erigeant l'infamie et le vol en science,
Pour vendre leur pays, troquer leur conscience
Contre un ignoble parchemin.
Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique
Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cynique
Ils baillonnent la loi pour mieux la violer....
Puis, à table, viveurs ! ici truffe et champagne !
Grisez-vous bien, ô vous que le boulet du bagne
Devrait seul faire chanceler !

Il y a vingt strophes de cette douceur ! Et c'est ainsi qu'on peut différer d'opinion et dire aux gens sa manière de voir, en tenant compte du précepte de saint Jean Chrysostôme : " le langage de la vérité doit être calme " et indulgent. "

Parmi nos ministres il y en a un, auquel M. Fréchette est particulièrement tenu de faire connaître sa pensée.

Digitized by Google

c'est Sir George Etienne Cartier. Entre chefs de parti, il n'est pas facile de toujours s'entendre, et M. Fréchette devait à la vérité une explication. Il ne pouvait pas se dispenser, dans la position qu'il occupe, de dire un peu à Sir George ce qu'il pense de lui. Il ne fallait pourtant *pas le juger, afin de n'être pas jugé lui-même.* Aussi M. Fréchette y a mis des formes. Il n'a pas oublié ses grands principes de charité chrétienne, et prenant sa voix la plus doucereuse, il a dit :—

Mais lui, le chef, qu'est-il, ce vantard hypocrite
Qui porte sans rougir tant d'infamie écrite
Sur son front impudent ? oui, qu'est-il après tout ?
Hargneux quand il se tait, insolent quand il parle
Paillasse à Burlington, déserteur à St. Charles,
Rampant à Londre et gueux partout.

Il a, pour parvenir mis tout à son service ;
Il escompte le vol, il pressure le vice,
Ce vieillard tout suintant de prostitution ;
Pour qu'il puisse à Windsor paraître en bas de soie
Tout, le coffre public et la fille de joie
Sont mis à contribution.

Au revoir, doux exilé.

A. B. Routhier.

Mon cher monsieur Basile.

Ah ! par exemple, vous êtes trop exigeant. J'ai tout fait pour vous être agréable ; j'ai même renoncé aux figures de rhétorique qui n'ont pas l'honneur de vous revenir ; et voilà que vous voulez me priver du plaisir de vous donner le nom si euphonique que, dans un moment de prophétique inspiration, votre parrain a cru

Digitized by Google

le plus propre à désigner votre intéressante individualité. En cela, paraît-il, je me rends coupable d'une *inconvenante familiarité*. Pourtant, monsieur Basile, vous vous autorisez si souvent de notre *vieille amitié*, pour me décocher une foule de petits traits plus ou moins assassins, il me semble que je puis bien m'en prévaloir jusqu'au point de vous appeler par votre petit nom. Et puis, vous l'admettrez, ce nom-là a je ne sais quel cachet particulier; il a comme un parfum, *sui generis ;* enfin il me plaît ! Basile ! cela en dit si long en quelques lettres; cela peint si bien mon homme ! Il est probable que c'est précisément pour cette raison-là, que ce doux nom vous turlupine tant. Alors tant pis, je n'y puis rien. Je me suis prêté jusqu'ici à presque toutes vos petites exigences; mais sur ce point, inutile pour vous d'y revenir si souvent,—je suis inflexible comme un dieu terme.

Donc, Basile tu as été, et Basile tu seras. C'est plus fort que moi.

Vous n'avez pas le droit de vous plaindre, du reste. Il me semble, que je suis accommodant comme pas un. Voyez ! vous m'accusez d'avoir des défauts; je ne le conteste pas; l'*Imitation de Jésus-Christ* nous enseigne qu'il faut se mépriser soi-même. Vous prétendez que j'ai peu ou point d'esprit; je m'en glorifie en songeant que vous appelez les Dupanloup, les Thiers, les Favre, les Simon, les Pelletan, les Picard, *des phraseurs sans science véritable*. Vous insinuez avec grâce que ma clientèle ne vaut pas la vôtre; je suis d'autant mieux disposé à l'admettre que je n'ai jamais fait la courbette au gouvernement pour obtenir la charge d'avocat de la couronne pour le district de Kamouraska. Vous dites que je n'ai aucune notion de savoir-vivre et de bonne éducation; je ne m'en affecte guère, attendu que je

Digitized by Google

trouve un correctif éloquent dans vos *Causeries*, où vous me donnez le doux nom *d'ami* presque à chaque ligne. Enfin, vous ajoutez que mes vers ne valent rien ; c'est bien triste, mais je me console en me rappelant que vous m'avez prié, plus d'une fois, de corriger les vôtres. Convenez que je prends bien les choses, monsieur Basile.

Et puis, voyez encore ! Vous m'appelez *traitre*, *matador*, *gamin*, *Scapin ;* vous me jetez à la figure les mots de *niaiseries*, de *mensonges*, *de police correctionnelle ;* que dis-je, vous êtes assez impitoyable pour m'écraser sous l'épithète horripilante *d'exilé chicagouin*... et je ne rétorque pas. Avouez-le, monsieur Basile, vous avez rarement rencontré un adversaire d'aussi bonne composition que moi.

C'est peut-être ce qui vous a engagé à prévenir le public que notre polémique doit encore durer *trois mois ;* à moins que vous n'ayez fait cela pour vous excuser de mettre quinze jours à répondre à chacune de mes lettres. Dans tous les cas, je n'oserais pas, moi, assumer la tâche de vous suivre aussi longtemps ; et cela pour deux raisons. D'abord, je ne suis point payé à tant la ligne ; et puis, si je dois juger de vos prochains articles d'après ceux que vous avez déjà publiés, le débat me semble à peu près clos à l'heure qu'il est. En effet, vous avez tout rengaîné et tout avalé. Vous n'avez pas gardé une seule de vos positions ; vous n'avez pas paré une seule de mes attaques, et dans votre dernier article surtout, vous abandonnez entièrement le terrain sur lequel avait commencé la discussion.

Voyons si la chose n'est pas exacte.

1o Vous m'avez accusé d'irréligion et d'impiété :— rengaîné !

Digitized by Google

2o Vous avez écrit que j'avais diffamé les institutions de mon pays :—rengaîné !

3o Vous m'avez taxé de lâcheté parce je ne me suis pas enrôlé au service du Pape :—rengaîné !

4o Vous avez prétendu que les libéraux canadiens qui se disent catholiques sont des hypocrites :—rengaîné !

5o Vous les avez montrés comme des ennemis de l'ordre et de la religion :—rengaîné !

6o Vous avez avancé que j'étais blessé de vos appréciations littéraires, et que vous aviez une lettre pour le prouver :—rengaîné !

Voilà, monsieur Basile, le chapitre de vos reculades ; passons à celui des pilules qu'il vous a fallu digérer.

1o Je vous ai pris en flagrant délit de mesquine réclame :—avalé !

2o Je vous ai accusé de faire le nécessaire auprès du clergé dont les plus hautes autorités vous répudient ouvertement :—avalé !

3o J'ai fait voir le suprême ridicule de votre raisonnement au sujet des grandes questions qui intéressent le pays :—avalé !

4o J'ai montré votre école se servant du crucifix comme d'un marchepied, et du sanctuaire comme d'un tripot :—avalé !

5o J'ai prouvé que, tout en faisant si grande parade de vos principes religieux, vous fouliez aux pieds les enseignements de l'Eglise dans vos discussions scandaleuses :—avalé !

J'en passe et des meilleures.

Vous sentez bien, monsieur Basile, qu'en face d'un adversaire de cette force, un homme sérieux n'a rien de mieux à faire qu'à cesser toute discussion, à moins que, comme moi, il ne s'amuse à rire des divagations

Digitized by Google

d'un esprit malade qui vous répond Carcassonne lorsqu'on lui parle Pontoise. Je vous l'ai déjà dit, on aime à rire, et c'est à cette circonstance que vous êtes redevable de l'attention qui s'attache à notre petite polémique, et de la complaisance que je mets à vous faire poser.

D'honneur, je vous croyais plus fort, monsieur Basile.

Je m'attendais à des sophismes, à quelque chose enfin ; mais non, rien, moins que rien !

Des raisonnements de la force de celui-ci, par exemple : M. Fréchette n'a pas le droit de citer les auteurs sacrés, lui qui a commis des philippiques comme la *Voix d'un Exilé ;* et deux longues colonnes pour délayer cette ineffabilité.

Voyons, monsieur Basile, tendez les oreilles, et essayez de comprendre. En supposant même que j'aurais manqué aux préceptes chrétiens, en attaquant *politiquement* des hommes *politiques*, je ne me suis jamais fait fort de parler au nom de la religion, moi. Mais vous, monsieur Basile, c'est autre chose. Quand vous vous posez en modèle de toutes les vertus, en défenseur de l'arche d'alliance, en interprète infaillible de la doctrine évangélique, n'ai-je pas le droit de vous dire que vous méconnaissez cette même doctrine, en éclaboussant à cœur-joie la réputation de votre prochain, et en essayant de faire de la religion la complice de vos haines injustes et de vos ambitions mesquines ? Comprenez-vous, monsieur Basile, que nous ne sommes pas dans les mêmes conditions, et qu'en citant les Pères de l'Eglise et les évangélistes qui parlent de charité, je n'ai pas eu la prétention de me donner comme inattaquable sous ce rapport, mais que tout se réduisait à vous dire : médecin, guéris-toi toi-même ?

Digitized by Google

Vous devez saisir la chose, monsieur Basile; cela me semble assez clair, même pour vous!

A propos de la *Voix d'un Exilé*, si vous tenez,—comme tout me porte à le croire,—à ce que le *Nouveau Monde* la reproduise en entier, je pourrai vous en adresser la dernière édition, monsieur Basile. Vous y trouverez certaines notes explicatives, appuyées sur des faits de notoriété publique, qui vous édifieront complétement au sujet de certaines choses que vous feignez de ne pas connaître, telles que l'idylle de la Gatineau, par exemple. Cela pourra, en même temps, intéresser tout particulièrement les lecteurs du *Nouveau Monde*, dont le rédacteur en chef était l'un des héros de cette romanesque aventure. Du reste, il y a là de quoi amuser bien des gens, car la nomenclature est jolie. Les églogues de Kamouraska n'y figurent pas encore; mais qu'à cela ne tienne, je puis mettre un post-scriptum qui relaterait, par exemple, les faits et gestes d'un saint homme que vous connaissez, lequel fut interrompu, un soir, dans ses nocturnes et sentimentales œuvres de piété, par de mauvais plaisants qui lui présentèrent un certain vase qui n'est point le pot aux roses. C'est à votre service, monsieur Basile.

Comme vous êtes gauche aussi! On dirait que vous ne vous étudiez qu'à me donner des armes pour vous combattre. Ainsi, par exemple, tout en me gratifiant des jolies épithètes que je citais plus haut, vous avez l'aplomb de dire que je *glisse sur la pente de l'invective*; et à l'appui de cette assertion, vous avancez carrément que je vous ai appliqué le mot de *race de vipères*. D'abord, vous avez rêvé cela, monsieur Basile; mais l'eussé-je fait, qu'auriez-vous à dire? N'avez-vous pas écrit cette phrase dans vos *Causeries du dimanche*, en parlant de saint Jean Baptiste: "Les pharisiens

Digitized by Google

baissaient la tête devant ce *langage énergique que notre siècle efféminé appel e violent*, et dont le Christ s'est servi tant de fois, *race de vipères, etc...?* "

Plus loin, vous jurez vos grands dieux, avec un sérieux impayable, que, pendant votre élection,—en 1867!—vous n'avez jamais traité votre adversaire M. Pelletier, de *démolisseur de colonnes* et d'assassin de Mgr Darboy. Elle est bonne la farce! Mais songez donc, mon cher monsieur Basile, qu'à cette époque, Mgr Darboy se portait fort bien, et la colonne aussi!... Mais vous êtes d'une naïveté incroyable, ou bien vous conspirez contre ma vie; vous avez juré de me faire crever de rire.

Vous niez aussi avoir voulu faire la leçon à Mgr de Québec, qui a publiquement traité les libéraux comme des catholiques. C'est bien; j'aime à vous voir, une fois au moins, à la question. Mais alors dites-moi, monsieur Basile, que signifie donc cette phrase que je lis dans votre pamphlet:—" *Il ne faut pas cesser de le combattre* (*le libéralisme canadien*), car de toutes les *doctrines subversives*, c'est la plus spécieuse et la plus insinuante?"

Et cette autre:—" La nouvelle école qui *s'introduit parmi nous*, c'est le catholicisme libéral, et c'est elle que nous sommes disposés à combattre?"

Et encore celle-ci:—" *Défions-nous* de ces tangentes qui conduisent à l'abîme, sous les beaux noms de libéralisme et de catholicisme libéral.?"

Enfin, n'avez-vous pas écrit un chapitre tout entier, pour démontrer que les libéraux canadiens, qui forment l'opposition nécessaire à tout gouvernement constitutionnel, sont les disciples de Voltaire, et que, lorsqu'ils se disent catholiques, c'est pour mieux atteindre leur but qui est de détruire la religion.?

Digitized by Google

Que donnez-vous à entendre par là ? N'est-ce pas exactement comme si vous disiez à Mgr de Québec : " Monseigneur, vous invitez des orateurs libéraux à prendre la parole dans une démonstration en faveur du souverain pontife ; c'est une folie que vous faites ; ces libéraux sont tous imbus de doctrines voltairiennes ; s'ils font acte de religion, c'est pour mieux cacher leur jeu. Il ne faut pas cesser de les combattre, autrement ils nous conduiraient à l'abîme. Vous n'entendez rien à ces choses-là, vous Monseigneur ; mais c'est moi, Basile Routhier, qui vous le dis."

Et ce n'est pas là la seule circonstance où vous vous placiez en opposition directe avec votre premier supérieur ecclésiastique, monsieur Basile ; j'y reviendrai plus loin. En attendant, sachez que vous faites un nouvel accroc à la vérité en disant que j'ai représenté Mgr l'archevêque de Québec comme un ami *particulier* des libéraux. J'ai seulement fait ressortir le contraste qui existe entre votre conduite si intolérante et la sienne, qui est toute de conciliation. Mgr de Québec n'ignore pas, lui, qu'il y a deux espèces de libéralisme : le libéralisme religieux, qui est condamné par l'encyclique *Quantà curà*, et le libéralisme purement politique, dont les principes sont laissés à la libre discussion des hommes.

Etudiez donc un peu, monsieur Basile, avant d'aborder les sujets que vous avez la prétention de traiter. Ouvrez les grands auteurs de théologie, le cardinal Bellarmin, par exemple, et vous verrez la différence qu'ils font entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, dans leur origine et dans leurs attributions :—

" D'où suit, dit Bellarmin, une double différence, " entre la puissance politique et la puissance ecclésias- " tique : 1o Différence du côté du sujet, puisque la

Digitized by Google

" puissance politique se trouve *dans la multitude*, et la " puissance ecclésiastique dans un homme *immédiatement*, comme dans son sujet; 2o Différence du côté " de la cause, puisque la puissance politique, considérée " généralement, est de droit divin, et en particulier *du* " *droit des gens*. Tandis que la puissance ecclésiastique " est *de toute manière* de droit divin, et émane *immédiatement* de Dieu."

Est ce assez clair, qu'en dites-vous?

Et puis, vous n'êtes pas plus véridique en disant que je m'abrite derrière l'université Laval.

Non, monsieur Basile, vous vous trompez; seulement j'honore et vénère cette institution, tandis que votre école et vous même, avez plus d'une fois déjà essayé de la mordre au talon. Voilà la différence.

Quant à ce qui est de m'abriter derrière Mgr l'archevêque, il n'y a pas de danger qu'on puisse vous en reprocher autant, à vous, qui lui passez cavalièrement devant le nez en allant chercher, pour votre livre, des approbations épiscopales dans un autre diocèse.

Vous direz peut-être que votre pamphlet a été imprimé à Montréal; mais personne n'ignore qu'il a d'abord paru dans les journaux de Québec; et comme vous appartenez à ce dernier diocèse, les lois du bon sens comme celles du savoir-vivre, vous faisaient un devoir de vous adresser d'abord à Mgr Taschereau.

Comment n'avez-vous pas senti la grossière inconvenance que vous commettiez là? Ne savez-vous pas que c'est un sanglant soufflet que vous avez donné à la face de votre archevêque? Oh! je sais bien, moi, ce qui vous a empêché de demander son approbation; c'est que vous saviez que vous ne l'obtiendriez pas. Si je ne dis pas vrai, prouvez-le en en publiant une. Je vous défie, entendez-vous, je vous défie de l'obtenir!

Digitized by Google

Et puis, que signifie cette longue réclame que vous venez de publier en faveur de l'œuvre du père Monnot, quand vous savez que la prédication de cette œuvre, jusqu'alors simplement tolérée dans le diocèse, vient d'être expressément défendue par l'archevêque ? N'est-ce pas une autre preuve de votre esprit d'insubordination ?

Je veux bien croire que cette œuvre est excellente en elle-même, et que la permission de la prêcher n'a été retirée que pour des considérations toutes particulières. Mais, est-ce bien à vous de vous faire le juge de ces considérations, et de dire à votre archevêque :—" Vous trouvez, vous, que les sommes recueillies pour cette œuvre ont atteint un chiffre qu'il ne serait pas sage de laisser dépasser ; eh bien, moi, Basile Routhier, je prétends que vous avez tort, et si vous nous empêchez de prêcher dans la chaire, je prêcherai dans les journaux ! " Voilà pourtant ce que vous faites, monsieur Basile.

Mais pourquoi raisonner avec un homme qui regarde l'invention de l'imprimerie comme une œuvre diabolique ; qui blâme tous les progrès modernes, comme propageant nécessairement le *naturalisme ;* qui dit que notre siècle marche comme une écrevisse, et qui affirme que le journalisme est une des plaies de l'humanité ?

Le fait est, monsieur Basile, que vous n'êtes pas capable de dire un mot sans vous enferrer à faire pitié. Prenez donc le parti de vous taire. Lisez l'*Imitation de Jésus-Christ*, vous y trouverez cette phrase :—" Si les hommes prenaient autant de soin à déraciner les vices de leur cœur, et à y semer les vertus, qu'ils s'en donnent à *agiter des questions*, on ne verrait pas tant de maux et de scandales parmi le peuple."

Digitized by Google

" Un zèle trop ardent, dit le père de Colonia, mène souvent au delà du but, et fait tomber dans l'égarement." Prenez garde, monsieur Basile !

Un mot de plus. Vous dites dans votre dernière lettre, avec un air de touchante humilité : " Mes adversaires en général ont peu d'haleine, et ils ne vont pas loin. La polémique produit sur leur cerveau le même effet qu'une machine pneumatique. Le vide s'y fait bientôt, et tout à coup l'air manque."

Il n'y a toujours pas de danger que cet accident arrive au vôtre monsieur Basile; car il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'il renferme trop de vent pour que l'air y manque jamais.

Votre Serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

MARDI, 12 décembre 1871.

NOUVEAU-MONDE, 13 déc. 1871.

Il faut empêcher M. Fréchette de s'égarer trop loin; car si je le laisse aller à tous les caprices de Pégase, le lecteur ne saura bientôt plus de quoi il est question. Il ne faut donc pas perdre de vue qu'il s'agit de mes *Causeries du dimanche*, et de la savante critique que M. Fréchette en a faite.

J'ai répondu aux reproches qu'il m'a adressés au sujet de Washington et des Etats Unis. J'ai développé et justifié mes deux causeries intitulées : *Le Rire des hommes et le Rire de Dieu ;* M. Fréchette n'a rien répondu et ne peut rien répondre.

Digitized by Google

Il ne me reste plus qu'à démontrer qu'au lieu d'être sévère, j'ai été extrêmement indulgent pour M. Fréchette ; ce sera facile. On y verra une fois de plus, ce que l'on gagne à être conciliant.

Qu'ai-je dit des poésies de M. Fréchette, et que me reproche-t il le plus amèrement ? Je pourrais résumer l'appréciation que j'ai faite de " mes Loisirs " en disant, que c'est un recueil de vers harmonieux, qui ne contient pas une idée." Or M. Fréchette admet *que j'en ai dit plus de bien qu'il n'en pense lui-même.* Donc ne parlons plus de cette œuvre de jeunesse qui a veilli si vite dans les souvenirs du lecteur.

Venons à *la Voix d'un Exilé* qui est l'œuvre capitale du poète, et qui contient quelques uns de ses beaux rêves politiques. Ma critique de cette poésie atteignait à la fois la forme et le fond. *A la forme*, je disais que les trois pièces se ressemblaient ; que la *seconde année* était la répétition de la *première*, et que la *troisième* était semblable à la *seconde ;* qu'il y avait des strophes très belles à côté de vers ridicules, et que le ton était déclamateur, faux et cassant. " Sa *lyre*," ajoutais-je, devient une petite caisse qui fait un bruit assourdissant, mais qui sonne creux. Ce sont des clameurs furieuses, des cris discordants, des éclats de cymbales, des bruits de grelots fêlés et du boum-boum.

Au fond, j'accusais M. Fréchette de diffamer ses compatriotes et les institutions de son pays, et je l'avertissais qu'il glissait sur la pente de l'irréligion.

Cette double critique était-elle marquée au coin de la haine ou de la bienveillance ? Le lecteur en jugera bientôt. M. Fréchette m'accuse *d'envie* et de *jalousie de métier ;* il croit même que je veux le *renverser et me hisser à sa place.*

Digitized by Google

A sa place! Pour quoi faire? Qu'aurais-je à lui envier, et en quoi son sort serait-il préférable au mien? Il a vu Chicago; moi aussi. Il a perdu son élection par trois cents voix de minorité; j'ai perdu la mienne par quarante voix. Il a publié " mes Loisirs, " et moi, les " Causeries du dimanche. " Quant à " La voix d'un Exilé " je vais démontrer qu'un honnête homme devrait rougir de l'avoir écrite.

Donc, je n'ai rien à envier à M. Fréchette, et je le prie de garder *sa place.* Qu'il veuille bien remarquer en outre, que lors de la publication de ma critique, il résidait à Chicago et ne pouvait me nuire en aucune manière.

Examinons maintenant plus en détail cette " Voix d'un Exilé," puisque M. Fréchette ne veut pas se contenter de la critique générale et pleine d'indulgence que mes *causeries du dimanche* contiennent.

C'est en vain que M. Fréchette a voulu forcer son talent pour être terrible. La " Voix d'un Exilé " n'a fait trembler personne, et n'a produit aucune secousse politique en notre pays. C'est en vain, qu'il a épuisé le répertoire d'injures des poissardes et des gens de la halle, pour salir la réputation de nos hommes publics; l'écume de sa bouche n'atteint personne. Sir Narcisse Belleau, qu'il appelle Jocrisse, Harpagon, et les ministres qu'il nomme Tartuffe, Roquelaure, Lacénaire, Judas, Erostrate, Mandrin, ne s'en portent pas plus mal.

Ses clameurs furieuses, ses contorsions d'énergumènes, ses hérissements de Méduse, ses fulgurations égosillées, tout cela est tombé à plat. Le sifflet a fait justice du lâche insulteur, qui avait abandonné son pays pour le vilipender, et ses amis eux-mêmes, n'ont pu distinguer dans tout ce tapage, que des *bruits de grelots fêlés et du boum-boum.*

Digitized by Google

Chez M. Fréchette pourtant, l'outil n'est pas mauvais. Ce qui manque, ce sont les matériaux, c'est l'idée. En vain le sculpteur ornementera la boue, il n'en fera jamais du marbre. C'est ce que M. Fréchette oublie, et nous pouvons appliquer à sa poésie cette critique de Boileau :—

> Et quand la rime enfin se trouve au bout du vers.
> Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?

Pour lui, une seule chose est importante : bien penser ? Non, mais bien mouler son vers, et à force de travail et d'imagination, il réussit à lui donner une apparence une forme, qui, de loin, ressemble à une idée ; comme certain oiseau domestique ressemble à un paon. On le voit, faisant la roue, comme l'oiseau de Junon ; mais en approchant l'illusion s'évanouit.

Citons un peu, et démontrons la vérité de notre appréciation par un exemple.

Après avoir représenté nos ministres à table, dans une orgie dégoûtante, se félicitant d'avoir tout trahi, tout vendu et tout sali, M. Fréchette ajoute :—

> Mais il manque à l'orgie un nouveau camarade
> Il faut à ces roués un roi de mascarade,
> Un roi de la bamboche, un roi de carnaval !
> Oui, je l'avoue, il manque une chose à la fête !
> Le stigmate, il est vrai, décore bien la tête,
> Mais pas comme un bandeau royal.
>
> Eh bien ! puisqu'il le faut, pardonne ô ma patrie
> Dans les sales bourbiers de la truanderie
> Plongez-vous pour trouver un roi digne de vous ;
> Un roi digne de vous, s'il s'appelle Cartouche,
> S'il a le vice au cœur et le fiel à la bouche
> Et surtout s'il sort des égoûts !

Digitized by Google

Que signifie ce dévergondage de paroles ? Quel est ce *roi de la bamboche* qu'on ne pourra *trouver qu'en plongeant dans les sales bourbiers de la truanderie ?*

Je n'y comprends rien, et je suppose que M. Fréchette ne se comprend pas lui-même ; et cependant, tout ce "*boum boum*" n'a-t-il pas l'air de signifier quelque chose ?

Lisez encore :—

> Quand donc pourrais-je voir, ô jour de délivrance
> L'astre des peuples se lever ?

L'ASTRE DES PEUPLES, what is that ?

> O peuple, les crachats ont maculé ta joue,
> Un bouffon te harcelle, un pierrot te bafoue,
> On te hue, on te berne, on te pique, on te mord.

Mais soyons clément pour la forme, et venons au fond.

On a vu comment M. Fréchette vilipendait nos hommes les plus illustres, et dans quel style ignoble il les accable d'outrages. On a vu quelques unes des basses injures qu'il prodigue à Sir George Etienne Cartier. Voici maintenant comment il juge M. Chauveau :—

> Un homme ? Non, pas un, mais le spectre d'un homme
> Encore un pauvre Adam qui fait tomber la pomme ;
> Devant la pomme, hélas ! que d'astres ont pâli.

O Pégase ! Des astres qui pâlissent devant une pomme ! Honte à eux ! Ce n'est pas *l'astre des peuples* qui pâlirait ainsi.

> Lui ne l'a pas cueillie, oh ! non ; mais il la mange,
> Comme si pour n'avoir jamais pétri la fange
> On put en être moins sali.

C'est évident : s'il la mange, peu importe qu'il ne l'ait pas pétrie !

Digitized by Google

Veut-on savoir comment M. Fréchette apprécie la malheureuse victime du plus lâche assassinat, l'illustre Thomas d'Arcy McGee? Qu'on lise :—

L'un d'eux vient de tomber seul au coin d'une borne,
Sa cervelle a jailli de son crâne sanglant ;
Ses complices émus, œil troublé et face morne,
Se sont regardés en tremblant.
....
Patriote on le vit combattre sa patrie !
Démocrate, il en vint à courtiser les grands !
Irlandais, il fut traître à l'Irlande meurtrie !
Canadien, il rompit nos rangs !

Les honorables MM. Ouimet, Archambault, et plusieurs autres sont traités de la même manière, et je n'ai pas besoin, j'espère, d'en citer davantage pour me justifier d'avoir accusé M. Fréchette de diffamation.

Il me reste à montrer comment M. Fréchette apprécie les institutions de son pays et pourquoi j'ai pu dire qu'il glissait dans l'irréligion. On connait les sentiments profondément monarchiques et religieux de notre peuple ; on connait son respect pour les autorités civiles et religieuses. On sait que partout, où le libéralisme n'a pas encore pénétré, le roi et le prêtre sont deux personnes inviolables et sacrées.

Voyons comment M. Fréchette travaille à remplacer ces grands principes d'ordre par ceux de la démagogie et de la révolution.

Après avoir déclaré que le stigmate déshonore moins une tête que le bandeau royal, il fait l'éloge des Etats-Unis et il s'écrie :—

Là, Washington jeta la semence féconde
Qui, principe puissant, fera du nouveau monde
Le vrai berceau du genre humain.
Là, point de rois ventrus ! point de noblesses nées
Par le mérite seul des têtes couronnées
Vers le progrès divin marche à pas géants.

Digitized by Google

Personne n'avait encore osé dire que les américains *marchent à pas géants vers le progrès divin.* C'est encore une belle découverte que nous devrons à M. Fréchette ; et la cause de ce *divin* progrês, c'est qu'il n'y a pas là de *rois vnetrus*, ni de noblesses nées. Liberté, Egalité, Fraternité ! Telle est la *semence féconde* jetée par Washington, qui fera du Nouveau Monde le vrai berceau du genre humain. Jusqu'à présent, nous avions cru que le vrai berceau du genre humain était l'Orient, et que c'était Jésus qui y avait jeté la *semence féconde.* Nous étions dans l'erreur.

La monarchie ! la noblesse, vieilleries que tout cela.

Mais il faut voir comment la confédération s'est accomplie, suivant M. Fréchette ; c'est le sublime du genre. Le poëte débute par la description d'une nuit sombre.

Car c'est la nuit que l'assassin conspire,
Le crime aime l'obscurité.
Et ces loups se sont dit : l'affaire est assurée,
Le bercail est à nous ; à l'œuvre ! à la curée !
....
Le berger dort au lieu de veiller à son poste
Et le dogue est devenu vieux.

Le berger, c'est le clergé et le dogue c'est Papineau !

Et satan regarda s'accomplir l'œuvre immonde ...
Il est de ces horreurs dans l'histoire du monde.
....

Mais comment le clergé a-t-il laissé *s'accomplir l'œuvre immonde ?* Comment les évêques, au lieu de protester, ont-ils pu, les uns applaudir et les autres, accepter *ce crime* abominable, dont " les héros " *se nommeront dans l'avenir Judas, Erostrate, Mandrin, Jocrisse, Roquelaure, Lacénaire &c. ?*—Voici l'explication de M. Fréchette :—

Et pour mettre le comble à ce scandale obscène,
Un triste aveuglement donne à l'horrible scène
Le sanctuaire pour décor.

Digitized by Google

Un triste aveuglement, telle a été la faute du clergé canadien.

> Puis hourrah !.... la ribote a ses franches coudées,
> Et comme chacun fuit les fanges débordées,
> A l'assaut du pouvoir elle monte en vainqueur.

La suite prochainement.

A. B. ROUTHIER.

NOUVEAU-MONDE, 15 déc. 1871.

L'Evénement m'arrive avec une troisième causerie du lundi de M. Fréchette. *Mes causeries du dimanche* lui servent toujours de titre, quoiqu'il n'en soit plus question depuis longtemps.

Il est évident que M. Fréchette veut changer de terrain. Il fait des efforts inouis pour m'entraîner bien loin de *la Voix d'un Exilé.* Je l'y ramenerai toujours malgré lui, et je lui remettrai toujours devant les yeux, cette œuvre honteuse qu'il aurait dû désavouer, avant de reparaitre au milieu de ses concitoyens.

En réalité, toute la question entre nous, est de savoir si j'ai jugé M. Fréchette avec rigueur ou indulgence. Afin de prouver que ma bienveillance pour lui a été extrême, il faut bien que j'analyse un peu *La Voix d'un Exilé*. J'ai commencé ce travail dans ma dernière lettre, et je le terminerai, sans me soucier d'avantage du galimatias qu'il entasse dans le journal de M. Fabre.

Au surplus, que puis-je avoir de commun avec un homme qui débute ainsi :—" M. Basile, vous êtes de la " nature du lièvre. Vous faites des sauts, des enjam-

Digitized by Google

" béos, des voltes-faces ; le diable en personne vous
" suivrait à peine à la piste. Vous êtes ingambe, M.
" Basile ; et c'est une nouvelle qualité que j'ajoute à
" toutes celles pour lesquelles je vous ai déjà donné
" crédit.

" Nom d'un petit chien, quelle souplesse ! D'un bond
" vous sautez de Paris à Chicago, de la *Lanterne* au
" pétrole, du Père Caussette à Victor Hugo, de Napo-
" léon III à la providence, des Contes de Lafontaine
" à l'Ecriture sainte...Et lorsque vous vous croyez hors
" de portée, vous couronnez tous vos chassés-croisés
" par une étourdissante cabriole, et, retombant sur vos
" pattes, vous vous écriez hors d'aleine : croyez-vous
" au surnaturel, M. Fréchette ?

" Comprends pas ! Est-ce que vous voudriez savoir ce
" que je pense de Home et des frères Davenport ?—Me
" soupçonneriez-vous d'avoir un faible pour la science
" du juge Edmonds et du docteur Slade ? Tiendriez-
" vous à connaître mon opinion sur Cagliostro ? "

Je désire que *l'Opinion Publique* déclare sur la foi de l'honneur, si c'est là ce qu'elle appelle écrire comme M. Villemot—" Nom d'un petit chien " que ça me parait beau ! C'est inoffensif au moins, mais je ne puis pas en dire autant de *La Voix d'un Exilé*.

On a vu ce que M. Fréchette pense de la confédération. On se rappelle son jugement plein de mansuétude. Ce fut un grand crime accompli " pendant la nuit sombre, " c'est-à-dire, pendant l'éclipse du poëte à Chicago. " Le berger (le clergé) dormait au lieu de veiller à son " poste et le dogue (Papineau) était vieux. " Les plus grands scélérats qui aient jamais vecu sous le soleil, ayant noms "Judas, Cartouche, Mandrin, Lacénaire "&c., ont profité de cette nuit néfaste " et le triste aveu-

Digitized by Google

glement" du clergé " a donné " au plus grand des forfaits " le Sanctuaire pour décor."

Une si grande abomination ne peut rester longtemps impunie, et le poëte excite le peuple à se venger ;

" Debout, peuple, debout !

Soudain le peuple se lève, et il frappe " le premier coup de foudre. " C'est le nom que M. Fréchette donne à l'assassinat de M. McGee. (1) Ce grand coupable tombe, " et ses complices émus se sont regardés en tremblant. " Mais ce n'est que " la première victime. "

" Tu viens donc de frapper ta première victime
" O peuple ! et qui peut dire où tu t'arrêteras ?
....
" Un sort terrible attend les courtisans des rois
" Quand le peuple n'a plus dans sa juste colère
" Qu'un poignard pour venger ses droits."

Le poëte jette un regard sur l'avenir, et il voit arriver " un sauveur qui dresse une oriflamme où le mot liberté s'écrit avec du sang et qui est suivi d'un escadron de hardis Sans-culottes. Il entend passer dans l'air " le vent des révolutions. "

" C'est l'heure des tyrans et c'est l'heure des braves
" L'heure des rétributions
" l'Espagne se raidit, déjà rugit la France....
" Le monde entier s'émeut au nom de Juarez. "

et notre tour arrive. Il faut que le peuple se fasse justice. " Aveugles oppresseurs, vous tissez vos suaires. en lardant le lion qui dort." Un sort terrible vous attend, " quand le peuple n'a plus dans sa juste colère qu'un poignard pour venger ses droits. "

---

(1) Député aux Communes et assassiné à Ottawa, sur la rue Sparks, le 7 Avril 1868, peu après deux heures du matin, immédiatement après l'ajournement des Communes.

Digitized by Google

Est-il possible d'afficher plus ouvertement la démagogie, et le *Père Duchesne* a-t-il été plus incendiaire ?—Je ne le crois pas.

Telle est " La Voix d'un Exilé " au fond. Vous ne nierez pas qu'elle est cent fois pire que la la forme. Mépris des institutions monarchiques, mépris de nos hommes publics, mépris de notre clergé, excitation à la révolte, appel à la révolution, justification de l'assassinat politique, voilà les funestes enseignements qu'on y trouve.

Et pourtant, M. Fréchette soutient que je l'ai calomnié, en disant dans mes *Causeries* qu'il diffamait nos institutions et qu'il glissait sur la pente de l'irréligion. Le lecteur peut en juger maintenant en connaissance de cause.

Je pourrais m'arrêter ici, mais il me faut maintenant défendre un peu ma vie privée, contre les attaques si délicates de mon adversaire. C'est une des misères de l'écrivain de se trouver souvent, aux prises avec des gens sans respect, ni savoir-vivre. Il faut en prendre son parti, et se munir de patience.

M. Fréchette me reproche trois choses bien honteuses : 1o d'avoir écrit une lettre anonyme au Rev. M. Patry, curé de Saint-Pascal ; 2o d'avoir distribué de faux billets de banque par mes agents électoraux dans le comté de Kamouraska ; 3o d'avoir vu ma porte " badigeonnée de peintures à fresques, rien moins qu'odoriférantes, à la barbe de ma popularité. " (Sic.)

Il est à peine croyable qu'un homme qui se respecte et qui veut respecter ses lecteurs, jette dans le public d'aussi niaises vilénies. Je demande pardon aux lecteurs du *Nouveau-Monde*, d'être obligé de descendre sur un terrain que la bassesse de mes adversaires affectionne. Je dis *obligé*, car il y a des gens qui tiendront

Digitized by Google

moins compte de toute la discussion, que de ces viles accusations. Je dis *mes adversaires*, car je sais que M. Fréchette n'est pas seul à chercher des griefs contre moi. Toute la petite presse voltairienne, sceptique et libérale est liguée contre moi. Mais grâce à Dieu, je puis me moquer d'eux tous, et je leur livre en pâture, ma vie privée comme ma vie publique.

Eh ! bien, M. Fréchette, voici mes réponses :

1o Il est faux que j'aie jamais écrit une lettre anonyme au Rev. M. Patry, et je vous somme de prouver cette accusation ; sinon, je vous appliquerai l'épithète que vous méritez.

2o Il est faux que j'aie jamais fait distribuer de faux billets de banque par mes agents électoraux. Prouvez encore.

3o Badigeonner ma porte est un exploit dont vous pouvez envier la gloire ; pour ma part, je préfère en être victime. C'est moi, qui ai révélé au public ce fait déshonorant pour la paroisse de Kamouraska, afin de mieux prouver que j'avais l'honneur d'être détesté par la canaille. Si votre but est de faire renouveler la chose, vous ferez mieux de descendre ici vous-même, les " badigeonneurs " manquent de chef.

Il me plairait avant de terminer, de revenir sur le " Rire grivois " que M. Fréchette approuve et sur " Teresa " et la " Belle-Hélène " qu'il persiste à admirer. Pour justifier ces sentiments, il allègue que les Contes de Boccace ont été publiés en 1573 avec un " beau privilége " du pape Grégoire XIII, et que ceux de Lafontaine ont été publiés par un jésuite.

Mais il faudrait voir un peu 1o Ce " beau privilége " de Grégoire XIII, qui pourrait bien être apocryphe, comme la pragmatique sanction de saint Louis ; 2o l'édition des Contes qu'il accompagnait, et qui pouvait

Digitized by Google

bien être expurgée. Les Contes de Boccace ne sont pas tous obscènes, et il a écrit des livres sérieux.

Quant aux Contes de Lafontaine je puis faire les mêmes réserves, et j'ajoute que M. Fréchette tient trop compte de l'approbation d'un jésuite, et pas assez des approbations épiscopales qui ornent mes "*Causeries.*" Qu'il en dise ce qu'il voudra, il ne convaincra personne de l'innocence de ces Contes et de leur auteur.

Digne prédécesseur de Béranger, le "bonhomme" Lafontaine a passé sa vie dans la débauche, et sa vieillesse dissolue a fait fuir ses meilleurs amis. Quand il est revenu des égarements prolongés des sens, il a, lui-même, exprimé la même idée qui se trouve dans "le Rire des hommes," et il a accusé de ses erreurs :

Les penseurs amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois !

A. B. Routhier.

Mon cher monsieur Basile,

Si vos instincts n'étaient pas si mauvais, vous me feriez pitié, et j'abandonnerais la discussion par pur sentiment d'humanité.

J'ai vu, un jour, sur une grande route de la Louisiane, un serpent que la hache d'un passant indigné avait coupé par morceaux. Ses tronçons mutilés se tordaient convulsivement ; sa gueule jetait une bave sanglante ; son dard impuissant s'agitait encore, et sa dent

Digitized by Google

venimeuse mordait la poussière du chemin. Eh bien, parole d'honneur, tout serpent qu'il était, je le plaignais presque; et c'est à peu près le sentiment que je viens d'éprouver en lisant votre dernier article.

Vous vous tordez, vous écumez, vous mordez à tout ce que vous pouvez mordre; et, en désespoir de cause, vous vous rejetez sans cesse avec fureur sur mes écrits passés, sans vous douter que vous ennuyez le public à force de répétitions et de divagations interminables. Vous parlez si souvent de mes vers, monsieur Basile, que je commence à croire que vous voudriez m'amener à parler des vôtres. Mais soyez tranquille là-dessus; votre troisième prix ne m'a pas rendu envieux, et votre gloire ne m'offusque pas. Le seul mal que je vous souhaite, c'est que vous en écriviez de meilleurs, et j'en serai heureux.

Tout en parlant de mes écrits, et en les sassant et ressassant à l'infini, vous essayez d'y trouver la preuve que vous êtes justifiable de m'avoir taxé d'irréligion, et de m'avoir montré comme un diffamateur des institutions de mon pays. Il faut voir l'argumentation! Si vous continuez, vous allez inventer un nouveau mode de raisonnement auquel on donnera votre nom; cela s'appellera de la logique à la Basile!

D'abord, pour prouver que j'ai diffamé les institutions de mon pays, vous citez les vers que j'écrivais, pendant mon séjour aux Etats-Unis, contre nos ministres et contre quelques uns des hommes flétris dont ils s'entouraient.

On voit cela d'ici: Paul Denis, J. B. Daoust, des *Institutions !!!* Il ne manquait plus que cela.

Quant à MM. Cartier, Chauveau, Ouimet et autres, je ne crois pas que même leurs admirateurs les plus fervents songent à les mettre au rang d'*institutions*

Digitized by Google

nationales. Il n'y a que vous qui puissiez avoir une pareille idée. Je ne désespère pas de vous les voir bientôt transformer en monuments publics... si cela paye.

Basile, va !

Mais passons au plus sérieux : à la question de religion.

Ça, par exemple, c'est à encadrer ; cela vaut son pesant de sucre d'orge.

Tenons-nous bien.

Je ne puis plus être catholique, paraît-il, attendu que je ne suis point monarchiste, que je suis contre les privilèges de castes, que je suis démocrate enfin ! C'est plus mal écrit que cela sans doute, mais c'est le sens.

Bien, monsieur Basile ! vous avez toute ma reconnaissance. Je suis heureux que vous me donniez l'occasion de prouver, une fois pour toutes, votre ignorance crasse à l'endroit de la doctrine catholique, dans ses rapports avec les gouvernements civils. Il y a assez longtemps que vous et votre école essayez de faire croire au peuple que le mot de république est synonyme d'hérésie ; que la démocratie est une impiété, et que le système monarchique est la seule forme de gouvernement autorisée par l'Eglise. Vous allez boire la coupe jusqu'à la lie. Je ne m'amuserai pas à raisonner la chose avec vous, monsieur Basile ; je vous l'ai déjà dit, la logique la plus simple n'a aucune prise sur votre carapace. C'est avec les propres paroles des auteurs catholiques les plus en renom, des théologiens les plus orthodoxes, que je veux vous confondre.

Citons le cardinal Bellarmin, d'abord :

“ Remarquez, dit-il, que les *formes* du gouvernement, “ en particulier, sont du *droit des gens*, non du *droit*

" *naturel;* puisqu'il dépend entièrement de la *multitude*
" de constituer au-dessus d'elle-même un *roi*, des *consuls*
" ou des *magistrats ;* et moyennant une cause légitime,
" la *multitude peut changer une royauté en aristocratie, ou*
" *en démocratie*, et vice versâ."

Est-ce assez révolutionnaire cela, monsieur Basile? Excommunié Bellarmin!

Voyons maintenant ce que dit Saavedra :

" Comme la puissance, dit-il, ne peut rester
" répandue dans tout le corps du peuple, à cause de la
" confusion qui aurait règné dans les résolutions et
" l'exécution ; comme il fallait nécessairement qu'il y
" eût quelqu'un qui commandât et quelqu'un qui obéit,
" on se dépouilla de la puissance, on la déposa en un
" seul, ou en un petit nombre ou en un grand nombre ;
" c'est-à-dire en l'une des trois formes de toute répu-
" blique, la monarchie, l'aristocratie ou la démocratie."

Saavedra est-il un impie, monsieur Basile ?

Consultons maintenant Suarez :

" La puissance civile, dit-il, toutes les fois qu'on la
" trouve en un homme ou en un prince, est émanée de
" droit légitime et ordinaire du *peuple* et de la *commu-*
" *nauté*, soit *prochainement*, soit d'une façon plus éloignée ;
" et *pour qu'elle soit juste, on ne peut l'avoir autrement.*"

Est-ce assez démocratique cela, monsieur Basile ? Excommunié Suarez !

Daniel Concina, dans sa théologie chrétienne dogmatico-marale, publiée à Rome en 1768, dit en propres termes :

" La puissance qui réside dans le prince, dans le roi
" ou en plusieurs, soit nobles, soit *plébéiens, émane de la*
" *communauté elle-même,* prochainement ou d'une manière
" éloignée ; car cette puissance *ne vient point immé-*
" *diatement de Dieu....* Ainsi nous tenons pour fausse

" l'opinion qui affirme que Dieu confère *immédiatement*
" *et prochainement* cette puissance au roi, au prince, à
" un chef quelconque du gouvernement suprême, *à*
" *l'exclusion du consentement tacite ou exprès de la répu-*
" *blique.* "

Est-ce assez républicain cela, monsieur Basile ?

Excommunié Concina !

Passons à Billuart :

" Cette puissance de Dieu réside dans la *communauté*
" *immédiatement et de droit naturel ;* mais elle ne réside
" dans les rois et les autres gouvernants que *médiatement*
" et de droit humain."

Est-ce assez démagogique cela, monsieur Basile ?

Excommunié Billuart !

Mais ce n'est pas tout ; le *Compendium* de Salamanque s'exprime ainsi :

" Tous affirment que les princes reçoivent de Dieu
" leur puissance cependant on dit avec plus de vérité
" qu'ils ne la reçoivent pas *immédiatement*, mais
" *moyennant le consentement du peuple*, car tous les hommes
" *sont égaux en nature*, et, par la nature, il n'y a ni
" supérieur ni inférieur."

Est-ce assez subversif cela, monsieur Basile ?

Ne vous semble-t-il pas entendre pétiller le pétrole ?

Continuons encore. Que dit Busenbaum dans sa théologie morale, augmentée par saint Alphonse de Ligori :

" Le pouvoir de faire des lois, dit-il, appartient à la
" *communauté des hommes*, laquelle le *transfère* à un ou à
" *plusieurs*, afin que ceux-ci gouvernent la communauté
" elle-même. "

Excommunié Busenbaum ! Excommunié saint Alphonse de Ligori !

Digitized by Google

Ouvrons maintenant saint Thomas d'Aquin :

" L'autorité, dit-il, a été introduite par le droit des gens qui est le droit *humain.* "

Le savant docteur enseigne expressément la même chose en plusieurs endroits : 1, 2, Quest. 90, art. 3 ad 2 ; et Quest. 97 art. 3 ad 3. Excommunié saint Thomas d'Aquin !

Dans son *Traité des Lois*, le Cardinal Gotti énonce exactement la même opinion, et presque dans les mêmes termes.

Excommunié le Cardinal Gotti !

Je pourrais citer encore :

Marianna. (De Lege).

Dominique Soto, (Lib. 1 Quest. 18, art. 3).

Ledesma, (2e part., Quest. 18, art. 3).

Covarruvias, (in Pract. cap. I) ; et une infinité d'autres théologiens, dont les doctrines, tout aussi démocratiques font autorité dans l'Eglise.

Et dire que vous excommuniez tous ces braves gens d'un trait de plume... O Basile ! Quand je vous disais que vous délogeriez les saints du paradis, si cela payait !...

Voyons, soyez franc pour une fois. Ces autorités sont-elles suffisantes pour vous convaincre qu'on peut être autre chose que royaliste, tout en restant catholique ? Ces citations en disent-elles assez pour vous prouver que vous ne faites qu'exhiber votre ignorance, lorsque vous représentez la religion comme nécessairement liée à la monarchie, et que vous me calomniez lorsque vous m'accusez d'impiété sous prétexte que je suis démocrate ?

Mais rappelez-vous donc, vous qui citez la bible à propos d'annexion, que si Dieu a donné un roi au

Digitized by Google

peuple hébreux, l'Ecriture dit expressément que c'était pour le punir de ses prévarications.

Tenez, monsieur Basile, étudiez ! vous n'ètes qu'à l'a b c de ces questions-là. En attendant, je vous dirai avec Balmès :

" Si vous vous obstinez à prêter au droit divin un " sens étrange qui n'est point le sien, présentez-moi un " texte de l'Ecriture sainte, un monument des traditions " reconnues comme article de foi dans l'Eglise catho- " lique, une décision des conciles ou des pontifes, qui " démontre que votre interprétation est fondée. Jusqu'à " cette démonstration, j'aurai le droit de dire que vous " imputez au catholicisme des doctrines qu'il ne " professe pas, des dogmes qu'il ne reconnaît pas."

Une autre preuve que je suis un hérétique, paraît-il, c'est que j'ai différé d'opinion avec une partie du clergé au sujet de la confédération. Je répondrai à cela, monsieur Basile, quand vous m'aurez démontré que chaque curé est infaillible ; que la religion nous défend de différer d'opinion avec un prêtre surtout en politique ; ou tout au moins, que le clergé était unanime à approuver ce changement radical de constitution, sans appel au peuple.

Du reste, dans le cas même où j'aurais manqué sur ce point, ce n'est pas à vous de me le reprocher, monsieur Basile !

Croyez-vous qu'on ignore en haut lieu, quel est l'auteur des diatribes insolentes que *la Gazette des campagnes* a publiées contre les autorités religieuses du diocèse ?

Toujours pris dans vos propres pièges... pauvre Basile !

Il paraît que vous avez encore sur le cœur ce que j'ai dit de vos écrits sur les Etats-Unis. Le fait est que

Digitized by Google

c'était coriace ; mais pourquoi diable vous mettez-vous toujours le doigt dans l'œil ? Vous écrivez à tort et à travers sur le compte des Américains ; vous entassez à leur sujet, dans des colonnes de journaux, les plus ébouriffantes platitudes qui puissent germer dans une cervelle détraquée ; et puis vous venez, après cela, nous avouer tout naïvement que vous n'aviez jamais visité leur pays ; vous ouvrez les yeux grands comme des piastres en vous apercevant qu'il y a des plaines dans l'ouest ; vous êtes tout ébahi de trouver Pittsburgh un peu plus grand que Trois-Rivières ; vous tombez des nues en voyant des sujets religieux dans les sculptures du capitole ; vous admettez ingénument, à Chicago, que vous avez eu jusqu'à présent des idées fausses au sujet des Etats-Unis, et—sublime du genre !—vous confessez que vous n'avez pas encore lu la vie de Washington...

Basile, Basile, Basile !

Quant à vos chapitres sur le *Rire de Dieu* et sur le *Rire des hommes*, vous pouvez vous y cramponner tant que vous voudrez ; je ne tiens pas plus à en faire voir le ridicule qu'à démontrer que vous êtes plus Basile que jamais, lorsque vous tirez gloire de ce que vous n'avez perdu votre élection que par quarante voix, contre un jeune homme comme vous, dans un comté où vous aviez en votre faveur toutes les influences du gouvernement et des faux billets de banque ; tandis que j'ai perdu la mienne par trois cents voix, dans une division beaucoup plus populeuse, quand le gouvernement, les chemins de fer et les grandes compagnies commerciales employaient des sommes fabuleuses, et même la coercition pour faire triompher mon adversaire, qui avait en outre tous les avantages que donne une haute position et une popularité cultivée depuis vingt ans. Au reste, pour un homme qui méprise tant l'opi-

Digitized by Google

nion populaire, je trouve assez extraordinaire que vous vous incliniez ainsi devant le *vox populi*...

Tenez monsieur Basile, je trouve dans l'*Opinion publique* de la semaine dernière, une si belle peinture de vous et de votre école, que je ne puis m'empêcher d'en faire deux courts extraits. Le premier est de la plume de M. Mousseau, un conservateur bien connu :

" Tous les honnêtes gens, dit-il, sont profondément " dégoutés du rôle odieux joué par de jeunes ambitieux " qui, pour faire leur petit bonhomme de chemin, " cherchent à se rendre indispensables dans la sacristie " en *morigénant les évêques*, et en jetant de la boue à la " figure de journalistes catholiques, qui sont au moins " leurs égaux sinon leurs supérieurs à tous les points " de vue. Que ne combattent-ils l'impiété ? Non : *ils " aiment mieux aigrir des jeunes gens respectables qui ne " demandent qu'à marcher sincèrement dans les rangs de la " grande armée religieuse.* Ils se croient de taille à " sauver seuls l'autel et ne veulent pas d'associés " Ces jeunes missionnaires croient qu'il est de bonne " politique de donner du bâton à tous ceux qui pour- " raient leur aider. "

Le second porte pour signature le pseudonyme de Balsamo :

" Du moment, dit l'auteur, que l'opinion publique et " la réputation des honnêtes gens sont livrées à ces " énergumènes qui croient que tout leur est permis " pour la gloire de leur *fausse religion*, il n'y a plus de " limites à l'exagération, à l'invraisemblance et même " à la malhonnêteté. N'y aura-t-il pas une réaction " puissante dans le pays pour mettre un terme au règne " de cette démagogie religieuse beaucoup plus dange- " reuse encore que la démagogie politique ? "

Digitized by Google

Oui, heureusement, monsieur Basile, cette réaction se fait. Quand on voit, comme il y a quelques jours, dans un banquet en l'honneur de l'Immaculée Conception, à la même table que notre archevêque, deux candidats qui, aux élections dernières, étaient représentés par vos journaux et par certains prêtres de votre école, comme des apostats, des garibaldiens, des pétroleurs, des communistes et des complices de l'assassinat de Mgr Darboy,—l'un d'eux a été tout particulièrement diffamé par vous,—on peut avoir espérance dans l'avenir ; le règne du cagotisme est fini ; c'est le tour des honnêtes gens et des catholiques sincères, quelles que soient leurs convictions politiques.

Tiens, mais vous parlez anglais aussi, monsieur Basile! Vous avez écrit *what is that*, sans une seule faute d'orthographe ; certes, ce n'est pas mal, ça ! Eh bien, j'ai une chose à vous dire, et je vais vous la dire en français, moi, monsieur Basile :

Vous m'avez encore, dans votre dernier article, jeté le mot de *lâcheté* à la figure ; or, je sais où vous voudriez m'amener avec cette tactique d'escobar, et voilà pourquoi je ne vous demanderai pas ce qu'on se demande en pareil cas entre hommes de bon ton. Du reste, je me souviens de ce qu'un grand poète a dit de ces journalistes de robe courte qui se retranchent derrière leurs principes pour insulter les honnêtes gens impunément :

....Qand on va chez eux pour chercher leurs oreilles,
Leurs oreilles n'y sont jamais !

Ne vous y fiez pas trop cependant, monsieur Basile, car si la mesure devenait comble, je pourrais bien trouver quelque jour sous ma main l'instrument que

Digitized by Google

tout gentilhomme a à sa disposition lorsqu'il s'agit de châtier un manant.

Tenez-vous le pour dit, monsieur Basile.

Votre serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

LUNDI, 18 décembre 1871.

NOUVEAU-MONDE, 19 déc. 1871.

M. Fréchette continue de se promener dans la ruelle de l'*Evènement* avec une pancarte au dos portant cette inscription : *Causeries du dimanche par A. B. Routhier.* C'est une réclame qu'on ne me reprochera pas, j'espère. S'il lui plait d'être mon facteur, je ne m'y oppose pas, et c'est un peu pourquoi je voudrais que la chose durât trois mois.

J'ai conseillé à M. Fréchette, dans son propre intérêt, de ne plus m'appeler *Basile,* et je lui ai représenté que cette figaroterie nuisait à sa dignité de chef de parti. Mais il s'entête, et déclare que je lui demande une chose impossible. " Basile tu as été, dit-il, et Basile tu seras, c'est plus fort que moi."

Qui est-ce qui est plus fort que lui ? Est-ce Basile ? Il faudrait l'admettre plus clairement et sans détour. Mais observez le nouveau progrès de Scapin : il me tutoie. Basile *tu* as été et Basile *tu* seras. Quand les puissants de ce monde vous tutoient, il parait que c'est un signe de faveur.

Digitized by Google

"Le roi m'a tutoyé, me voici grand d'Espagne." Mais quand cette familiarité vient de M. Fréchette, elle a une toute autre signification.

Il me tutoie! hélas, quel mal ai-je donc fait? Que voulez-vous! Le polémiste est toujours exposé à quelque humiliation. M. Fréchette est d'ailleurs atteint de la "Basiliophobie" et il n'est pas seul. Je connais plusieurs personnes qui souffrent de cette maladie. Quand il entre dans un restaurant, on me raconte qu'il lui arrive quelquefois de dire: "garçon, encore un verre de "Basile."

Je ne dis pas cela pour me plaindre et il y a un peu de ma faute d'ailleurs. J'ai eu l'imprudence de dire que mon nom a cela de commode, qu'il sert d'esprit à ceux qui n'en ont pas. M. Fréchette m'a cru sur parole, et depuis lors, il a toujours mon nom sur les lèvres. A quoi tiennent les choses? Si au lieu de m'appeler Adolphe Basile, je portais les deux noms de Louis Honoré, M. Fréchette n'aurait plus rien à dire.

Sa dernière lettre prouve une fois de plus qu'il a de la faconde, et c'est tout. Il se répète d'une manière désolante.

Quand il était à Chicago, il avait contracté l'habitude de rendre certains sons à certaine époque, chaque année. C'était régulier et monotone comme le murmure d'une fontaine. Quand le temps arrivait, il tournait le robinet, et la poésie de l'année précédente recommençait à couler.

Le même phénomène se renouvelle dans ses *Causeries du lundi*. Depuis quatre semaines j'entends grincer le robinet tous les lundis, et le même flot d'injures, de fadaises et de plaisanteries ridicules coule de source, et se répand dans l'*Evènement* comme chez lui. Rendons cependant justice à M. Fréchette; il se donne de la

Digitized by Google

peine. Il cherche toujours à dire quelque chose, et s'il ne dit rien, ce n'est pas sa faute ; l'effort est visible et il est juste d'en tenir compte.

Notons d'abord ses répétitions.

Pour la quatrième fois il affirme qu'il me croyait plus fort, que je le fais crever de rire, que je ne réponds rien du tout à ses attaques, que je ne maintiens pas un seul de mes avancés, que mes écrits ne contiennent rien, moins que rien, etc· Il récapitule ensuite toutes ses victoires sur moi, dans un style de restaurant :

1o Je vous ai pris en flagrant délit de mesquine réclame ; avalé !

2o Je vous ai accusé de faire le nécessaire auprès du clergé dont les plus hautes autorités vous repudient ouvertement ; avalé !

3o J'ai fait voir le suprême ridicule de votre raisonnement au sujet des grandes questions qui intéressent le pays ; avalé !

4o. J'ai montré votre école se servant du crucifix comme d'un marche-pied, et du sanctuaire comme d'un tripot ; avalé !

5o. J'ai prouvé que tout en faisant si grande parade de vos principes religieux, vous fouliez aux pieds les enseignements de l'Eglise dans vos discussions scandaleuses ; avalé !

Ainsi, voilà cinq grandes victoires bien comptées, et le lecteur ne doit pas douter un instant de leur authenticité. M. Fréchette l'affirme.

Quand tout cela est-il arrivé ? Quand M. Fréchette m'a-t-il fait "avaler" ces cinq couleuvres ? Je serais bien empêché de le dire, parceque je ne me rappelle pas "avoir foulé aux pieds les enseignements de l'Eglise," ni m'être "servi du crucifix comme d'un marche-pied," ni "avoir fait le nécessaire auprès du clergé," ni "avoir

Digitized by Google

traité des grandes questions d'une manière ridicule," ni même "avoir fait aucune réclame." Est-ce que j'aurais fait tout cela sans m'en apercevoir? Allons donc. "Avalez" tout ce que vous voudrez M. Fréchette, même un verre de "Basile"; mais je vous jure que je n'ai pas "avalé toutes ces vilaines choses.

Ce n'est pas tout. M. Fréchette ne me fait pas seulement "avaler"; il me fait "rengaîner." Vous avez tout "avalé" et tout "rengaîné" s'écrie-t-il, et il le prouve; j'ajoute quelques commentaires à son accablante énumération :—

1o "Vous m'avez accusé d'irréligion et d'impiété; rengaîné." J'ai dit que vous "glissiez sur la pente de l'irréligion," et je l'ai prouvé irréfutablement.

2o "Vous avez écrit que j'avais diffamé les institutions de mon pays; rengaîné!" Je ne rengaîne pas, je l'ai prouvé dix fois.

3o. "Vous m'avez taxé de "lâcheté" pour ne m'être pas enrôlé au service du Pape; rengaîné!" Je n'ai jamais dit que vous étiez "lâche" de ne vous être pas enrôlé au service du Pape. J'ai dit que vous aviez "lâchement" abandonné votre pays pour en diffamer les hommes et les institutions. Et cette "lâcheté" est un fait que vous ne pouvez nier; il est prouvé à satiété.

4o "Vous avez prétendu que les libéraux canadiens qui se disent catholiques sont des hypocrites; rengaîné!" J'ai dit qu'il fallait combattre les libéraux, et que le libéralisme est une hérésie. Je le dis encore après Pie IX, et je ne le rengaîne pas!

5o. Vous avez montré les libéraux comme des ennemis de l'ordre et de la religion; rengaîné!" Je ne rengaîne pas, et je dis encore la même chose; mais je ne confonds pas les deux termes libéraux et oppositionistes; ils ne sont pas synonymes.

Digitized by Google

6o. " Vous avez avancé que j'étais blessé de vos appréciations littéraires, et que vous aviez une lettre pour le prouver; rengaîné!" Mais non, monsieur, ce n'est pas rengaîné. Prenez patience, vous la verrez cette lettre; mais je ne puis pas tout faire à la fois.

Donc cinq avalements et six rengaînés, voilà le bilan de la campagne triomphante que M. Fréchette prétend avoir faite contre moi. Ce n'est pas plus malin que ça, et le lecteur peut juger si je suis " roulé!" A tout ce que je pourrais répondre, M. Fréchette va répliquer: " Avalé! rengaîné!" et il m'alignera cela par douzaines, s'il le faut, avec des numéros. C'est décisif.— Les numéros surtout en imposent.

Mais voici d'autres numéros qu'il ne faut pas oublier. M. Fréchette, sous peine d'être affiché comme un calomniateur, vous êtes tenu de prouver: 1o que j'ai montré M. Pelletier comme un communiste, un commissaire de Satan; 2o que je me suis comparé à Mgr Affre; 3o que j'ai voulu démontrer que l'archevêque de Québec n'est qu'une oie; 4o que j'ai tenté de démontrer que l'opposition Bas-Canadienne veut renverser l'Eglise; 5o que j'ai écrit une lettre anonyme au Rev. M. Patry, &c.

Ne négligez pas, M. Fréchette, de prouver toutes ces choses. C'est peut être désagréable de vous placer dans cette impasse; mais c'est votre faute et non la mienne.

N'oubliez pas non plus que " la viande le vendredi et la contrebande du vin de messe" ont besoin d'explications claires. Quant à l'idylle de la Gatineau, je n'en connais rien, et je n'ai rien à y voir, puisque vous déclarez maintenant que cela ne me regarde pas. Mais alors pourquoi me jeter ces choses à la face, si elles ne me concernent en aucune manière?

Digitized by Google

C'est votre école, dit M. Fréchette. Quelle école? Suis-je maintenant un chef d'école? Et supposé que je le sois, qu'ai-je à faire avec la conduite, ou les faits et gestes de mes confrères de la presse? Pourquoi en serais-je responsable?

Que dirait M. Fréchette si je lui appliquais le joli procédé dont il use à mon égard, et si je lui disais:

"Vous êtes un libre-penseur et un impie; vous avez "diffamé, insulté, méprisé la religion et ses ministres "dans *l'Avenir* et *le Pays*. Vous avez été excommunié "par Mgr l'évêque de Montréal, condamné et flétri à "Rome, &c."

Et si, passant à un autre ordre de choses, j'ajoutais: C'est vous M. Fréchette qui êtes venu une nuit "badi-"geonner ma porte, en portant un certain vase qui "n'était pas le pot aux roses; C'est vous qui êtes venu "lâchement, la nuit, briser mes vitres à coups de "pierres, &c."

M. Fréchette répondrait à tout cela:—Ce n'est pas moi. Mais je répliquerais suivant son système: si ce n'est pas vous, c'est votre école, et celui qui portait le "pot aux roses" est votre disciple. Donc, M. Fréchette, "avalé le pot aux roses!"

En terminant, M. Fréchette revient avec une inconvenance impardonnable à Sa Grâce Mgr l'archevêque de Québec, et il veut absolument démontrer que sa Grâce et moi, nous sommes en guerre. C'est une véritable injure pour l'archevêque que tout ce morceau; et quant à moi, on comprend si j'ai droit d'être blessé.

Le rôle de M. Dessaulles, l'ami de M. Fréchette ne me convient pas le moins du monde.

Trois faits sont invoqués par M. Fréchette, qui ne veulent rien dire du tout, ou qui sont faux.

Digitized by Google

1o C'est calomnier l'archevêque que d'affirmer qu'en combattant le libéralisme et les libéraux, je me trouve en opposition directe avec Sa Grâce. 2o Il est inexact de dire que Sa Grâce aurait refusé son approbation à mes " Causeries, " si je l'avais demandée. Je suppose que M. Fréchette ne se prétend pas initié aux secrets de l'archevêché là-dessus. J'ai fait pour la publication de mes " Causeries " ce que je devais faire : j'ai obtenu l'approbation des évêques du diocèse où j'ai publié. Si M. Fréchette veut connaître l'opinion des autres évêques, il peut leur soumettre mon livre. Quant à moi je ne suis pas tenu de satisfaire sa curiosité, et de lui communiquer les lettres privées que j'ai pu recevoir à cette occasion. 3o La lecture du Rev. P. Monnot était publique, et j'avais le droit de l'apprécier. Son œuvre est excellente, et quand il affirme que Sa Sainteté Pie IX l'a à cœur, je ne puis soupçonner que c'est un mensonge.

J'ignore ce qui a pu se passer entre le P. Monnot et Mgr l'archevêque, et quand je le saurais je n'en parlerais pas ; cela ne me concerne en aucune manière. La lecture m'a plu, et j'ai cru que j'avais le droit de le dire, voilà tout.

A. B. ROUTHIER.

EVÈNEMENT, 27 déc. 1871.

MON CHER MONSIEUR BASILE.

Vous êtes né sous une mauvaise étoile ; tout le monde conspire un peu contre vous. Aussi vous pleurnichez, vous faites votre lippe, vous vous tournez de tous côtés

Digitized by Google

pour chercher des sympathies ; et, lorsque vous n'apercevez autour de vous que des sourires sarcastiques et moqueurs, vous vous écriez du ton que prennent les moutards quand ils vous menacent *de le dire à maman* : " M. Fréchette n'est pas le seul à m'en vouloir ; toute la " presse voltairienne et libérale est liguée contre " moi !..." Pourquoi ne pas dire *tous les ennemis de Dieu*, monsieur Basile ?... C'est évidemment ce que vous aviez dans la pensée ; dites-le, allez ; ne vous gênez pas, vous en avez dit de pires.

Une chose vous a surtout agacé les nerfs. C'est la comparaison que l'*Opinion Publique* a faite de mes articles avec ceux de Villemot. Cela vous crispe, vous indigne, vous surmonte. Vous citez quelques lignes de moi, et, prenant votre pose à effet, vous intimez l'ordre à l'*Opinion Publique* de " déclarer *sur la foi de l'honneur* si c'est là écrire comme M. Villemot ! " Voyons, monsieur Basile, calmez-vous. Je conçois que vous eussiez préféré que le compliment s'adressât aux *Causeries du dimanche ;* mais c'est votre faute aussi. Pourquoi m'avez-vous comparé vous même à Lamartine ? Vous avez donné mauvais exemple aux autres, monsieur Basile ; subissez-en les conséquences.

Si je ne connaissais mon Basile à fond, le commencement de votre article du quinze m'aurait intrigué ; ou plutôt j'aurais soupçonné le typographe de vous avoir joué un mauvais tour. Je cite mot pour mot :

" Mes *Causeries du dimanche* lui servent toujours de " titre, quoiqu'il n'en soit plus question depuis long- " temps. Il est évident que M. Fréchette *veut changer* " *de terrain*. Il fait des efforts inouïs *pour m'entraîner* " *loin de la* VOIX D'UN EXILÉ."

Comprenne qui pourra. Pour moi, monsieur Basile, je comprends une chose, c'est que notre polémique vous

Digitized by Google

a tellement bouleversé le cerveau, que vous ne savez plus du tout ce que vous dites. Je n'essaie pas de réfuter: la logique à la Basile, vous savez, on ne raisonne pas avec cela; on reproduit, voilà tout.

Vous avez un tic douloureux, monsieur Basile. Ce tic tient même du rhumatisme, il change de place. Autrefois c'étaient *Mes Loisirs* qui vous faisaient trépigner; maintenant c'est la *Voix d'un Exilé.* On a beau vous parler d'autre chose, essayer de vous distraire, impossible. La *Voix d'un Exilé*, vous ne voyez plus que cela, vous ne parlez plus que de cela. C'est plus qu'un tic c'est une manie. Vous disséquez chaque phrase; vous examinez chaque mot à la loupe. Parfois c'est pour y trouver des blasphèmes;—j'ai fait voir dans ma dernière lettre la façon adroite dont vous y parvenez;—le plus souvent c'est pour y découvrir une expression trop violente, une peinture trop réelle, une diffamation quelconque.

" Quand on est poète et gentilhomme, dites-vous, " dans vos *Causeries*, il y a des expressions dont la " crudité doit révolter, et qui doivent être laissées aux " poissardes. Quelle que soit la haine qui déborde du " cœur, il y a des injures, des invectives qui appar- " tiennent au bourbier et qui ne doivent pas sortir de " la bouche d'un homme bien élevé. "

Il y a de rudes choses dans la *Voix d'un Exilé*, c'est vrai, monsieur Basile. La phrase n'y est pas toujours musquée; le vers ne s'y présente pas toujours en gants blancs. Enfin, ce n'est pas de la poésie de salon et,—je ne le contesterai pas,—c'est peut-être mauvais genre. Mais que voulez-vous, monsieur Basile; dans mon indignation contre les gens de votre espèce, si j'ai ouvert le vocabulaire des poissardes, c'est que je l'ai trouvé entre les mains de M. Veuillot, votre *illustre maître*, le type

Digitized by Google

du *gentilhomme*, celui que vous proclamez être, *quant à la forme*, le premier écrivain de son temps.

Vous n'avez probablement pas lu M. Veuillot plus que les autres auteurs que je vous ai déjà cités ; eh bien, moi qui le lis quelquefois, je vais vous faire connaître un peu sa manière. Vous me direz si la *Voix d'un Exilé* n'est pas un modèle de mansuétude et de bon ton, comparée aux *Satires* et aux *Couleuvres* du grand défenseur de l'arche d'alliance.

Voulez-vous des expressions à l'eau de rose ? Ecoutez :

" Peuple en train de pourrir,— mordre des fanges,— ' champ de la peste et de la pourriture,—ce que dit, " l'ulcère sur les corps dévorés,— odeur de gros vices,— " pain des anges vomi des chiens ! etc."

Voulez-vous savoir comment M. Veuillot traite ses adversaires, lisez ; je cueille au hasard :

" Cuistres, valetaille, faquins reîtres, ribauds, " crapauds volants, bourriches, bêtes, vauriens, singes, " coquins, bélîtres, bavards, oisons, charlatans, vantards " hurleurs, carognes, gueux insolents, canaille, chena- " pans, bandits, pillards, chacals, goujats, pirates, " monstres, avortons, bâtards, égorgeurs, scélérats, " vampires, renégats, porcs, gorilles, taureaux, vipères, " assassins ! "

Voulez-vous de gracieuses images, du style d'homme bien élevé :

—Pied-plat ! que n'es-tu né dans ta Sparte si chère ;
Bâti comme tu l'es, plein de honte, ton père
T'aurait fait disparaître AU FOND DU LIEU SECRET.

—Sans blâmer son amour pour sa mère Cybèle,
J'estime qu'il se grise à lui prendre le pis.

—. . . . Nous voyons sur la scène
Ignoble et vomissant, le chœur de ces salis.

Digitized by Google

—Cynique, lâche, et tout fumant
De vin, d'orgueil et de viande.

—Mais pressé de produire, il cherche encor sa forme ;
IL CRAQUE ET NE PEUT PONDRE. *Un sage interrogé*
Lui dit : FAIS.... (UN MOT BAS) *tu seras soulagé.*

Voulez-vous du style " troussé " *par le premier écrivain de son temps quant à la forme :*

Le beau Finoche d'ordinaire
Va sécrètant son petit lait.
Il n'a ni style ni stylet,
Nature, *sauf l'air pistolet,*
L'a d'un esprit tout débonnaire
Troussé !

Voulez-vous de ces vers où la chasteté de l'expression le dispute à la délicatesse de la pensée ? Il n'y a que l'embarras du choix :

Quand je voyais la gloire....
Comme une fille immonde aux bras des polissons.

—Le dandy préférant la crasse à la disette,
Lui vend, avec son nom, *les restes de Frisette....*
Le sire est éreinté ; *saura-t-il faire souche ?*

—Qui lavera le corps de la prostituée ?

—Un jour que vous trottiez, la brise
Fit voir votre jambe bien prise ;
Cette jambe prit un lion....

— Sans mépriser à fond quelques restes d'appas,
Elle maintient ses droits au rang de vierge sage ;
Pour le monde et pour Dieu, son âme et son corsage,
Tout est réglé comme un compas.

—....Pétrarque, sans retards,
Peupla Carpentras de bâtards.

Digitized by Google

—Pondu dans l'ombre, en débarras,
Par mademoiselle sa mère....

—*Invite à ton lit* les escrocs
Et tes titis toujours plus sales ...
Va, gueuse, et *prends-en à mourir*,
Et qu'on te voie enfin pourrir
Dans tes ordures colossales !

C'est la première fois, monsieur Basile, que ce que vous appelez la *ruelle* de l'*Evénement* donne asile à de pareilles ordures ; et moi, le *mal élevé*, le *libéral*, l'*impie*, j'ai rougi en transcrivant ces infamies qui ont pourtant été écrites et signées par le chef de votre école, il n'y a pas encore cinq ans. Cependant malgré toute ma répugnance à pêcher dans un pareil *bourbier*, il m'a bien fallu le faire afin de montrer au public ce qui se cache sous vos capuchons de faux moines. Osez maintenant parler de la *Voix d'un Exilé*, et dire que j'emprunte mon style au vocabulaire des poissardes !

Tenez, mon cher Basile, finissons-en avec la *Voix d'un Exilé*. Voulez-vous savoir toute ma pensée ? Je vous dirai avec M. Veuillot :—" J'ai écrit comme j'ai " senti ; je ne m'accuse ni ne m'excuse de l'amertume " de mes expressions, " seulement j'avouerai que cette satire était beaucoup plus dirigée contre votre école hypocrite, envieuse et servile, que contre le parti purement politique qu'on appelle conservateur. Je n'ai fait aucune distinction, car vous étiez intimement liés alors. Mais aujourd'hui que ce parti vous répudie ouvertement, il gagne immensément dans mon estime ; et si j'avais à l'apprécier de nouveau, je ne manquerais pas, monsieur Basile, de faire une distinction qui ne serait pas en votre faveur, je vous l'affirme.

Cher saint homme, doux chrétien, charitable apôtre, comme vous savez bien tronquer une phrase, retrancher

Digitized by Google

une ligne, falsifier une idée, pour faire croire à ceux qui ne m'ont pas lu, que j'ai sanctionné l'assassinat politique, à propos de la mort de McGee, et que j'ai engagé le peuple à ne pas s'arrêter là! Je vais reproduire au long le passage que vous défigurez si perfidement, en soulignant ce que vous avez retranché; les lecteurs jugeront jusqu'à quel point les saints de votre acabit peuvent être considérés comme d'honnêtes gens :

Pourtant oublions tout quand le coupable tombe....
Que dis-je, couvrons-nous le front d'un double deuil :
Après avoir pleuré sa vertu dans la tombe,
Pleurons sur son propre cercueil !

Tu viens donc de frapper ta première victime,
O peuple ! *et qui peut dire où tu t'arrêteras ?*
Le CRIME *fait glisser sur la pente du* CRIME,
Et le gouffre est béant au bas !

Arrête, peuple ! ...Et vous, vous tissez vos suaires,
Aveugles oppresseurs que l'on paie à prix d'or !
Quand donc cesserez-vous, imprudents belluaires,
De larder le lion qui dort ?

Hâtez-vous ! conjurez l'orage populaire !....

Cette citation est plus éloquente que tous les commentaires. Votre calomnie est-elle assez évidente, ô fervent prêcheur ? Un autre que vous aurait honte, monsieur Basile.

Quant à mon appréciation de l'*illustre* M. McGee, il me semble qu'elle est beaucoup plus flatteuse encore que celle qu'on faisait l'*immortel* M. Cartier, lorsqu'il l'appelait chien puant (stinking dog) en plein parlement. J'ai rendu justice au talent de l'orateur, du poète et de l'homme d'état en disant :

Son torse était sculpté pour les grands piédestaux.

Digitized by Google

Et puis, si, devant sa mort tragique, je n'ai pu me résoudre à jeter un voile sur sa trahison, je n'ai jamais porté l'irrévérence jusqu'au point d'écrire ce que votre M. Veuillot écrivait sur le cercueil d'un de ses adversaires politiques :

Traître à son roi, traître à son sang,
Traître à l'honneur humain, traître à la foi chrétienne,
Moins homme *qu'animal paissant*,
Moins animal encor que *fumier croupissant*,
Indigne d'avoir face humaine,
Gorgé de l'or abject d'un traître plus puissant,
Par le diable écrasé dans la fange en passant,
Ce seigneur a crevé comme une outre trop pleine.

Avalez encore celle-là, monsieur Basile ; et si cela ne suffit pas, je suis prêt à vous en servir de ce genre *ad infinitum*. A force de vous éborgner avec les pointes que vous essayez de me lancer, vous finirez bien par ne plus voir clair du tout, et vous me laisserez tranquille. En attendant, je taperai jusqu'à ce que vous soyez aplati comme une punaise. J'ai fait vœu de vous y faire songer à deux fois avant d'attaquer les autres ; et vous verrez si je sais tenir parole, monsieur Basile.

Pour aujourd'hui continuons.

Je vous avais prié de me dire, ce me semble, si nous devions voir le doigt de la providence dans les lettres anonymes que M. le curé de Saint-Pascal avait reçues d'un saint homme de votre connaissance. Au lieu de répondre à ma question, vous vous écriez gauchement comme le marmot qui s'accuse en voulant s'excuser : " Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! "

Mais qui a dit que c'était vous ? Est-ce qu'on ne peut plus parler d'un saint homme, sans que vous preniez la chose pour vous maintenant ? L'orgueil vous perdra, monsieur Basile. C'est bien assez, croyez moi, de vous

Digitized by Google

donner pour un saint, sans vouloir monopoliser les huit béatitudes pour vous tout seul. Soyez plus raisonnable.

Cependant votre dénégation répond indirectement à ma question, *car si ce n'est pas vous*, il y a certainement du surnaturel dans cette affaire, et voici pourquoi. Un jour vous avez remis une lettre à un certain postillon. Le hasard...non la fatalité... allons donc, la providence, veux-je dire, permit que cette lettre fût la seule qui se trouvât dans la malle de Saint-Pascal. Dans cette lettre, qui n'était pas signée, M. l'abbé Patry était traité d'apostat, de rénégat, etc.,—style Veuillot. Si cette lettre ne vient pas de vous, et que vous ne teniez pas à nous faire croire à quelque gaucherie de la providence, vous avez un excellent moyen de vous justifier, monsieur Basile. Voyez comme je suis accommodant; montrez-nous seulement une lettre de M. l'abbé Patry, déclarant qu'il n'a aucune preuve positive que vous lui ayez jamais écrit de lettres anonymes, et je me rétracte. Vous voyez que je vous accorde plus que le bénéfice du doute.

Mais vous ne pouvez obtenir cette lettre, entendez-vous ; c'est là le troisième défi que je vous lance depuis le commencement de notre discussion; et vous allez faire encore le mort comme d'habitude. Car il faut noter que vous avez abandonné depuis quelque temps la tactique des chassés-croisés ; vous faites le mort. Mais c'est bien inutile, allez; ce moyen-là ne vous réussira pas plus que l'autre. On connaît son Basile.

Quant aux faux billets de banque, j'ai dit qu'ils avaient été mis en circulation par vos agents électoraux ; quand vous aurez nié le fait sans échappatoire, je prouverai.

Passons à une autre dénégation. Il est heureux que vous ayez compris que vous commettiez une pyramidale naïveté, en niant emphatiquement avoir

Digitized by Google

jamais accusé M. Pelletier d'avoir démoli la colonne Vendôme et fusillé Mgr Darboy, en 1867! Aussi vous ne vous attachez plus maintenant qu'aux autres membres de la phrase; c'est-à-dire que vous niez avoir appelé M. Pelletier commissaire de Satan, et vous être comparé à Mgr Affre. Mais vous êtes encore plus Basile que je ne croyais, ou bien vous êtes comme ces grands coupables qui ne voient que des accusateurs partout, qui tremblent au bruit des feuilles, et qu'un regard scrutateur déconcerte. Ce n'est pas ma faute si vous ne comprenez pas le français, mon cher monsieur Basile. Personne n'ignore, par exemple, ce que j'ai voulu dire en parlant de "la viande le vendredi," de la "contrebande du vin de messe," et de "l'idylle de la Gatineau." Je n'irai pas ennuyer le public en vous donnant d'interminables explications pour vous seul. La moindre chose, ce me semble, qu'on puisse exiger d'un adversaire, c'est au moins assez d'intelligence pour comprendre ce que parler veut dire. Il y a longtemps qu'un autre moins patient que moi, vous aurait dit ce que M. de Talleyrand disait un jour à quelqu'un qui ne voulait rien comprendre: "Vous êtes un imbécile, comprenez-vous?"

A Dieu ne plaise que j'aie cette opinion-là de vous cependant, monsieur Basile; car, bien que vous ne saisissiez pas toujours très facilement ce qu'on vous donne à entendre, vous avez d'autres facultés qui compensent amplement: celle de faire des distinctions subtiles, par exemple. En voici une qui mérite certainement toute notre attention: Les libéraux canadiens, dites-vous, sont des ennemis de la religion et de la société, c'est entendu; mais il ne faut pas les confondre avec les simples *oppositionistes* qui, eux, peuvent être de fort bons sujets. Voilà qui est bon à

Digitized by Google

constater, et qui m'explique bien des choses. Je vois maintenant que c'est en vertu de cette heureuse distinction que tous les transfuges politiques qui se sont ralliés à M. Cartier, de brigands infâmes qu'ils étaient, sont tombés tout à coup en odeur de sainteté. Ainsi George Brown, D'Arcy McGee, P. G. Huot, A. Tourangeau, J. G. Blanchet, J. P. Rhéaume, etc., n'ont jamais été libéraux ; c'était par erreur qu'ils s'appelaient ainsi eux-mêmes. Ils n'étaient qu'*oppositionistes ;* ce qui n'est pas du tout la même chose... O Basile, cher monsieur Basile, charmant monsieur Basile, vous êtes " le plus beau jour de ma vie"...Seulement j'aimerais,—et beaucoup d'autres aussi, sans doute,—connaître, parmi nos députés, par exemple, ceux que l'on doit considérer comme des libéraux, c'est-à-dire des impies, et ceux qui ne sont qu'*oppositionistes.* Faites-nous donc une petite liste à cet effet, monsieur Basile. Cela simplifierait bien des choses, vous comprenez ; et puis c'est important, puisqu'il s'agit du salut de nos âmes.

Parions que vous allez faire le mort là-dessus aussi !

J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire, monsieur Basile ; mais comme ma lettre est déjà longue, je garde cela pour vos étrennes.

En terminant, permettez-moi de vous demander si vous avez médité assez longtemps sur les paroles de Balmès que je vous ai citées il y a déjà trois semaines, et dans lesquelles le grand philosophe disait qu'on faisait tort au catholicisme en l'identifiant avec une cause politique quelconque. Il me semble que je vous avais demandé votre avis là-dessus, monsieur Basile.

J'attends.

Votre serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

Digitized by Google

NOUVEAU-MONDE, 27 déc. 1871.

M. Fréchette devient perplexe. Il ne sait plus exactement s'il doit continuer de m'injurier et d'inventer des histoires absurdes, ou s'il ne doit pas plutôt clore la discussion par des coups de bâton.

“ Si la mesure devenait comble, dit-il, je pourrais bien “ trouver quelque jour sous ma main, l'instrument que “ tout gentilhomme a à sa disposition l'orsqu'il s'agit de “ châtier un manant.”

Je crois sincèrement qu'il s'en tirerait mieux avec le bâton qu'avec la plume ; et s'il avait dans la main un bâton aussi long que plusieurs de ses mots favoris, je tremblerais même à la distance où je me trouve. Après avoir manié pendant trois ans le *fouet sacré*, et l'avoir *usé* sur les épaules de nos ministres et du clergé, il doit être en effet très-fort dans l'art de la bastonnade.

Il y a néanmoins trois raisons qui me rassurent.

1o. Il pose en principe que *tout gentilhomme a à sa disposition cet instrument*, mais il ajoute en ce qui le concerne qu'il *pourrait bien le trouver quelque jour* sous sa main. On voit donc qu'il ne l'a pas *à sa disposition ;* il *pourrait* seulement le *trouver quelque jour*, mais il n'en est pas sûr. Il *pourrait* aussi ne pas le *trouver*, et alors... que deviendra le gentilhomme. Un gentilhomme qui n'a pas un bâton à sa disposition, est-ce un gentilhomme ?—Et pourtant sa phrase semble avoir été écrite plutôt avec un bâton qu'avec une plume.

Enfin ! j'ai la chance qu'il n'en puisse *trouver ;* mais s'il en trouve, je suis victime de *l'Ananké !*

2o. Saint François de Sales, saint Jean-Chrysostôme, Mgr Maret, l'évêque du Bellai, dont M. Fréchette admire tant la douceur et la modération, viendront à

Digitized by Google

mon secours. Il sait par cœur tous leurs écrits (il l'a bien prouvé !) et quand il lèvera le bâton sur moi, il se rappellera saint François de Sales qu'il me citait l'autre jour : "point de sévérité ; reprenez toujours en toute sorte de patience," et le bâton lui tombera des mains.

3o. Il aura pitié de moi !

Lisez vous-même, si vous en doutez :

" Mon cher monsieur Basile, si vos instincts n'étaient " pas si mauvais, vous me feriez pitié, et j'abandon-" nerais la discussion par un sentiment d'humanité.

" J'ai vu un jour, sur une grande route de la Loui-" siane un serpent que la hache d'un passant indigné " avait coupé par morceaux. Chaque tronçon mutilé " se tordait convulsivement ; sa gueule jetait une bave " sanglante, son dard impuissant s'agitait encore, et sa " dent venimeuse mordait la poussière du chemin. Eh " bien, parole d'honneur, tout serpent qu'il était je le " plaignais presque ; et c'est à peu près le sentiment " que je viens d'éprouver en lisant votre dernier " article."

Admirons en même temps la bonté de ce cœur et la beauté de ce style.

J'ai vu un jour, (comme c'est dramatique et solennel !) *sur une grande route de la Louisiane* (pourquoi une grande route ?) *un serpent* (comment ! il y a des serpents aux Etats-Unis, et ils se promènent sur les *grandes routes !*) *que la hache d'un passant indigné avait coupé par morceaux.* Tableau ! on voit la hache, le passant et les morceaux ! Le passant est *indigné*, Pourquoi ? L'histoire ne le dit pas, mais il est certain qu'il était *indigné ;* sans cela, eut-il *coupé* le serpent ? Et surtout, eut-il eu la cruauté de le *couper par* morceaux ? *Chaque tronçon mutilé* (y a-t-il des tronçons qui ne sont pas *mutilés ?* Le lecteur décidera ; mais M.

Digitized by Google

Fréchette affirme que ceux qu'il a vus sur la grande route de la Louisiane étaient mutilés. Je ne puis pas le contredire; je n'y suis pas allé) *se tordait convulsivement;* (c'est affreux, ces tronçons qui se tordent... mais qui se tordent *convulsivement* !) *Sa gueule jetait une bave sanglante.* (Si elle jetait ça loin, ça devait être horrible !) *Son dard impuissant s'agitait encore* (encore !) *et sa dent venimeuse mordait la poussière du chemin.* (L'imbécile de mordre ainsi la poussière des *grandes routes;* ce serpent devait être encore plus *indigné* que le passant. Il y a une obscurité dans toute cette phrase, on croirait que chaque tronçon avait sa gueule, son dard et sa dent !)

Je continue la citation :

Eh bien, parole d'honneur, tout serpent qu'il était, je le plaignais presque ! La belle âme ! il le plaignait *presque*, tout serpent qu'il était, et de peur qu'on en doute, il en donne sa parole d'honneur ! Mais le mot *presque* me taquine; il ne le plaignait donc pas tout-à-fait. Dans quelle proportion le plaignait-il ? Le poëte aurait dû éclairer ce recoin obscur de son sentiment, et nous expliquer ce qu'il entend par *plaindre presque.* Pour moi qui connais toute la mansuétude du poëte, je crois qu'il le plaignait entièrement, et qu'il n'a pas osé le dire; ce diable de Basile était capable de le soupçonner de faiblesse pour le serpent !

Et c'est à peu près le sentiment que je viens d'éprouver en lisant votre dernier article. A peu près ! Encore une obscurité. Il n'a pas éprouvé en me lisant *tout-à-fait* le même sentiment qu'en contemplant le serpent, tout serpent qu'il était, mais c'est *à peu près* ce sentiment-là. Maintenant, comment s'appelle ce sentiment qui est *à peu près une presque compassion ?* A ceux qui ont fait

Digitized by Google

de profondes études psychologiques de me répondre. Moi, j'y perds mon latin.

Cependant, je persiste à croire qu'il y a un fond de pitié dans cet *à peu près de presque-compassion*, et sans en pouvoir déterminer la proportion, j'espére qu'il y en a assez pour adoucir au moins les coups de bâton. Voilà mes trois raisons d'être rassuré à l'endroit du bâton, et le lecteur avouera qu'elles ne sont pas sans mérite.

Les citations que je viens de faire sont tout ce que contient l'article de M. Fréchette, à part les extraits qu'il a faits d'un grand nombre de théologiens.

Quel savant que ce poète! c'est un vrai puits de science. Les ouvrages de *tous* les théologiens lui sont familiers, et je le soupçonne d'en savoir par cœur le plus grand nombre. Bellarmin, Suarez, Concinat, Billuart, Busenbaum, Gotti, Mariana Soto, Ledesma, Covarruvias sont ses amis intimes; il ne fait rien sans eux et l'*Evénement* en gémit sous le fardeau, faute d'habitude.

Vous riez? Mais c'est positif, tous ces grands théologiens sont là, rangés en bon ordre au-dessus du "crime d'Orcival," et M. Fréchette a la vanité de croire qu'il fait au milieu d'eux très-bonne figure. Hélas! Hélas!

Il faudrait pourtant, M. Fréchette, économiser un peu sur les théologiens; si non, vous finirez par compromettre gravement celui qui vous fournit toutes ces citations.

Mais à quel propos, me dira-t-on, M. Fréchette peut-il citer tous ces auteurs? c'est difficile à dire, mais je m'en doute. Quand M. Fréchette est réduit *à quia*, il a une ressource dont il use largement. Il me fait dire des choses auxquelles je n'ai jamais pensé, et il me refute. Il prend alors ses ciseaux et il accumule les citations

Digitized by Google

pour prouver des vérités de LaPalisse. C'est ainsi qu'il a invoqué un grand nombre d'autorités pour me prouver, il y a quelque temps, que la charité chrétienne ordonne d'être charitable.

Aujourd'hui, il s'agit des formes du gouvernement. Il me fait dire: " que le mot république est synonyme d'hérésie, et que le système monarchique est la seule forme de gouvernement autorisée par l'Eglise." Tout le monde sait que je n'ai jamais dit cela, et M. Fréchette le sait mieux que personne.

Mais il affirme emphatiquement la chose et il s'écrie toujours dans son style de restaurant: *vous allez avaler la coupe jusqu'à la lie!* Il avait dit quelques lignes auparavant: *cela vaut son pesant de sucre d'orge.* Il se croit toujours au restaurant et voudrait absolument nous faire *avaler* quelque chose.

C'est donc pour prouver qu'un gouvernement peut être catholique sans être monarchique, que M. Fréchette a entassé sur ma tête, comme pour m'écraser toutes les grandes autorités que j'ai nommées. C'est à peine croyable, n'est-ce pas? et si LaPalisse vivait encore, il féliciterait M. Fréchette d'avoir démontré cela.

Allons M. Fréchette, ce n'est pas cela qu'il faut prouver. Tout le monde admet que les formes de gouvernement sont du *droit des gens* et non du *droit naturel*, et que l'une ou l'autre peut être adoptée suivant les circonstances particulières de chaque peuple. Donnez à la France, si vous le pouvez, une *république catholique*, et je la préférerai à la monarchie de Louis Philippe, et à l'empire défunt.

Mais il ne s'agit pas de cela, et c'est en vain que vous tentez de m'entraîner sur un terrain où vous m'échapperiez par la tangente. Il s'agit de vous et

Digitized by Google

non pas de Bellarmin ou Suarez. C'est vous que j'ai accusé, et non pas Mariana ou Covarruvias.

Je vous ai accusé d'avoir diffamé nos hommes publics dans un style de charretier. Ne l'ai-je pas suffisamment prouvé ?

Je vous ai accusé d'avoir méprisé nos institutions. N'ai-je pas établi que vous avez dit tout le mal possible des institutions monarchiques, qui sont les nôtres, et de la confédération qui est notre forme actuelle de gouvernement ?

J'ai dit que vous glissiez sur la pente de l'irréligion. N'ai-je pas démontré que vous avez injurié tout notre clergé, excité le peuple à la révolte contre les autorités légitimes, justifié l'assassinat politique, et que vous appartenez à l'école libérale condamnée par Pie IX ?

J'ai dit que vous aviez *lâchement* abandonné votre pays pour le mieux diffamer. N'est-ce pas exacte, et ne l'avez-vous pas admis vous-même dans la *Voix d'un Exilé*, quand vous avez dit *aux libéraux du Canada* :

......J'ai *déserté* l'arène
La noble arène où vous luttez ;
Avant la fin du jour, j'ai quitté la bataille
Troubadour indolent je n'étais pas de taille
A tenir ferme à vos côtés.

Justifiez-vous M. Fréchette, et c'est pour cela qu'il faudrait invoquer tous ces grands noms que votre *aviseur théologique* connait si bien.

Prouvez-nous par Bellarmin ou Billuart que *le stigmate déshonore moins une tête que le bandeau royal*, et que *pour trouver un roi digne du peuple canadien il faut plonger dans les sales bourbiers de la truanderie*

Prouvez-nous par Busenbaum ou Ledesma ou Covarruvias, que *pour marcher à pas géants vers le progrès divin il faut qu'il n'y ait ni rois ventrus, ni noblesses nées.*

Digitized by Google

Prouvez-nous que la confédération est une *horreur, une œuvre immonde accomplie par des brigands* et qu'en l'acceptant *le clergé a mis le comble à ce scandale obscène.*

Prouvez-nous par tous vos théologiens, qu'il est permis d'exciter le peuple à la révolte, sans cause légitime, et de lui mettre en mains " dans sa juste colère un poignard pour venger ses droits. "

Quand vous nous aurez prouvé tout cela, je vous permettrai de vous vanter d'avoir diné *à la même table que votre archevêque, en l'honneur de l'Immaculée Conception* (sic) ! *L'Immaculée Conception* honorée de voir M. Fréchette diner à la même table qne notre archevêque.

Quel langage ! Quelle mauvaise éducation ! et quelle fatuité !

Puisque vous êtes en train de parler de vos succès, parlez-nous donc, M. Fréchette, de cette soirée à l'université-Laval, où votre *Voix d'un Exilé* a été sifflée par des jeunes gens de cœur et de courage, pour l'honneur de cette institution. Si vous refusez de noús raconter cela, je serai obligé de le faire pour vous.

A. B. ROUTHIER.

NOUVEAU-MONDE, 5 jan. 1872.

Le poëte-gentilhomme a repris la plume, faute de pouvoir *trouver un bâton.* C'est toujours cela de gagné ; la bastonnade est ajournée. Mais ce n'est pas la volonté qui manque, c'est *l'instrument.* " *Je taperai,* dit-il, *jusqu'à ce que vous soyez aplati comme une punaise.* " On voit qu'il croit tenir un bâton et non pas une plume. Il était né sergent-de-ville.

Digitized by Google

Il serait vraiment intéressant de reproduire ses écrits en entier, et pour moi, c'est une jouissance qui n'est pas mince de les *sasser et ressasser*, comme il dit. Je veux en citer quelques phrases pour l'agrément du lecteur, et pour lui donner une idée du genre.

" Mon cher Basile, vous pleurnichez, vous faites la " lippe, vous vous tournez de tout côté pour chercher " des sympathies; et lorsque vous n'apercevez autour " de vous que des sourires sarcastiques et moqueurs, " vous vous écriez du ton que prennent les moutards " quand ils vous menacent de *le dire à maman :* M. " Fréchette n'est pas le seul à m'en vouloir "......Cela " vous scie, vous indigne, vous surmonte...... Voyons, " M. Basile, calmez-vous......notre polémique vous a " tellement bouleversé le cerveau que vous ne savez " plus du tout ce que vous dites......Vous avez un tic " douloureux, M. Basile. Ce tic tient même du rhuma- " tisme, il change de place......c'est plus qu'un tic, c'est " une manie. "

Après une citation de Louis Veuillot :—

" Avalez encore celle-là, M. Basile...... A force de " vous éborgner avec les pointes que vous essayez de " me lancer, vous finirez bien par ne plus voir clair du " tout, et vous me laisserez tranquille...... Vous êtes " encore plus Basile que je ne croyais...... Ce n'est pas " ma faute, si vous ne comprenez pas le français, M. " Basile...... la moindre chose, c'est de comprendre ce " que parler veut dire...... Vous êtes un imbécile, " comprenez-vous ? "

Après avoir tronqué de la manière la plus malhonnête un grand nombre de vers de Louis Veuillot, il dit encore :—" Malgré toute ma répugnance à pécher dans " un pareil *bourbier*, il m'a bien fallu le faire afin de

Digitized by Google

" montrer au public ce qui se cache sous vos *capuchons*
" *de faux moines.*"

Tel est le genre de M. Fréchette, et tel est son style. C'est avec ce grossier verbiage qu'il remplit les colonnes de *l'Evénement*, et chacune de ses lettres n'est qu'une nouvelle édition des précédentes vantardises, forfanteries, calomnies, mensonges, le tout écrit dans un style aussi injurieux pour la littérature que pour moi-même, voilà ses lettres. Avec cela, toujours des airs de Jupiter Olympien administrant un *coup de foudre* à ce pauvre McGee, des coups de *fouet sacré* à nos ministres, et des coups de bâton, quand il en trouve, aux manants qui se moquent de lui.

Ce pauvre Pégase! Il se grise de haîne, et quand il n'a plus rien à me dire, il crie:—Basile, Basile, Basile. Cela le soulage. Quel symptôme frappant de la *Basiliophobie!* Il faut que ce nom-là lui ait fait bien du mal.

Ce qui l'irrite particulièrement c'est ma persistance à parler de la *Voix d'un Éxilé.* C'est celà qu'il appelle un tic, une manie, et il me supplie d'en finir: " tenez, " mon Cher M. Basile, finissons-en avec la *Voix d'un* " *Exilé.*"

Je veux bien en finir avec cette poésie, si M. Fréchette veut la répudier. Il y viendra plus tard, car s'il ne le fait jamais, ces vers ignobles seront toujours une arme terrible dans la main de ses adversaires. Il admet dans sa sixième lettre que *c'est mauvais genre.* Il faudrait faire un pas de plus et condamner le fond encore plus sévèrement que la forme.

Mais M. Fréchette s'efforce encore de se justifier, et il m'accuse même de l'avoir calomnié en disant que la *Voix d'un Exilé est un appel à la révolution et une justification de l'assassinat politique.* Ce sont mes expressions et je ne les retire pas. Pour moi, il m'est impossible

Digitized by Google

d'interprêter autrement ces vers et le lecteur impartial qui les pésera avec soin y trouvera le même sens que moi. Autrement que veulent donc dire *ce fils de chenier qui dresse une oriflâmme, où le mot liberté s'écrit avec du sang, et cet escadron de hardis-sans-culottes, et cette liberté dont le pied d'airain se pose sur un cadavre terrassé*, et cet appel aux armes : *debout, peuple, debout ! etc.* Que veut donc dire toute cette strophe :—

> Traitres, ils sont comptés les jours de votre empire !
> Car l'esprit du Seigneur sur tout ce qui respire
> Semble souffler le vent des révolutions.
> C'est l'heure des tyrans et c'est l'heure des braves
> L'heure des rétributions !

Et quand McGee est victime du plus abominable assassinat, pourquoi donc appeler cela *le premier coup de foudre ?* Pourquoi dire que *le peuple a frappé sa première victime*, et que *ses complices émus se sont regardés en tremblant ?* Pourquoi proclamer *juste la colère de ce peuple*, et menacer les *oppresseurs d'un sort terrible ?*

Parce que M. Fréchette a ajouté ces deux mots : *arrête, peuple !* il se proclame innocent. Mais il faut considérer que ces deux mots sont en contradiction avec ce qui précède, et avec ce qui suit. Il ne faut pas publier non plus, que lorsqu'il *arrête ainsi son peuple*, l'assassinat est commis et la *première victime* est tombée.

On voit donc que je n'ai pas changé le sens, ni travesti l'idée. Tronquer, c'est retrancher d'un écrit ce qui en peut changer la signification. Si les mots retranchés n'affectent pas la portée de l'écrit, il n'y a rien à dire. En ne citant pas en entier les vers de M. Féchette, je n'ai pas dénaturé sa pensée, ou bien il a pensé autrement qu'il n'a écrit. Le lecteur en jugera lui-même en lisant, non pas ce que M. Fréchette à lui-même cité, mais toute la pièce.

Digitized by Google

On sait que M. Fréchette incapable de rien trouver de condamnable dans mes écrits, a cherché dans ma vie privée s'il n'y aurait pas quelque crime à me reprocher. Il a mis à ma charge tout ce qu'ont fait, et tout ce que n'ont pas fait ceux qu'il a appelés mon *école*, et il a finalement abandonné à peu près toutes ses accusations moins une, celle de la lettre anonyme à M. Patry.

Sommé deux fois de prouver, voici la preuve qu'il a produite :

" Un jour dit-il, vous avez remis une lettre à un
" certain postillon ; or ce jour-là, il n'y avait qu'une
" lettre dans la malle de Saint-Pascal et elle était pour M.
" Patry ; donc &c. "

Ergo voilà pourquoi votre fille est muette.

Ainsi, je remets une lettre au postillon qui la dépose au bureau de poste de Kamouraska. Pour qui et pour quelle paroisse était cette lettre ?— Elle pouvait être pour Kamouraska même ou pour toute autre paroisse du Canada. Elle pouvait être pour les Etats-Unis ou pour l'Europe. De ce qu'il n'y avait qu'une lettre pour Saint-Pascal, il est absurde de conclure que c'est celle-là que j'ai remise au postillon.

M. Fréchette comprend parfaitement que ce n'est pas une preuve ; aussi rejette-il sur moi *l'onus probandi*. " Montrez-nous, dit-il, une lettre du Rev. M. Patry,
" déclarant qu'il n'a aucune preuve positive que vous
" lui ayez jamais écrit de lettres anonymes et je me
" rétracte. "

Ainsi raisonne M. Fréchette. Ce n'est pas à lui de prouver son accusation, c'est à moi d'établir que je n'ai pas écrit de lettres anonymes à M. Patry. On comprend toute l'absurdité de ce système. Je suppose que j'accuse M. Fréchette d'avoir volé des vers à Victor Hugo, et qu'il me somme de prouver. Je lui réponds :

Digitized by Google

Monsieur, produisez une lettre de Victor Hugo déclarant que ce n'est pas vrai, et je me rétracte.

Ce genre de preuve explique pourquoi M. Fréchette, avocat, n'a pas de clientèle.

Mais je veux en finir avec cette misère que M. Fréchette a cru intéressante pour le public, et qui doit l'ennuyer. 1o La lettre de M. Patry que M. Fréchette demande, je l'ai en mains et je suis prêt à la communiquer soit à lui-même, soit à une autre personne qu'il nommera. Cette lettre m'exonère complètement, et dit beaucoup plus que M. Fréchette n'exige. 2o Nonseulement M. Patry *n'a aucune preuve positive,* comme dit M. Fréchtte, de ma culpabilité ; mais il a en mains la preuve que je ne lui ai jamais écrit de lettres anonymes, entendez-vous M. Fréchette? Il a mon affidavit déclarant que je ne lui ai jamais écrit ni fait parvenir d'aucune manière, semblable lettre et que j'ignore complètement qui lui a écrit et fait tenir la lettre anonyme qu'il a reçue en 1867. Il a deux autres affidavits attestant de plus, que cette lettre n'a jamais été écrite, ni envoyée au Rev. M. Patry par aucune personne de ma maison. J'autorise M. Patry à vous communiquer ces affidavits si vous voulez les voir.

Quant à livrer tout cela au public, je m'y refuse par respect pour moi-même et pour les autres personnes qui s'y trouvent concernées.

Tout ce qui précède est exacte; je le déclare sur l'honneur, et M. Fréchette peut s'en assurer par lui-même. S'il n'est pas satisfait, mes lecteurs le seront et s'il ne se rétracte pas, le public saura ce qu'il faut penser de ces paragons d'honneur et de loyauté.

Pour moi, je suis assez humilié déjà d'être obligé de repousser d'aussi misérables attaques.

Digitized by Google

Toujours fidèle au procédé qui voudrait me rendre responsable de toutes les fautes de l'école catholique, M Fréchette met à ma charge les mauvais vers de Louis Veuillot, et les paroles dures qui lui ont échappé souvent, particulièrement dans les *satires* et dans les *couleuvres*. Ceux qui ont lu mes *Causeries du dimanche* ont dû remarquer que je n'y ai pas parlé de ces deux ouvrages dans mes articles sur Veuillot. C'est qu'en effet je les considère comme bien inférieurs aux ouvrages en prose du grand écrivain, quoiqu'ils contiennent encore des pages magnifiques. Mais les citations que M. Fréchette en a extraites sont d'une malhonnêteté inqualifiable. Malheureusement je n'ai pas le temps ni l'espace nécessaires pour les reprendre toutes et les présenter sous leur vrai jour. Je veux cependant en relever quelques unes.

M. Fréchette cite comme horribles les mots suivants :—" peuple en train de pourrir—mordre des " fanges—chant de la peste et de la pourriture —ce que " dit l'ulcère sur les corps dévorés—pain des anges " vomi des chiens."

Louis Veuillot se sert en effet de ces mots, mais il faudrait dire comment et à quel propos. Il parle des poètes et des journaux qui déshonorent aujourd'hui sa patrie, qui nient Dieu et combattent l'Eglise ; et voulant qualifier cette poésie et ce journalisme, sans nommer personne, il parle *des fanges sans nom qu'ils mordent* et il dit au lecteur :—

Ouvre ces livres où s'étalent
Les pestes qui nous font mourrir
Tu sauras quels parfums exhalent
Les peuples en train de pourrir.

Digitized by Google

En parlant du journalisme bandit :

> **Ecoutez un instant ces horreurs, vous saurez**
> **Ce que l'ulcère dit sur les corps dévorés**
> **C'est le chant de la peste et de la pourriture.**

M. Fréchette si délicat dans l'expression, ne trouve pas cela de son goût. Moi je trouve cela beau et très-vrai. La bible a de ces expressions.

Le pain des anges vòmi des chiens est imité d'un hymne de l'Eglise, *panis angelorum non mittendus canibus.*

Les épithètes que M. Fréchette cite comme *adressées par Louis Veuillot à ses adversaires*, ne s'adressent pas à des individus mais à des types, à des caractères, à des êtres imaginaires enfin, qui ne sont pas nommés. Pour n'en donner qu'un exemple qui mettra a nu le honteux procédé de M. Fréchette, citons l'épithète de *crapauds-volants.* Voulez-vous savoir comment Veuillot l'adresse à ses adversaires ? Il raconte une fable, et il fait parler et agir le crapaud-volant, comme Lafontaine faisait agir et parler les boucs, les loups, les ânes, etc., et quand il vient à la *morale*, il dit qu'il en connait dix de ces personnages auxquels on applaudit, et qui ne sont que des *crapauds-volants.*

Ma lettre est déjà longue, il me faut couper court. Pourtant je veux dire encore que les vers de Louis Veuillot adressés à *Paris* et qui ont si fort scandalisé M. Fréchette, ne sont à peu près qu'une traduction de ces paroles du prophète Ezéchiel à Jérusalem :— " dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis, ut intrarent ad te ubique ad fornicandum tecum... et multiplicasti fornicationem : et nec sic satiata es !

A. B. Routhier.

ÉVÉNEMENT, 9 jan. 1872.

MON CHER MONSIEUR BASILE,

Comme vous vous en êtes aperçu vous-même, votre pamphlet n'est plus qu'une question secondaire dans notre polémique. Il n'est plus qu'un prétexte pour quelque chose de plus sérieux. Oui, monsieur Basile, de très-sérieux même; et la preuve, c'est que, non seulement vous hurlez de douleur sous les morsures du ridicule que j'ai mis à vos trousses, mais que vous trépignez de dépit en voyant s'écrouler, comme un château de cartes, tout l'échafaudage de tartuferies que vous élevez si laborieusement depuis que vous êtes à Kamouraska.

Ce n'est pas pour le simple plaisir de faire rire à vos dépens que je reprends la plume, après les quelques jours de répit que je vous ai laissés, monsieur Basile. Oh! non, c'est pour vous tenir un peu plus longtemps démasqué devant le public. Quand on aura bien vu votre tête de Janus; quand on saura ce que vous êtes, monsieur Basile; vos calomnies et vos dévotions seront considérées pour ce qu'elles valent, et j'aurai fait une bonne œuvre:

"Ne refusez pas de rire, si le sujet le comporte, dit "Tertulien. Il y a des choses dignes de risée sous leur "gravité feinte; *le rire les empêche d'usurper le respect.*"

Vous voyez qu'il y avait des Basiles même du temps de Tertulien.

Le *Rire des hommes* a son bon côté, je le répète; et il faudra bien que vous en passiez par là, quand vous saurez que votre M. Veuillot lui-même a écrit quelque part que "le sifflet n'est pas seulement une attaque permise, mais la plus légitime des représailles."

Digitized by Google

Et à ce propos, je me permettrai de m'étonner, monsieur Basile, de ce que vous anathématisiez autant Molière et Lafontaine, tandis que M. Veuillot, lui, les nomme des *Français par excellence.* Décidément il y en a un de vous deux qui n'est pas infaillible!

Vous devriez lire Veuillot, monsieur Basile; cela vous serait presque aussi utile que de lire la vie de Washington. Car enfin, pour deux hommes qui parlent toujours au nom de la providence, vous admettrez qu'il n'est pas absolument habile de vous contredire ainsi mutuellement. Autrement, voyez à quoi vous vous exposez. Il y a quelques années seulement, *le plus grand écrivain des temps modernes, quant à la forme*, a publié un volume de satires. Or, comme M. Veuillot est tout ce qu'il y a de plus parfait, il s'ensuit que la satire ne peut être qu'une excellente chose. Et comme, dans la préface de ce volume, Molière et Lafontaine sont appelés *nos incomparables satiristes*, il s'ensuit encore que, lorsque vous accusez le *rire grivois* de Molière et de Lafontaine d'avoir attiré les châtiments de Dieu sur la France, vous vous montrez le plus Basile de tous les Basiles; et cela d'après le jugement sans appel de M. Veuillot lui même, " ce grand interprète de la *vérité.*"

Ce qui prouve que M. Veuillot, malgré ses incroyables déblatérations contre le télégraphe et le percement du mont Cénis, est quelquefois de l'opinion des autres hommes sur certaines choses.

Toujours à propos du *Rire des hommes*, vous dites que *je persiste à admirer* " *Teresa*" et la " *Belle-Hélène.*" D'abord, comme le fameux singe qui confondait le Pirée avec un nom d'homme, vous semblez prendre ici la *Belle-Hélène* pour une personne, ou bien vous transformez *Teresa* en opéra-bouffe. Cette pauvre chanteuse de cafés-concerts ne s'attendait probablement

Digitized by Google

guère à pareille *opération*. Vous allez vous excuser en disant qu'un saint homme comme vous ne connaît pas ces choses-là. Et moi, je vous dirai, monsieur Basile, que la sainteté n'exclut pas le bon sens, et qu'un homme de bon sens ne parle jamais de choses auxquelles il n'entend rien, pas plus à propos de musique, qu'à propos de la coupole du capitole américain. Ceux qui ont pris la peine de vous lire, se rappellent les bourdes colossales que vous avez écrites sur ce dernier sujet, et qui nous ont presque autant amusés que votre fameux chapitre sur la politique d'Adam. Quant à ce qui est de mon admiration pour *Teresa* et la *Belle-Hélène*, elle se réduit à bien peu de chose, puisque je n'ai jamais entendu la chanteuse, et que j'ai entièrement oublié l'opéra, à part cette jolie charge contre les Basiles du temps de Ménélas, qui se disaient en rapport direct avec Jupiter, et prétendaient avoir le monopole de ses foudres.

Mais passons à autre chose. Vous dites, monsieur Basile : " Il est inexacte de dire que *Sa Grâce* aurait refusé son approbation à mes *causeries* si je l'avais demandée. "

Oui, cela est inexact en effet, car vous l'avez demandée cette approbation, et vous n'avez pu l'obtenir ..... Cela est plus précis, n'est-ce pas ?

Vous dites encore : " J'ai obtenu l'approbation des évêques du diocèse où j'ai publié. " C'est à mon tour monsieur Basile, de trouver votre assertion entachée d'une légère inexactitude. Car, si je me souviens bien, vous avez d'abord *publié* à Québec, et ce que vous avez fait à Montréal, n'est qu'une *réédition*.

Vous prétendez ignorer *ce qui a pu se passer* entre Mgr l'archevêque et le P. Monnot, au sujet de la *croisade spirituelle*. Voilà quelque chose que vous n'affir-

Digitized by Google

meriez pas sous serment, monsieur Basile; non pas parce que le scrupule vous étouffe, mais parce que vous êtes trop soigneux de vos petits intérêts. D'ailleurs, dans le cas même où l'on vous aurait caché que le P. Monnot n'avait la permission de prêcher son œuvre que jusqu'à la Toussaint, quand vous le voyiez abandonner la chaire et recourir à la conférence, pour un homme qui a le don de découvrir le doigt de la providence dans toutes les affaires d'ici-bas, il était facile de voir là au moins celui de l'autorité. Mais cette autorité vous déplaît, monsieur Basile; elle n'est pas assez intolérante pour votre goût, et c'est pour cela que vous ne manquez jamais l'occasion de lui donner le coup de pied, le tout *ad majorem Dei gloriam.*

Le fait est, monsieur Basile, que si l'on ne savait pas par expérience ce dont vous êtes capable, on aurait peine à s'imaginer jusqu'où l'astuce, la malice, l'envie et l'hypocrisie peuvent pousser une certaine classe d'hommes, quand l'ambition les tourmente. Il n'y a rien qu'ils ne fassent. L'honneur, l'estime de soi, la droiture, le patriotisme, l'amitié même, rien ne leur est sacré. La religion? ils s'en font un manteau pour cacher leurs vices, un marchepied pour monter aux charges publiques; ce qui ne les empêche pas de la souffleter sans vergogne en petit comité. Le prêtre? ils le flattent pour s'en faire un instrument, et quand ils n'y peuvent parvenir, ils le déchirent impitoyablement. O pharisiens, ô vendeurs du temple, ô cafards intrigants, comme je me sens bien lorsque je vous ai au bout de ma verge!

Il est bien triste, monsieur Basile, qu'en plein dix-neuvième siècle, et dans un pays qui jouit depuis longtemps d'un gouvernement constitutionnel, on en soit encore réduit à revendiquer le droit d'être catho-

Digitized by Google

lique, sans être obligé de s'incliner devant le despotisme de M. Cartier ou l'incurie de M. Chauveau ! Et pourtant voilà tout le sujet de notre discussion.

Mais dites moi donc, Basile de mon cœur, notre gouvernement est-il responsable, oui ou non ? S'il est responsable, j'ai donc le droit de le désapprouver et de le dénoncer au peuple ! Est-ce faire de la révolution cela ? Il n'y a qu'un Basile qui puisse le prétendre.

Que disaient les Basiles de la division électorale de Lévis aux dernières élections ? "M. Fréchette est contre le gouvernement ; or, comme il est de foi qu'on doit se soumettre au gouvernement établi ; M. Fréchette n'est donc pas catholique, c'est donc un révolutionnaire !" Et les commentaires d'aller leur train. On a vu des hommes dont le caractère particulier devait nous faire espérer plus de charité et de mansuétude, descendre jusqu'à la calomnie la plus infâme, et aller de maison en maison affirmer que j'avais abandonné ma religion, et que je m'étais fait, pendant deux ans, aux Etats-Unis, le vicaire d'un prêtre apostat.

Et si j'avais été la seule victime de cette indigne persécution, passe encore ; une hirondelle ne fait pas le printemps, comme dit M. Chauveau. Mais on a employé la même tactique dans toutes les divisions électorales de la province où il y avait un candidat opposé au ministère. Qu'avait-on à dire contre M. le professeur Langelier, par exemple ? N'était-il pas inattaquable sous tous les rapports ? Son honorabilité et ses principes religieux n'étaient-ils pas à l'abri de tout soupçon, puisqu'il possédait la confiance de la première institution religieuse du pays ? Et cependant qu'a fait votre école ? Ne l'a-t-elle pas représenté comme un communiste, un garibaldien, un complice de l'assassinat de Mgr Darboy ? N'a-t-elle pas été jusqu'à

Digitized by Google

l'appeler *commissaire de Satan?* Il n'avait pourtant pas écrit la *Voix d'un Exilé*, lui! On n'avait pas même ce spécieux prétexte à invoquer. Pourquoi donc cette guerre acharnée qu'on lui a faite au nom de la religion, sinon parcequ'il était opposé au ministère actuel? Preuve que les Basiles sont les mêmes dans Bagot, qu'à Lévis et Kamouraska!

Et vous venez nous dire, l'eau bénite sur les lèvres, que vous n'attaquez pas l'opposition; que vous n'en voulez qu'aux libéraux! Allons donc, cher monsieur Basile, il y a une chose bien certaine pour tout le monde, allez, c'est que si M. Langelier et moi, nous nous étions présentés comme ministériels, toute cette fervente croisade n'aurait jamais eu lieu. Nous aurions été bien vite proclamés bons chrétiens et parfaits catholiques.

Le passé le prouve. Qu'étaient les Huot, les Rhéaume, les Blanchet, les Tourangeau, avant leur honteuse volte-face? Votre école les dénonçait comme des impies, des hommes dangereux, qui voulaient renverser l'ordre social et abolir la religion. Aujourd'hui qu'ils ont trahi leurs convictions pour se faire élire avec l'argent et les bâtons du ministère,—pour manger les *croquecignoles* du gouvernement, suivant l'expression cynique de l'un d'entre eux,—comment se fait-il qu'ils soient devenus si parfaits tout à coup? Est-ce que M. Huot est moins socialiste qu'il n'était autrefois? Est-ce que MM. Rhéaume, Blanchet et Tourangeau seraient devenus des piliers de sacristie par hasard? Monsieur Basile, on dirait que vous prenez le public pour une collection d'imbéciles. Tenez, je suis sûr d'une chose, tout *commissaire de Satan* que je suis, si je passais au ministère aujourd'hui pour demain, tous les Basiles du pays seraient les premiers à me décerner les plus beaux

Digitized by Google

certificats d'orthodoxie imaginables. Et ce n'est pas à l'opposition que vous en voulez !... Mais cachez-vous donc !

Quelle conclusion tirer de tout cela, monsieur Basile ? C'est que vous êtes des hypocrites, et pas autre chose. Si vous aviez réellement les intérêts de la religion à cœur, vous ne la traîneriez pas ainsi à la remorque de votre politique louche et rancunière, et si vous étiez bons catholiques, vous ne diffameriez pas vos frères comme vous le faites, sans même avoir l'excuse de la défensive.

Etrange discussion : Vous êtés un impie !—Comment cela ?— Parceque vous n'êtes pas catholique.— Mais oui, je suis catholique.— Non, vous ne l'êtes pas.— Je veux l'être.— Non, vous ne le serez pas !— Je reconnais tout ce que l'Eglise enseigne, et je m'y soumets.—Je ne veux pas, car si vous êtes aussi catholique que moi, il me faudra vous rencontrer sur le seul terrain de la politique, et je ne veux point cela...

Non, vous ne voulez point cela, cher monsieur Basile ; mais soyez tranquille, je suis prêt à vous rencontrer sur tous les terrains du monde ; un savant de votre espèce, ça se réduit vite à *quia*.

Heureusement pour vous que vous savez faire contre fortune bon cœur, et que, lorsque vous vous trouvez confondu dans vos absurdes prétentions, vous vous mettez immédiatement du côté de votre adversaire. C'est très prudent ; cela coupe court à toute discussion dangereuse. Ainsi, par exemple, vous m'accusez d'irréligion ; je réclame. Vous appuyez votre accusation sur ce que je suis républicain et opposé aux privilèges nobiliaires ; je réplique que la religion est très démocratique dans ses doctrines ; qu'elle ne connaît pas plus la royauté que la république ; que la forme du gouver-

Digitized by Google

nement ne relève que de la volonté populaire, et je m'appuie sur des théologiens qui tous font autorité dans l'Eglise. Que répondez-vous? Vérité de la Palisse! Personne n'a jamais contesté cela, dites vous. Bien, très bien! Ainsi, je puis être catholique tout en professant des principes démocratiques. Mais laissez-moi donc tranquille alors! On se prend à se demander parfois si vous avez réellement la tête sur vos épaules.

A propos de mes citations, vous croyez faire acte de finesse en insinuant qu'elles me sont fournies par quelque membre du clergé. Et quand cela serait, en perdraient-elles leur valeur comme autorités? Il me semble que cela prouverait tout au plus que ce que vous appelez la *basiliophobie* est répandue même parmi le clergé; car enfin, si quelque prêtre me fournit ces citations, ce n'est certainement pas pour vous aider à m'enfoncer.

Je n'ai pas été du tout surpris de vous entendre faire cette supposition, cher monsieur Basile; vous êtes si profondément ignorant sur ces matières, que vous êtes tout étonné qu'un autre puisse les avoir étudiées. Or, détrompez-vous, monsieur Basile; cela ne tire pas à conséquence, mais ces citations, depuis la première jusqu'à la dernière, personne ne me les a fournies; je les dois à mes propres recherches. Etudiez un peu monsieur Basile, et comme cela ne demande pas de bien grands efforts d'intelligence, vous pourrez peut-être un jour en faire autant.

Je ne puis relever tout ce que vous dites de faux monsieur Basile; pour cela, je serais forcé de m'attacher à chacune de vos paroles; je ne signalerai que quelques uns de vos dires les plus marquants :

Digitized by Google

Vous prétendez que j'appartiens à l'école libérale condamnée par Pie IX. Vous avez pris cela dans votre cervelle enfumée, monsieur Basile !

Vous affirmez que j'ai justifié l'assassinat politique.—Vous êtes un calomniateur, monsieur Basile !

Vous m'accusez d'avoir dit que, pour trouver un roi digne du peuple canadien, il fallait plonger dans les sales bourbiers de la truanderie.—Cela est stupidement faux, monsieur Basile !

Enfin, vous ajoutez que j'ai *lâchement* abandonné mon pays pour le mieux diffamer.—Cela est d'une absurdité niaise !

Mais si j'étais un pareil garnement, un homme aussi dangereux, pourquoi donc m'avez-vous conjuré si amicalement de revenir au Canada ? Il me semble que les honnêtes gens devaient être bien débarrassés d'un scélérat de ma trempe. Hein ! qu'en dites-vous ? Je gage que vous faites le mort là-dessus aussi !

Cela m'amène à dire un mot du banquet de l'*Immaculée Conception ;* je n'en aurais pas parlé de moi-même ; mais puisque vous prenez la peine de dire au public que j'y étais, je vous en sais gré, monsieur Basile. Lorsqu'on se trouve comme au coin d'un bois où il faille défendre sa réputation contre des voleurs de grand chemin, on doit être reconnaissant à quiconque nous fournit un bouclier comme celui-là. Pauvre Basile, vous ne cesserez donc jamais de vous enferrer !

Un dernier mot, monsieur Basile. Vous vous êtes étonné de ce que, malgré le peu de cas qu'un homme comme il faut doive faire de certaines injures, j'aie senti le sang me monter au visage, quand vous m'avez appelé un *lâche ;* et, dans la grandeur de votre *courage*, vous avez immédiatement cherché les raisons qui vous paraissaient les plus propres à vous rassurer contre la

Digitized by Google

correction que votre impudence aurait pu vous attirer. D'abord, rien d'extraordinaire à votre étonnement. La race des Basiles, voyez-vous, ça n'est point très chatouilleux sur ce point-là. Connaissant le rôle que vous auriez à jouer, ô cafards, la providence a destiné

Vos faces aux larges soufflets.

Mais, quant aux raisons que vous avez de vous rassurer, vous en avez oublié la meilleure ; c'est la prudence naturelle aux gens de votre métier, qui,—grâce à leurs rapports habituels avec la providence, je suppose,—savent en général se tenir à distance assez respectueuse pour éviter les étrivières.

Vous parlez de *petits verres* de " Basile," en voilà un. Goûtez moi cela ; c'est du dernier crû. Vous trouvez que j'ai des goûts de *restaurateur ;* j'en ai surtout les talents, monsieur Basile. Je n'ai peut-être pas le carpe aussi délié que certains faux moines de ma connaissance, mais j'ai un tour de main tout particulier pour le service des petits plats. Ceux que je vous ai déjà servis sont là pour prouver que je n'oublie jamais ni le poivre ni la moutarde.

C'est toujours à votre service, monsieur Basile.

Votre serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

Digitized by Google

NOUVEAU-MONDE, 15 jan. 1872.

Après quinze jours de repos, M. Fréchette vient de reparaître dans l'Evènement, plus fatigué et plus furieux que jamais. Il me menace encore du bâton, mais il se plaint que je me tiens trop loin pour qu'il puisse m'atteindre. Veut-il donc que j'aille au-devant des coups ? Ce serait trop exigeant.

C'est bien assez généreux de ma part de lui avoir offert une jolie situation à Kamouraska. Lui qui parcourt l'Amérique depuis dix ans sans pouvoir se caser, n'aurait-il pas dû accepter la place vacante de chef des *badigeonneurs ?* Il se serait ainsi rapproché de mes épaules, et il aurait *peut-être pu trouver cet instrument que tout gentilhomme a à sa disposition.*

Mais non, il voudrait vivre de ses *loisirs*, voilà son mal ; et tant que son pays ne lui aura pas assuré des rentes il le méprisera.

Dans sa dernière lettre, M. Fréchette ne parle plus guère de moi ; mais il fait le procès de bien des gens. Il se plaint du *despotisme de M. Cartier* et de *l'ineptie de M. Chauveau.* Il injurie tout gratuitement MM. Blanchet, Huot, Tourangeau et Rhéaume. Il accuse deux prêtres *d'être descendus jusqu'à la calomnie la plus infâme* pour lui faire tort dans son élection, et il les appelle les *Basiles* du comté de Lévis.

Puis, il retombe sur ce pauvre Louis Veuillot qu'il pulvérise, comme bien vous pensez. Il appelle ses articles sur le percement du mont Cénis *d'incroyables déblatérations.* On admettra que le grand polémiste ne s'en tirera pas facilement. Il se moque surtout de moi parce que j'ai dit que Louis Veuillot était *le premier écrivain de son temps quant à la forme.* La phrase n'est

Digitized by Google

pas de moi, mais de M. Fabre, et M. Fréchette devrait ménager un peu son ami, au moins dans son journal.

Parce que M. Fabre a fait l'éloge de tout ce que M. Fréchette abhorre et méprise, ce n'est pas une raison pour qu'il vienne se moquer de lui jusque dans l'Evènement.

Après cela M. Fréchette répète que j'ai sollicité l'approbation de l'archevêque pour mes *Causeries* et que je n'ai pu l'obtenir. J'ai déjà dit que c'était un nouveau mensonge ajouté à ceux que le poète a déjà commis.

Enfin, il me reproche de l'avoir invité à revenir au pays. J'admets que j'ai eu grand tort, et j'en demande pardon à mes compatriotes. M. Fréchette aurait pu rester à Chicago, et nous aurions pu nous passer de lui. Ses amis eux-mêmes s'en seraient mieux trouvés, puisqu'il ne les aurait pas compromis. Pour les consoler de son absence, il aurait pu leur envoyer son buste en plâtre qu'il a fait faire à Chicago, en attendant que la postérité le fasse tailler en marbre. Au fait, c'était le plus sûr moyen d'avoir sa statue.

Nous aurions placé son plâtre dans les vitrines de *l'Opinion Publique*, qui l'aurait proposé à l'admiration des *belles*, dont il a chanté les droits inégaux, dans ses *Loisirs*,, et tout le monde aurait été content.

La *Voix d'un Exilé* aurait continué de couler, et nous aurions eu *une quatrième, une cinquième et une sixième* année, ainsi de suite jusqu'à épuisement. Les rois ventrus auraient été éventrés, le clergé canadien aurait eu l'honneur de nouveaux outrages, *la République ailé* aurait battu des ailes, et *l'astre des peuples* se serait levé *sans pâlir devant la pomme !*

Je ne l'ai pas voulu ! malheur à moi !

L'université Laval doit surtout m'en vouloir, puisque M. Fréchette continue toujours d'abriter sous son nom

Digitized by Google

sa personne et ses doctrines. Cette institution et Sa Grâce Mgr l'archevêque ont véritablement du malheur, les libéraux tentent toujours de s'en servir comme de paravents. On se rappelle avec quelle audace M. Dessaulles se prétendit approuvé par Mgr l'archevêque Baillargeon, lorsque l'évêque de Montréal le condamnait. Aujourd'hui, c'est le tour de Mgr Taschereau, et c'est M. Fréchette qui voudrait absolument lui imposer l'humiliation d'être l'ami des libéraux.

Mais laissons-là ces misères.

A. B. ROUTHIER.

ÉVÈNEMENT, 16 janvier 1872.

MON CHER MONSIEUR BASILE,

Je viens vous faire mes adieux.

J'en suis marri, mais que voulez-vous, c'est la loi d'ici-bas : il n'y a point de bons amis qui ne se quittent.

Je me souviendrai longtemps, croyez-moi, monsieur Basile, des joyeux moments que vous m'avez procurés ; et je suis convaincu que, de votre côté, vous n'oublierez jamais les petites attentions que j'ai eues pour vous. Permettez-moi d'y mettre le comble en vous donnant, comme souvenir de moi, quelques petits conseils qui me sont suggérés par l'intérêt que je vous porte, et que je vous prie de mettre en pratique, si vous voulez éviter de nouveaux désagréments.

Digitized by Google

Ces conseils, les voici, monsieur Basile :

1o Prenez garde au péché d'orgueil qui consiste à se croire beaucoup meilleur que les autres, et méditez quelquefois sur cette belle parole de saint Paul : "Je suis le dernier d'entre mes frères ! "

2o Souvenez-vous de l'axiome : "Quand on demeure dans une maison de verre, on ne doit pas jeter des pierres chez son voisin." Ce qui veut dire que, lorsqu'on a dans sa réputation certains accrocs peu enviables, il est très imprudent d'essayer de déchirer celle des autres.

3o Rappelez-vous que le ciel est fait pour tout le monde et que c'est être égoïste que de vouloir l'accaparer pour soi tout seul ; que ce métier-là est dangereux, car en voulant fermer la porte du paradis au nez même des grands dignitaires de l'Eglise, on risque de s'en faire donner sur les doigts, et d'être remis à sa place.

4o Avant de parler au nom de la religion, commencez par en étudier les doctrines les plus élémentaires ; et, au lieu de réprimander les autres pour leur insubordination, commencez par vous soumettre vous-même aux autorités de votre diocèse, et cessez de leur dicter une ligne de conduite à votre guise.

5o N'accusez pas les autres d'irréligion sous prétexte qu'ils ont politiquement différé d'opinion avec certains membres du clergé, de peur qu'on ne vous rappelle que vous avez écrit des articles de journaux censurant nos autorités religieuses ; que vous avez ouvertement accusé votre archevêque de faire des concessions à l'esprit du mal ; que vous vous êtes, tout dernièrement encore, insurgé publiquement contre une de ses décisions, et enfin, que vous faites partie d'un certain cercle d'illuminés qui viennent de publier à Montréal un ignoble pamphlet, où les sommités religieuses du pays sont

Digitized by Google

représentées comme agissant sous l'influence directe de l'enfer.

6o N'offrez jamais votre serment pour prouver que vous n'avez jamais écrit de lettres anonymes. Vous êtes assez avocat pour savoir qu'un accusé n'est jamais admis à témoigner dans sa propre cause; et puis tout le monde sait qu'un homme qui écrit des lettres anonymes est capable de le nier l'évangile à la main. M. l'abbé Patry s'occupe probablement assez peu de vous pour faire semblant d'accepter vos dénégations sous serment, mais le public est beaucoup plus sévère, lui !

7o Quand vous aurez jamais à justifier les écrits cyniques et saugrenus de M. Veuillot, n'invoquez jamais la bible, de peur qu'on ne vous défie de traduire en langue vulgaire le cantique des cantiques de Solomon, l'origine des Moabites et des Ammonites, les aventures galantes du patriarche Judas, l'histoire d'Oalla et d'Oaliba, quelques passages des prophéties d'Ezéchiel, etc.

8o Quand vous discuterez avec un adversaire, ne tronquez jamais ses phrases, et ne défigurez jamais ses idées, dans le but de faire penser du mal de lui ou de son style. Ce petit moyen est trop puéril pour un homme sérieux, et pas assez honnête pour un saint homme. En recourant à de semblables artifices, vous prouvez à tout le monde que vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

9o Si jamais vous changez de lieu de résidence, ne le faites pas dans le dessein que vous me communiquiez à moi-même en quittant Québec, celui d'aller spéculer sur la *bêtise humaine ;* car ce genre de spéculation pourrait encore produire ailleurs ce qu'il a produit à Kamouraska, une *basiliophobie* chronique et incurable

Digitized by Google

dont les symptômes se manifestent d'une manière si désagréable pour l'odorat des passants.

10o Je vous conseillerais aussi, monsieur Basile, de ne jamais dire que tous ceux qui vous détestent à Kamouraska sont de la *canaille ;* d'abord c'est bien prétentieux, et ensuite vous nous donnez par là une trop triste idée de ce charmant village, où vous auriez bien du mal à trouver deux amis.

11o Ne vous laissez pas trop emporter par votre zèle, et abandonnez à jamais le dessein de vous faire *bâtonniste* devant l'arche d'alliance ; vous savez maintenant par expérience que, lorsqu'on veut trop bâtonner les autres, on court le risque de se faire bâtonner soi-même.

12o Enfin, mon cher monsieur Basile, je soumets à vos saintes méditations le proverbe suivant, dont les circonstances ne peuvent manquer de vous faire apprécier toute la justesse : *Tel va chercher de la laine qui s'en revient tondu !*

Voilà, monsieur Basile, quelques conseils que vous n'hésiterez pas, j'en suis sûr, à mettre en pratique, attendu que vous savez maintenant ce qu'il en coûte pour ne pas les avoir reçus plus tôt.

Maintenant, monsieur Basile, quelques mots seulement pour mettre le public en garde contre les fausses interprétations que vous donnez à certains vers que j'ai écrits, il y a déjà longtemps, et dans des circonstances qui ne sont plus du tout celles d'aujourd'hui.

Si vous aviez plus d'intelligence et de bonne foi, vous ne m'accuseriez certainement pas d'avoir appelé le peuple aux armes pour délivrer le pays de vous et de vos pareils. Ce n'est pas la peine, allez, monsieur Basile ; un peu de patriotisme et le scrutin secret vous balayeraient bientôt comme une nuée d'insectes.

Digitized by Google

Si j'ai parlé de révolution, c'est comme avertissement. Et cet avertissement, je le maintiens. Nous sommes de chair et d'os comme les autres peuples, et ce qui se passe chez eux est plein de terribles leçons pour nos gouvernants. Quand ceux-ci n'ont plus de respect pour les lois ; quand ils chassent de force de l'enceinte parlementaire jusqu'aux représentants de la presse, de peur que le récit des turpitudes ministérielles ne parvienne jusqu'aux oreilles du peuple ; quand ils décernent effrontément des honneurs publics à des repris de justice ; quand ils font sortir de prison les criminels pour s'en faire des agents électoraux ; quand ils corrompent les *officiers rapporteurs* pour escamoter les élections ; quand ils enlèvent les candidats par la force armée ; quand ils privent des paroisses entières de leurs franchises, parcequ'elles leur sont adverses,— je dis que nous courons à la révolution !...

Vous en avez eu un exemple en petit dans Kamouraska, en 1867. Qui était responsable des voies de fait déplorables dont vous avez été le témoin dans cette circonstance ? Je n'approuve pas toujours ceux qui se font justice eux-mêmes ; mais c'est un devoir de montrer l'abîme vers lequel nous marchons, et de dire à ceux qui se moquent ainsi du droit et de la justice : "N'allez pas plus loin, car il arrivera un temps où le peuple ne saura plus mettre de frein à son juste ressentiment."

Voilà ce que j'ai voulu dire. Et pas autre chose.

Il y a, dans la *Voix d'un Exilé*, deux vers sur lesquels je tiens particulièrement à revenir avant de clore la discussion. Les voici :

> Un triste aveuglement donne à l'horrible scène
> Le sanctuaire pour décor.

Digitized by Google

J'avoue que ces vers peuvent donner lieu à fausse interprétation ; et je ne vous en veux pas trop, monsieur Basile, de me les avoir rappelés, puisque cela me donne l'occasion d'expliquer ma pensée. Cette explication est toute simple. En écrivant cela, je n'ai pas eu l'intention d'accuser le clergé en général, mais simplement l'école politico-religieuse laïque ou autre, qui, depuis quelques années, spécule si effrontément sur les croyances du peuple, et fait du sanctuaire le théâtre de ses honteuses intrigues. Les Basiles, enfin !

La seule allusion que j'aie faite au clergé, dans la *Voix d'un Exilé*,—et cette allusion confirme ce que je viens de dire,—se trouve dans ce vers :

Le berger dort au lieu de veiller à son poste.

Je puis m'être trompé ; mais c'était ma conviction. Au surplus, si c'est un crime que j'ai commis là, monsieur Basile, vous êtes vous-même un bien grand scélérat, car vous en avez dit mille fois plus dans vos *Causeries du dimanche* et ailleurs, à propos du libéralisme catholique. Et votre école donc !...La différence entre vous et moi, c'est que je fais les choses ouvertement, au grand jour, et que vous les faites sournoisement et en cachette.

Autre remarque. Vous m'avez accusé d'avoir justifié l'assassinat politique. J'ai prouvé, par le texte même de mon écrit, que vous m'avez indignement calomnié. Vous revenez à la charge, et voici comment vous vous excusez :

" En ne citant pas en entier, dites-vous, les vers de
" M. Fréchette, je n'ai pas dénaturé sa pensée, ou bien
" il a pensé autrement qu'il n'a écrit. Le lecteur en
" jugera lui-même en lisant, non pas ce que M. Fréchette
" a lui même cité, *mais toute la pièce.*"

Digitized by Google

Très-bien, monsieur Basile, j'accepte le verdict; et, si vous ne revenez pas sur vos paroles, vous publierez la pièce en entier dans le *Nouveau-Monde ;* et j'aurai peut-être ainsi l'avantage de voir ma défense publiée, en même temps que vos attaques, par le *Courrier du Canada*, le *Journal des Trois-Rivières* et l'*Echo de Lévis*... Pour que le lecteur puisse lire *toute la pièce*, il faut bien qu'il la voie.

Mais vous ne la publierez pas, monsieur Basile. Je regrette de le dire, je ne vous crois pas assez honnête pour cela. Ce dernier défi aura le sort de tous ceux que je vous ai lancés depuis le commencement de cette polémique. Vous savez que votre accusation tomberait d'elle-même, et vous avez pour principe: mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose!

Vous aviez pourtant promis une petite histoire de sifflet à l'université Laval. Contez-la; je l'attends avec curiosité; et, si votre version est aussi exacte que vos reproductions, quelque autre que moi se chargera de rétablir les faits.

Maintenant, mon cher monsieur Basile, je vous laisse avec la honte et le ridicule dont vous vous êtes couvert, et—si vous êtes encore susceptible d'un bon sentiment—avec le regret d'avoir, sans nécessité aucune et sans la moindre provocation, indignement calomnié et outragé un ancien ami.

Continuez, si vous le voulez, à remplir les colonnes du *Nouveau-Monde* du produit de vos haines et de vos rancunes personnelles. Vous êtes payé à tant la ligne; cela fait votre affaire.

Adieu! Ne m'en veuillez pas trop, monsieur Basile; toutes ces petites leçons vous serviront. C'est comme cela que l'expérience s'acquiert. Qui sait, peut-être un

Digitized by Google

jour pourra-t-on dire de vous ce que le bon Lafontaine disait d'un rat célèbre :

> C'était un vieux *Routier :* il savait plus d'un tour ;
> Même il avait perdu sa queue à la bataille !

Il manque une *h*, mais la scie y est.

Votre serviteur,

LOUIS FRÉCHETTE.

P. S.—Il paraît que j'ai copié mes citations dans des livres *imprimés*, et imprimés en Belgique encore ! Cher monsieur Basile, quelle découverte ! Cela vaut celle que vous avez faite des *Plaines de l'Ouest*, pour le moins !

Dites donc, monsieur Basile, avez-vous pris vos citations du *Siècle* dans l'original, ou dans quelque autre journal qui le citait ? Dans le premier cas, vous êtes un impie, puisque vous lisez le *Siècle ;* et, dans le second, vous avez fait exactement comme moi qui prends mes citations où je les trouve.

L. F.

NOUVEAU-MONDE, 24 jan. 1872.

Enfin ! M. Fréchette juge que dans l'intérêt de sa réputation et de son avenir, il est temps pour lui de rentrer dans le silence qu'il n'aurait jamais dû rompre. Il me fait ses adieux en m'assurant qu'il gardera mon souvenir; c'est une attention à laquelle je suis assez sensible pour le payer de retour.

Non-seulement il est temps pour M. Fréchette de rentrer sous sa tente, mais je considère qu'il est un peu

Digitized by Google

tard. Sans cet immense orgueil qui le domine, qui l'aveugle, et qu'il m'avouait un jour ne pouvoir vaincre, il y a longtemps qu'il aurait compris que son *astre a pâli* dans cette polémique intempestive.

La pose présente de son personnage l'inquiète enfin Il s'aperçoit que sa gloire se lésarde, et laisse trop voir le creux qu'elle enveloppait. Que de gens ignoraient la *Voix d'un Exilé*, et qui la connaissent trop maintenant. Comptant sur cette ignorance, notre homme avait pris une pose exagérée. Ses amis le flattaient. Ils poussaient la complaisance jusqu'à l'appeler notre *poète national*, le poète qui a tant insulté à la patrie, à ses institutions, à ses gloires, à son clergé! Quelle amère dérision!

Grâce à notre polémique, le poète libéral se trouve réduit à sa juste expression. On peut maintenant le mesurer. C'est un *accordeur de diphthongues*, riche d'imagination, pauvre de jugement, manquant de cœur et de patriotisme, mais moins coupable que ridicule, et gonflé d'une immense ambition.

Voilà l'homme qui voulait modestement jouer le rôle de Jésus-Christ, *debout sur les dalles du temple et le fouet à la main.* Voilà l'homme qui citait à son tribunal les Cartier, les Langevin, les Chapais, les McGee, les Chauveau, les Ouimet, et qui les appelait de vils scélérats, des monstres d'infamie. Voilà l'homme qui accusait notre clergé *d'aveuglement et de donner au scandale le sanctuaire pour décor.* Voilà l'homme qui appelait *œuvre immonde* applaudie par *Satan*, un changement politique que nos évêques approuvaient. Voilà l'homme qu'il était bon de faire connaître, et que mes *Causeries du dimanche* ont démasqué avec la plus grande modération.

Digitized by Google

Pour le suivre dans sa polémique, il m'a fallu parfois voyager en pleine *cuistrerie ;* on sait que ce n'est pas aux Etats-Unis que nos compatriotes vont prendre des leçons de droiture et de bonne éducation. Néanmoins j'ai pu me garder de ses éclaboussures, et de toutes les basses accusations qu'il a portées contre moi, aucune n'est restée sans réponse.

La seule qu'il n'ait pas retirée lui-même, est celle relative à la lettre anonyme. Après la réponse que je lui ai faite, les plus simples notions de la probité l'obligeaient à se rétracter. Mais il préfère m'accuser de parjure avec deux autres personnes, et insinuer que M. Patry m'a écrit une lettre fausse, contraire à ce qu'il croit. On ne peut pousser plus loin le mépris de l'honneur.

En terminant, M. Fréchette me donne des conseils. Il ne me vaincra pas en bonté de cœur, et je veux bien l'assister de quelques avis.

Je sais que son pays a eu des torts très-graves à son égard. Il ne l'a pas fait juge, ni ministre, ni autre chose. Il n'a pas applaudi ses *Loisirs*, que dis-je, il ne les a même pas sifflés !

> Non, pas même sifflés. Ce fut la chute morne
> De l'ennuyeux parfait devant l'ennui sans borne
> On craignit de siffler tant on voulait dormir.

C'est un outrage sanglant qu'un poète ne pardonne jamais. On aurait dû sans doute lui créer une pension, ou le laisser au moins

> Raccomoder des cordes de sa lyre
> Le vieil habit qui s'en allait.

Mais non, rien! Pas de place, pas de pension, pas de couronne, pas de médaille, même de bronze, et

Digitized by Google

quand il revient à l'université, on le siffle. O Patrie ! Est-ce ainsi que tu récompenses tes grands hommes ?

Cependant, que le poète veuille bien considérer que la *République ailée* ne l'a guère mieux traité puisqu'il nous est revenu. Qu'il n'oublie pas surtout, comment on a apprécié ses services dans une certaine lutte électorale à Chicago.

Ces souvenirs le rendront plus indulgent pour sa patrie.

A l'avenir donc, o poète, ayez plus de patience. N'injuriez pas nos hommes publics, calomniez moins vos adversaires, respectez les dépositaires de l'autorité civile et religieuse, abandonnez vos lubies libérales, étudiez les grands penseurs catholiques (seulement. quand vous les copierez, avertissez-nous), cherchez moins la rime et plus l'idée, faites des vers moins sonores et mieux remplis, et si vous suivez ces conseils, vous pourrez encore devenir quelque chose. Les fautes que vous ne pouvez laver, nous les oublierons. *Væ victis* n'est pas notre devise, maintenant surtout qu'il y a de par le monde tant de nobles vaincus. Allez en paix.

A. B. Routhier.

Montréal, 18 janvier, 1872

M. le Rédacteur.

Je me demande en vain, quelle vertueuse mouche a piqué l'exemplaire monsieur Adolphe Basile Routhier et l'a porté à m'attaquer, comme il l'a fait, avec autant d'intention méchante que de manque d'à-propos dans le Nouveau-Monde de mardi, que je n'ai vu qu'hier au soir.

Digitized by Google

Resté complètement étranger à la lutte risiblement inégale qu'il s'entête à soutenir contre un homme qui se montre aussi spirituel polémiste et brillant prosateur que poète de génie, je ne vois pas en vérité, pourquoi ce pauvre sanctifié ahuri me donne ainsi en passant un coup de poing que rien ne motivait; et j'en conclus:

Que le pauvre homme n'y voit plus, et frappe au hasard sans s'occuper où porteront ses coups. Mais l'injustice que me fait le susdit monsieur Routhier est de plus d'une espèce. Non-seulement il dit une chose entièrement fausse sur mon compte, mais il calomnie en sus un homme qui se sentait plein de la plus sincère pitié pour lui.

Suivant, comme je l'ai fait depuis plusieurs semaines, toute cette polémique si étincelante d'un côté, et de l'autre, si déplorablement veuve de tout ce qui donne de l'intérêt à ces passes-d'armes littéraires, j'en étais venu, quoiqu'ami et admirateur du talent de M. Fréchette, à sentir mes sympathies se développer peu à peu en faveur de ce pauvre maltraité des muses que je voyais broyé ainsi comme chair à pâté. Un bon cœur souffre à voir, même un insulté, frapper trop fort sur le gamin qui lui a fait une niche, et je trouvais presque, quelquefois, que M. Fréchette laissait un peu trop libre cours à sa mordante verve contre cet impuissant.

Pourquoi me disais-je, charger ainsi à mitraille jusqu'à la gueule pour tirer sur un moineau, quand le seul coup à poudre l'étourdirait.

Je le dis en toute franchise, j'éprouvais une sincère et réelle pitié pour ce malheureux escrimeur fourvoyé, que je voyais repousser si péniblement avec son fleuret largement boutonné les passes vigoureuses d'un adversaire au fleuret rapide et acéré, et je me demandais intérieurement: " Mais que diable est-il donc allé faire

Digitized by Google

dans cette galère? L'homme ne se connait donc pas?" Enfin, le voyant toujours si prodigieusement essoufflé à la suite d'articles si péniblement pondus, je me suis souvent demandé avec inquiétude, si personne, dans son entourage, n'aurait pas la charité de lui faire porter l'extrême-onction.

Avec de pareils sentiments envers ce lutteur haletant et criblé, jugez de ma surprise quand je le vois, sans plus d'à-propos que de compréhension de sa propre position, me décocher une grosse et lourde méchanceté qui n'a pas même le mérite d'être vraisemblable: "Allons! me dis-je, voilà qui est tout de bon superlativement... Je laisse le lecteur remplir la lacune, et je me contente de constater qu'il y avait dans cette attaque autant d'intelligence que de malhonnêteté dans la forme et dans le fond.

M. Routhier dit donc au Nouveau-Monde: "On se rappelle avec quelle audace M. Dessaulles *se prétendit approuvé* par Mgr l'archevêque Baillargeon lorsque l'évêque de Montréal le condamnait."

L'expression "se prétendit approuvé" ainsi employée d'une manière générale et sans restriction ni qualification, ne peut signifier autre chose que *sur mes représentations individuelles* Mgr l'archevêque Baillargeon aurait approuvé mes prétentions à l'encontre d'une décision de son collègue de Montréal.

Or, je n'ai jamais de près ni de loin dit ni insinué pareille chose. Je sais parfaitement à quoi M. Routhier fait allusion ici, et pour lui épargner des recherches, je l'informerai de suite que s'il veut être loyal et sincère, il peut recourir au trente neuvième chapitre de ma lecture sur l'affaire Guibord et qu'il y verra le contre-pied exact de ce qu'il affirme.

Digitized by Google

Il est clair que M. Routhier a parlé de mémoire, et qu'avec cet esprit fatalement nébuleux qui le distingue ou peut-être mieux, avec cette absence complète de toute loyauté d'écrivain que j'ai remarquée dans toute sa lutte avec M. Fréchette, il m'a attribué précisément le contraire de ce que j'ai fait.

Bien loin de me prétendre approuvé par Mgr Baillargeon, j'avais au contraire cité les paroles suivantes qu'il m'avait dites et que pour plus de sureté j'avais notées immédiatement à ma sortie de l'évêché : "Je " n'entends juger personne, ni préjuger quoi que ce soit " contre qui que ce soit ; je ne voudrais rien dire en " son absence qui pût comporter le plus léger blâme " contre un collègue ; mais je ne puis, moi, vous " regarder comme des rebelles puisque vous suivez " votre appel à Rome ; c'était votre droit d'y aller."

Voilà comme j'ai prétendu que *j'étais approuvé !* Rien dans ce chapitre ni ailleurs ne met le moins du monde Mgr Baillargeon en opposition avec l'évêque de Montréal. C'est seulement et exclusivement aux *merveilleux canonistes du Nouveau-Monde* (la propre expression dont je me suis servie) que j'ai cité une opinion à moi, exprimée par Sa Grandeur, mais en l'exprimant, elle ne voulait ni ne pouvait l'appliquer à personne en particulier, vu que je ne lui avais désigné personne et que mon expression, que M. Routhier trouvera dans ce chapitre auquel je réfère, était : "*l'on n'en continue pas moins...*" et l'opinion de Mgr Baillargeon ne s'appliquait qu'aux personnes désignées par le pronom indéfini, et par la même expression collective, *on*.

M. Routhier a donc fait un avancé complètement faux. S'il l'a fait parcequ'il n'a pas consulté mon écrit, il a été malhonnête *par légéreté ;* et s'il l'a con-

Digitized by Google

sulté, il a été malhonnête *par calcul!* A lui le choix, mais il n'y a pas de milieu.

Il y a dans tout cela quelque chose qui m'étonne toujours chez ces gens qui ne font que donner pratiquement des soufflets à la religion en se prétendant ses représentants et ses défenseurs; c'est ce parti-pris, en se donnant une si belle mission, de ne jamais la défendre que par des moyens douteux ou inavouables; ce parti-pris de calomnier toujours quelqu'un ou de représenter toujours faussement quelque chose; ce parti-pris enfin de tromper délibérément ceux pour qui ils écrivent, comptant toujours que les quatre vingt dix-neuf centièmes de leurs lecteurs ne pourront recourir aux sources.

Certes, quand je vois tous ces prétendus défenseurs des bons principes ne jamais se mettre à une table à écrire, que pour éborgner toujours la vérité par un point ou par un autre, je me demande comment ces petits saints ne semblent pas songer un instant, combien leurs saints patrons et leurs bons anges doivent être constamment sur les épines à leur propos.

Je n'ai sans doute pas le droit d'offrir un conseil à M. Routhier; mais comme toute son école m'en a bien souvent offerts, je le supplie de me permettre de lui en donner un tout petit.

Il a pour patron un des grands évêques de l'Eglise d'Orient et l'un des pères de l'Eglise qui se sont le plus distingués par leurs écrits. M. Routhier, exemplaire comme il l'est à l'extérieur, admettra bien qu'il ne pourrait que profiter à lire les belles œuvres de son patron. S'il voulait bien se mettre à cette besogne, certainement plus méritoire pour lui et plus utile à autrui que celle de me calomnier insolemment, il

Digitized by Google

verrait comment saint Basile a traité le parti des *exagérés et des ignorants* dans l'Eglise. Cela lui fera peut-être faire un petit retour sur lui-même.

Veuillez me croire,

M. le Rédacteur, etc.

L. A. DESSAULLES.

NOUVEAU-MONDE, 29 JAN. 1872.

En m'adressant sa première philippique, M. Fréchette disait qu'il parlait au nom de tout un grand parti, et il avait *juré de m'éreinter ;* que dis-je ? il promettait de *m'écraser comme une punaise,* c'était son expression choisie. Il paraît que le grand parti n'est pas tout-à-fait content de son héros, et qu'il ne me trouve pas encore suffisamment écrasé. Car voici venir M. L. A. Dessaulles, le grand chef du grand parti, qui écarte M. Fréchette et prend sa place.

Pourquoi cette intervention ?—Il y a un prétexte et une raison. Le prétexte, c'est de contredire un avancé que j'ai fait, et qui concerne M. Dessaulles. La raison véritable, c'est de consoler M. Fréchette, et de panser ses plaies.

M. L. A. Dessaulles se pose en juge de la polémique qui vient de finir, et il va sans dire qu'à ses yeux M. Fréchette a tout l'avantage. C'est *un poëte de génie, un prosateur brillant ; un polémiste spirituel,* et la lutte que j'ai soutenue contre lui a été *visiblement inégale.*

Pour faire accepter un semblable jugement, M. Dessaulles aurait dû le mieux écrire. C'est le moins

Digitized by Google

qu'on puisse demander à la critique littéraire, que ses jugements soient bien rédigés. Par le temps qui court, il ne suffit plus d'avoir une réputation d'écrivain, il faut la soutenir. Or, la lettre de M. Dessaulles contient des négligences de style qui étonnent chez un homme qu'on croirait rompu au métier. Il fait surtout un abus des épithètes et des adverbes, qu'on ne pardonnerait qu'aux collégiens. Quand il veut me désigner, il les accumule sans merci : " *ce pauvre sanctifié ahuri, ce pauvre maltraité des muses, ce malheureux escrimeur fourvoyé, ce lutteur haletant et criblé, etc.*" Jamais moins de deux qualificatifs, quelquefois trois.

En même temps, de grands adverbes tombent sur moi comme grêle :—

" Ma lutte a été *visiblement* inégale...*déplorablement veuve* " de tout ce qui donne de l'intérêt... je luttais *si péni*" *blement* avec mon fleuret *largement* boutonné... j'étais " *si prodigieusement* essoufflé à la suite d'articles *si péni*" *blement* pondus... mon esprit est *fatalement* nébuleux... " et ma méchanceté *superlativement* bête..." Je ne puis les énumérer tous, je prends au hasard.

Rien ne m'assomme comme ces longs adverbes. Je résiste bien aux noms (même à celui de Basile), aux pronoms, aux verbes, et un peu aux adjectifs ; mais les adverbes m'accablent *déplorablement*, *prodigieusement*, *superlativement*. L'adversaire qui veut en finir avec moi n'a qu'à me cingler des adverbes.

Ce n'est pas tout. On devine que la phrase de M. Dessaulles ainsi surchargée, doit être lourde et se trainer misérablement. Qu'on en juge—je souligne les passages embarrassés :—

" Suivant, comme je l'ai fait depuis plusieurs " semaines, toute cette polémique si étincelante *d'un côté*, " et de l'autre *si déplorablement* veuve *de tout ce qui* donne

" de l'intérêt à ces passes d'armes littéraires, j'en étais
" venu, *quoiqu'ami et admirateur* du talent de M. Fré-
" chette, à sentir mes sympathies se développer *peu à*
" *peu en faveur de ce pauvre maltraité des muses* que je
" voyais broyé *ainsi* comme chair à paté. Un bon
" cœur souffre à voir *même* un insulté frapper *trop fort*
" sur le gamin *qui* lui a fait une niche, et je trouvais
" *presque quelquefois*, que M. Fréchette laissait *un peu*
" *trop* libre cours à *sa mordante verve* contre cet *im-*
" *puissant*."

On se rappelle un à *peu près de presque compassion* que le *bon cœur* de M. Fréchette a éprouvé *un jour à la vue des tronçons mutilés d'un serpent coupé par morceaux sur une grande route de la Louisiane*. Le *bon cœur* de M. Dessaulles vient d'éprouver *presque, quelquefois, un peu trop* le même sentiment.

" Je le dis en toute franchise (on vous croit), j'éprou-
vais une *sincère et réelle pitié* (en effet, une pitié sincère
" doit être réelle) pour *ce malheureux e crimeur fourvoyé*
" *que je* voyais repousser *si péniblement* avec son fleuret
" *largement boutonné les passes vigoureuses* d'un adversaire
" *au fleuret rapide et acéré* (un fleuret *boutonné* d'adverbes
" ne serait pas *rapide* ni *acéré*)... Enfin, le voyant
" toujours *si prodigieusement* essoufflé, *à la suite d'articles*
" *si péniblement* pondus, je me suis *souvent* demandé *avec*
" *inquiétude si* personne *dans son entourage*, n'aurait pas la
" charité de lui faire porter l'extrême-onction."

Est ce pour me rendre ce service que M. Dessaulles est accouru ?—Je le suppose, mais je doute de sa juridiction. Je ne le crois pas plus capable d'administrer l'extrême-onction que de donner la sépulture ecclésiastique.

Ces citations, que je pourrais multiplier, doivent suffire à démontrer que M. Dessaulles n'est pas un juge

Digitized by Google

très-compétent en matière littéraire; et pour peu que le préjugé serve son incapacité, il est évident que ses jugements ne peuvent avoir une grande autorité.

J'arrive maintenant au prétexte de sa correspondance.

J'ai dit dans une de mes lettres que M. Dessaulles se prétendit, un jour, approuvé par Mgr l'archevêque Baillargeon, lorsque l'évêque de Montréal le condamnait. Je n'ai pas fait cet avancé à la légère, et je suis bien étonné de voir M. Dessaulles nier ce fait, dont je trouve la preuve en toutes lettres dans sa lecture sur l'affaire Guibord, publiée dans *l'annuaire* de l'Institut Canadien pour 1869.

Remarquons bien que le fait en question n'est qu'un dire de M. Dessaulles, et je ne sais pas, moi, si le défunt archevêque de Québec a tenu ou non les propos que rapporte M. Dessaulles.

Après avoir raconté comment et pourquoi, les membres de l'Institut ont cru devoir se soumettre au décret de la congrégation de l'Index condamnant *l'Annuaire*, et ne pas accepter celui de l'Inquisition condamnant l'Institut lui-même, le lectureur allègue que ce dernier décret *a été surpris soit par intrigue, soit par erreur*, et il ajoute :

" Mais s'il y a erreur sur la question de fait, comment " ose-t-on prétendre que nous étions tenus d'accepter " *les deux décrets* de Rome ? Car voilà la prétention du " chapitre, et maintenant de l'évêque lui-même parait-il."

Ici il y a une note qui dit :— " Cela est confirmé " par la lettre même de Mgr de Montréal à M. l'administrateur du diocèse, publiée dans la *Minerve*."

Suivant M. Dessaulles, l'évêque de Montréal le désapprouvait donc de ne pas accepter *les deux décrets*. Or, voici maintenant comment Mgr l'archevêque de Québec aurait répondu à M. Dessaulles sur la question.

Digitized by Google

Celui-ci ayant exposé ses raisons de ne pas adhérer au décret de l'Inquisition, l'éminent prélat lui aurait dit :—" il n'y a rien à dire, vous êtes dans votre droit... " vous n'êtes pas des rebelles, et ne pourriez, dans tous " les cas, l'être que plus tard, suivant les circonstances." Puis il aurait ajouté en terminant :—" Je n'entends " juger personne, ni préjuger quoi que ce soit contre " qui que ce soit, je ne voudrais rien dire en son " absence, qui put comporter le plus léger blâme " *contre un collègue*, mais je ne puis, moi, vous considérer " comme des rebelles puisque vous suivez votre appel " à Rome. C'était votre droit d'y aller."

S'il n'y a pas là une approbation, je ne sais plus quels termes, il faudra employer pour approuver quelqu'un.

Mais M. Dessaulles nie quand même, et il soutient que l'opinion exprimée par Sa Grâce ne s'appliquait à personne en particulier, et qu'il s'était lui-même servi du pronom indéfini *on* pour désigner les personnes qui le désapprouvaient.

Evidemment il oublie que Sa Grâce, en lui répondant dit qu'elle ne voudrait pas blâmer *un collègue*. Est-ce un pronom indéfini qu'un *collègue ?*

J'ai droit de conclure que M. Dessaulles m'accuse bien à tort de déloyauté, de fausseté, de malhonnêteté, et qu'il est cruel d'assaisonner tout cela de villains adverbes.

A. B. ROUTHIER.

Digitized by Google

ÉVÈNEMENT, 5 Fevrier, 1872.

M. le Rédacteur.

A une leçon de loyauté, M. Routhier a répondu par une leçon de style. J'y reconnais l'espèce dans tout son lustre. Au fait, l'un peut fort bien lui paraître aussi important que l'autre, et même s'il lui plait, de préférer le beau style à la droiture, je lui en laisse toute la jouissance. Mais il y a peut-être, ça et là, des esprits quinteux qui trouveront après l'avoir lu qu'il a encore beaucoup moins de loyauté que je n'ai de style.

Mes adverbes offensent ses délicates oreilles. Monsieur a des nerfs! Mais cher impatient, je ne me sens pas irrité, moi, de voir votre robuste conscience, dormir comme elle le fait des deux oreilles, sur la prodigieuse déloyauté qui caractérise toute votre polémique! Ah! si la conscience valait les oreilles! Mais je vois que quand on la cherche un peu, on la trouve aussi imperceptible que celles-ci sont développées.

M. Routhier m'informe que je ne sais pas écrire. Cela se peut, et je n'ai jamais songé à me poser comme un maître en fait de style. Quand on m'indique un défaut, je l'avoue de bonne grâce et j'en demande pardon. Je me crois seulement un peu moins coupable de mettre un adverbe de trop qu'un mensonge contre le prochain. Mais par exemple, je vois que quand on montre à M. Routhier une calomnie de son crû, il la maintient avec opiniâtreté. C'est sa manière, à lui, de comprendre la religion.

Quant à moi je n'ai jamais songé qu'à démasquer, dans la moins mauvaise forme possible, les arrogants et les hypocrites, et toute cette école de la haîne et du dénigrement systématique qui s'affuble si gauchement du manteau de la religion; manteau sous lequel ces

Digitized by Google

bonnes gens nous font exactement l'effet du singe du cardinal Mazarin, qui s'était un jour, coiffé de la calotte cramoisie de son maître. Mes adverbes l'irritent ! C'est son droit. Mais pourquoi ne me concèderait-il pas en retour, celui de mépriser de toute mon âme ces matamares en capuchons, qui croient sanctifier l'injure qu'ils font au prochain en trempant leur plume dans l'eau bénite ?

Je puis me tromper, mais j'ai bien moins honte de dire des choses vraies avec des adverbes, que je n'en aurais de calomnier les gens en style *châtié*, comme le modeste M. Routhier se le fait dire dans un *communiqué* de la feuille où il écrit.

M'est avis qu'il serait de meilleur exemple, que les notions d'honorabilité de l'écrivain fussent aussi *châtiées* que son style, en admettant que le dit style mérite les coups d'encensoir que M. Routhier lui donne si consciencieusement ; sans doute pour bien démontrer l'humilité profonde de l'inventeur du susdit style.

J'épargnerai donc pour l'avenir à M. Routhier la peine infinie qu'il s'est donnée à fendre des cheveux en quatre, en lui disant que la manière dont j'habille ma pensée a toujours été la moindre de mes inquiétudes, ne m'occupant jamais que de *dire clairement ce que je pense honnêtement.* J'ai entendu plus d'un méchant prétendre que parmi les écrivains du jour, M. Routhier est l'un de ceux qui pense le moins ce qu'il dit. Je n'échangerais donc pas mes habitudes pour les siennes.

Je n'ai pas dit que la lutte avait été visiblement inégale ; j'ai dit risiblement, et j'ai entendu tels partisans des idées de M. Routhier déplorer son évidente insuffisance dans cette lutte dont il parait si fier.

Quand ses propres amis en versaient des larmes, pourquoi donc la pitié m'aurait-elle été interdite !

Digitized by Google

Non! M. Routhier ferait mieux de se bien tâter lui-même avant de s'engager dans une de ces luttes où l'on ne trouve plus même la queue du battu. Et j'oserai lui demander s'il croit vraiment avoir la somme d'études et de connaissances acquises et nécessaires à ceux qui s'arrogent, comme lui, la mission de tancer arrogamment tout le monde. Pour avoir le droit de bousculer ainsi, même ceux qui ne lui disent rien, il faudrait au moins montrer une tête quelque peu bien meublée.

J'ai pris un prétexte pour l'attaquer, dit M. Routhier. Je comprendrais cette tactique si M. Routhier ne m'avait rien dit. Mais il se permet la plus injustifiable agression contre moi, agression pour laquelle je ne lui avais pas fourni le plus léger prétexte, et puis, c'est moi qui ai cherché des prétextes! On dirait réellement que l'homme a des absences.

Si j'avais vraiment voulu faire ce qu'il suppose, aider l'homme qui a si lumineusement disséqué son moral, j'aurais commencé par lui résumer et lui expliquer en détail la petite douzaine d'ignorances du plus beau calibre que j'ai découvertes sans loupe, dans le peu de lignes de lui que j'ai lues. Mais franchement je n'ai pas de temps à perdre à chasser pareil gibier.

M. Routhier peut être sûr que je n'aurais pas soufflé le plus petit mot s'il ne m'eut rien dit. J'en avais trop pitié.

Mais quand je vois devant moi une tête passablement vaine, et encore plus vide qu'elle n'est vaine, je lui rappelle ce qu'elle est, simplement pour lui rendre service. C'est certainement là de la vraie charité. " Dire une vérité à propos est toujours le plus grand " acte de charité possible " a dit le grand saint Grégoire. M. Routhier ne le récusera pas celui-là.

Digitized by Google

Maintenant, j'ai conseillé à la susdite tête, un peu trop vaine pour ce qu'elle contient, d'étudier les œuvres de son patron saint Basile, afin de se bien pénétrer de ce que ce grand homme pensait des *exagérés et des ignorants* qui compromettent l'Eglise. Ces expressions sont de lui et non pas de moi ; mais je vois avec chagrin que l'éminente tête ne veut pas profiter de ce conseil ! M. Routhier peut être sûr pourtant, qu'il profiterait beaucoup plus à lire saint Basile que Veuillot.

Je proteste en terminant contre la tournure systématiquement malhonnête et déloyale, que M. Routhier a donnée à ce que j'ai écrit au sujet de feu Mgr l'archevêque de Québec. Au reste je n'en ai été nullement surpris ! C'est une interprétation *loyale* au contraire, venant spontanément de lui, qui eût excité ma surprise.

Il a commencé par dire une fausseté, et puis, au lieu de l'admettre de bonne grâce, il a essayé de colorer sa déloyauté en défigurant de nouveau ma pensée. Quand je discuterais pendant six mois, je ne corrigerais probablement pas un esprit aussi prédisposé, par tempérament, à défigurer en pleine préméditation tout ce qu'il touche. L'homme est ainsi fait, et je le livre à son saint patron, qui doit bien gémir s'il se regarde quelquefois dans un pareil miroir.

Adieu donc à monsieur Routhier, et quoiqu'il puisse dire dorénavant, il ne tirera rien de moi, à moins qu'il ne m'envoie un certificat bien en forme qu'il a lu saint Basile. Quand il se sera ainsi un peu meublé la tête, je verrai ce qu'il conviendra de faire. Et d'ailleurs, s'il lit saint Basile, et s'il le comprend, il lui sera difficile de ne pas changer un peu de ton et de façon d'agir. Alors nous serons peut être d'accord. Salut donc à monsieur Routhier.

L. A. DESSAULLES.

Digitized by Google

NOUVEAU-MONDE, 12 fév. 1872.

Hélas ! oui. On voit de tristes choses même dans notre grand siècle.

Vous avez fait de la littérature, de la philosophie, de la théologie ; vous avez beaucoup parlé, beaucoup écrit, et votre réputation est au-dessus de toute atteinte— vous le croyez du moins ; on vous a proclamé écrivain, savant, illustre, illustrissime, et vous vous en êtes laissé convaincre ; vous êtes parvenu aux plus hauts emplois, et tout fier mais non satisfait, vous vous êtes dit : *altiùs tendimus*.

Et vous avez quitté votre piédestal pour combattre un peu dans l'arène. Mais à peine y êtes-vous descendu, que votre adversaire se moque avec raison de votre tenue et de votre style. Le sang vous monte à la tête et la colère au cœur, et vous renoncez à conquérir de nouveaux lauriers. Le piédestal est encore là ; vous y remontez sans plus de façons, disant adieu à la polémique qui fait crouler parfois des réputations qu'on croyait bien assises.

Oui, voilà l'accident dont M. Dessaulles vient d'être la victime. La lettre qu'il publie dans l'Evènement du cinq février, dénote un esprit mécontent de lui-même. Il se plaint très fort de la leçon de style que je lui ai donnée, et il me fait ses adieux.

Quoi ! déjà ? c'est trop tôt en vérité. Il me semble pourtant que nous aurions pu égayer un peu la fin du carnaval.

Dans cette lettre, où il se répète beaucoup, M. Dessaulles insinue que je suis l'auteur d'un *communiqué* publié dans le *Nouveau-Monde*. Cela n'est pas exact. Il y a longtemps que j'ai pris l'habitude de signer tout ce que j'écris.

Digitized by Google

Il répète que je l'ai calomnié, sans tenir aucun compte de la justification entière que j'ai publiée, et sans montrer en quoi cette justification pêche. C'est l'exemple de loyauté que donne mon adversaire.

Enfin, il informe le public que je ne pense pas ce que je dis. Je crois avoir bien prouvé le contraire. Dans tous les cas, je voudrais pouvoir rendre le compliment à M. Dessaulles. Il serait fort heureux pour lui de ne pas penser tout ce qu'il écrit.

M. Dessaulles termine en me conseillant pour la seconde fois de lire saint Basile. Je le veux bien, mais nous le lirons ensemble. Quand il le lit seul, il le comprend si mal.

S'il l'avait bien lu, il aurait compris que les épithètes *d'exagérés* et *d'ignorants* employées par saint Basile, ne s'appliquent pas à nous, mais à ceux qui sont mécontents de l'autorité ecclésiastique, et qui emploient leur ignorance à la régenter.

Il y aurait pu prendre aussi de bonnes leçons de style. M. Dessaulles nous dit que la *manière dont il habille sa pensée a toujours été la moindre de ses inquiétudes.* C'est assez visible.

Mais saint Basile avait plus de souci de son style, et il y employait tout son savoir qui n'était pas mince.

Il avait pris des leçons des plus célèbres rhéteurs du césarée de Constantinople et d'Athènes, et sa phrase était correcte, fleurie et châtiée. Il n'abusait jamais des adverbes, et souvent, il s'amusait à relever les fautes de grammaire de ses adversaires.

Un jour, l'empereur Valens se présente dans son église accompagné de l'intendant de ses cuisines, Démosthène. Dans l'entretien qui fut long, Démosthène fit un barbarisme en réprimandant le saint

Digitized by Google

évêque. "Comment, dit en souriant saint Basile, un Démosthène qui ne sait pas la grammaire !"

On voit qu'au temps de saint Basile, comme aujourd'hui, il y avait des régenteurs d'évêques qui ne savaient pas écrire, et qu'en relevant les fautes de style de M. Dessaulles, je n'ai fait qu'imiter mon saint patron.

Faites de même, M. Dessaulles. Lisez saint Basile avec plus de soin, et vous finirez par exprimer de meilleures doctrines avec moins d'adverbes.

A. B. Routhier.



Digitized by Google

EN CANOT.

Petit voyage au Lac Saint-Jean par A. B. Routhier.

NOTES CRITIQUES PAR LÉON LORRAIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

EN CANOT.

Petit voyage au Lac Saint-Jean, par A. B. Routhier.

—

NOTES CRITIQUES par LÉON LORRAIN.

—

Depuis quand parle-t-on mal de l'Academie française au Canada ?

Depuis qu'elle a bien voulu couronner l'ouvrage d'un de nos compatriotes.

C'est triste, mais c'est vrai. Il en est qui ne lui pardonneront jamais ce crime ; et si je ne me trompe, M. A. B. Routhier est un de ceux-là.

Habitué par une certaine presse conservatrice, que je croyais sur parole, à considérer M. A. B. Routhier comme un écrivain hors ligne, je me suis empressé de faire l'achat d'un petit livre qu'il vient de publier, et dont la dite presse faisait, comme toujours, des éloges à perte de vue : descriptions pittoresques, récits charmants, idées sublimes, style incomparable, bref toute la litanie qu'entonnent invariablement en chœur tous les membres du cénacle politico-religieux, sitôt que l'un d'eux réussit à pondre quelque chose.

Ce petit livre s'intitule : *En Canot*. C'est la description d'un voyage fait l'année dernière par l'auteur, au lac Saint-Jean, en compagnie de M. Claudio Jannet et de M. le comte de Foucault, journaliste d'occasion qui, depuis son retour en France, croit n'avoir rien de

Digitized by Google

mieux à faire pour reconnaître l'hospitalité qu'il a reçue au Canada, qu'à vilipender MM. Letellier, Joly, Turcotte et Price, tout en portant aux nues ces vrais représentants de notre caractère national, MM. F. X. A. Trudel et Charles Thibault.

En mettant la main sur le petit volume, je l'ouvre au hasard à la page cent deux, et je tombe sur les lignes suivantes :

" Le Rev P. Lacasse est sans contredit un original qu'on n'accusera jamais de plagiat. C'est lui qui, étant écolier, et ayant à faire une amplification sur la *découverte du Canada*, l'écrivit en vers humoristiques et débuta comme suit (il faudrait *qui débutaient* ou *en débutant*, mais n'importe) :

" Le grand Jacques Cartier
N'ayant pas de métier
Partit un jour de France
Pour courir une chance.
Quand il sortit du port
Il ventait fort, fort....

" En fait de vers humoristiques, il y en a de plus mauvais que l'*Académie a couronnés*."

Bon ! fis-je ; ça y est ! Le mot est lâché. Les *Lettres à Basile* sont encore plus coriaces que je ne pensais, puisque dix ans n'ont pas suffi au pauvre juge pour les digérer. Il est vrai qu'il nous apprend qu'il est dispeptique.

Eh bien, voyons donc ces récits enchanteurs, ces descriptions ravissantes, ce style merveilleux, ce langage si pur et si châtié ! Tâtons-en donc un peu.

Et je commençai à la première page, pour ne m'arrêter qu'à la dernière.

Je n'en revenais plus. Quoi, c'est cela que l'on appelle de la langue, du style et de la pensée ! Ah !

Digitized by Google

permettez ; je m'inscris tout simplement en faux, et c'est pièces en main que je veux venger notre goût, nos connaissances et notre bon sens littéraires, qui, je le dis hautement, n'ont guère été plus compromis encore.

Je comprends que des impressions et incidents de voyages, tout à fait insignifiants en soi, peuvent avoir de l'attrait pour le lecteur, quand ils sont revêtus de la forme pittoresque et variée que sait leur donner un écrivain de talent.

Mais quel intérêt ai-je à savoir de quelle couleur sont les cheveux d'un Montagnais qui, à telle date, a mis le pied sur un caillou, ou mangé des framboises au coin d'un bois ? Que m'importe combien il fallait de temps à M. le comte de Foucault pour abattre un canard, ou au guide pour allumer un feu de branches sur un îlot du Saguenay, le 3 d'août au soir, en l'année de N. S. 1881 ? Que me sert-il d'apprendre, qu'à telle heure M. Claudiot-Jannet avait sommeil et que M. Routhier avait soif, qu'il y avait des coussins au fond des pirogues, qu'à tel point de la route les voyageurs ont incliné vers la droite, puis tourné vers la gauche, qu'un des canotiers s'est *levé debout* (page 178) et que l'autre lui a dit : Prends garde ! quand tout cela est raconté platement, sans sel et sans vivacité, perdu dans des longueurs, des détails puérils, des réflexions d'une naïveté qui n'a d'égale, que leur air de prétention, enveloppé dans un salmigondis indigeste de fautes d'orthographe et de français, d'expressions et de tournures vicieuses ; alourdi par mille locutions molles, flasques et traînardes, telles que : *au moment où je parle ainsi — de temps en temps — après une petite course — en terminant — en entendant ces paroles — pendant quelque temps — en ce moment — pendant*

Digitized by Google

que—pendant qu'il parle—et pendant ce temps-là? Pendant ce temps-là surtout revient presqu'à chaque page!

De tels récits nous laissent froids; de tels détails nous endorment, quand on ne lit pas comme moi, avec l'intention de faire une étude que je crois devoir être utile à ceux qui seraient portés, comme je l'ai été moi-même, à prendre pour argent comptant les louanges banales que certains journaux ne manquent pas d'adresser à M. le juge Routhier, chaque fois que celui-ci ouvre la bouche ou prend la plume.

Cette étude je la fais sans arrière pensée à l'égard de M. Routhier, que je ne connais pas; mais aussi sans remords à son endroit, car—comme on peut le voir par les lignes qui commencent mon article—cet écrivain n'est pas ce qu'il y a de plus indulgent envers ses confrères; c'est évidemment un homme que la gloire des autres chatouille désagréablement, et avec ceux-là, on est plus à l'aise pour dire carrément sa pensée.

C'est ce que je ferai le plus succinctement et le plus brièvement possible, ne prenant que le dessus du panier, car, pour faire ressortir tous les défauts et les fautes de toutes sortes qui pullulent dans le petit livre de M. Routhier, il me faudrait écrire un volume plus considérable que le sien, et le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

J'aborderai d'abord le style; la grammaire, la langue et l'orthographe viendront après.

II.

En parcourant le petit livre de M. Routhier, je me suis demandé plusieurs fois, pourquoi il avait montré si peu d'impartialité dans la part qu'il faisait à chacun de ses deux compagnons de voyage; pourquoi il nous

Digitized by Google

parlait si peu de M. Claudio-Jannet, qui est une célébrité relative, et nous entretenait sans cesse des faits et gestes de M. de Foucault qui, au contraire, est relativement un parfait inconnu ?

Un ami m'a expliqué le mystère.

" Mais vous voyez bien, m'a-t-il dit, que M. Jannet est tout simplement M. Jannet,—comme M. Routhier,—tandis que l'autre s'appelle M. le comte ! Il y en a qui ont des faiblesses pour ces choses-là ; pour eux, donner la main à un comte, causer avec un comte, et plus tard pouvoir dire : *J'étais avec le comte : le comte et moi nous nous arrêtâmes ; je fis remarquer à M. le comte ;* c'est une tentation à laquelle ils ne résistent pas."

Et en effet, presqu'à chaque ligne du récit de M. Routhier, vous lisez : le comte, le comte ici, le comte là, M. le comte par-ci, M. le comte par-là...et patati et patata...

Un domestique de bonne maison ne ferait pas mieux. Et toujours avec un grand C, s'il vous plaît. Si M. Claudio-Jannet eût été duc, les choses eussent été sans doute bien différentes; mais comme il a tout simplement de l'esprit, et qu'il n'est seulement pas baron, la postérité ne saura jamais combien il a fumé de cigarettes de la Pointe-Bleue à Chicoutimi, ni combien il a fait de compliments à M. Routhier depuis la Malbaie jusqu'à Tadousac.

Pourquoi donc cet aplatissement de quelques uns de nos compatriotes devant les gens titrés ? Est-ce que M. Routhier, par exemple, qui par son industrie et son savoir-faire a su atteindre, jeune encore, une position enviable dans son pays, ne se croirait pas par hasard l'égal de M. de Foucault,—parce que celui-ci a hérité d'un titre qu'il n'aurait probablement jamais gagné lui-

Digitized by Google

même? Il en a tout l'air; mais je ne lui en fais pas mon compliment.

Pas plus que de son style.

Je le répète, le style de M. Routhier m'a désappointé au suprême. Il n'a ni vigueur, ni forme, ni couleur. C'est languissant, froid, terne, et d'un terre-à-terre achevé; c'est à peine si, vers le milieu du volume, une description un peu hardie et un peu vive, vient rompre par-ci par-là la monotonie d'un récit sans vie comme sans intérêt, où les incorrections de langage foisonnent.

Dans sa préface, l'auteur dit qu'il s'est efforcé de rendre son récit *gracieux* en même temps que fidèle. et, que la vérité exigeait qu'il fût *poétique*. Eh bien, là, en conscience, si c'est de cette façon que M. Routhier comprend la grâce et la poésie, nous ne nous entendons pas sur les mots.

Donnons un exemple de cette grâce et de cette poésie :

"Il y avait parmi les conserves de MM. Massé et Frères des pâtés d'*ortolan*...

Au singulier : voilà un *ortolan* d'une espèce rare. On ne dira pas que c'est un *petit oiseau*, celui là !

...des pâtés d'*ortolan* truffés qui nous semblaient un peu lourds pour nos *estomacs*, et nous les fîmes *goûter* à Tomachiche pour savoir ce que son *estomac* en dirait. Mais le colosse les a avalés (admirez la concordance des temps) sans les *goûter*, et son *estomac* n'en a rien dit ; on ne sait même pas s'il en a eu connaissance.

" Rien ne met en belle humeur comme un *estomac* content. Or, après le déjeuner que nous venons de prendre, tous les *estomacs* paraissent satisfaits.

" Les *canots* seuls semblent moins légers."

Cinq fois le mot *estomac* en treize lignes ! Si c'est là de la grâce, je consens à trouver poétiques ces *canots*

Digitized by Google

que semblent alourdir les *estomacs* repus de ceux qui les montent.

Mais ce n'est pas seulement à la grâce et à la poésie que vise M. Routhier, il vise aussi à l'esprit. Il faut voir comment il atteint le but :

" C'est donc dans ces eaux que notre spirituel ami, M. l'abbé Pâquet, s'est montré—à ceux qui l'ont vu—excellent chasseur et canotier *hors-ligne* (avec un trait d'union.)

" Au moment *où* je parle ainsi, des canards se lèvent à l'avant du bateau, comme si le nom seul de leur grand ennemi les *eut* réveillés, et ils s'enfuient à *tire d'aile* (sans trait d'union). Peut-être aussi est-ce de l'ironie, et battent-ils des ailes pour me prouver qu'ils sont encore de ce monde, et que leur vie est belle, en dépit des prouesses des chasseurs ! "

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

a dit Gresset ; et Montesquieu a dit plus énergiquement encore : " Quand on court après l'esprit on attrape la sottise." Molière s'est admirablement moqué de ceux qui font de l'esprit forcé. M. Routhier devrait relire les *Précieuses ridicules*.

Veut-il nous donner une idée de l'allure d'un original, qu'il appelle *le grand seigneur de nos forêts*, et quelques lignes plus bas, *le seigneur de nos grands bois*, admirez la comparaison :

" On *eut* dit (toujours à l'indicatif) Victor Hugo songeant, et traçant dans son esprit les grandes lignes de sa Légende des Siècles ! "

Bigre !

Deux pages plus loin, parlant d'un Anglais qui avait tenté inutilement de tuer une bête si noble et si poétique :

" Le retour exigea quatre jours de marche, dit-il, et le cuisinier, qui était français, disait en regardant son maître : *C'est Napoléon III revenant de Sedan !*"

Digitized by Google

D'abord, Napoléon III n'est pas *revenu* de Sedan, et puis ensuite, hein !

Tournez la page et vous trouvez le même nemrod, qui part de Chicoutimi pour le lac Saint-Jean :

" *Ce n'était pas Napoléon partant pour la Russie*, puisque le grand homme de guerre n'emportait toujours avec *lui* (il faudrait avec *soi*) qu'un léger bagage !"

Tournez encore la page ; notre excentrique est affligé d'un spleen que l'harmonium même ne peut dissiper :

" *Nouveau Saul, égaré sur cette terre misérable, il n'avait pu y trouver un David !*"

Et ainsi de suite...Quelle recherche prétentieuse ! M. Prudhomme est distancé. Quelquefois M. Routhier veut faire des rapprochements ingénieux, et tombe dans le faux le plus complet :

" Mais il y a, dit-il, autant de vies différentes qu'il y a d'espèces de fleuves et de rivières."

Moi, j'aurais cru qu'il y en avait infiniment plus ; mais tournez encore la page et vous verrez la démonstration :

" Le torrent qui sautille, chante, rit, jase constamment, sans s'arrêter nulle part, ai-je besoin de dire que c'est la vie de la femme mondaine ? "

Ainsi, pour trouver un point de comparaison entre une femme mondaine et un torrent, M. Routhier imagine un torrent qui *sautille*, *chante*, *rit* et *jase*. C'est ingénieux, mais un peu trop fort. A la rigueur, on peut comparer un chasseur à Napoléon I, à Napoléon III et à Saul, dans l'espace de trois pages de dix-huit lignes, parce qu'il n'a pu réussir à tuer un *orignal* qui ressemblait à Victor Hugo ; mais imaginer pour les besoins d'une comparaison, un gentil petit torrent qui

Digitized by Google

chante, qui *rit*, qui *jase* et qui *sautille*, bonsoir ! Encore une fois c'est trop fort.

M. Routhier est quelquefois très pittoresque dans ses expressions. Veut-il parler d'un danseur qui se tourmente beaucoup :

" Ses bras et ses jambes *en font du feu*, dit-il."

Et quand la danse est finie, le danseur va-t-il remercier le pianiste, il lui serre les deux mains, dit-il,

" *Ces deux mains qui lui ont procuré de si enivrantes cabrioles.*"

Des *mains* qui *procurent* des *cabrioles*, c'est ce qui peut s'appeler de la hardiesse de style. Mais feuilletons et citons au hasard. Il n'y a presque pas besoin de commentaires.

" La vague du large, surtout *au bout des pointes*, est encore un peu forte pour nos canots..."

En effet, ces vagues-là devaient être d'une force considérable au *bout des pointes*, puisqu'à la page précédente, M. Routhier nous les représente comme portant *sur leurs crêtes* des embarcations chargées chacune de " cinq hommes et de bagages considérables."

" M. de Foucault et moi avons pour *Canotier-en-chef* (ce mot-là méritait bien deux traits d'union avec une majuscule) le bon Tienniche, un des types montagnais les plus parfaits, et *un aviron hors ligne*."

Je sais qu'on dit un trompette, un tambour, qu'on dit même *une bonne fourchette* pour un mangeur émérite ; mais dire d'un homme que c'est un *aviron*, et un *aviron hors ligne*, c'est forcer un peu le trope.

Une dernière citation pour cette fois :

" Nous citions le grand guerrier *allemand* Wallenstein qui se garantissait des balles au moyen d'un onguent diabolique, fait avec des *herbes de sorcier*, cuites et bouillies *avec des paroles magiques*."

Digitized by Google

Wallenstein n'était pas allemand, mais bohémien, monsieur Routhier. Mais après cela, quand on est assez sorcier pour faire bouillir des herbes *de sorcier avec des paroles magiques*, on peut bien l'être assez pour métamorphoser un Bohémien en Allemand; c'est encore moins malin.

III.

J'en étais je crois à démontrer que M. Routhier, pour vouloir être trop minutieux ou trop solennel, tombait souvent dans le faux. Fournissons-en quelques nouveaux exemples :

" Encore quelques heures, et le vent du Nord-Ouest aura si bien chassé les nues que nous apercevrons la Voie lactée *dans toute sa longueur*..."

Il suffit de se rappeler que la voie lactée parcourt circulairement toute l'étendue du ciel en passant au-dessus de nos têtes, pour saisir l'absurdité de cette phrase. Pour apercevoir la voie lactée *dans toute sa longueur*, il faudrait que M. Routhier pût se trouver aux deux antipodes en même temps. Je veux bien croire que M. Routhier est exceptionnellement doué, mais, je doute fort qu'il ait aussi le don d'ubiquité.

" Puis nous traversons un bois de jeunes taillis."

Mais si ce sont *de jeunes taillis*, ce ne peut être *un bois*. Question de dictionnaire.

" Sous ses vêtements bleus brillait son teint vermeil."

Il faut que ces vêtements bleus fussent d'une transparence toute particulière pour que le teint de la personne pût non-seulement s'apercevoir, mais encore briller dessous.

Digitized by Google

La profondeur des mers soudain n'avait plus d'ombre,
Car l'amour de son cœur comme un astre brillait.

Comment trouvez-vous cet amour qui a le privilège d'éclairer même les profondeurs de l'océan ?

L'aurore flamboyait, et la vague bleuâtre
Se moirait sous ses feux des reflets les plus beaux.
L'aube sur les coteaux versait sa lueur fauve.

Tiens, voilà l'aurore qui *flamboie* en faisant sous ses *feux* resplendir les vagues de *reflets* éclatants, pendant que *l'aube,* elle, *verse* timidement sa *fauve lueur* sur le penchant des *coteaux !* Il faut avouer que cela ne s'accorde guère, à moins que l'aurore n'est dit à l'aube : Tu m'ennuies ; laisse-moi faire avec les vagues comme je l'entendrai ; tu t'arrangeras comme tu pourras avec les coteaux.

L'onde la dorlottait (avec deux t) comme on fait un enfant

Pas besoin de commentaires pour celui-là.

Légère, elle s'enfuit en inclinant sa tête....

Il s'agit d'une barque.

Puis *elle fit alors une course effrénée*....

Faire une course ; tout comme un commissionnaire.

Comme une brume blanche elle affleura les eaux.

J'ai déjà vu de la brume sur les eaux ; elle était toujours blanche ; mais jamais je ne l'ai vue faire des courses effrénées. La brume en général n'est pas si pressée ; elle se contente de flotter légèrement au-dessus de l'onde.

Et la *Mauve* glissait dans des *gouffres* (sic) ouverts
Où l'on ne voyait plus *ces grandes voiles blanches*......
Mais la *Mauve* filait, agile, ruisselante,
Et poursuivait sa course *à travers les brisants*..

Digitized by Google

Bon marin, n'est-ce pas, ce pêcheur, qui, par une effroyable tempête, se lance ainsi *toutes voiles dehors à travers les brisants !* Il n'avait pas eu seulement la précaution de prendre un ris. Est-il étonnant qu'il ait fait naufrage ? Mais M. Routhier ajoute que

Les rivages déjà s'approchaient *souriants !*

Et en effet des *rivages* entourés de *brisants* doivent être très rassurants pendant une tempête. Enfin, la barque se brise et sombre ; le marin veut sauver sa femme et son enfant, cette petite dont l'amour éclairait le fond de la mer, et dont on voyait briller le teint à travers sa robe bleue.

Et d'une main nageant, fendant la vague folle,
De l'autre il soulevait son fardeau *triomphant.*

Un singulier moment pour triompher !

Qu'il était beau de voir sur la vague profonde
Ce groupe naufragé luttant contre la mort !

Voilà une exclamation qui ne me semble pas empreinte d'un grand sentiment d'humanité. Je la trouve d'autant plus extraordinaire que M. Routhier vient de me dire que les anges qui *voltigent par delà les étoiles* ont *tous pleuré* en voyant cet accident.

Mais une *Dame éclatante* vient au secours des malheureux qui se noient :

C'était la Vierge Sainte, espoir du naufragé ;
Elle avait vu flotter sur la vague écumante
Comme un lambeau d'azur à demi submergé.

Tout comme quelqu'un qui n'aurait pas su ce que c'était. Puis on voit :

...... la vision céleste
Essayer d'arracher d'une main *forte et leste.*
Son enfant bien-aimée à *l'humide tombeau.*

Digitized by Google

Très neuf *l'humide tombeau ;* sans compter cette vision dont la main *forte et leste* fait des efforts pour *arracher* etc.

> Mais le fardeau parut d'une lourdeur extrême.

Vous voyez d'ici la vision mystérieuse obligée d'y mettre toute la vigueur de poigne dont elle peut disposer.

> La Vierge, souriant alors aux flots glacés,
> S'élança de la mer *d'un coup d'aile* suprême.

Allons, voilà la sainte Vierge avec des ailes maintenant ! C'est plus nouveau que les *gouffres amers* et l'*humide tombeau.*

Mais revenons à la prose.

M. Routhier nous parle des enfants gras et joufflus qui s'ebattent sur les perrons d'Hébertville :

> " Le *teint bruni de leurs figures* dénote chez eux l'amour du soleil, et l'horreur des chapeaux."

Quand on parle du teint, c'est ordinairement de celui du visage qu'il s'agit ; à moins que, comme M. Routhier nous le donne à entendre, les enfants d'Hébertville ne soient, comme la rhétorique, doués de plusieurs figures.

Je puis faire la même remarque à propos des Montagnais, qui ont, dit M. Routhier :

> " Les pommettes des joues très saillantes."

Commo, suivant tous les dictionnaires, le mot *pommette* signifie la partie la plus saillante de la joue au-dessous de l'œil, il s'ensuit qu'il était suffisant à lui seul pour exprimer l'idée de M. Routhier ; mais ce dernier a peut-être voulu insinuer que ces intéressants sauvages ont d'autres pommettes que celles des joues. C'est encore possible.

Digitized by Google

Une autre remarque analogue. M. Routhier dit en parlant d'une jeune fille :

"Son *habilité* (sic.) *à peler l'écorce* du *bouleau*."

Puisque *peler* veut dire *enlever l'écorce*, il fallait dire *peler le bouleau* tout simplement. C'est comme qui dirait : peler la pelure d'une pêche.

Mais continuons :

"La rivière se *creuse* et *s'élargit* à la fois."

Toutes les règles de la physique renversées, cela me fait rêver ! Une rivière qui se creuse et s'élargit en même temps, voilà un phénomène que M. Routhier devrait bien nous expliquer. De même que cette autre phrase qui se trouve dans la même page :

"Elle (la nature) attend son bien-aimé, le soleil, que la lumière précède comme un avant-coureur, mais *qui n'a pas encore montré sa face rayonnante dans le fond des ravins*."

Ça je crois, comme disent les Belges.

Le soleil montrer sa face rayonnante dans le fond des ravins, ç'aurait été par trop miraculeux. M. Routhier nous affirme que la chose n'a pas eu lieu ; allons tant mieux.

Tandis que j'ai cette page sous la main, finissons-en avec elle :

"On dirait des falbalas de dentelle blanche sur des robes *foncées*."

Pas français, cher monsieur Routhier ; il faut *des robes de couleur foncée*. Le mot *foncé*, quand il n'est pas accolé aux mots *couleur*, *teinte* ou *nuance*, veut dire *qui a un fond*, ou *qui a de l'argent*.

"A demi voilés par des vapeurs de l'aurore, les sapins et le épinettes dressent leurs cônes immobiles au bord des *falaises* tantôt abruptes, tantôt en *pente douce*..."

Digitized by Google

Des *falaises en pente douce*, voilà qui est rare ; car tous les dictionnaires nous disent que les falaises sont des rochers *escarpés*. M. Routhier inventera quelque jour les angles ronds.

Mais cela n'est pas pire que ce *canot qui glisse comme flèche* ENTRE *les arches d'un pont* (page 157), car pour glisser *entre* les arches d'un pont, il faut passer à travers les piles ; ce qui est un tour de force. Ce n'est pas pire non plus que ce *magnifique panorama qui se déroule* SUR *nos yeux* (page 187) ; ni que ce SILLON *blanc qui se précipite du haut d'une montagne* (page 79) ; ni que ces *canots effleurant* L'ÉCUME des *vagues* (page 83) ; ni que ces *chansons qui* s'*harmonisent avec les* COUPS *d'aviron* (page 91) ; ni que ce *traitre qui se* HÉRISSE *comme un Iroquois* (page 93) ; ni que ces *îlots innombrables qui* FERAIENT *les plus charmantes villas* (page 127) ; ni que cette *pièce d'eau* qui sépare le cap Trinité du cap Eternité (page 196).

Suivant tous les dictionnaires, une pièce d'eau est une grande quantité d'eau retenue dans un espace creusé en terre pour l'embellissement d'un parc, d'un jardin. M. Routhier commet la même faute à la page 187 où il découvre des *pièces d'eau* au milieu des bois.

Mais on n'y regarde pas de si près quand, pour prendre son repas, on s'arrête de préférence *dans quelque épais fourré* (page 111) sans réfléchir qu'un *fourré* est déjà, suivant l'Académie, un endroit où il y a un assemblage épais d'arbrisseaux, d'arbustes et de broussailles, et qu'un *épais fourré* doit être d'un abord encore plus difficile.

Après cela, on peut bien PAVER *sa tente de branches*. (même page !)

On *jonche* avec les branches monsieur Routhier, on *pave* avec des pavés, et l'on tâche de parler français.

Digitized by Google

Terminons cet article par trois citations :

" Ça et là, dans les endroits où le feu a dévoré les *grands* bois et n'y laisse plus (admirable concordance des temps) que des souches noires et de *grands* squelettes calcinés, le sol est couvert de *grandes* bruyères...."

Trois fois le mot *grand* dans une phrase, avec une faute de syntaxe, c'est bien raisonnable.

" Les courants se déchainent et le mouvement accroit leur puissance. Ils se rencontrent, ils se combattent, et les ondes qu'ils *charrient* se resserrent, s'écrasent, tournant sur elles-mêmes, et décrivant des spirales qui *attirent comme des gorges profondes* tous les objets passant à la surface."

Les *gorges profondes* n'ont pas que je sache pour propriété d'attirer *les objets qui passent à la surface ;* mais cela peut s'accorder avec ces *courants qui charrient des ondes et dont le mouvement accroît la puissance*, puisque ce sont les ondes qui font le courant, et que celui-ci n'est autre chose que le mouvement lui-même.

" Cependant M. Jannet désire beaucoup voir les grands tributaires du Lac, ou l'un d'eux, et nous décidons que nous poursuivrons notre course jusqu'à la rivière Matassini, *dans laquelle nous remonterons quelques milles*."

Un autre aimerait mieux *remonter la rivière pendant quelques milles ;* M. Routhier, lui, préfère *remonter des milles dans la rivière.* Tous les goûts sont dans la nature, même celui de dire des absurdités.

IV.

J'ai déjà cité quelques unes des incorrections de langage et des fautes de syntaxe qui émaillent le livre de l'honorable juge Routhier. Je n'ai qu'à feuilleter au hasard pour en trouver à foison. Et qu'on ne croit pas que j'exagère, les preuves sont faciles à donner.

Digitized by Google

Page 28, M. Routhier dit :

Je suppose que l'*écossais* (avec une minuscule) ne peut bien dormir qu'après avoir *sauté* son *reel*."

Grosse faute de français. Quand il est employé activement, le verbe *sauter* signifie *franchir : Sauté un fossé*. Or, comme il ne s'agit pas ici de franchir un *reel*, pour être correct M. Routhier aurait dû écrire : *Danser son reel.*

Deux pages plus loin, je trouve cette phrase :

" L'excellent M. Hébert avait déjà *engagé* deux voitures..."

Grosse faute de français. On ne peut pas *engager* des voitures ; on engage un cocher, un voiturier, et l'on *retient* une voiture. C'est élémentaire.

Je tourne la page et je découvre ceci :

" Quand il tombe (il s'agit de chant) sur un morceau que je connais, nous *disons* un duo."

Cette acception du verbe *dire*, n'est pas française. Il est vrai que dans l'argot des artistes on l'emploie quelquefois comme synonyme de chanter : *Dire une romance ; dire un morceau.* Mais alors ce vocable exprime plus particulièrement l'idée d'une belle diction ; et par conséquent, même en argot de théâtre, il serait absurde de s'en servir à propos d'un duo, surtout lorsqu'on n'a pas l'intention de qualifier la manière dont il a été chanté.

Quelques lignes plus bas la petite caravane étant arrivée au *Grand-Brulé*, elle reçoit l'hospitalité du curé qui la régale *d'excellents gateaux* (sans accent circonflexe) et de *Bordeaux* (avec un grand B).

" Ce n'est pas encore la sauvagerie, dit M. Routhier ? "

Nouvelle faute de français. Le mot sauvagerie ne signifie pas du tout le pays des sauvages ; il signifie l'humeur sauvage. *Il y a de la sauvagerie dans son caractère.* Ne pas confondre.

Digitized by Google

Page 38, je lis cette phrase :

« On dit toujours qu'il y a plus d'esprit dans deux têtes que dans une, et je me hâte *d'aider mon ami....* »

Aider quelqu'un veut dire lui porter secours en général ; mais quand l'aide est momentanée et pour un objet déterminé, on dit : *aider à quelqu'un*. Tous les grammairiens sont d'accord là-dessus. Or, comme il ne s'agit pas ici de *secourir M. de Foucault*, mais de *lui* aider à remonter un fusil, il s'ensuit que M. Routhier a commis là une autre grosse faute de français.

Page suivante :

« Nous nous arrêtons aux framboises et aux *bleuets* qui bordent la route. »

En français *bleuet* est une petite fleur. Mais comme M. Routhier prend évidemment ce mot dans le sens qu'on lui donne au Canada, il fait tout simplement une faute. C'est *airelles* qu'il fallait dire. Parce que nous appelons ici les groseilles à grappe des *gadelles*, et des pommes de terre des patates, on n'a pas le droit de s'exprimer ainsi quand on écrit un livre ; ou tout au moins on souligne. M. Routhier souligne bien *goûter* et *harmonium* deux mots qui sont du français très académique.

Je puis faire la même remarque au sujet des mots *ilet*, *soda* et *traîne* sauvage, dont M. Routhier se sert, et qui n'ont jamais été français ; du mot *billot* que M. Routhier emploie dans le sens de bois de grume ; du mot *madrier* dans le sens de planche de pin ; du mot *tourniquet* dans le sens de remous ; du mot piastre dans le sens de dollar ; du mot *dalle* dans le sens de buse ; du mot *ménage* dans le sens d'attirail ; du mot *galerie* dans le sens de balcon ou de véranda ; du mot *aviron* dans le sens de pagaie, et du mot *appartement* dans le sens de salon de bateau à vapeur !

Digitized by Google

L'aviron est une rame tout simplement; et *l'appartement*— on ne saurait trop appuyer là-dessus— est une *suite* de pièces pour le logement d'une famille. Ce mot n'est aucunement synonyme de chambre ou de salle. Quand on se pique de savoir sa langue on ne fait pas de ces fautes-là. Il ne suffit pas de parler canadien; il faut parler français.

Page 48, je trouve le vers suivant:

"Kerville sur la grêve, (avec un accent circonflexe) *appareillait* la *Mauve.*"

Grosse faute de français. En terme de marine, le verbe *appareiller* est neutre, et par conséquent ne peut pas avoir de régime direct.

Page suivante:

"Ils partirent tous trois, et la blanche *nacelle* ...."

J'ouvre le dictionnaire de l'Académie, et au mot *nacelle,* je trouve. Petit bateau qui n'a ni mât ni voile. Or, dans la pièce de vers de M. Routhier cette *nacelle* a des mâts et même un beaupré.

"Admirez ce beaupré, cette mâture haute."

Et des voiles donc;

Son nom était la *Mauve*, et sous ses *quatre voiles*,
Elle glissait sur l'eau comme l'oiseau des mers."

Tournons la feuille:

"Et leurs yeux contemplaient leur enfant *bien-aimé.*"

Enfant est des deux genres; masculin quand il s'agit d'un garçon; féminin quand il s'agit d'une fille. Or, comme nous sommes dans ce dernier cas, il fallait *bien aimée* au féminin. Et ce ne peut être là une faute d'impression, car le mot est à la *rime*.

Digitized by Google

Page 58, à propos de cette fameuse nacelle à quatre voiles, M. Routhier écrit :

" J'en veux *bâtir* une autre..."

On *construit* un vaisseau, une embarcation, monsieur Routhier. *Bâtir* ne s'emploie que pour les maisons, les ponts, etc.—*Bâtir* un navire ou une barque est une faute de français.

Tournons encore la feuille :

" A partir d'Hébertville la route est *accidentée* de grandes côtes et de petits lacs."

Faute de français. *Accidentée* n'est pas un participe, puisque le verbe *accidenter* n'existe pas. C'est un adjectif absolu ; et par conséquent on ne peut pas dire : *accidenté de quelque chose.*

Page 64 :

" Le *Rév.* M. Hébert (tout comme si ce respectable curé était un ministre protestant) dit aussi quelques mots, et à la *suggestion* du P. Lacasse (ici le *révérend* serait permis,) l'auditoire pousse des hourras enthousiastes..."

Ce brave père Lacasse ne méritait pas cette injure de la part de M. Routhier.

Voyons, mon cher juge, n'oubliez donc pas que le mot *suggestion* ne s'emploie jamais qu'en mauvaise part : *Les suggestions de l'esprit du mal.* Tous les dictionnaires vous diront cela. Pauvre père Lacasse !

La phrase suivante contient une atrocité :

" Le mot de la fin du P. Lacasse devant toujours être une originalité, *il* propose à ses auditeurs, etc."

Alors c'est le *mot* qui propose. Pauvre grammaire !

Page 78 :

" Ah ! lecteurs, c'est alors qu'il *eut* (à l'indicatif) fallu voir Tienniche, sombre et solennel, se détachant sur le fond gris du grand lac, la tête nue et *profilée* dans la clarté des étoiles, l'œil fixé sur la *pince* du canot..."

Digitized by Google

D'abord le mot *pince,* dans cette acception, n'a jamais été français ; et ensuite, d'après l'Académie, le verbe *profiler* ne doit s'employer qu'en terme d'architecture.

Même page :

" L'inspiré, c'est le titre que je lui ai donné ce soir-*la* et *il en avait vraiment l'air.*"

L'air de quoi ? l'air du titre ! Il fallait : *et il avait vraiment l'air de l'être.*

Page 82 :

" Et vers 8 heures [en chiffre] nous partîmes *nous-mêmes* en canot."

Nous partîmes nous-mêmes. S'ils partirent, que diable ! ce ne pouvaient être qu'*eux-mêmes.* M. Routhier voulait évidemment dire : *de notre côté.* Il aurait dû le dire.

Tournons toujours la feuille :

" Elle portait une jupe de flanelle, un *mantelet* d indienne, et un mouchoir rouge et jaune enroulé autour de la tête, et attaché de manière à former près des tempes de singulières *oreillettes.*"

Singulières est le mot. M. Routhier ignore donc ce que c'est que les *oreillettes* Qu'il ouvre le premier dictionnaire qui lui tombera sous la main ; il verra que ce mot est un terme d'anatomie qui ne signifie pas autre chose que certaines cavités du cœur. Hein ! c'est loin du mouchoir enroulé autour de la tête !

Et puis, il y a ce mot *mantelet* que M. Routhier emploie évidemment ici dans le sens canadien, c'est-à-dire dans le sens d'une espèce de gilet que les femmes se serrent autour de la taille et dont le bas retombe un peu sur la jupe. En français un *mantelet* est un petit manteau. Avant d'écrire des livres il faut savoir toutes ces choses-là, si l'on veut être compris par d'autres que par les gens de Sainte-Rose.

Digitized by Google

Il faut savoir aussi, qu'un *foulard* est toujours en soie ou en soie et coton ; de sorte que lorsque M. Routhier, page 88, parle d'un *foulard d'indienne*, il fait un contre-sens.

Page 94, M. Routhier écrit :

" *Ni* l'un *ni* l'autre *n'y songeaient.* "

Est-ce parce qu'il y a trois *ni* de suite— ce qui n'est pas fort élégant— que l'autour met le verbe au pluriel ? Il devrait savoir que quand l'action se fait individuellement, après *ni l'un ni l'autre*, le verbe se met toujours au singulier.

Page 100, M. Routhier parle de la *chambre* d'un *yatch* (sic). Or, le mot *chambre*, dans le sens de pièce, ne s'émploie que pour les maisons. En terme de marine, on dit *cabine*.

A la page 102, M. Routhier dit :

" Et je repousse pour nous trois l'épithète que je viens d'écrire comme titre. "

C'est au moins là une inexactitude, car le titre porte: *Un excentrique.* Ce n'est pas là une épithète. C'est un substantif: un substantif que l'Académie rejette ; mais le mot n'en est pas moins employé substantivement par M. Routhier.

Assez pour aujourd'hui ; mais je n'ai pas fini ; la mine est féconde.

V.

Reprenons notre revue critique où je l'ai laissée.

A la page 104 du petit livre de M. Routhier, je lis :

" L'américain (sans majuscule) Corsican qui avait *parié faire* le tour de la mer Rouge etc."

Parié faire n'a jamais été français. Il faudrait : *parié qu'il ferait.*

Digitized by Google

Page 116 :

« Un matin, il débarqua à Chicoutimi, accompagné de son *personnel domestique* ordinaire."

Pas français non plus. *Personnel* veut dire ensemble de personnes attachées à un *service public*. *Personnel domestique* est par conséquent un non-sens.

Page suivante :

" Et jusqu'à un *harmonium* (souligné comme un mot qui ne serait pas français) qu'un jeune pianiste *jouait* pour le distraire."

On peut jouer *sur* l'harmonium ou *de* l'harmonium, monsieur Routhier ; mais on ne joue pas *un* harmonium. C'est une grosse faute de français.

Même page :

« Il possédait une seine en *soie tordue*."

Pas français. Suivant l'Académie, il faut dire *en soie torse*.

Page 121 :

" Lord G. se fit installer dans un fauteuil à quelques pieds du gardien de son cuisinier, avec un domestique tenant une ombrelle sur *sa* tête..."

Sur la tête de qui? Sur celle du domestique, sur celle de lord G., sur celle du cuisinier, ou sur celle du gardien du cuisinier? S'il y a jamais eu amphibologie, c'est bien dans ce cas-ci, ou je ne sais plus ce que c'est.

Page suivante :

" Il frêta (avec un accent circonflexe) cette goëlette (avec un tréma) et chargea le capitaine, *à raison de* $300 pour le voyage, d'aller etc."

Pas français du tout. *A raison de*, suivant tous les dictionnaires, est une locution qui veut dire *à proportion de, sur le pied de ;* elle n'a jamais signifié *pour le prix de ;* c'est du *canayen* tout pur.

Digitized by Google

Page 127, M. Routhier fait *serpenter des lagunes sinueuses*. Or, comme des *lagunes* ne sont que de petits lacs ou des flasques d'eau dans les lieux marécageux, on sent qu'elles ne peuvent guère être sinueuses ni serpenter beaucoup; l'absurdité de la chose saute surtout aux yeux, quand on sait que, dans le cas présent, il s'agit d'un fleuve qui baigne un archipel.

Page 130, M. Routhier nous dit qu'il a mangé *du dinde rôti*. Depuis quand *dinde* est-il du masculin ?

Il n'est pas défendu, même quand on voyage avec M. Claudio Jannet et le comte de Foucault, de savoir faire la différence entre une *dinde* et un *dindon*. Que M. Routhier ait mangé de la dinde rôtie ou du dindon rôti, il ne nous importe guère; le susdit volatile aurait même pu être boulli sans influer sur la conjonction des planètes; mais ce qui est important c'est de savoir un peu sa langue, quand on écrit des livres.

Dinde peut être masculin quand il est employé abusivement, voilà tout.

Page 134, M. Routhier dit, en parlant du R. P. Lacasse :

"Les sauvages de ces missions lointaines l'appréciaient *énormément*."

Or, comme *énormément* signifie *avec excès*, on sent immédiatement tout ce que cette expression a d'absurde dans un cas semblable.

Mais voici quelque chose de curieux.

Je lis à la page 137 :

" L'entrée de la décharge est fermée par une écluse dans laquelle s'ouvre *une glissoire* assez étroite."

Et page 184 ;

"....Et une autre partie à une large *dalle* qui sert de glissoire aux *billots* de la maison Price. "

Digitized by Google

Ce ne peut être là une faute d'impression par conséquent. Or, une *glissoire* n'est pas autre chose qu'un chemin frayé sur la glace pour y glisser par amusement. Il est probable cependant que M. Routhier a voulu parler *d'un glissoire*, espèce de couloir ménagé sur le penchant d'une montagne pour faire descendre le bois coupé. Ainsi, *glissoire*, *dalle*, *billots*. Trois fautes de français dans une toute petite phrase, c'est bien raisonnable.

Page 138 :

...." J'aperçois Tienniche et Patrick en cannot *descendant comme un vertige.* "

Un vertige qui descend ! Je crois que le vertige a plutôt pour habitude de monter. La comparaison est quelque peu vertigineuse.

Page 143 :

" Nous nous recouchons à demi dans nos *langoureuse* voitures d'écorce. "

Certes, voilà une étrange épithète pour des voitures d'écorce ! Des voitures d'écorce langoureuses, c'est-à-dire en langueur, faibles et malades ! c'est un peu risqué, on l'admettra. M. Routhier a probablement voulu dire souples et moelleuses. Il aurait dû le dire alors.

Page 157, l'auteur parle d'une *batture* de roche qui barre entièrement la rivière. Or, comme l'Académie nous dit qu'une *batture* est un écueil plat sur lequel *l'eau ne brise pas*, je trouve étrange que M. Routhier dise cinq lignes plus bas en parlant de cette batture :

" Je lui montre de loin la *barre d'écume* qui les menace. "

Evidemment il ne connait pas la signification du mot *batture*. Il faudra apprendre cela.

Digitized by Google

Page 164 :

« Un rameur qui n'est pas chiche
De ses grands coups d'aviron,
C'est l'énorme Thomachiche
Qui vaut seul un *escadron.* "

Voilà les rameurs par escadrons maintenant ! C'est la première fois que j'entends parler de rameurs à cheval. Cela mériterait de trouver place dans une opérette d'Offenbach. Est-il permis de martyriser ainsi une pauvre langue ?

Page 170, M. Routhier fait heurter les flots *avec désordre*, et fait *interrompre les vagues*, sous prétexte de les arrêter. Page 175, il fait accueillir quelqu'un *avec des vivats ;* et deux lignes plus bas, il dit :

" Un seul coup d'*aviron* nous *relance* au milieu du courant et nous *faisons* alors une course effrénée."

Mais, cher monsieur Routhier, *relancer* n'est pas du tout ce qu'un vain peuple pense. En terme de chasse, il se dit en parlant des bêtes fauves qu'on fait partir une seconde fois ; ce ne peut être le cas actuel. En terme ordinaire il ne veut pas dire lancer de nouveau, comme vous semblez le croire, mais il signifie aller chercher quelqu'un où il est. Une autre faute de français, hélas !

Quant à la fin de la phrase, on sait ce que faire une course signifie ; j'en ai déjà dit un mot.

Page 184, l'auteur parle des ondes violentes livrées à *toutes les caprices* de la fureur. Ce doit être une faute d'impression ; il n'est pas permis d'ignorer le genre du mot *caprice.*

Page suivante :

" Il y a des *f*rançais et des *f*rançaise, des canadiens et des canadiennes (tout cela sans majuscules) *dont* les oreilles ont dû tinter alors."

Digitized by Google

Pas français du tout. Il faut *à qui* les oreilles ont dû tintor. Il y a ici une nuance sur laquelle tous les grammairiens s'entendent.

Même page :

" Mais il est entendu que ce serait une colonie d'été, une *villégiature*."

Pas français le mot *villégiature* dans cette acception. Ce mot n'a jamais signifié *un lieu* où l'on passe l'été, mais le séjour même que l'on fait à la campagne pendant la belle saison, C'est bien différent.

Enfin, M. Routhier dit *les varechs* pour *le varech ;* il appelle les habitants de Toronto, d'Ottawa, de Montréal et de Québec, une société *cosmopolite ;* il nous montre un joli *village d'hotels et de cottages ;* il dit *bureau d'avocat*, quand il devrait savoir que cela s'appelle une étude ; il dit *les épidermes* des marsouins, au lieu de *l'épiderme*, et ainsi de suite. Ce serait trop long à passer en revue.

Il est temps du reste, que je dise un mot de l'orthographe plus que capricieuse du savant juge.

M. Routhier écrit *dorlottait* et *sanglottant* avec deux *t*, *hotellier* avec deux *l*, *caravanne* avec deux *n*, *goufre* avec un seul *f*, *syrène* et *ellyptique* avec des *y*, une *demie-heure* avec un *e*, *habilité* avec un *i*, *trainaux*, au lieu de traîneaux, *audessous*, *pardessus*, *tandisque* en un seul mot, et *yatch* au lieu de yacht.

Cette dernière faute est même répétée cinq fois.

M. Routhier a aussi découvert un nouvel opéra de Wagner, le *Thahauser ;* peut-être veut-il parler du *Tannhauser*.

Il met des traits d'union à *hors-ligne*, à *bateau-à-vapeur*, à *pur-sang*, à *tout-à-coup*, à *tout-à-fait*, à *canotier-en-chef ;* mais en revanche, il n'en met pas à *tire-d'aile*, ni à

Digitized by Google

au-dessus, ni à *par-dessus*, ni à *demi mille*, ni à *demi-cercle*, ni à *hors-d'œuvre*, ni à St-Jérôme, ni à St-Urbain qu'il écrit toujours avec le *point* anglais.

Mais c'est dans les accents surtout que M. Routhier s'embrouille. Il écrit *rafraichir*, *trainer*, *maitre*, *il parait*, *diner*, *reconnaitre*, *entrainer*, *fraichir*, *connaitre*, *gaiment*, *idolatrie*, *on eut dit*, *il plait*, *fraiche*, *voute*, *gateaux*, *gouter*, *nous mimes*, *surcroit*, *ile*, *ilot*, *plutot*, *affut*, *gaité*, *croitre*, sans accents circonflexes.

Mais comme compensation, je suppose, il en met sur *arôme*, sur *poême*, sur *elle dût*, sur *fréter*, sur *il dût*, sur *zône* et sur *grêve*.

Il met des accents graves sur *evénement*, sur *réflèter*, sur *rèverie*, sur *nous répètons*, sur complè*tement*; d'un autre côté il écrit *je m'assierai*, *cathédrale*, *voila*, *siége*, *ce soir-la*, *repercute*, *etc*, et il met un tréma sur goëlette, malgré l'Académie qui écrit ce mot avec un accent aigu.

Une autre chose qui embarrasse terriblement M. Routhier, c'est l'emploi des majuscules. Il écrit *Gouvernement*, *Palais*, *Voie lactée*, *Budget*, du *Bordeaux*, *Saint Pierre*, le *Comte*, le *Président*, *Novembre*, *Chapelle*, *Club*, *Milord;* en revanche, il écrit un *canadien*, un *écossais*, un *américain*, un *montagnais ;* c'est un système.

Ce sont des bagatelles, cela, si l'on veut; mais c'est de ces bagatelles que se compose l'orthographe. Il n'est pas plus permis d'écrire la *gréve* que la *graive*. Tout cela nous était compté bel et bien pour des fautes au collège; et je ne vois pas pourquoi les écrivains, que la jeunesse est appelée à prendre pour modèles, auraient le droit de faire des fautes qu'on blâme chez de tout petits enfants.

Pourquoi, par exemple, M. Routhier aurait-il le droit de mettre l'heure du jour, le jour du mois, et un nombre

Digitized by Google

quelconque de personnes, en chiffres, dans le cours d'une phrase, quand cela est défendu par les règles ?

Pourquoi M. Routhier écrit-il toujours A. M. et P. M. pour avant-midi et après-midi ? Il devrait savoir que ces abréviations latines ne s'emploient qu'en anglais et jamais en français ?

Enfin disons à M. Routhier que *il y a* fait hiatus, et par conséquent ne peut entrer dans un vers. Et tout bien considéré, il admettra que son petit livre n'a guère de style et renferme beaucoup de fautes de tous genres ; je l'ai prouvé. Ceux qui ont dit le contraire—s'ils y entendent quelque chose—ne l'ont pas lu ; voilà tout.

Maintenant que certains journaux me traitent de petit avocat de pas grand' chose, qui ose faire la leçon aux juges ; je réponds que quand M. Routhier se fait écrivain, je ne le considère plus comme juge, et j'ai droit de le critiquer,—non pas que j'aie le moindre plaisir à lui être désagréable, mais parce que je sympathise avec ceux qui ont fait une croisade contre la manière dont on parle et écrit le français dans ce pays.

Il nous faut une réforme, dans nos journaux et dans nos colléges ; et pour cela il faut bien que nos écrivains prennent l'initiative.

Or, si l'on continue à proclamer chefs-d'œuvre des horreurs comme celles que je viens d'énumérer, on n'y parviendra jamais. Il faut que cela cesse.

LÉON LORRAIN.

St-Jean d'Iberville, 20 juin 1881.

Digitized by Google

Digitized by Google

M. Louis Fréchette et Sarah Bernhardt.

Digitized by Google

Digitized by Google

A SARAH BERNHARDT.

Salut, Sarah ! Salut, charmante dona Sol !
Lorsque ton pied mignon vient fouler nôtre sol,
Notre sol tout couvert de givre,
Est-ce un frisson d'orgueil ou d'amour ? je ne sais ;
Mais nous sentons courir dans notre sang français
Quelque chose qui nous enivre !

Femme vaillante au cœur saturé d'idéal,
Puisque tu n'as pas craint notre ciel boréal,
Ni redouté nos froids sévères,
Merci ! De l'âpre hiver pour longtemps prisonniers,
Nous rêvons à ta vue aux rayons printaniers
Qui font fleurir les primevers !

Oui, c'est au doux printemps que tu nous fais rêver !
Oiseau des pays bleus, lorsque tu viens braver
L'horreur de nos saisons perfides,
Aux clairs rayonnements d'un chaud soleil de Mai,
Nous croyons voir, du fond d'un bosquet parfumé,
Surgir la reine des sylphides

Mais non : de floréal ni du blond messidor,
Tu n'es pas, ô Sarah, la fée aux ailes d'or
Qui vient répandre l'ambroisie ;
Nous saluons en toi l'artiste radieux
Qui sut cueillir d'assaut dans le jardin des dieux
Toutes les fleurs de poésie !

Que sous ta main la toile anime son réseau ;
Que le paros brillant vive sous ton ciseau,
Ou l'argile sous ton doigt rose ;
Que sur la scène, au bruit délirant des bravos,
En types toujours vrais, quoique toujours nouveaux,
Ton talent se métamorphose ;

Digitized by Google

Soit que, peintre admirable ou sculpteur souverain,
Toi-même oses ravir la muse au front serein,
A te sourire toujours prête ;
Soit qu'aux mille vivats de la foule à genoux,
Des grands maîtres anciens ou modernes, pour nous
Ta voix se fasse l'interprète ;

Des bords de la Tamise aux bords du Saint-Laurent,
Qu'il soit enfant du peuple ou brille au premier rang,
Laissant glapir la calomnie,
Tour à tour par ton œuvre et ta grâce enchanté
Chacun courbe le front devant la majesté
De ton universel génie !

Salut donc, ô Sarah ! salut, ô dona sol !
Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol,
Te montrer de l'indifférence
Serait à notre sang nous-mêmes faire affront ;
Car l'étoile qui luit la plus belle à ton front,
C'est encor celle de la France !

LOUIS FRÉCHETTE.

MONTRÉAL, 22 décembre 1880.

Digitized by Google

M. Louis Fréchette et Sarah Bernhardt.

—

M. Fréchette ne veut pas qu'on l'oublie, et il revient à sa métromanie.

Avoir vu ses vers couronnés par l'Académie, c'est flatteur sans doute; mais c'est étonnant comme le public en perd vite le souvenir ! D'ailleurs, ce n'est plus guère à la mode, l'Académie.

Il y a tant d'imbéciles qui y sont entrés, et tant de génies qui sont restés à la porte ! On y voit encore aujourd'hui tant d'arlequins mêlés à tant de momies ! Mais surtout les quais sont tellement encombrés d'ouvrages qu'elle a couronnés !

Enfin ! M. Fréchette ne croit pas ses lauriers suffisants pour dormir dessus, et il en veut d'autres. La venue de Sarah Bernhardt lui a semblé une bonne occasion de faire parler de lui, et dans son empressement de se faire connaître comme poète à la comédienne, il est allé jusqu'à St. Albans lui dire des vers composés en son honneur !

Rendons justice au poète-lauréat, il a joué là une comédie qui éclipse *Papineau* et même le *Retour de l'Exilé* qui n'est pas de lui !

Qu'on se représente, dans une gare de chemin de fer, Sarah Bernhardt descendant d'un wagon dont le mouvement lui a donné le mal de mer, pâle ou plutôt jaune, étirée; lasse et plus maigre que jamais—et M. Fréchette essoufflé, boursoufflé, riche en couleur,

Digitized by Google

mettant genou en terre et le front dans la poussière pour saluer l'actrice, et l'on avouera que cette mise en scène ne laissait rien à désirer.

Mais les vers surtout étaient coulés dans le plus joli moule que possède le poète qui est un rare enfileur de rimes. C'était bien un peu humiliant pour la poésie de s'abaisser ainsi devant une comédienne... Mais pourtant, non, la poésie n'était pas là ; la rime s'y trouvait seule.

Je voudrais citer toute cette pièce qui prête tant au ridicule, mais ce serait trop long. Citons-en seulement trois strophes en les annotant :

" Salut, Sarah ! salut, charmante dona sol."

Ce début rappelle Milton, et son chant inspiré ; salut, sacrée lumière... Sarah, qui n'est pas une sotte et qui est habituée à plus de familiarité, a trouvé cela un peu solennel.

" Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol,"

La comédienne est susceptible ; elle a fait la moue aux mots *pied mignon* qu'elle a pris pour une épigramme. Est-ce sa faute si son pied n'est qu'une peau flasque collée sur des articulations ?

"Notre sol tout couvert de givre,"

Deux pieds de neige, a murmuré l'actrice, vous appelez cela du givre !

" Est-ce un frisson d'orgueil ou d'amour ? Je ne sais,"

Mais non, mon pauvre ami, a repris Sarah, l'amour réchauffe et l'orgueil fait monter le sang à la tête ; si vous avez le frisson, c'est du froid que vous avez pris, et versez-vous un bon verre de cognac.

" Mais nous sentons courir dans notre sang français
" Quelque chose qui nous enivre ! "

Digitized by Google

Eh bien ! c'est cela, c'est le cognac qui fait maintenant son effet, et qui chasse le frisson !

" Femme vaillante au cœur saturé d'idéal"

Saturé d'idéal ! Et de réel donc ? C'est quand on a passé quinze ans sur les tréteaux et dans les coulisses que l'on connait la vie réelle !

Femme vaillante ! Pourquoi *vaillante ?* Quels actes de vaillance a-t-elle donc accomplis ?

" Puisque tu n'as pas craint notre ciel boréal
" Ni redouté nos froids sévères,
" Merci !...."

Il n'y a pas de quoi, poète. Dona sol vient ici pour notre argent, et non pas parce qu'elle frissonne d'amour pour nous. Elle ne peut y venir non plus pour y chercher de l'idéal ; elle en est *saturée.*

" ..... De l'âpre hiver pour longtemps prisonniers
" Nous rêvons à ta vue aux rayons printaniers
" Qui font fleurir les primevers ! "

Parlez pour vous, mon cher ; mais la vue de Sarah ne produit pas le même effet sur tout le monde. Je l'ai rencontrée, hier dans la rue ; elle avait l'aspect d'une flèche de sauvage entortillée de fourrure, et rien ne fait moins rêver aux rayons printaniers et aux primevers qui fleurissent !

" Oui, c'est au doux printemps que tu nous fais rêver.
" Oiseau des pays bleus, lorsque tu viens braver
" L'horreur de nos saisons perfides ; "

Allons, mon ami, vous vous répétez ; la strophe précédente, exprimait la même chose, presque dans les mêmes môts. Il n'y a de neuf que *l'oiseau des pays bleus !* Mais qu'est-ce que les *pays bleus ?* Je connais les oiseaux bleus, les diables bleus et beaucoup d'autres

Digitized by Google

bleus ; mais les *pays bleus ?* Ni vu, ni connu. Vou
vous désigner par là les pays où le parti conserva
domine ? Mais la charmante Dona Sol vient de Fra
et rien n'est moins bleu que notre ancienne M
patrie ! A ce point de vue, ce serait notre pays
mériterait en ce moment l'épithète, et nous pourri
vous appeler, vous, *oiseau rouge du pays bleu !*

Peut-être voulez-vous rappeler les pays dont par
les contes bleus ? Mais ce ne serait pas aimable p
Sarah ! Allons, je jette ma langue aux chiens.

> " Aux clairs rayonnements d'un chaud soleil de Mai,
> " Nous croyons voir, du fond d'un bosquet parfumé
> " Surgir la reine des sylphides."

Encore la même idée, ou plutôt la même flagorn
que dans la strophe précédente. Décidément v
n'êtes pas inventif poète. Et puis, Sarah arrive à
trente quatre ans, au moins, et elle en montre dix
plus. Je vous avertis qu'elle me rappelle septem
plutôt que mai, et que je grelotte aux rayonneme
de son soleil !

Brisons là.

Il reste encore cinq strophes ; mais quand on s
les premières, on connait les autres.

Tel est le chapelet de rimes que notre poète s
disant national est allé réciter aux pieds de l'
Sabine, non, de Dona Sol !

La *Patrie* affirme que Sarah Bernhardt a dit
poète : " Vos vers sont charmants, je vais les appren
pour vous les dire moi-même."

C'était une manière polie de lui faire compren
qu'il les avait mal dits.

Digitized by Google

ais maintenant comment pourra-t-elle lui dire ces ? Est-il raisonnable de supposer qu'elle saluera réchette en lui disant :

> **"Salut, Sarah ! salut, charmante Dona Sol ?"**

videmment non. Dès lors, il faudra qu'elle refasse strophes de manière à pouvoir les adresser à M. is Fréchette.

oici quelles sont mes prévisions sur les vers qu'elle dira probablement.

n sait que Sarah Bernhardt a possédé tous les heurs, un seul excepté ! Pauvre nature humaine ! ui manque toujours quelque chose.

arah Bernhardt a désiré l'amour, ou plutôt des urs ; elle en a eu, on ne sait combien, mais probanent trop ! Elle a désiré la gloire et les honneurs, y est arrivée ! Elle a voulu des richesses, comme digne juive, elle en a !

ue manque-t-il donc à son bonheur ? Je vais vous le . Elle a désiré ardemment, furieusement avoir un d'embonpoint, et elle est restée maigre, mais gre comme un clou, ou plutôt comme un cou de ogne planté sur des pattes de héron ! C'est le grand grin de sa vie, l'épine qui traverse sa couronne de et déchire son front.

ès lors on imagine facilement quelle pensée j'aillit on cerveau en apercevant notre poète-lauréat, gras joufflu, coloré, luisant et rebondi. *Son cœur saturé éal* s'est tourné vers le bien-être positif et corporel, 'a pu se défendre d'un sentiment d'envie.

'ai donc raison de présumer qu'elle devra le saluer s les termes suivants :

> **Salut ! Louis ! Salut, grassouillet Hernani !**
> **Quand ton double menton que l'on dirait verni,**
> **M'apparait luisant comme un cuivre,**

Digitized by Google

Est-ce un frisson d'envie ou d'appetit ? je sens
(O douce illusion !) courir dans tous mes sens
Un peu de graisse qui m'enivre !
Oui, c'est à l'embonpoint que tu me fais rêver !
Castor des pays bleus, lorsqne tu viens braver
L'horreur de mes angles perfides
Et lorsque j'aperçois ton cou si bien bourré
Je crois voir mon tissu de graisse saturé
Recouvrir de chair mes os vides !

X. X.

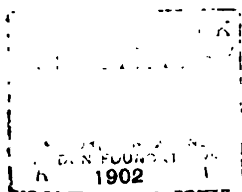


Digitized by Google

A CEUX QUI DEMANDENT LA TÊTE DE RIEL.

Digitized by Google

Digitized by Google


1902

A ceux qui demandent la tête de Riel.

CRUCIFIEZ-LE ! CRUCIFIEZ-LE !

Oui, crucifiez-le, ce faux roi, cet infâme
Qui s'arroge la royauté !
C'est un bandit sans foi que la canaille acclame
Et qu'elle appelle Majesté !

Oui, crucifiez-le, ou nos lames rouillées
Sortiront de leur vieux fourreau !
Voyez comme ses mains d'un sang pur sont souillées !
Ce roitelet s'est fait bourreau !

Quels sont ces hurlements et ces cris de vengeance
Qui troublent notre joyeux ciel ?
Et quelle est, dites-moi, la misérable engeance
Qui peut vomir autant de fiel ?

Quel est ce roi brigand et quel est donc son crime
Pour qu'il mérite ainsi la mort ?
Quelle est aussi, grand Diéu ! l'innocente victime
Dont vous pleurez le triste sort ?

Ah ! nous le savons bien ! nous savons qui vous êtes,
Juifs hypocrites de nos jours !
Nous savons bien pourquoi tout ce bruit que vous faites,
Pourquoi cet appel au secours !

Nous connaissons aussi l'homme franc, juste et noble
Que vous voulez crucifier,
Comme nous connaissons cette victime ignoble
Qu'il vous plait de déifier !

Digitized by Google

Riel est souverain par le vœu populaire ;
Ce fait vous est-il étranger ?
Le peuple a demandé que son bras tutélaire
S'étendit pour le protéger ?

Comme un serpent hideux se glisse sous l'herbage
Et déroule ses froids anneaux
Pour surprendre le nid au milieu du feuillage
Pendant le sommeil des oiseaux,

Ainsi l'infâme Scott dont le triste supplice
Vous cause un si profond chagrin,
Allait plonger son fer, la nuit, avec malice
Dans le cœur de son souverain.

Et Riel qui jura devant un peuple libre
De faire régner le bonheur,
Riel ne pourra pas, lui, dont l'âme ne vibre
Que pour la justice et l'honneur,

Faire enfin respecter ce sacré diadème
Qu'on a voulu mettre à son front,
Et redonner la paix à ce peuple qui l'aime,
Si c'est là vous faire un affront ?

Mais dites de quel droit voulez-vous que vos maîtres
De votre ami vengent la mort ?
Garry n'est pas à nous ; est-ce du droit des traitres,
Du droit inique du plus fort ?

Ah ! cessez de hurler, tigres à face humaine
Qui prenez la peau de l'agneau ;
Le sang vous plait assez puisque dans votre haine
Vous voulez dresser l'échafaud.

Ce que vous regrettez, ce n'est point la carcasse
De votre ami traître et vénal,
Mais c'est le sceptre seul, le sceptre aimé qui passe
Dans les mains d'un heureux rival !

Digitized by Google

Ce que vous demandez dans votre aveugle rage,
C'est que le Canadien-Français
Dont l'esprit généreux partout vous porte ombrage
Soit foulé sous un pied anglais !

Ce que vous demandez c'est que le catholique
Qui toujours si bien vous traita
Expire sur la croix, ô secte fanatique,
Comme son Christ au Golgotha !

Essuyez ! essuyez vos pleurs de crocodile,
Cruels assassins des Aylwards :
La justice chez-vous n'a jamais eu d'asile
Et vos sceptres sont des poignards !

Le lion de l'Afrique au tigre sanguinaire,
Qui le trouble dans son repos
Fait sentir sa puissance, alors qu'en sa colère
Il bondit et lui rompt les os.

Nous sommes le lion clément mais redoutable
Dans sa juste et noble fureur,
Vous êtes, sachez le, le tigre insatiable
Qui veut régner par la terreur.

Mais nous ne craignons rien. Nous rions des entraves
Qu'on forge ici comme là-bas.
Si vous êtes nombreux, nous sommes les plus braves,
Nous combattons les bons combats !

De votre fanatisme allez, vaillants apôtres
Répandre ailleurs les noirs venins,
J'arrache votre masque et je défends les nôtres
Contre vos projets inhumains !

PAMPHILE LEMAY.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VOIX D'UN EXILÉ.

—

J'ai le regret d'annoncer à mes souscripteurs, que l'auteur, M. Fréchette, m'ayant exprimé le désir de ne pas donner suite, du moins pour le présent, à ma promesse de publier dans ce volume, cette "guêpe politique," j'ai dû céder à son désir, par simple délicatesse.

AUG. LAPERRIÈRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES HISTOIRES DE M. SULTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES HISTOIRES DE M. SULTE

PROTESTATION

PAR J. C. TACHÉ.

Ottaoua, 21 mars 1883.

I.

J'ai suivi la carrière littéraire de M. Benjamin Sulte, avec intérêt, et cela, depuis qu'il a fait ses premières plumes. D'abord, je conçus un grand espoir pour ce jeune homme si poli, si modeste alors et naturellement très bien doué; plus tard, le voyant si frais, si égrillard et si bon garçon, je trouvais que la maturité de son talent tardait à venir; puis quand je le vis, c'était sa troisième manière, devenir personnel, improvisateur fécond, cultiver le genre drolatique, se prodiguer, se multiplier, se dédoubler, j'étais sans cesse tenté de lui dire ce que Turgot disait à Dupont de Nemours:—
" Mon ami, vous serez toujours un jeune homme de la " plus belle espérance."

Mais depuis que, il y a de cela un peu plus d'un mois, j'ai lu le livre que M. Sulte appelle son " Histoire des

NOTE.—Ces articles ont d'abord été publiés, sous forme de correspondances, dans le journal *la Minerve*.

Digitized by Google

"Canadiens-Français," je ne pourrais plus lui tenir ce langage; j'ai perdu l'illusion qui me l'inspirait. Qu'a-t-il manqué au talent incontestable de M. Sulte, pour tenir les promesses de ses débuts? Peu de chose: du calme, de la patience, de l'humilité, de la réflexion et des études bien faites. De bons conseils, au lieu et place des compliments de camaraderie, lui auraient aussi rendu beaucoup de services. C'est le cas de rappeler une des maximes de "l'Instruction de la "jeunesse," un admirable livre de nos anciennes écoles: "l'étude rend savant et la réflexion rend sage." Mais ça prend du temps.

Il y a près de deux ans, je crois, M. Sulte, par le ministère de son éditeur, M. Wilson, s'adressait au public pour solliciter des souscriptions à son ouvrage. La souscription n'était point dans les prix doux; mais ce devait être une édition de haut luxe, ornée de gravures et de portraits exécutés dans le grand style. De confiance, on souscrivit; M. Sulte avait toujours été un enfant gâté de la presse et des assemblées publiques; M. Wilson était connu pour un habile organisateur; bref, l'affaire fut montée sans peine. La publication en est rendue à son quatrième volume; comme entreprise commerciale ce doit être une excellente spéculation; ce dont il faudrait se réjouir, si tout était à l'avenant.

Pour en finir avec la partie matérielle de l'œuvre, il faut mentionner que l'auteur a complètement résolu le problême économique qui consiste à faire le plus de volumes possibles, avec le moins de pages possibles, et le plus de pages possibles, avec le moins de lignes possibles.

J'aurais, bien volontiers, laissé là M. Sulte et son livre, l'un entraînant l'autre, au regret de tous, dans

Digitized by Google

une commune dégringolade ; mais les détestables idées dont l'auteur s'inspire ; mais les outrages qu'il adresse à la mémoire d'hommes comme Mgr de Laval, Jacques-Cartier et autres ; mais les insultes qu'il vomit, à gorge le veux-tu, contre les Jésuites ; mais les faussetés pseudo-historiques qu'il cherche à propager ne peuvent pas rester sans protestation.

Les *Annales Catholiques* de Paris faisaient, tout récemment remarquer qu'un des défauts des tenants contemporains des idées saines, est de ne pas savoir mettre, dans leur vie publique, le courage, la vigueur et la fermeté que doivent avoir ceux qui tiennent à exercer et à faire valoir leurs droits. La paix, voilà ce qu'on aime ; mais il n'y a pas de paix désirable, en dehors de la vérité et de la justice. *Pax ! Pax ! Et non erat pax.*

Avant d'entreprendre l'œuvre pénible que j'éxécute aujourd'hui, j'ai dû me poser à moi-même cette question : Ai-je mission pour protester contre les erreurs et les insultes de M. Sulte ? Et j'ai pu me répondre en toute sûreté :— Oui, j'ai mission. Parce qu'il appartient à tous de réfuter l'erreur et de défendre la vérité, parce que, en me faisant écrivain, j'ai embrassé une espèce de sacerdoce, un pacte avec la justice ; parce que M. Sulte, en parlant au nom des Canadiens-Français, peut nous rendre tous solidaires de ses assertions, nous surtout qui tenons la plume ; parce que plusieurs m'ont exprimé le désir de me voir intervenir, et parce que je suis certain d'être l'écho de la conscience publique, chez les miens. Ce n'est pas une critique que je fais, c'est une protestation.

Quant à la question du genre à adopter, elle se trouve résolue par M. Sulte lui-même. Je n'ai pas le choix des conditions du débat ; il me faut, bon gré, malgré, accepter le terrain qu'il a choisi et faire usage, mais

Digitized by Google

avec loyauté, des armes qu'il a désignées, le suivre où il s'aventure, dans son livre.

D'ailleurs, il y a des maladies contre lesquelles les sirops et les décoctions sont des remèdes inutiles, presque ridicules, ces affections ne cédant qu'aux incisions du séton et aux brûlures du moxa

M. Sulte dit, dans un endroit de son ouvrage :

"Avec des gens qui ne se gênent pas, dit un proverbe, il ne faut "point se gêner : les Jésuites ont joué leur rôle ici à notre détri-"ment ; ils n'ont pas de titre à l'impunité."

Tous les vrais Canadiens-Français diront : Nous devons une dette, dette immense de reconnaissance aux Jésuites ; vous les outragez de la façon la plus grossière, M. Sulte, et cela en notre nom ; on ne doit pas, on ne peut pas se gêner avec vous et vous ne devez pas jouir d'une impunité qui comporterait, de notre part, une infâme lâcheté.

Déjà de nobles protestations se sont produites, parmi lesquelles il faut noter celles de M. Thomas Chapais, et du Cercle catholique de Québec. Il en viendra encore d'autres, je l'espère ; on ne doit pas pouvoir impunément se moquer de l'intelligence et du cœur d'un peuple qui connaît le prix de la reconnaissance. (1)

L'idée mère du livre de M. Sulte, c'est qu'avant lui personne n'a compris l'histoire du Canada. C'est lui qui, entre autres choses, a découvert les habitants ; il en a

---

(1) Depuis que ceci à été publié, pour la première fois, de nombreuses protestations ont eu lieu, entre autres celle de M. P. B. Mignault, dans *la Revue canadienne* de Montréal, et celles de M. Damase Bélanger et de l'Institut Saint-Louis de Québec. La presse Française du Canada a aussi protesté contre les assertions de M. Sulte ; plusieurs journaux ont même reproduit en entier ce travail, dont à la demande du public canadien, les Editeurs de Montréal MM. Cadieux et Derome, ont publié une édition en brochure.

Digitized by Google

fait son bien, sa propriété. Avant lui, on n'en parlait pas ; après lui, probablement, il ne sera plus permis d'en parler. Il met cette idée à toutes les sauces, elle revient partout où c'est lui qui tient la parole dans son livre. Il ne laisse pas même à son lecteur le plaisir de reconnaître cette belle découverte, il y met l'étiquette, toujours, sans se lasser. Cela remet en mémoire l'anecdote de ce peintre qui, ayant voulu représenter le roi des airs et n'ayant pas réussi, écrivit au bas de son tableau : " C'est un aigle. "

"L'Histoire du Canada, dit M. Sulte, a été écrite par trois classes " d'hommes : les Français, qui n'ont voulu y voir que les intérêts " français ; les religieux, qui se sont extasiés sur les missions et les " laïques, effrayés par la menace des censures ecclésiastiques. Nous " qui ne sommes ni Français de France, ni prêtre, et qui ne craignons " pas les censures ecclésiastiques, nous écrivons la vérité."

A la lecture de pareille tirade, on s'indigne d'abord, on dédaigne ensuite, puis on est pris d'une immense pitié. A tout cas, n'est-ce pas qu'on aurait tort de se géner avec M. Sulte ? Avant lui, on n'avait pas d'histoire vraie du Canada, c'est lui qui va l'inventer. C'est à cause de cela, sans doute, qu'une grosse partie de son livre se compose de citations prises aux ouvrages de ces trois classes d'hommes qu'il accuse d'avoir forfait à la vérité, et qu'une autre notable portion de son œuvre consiste dans une analyse, assez crue, des écrits de ses devanciers. C'est une singulière histoire que l'Histoire de M. Sulte ; il publie de longues listes de noms et prénoms et nous promet d'y insérer, tout rond, le recensement nominal de 1665. Tant mieux, après tout, c'est autant qu'il n'écrira pas ; mais, à ce train-là, il pourrait n'en jamais finir, et ce n'est plus de l'histoire. On voit par-là, qu'il y a peu de nouveau dans le livre de M.

Digitized by Google

Sulte ; et ce peu de nouveau est justement ce qui n'est pas bon.

De même que notre auteur a sa marotte, de même, il a son cauchemar : ce cauchemar, c'est la compagnie de Jésus. Pour un homme qui vous promet de la nouveauté, c'est faire preuve d'une impuissance radicale que de s'attaquer aux Jésuites ; car rien au monde n'est moins nouveau. Les Jésuites ont toujours été, comme la doctrine qu'ils prêchent, un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils ; ils ont l'honneur d'une grosse part de la haine qne le divin Maître annonçait à ses apôtres.

En terminant le chapitre X de son troisième volume, M. Sulte dit :

" Dans l'espace des vingt années qui viennent de s'écouler, pas " moins de quinze volumes ont été mis devant les lecteurs, parlant " toujours et à tout propos de ces dix ou douze victimes volontaires " du zèle religieux. Les Canadiens, moins vantards, ne font pas " tant de tapage dans la presse. Il est vrai qu'ils ont été conduits " à la boucherie malgré eux et qu'ils n'ont pu se venger, durant tout " le temps du régime français, que par le mépris dont ils ont " accablé les Jésuites. La légende, défigurée et grossie, remplace à " présent l'histoire."

Occupons-nous d'abord du drôle, l'odieux vient toujours assez tôt. Quand, dans le livre dont il est question, on trouve écrit — *nous* — *les Canadiens* — *les habitants* il faut toujours lire :— *moi, Benjamin Sulte* ; c'est un kéri perpétuel. Donc, les Jésuites sont des *vantards*. M. Sulte ne fait pas " tant de tapage dans la " presse ", lui. Le fait est qu'il lui répugne de se produire. C'est à tort qu'on l'a nommé le *largo al fac totum* de la correspondance.

J'aime les anecdotes, ça peint les personnages et les situations. Un habitant de Lot-et-Garonne (il y en a là

Digitized by Google

comme ailleurs de toutes les espèces), récemment arrivé à Paris, vint un jour aux Champs-Elysées, s'asseoir sur un banc déjà en partie occupé par un vieil employé de ministère qui, au sortir du bureau, était à prendre son bain d'air et de soleil. L'homme du Sud ne tarda pas à lier conversation ; mais il débitait, d'un air si assuré, sur la capitale de la France, de telles ineffabilités, que le vieux bureaucrate, se riant en dedans, lui dit d'un ton narquois :

—Monsieur n'est à Paris que depuis peu de jours, sans doute ?

—Moâ ! Non pas certes ! je connais Paris comme pas un ?

—Tiens, Monsieur ne m'avait pas dit qu'il est du Midi.

—Je n'aime pas à me vanter !

C'est cela même. Il pousse des Gascons partout, et les plus forts ne viennent pas toujours des bords de la Garonne.

" Les Canadiens, sous le régime français, dit M. Sulte, " n'ont pu se venger que par le mépris dont ils ont " accablé les Jésuites." M. Sulte finira par comprendre lesquels, des Jésuites ou de leurs insulteurs, les Canadiens ont en mépris. Pour faire voir ce que pensaient nos ancêtres des Pères de la compagnie de Jésus, je me contenterai de citer quelques paroles d'un laïque, d'un habitant, d'un homme qui fut choisi par ses compatriotes pour représenter leurs idées à l'époque dont parle M. Sulte, d'un homme dont M. Sulte dit lui-même : — "l'une " des plus belles figures de notre histoire."

Voilà bien un personnage autorisé à parler au nom des siens. Eh ! bien, que dit M. Pierre Boucher, dans son livre que tout le monde connaît : " Histoire véri- " table et naturelle de la Nouvelle-France " ? Lisons :

Digitized by Google

" Pour le spirituel, l'on ne peut rien désirer de plus.
" Nous avons un Evesque dont le zèle et la vertu sont " au-delà de ce que j'en puis dire : il est tout à tous ; il " se fait pauvre pour enrichir les pauvres et ressemble " aux Evesques de la primitive Eglise. Il est assisté " de plusieurs prêtres séculiers, gens de grande vertu ; " car il n'en peut souffrir d'autres. Les Pères Jésuites " secondent ses desseins, travaillant dans leur zèle ordi- " naire infatigablement, pour le salut des Français et " des Sauvages."

M. Boucher dit encore, dans un autre endroit du même ouvrage : " Jusqu'à cette heure, on a vécu assez " doucement, parce que Dieu nous a fait la grâce d'avoir " toujours des gouverneurs qui ont été des gens de bien, " et d'ailleurs, nous avons ici les Pères Jésuites qui " prennent un grand soin d'instruire le monde, de " sorte que tout y va paisiblement ; on y vit beaucoup " dans la crainte de Dieu ; et il ne se passe rien de " scandaleux qu'on n'y apporte aussitôt remède ; la " dévotion est grande dans tout le pays."

Pierre Boucher s'est plusieurs fois battu contre les Iroquois, il a souvent été exposé au danger d'être tué ou pris et torturé par eux. Si quelqu'un était venu lui dire que lui et ses braves étaient, en ce faisant, " con- " duits à la boucherie malgré eux ", soyez en certain, M. Sulte, de cette main qui repoussait les barbares, il l'eut souffleté ; car ce n'était pas " malgré eux" que nos valeureux ancêtres volaient à la défense de leurs demeures, de leurs familles et de leurs missionnaires ; vous n'avez pas compris les habitants, M. Sulte, votre aune est trop courte pour les mesurer. A qui s'adressaient nos héros captifs chez les Iroquois pour avoir soin de leurs familles ? Aux Pères Jésuites. Mépriser les Jésuites, être brave malgré eux, ces hommes-là ; mais vous avez

Digitized by Google

donc perdu le sens, M. Sulte? "Nous qui ne sommes, "dit M. Sulte, ni Français de France, ni prêtre, et qui "ne craignons pas les censures ecclésiastiques, nous "écrivons la vérité." D'abord, il n'est pas probable que les censures ecclésiastiques s'exercent à réfuter de semblables balivernes. On ne tire pas du canon pour écraser des punaises. Puis, si vous n'avez pas d'amour pour la France, si vous détestez les Français de France en leur qualité de Français, si vous dédaignez le prêtre, si vous faites fi des censures ecclésiastiques, vous n'êtes point des nôtres; dans ce cas, vous auriez obtenu nos souscriptions par un abus de confiance. Si M. Sulte eut annoncé qu'il devait attaquer la mémoire de Mgr de Laval, de Jacques-Cartier et autres, qu'il devait représenter comme un tort, infligé au Canada et à ses habitants, le travail héroïque de l'évangélisation des sauvages, qu'il devait parler des missionnaires et de nos pères dans la Foi, dans un langage qu'ont évité, par respect pour eux-mêmes, les ennemis de notre race, de nos croyances, de notre histoire, dans leurs plus grands écarts, il n'eût pas obtenu, parmi nous, fidèles de nos traditions, assez de souscriptions pour payer l'encre dont il a maculé son papier; il eut été forcé de s'adresser à un autre public.

Le premier évêque du Canada, cet homme de Dieu que M. Boucher a si bien peint en peu de mots, ce grand prélat, ce grand homme, Mgr de Laval, dont la cause de canonisation s'instruit, en ce moment, en cour de Rome, voyez comme en parle M. Sulte :

......"Il s'était donné la peine de naître parmi la noblesse et il "voulait se servir de cet avantage. La colonie ne lui doit à peu "près que des chicanes. Il a toujours mis des obstacles à la "création d'un clergé canadien ; en un mot, il fut Français jusqu'au "bout des ongles et nous ne saurions l'en remercier." Et encore :

Digitized by Google

« Cependant, l'évêque maintenait vis-à-vis de M. d'Avaugour la « position qu'il avait prise contre M. d'Argenson. Le prétexte « était la liberté du commerce de l'eau-de-vie, la raison véritable, le « désir de gouverner la colonie. » Et encore : « Trente années de « sa vie nous le montrent sous ce jour désagréable. »

L'ineptie le dispute à la fausseté dans tout ceci. « Il « a toujours mis des obstacles à la création d'un clergé « canadien. » Mais, malheureux, c'est Mgr de Laval et les Jésuites qui ont créé le clergé canadien. Dès 1637, alors qu'il n'y avait pas encore une demi-douzaine d'enfants des deux sexes, nés dans le pays, en âge de fréquenter les écoles, et qu'il n'y avait encore que quelques rares jeunes garçons nés en France, capables de commencer des études, les Jésuites établissaient un collège à leurs frais, et Mgr de Laval n'avait pas été quatre ans dans le Canada qu'il fondait le grand Séminaire de Québec, la première et longtemps la seule pépinière de notre clergé canadien. D'ailleurs, au nom du bon sens, quand est-ce qu'un évêque a mis des obstacles à se créer un clergé au sein de son troupeau ? c'est un acte de démence que cette assertion de M. Sulte. Il entremêle tout cela de petits compliments, et il y a des gens qui seraient disposés à s'en contenter. Il y en a d'autres, à qui M. Sulte a tant de fois parlé de ses découvertes historiques, qu'il sont sérieusement tentés d'y croire.

—M. Sulte affirme, me disait, il n'y a pas longtemps, un digne ami à moi, qui n'a qu'un défaut, celui d'avoir une trop grande confiance dans les manuscrits et dans les imprimés, M. Sulte affirme qu'il a découvert des documents qui l'autorisent dans ses attaques.

Des documents ! Quelle sinistre naïveté !

Est-ce que, depuis le commencement de la lutte, entre la sagesse et la folie, entre la vérité et le mensonge,

Digitized by Google

entre le bien et le mal, est-ce que la folie, le mensonge et le mal ont jamais manqué de documents, de témoins et d'avocats ; est-ce qu'ils ont jamais manqué de partisans ; est-ce qu'ils n'ont pas toujours pu compter sur la sottise ou la lâcheté d'une masse de gens qui restent spectateurs indifférents, si pas mal disposés de la lutte, et cela avec une apparente sûreté de conscience ?

Songez donc aux documents et aux témoins qui furent produits devant le tribunal de Ponce-Pilate, ce digne homme qui se lavait les mains en livrant à la mort, comme un criminel, le Fils de Dieu fait homme. Et il y a, encore aujourd'hui, des gens qui invoquent contre la personne adorable du Sauveur, l'autorité des documents de ce grand procès de la Rédemption du monde, terminé par la condamnation du juste. " Le serviteur " n'est pas plus que le maître " ; les apôtres et leurs successeurs ont toujours été en butte aux attaques et aux insultes, documents en main. M. Sulte n'aura jamais fini de découvrir des documents ; il suffit de s'y employer.

Les évêques, les prêtres et les Jésuites surtout ont toujours eu des détracteurs, en Canada comme ailleurs ; dans les premiers temps de la colonie, à toutes les époques de notre histoire, et en auront toujours ; mais jusqu'ici, Dieu en soit loué, la population les a toujours entourés d'amour et de respect. Dans nos affaires ecclésiastiques, moins que dans nos autres affaires cependant, il y a eu des misères, il y en a encore ; c'est une des tristes conséquences de la condition humaine ; mais il arrive précisément, que ceux qu'on attaque le plus sont ceux qui en ont été exempts.

Des documents ! Mais il y a des documents qui sont à l'histoire ce que les axiomes sont à la philosophie,

Digitized by Google

l'évidence.— Les Jésuites ont évangélisé et converti des barbares qui les martyrisaient; ils ont, à travers mille dangers et des souffrances affreuses, distribué le pain de la parole divine et la grâce des sacrements aux premiers habitants français de notre pays; ils ont marié nos ancêtres, baptisé ceux qui furent nos pères, administré leurs mourants et prié pour leurs morts; ils ont instruit les premières générations de notre peuple. Ils se sont faits mendiants, eux, des hommes de premier ordre, et, de cette façon, ont recueilli pour le Canada, en France, des sommes comparativement énormes, tandis qu'ils vivaient et mouraient tous dans la pauvreté. Quand le pays, après une guerre désastreuse dont ils partagèrent les misères et les angoisses, dût passer à d'autres maîtres, le vainqueur voulut de nouvelles victimes, ils furent expulsés, il ne demeura en Canada que quelques Pères qui continuèrent l'exercice du saint ministère et dont le dernier mourut au commencement de la première année de ce siècle; ce fut, pour nos gens, une des douleurs de la conquête. Récemment, par des temps meilleurs, les Jésuites nous sont revenus et les Canadiens-Français les ont reçus à bras ouverts.

Mgr de Laval eut à lutter, au prix de son repos et de sa santé, contre ceux qui, sans être des ennemis de l'Eglise, voulaient l'humilier dans sa personne, contre ceux qui réclamaient, comme un droit, la liberté d'empoisonner et de démoraliser les Sauvages et les Français avec l'eau-de-vie; il a mis en réquisition ses hautes relations de famille pour se procurer, en France, les moyens de subvenir aux besoins d'une chrétienté pauvre jusqu'à la destitution.

Voilà les véritables documents. Des faits, patents, indéniables, immenses! M. X. et M. Z. ont écrit contre Mgr de Laval et contre les Jésuites; mais qu'ont fait M. X.

Digitized by Google

et M. Z., en dehors de leurs écritures. Les grands travailleurs, Champlain, Pierre Boucher, M. de Montmagny, M. de Lauzon et les autres ont rendu justice aux Jésuites. Mgr de Laval laisse, après lui, des monuments impérissables et une mémoire que vénèrent et chérissent toutes les intelligences bien faites et tous les cœurs droits. Voilà le bien jugé.

Ces mots—documents contre les Jésuites—réveillent en moi un souvenir bien pénible, mais qui me rend plus obligatoire et plus sacrée encore la tâche désagréable que j'accomplis ici, et m'engage à profiter de l'occasion pour la réparation d'une faute dont le sang me rend, en quelque sorte solidaire.

Ceux qui ont étudié la vie intime de notre population savent qu'à la fin du dix-huitième siècle et dans la première partie du dix-neuvième, l'esprit de Voltaire avait pénétré au sein de la classe instruite en Canada; il en reste encore quelque chose, bien que Voltaire soit aujourd'hui fort démodé. A la lecture des œuvres du "ricaneur infernal" et des écrits de ses compagnons d'incrédulité, quelques-uns perdirent la foi; le plus grand nombre des victimes se bornèrent à devenir frondeurs et moqueurs des personnes et des choses consacrées à Dieu, jusqu'au moment où, la grâce triomphant de la faiblesse et de la défaillance, ils revinrent vers ce qu'ils avaient méconnu. Mon grand-père fut de ces derniers. Il est mort chrétiennement et j'ai tout lieu d'espérer qu'il a maintenant, satisfait à la justice divine et que c'est du haut du ciel qu'il applaudit à la réparation que vient faire son petit-fils, devant les hommes, d'une erreur grave et publique commise par lui, dans un mauvais jour. Il terminait un mémoire à lui demandé, par un comité de l'ancienne Chambre législative du Bas-Canada, par deux courts mais mali-

Digitized by Google

cieux paragraphes contre les Jésuites. Il y disait qu'il existait chez les sauvages Montagnais une tradition à l'effet que les Pères Jésuites, sous le règne de Louis XIV, étaient allés s'établir au Saguenay, sous le prétexte d'y répandre le christianisme au milieu des sauvages; qu'ils, les Jésuites, réussirent à convertir presque tous les sauvages, sur lesquels ils acquirent une très grande influence; mais que la compagnie des Indes, s'apercevant que les révérends Pères, avec des rosaires, des croix, des reliques et d'abondantes prières, se procuraient plus de fourrures de qualité supérieure que la compagnie n'en pouvait obtenir avec ses marchandises, celle-ci réussit à envoyer les révérends Pères faire le commerce ailleurs.

On voit par là que c'est toujours le même système: une tradition méprisante, qui n'existe pas, le prétendu *prétexte* de la religion pour faire le commerce ou pour commander. Heureusement que l'erreur se ment à elle-même. Les Jésuites étaient de véritables apôtres, et ce n'était pas un vain prétexte que leur mission, puisqu'ils ont christianisé toute la nation montagnaise; les sauvages n'avaient point à transmettre une tradition injurieuse à leurs missionnaires, puisque ceux-ci avaient sur eux une très grande influence. La compagnie des Indes n'a pas détruit cette chrétienté, puisque le dernier missionnaire jésuite des Montagnais, le Père Labrosse, est mort au milieu de ces sauvages en 1782. Les rosaires, les croix et les prières des Jésuites, de même que les effets qu'ils apportaient aux sauvages, valaient infiniment mieux que le rhum et les marchandises de ceux qui auraient voulu les chasser.

Les Montagnais,—je suis personnellement témoin de ce fait,—ont gardé traditionnellement le plus profond respect, la plus grande vénération pour la mémoire de

Digitized by Google

leurs premiers missionnaires. Ils conservent encore (ils conservaient du moins quand je les visitais) comme des objets du plus grand prix pour eux, les quelques livres qui leur restent du temps des Jésuites, les vieux *Missanaîgan*. Ils se sont transmis, de génération en génération, par la seule instruction de famille, la lecture et l'écriture que les Jésuites leur avaient enseignées. Ces sauvages ne sont pas riches, ils ne l'ont jamais été ; la Propagation de la Foi et les Pères Oblats aujourd'hui, comme les âmes charitables et les Jésuites autrefois, doivent venir au secours des missions chez eux ; mais ils avaient jadis établi et ils ont gardé une coutume touchante, pour témoigner leur reconnaissance à l'Eglise et à leurs pasteurs. Au retour de la chasse, chaque chasseur choisit avec soin la plus belle peau de marte de la saison, pour en faire cadeau aux Pères. Ces peaux de choix s'appellent des *martes de missionnaires* ; il n'y a pas, sous le soleil, plus belle et plus soyeuse fourrure que ça. J'ai rencontré, à Betsiamitz, un traîteur juif qui s'en montrait très jaloux ; un peu plus, il s'en serait déclaré tout à fait scandalisé ; ce qui ne dérangeait guère le Père Arnaud, qui recommandait à ses sauvages de ne pas aller à la pointe, de l'autre côté de la baie, où on leur offrait à boire de la *matsinipi*, mauvaise eau. Le Juif s'en vengeait, en parlant mal de ce qu'il appelait la trinité de Betsiamitz, composée du Père Arnaud, de M. Fortescue, le commis de la compagnie de la baie d'Hudson, et de Jean-Baptiste Estlo, le chef des sauvages de l'endroit, contre lesquels il promettait de préparer un document, que l'on découvrira sans doute quelque bon jour. J'ajoute que j'ai eu le plaisir de voir déguerpir ce digne ennemi des missionnaires ; il emportait, avec sa mauvaise eau, la

Digitized by Google

bonne eau qu'il avait mise dedans, pour en augmenter la quantité.

Un mot de cette question de la traîte qu'on jette sans cesse en pâture à la méchanceté et à la sottise, à propos des Jésuites; c'est un lieu commun qu'inspirent la haine, la mauvaise foi, l'ignorance, l'étourderie ou quelque autre misère morale ou intellectuelle. Dire que les Jésuites ont fait le commerce des fourrures, c'est mentir à l'histoire; mais les Jésuites, comme d'autres missionnaires du reste, et tous les habitants des pays sauvages, ont quelquefois été par la nécessité dans l'intérêt de leurs néophytes et pour le soutien de leurs missions, obligés de faire des échanges, de traîter avec les aborigènes; c'était une manière de subvenir aux besoins matériels de la condition qui leur était faite, manière dont ils n'ont jamais abusé, ni même usé quand ils ont pu l'éviter.

Mais là ne gît pas la question, qui consiste exclusivement à savoir si, dans l'espèce, la chose était licite. Il ne saurait exister le moindre doute sur la légitimité d'actes de ce genre. La loi naturelle y autorise, la loi de grâce y autorise; saint Paul dit aux Corinthiens: " Si nous avons semé en vous des biens spirituels, est-ce " une grande chose que nous moissonnions de vos biens " temporels." La loi révélée dit: " Vous ne lierez " point la bouche au bœuf qui foule les grains."

Ce que les Jésuites, comme tout le monde, tenaient de droit inhérent, de la loi de nécessité, de la loi naturelle, de la loi révélée et de la loi de grâce, on le leur avait reconnu, de droit positif, dans le pays, afin de les soustraire aux tracasseries de la bureaucratie et aux attaques de la rapacité. Dans les arrangements survenus à l'arrêté de 1645, relatif à la Compagnie des habitants et au privilège de la traîte, il était réservé

Digitized by Google

aux Jésuites de traîter. M. Sulte reconnaît, il faut le dire, l'existence de cette disposition, dans des termes convenables: "Par exception, dit-il, il fut permis aux " pères jésuites de trafiquer, comme d'habitude, sur une " échelle assez restreinte, pour leur aider à subsister."

Le fait est qu'en cela, les Jésuites étaient soumis et obéissaient à un droit beaucoup plus étroit que tous les autres, celui de la discipline ecclésiastique. l'Eglise est plus jalouse de la dignité de ses ministres que les ennemis des prêtres ne sont ardents à les attaquer.

L'injustice contre les religieux et les religieuses est telle que, naguère encore, on a prétendu que les communautés d'hospitalières, par leurs chartes ont bien le droit de loger, de vétir, de chauffer et de nourrir les pauvres et les infirmes; mais qu'elles n'ont le droit d'exercer aucune industrie profitable, si permise qu'elle soit à tout le monde, pour s'en procurer les moyens. Elles ont le droit de vivre avec leurs pauvres, mais elles n'ont pas le droit de gagner leur vie et celle des malheureux qu'elles recueillent! O profondeurs de la sottise et de la vilenie humaines!

II

Le chapitre X du troisième volume du livre de M. Sulte se rapporte à la période historique écoulée entre l'année 1625 et l'année 1657, et porte pour titre les mots :

" On demande un clergé national. "

Si ce titre peut avoir une signification, cela ne peut vouloir dire autre chose que ceci : M. Sulte, se donnant comme interprète des demandes des Canadiens de

Digitized by Google

l'époque, affirme qu'ils réclamaient d'être desservis par des prêtres nés ou du moins ordonnés dans le pays. Or, au commencement de cette période, (1625) il n'y avait pas, dans tout le Canada, un seul individu de race européenne, né au pays, âgé de plus de sept ans. Le premier Canadien qui se soit voué à l'état ecclésiastique ne vit le jour que juste au milieu de cette période, en 1642. Les deux seules personnes qui aient vécu en Canada de 1625 à 1657, et qui aient eu la vocation de se faire prêtres, à part quelques enfants encore en bas âge, ont été : le premier, M. de Lauson Charny, alors marié et lieutenant du gouverneur, qui, après la mort de sa femme, arrivée en 1656, se fit prêtre et revint au pays, en 1659, avec Mgr de Laval, dont il fut plus tard grand-vicaire ; le second, M. Morin, âgé de quinze ans, en 1657, qui faisait alors ses études au collège des Jésuites et fut ordonné en 1665. De plus, il y avait une autre excellente raison pour ne pas avoir d'ordinations, c'est qu'il n'y avait pas, avant 1659, en Canada d'évêque pour les faire. La première ordination dans le pays fut celle de M. Allet, venu diacre, en 1657, et fait prêtre en 1659 ; la seconde, celle de M. de Bernières, un jeune noble que Mgr de Laval avait amené avec lui ; la troisième fut celle de M. Morin, le fils d'un habitant.

En présence de ces faits, qu'il n'était pas permis à M. Sulte d'ignorer, comment a-t-il pu attribuer aux Canadiens une demande qui eût été le comble du ridicule, une véritable insanité ? Ici comme ailleurs, c'est l'auteur qui divague : « On demande un clergé « national » ; mais le marmot qui trépigne, grimace et demande qu'on lui livre la lune reflétée dans l'eau, n'est ni plus naïf, ni plus sottement impérieux que cela.

Digitized by Google

Voici comment M. Sulte entre en matière, dans cet étonnant chapitre X :

"Notre clergé, dit-on souvent, a fait œuvre nationale et les
" Canadiens lui doivent de la reconnaissance. Ceci est parfaite-
" ment conforme à l'opinion de tous les gens éclairés ; mais la
" masse des lecteurs ne se doute peut-être pas de la distinction qu'il
" y a à faire entre *notre* clergé et le clergé français du dix-septième
" siècle. Confondre les Jésuites, par exemple, avec les prêtres
" canadiens, c'est prendre de l'eau pour du feu—sans compter que
" durant le dix-septième siècle, nous n'avons pas eu de clergé
" canadien, grâce aux Jésuites."

J'ai déjà dit que je ne veux pas faire la critique de l'ouvrage de M. Sulte, je n'en ai pas le temps ; encore moins voulais-je m'occuper de son style : on a trop usé et abusé de cette mesquine et fausse critique, pour que je veuille seulement avoir l'air de m'en occuper. D'ailleurs, je dois rendre cette justice à M. Sulte que, d'ordinaire, il écrit correctement, avec verve, et que sa phrase est généralement assez bien tournée ; mais dans cette malheureuse Histoire à lui, le dévergondage des idées déteint sur la diction. Au reste, c'est inévitable. Quelle tournure baroque, dans le passage plus haut cité, par exemple : "*prendre de l'eau pour du feu*" ; c'est un artifice de langage qui n'avait pas encore pris place parmi les figures de rhétorique connues jusqu'à ce jour ; mais quand on ajoute que c'est absolument comme si on confondait "les Jésuites avec les prêtres canadiens," alors la parole écrite cesse d'être un moyen de communication facile entre l'écrivain et le lecteur. Les écarts de tous genres, qui rendent tout-à-fait absurde le livre de M. Sulte, faisaient dire, à un correspondant de *la Vérité*, que cet ouvrage est tracé "à coups de pioche," je trouve le mot heureux et très graphique.

Digitized by Google

Le rôle des Jésuites n'a pas été différent du rôle des autres congrégations religieuses et du clergé séculier, soit français, soit canadien, dans le pays. Seulement, les Jésuites ont eu à traverser la période la plus difficile de notre histoire ; ils ont pris une part immense aux travaux et aux luttes des temps héroïques du Canada. Ils ont laissé, aux cailloux et aux ronces du dur chemin qu'il a fallu parcourir, les lambeaux de leur chair. Ils ont semé, dans leurs sueurs et dans leur sang, ce que le pays a récolté dans l'allégresse. Notre admiration et notre reconnaissance doivent tâcher de s'élever à la hauteur de leur courage et de leur dévouement.

Dans le paragraphe plus haut cité et dans plusieurs autres endroits de son livre, M. Sulte injurie encore le clergé de France et les prêtres français qui ont exercé leur ministère en Canada, il distingue,— on ne l'avait pas fait avant lui,— " entre *notre* clergé et le clergé " français du dix-septième siècle. " Vengeons encore la mémoire de ces dignes prêtres, " gens de grande vertu " dit M. Boucher, parmi lesquels on compte des hommes comme MM. Vignal et Lemaître, massacrés par les Iroquois, M. Des Maizerest, si longtemps supérieur du Séminaire de Québec, et tant d'autres.

" Sans compter, dit M. Sulte, que, durant le dix- " septième siècle, nous n'avons pas eu de clergé canadien, " grâce aux Jésuites." Faites excuse, M. Sulte, nous n'avons pas eu de prêtres canadiens avant 1625, parce que ceux qui devaient l'être n'étaient point encore nés ; nous n'en avions pas encore en 1657, parce que les premiers de ceux qui devaient être prêtres étaient encore à l'école ou au collège ; mais nous avons eu un prêtre canadien en 1665, M. Germain Morin, puis un autre en 1671, puis un autre en 1776, puis trois autres en 1677, puis deux en 1678, puis d'autres, d'autres et

Digitized by Google

d'autres, et cela grâce aux Jésuites, qui leur faisaient faire leurs études dans leur collège, et à Mgr de Laval, qui leur faisait faire leur théologie dans son grand Séminaire. Nous avons eu un clergé canadien durant le dix-septième siècle, grâce aux Jésuites, répétons-le, pour que M. Sulte le découvre.

Et les Jésuites ne faisaient pas seulement l'éducation et l'instruction de ceux qui se destinaient au service des autels, mais ils formaient aussi des hommes pour les autres carrières. M. Sulte lui-même, dans un de ces bons moments où il s'inspire des faits, où il analyse les pensées de ceux qui ont fait l'histoire de notre pays, s'étonne, avec raison, devant les résultats de l'éducation donnée, à cette époque, par les Jésuites ; il dit, dans son deuxième volume :

"Déjà, les Pères Lalemant et De Quen avaient commencé une "école pour les fils des Français ; on se mit en devoir de préparer "les matériaux destinés à un édifice convenable. Un terrain "ayant été accordé par la compagnie de la Nouvelle-France (1637) "les travaux furent poussés avec vigueur....les enfants des "familles françaises trouvèrent dans le collège des Jésuites l'édu-"cation qui a fait d'une notable partie des anciens Canadiens des "hommes aptes à remplir tant et de si belles carrières qu'on s'en "étonne aujourd'hui."

Voilà ce qu'il confesse ; eh bien, qui le croirait ? Dans son troisième volume, il affirme le contraire. Il fait une citation de l'ouvrage de M. Boucher, où il est dit : "Il y a un collège des Jésuites, un monastère "d'Ursulines qui instruisent toutes les petites filles, ce "qui fait beaucoup de bien au pays ; aussi bien que le "collège des Jésuites pour l'instruction de toute la jeu-"nesse dans ce pays naissant."

Ce témoignage d'un fait qu'il a admis lui-même, d'un fait patent, donné par un homme comme M. Boucher,

Digitized by Google

inflige à M. Sulte des éructations qu'il décharge, au bas de la page, dans une note qui se lit ainsi :

" Instruction religieuse ; car les Jésuites avaient à peine songé " à ouvrir des classes pour les fils d'habitants."

Notons que c'était en 1663, alors que bon nombre de jeunes gens, fils d'habitants, étaient déjà sortis de chez les Jésuites avec une excellente éducation, quelques-uns même après avoir fait un cours complet d'études classiques

Je le demande au lecteur sérieux, tant soit peu de bonne foi, fût-il ennemi acharné des prêtres : quelle confiance peut-on avoir dans un auteur capable de semblable effronterie, de pareille atteinte à la vérité, de pareil mépris de sa propre dignité ? Quel respect peut-on avoir pour une œuvre ainsi faite ?

A propos de cette même citation de l'ouvrage de M. Boucher, dans ce même endroit, M. Sulte insère encore une autre note de bas de page, qui démontre l'incapacité totale dans laquelle il se trouve, de comprendre nos ancêtres, les anciens habitants. M. Boucher dit qu'il y a, à Québec " une bonne forteresse et une bonne gar-" nison " et qu' " on a vécu asssez doucement " jusque-là. M. Boucher parle naturellement, eu égard aux circonstances ; cette vie douce qu'il mentionne, c'est la vie morale, il le dit, il l'explique, en plusieurs endroits de son mémoire, il en fait honneur à Mgr de Laval, aux Jésuites et aux autres prêtres. M. Sulte, lui, qui s'imagine toujours que nos aïeux vivaient dans la chair de poule, à cause des Iroquois, et qui a l'air de faire bon marché de l'instruction religieuse, de la piété et du dévouement chrétiens des premiers Canadiens, inscrit ce commentaire :

" Il est difficile de s'expliquer de pareilles assertions, même à " la date de 1663 ; car le pays était encore en ce moment sous les " coups des Iroquois, et les renforts de France commençaient à " peine à nous arriver."

Digitized by Google

Je ne veux pas suivre M. Sulte, à travers le dédale de ses inconséquences, de ses étourderies, de ses calomnies, de ses contradictions, de ses grossièretés et de ses gasconnades, je me contente de prendre, de ci de là, quelques passages qui suffisent amplement à faire apprécier l'écrivain et ses écritures.

En présence de tout cela, les regards de complaisante admiration, de béate contemplation, qu'il promène sur son œuvre et les œuillades de souverain mépris qu'il lance, à tous les autres écrivains qui se sont occupés de notre histoire, deviennent d'un cocasse inimitable.

" Le lecteur a pu juger, dit-il en un endroit de son livre, si nous " suivons la vérité historique, telle que les documents nous la font " connaître.....

" La mode qui se répand, ajoute-t-il, d'argumenter sur notre " passé devrait bien avoir sa source, dans l'étude, et non pas dans " une foule de fantaisies qui ressemblent aux contes dont Chateau- " briand a régalé ses lecteurs.

" Il est vrai pourtant, dit-il encore, que nous défendons ici une " cause—la cause des Habitants—méconnue par la généralité des " écrivains ; mais nous n'agissons de la sorte que pour rétablir la " vérité sur plusieurs points, et montrer le vide des auteurs qui se " sont occupés des Canadiens-Français, qu'ils assimilent toujours " aux Européens et qu'ils confondent avec ces derniers dans la " plupart de leurs ouvrages."

Hein !

M. Sulte en veut beaucoup à M. de Chateaubriand. Il n'entre pas dans le plan de mes correspondances d'établir le parallèle entre ces deux écrivains, mais, comme ça, tout d'un coup, il me frappe que les lecteurs de M. de Chateaubriand sont à meilleur festin que ceux de M. Sulte.

Notre auteur feint d'ignorer que les nations Algonquines des bords du Saint-Laurent, que les Hurons et même les Iroquois ont été convertis au christianisme ;

Digitized by Google

il traite la tentative des Jésuites d'évangéliser les sauvages de " mauvaise affaire," " d'illusion," " d'aveu-" glement." Dans ce genre crâne qu'il affectionne, avec cette profonde intelligence des convenances qui le distingue, M. Sulte dit :

" Ceux qui, de nos jours, ont cru devoir signaler une telle incon-" séquence et rappeler que, semblable à la célèbre charge de " cavalerie à Balaklava, cette nouvelle entreprise des Jésuites " avait occasionné des massacres en pure perte, se sont vu imputer " un manque de foi religieuse."

Dieu a voulu rendre fructueuses les missions des Jésuites, le succès leur eût-il complètement manqué, que cela ne changerait rien à la nature des choses. Les Jésuites ne sont pas, comme vous et moi, M. Sulte, des employés du ministrèe de la milice ou du ministère de l'agriculture, et ils ne font rien qui ressemble, de près ou de loin, à une charge de cavalerie. Ils sont apôtres, leur commission et leurs ordres viennent de Jésus-Christ lui-même, et ça se lit ainsi : " Voici que je vous " envoie comme des brebis au milieu des loups. Et " vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Allez " donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au " nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit."

Le devoir corrélatif de ceux qui ne sont point apôtres, mais qui ont été baptisés et enseignés, c'est d'aider, de toutes leurs forces, de tous leurs moyens, les apôtres dans l'accomplissement de leur mission, car nous en avons la promesse : " Celui qui reçoit un prophète, en " sa qualité de prophète, aura la récompense du pro-" phète." C'est ce qu'ont mérité nos ancètres, M. Sulte ; mais vous ne les avez pas compris. Encore une fois, vous paraissez incapable de les comprendre.

Laissant ces hautes régions, où M. Sulte n'a pas pu ou n'a pas "*cru devoir*" s'élever, descendons vers le

Digitized by Google

terre-à-terre des considérations qui l'ont ému. Il prétend que les missions ont été la cause des guerres avec les Iroquois, et que l'on n'avait ni droit ni raison d'aider les Jésuites missionnaires des revenus de la colonie qui tous alors provenaient du commerce des fourrures.

Il est suprêmement inepte d'attribuer les guerres iroquoises aux missions et aux missionnaires. Champlain, en arrivant dans le pays, trouva des nations barbares et cruelles, dont la passion dominante était la vengeance, engagées les unes contre les autres dans une guerre d'extermination, que Jacques Cartier, trois quarts de siècle avant lui, avait déjà constatée. Champlain dut prendre un parti ; il prit celui de ses voisins, qui, d'ailleurs, étaient les meilleurs et partant ceux qui souffraient le plus. Quelques écrivains ont mis en doute la sagesse de la décision de Champlain ; le fait est que Champlain ne pouvait agir autrement. Le christianisme seul pouvait mettre un terme à ces luttes, qui durent encore chez les nations non christianisées de l'Ouest. Les sauvages avaient d'intuition la logique primitive et infaillible, et tenaient d'elle la maxime : " Qui n'est pas pour nous est contre nous." Si Champlain n'eût pas pris un parti, il eût eu tous les sauvages sur les bras. Seuls, les missionnaires pouvaient se présenter aux aborigènes et être acceptés par eux, de bon sens naturel, comme amis de tout le monde ; parceque ce n'est pas l'épée qu'ils portent, mais la croix. M. Sulte, qui n'y voit pas plus que dans un four, dit cependant, de son ton ordinaire :

" Les analistes et les historiens ont beaucoup écrit sans rien " expliquer sur ce sujet."

Le petit catéchisme dit.—" L'orgueil est un amour " déréglé de soi-même, qui fait qu'on présume de soi, " et qu'on se préfère aux autres."

Parlant des faibles subventions qu'on accordait aux Jésuites, sur les profits de la traite, pour les aider à faire le bien parmi les colons et parmi les sauvages, M. Sulte dit, entre autres choses :

—" La France, ou plutôt ceux qui parlaient et agissaient en son " nom depuis Cartier, prétendaient s'imposer la tâche de convertir " les sauvages. Fort bien ; mais devaient-ils taxer pour cet objet " de pauvres défricheurs qui n'avaient que faire des obligations " contractées par les Jésuites et ceux qui les protégeaient ? "

D'abord, les colons ne payaient à peine d'autre taxe que celle du sang, dans la défense commune ; cette taxe ils la soldaient généreusement, bravement, noblement, devant Dieu et devant les hommes; ils en mettaient le dépôt au pied des autels après l'avoir fait bénir par le prêtre. Hertel, captif chez les Iroquois, écrivait au Père Lemoyne :—" Je vous prie d'avoir " pitié de ma pauvre mère bien affligée ; vous savez " l'amour qu'elle a pour moi. Je vous prie de bénir " la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans " un calumet, pour amende honorable à la majesté de " Dieu que j'ai offensé."

Les dépenses de la colonie étaient défrayées par les compagnies de traite, sur les profits que leur rapportait le commerce des fourrures. Il est de principe, en économie politique, principe de justice du reste, que le revenu des impôts doit être employé, pour le gouvernement et les besoins des producteurs et des consommateurs dont les produits et la consommation sont tarifés. Or, dans ce cas, les producteurs des fourrures étaient les sauvages, les consommateurs des objets d'échange, encore les sauvages. Ce dont les sauvages avaient le plus besoin, dans l'ordre du gouvernement des hommes, c'était de doctrine, de morale, d'adoucissement des mœurs, en vue de leur fin prochaine et de

Digitized by Google

leur fin dernière. Donc le soutien des missions parmi eux, était pour le gouvernement, une obligation de droit strict. C'est ce que comprenaient les rois de France, Jacques Cartier et nos aïeux; mais cela vous passe par-dessus la tête, M. Sulte, parce que vous vous êtes accroupi.

En plus, les sauvages étant les premiers occupants du sol, avaient contre les nouveaux arrivés un droit indéniable à exercer, en retour de l'occupation de leur pays; ce droit a été reconnu par tous les gouvernements; il ne pourrait être méconnu que de ceux chez qui, tout principe et toute intelligence du juste font défaut. Cette dette, il fallait l'acquitter; or nous en serions encore à le faire si les missionnaires, aidés des deniers de la France et du dévouement courageux de nos ancêtres, n'y avaient surabondamment pourvu en apportant à ces peuples, avec les mérites de leur sang répandu pour eux, le don de la Foi.

Pauvre M. Sulte, quel mauvais génie, ennemi de tous vos intérets, vous a donc poussé à écrire l'histoire, vous qui paraissez ignorer jusqu'aux premières notions de la théologie, de la philosophie, du droit et des autres sciences dont l'historien a besoin pour accomplir sa tâche difficile autant que délicate. On n'écrit pas l'histoire comme on écrit ces gaies bluettes que vous intitulez: "*La trompette effrayante,*" —"*Une chasse à* "*l'Ours,*"—"*La corde à virer le vent.*"

Le réquisitoire de M. Sulte, contre les Pères de la compagnie de Jésus, est aussi long qu'il est niais, acerbe et violent; je n'ai pas l'intention de l'épuiser, d'autres s'en occuperont, j'ai lieu de le croire. Toutefois, je ne puis pas l'abandonner encore. Il accuse les Jésuites d'avoir négligé, que dis-je, d'avoir tout à fait enrayé les progrès de la colonie.—"Les Jésuites, dit M. Sulte, ont

Digitized by Google

"joué leur rôle, ici, à notre détriment : ils n'ont pas de "titres à l'impunité."—Il dit encore : —"les Jésuites "s'occupaient de toute autre chose que des habitants :" Et encore :

—"Il y avait en évidence deux objets : la conversion des indi-"gènes et l'établissement des colons français ; pourquoi avoir "abandonné l'un et l'autre au contrôle des Jésuites, qui eurent "grand soin de rejeter dans l'ombre les cultivateurs, la vraie sève "du pays, et qui étouffèrent, pendant plus de trente ans, les "plaintes de cette population ?"

M. Sulte, d'ordinaire, ne pèche pas par excès de concision, mais il faut ici lui rendre cette justice qu'il serait difficile d'accumuler plus de faussetés et d'erreurs, dans moins de mots qu'il n'en a mis dans ces passages. Les Jésuites contribuaient largement au progrès de la colonie ; mais ils n'avaient point le contrôle de ses affaires et, loin d'avoir étouffé les plaintes des habitants, ils furent souvent chargés par eux de représenter leurs intérêts en France, ce qu'ils firent souvent avec succès.

Le fait est que les Jésuites s'étaient identifiés avec la population, qui recourait à eux dans tous ses besoins. Ils furent défricheurs comme ils furent apôtres, pasteurs de colons comme missionnaires des sauvages, se prodiguant partout, s'exposant partout et répandant à large main, les moyens qu'ils obtenaient de leurs amis de France.

Champlain, parlant des Jésuites, dit : "Ils n'ont "perdu aucun temps, comme gens vigilants et laborieux "qui marchent tous d'une même volonté, sans discorde, "qui ont fait que dans peu de temps, ils eussent eu des "terres pour se pouvoir nourrir et passer des commo-"dités de France ; et plût à Dieu que, depuis vingt-"trois à vingt-quatre ans, les sociétés eussent été aussi

Digitized by Google

" réunies et poussées du même désir que ces bons " Pères ; il y aurait maintenant plusieurs habitations " au pays."

Les Jésuites ont apporté, en secours au pays, vingt fois plus qu'ils n'ont reçu ; ce qu'ils ont eu de la traite n'eût jamais pu défrayer la vingtième partie de leurs dépenses. D'un seul coup, dans les premiers travaux de l'érection de leur collège, ils dépensèrent seize mille écus d'or, produit du patrimoine d'un jeune gentilhomme de Picardie qui était entré dans la compagnie de Jésus. Leurs pères en France et jusqu'à leurs novices s'adressaient à leurs familles et à leurs amis, et les faisaient contribuer pour la colonisation et pour les missions du Canada. Ils ont équipé à leurs frais, en différents temps, plusieurs navires chargés de provisions et d'instruments d'agriculture, navires qui amenaient en même temps des colons et des gens que les Jésuites employaient à défricher des terres. Tout cela aidait à secourir les malheureux, à bâtir des chapelles, à faire des fondations, à défrayer leurs voyages, à coloniser et à évangéliser en un mot.

Quand la disette du blé se faisait, les Jésuites, dont les terres donnaient déjà un surplus, grâce à l'activité qu'ils avaient apportée dans leur défrichements, comme le dit Champlain, livraient leur excédant au prix des années d'abondance, ou le donnaient à ceux qui ne pouvaient en acheter. " Les Jésuites s'occupaient de " toute autre chose que des habitants," dit M. Sulte. C'est comme cela que le Père de Noue périt dans une tempête, en allant desservir les défenseurs du fort Richelieu, que le Père Jogues retourna chez les Iroquois, où il fut mis à mort, étant ambassadeur envoyé par le gouverneur dans l'intérêt de la colonie, que le Père Poncet tomba entre les mains des barbares alors

Digitized by Google

qu'il était, avec un habitant, occupé à sauver la récolte d'une pauvre veuve, que le Père De Quen mourut de fièvres pernicieuses, contractées au chevet des colons malades qu'il soignait, en compagnie de son évêque, Mgr de Laval.

Mais je m'arrête. Il est humiliant d'avoir à défendre, contre les attaques et les calomnies d'un Canadien Français, d'un catholique, des hommes qui ont bu le plus amer de la coupe de nos douleurs ; qui ont partagé et soulagé les souffrances de nos ancêtres, qui ont usé leurs forces et versé leur sang dans la prédication de l'Evangile et l'exercice de leur apostolat, qui comptent parmi les gloires les plus pures et les plus radieuses de notre histoire !

Je n'ai pas le droit de scruter les intentions ; mais j'ai celui de faire l'examen public d'un livre soumis à l'appréciation publique et qu'on destinait à pénétrer dans nos demeures, à être lu par nos enfants et nos petits-enfants. J'en suis toujours à me demander : Qu'est-ce qui a pu porter M. Sulte à commettre cette mauvaise action, à en répéter à satiété les actes, plusieurs mois durant ?

III.

Ce n'est pas tout d'un coup que M. Sulte en est venu aux extrêmes que j'ai signalés dans son livre ; mais, dès le commencement, il était facile de voir qu'il faisait fausse route et qu'il s'engageait dans une pente, sur laquelle de plus forts que lui n'ont pas su ou n'ont pas pu s'arrêter. Aujourd'hui, ayant à passer condamnation et réprobation de son œuvre, on aurait un regret à ajouter aux autres, si des avertissements charitables,

Digitized by Google

venant des personnes sages qui suivaient les progrès de la publication de son ouvrage, ne lui avaient pas été donnés à temps. Heureusement qu'il n'en est point ainsi ; M. Sulte a reçu de nombreux avis, c'est lui-même qui nous le dit, et nous allons voir comment il a accueilli les conseils de gens assez bien disposés, assez bienveillants, pour lui écrire à lui-même, dans un but qui ne pouvait être autre qu'un but de charité, à son égard et à l'égard du public, surtout des jeunes gens.

Au mois de septembre 1882, M. Sulte publiait dans le journal *le Canada*, (1) une correspondance, trop longue pour être reproduite ici en entier, mais que cependant, il ne faut pas vouer toute entière à l'oubli ; c'était précisément une réponse, en masse, aux personnes charitables qui avaient voulu lui offrir quelques bons conseils, lui signaler les erreurs et les dangers de ses voies.

Cette correspondance, par manière d'exemple des dangers auxquels on est exposé et auxquels on succombe, peut servir de *cave canem*, à tous ceux qui veulent pénétrer dans le domaine de la littérature :

" L'hiver dernier dit M. Sulte, au cours d'histoire du Canada à " l'Institut, je me faisais adresser des billets, auxquels je répondais, " séance tenante, avec un bonheur remarquable. Ce petit truc " animait la scène. Aujourd'hui, en le révélant au public, je le " *brûle*, comme disent les agents de police."

" Depuis le printemps, les livraisons de l'*Histoire des Canadiens-* " *Français* défilent devant les souscripteurs, et voilà bien que les " petits papiers reparaissent ! Cette fois, ce n'est pas moi qui les " invite, soyez-en persuadés."

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant à contempler ce *truc*, dont M. Sulte est si fier. Au fait,

---

(1) 18 Septembre 1882.

c'est qu'il est superbe! C'est d'une dignité et d'un respect pour le public que n'a jamais surpassés Robert Macaire. La pépite de plomb doré que Barnum avait attachée par une énorme chaîne au plancher de son muséum, n'atteint pas les proportions d'une muscade de bois, comparée à ces billets de M. Sulte.

En *brûlant* son *truc* (comme on dit à la police), M. Sulte a bien un peu grillé ses admirateurs; mais que voulez-vous? Quand on tient tant de ficelles, il faut bien qu'il en échappe. Un de ces admirateurs quand même a eu l'air, il n'y a pas bien longtemps encore, de vouloir représenter les travaux de M. Sulte, comme *une résurrection;* une résurrection historique, sans doute. C'eut été très exagéré et fort naïf, avant la correspondance de septembre; mais depuis que M. Sulte a tourné le dos à son auditoire, on n'est vraiment pas excusable de ne pas voir et de ne pas sentir que ce n'est pas une résurrection historique, mais une exhibition scénique que M. Sulte sert au public.

M. Sulte continue, dans sa correspondance:

"Il y en a de trois sortes (les petits papiers): ceux que publient "les gazettes, ceux qui me sont envoyés privément et ceux qui "circulent dans l'intention de les placer sous mes yeux. Pris en "bloc, ces billets, plus ou moins tendres, constituent la critique "de mon ouvrage."

"Eh bien! elle est pauvre la critique. Sur plus de trente "attaques, il n'y en a pas une qui sorte de la plume d'un homme "instruit.

"Je vais répondre, cependant, quelques mots à ces remarques "désagréables, et cela parce qu'elles m'ont été faites par plus d'une "personne—ce qui montrerait que les fausses notions qu'elles "comportent sont assez répandues."

Naturellement! Parbleu! A qui s'adresse-t-on? Vous n'êtes que trente et plus. Je ne vous dis que ça:

Digitized by Google

me critiquer, moi ! arrière ! allez en chercher cinquante autres, pour que ça vaille la peine que je vous démolisse, et

Vous leur ferez, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Il serait fastidieux de citer toute cette correspondance; mais on me pardonnera d'en donner encore quelques extraits. M. Sulte répond donc à " *ces remar-* " *ques désagréables.*"

" 1o. Vous tenez bien peu compte de la tradition.—Oui, Dieu " merci. Je sais par expérience que toute tradition historique " renferme une poignée d'erreurs. Cette expérience m'a coûté " assez cher pour que je l'apprécie.

" 2o. Vous n'êtes pas toujours d'accord avec les historiens,—Je " m'en garderais bien ! Est-ce que vous croyez qu'on écrit l'his- " toire à l'aide des livres des historiens ? Ne savez-vous pas que la " seule bonne méthode consiste à étudier les documents de l'époque " dont on veut parler, etc., etc ....

" 3o.—Vous semblez prendre à la légère certains faits que " personne n'a contestés jusqu'à présent.—Charlevoix a écrit une " espèce de livre de prières qu'il intitule *Histoire de la Nouvelle* " *France.* Il y a de tout dans cet ouvrage, excepté l'histoire de la " Nouvelle France, etc...

Il y en a sur ce ton là et comme ça, jusqu'au numéro huit inclusivement. Dans un de ces numéros, il dit de Jacques Cartier :

" Il fait mettre dans ses instructions une ou deux phrases reli- " gieuses qui étaient de simples formules et tout le reste du " document contredit ce passage hypocrite."

C'est sans doute à cause de son expérience contraire à la tradition véritable que tout ce qu'il écrit lui-même de son cru, dans son livre, n'est d'un bout à l'autre, qu'une tentative d'établir une tradition qui n'a jamais existé. C'est encore à cause du mépris qu'il professe pour les historiens en général, à l'exception, bien

Digitized by Google

entendu, de M. Benjamin Sulte en particulier, que de beaucoup, comme je l'ai déjà dit, la plus grosse partie de son ouvrage est faite de citations et d'analyses des historiens, y compris Charlevoix.

M. Sulte parle de documents, toujours, sans cesse. Ce mot a l'air d'être employé par lui comme une espèce de formule magique, une incantation. Quand il vous a dit: *Documents !* c'est, pour lui, comme s'il vous avait fait passer par le baquet de Mesmer. Le fait est que le très peu, mais infiniment peu, de documents et le grand nombre d'autorités qu'il cite ou analyse, sont absolument le contre-pied des assertions qu'il aventure. Pour quiconque a l'habitude du discernement et de la critique, le livre de M. Sulte suffit à la complète réfutation de M. Sulte.

Parmi les papiers pour lesquels M. Sulte semble réserver le titre de documents, il y en a qui font autorité, qui sont vrais, mais il y en a beaucoup qui sont sans valeur, qui sont faux; on doit placer ces pièces en regard des circonstances, des faits constatés, des résultats, des autres documents qui les confirment ou les contredisent. M. Sulte, qui parle beaucoup des documents, mais qui n'en cite et n'en examine guère, n'a pas même la sagesse vulgaire de se demander, en tout cela :—*Quid est veritas ?* Je le répète, ses assertions sont, règle générale, la contradiction manifeste des autorités qu'il produit; j'en ai donné des exemples frappants; on pourrait les multiplier *ad nauseam.*

On a vu que M. Sulte contredit le témoignage de Champlain, de M. Boucher et de toutes les autorités respectables, quand il représente les Jésuites comme ayant été "*détestés, méprisés*" par les Canadiens-Français; ceux-ci comme ayant été appauvris pour le soutien des Jésuites et des missions, et comme ayant

Digitized by Google

été *menés à la boucherie malgré eux*, pour protéger les missionnaires. Il peint encore les Jésuites comme ayant *joué leur rôle à notre détriment*, comme s'étant *occupés de toutes autres choses* que de la colonie. Il cherche à établir une distinction injurieuse *entre le clergé français et le clergé canadien* ; et que sais-je encore ? C'est d'un vomito-négro qu'il est pris contre les Français, contre le premier clergé du Canada et contre les Jésuites surtout. Eh bien ! Il n'y a pas une seule de ces assertions, pas une seule de ces attaques qui ne reçoive dans son livre même, le démenti le plus formel, soit qu'il cite, soit qu'il analyse. Il serait trop long, pour ces correspondances auxquelles il me tarde de mettre un terme, de parcourir tout ce qui a été publié de la compilation impossible à classer de M. Sulte ; mais parcourons seulement un peu.

Il repousse l'intervention du prêtre presque partout ; il dit, à propos de M. d'Avaugour :

" Ses désaccords avec Mgr de Laval ont aveuglé les historiens. " Il n'entendait pas voir l'Etat gouverné par des prêtres—il avait " raison."

Voilà une expression d'opinion bien tranchée ; mais il oublie que parlant, dans son premier volume, de l'organisation de la compagnie mise sur pied par madame de Guercheville pour l'Acadie, compagnie dont les Jésuites faisaient partie à titre d'associés, et cela sans l'avoir demandé, en sus d'être maintenus par des dotations, il oublie, dis-je, qu'il avait dit :

" Ce contrat d'association témoigne de l'énergie et de l'habileté " de cette femme chrétienne, quoique les parties évincées aient pu " dire à l'encontre du droit qu'il lui arrogeait. Mieux valait un " monopole de cette nature que d'être à la merci des entrepreneurs " de colonisation qui ne colonisaient point. D'ailleurs les mar- " chands s'étaient déclarés prêts à céder leurs droits, argent " comptant, et madame de Guercheville les avait pris au mot."

Digitized by Google

Mais ce qui était bon à Saint-Sauveur, en Acadie, n'aurait pas dû être si mal à Québec, où on était loin d'en avoir fait autant.

D'où viennent ces contradictions dans les idées, ces démentis de théories et d'appréciation donnés à M. Sulte par M. Sulte lui-même ? Cela vient, tout probablement, de mauvaises lectures. La droiture d'une éducation chrétienne prend quelquefois le dessus, ou bien un bon auteur consulté sur le moment donne une bonne inspiration ; d'autres fois les influences néfastes l'emportent.

Cette circonstance de l'établissement de la compagnie organisée par Mme de Guercheville fut le prétexte, comme bien on peut penser, comme toujours du reste, d'attaques contre les Jésuites. Il est bon de citer ici Champlain, qui, avec son honnêteté, son courage et sa rondeur ordinaires, repousse ces calomnies : "C'est ce "contrat d'association," dit l'illustre fondateur de la Nouvelle-France, "qui a fait tant semer de bruits, de "plaintes et de crieries contre les Pères Jésuites, qui, "en cela et en toute autre chose, se sont équitablement "gouvernés selon Dieu et raison, à la honte et con-"fusion de leurs envieux et médisants."

La grande ombre de Champlain ne vous semble-t-elle pas, ici, se dresser en face des héritiers et successeurs de ces calomniateurs d'autrefois ?

On a vu que M. Sulte cherche à mettre les Jésuites et leurs œuvres en antagonisme, en hostilité même avec les intérêts de la colonie et avec les habitants, à mettre à leur charge tout ce qui arrivait de fâcheux, en leur attribuant l'exercice d'une influence néfaste. Voyez, à l'encontre de tout cela, ce qu'il dit à la page 17 de son deuxième volume, parlant des gens que la compagnie de Caen avait chez les Hurons, pour faire la traite :

Digitized by Google

"Les missionnaires ne parvenaient pas toujours à contrôler ces "gens qui, en partie, étaient huguenots. Sous le régime des "compagnies, les questions de morale n'étaient pas ce dont on "s'occupait. Champlain, les Récollets, les Jésuites, les habitants "du pays s'en plaignaient à qui de droit; mais leur influence ne "s'étendait point au-delà du poste de Québec, etc."

A la page 21 du même volume, il parle de l'accord qui régnait entre les Pères et les habitants. A la page 42 du même volume, il parle d'une expédition "frêtée "par les Jésuites" pour venir au secours de la colonie. A la page 63 du même volume, il reconnaît la conformité d'idées qui existait dans les plans de Champlain et ceux des Jésuites, et du zèle que ceux-ci mettaient à profiter de toutes les circonstances pour faire progresser la colonie.

"Les Pères Jésuites, dit-il, étaient persuadés, comme Champlain l'avait été, que pour rendre plus facile la conversion des "sauvages, il fallait créer des établissements au moyen desquels "on pût les arracher à la vie nomade. Le Père Paul Le Jeune se "saisit d'une excellente occasion qui se présenta d'exécuter ce "projet, etc., etc,"

Il cite, page 70 et suivantes du même volume, l'admirable lettre du Père Le Jeune sur la colonisation et ses travaux. Il dit, page 75 du même volume :

"Il n'y a pas à douter du rôle qu'a joué l'influence du clergé "dans le recrutement de nos colons; les étrangers l'admettent, et "on est surpris de voir ensuite ceux-ci affirmer— sans preuve— "que nous descendons d'une classe de misérables chassés par les "tribunaux français."

Il dit encore, page 87 de ce même deuxième volume :

"Lorsque la relation du Père Le Jeune (1635) lui tomba entre "les mains, madame de Combalet eut comme une révélation. "C'est au Canada, se dit elle, c'est au Canada que j'accomplirai "l'œuvre principale de ma vie."

Digitized by Google

Il dit, page 118 du même volume :

« Les Pères Jésuites avaient mis toute leur influence au service
« de l'associatien qui se formait au sujet de Montréal ; les
« directeurs des Cent-Associés paraissaient voir l'entreprise d'un
« œil favorable ; mais il n'en était pas ainsi de certains traiteurs,
« employés ou membres de la grande compagnie ; ceux-ci dénon-
« çaient comme des abus les privilèges accordés à la société de
« Montréal. »

Il dit encore, dans le même volume, page 130 :

« Les religieux n'obtenaient presque rien des Cent-Associés ;
« néanmoins, voyant que les sauvages ne voulaient pas venir à
« eux, ils eurent le courage de se porter avec plus d'énergie que
« jamais du côté des missions. »

Dans le même volume, parlant des accusations lancées par certains traîteurs contre les Jésuites, il dit, page 132 :

« La compagnie des Cent-Associés comptait parmi ses membres
« les plus actifs plusieurs commerçants, ceux-là même qui diri-
« geaient la traite et avaient contracté l'obligation d'aider les
« Jésuites dans leurs travaux apostoliques, mais qui s'écartaient si
« facilement de ce devoir. On les entendit se plaindre de ce que
« les religieux traitaient à leur détriment. Dès 1636, le Père
« Le Jeune se défendit de cette accusation et protesta que les Pères
« étaient, au contraire, très pauvres. Tout nous indique, en effet,
« qu'ils vivaient dans les plus grandes privations, à Québec et
« ailleurs. »

Dans le même deuxième volume, page 141, il donne la preuve de l'empressement que les Jésuites mettaient à coloniser leurs terres. Avant même d'avoir vu terminer les difficultés, à propos de la propriété de leur seigneurie du Cap de la Magdeleine, ils avaient commencé à l'établir, M. Sulte dit :

« Nous voyons que le 1er Juin 1649, le Père Buteux en distribua
« quatorze lopins à des Français qui y devinrent immédiatement
« des colons stables. »

Digitized by Google

Dans le troisième volume, des témoignages de ce genre se rencontrent partout. A la page 8, M. Sulte établit le chiffre de cette *taxe* dont il parle ailleurs contre les Jésuites, il dit :

" Cinq mille francs étaient accordés, chaque année, aux Jésuites " pour leurs missions."

Imaginons, moins de mille piastres sur les revenus de la traite ! A la page 23 de ce même volume, il dit :

" Les noms de Brébœuf, Lallemand, Daniel, sont entourés d'une " auréole de grandeur que le temps ne saurait diminuer. Tous " nos écrivains leur ont payé un tribut d'hommage."

Mais, M. Sulte, tous les autres Jésuites ont fait ce que ces grands serviteurs de Dieu ont fait ; plusieurs autres sont morts, comme eux, sur les bûchers, et si tous n'y ont pas passé, cela n'est pas dû à ce qu'ils se soient épargnés. Pourquoi parlez-vous ailleurs avec mépris " *de ces dix ou douze victimes volontaires du zèle* " *religieux* " et pourquoi appelez vous les Jésuites des *vantards* à ce propos ? A la page 32 de ce même troisième volume, M. Sulte cite *un document*, c'est celui par lequel on demandait au général des Jésuites à Rome, de consentir à ce qu'un Père Jésuite fût nommé évêque de la Nouvelle-France ; cette supplique se terminait ainsi : " cela réussissant selon nos souhaits, le pays et " notre compagnie nous aurions très grande obligation " de tout le bien qu'il y pourra faire en cette dignité, " etc." M. Sulte y met une note de bas de page qui se lit ainsi :

" Le pays protestait précisément contre tout ceci ! "

C'est-à-dire que l'an de grâce 1882, M. Benjamin Sulte proteste, sans autorisation, et malgré les *documents*.

Digitized by Google

Enfin c'est comme cela tout le long des trois volumes publiés, dans lesquels c'est M. Sulte, aidé de l'histoire, qui donne le démenti à M. Sulte, fabricant d'histoires. Mais à mesure qu'il avance, on s'aperçoit qu'il supprime, de plus en plus, la vérité historique, pour se substituer aux autorités qui en sont les interprètes autorisés.

En dehors de ces questions relatives à la religion et au clergé, M. Sulte a encore des erreurs et des étourderies, à la vérité plus ridicules que pernicieuses, mais qui démontrent combien il a eu tort d'entreprendre une tâche qui ne va pas du tout à sa taille et à sa force.

C'est ainsi qu'il contredit, à propos du chiffre de la population, le renseignement donné par la Mère Marie de l'Incarnation dans ses lettres historiques, pour l'année 1653. La noble et sainte femme avait évalué la population à environ 2,000 en tout. M. Sulte dit :

" Nous estimons la population fixe, c'est-à-dire les habitants du " Canada, été 1653, à six cent soixante et quinze âmes.... "

En y ajoutant ceux qui ne comptaient pas parmi la population fixe, M. Sulte dit ;

" Tous nos renseignements autorisent à penser que la population " du Canada, en 1653, ne dépassait pas un millier d'âmes."

M. Sulte aurait dû comprendre que, contrôlant et surtout corrigeant, à deux cent trente ans de distance, un renseignement qui date de l'époque même dont il est question, renseignement fourni par une autorité de premier ordre, il était tenu de donner les raisons et appuis du "*nous estimons*" suivi d'un chiffre qui se donne l'air d'une précision rigoureuse, et encore d'indiquer quelque chose au moins de *tous nos renseignements*.

Digitized by Google

La curiosité du lecteur est ici piquée au vif. On demande, à M. Sulte, des *estimations* et des *renseignements* appuyés de *documents*. Avec cela que M. Sulte ne donne pas une fameuse idée de sa critique statistique, quand il dit ailleurs, parlant de l'année 1655 :

" C'est à peine si les Français de tout rang, âge et sexe, dépas-
" saient un millier d'âmes—soit deux cents hommes en état de
" porter les armes."

Compter que le cinquième de la population est composé d'hommes en état de porter les armes peut très bien faire, pour une population régulièrement et normalement constituée ; mais appliquer cette règle à la population française du Canada en 1655, c'est commettre une erreur grossière, pour la bonne et simple raison que les femmes et les enfants ne formaient alors, au sein de cette colonisation, qu'une très faible partie du total. C'est ainsi que dix ans plus tard, en 1665, alors que cette proportion des non combattants avait été de beaucoup augmentée, le recensement nous donne plus de 1,300 hommes en âge de porter les armes, sur une population établie de 3,215, à l'exclusion de la population non encore fixée. En comptant tout, un chiffre de près de 2,500 combattants, sur un grand total de 4,415, c'est-à-dire, non pas 1 sur 5, mais notablement plus que 1 sur 2.

De tout cela il faut conclure qu'il ne reste qu'une chose à faire à M. Sulte, c'est de confesser ses erreurs, de se rétracter et de fermer boutique d'histoires. C'est pour lui un devoir, et le seul moyen de se réhabiliter, dans la bonne opinion de ceux dont l'opinion vaut quelque chose.

Digitized by Google

RÉPONSES AUX CORRESPONDANCES DE M. SULTE.

(*Avec reproduction de ces correspondances.*)

Ottaoua, 30 mars 1883.

Fiat justitia, ruat Sultum.

Monsieur le Rédacteur,

Vous ne m'avez pas fait, par exploit d'huissier, la sommation que M. Sulte vous a chargé de me faire ; mais, ne voulant pas me retrancher derrière des exceptions à la forme, je me déclare servi, d'une façon suffisante, à toutes fins, du document qui suit, dont acte :

" *Monsieur le Rédacteur,*

" Veuillez, je vous prie, dire à M. Taché que, depuis vingt ans, " nous attendons la réfutation qu'il promet de faire de l'*Histoire du* " *Canada* de M. Garneau. M. Taché, qui est un crieur et un " ignorant en matière d'histoire, n'a jamais pu répondre à Garneau. " Je répète les accusations formulées par Garneau et dix autres. " Jusqu'à présent il n'a été rien répondu à Garneau, mais on a " entassé des phrases, des phrases, des phrases. M. Taché se bat " les flancs pour continuer à faire des phrases. Ces enfileurs de " mots ne méritent que la risée. Mon livre répondra.

[Signé] BENJAMIN SULTE."

Si M. Garneau n'avait point des défenseurs naturels, tenus de protester en son nom, je me ferais volontiers un devoir de démontrer que M. Sulte met à la charge de cet écrivain des infamies dont il ne s'est jamais rendu coupable.

Le "mon livre répondra" n'est pas si fier que le mot de César ; mais, après tout, on ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut.

Digitized by Google

L'auteur de *son livre* a, dans son malheur, les consolations que peut donner l'idée d'être appuyé par M. *Cyprien*, le chroniqueur. Je laisse le héros se morfondre dans les accolades fraternelles de son panégyriste, en m'écriant, comme le poète, toutes mesures gardées :

Que ces deux grands débris se consolent entre eux !

Ottaoua, 2 avril 1883.

Monsieur le Rédacteur,

Tout bien considéré, il y a lieu de croire que M. Sulte n'est pas très content de sa pantalonnade de l'autre jour. A la vérité, ce n'était une fugue ni fière, ni habile ; la retraite des dix mille valait mieux que cela. Son mot de la fin—"mon livre répondra" ne lui paraît plus suffisant, il risque une petite réponse, dans la *Minerve* de samedi. Cette réponse a trois paragraphes ; je vais les citer *in extenso* et *seriatim*. La parole est à M. Sulte :

« Permettez-moi, dit-il, de vous faire observer que je n'ai rien « écrit au sujet de la traite des fourrures imputée aux Jésuites. « M. Taché, m'attaquant sur ce sujet, prouve qu'il n'a pas lu mon « livre."

Par exemple, avoir la cruauté de me dire que je n'ai pas lu son livre, quand je ne suis pas encore remis de l'ennui et du haut-le-cœur que cette lecture m'a causés ; c'est trop fort.

M. Sulte est donc incapable d'analyser quoi que ce soit, quand sa vanité et son outrecuidance sont en jeu. Je n'ai point attaqué M. Sulte sur le sujet de la traite imputée aux Jésuites, pas plus que je ne l'ai attaqué sur la guerre qu'on a voulu faire, il n'y a pas longtemps, aux Hospitalières ; cette partie de ma première cor-

Digitized by Google

respondance était une réparation faite par moi, d'une faute commise par un des miens, et une déclaration de principes. L'occasion de cette réparation et de cette défense des religieux et des religieuses m'était seulement fournie, par les attaques de M. Sulte, contre les prêtres et contre les œuvres d'évangélisation.

Loin d'avoir attaqué M. Sulte, sur ce point, j'ai pris grand soin, au contraire, de dégager sa responsabilité de cet incident, en faisant la citation de l'un des deux passages de ses trois volumes publiés, où il est question de ce sujet, citation que j'ai accompagnée de la remarque élogieuse qui s'y lit ainsi : " M. Sulte reconnait, il " faut le dire, l'existence de cette disposition, dans des " termes convenables."

Quelle n'est donc pas l'étourderie de M. Sulte ? Quel n'est donc pas son mépris de toute dignité et de toute franchise, en fait de procédés littéraires ? J'aimerais mieux me faire amputer la main droite que de l'employer à commettre un injustice envers qui que ce soit. Si ce malheur m'arrivait, par accident, je m'empresserais de réparer le tort ou le dommage causé, même innocemment.

M. Sulte voit par ce qui précède, que j'ai mieux lu son livre que lui-même, puisqu'il affirme n'avoir rien écrit sur le sujet, tandis que, de fait, il en a bien parlé, en deux endroits.

Voici le deuxième paragraphe de la communication de M. Sulte :

" Lorsque j'ai reproché, dit-il, à Mgr de Laval de n'avoir pas " créé un clergé canadien, je ne m'attendais pas que M. Taché, ou " un autre, ferait mentir les dates, reculerait de quarante ans, afin " de se trouver en présence d'enfants de sept ans. Mgr de Laval a " exercé comme évêque de 1659 à 1688 et la moyenne des garçons " canadiens, âgés de seize à trente ans, durant cette période, était " de quatre cents."

Des *garçons de trente ans ;* c'est presque des vieux garçons ; confrérie qui demeure très respectable, mais qui, d'ordinaire, ne va plus à l'école. Passons. Les ruses et les feintes de M. Sulte ne sont pas de celles qui font perdre la voie ; il est plus facile de chasser le lapin que le loup, et M. Sulte, ça n'est pas le loup.

Voyons cela. Le chapitre X de son troisième volume porte pour en-tête chronologique : " 1625-1657 " et pour titre : " On demande un clergé national." M. Sulte y accuse les Jésuites d'avoir négligé l'instruction des enfants canadiens. " Durant le dix-" septième siècle, dit-il, nous n'avons pas eu de clergé " canadien, grâce aux Jésuites." Le chapitre I, du quatrième volume, se rapporte à la période " 1660-" 1665 ; "—c'est là dedans que M. Sulte nous fait lire, parlant de Mgr de Laval : " Il a toujours mis des " obstacles à la création d'un clergé canadien."

Or, j'ai démontré tout le ridicule et toute la vilenie de ces assertions et de ces insultes, en signalant : 1o. qu'au commencement de l'époque à propos de laquelle il exclame : " on demande un clergé national," il n'y avait pas un enfant français, né dans le pays, qui fut âgé de plus de sept ans ; 2o. qu'à la fin de la même période, celui qui devait être le premier prêtre canadien, était âgé de quinze ans et faisait alors ses études chez les Jésuites ; 3o. qu'avant 1679, il n'y avait pas d'évêque en Canada et que les ordinations, au pays, commencèrent l'année même de l'arrivée de Mgr de Laval ; 4o. que, dès 1663, beaucoup de jeunes Canadiens étaient déjà sortis instruits de chez les Jésuites, plusieurs après avoir fait un cours d'études classiques ; 5o. que nous avons eu un clergé canadien dans le dix-septième siècle, grâce aux Jésuites et à Mgr de Laval.

Digitized by Google

Y êtes-vous, M. Sulte ?

Vraiment, ce M. Sulte traite son public de la façon la moins respectueuse du monde ; il se présente à lui dans un débraillé, qui n'a pas d'excuse et paraît lui supposer une naïveté obtuse, impossible à concevoir.

" La moyenne des garçons canadiens, dit M. Sulte " dans sa communication, âgés de seize à trente ans " durant cette période (1658 à 1688), était de quatre " cents." D'abord, M. Sulte abuse de l'usage des moyennes, dans ce paragraphe ; puis, en forçant la note jusqu'à comprendre *les garçons de trente ans*, il se fourre les doigts dans le nez. Notre homme est toujours très positif et très monté ; c'est ainsi que se présentait le baron de Crac ; mais cette illustre personnage n'a jamais eu la réputation d'être un homme fort sérieux ; au fait, c'est un mauvais modèle à imiter.

Non, M. Sulte, de 1659 à 1688, la moyenne des non-mariés, hommes, de seize à trente ans, n'a pas été aussi peu que quatre cents ; le chiffre *minimum* de cette période ne descend pas jusqu'à ce nombre. En 1659, première année de la période indiquée, les non-mariés, de seize à trente ans (*garçons*) devaient être au nombre de plus de quatre cents ; par le recensement de 1665, on voit qu'alors ils étaient 608, à ne compter seulement que la population fixe ; le recensement de 1667 en accuse 641 ; en 1688, le recensement nous indique qu'ils étaient plus de 1,000. Quel historien, quel chronologiste et quel statisticien vous faites, M. Sulte ! Comme philosophe et comme logicien, donc !

Puisque la chose me revient en mémoire, je vais parler d'un passage de M. Sulte qui intrigue beaucoup le lecteur.

Digitized by Google

A la page 137 de son troisième volume, parlant de la compagnie de Jésus, l'un des grands ordres religieux de la hiérarchie catholique, il dit :

" Bossuet devait leur dire un jour : Vous êtes plus forts par " l'intrigue que par l'estime que l'on a de vous."

On a déjà demandé à M. Sulte de nous dire à quel ouvrage il a emprunté cette citation de Bossuet ; je renouvelle cette demande, en ajoutant qu'il faudrait indiquer non-seulement l'ouvrage, mais l'édition et la page. Si Bossuet avait tenu ce langage, il faudrait le regretter pour sa gloire ;—mais s'il ne l'a pas fait !

Le dernier paragraphe de la communication de M. Sulte se lit comme suit :

" Les attaques de M. Taché et de ses pareils me justifient de " tout dire désormais."

Ceci, traduit en style réaliste, signifie que M. Sulte se propose de renchérir sur les polissonneries qu'il a déjà débitées. C'est ennuyeux et dégoûtant comme les mouches et les puces, mais c'est plus facile à atteindre, et il y a encore du bois vert. Quant à mes pareils, dans cette occasion, cela constitue l'âme, le cœur et l'intelligence de notre race, et je me suis laissé dire qu'ils sont à se demander, jusqu'où on peut être justifiable de payer les frais de pareilles sottises. Les conditions d'un contrat, pour être tacites, n'en sont pas moins des conditions ; les souscripteurs canadiens-français et les catholiques sont, bien certainement, lésés d'outre-moitié dans cette affaire.

SUPPLÉMENT.

Jusqu'à cette date, 18 avril 1883, M. Sulte a publié trois communications, dans *la Minerve*, en reponse aux nombreuses critiques et protestations suscitées par son

Digitized by Google

livre. Cela constitue le factum de sa défense. Les deux premières de ces correspondances sont contenues dans les lettres qui précèdent, où je les reproduis intégralement. Comme je tiens beaucoup à ce que ce plaidoyer, si caractéristique de l'auteur, soit mis au grand complet sous les yeux du public, j'insère ici, sans commentaire, la troisième de ces pièces, voici :

Montréal, 5 avril 1883.

" *Monsieur le Rédacteur,*

" On me demande comment je répondrai à M. Taché dans
" mon livre." Voici : Au mois de juin, vingt-deux livraisons
" auront paru renfermant toutes les pièces de première main qui
" attestent de l'ignorance et encore plus de la mauvaise foi de
" mon contradicteur. Une feuille volante, sorte d'index dressé
" dans ce but, permettra au lecteur de retrouver sur chaque ques-
" tion, la réponse que M. Taché s'est attirée. On verra que
" mon livre " comme il l'appelle, est surtout formé de documents
" que ni lui ni sa petite clique ne peuvent renverser. L'histoire
" se compose de preuves. Or, ces preuves, je les donne au public
" en plus grande abondance que n'importe quel écrivain avant
" moi. Par exemple, je ne répondrai pas aux gros mots. M. Taché
" en a l'unique propriété Ce caractère pointu, cet engueuleur,
" m'a toujours fait penser au vers de Corneille :

" Les gens que vous tuez se portent assez bien !

" Mille bonjours.

" BENJAMIN SULTE."

A propos de l'incroyable appel à Bossuet, fait par M. Sulte contre les Jésuites, un critique, M. P. B. Mignault, avait, avant moi, dans *la Revue Canadienne*, demandé l'indication de l'ouvrage où Bossuet aurait tenu le langage que M. Sulte lui impute. La question est de celles qui, au tribunal de l'honneur, ne connaissent d'autre solution qu'une justification immédiate et complète, d'autant plus facile à obtenir, quand il y a lieu, qu'elle repose sur une constatation pure et simple d'un

Digitized by Google

fait vulgaire. A défaut de cela, il reste à l'auteur d'un pareil acte la ressource— obligatoire— de l'aveu et du repentir; car il n'y a pas faute si grande que l'humble confession et la réparation sincère ne puissent expier.

C'est à Bossuet lui-même qu'il faut demander la réfutation des idées que M. Sulte lui prête, sur la compagnie de Jésus. Je la trouve dans la péroraison du troisième sermon du grand orateur, pour la fête de la Circoncision (édition de 1816 des Œuvres de Bossuet, tome XI, page 528).

Ce magnifique discours fut prononcé à Paris, le premier jour de l'an 1687, dans l'église de Saint-Louis des Jésuites. L'aigle de Meaux, planant au-dessus des misères de la terre, en avait scruté les profondeurs puis s'arrêtant en face de l'humanité, représentée devant lui par la société distinguée qui encombrait le saint lieu;—" Mais puisque les joies de la terre, avait-il " dit, sont si mortelles à l'âme, ne cessons de réveiller " sur ce sujet le genre humain endormi; répandons " dans les saints discours le baume de la piété; et au " lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et " majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onc- " tion céleste de l'Évangile.

Puis s'adressant aux Jésuites, présents au chœur:

" Et vous, s'écria-t-il, célèbre compagnie, qui ne " portez pas en vain le nom de Jésus, à qui la grâce a " inspiré ce grand dessein de conduire les enfants de " Dieu, dès leur plus bas âge, jusqu'à la maturité de " l'homme parfait en Jésus-Christ; à qui Dieu a donné " vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des " évangélistes, afin de faire éclater par tout l'univers, et " jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de " l'Evangile; ne cessez d'y faire servir, selon votre " sainte institution, tous les talents de l'esprit, de

Digitized by Google

" l'éloquence, la politesse, la littérature ; et afin de " mieux accomplir un si grand ouvrage, recevez avec " toute cette assemblée en témoignage d'une éternelle " charité, la sainte bénédiction du Père, du Fils et du " Saint-Esprit. "

Rentrez sous terre, M. Sulte. Que votre œuvre, monument de honte, soit démolie pièce à pièce, et que la poussière en soit jetée aux quatre vents.

Le lecteur a compris que ce n'est pas par amour de la chose que je suis sorti du calme, de mes travaux, pour m'occuper des pauvretés de M. Sulte. Il fallait multiplier les protestations, il le faut encore, pour l'honneur de notre petit peuple, et parcequ'il est malheureusement trop vrai qu'il n'y a pas si chétive créature qui, laissée à elle-même, ne puisse faire du mal ; qu'il n'y a pas si sot détracteur qui ne puisse racoler des adhérents. La pauvre humanité a de tels penchants ; a dans son sein un tel *caput-mortuum* de têtes croches, de natures mal faites, de volontés défaillantes ou perverses, que le beau, le bon et le vrai ne peuvent se maintenir que de haute lutte.

On a dit, avec trop de raison, hélas, que l'histoire, telle que beaucoup la font, est— " une conspiration " contre la vérité." Veuillot, que nous pleurons en ce moment, mais que nous pleurons dans la magnifique espérance du bonheur éternel, Veuillot indique deux moyens de combattre les fausses histoires :— " Le " premier, c'est de refaire les histoires systématique- " ment et partout hostiles à la vérité ; le second, c'est " de vérifier à fond les autres." (Pensées de L. V., p. 293).

Le malheureux auteur des écrits qui ont soulevé un concert si général de réprobation, ne peut s'en prendre qu'à lui-même de se voir durement réprimandé. C'est

Digitized by Google

lui, qui a choisi de mériter les reproches d'une honnête indignation et la flétrissure d'odieux éloges. La détestation, toutefois, ne s'adresse qu'à son œuvre ; car la personne du coupable ne peut inspirer, à des chrétiens, d'autres sentiments que ceux d'une profonde et suppliante commisération.

18 avril 1883.



Digitized by Google

Digitized by Google

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR

LA POLITIQUE ET LES HOMMES POLITIQUES

D'IL Y A QUARANTE ANS.

EXTRAITS DU *Fantasque* 1844-1845.

Digitized by Google

Digitized by Google

1902

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR

La politique et les hommes politiques d'il y a quarante ans.

—

Extraits du *Fantasque* 1844-1845.

—

Comment on gouvernait autrefois et comment on gouverne aujourd'hui.

Scène perpétuelle.

—

Je veux que le mérite seul des candidats aux emplois, et non point des raisons d'influence politique, soit mis en balance dans la distribution du patronage public.

Sir C. F. Metcalfe.

Son Excellence le gouverneur général est dans un fauteuil; il a ses deux mains jointes sur le ventre et s'occupe avec la plus grande activité, à faire courir ses pouces l'un après l'autre. Son front soucieux est couvert de nuages, où l'inquiétude se mêle à une espèce de mécontentement et donne à penser, qu'il trouve extraordinairement difficile de faire prendre aux colons de ce bon pays, un gouvernement despotique, pour de belles et bonnes institutions constitutionnelles.

Près de lui, sont deux personnages que nous ne décrirons pas le moins du monde, de peur que nos lecteurs les reconnaissent.

Digitized by Google

L'un, est assis auprès d'une table; il a devant lui une masse de papiers qu'il a l'air de feuilleter attentivement et sur lesquels il fait semblant de tracer à la hâte, quelques notes pressées. Il profite de cet air affairé pour jeter sournoisement sur son excellence, un grand nombre de coups d'œil furtifs.

L'autre, se promène; il a deux grandes poches d'habit, remplies de journaux, qu'il tire d'une poche, déploie, parcourt, reploie et remet dans l'autre poche. Ce manège dure longtemps sans que personne ne dise mot. Pendant tout ce temps, les acteurs les plus animés de toute cette scène, sont certainement les pouces de son excellence, qui tournent avec une vélocité toujours croissante.

Enfin, le silence est rompu par l'un des personnages que nous appellerons pour le reconnaitre, monsieur l'Inutile. Il s'approche de son excellence et lui dit: J'avais prédit que cette nomination ne plairait à personne. Ce pauvre... n'en fait jamais d'autres.

L'autre personnage, que je cacherai sous le nom de Dominique (2), abandonne sa place et vient en se diminuant, se placer près du gouverneur; la conversation est engagée; je les laisse parler.

Son Excellence.—Mais dites moi donc Daly, quelle raison m'avez-vous donnée lorsque vous m'avez recommandé cet homme?

Dominique.—Eh! votre excellence, il n'y a que des jaloux qui peuvent crier contre cette promotion; une promotion semblable! une promotion méritée, qui est méritée comme jamais promotion méritée n'a été méritée.

---

(2) Dominique Daly.

Digitized by Google

Son Excellence.— Dominique, mon ami, vous vous échauffez inutilement ; je n'ai pas besoin qu'on dépense ainsi de l'éloquence pour me persuader ; moi, je suis la froide raison ; je vous le répète, je veux que le mérite seul, soit récompensé !

Dominique.— Justement comme moi ; tenez je ne respecte que le mérite et certainement que si ce n'eut été un homme d'un mérite hors ligne, je ne l'aurais jamais recommandé à votre excellence.

Son Excellence.— Des raisons, des raisons.

Dominique.—Des raisons ? Eh mon Dieu, j'en ai tant que je ne sais par laquelle commencer. Mais tenez, je vous en citerai une seule qui peut triompher de tous les scrupules... Mr. Barnard est le grand jurisconsulte qui s'est chargé de la fameuse cause de Cadieu.

Son Excellence.— De Cadieu ?

Dominique. Oui de Cadieu, du célèbre Cadieu.

Son Excellence.— Ah ! du célèbre Cadieu ! Mais quel Cadieu ? Il y en a tant de Cadieu......

Dominique.— Comment ! quel Cadieu ! le célèbre Cadieu ! Comment ! Votre excellence n'a pas connu Cadieu ! le célèbre Cadieu !

Son Excellence.– Je vous assure que je n'en ai jamais entendu parler ; mais dites-moi de quoi il s'agit et peut-être que la mémoire .....

Dominique (à part).— Peste soit de ces gens qui ne m'informent qu'à demi ; et moi-même je ne sais pas qui diable ce Cadieu peut être. (Haut) Ce serait une trop longue histoire à raconter à votre excellence qui ne peut entrer dans de si insignifiants détails ; tenez, voici des certificats publiés dans l'Aurore (1) en français et dans le Herald en anglais et qui devront fermer

(1) Journal fondé à Montréal par l'Hon. Denis Benjamin Viger.

Digitized by Google

la bouche à tous les envieux, qui ne sont poussés que par ces ingrats d'anciens ministres. L'un est du juge en chef Stuart, l'autre est du juge en chef Vallière; ils félicitaient notre homme sur ses houreux et brillants efforts en faveur de Cadieu, du célèbre Cadieu.

Son Excellence.— Mais, dites moi donc s'il n'y a pas d'autre raison que le célèbre Cadieu pour appuyer ma décision en faveur de Mr. Barnard, n'a-t-il eu que cette cause à plaider?

L'Inutile (se parlant à lui même.) A peu près; encore est-ce un homme partagé.

Dominique.— Oh! je n'ai cité à votre excellence que cette cause-là; mais je suis certain que les annales judiciaires des Trois-Rivières nous en fourniraient bien d'autres encore, si on y voulait fouiller, mais j'ai d'autres raisons. D'abord c'est un très-honnête homme.

Son Excellence.—Hum! c'est quelque chose, car ils sont rares autour de moi.

Dominique (minaudant d'un sourire niais).—Oh! votre excellence plaisante toujours agréablement. Ensuite, c'est un homme modéré et qui ne blessera les opinions de personne.

Son Excellence.—Voilà qui ne signifie absolument rien. Est-il orateur? Pourrait-on au besoin s'en servir en parlement?

Dominique.—Je ne sais; mais avec un peu de pratique il s'y fera; l'habitude fait arriver à tout.

Son Excellence.—Vous devriez bien prendre cette habitude-là!

Dominique.—Votre excellence sait qu'on ne peut pas tout faire.

Son Excellence.—C'est vrai, je n'y songeais pas; vous intriguez et espionnez privément; cela doit vous

Digitized by Google

exempter de parler en public. Mais votre homme est-il bon écrivain ? Dresserait-il un rapport ? Glisserait-il dans l'occasion, un bon paragraphe à un journaliste ?

Dominique.—Je ne pense pas que ses profondes études se soient portées de ce côté ; mais en revanche, c'est un homme de mœurs douces et réglées.

Son Excellence.—Je n'ai pas besoin d'un moine, mais d'un solliciteur-général. Est-il au fait de l'histoire parlementaire de l'Angleterre ; a-t-il étudié tous les *précédents* dont nous aurons besoin pour expliquer toutes sortes d'actes de notre façon ?

Dominique.—Eh ! votre excellence, c'est un homme qui s'est jusqu'à présent, renfermé dans l'intérieur de sa famille et qui par ses habitudes tranquilles, a dû s'inquiéter peu des destinées passées du monde.

Son Excellence.—Mais, Daly, je ne vois rien qui puisse véritablement m'engager à consommer cette nomination. Le bruit seul qui s'en est répandu jette beaucoup de ridicule sur notre gouvernement. Si cela continue, les hommes les mieux disposés en ma faveur ne pourront plus m'appuyer et deviendront mes ennemis les plus acharnés...surtout si on ne peut leur donner à tous des places. Voyons, n'avez-vous pas d'autres raisons pour me décider ?

Dominique.—De triomphantes, votre excellence, de triomphantes. D'abord, il a été mis en prison sous Sir John Colborne !

Son Excellence.—Eh ! toute votre province a été mise en prison par cet homme-là ! Vos Viger, vos Lafontaine, vos Morin, vos Girouard, vos...à propos où étiez-vous alors, mon ami ?

Digitized by Google

Dominique.—Votre excellence sait que ma loyauté n'a jamais été soupçonnée, même par mes ennemis invétérés.

Son Excellence.—C'est vrai, je n'y pensais pas ; les rébelles n'avaient pas encore de trésor à manier, de places à donner, c'est juste, c'est juste. Mais voyons enfin, n'avez-vous pas de meilleures raisons en faveur de votre recommandé ?

Dominique.—J'avouerai à votre excellence que je ne sais point trop quelles sont les capacités extraordinaires dont il doit, à coup sûr, être doué ; mais il est intimement lié avec le beau-frère de votre brave * *, l'ami fidèle et le soutien du vénérable monsieur * * *

Son Excellence.—Eh ! que ne me disiez-vous cela plus tôt ; nous aurions fini voilà longtemps. Il faut leur rendre ce petit service-là ; ils nous le paient bien ! et si la postérité dit que je fus un gouverneur malheureux, je ne veux pas qu'elle dise que je fus un ingrat. Je signerai, quand il vous plaira, la commission.

L'Inutile (s'avançant avec précaution).—Votre excellence ! Maintenant que vous venez de faire une nomination du goût de notre ami monsieur le ministre permanent, je reclamerai votre attention sur une autre place que j'ai promise, depuis longtemps, à un de mes amis qui au moins mérite cette marque de considération de la part du Gouvernement.

Dominique.—Je sais de quoi il s'agit, j'ai déjà parlé à votre excellence de cet emploi. Il m'irait à merveilles pour...

Son Excellence.—Tenez, tenez, messieurs, nous avons assez travaillé pour aujourd'hui, revenez demain et vous plaiderez chacun votre cause à loisir. Il ne faut

Digitized by Google

pas se presser; le temps, l'argent, la patience, la politique...Allez, allez, votre cause n'est pas encore perdue; il y a encore bien des hommes sur le marché.

—

Si nos lecteurs ont une mémoire de quinze jours, ils se rappellent que nous les avons laissés en compagnie de son excellence et de deux conseillers intimes; aujourd'hui nous y retournerons avec eux; seulement, la société sera plus nombreuse et plus respectable. En outre des acteurs précédents, on y remarquera le ministre aux cheveux blancs de soixante et dix ans, au patriotisme de cinquante ans, le tout commençant à radoter.

Son excellence a l'air morne; ses pouces ne courent plus du tout; un d'eux se fait gruger l'ongle et l'autre cache sa paresse dans la poche de veste de son propriétaire. M. Dominique ne fait pas même semblant d'écrire et l'Inutile a les yeux fixés au ciel, en poète qui songe à son avenir. Le seul acteur éveillé de cette scène muette, est le nez du vénérable patriote qui aspire bruyamment et trois fois par minute, d'énormes prises de tabac.

C'est le vénérable qui comme de coutume, rompte le silence et entame la conversation; avec beaucoup de peine, les autres personnages peuvent y introduire quelques paroles.

Le Vénérable.—Votre excellence doit voir avec un certain plaisir, que quittant les nombreuses affaires privées dont les soins reclament impérieusement ma présence, je me suis rendu immédiatement à ses désirs afin de venir puiser auprès d'elle, les avis précieux dont j'ai besoin pour faire le bien du pays dans un moment aussi solennel. Je n'ai pas la présomption de ces turbulents, de ces presqu'imberbes ministres, mes pré-

Digitized by Google

décesseurs, qui prétendaient que le représentant de Sa Majesté ne peut agir sans l'avis de son conseil ; moi au contraire, je suis prêt à déclarer, que je ne voudrais pas que le conseil agît sans l'avis de son excellence. S'ils avaient étudié comme moi l'histoire romaine, ils auraient pu se convaincre de la vérité de mes préceptes et avant d'agir comme ils l'ont fait, ils auraient eu présent à l'esprit le mot de ce général romain... Ah ! à propos du général romain, il est de notre devoir de récompenser la noble conduite de notre adjudant général des milices, le brave colonel Gugy ; j'aimerais à reconnaître d'une manière éclatante les services signalés qu'il a rendus à notre cause, durant l'élection de Montréal et pour ma part, je serais disposé à y contribuer fortement...de toute mon influence ; à propos d'influence, mes ennemis, c'est à dire non, pas mes ennemis, mais ceux de votre excellence, prétendaient que mon influence a reçu un échec fatal par le résultat de cette dernière élection ; il n'en est rien messieurs ; lisez plutôt *l'Aurore*, ce modèle des journaux canadiens et vous verrez que notre cause est plus belle que jamais. Loin de me plaindre de cette légère défaite, je m'écriorai avec un des grands hommes de la Grèce antique : l'ennemi nous a vaincus, soldats réjouissez-vous, il nous a montré à combattre ! L'histoire foissonne de faits analogues, votre excellence, et je pourrais én montrer mille qui nous démontreraient qu'une cause n'est jamais désespérée, tant qu'elle a pour soi la justice, la pureté de conscience, l'argent et la force.

Le vénérable ouvre sa tabatière, son excellence en profite pour ouvrir la bouche.

Son Excellence.—Bonjour, mon cher monsieur Viger, je suis aise de vous revoir près de moi ; j'ai éprouvé de mortelles inquiétudes pour vous, durant les fureurs

Digitized by Google

politiques qui ont agité si terriblement votre ville. Dites-moi donc maintenant ce que nous allons faire; j'attends avec impatience vos conseils.

Le Vénérable.—J'ai déjà eu l'honneur de dire à votre excellence que je suis venu ici pour avoir les siens et non point pour lui en donner.

L'Inutile.—Je crois toute votre politique désespérée.

Dominique.—Si l'on me permettait d'avancer mon avis je dirais que je ne désespère point aussitôt. Il me semble qu'il est facile encore de former un ministère. Nous avons des places à donner; il ne manquera pas de personnes pour les remplir; pour ma part, je sais bien que lorsqu'il est question d'un bon salaire je ne me fais pas prier et me moque du qu'en dira-t-on.

L'Inutile.—Oui, mais le pays n'abonde pas d'hommes de votre trempe; si j'étais moins poli, j'ajouterais: heureusement,

Dominique.—Il ne s'agit pas de moi maintenant, mais de notre politique, de la politique du ministère provisoire.

Son Excellence.—D'abord je regrette que dans la lutte qui a eu lieu vous ne soyez pas resté totalement à l'écart des partis.

L'Inutile.—Je considère que c'est une grande faute, un grand malheur de vous être réunis aux tories.

Le Vénérable.—Moi! grand dieu! je ne me suis pas réuni à eux; ce sont eux qui se sont réunis à moi. Moi, je suis toujours le premier patriote du pays, voilà plus de cinquante ans que je suis ce je suis et je n'ai pas changé; ce sont les tories qui se sont faits patriotes. Je ne pouvais pas empêcher cela.

Son Excellence.—Voilà un grand malheur et le pays pourrait bien être de nouveau plongé dans de violentes commotions qui nuiront à sa prospérité.

Digitized by Google

Dominique.— Il me semble qu'il ne s'agit pas beaucoup du pays dans toute cette affaire; mais de vous, de nos places, de notre avenir ; le pays s'en tirera toujours bien, lui, qu'il soit gouverné par les uns ou par les autres cela lui doit être égal ; il paie toujours les pots cassés et les pots qui les remplacent. La chose la plus importante actuellement est, ce me semble, de prouver que nous sommes dans le bon chemin et pour cela il faudrait profiter des leçons de feu Lord Sydenham. Croyez vous que s'il eût vécu, les gens du Canal auraient été au service des partisans de Drummond (1)? Je suis sûr que non ; il eût gagné l'élection, après l'élection il eut gagné le parlement,......et nous garderions nos places. Il ne s'amusait pas, lui, à faire l'éditeur de journal, à débiter au peuple toutes sortes de gali-viger, pardon, c'est cette *Aurore* qui m'a fourré ce mot à la bouche, je voulais dire, du galimathias.

Le Vénérable.— Monsieur ! vous me récompensez mal de l'appui que je vous ai prêté !

L'Inutile.--Eh ! l'ingratitude est graine abondante sur la scène publique, moi je connais un peuple qui se plaint amèrement de certains hommes qu'il a fait grands et qui l'oublient.

Le Vénérable.—L'histoire de l'époque de la renaissance nous fournit l'exemple d'un grand ministre qui disait : " Après avoir fait le bien et mis la main " sur ma conscience, je ferme l'oreille aux mauvais " propos et ne prend pour moi que les louanges." Voilà mon guide, entendez-vous, messieurs ; depuis plus de cinquante ans que je sers ma patrie, j'ai dû me durcir aux cris de l'envie.

(1) L'Hon. L. T. Drummond, décédé en 1882.

Digitized by Google

Son Excellence.—Voici l'heure du dîner, la séance est levée ; j'espère qu'à la prochaine, nous aviserons aux moyens de sauver le pays ; mûrissez chacun le système que vous recommanderiez et vous m'en ferez un rapport : nous les discuterons tous et de l'ensemble de nos idées surgira sans doute, celle qui doit nous mener à bien. Je sais que nous sommes tous mus par de bonnes intentions, Dieu fera le reste. Bonjour mon cher monsieur Viger. (Son Excellence sort).

Le Vénérable.—Quel homme ! Quel excellent homme ! ! Il ne méprise pas les Canadiens, lui, comme ses prédécesseurs. J'espère que mon pays reviendra sur ses pas. Avec du temps et de la patience on vient à bout de tout. Qui aurait dit, il y a cinquante ans, que le Canada aurait la constitution anglaise et que je serais premier ministre ! Voilà pourtant ce que j'ai fait avec du temps et de la patience. Si Dieu me prêtait vie pendant encore seulement cinquante années, j'en ferais bien d'autres. Mais, allons songer à notre pays. Allons écrire à l'*Aurore* que notre cause est plus belle que jamais ; je veux faire du bien à ma patrie en dépit d'elle ; son ingratitude ne me fera pas perdre mes cinquante ans de travaux.

—

Le Gouverneur-Général est aujourd'hui rendu le premier à la salle du conseil ; il est assis sur son fauteuil ; une jambe est passée sur l'autre ; au bout de cette jambe est un pied qui se balance de haut en bas et s'agite rapidement de gauche à droite, image sûre et fidèle de l'agitation et de l'incertitude qui règnent dans l'esprit de son maître. Il y a près de lui des lettres fraîchement ouvertes, il les regarde, puis jette les yeux

Digitized by Google

avec une certaine impatience vers la porte qui ne s'ouvre pas. Quand on est seul, ce qu'on a de mieux à faire est de se parler à soi-même, on a toujours raison et l'on ne craint pas les indiscrétions, à moins que les murs n'aient des oreilles, ce qui arrive souvent dans les maisons habitées par les grands.

Son Excellence (se parlant à elle-même).—Ah ça ! voilà qui est singulier, quand il y a beaucoup d'ouvrage sérieux à faire personne ne vient; lorsqu'il s'agit d'obtenir des faveurs pour ses amis, oh! alors c'est différent; c'est à qui sera le premier rendu; on se presse; on s'arrache la porte; on se casse le cou! (Son Excellence rit en grimaçant.) J'ai hâte d'entendre leurs raisons et leurs moyens de nous tirer d'affaire. Je sais que la chose serait facile, car ces bons canadiens sont toujours prêts à chanter la plus grande gloire du souverain, qui, leur ayant donné un violent coup de poing, leur donne après cela sa main à baiser, témoin mon prédécesseur Bagot, qui monta au ciel sur un nuage de *Te Deum* pour avoir donné petite justice à ces mêmes canadiens, qui me vouent à l'exécration universelle, moi qui, comme l'autre, ne fais qu'exécuter les ordres secrets que je reçois de mes supérieurs auxquels je suis responsable, quoi qu'en puissent dire tous ceux qui jacassent à tort et à travers, sur le système constitutionnel. Dieu! si le pays savait qu'avec les meilleures intentions, je ne puis aller contre les idées crochues de ce fou de Stanley, qui ne rêve que diplomatie, que tromperie, que coups-d'état et qui croit qu'on peut amuser les colons pendant un temps indéfini, en leur accordant un an des concessions qu'on essaie de leur retirer, une autre année, qu'on discute pendant douze nouveaux mois, qu'on essaie d'accorder encore plus tard! Quant à moi, je lui ai déjà dit qu'il faut beau-

Digitized by Google

coup de prudence dans ce jeu-là et que les colons, surtout les canadiens-anglais, sont désaffectionnés au dernier point et qu'ils ne demandent qu'une occasion sûre pour se jeter entre les bras des Américains. Les Canadiens-français, eux, sont loyaux dans toute la force du terme, ils sont attachés à la mère-patrie comme le sont, dit-on, ces femmes qui aiment leurs maris en proportion des mauvais traitements que ceux-ci leur font éprouver; mais vioci mes gens. Chose singulière, Daly qui a le pied bon mais qui n'a pas le sou vaillant est arrivé en voiture, et M. Viger qui a deux fois son âge et cent mille fois sa fortune, est venu simplement à pied. Philosophie des ridicules, ridicule de la philosophie ! Voilà de ces choses qui pourraient inspirer mille réflexions...mais je n'ai pas le temps aujourd'hui.

La porte s'ouvre, on voit paraître un nez, puis quelques minutes après, son propriétaire; tandis qu'il entre en saluant à la façon des marquis de *Louis XIV*, ou plutôt des marquis de Molière, un homme se glisse dans la salle en furet, va se mettre à sa place comme un écolier en faute, c'est maitre Dominique; il sent qu'il a commis une gaucherie en se laissant dévancer par son excellence; mais il ne s'en excuse point, de peur de la faire plus remarquer; avis aux courtisans et aux politiques.

Le Vénérable.— Comme votre excellence, César arrivait toujours le premier en la salle du conseil, vous lui ressemblez par la vertu sans lui ressembler par l'ambition.

Son Excellence salue gracieusement.

Dominique (tout bas).— Quand César allait au conseil avant ses ministres, c'est qu'il ne méditait rien de bon. Moi j'augure des bouleversements de la ponctualité du bonhomme.

Digitized by Google

L'Inutile entre et salue toute le monde d'un air gai et ouvert.

Le Vénérable.— Maintenant que le conseil est au grand complet, je vais en très peu de mots expliquer mes vues sur la position actuelle du pays et sur le moyen de ramener les institutions politiques de ma patrie, dans leur état normal. D'abord, Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre-le-Grand, car votre excellence a dû remarquer, que j'ai fait de l'histoire, mon étude particulière, ce dont j'ai chaque jour lieu de me féliciter; je disais donc que Philippe, roi de Macédoine; mais avant de procéder il est nécessaire de bien se persuader que l'histoire est le grand livre que doit consulter tout homme d'état; sans les exemples que l'histoire nous fournit et dont la comparaison a posé les élements de l'économie politique, qui aujourd'hui, est une science pour ainsi dire positive, il faut renoncer à briguer des succès en politique; donc, Philippe de Macédoine .....(l'orateur prend une prise.)

Son Excellence.— Dites moi donc, mon cher M. Viger, sincèrement, si les partisans de Molson sont en majorité ou en minorité à Montréal car de là, ce me semble, doivent partir les fondations des mesures que nous prendrons. Il n'y a pas de milieu; si le pays, à tort ou à raison, désapprouve la politique du jour, il faut lui céder, c'est ainsi que je conçois le jeu de la constitution et les dernières instructions que j'ai reçues me permettront de revenir un peu sur mes pas, afin de ramener l'opinion publique, qui aujourd'hui, est totalement irritée contre notre position, et on l'a senti en Angleterre.

Le Vénérable.— Eh! à quels signes peut-on reconnaître que tel soit le cas? Lorsque les anciens rois de Pologne étaient élus par le peuple, on a vu des monar-

Digitized by Google

ques amenés sur le trône contre toutes les prévisions des hommes d'état d'alors. Qui aurait pensé ensuite, que les Suédois auraient été chercher à l'étranger et chez un peuple de républicains, le roi qui les a gouvernés si longtemps. Eh bien! de toutes ces contradictions et de mille autres encore que je pourrais citer, je conclus que quoique le peuple du pays tout entier paraisse au premier abord opposé à nos vues, tout esprit non superficiel, peut espérer qu'un changement intégral est sur le point de s'opérer et que d'ici à quelques mois peut-être, les mêmes hommes qui, égarés aujourd'hui se prononcent contre nous, se jetteront en masse à notre suite.

Son Excellence.—Vous avez bien raison, mon cher monsieur Viger, mais dans ce moment nous ne pouvons pas balancer, calculer, augurer. Il faut agir. La constitution est là qui nous tient l'épée aux reins et qui dit qu'il faut une session par année; comment voulez-vous paraître dvant le parlement avec un ministère anonyme, sans aucune loi à proposer. Nous irions devant les représentants du peuple seulement pour leur demander de l'argent? Je vous avoue que je ne prévoyais pas que nous serions aussi reculés que cela, quand ce Wakefield, qui ne revient pas nous aider de ses conseils pour nous tirer du mauvais pas où ses conseils nous ont fourrés, disait qu'une administration forte allait se former. Mon cher M. Viger je suis bien triste.

Le Vénérable.—Moi, votre excellence, je mets la main sur la conscience comme...

Son Excellence (un peu impatienté).—Vous nous l'avez déjà dit, mais il ne s'agit pas tout à-fait de cela mais des personnes que nous allons appeler dans notre conseil, car il faut absolument un conseil, sans cela je m'en retourne en Angleterre, c'est évident.

Digitized by Google

Dominique (tout bas).—Aie! Aie! il n'est pas venu de bonne heure pour rien.

Son Excellence.—Il me faut un conseil, or, je me trouve dans une singulière position. Je ne puis reprendre avec moi les anciens ministres, ce serait un rôle trop honteux pour moi; je ne pourrais jamais supporter après une pareille défaite, le regard farouche de Lafontaine, la face honnête de Baldwin, l'œil moqueur d'Aylwin.

Dominique.—Sûrement que votre excellence ne peut reprendre des hommes pareils; c'est hors de la question, il faudrait que je quitte le conseil!

L'Inutile.—Pourtant vous êtes habitué à vous rencontrer avec des hommes de partis opposés, néanmoins pour le bien du pays...

Dominique.—Oui, oui, tout bien considéré, pour le bien du pays, je pourrais consentir à demeurer en place quoique cela coutât beaucoup à mes scrupules de travailler encore avec des...

L'Inutile.—Pardon, vous ne me comprenez pas, je veux dire que pour le bien du pays il faudrait bien sacrifier votre emploi, car ces hommes-là, voyez-vous, ne voudraient pas marcher de concert avec vous, du moins si je les connais bien.

Dominique ne répond rien et se mord les lèvres.

Le Vénérable—Oui pour le bien du pays, l'homme, le vrai citoyen doit être prêt à sacrifier ses idées les plus chères, ses intérêts, son ressentiment même; Thémistocle nous l'a éloquemment enseigné par son sublime...

Son Excellence.—Voyons, monsieur l'Inutile, vous qui avez toujours les meilleures idées, qu'allez-vous nous conseiller pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes.

Digitized by Google

L'Inutile.—Je vais parler franchement à votre excellence, mais auparavant, j'aimerais que mon ami Dominique s'absentât vu que j'ai à dire quelque chose qui le touchera de trop près pour...

Son Excellence.—Je comprends, Dominique sortez.

Dominique.—Voilà donc comment on me traite après les services de toutes sortes que j'ai rendus ! (tout bas) Je ne sais ce qui me tient d'envoyer ma démission ! (Il sort.)

Son Excellence.—Croit-il que je veux payer les dettes contractées par Sydenham ? Je crois qu'il s'est assez payé lui-même et l'affaire de l'argent des dispenses de mariage me dispense de me marier avec lui. (hi ! hi ! hi ! son excellence rit autant que son cancer (1) peut le lui permettre).

L'Inutile.—Maintenant que nous sommes entre nous je puis parler sans gène et sans crainte. Je dirai donc à votre excellence, que c'est le moment ou jamais de frapper un grand coup, qui remettra les choses dans le meilleur ordre possible. Il faut, pour comprendre comme moi la position où nous nous trouvons tous ensemble, la considérer sous un point de vue élevé et impartial. D'abord le pays, égaré sans doute par des hommes qui ont, pour une raison ou pour une autre, fait preuve d'indépendance, considère votre excellence comme un ennemi de ses libertés, ce bon M. Viger, que quelques hommes ont maltraité au lieu de se l'attacher, a été forcé de se faire un parti ; les tories ont été assez adroits pour vouloir s'emparer de lui comme une patate de discorde, c'est ce qui a mis le diable aux vaches ; le pays regarde M. Viger comme un traitre et ses hommes les plus charitables le considèrent comme fou.

---

(1) Lord Metcalfe avait à la figure une tumeur maligne.

Digitized by Google

Le pays a sans doute tort, mais on ne discute pas avec le peuple, parce que le peuple voyez-vous, ne croit rien aux plus belles protestations; il ne juge que par des actes et nous n'en avons pas encore pu faire la queue d'un. Il s'agit maintenant de savoir qui doit se sacrifier ou de son excellence ou du vénérable M. Viger; car le peuple, lui, ne reculera pas d'un pouce; c'est inutile de compter là-dessus d'ici à ce qu'on ait fait quelque chose de son goût; plus on retardera plus il s'entêtera; vouloir résonner ou calculer, ou supposer sans agir, c'est vouloir blanchir un nègre, prendre la lune avec les dents, donner du bon sens à un journal de Québec et mille autres entreprises aussi absurdes. Qui cèdera donc, de M. Viger ou de son excellence? Voici ce que je ferais si j'étais gouverneur...mais je ne suis pas gouverneur.

Le Vénérable.—Avez-vous lu mon pamphlet sur la Belgique? oh! vous ne l'avez pas lu, j'en suis sûr.

Son Excellence.—Monsieur l'Inutile, continuez je vous prie, je goûte assez vos idées et j'ai idée, moi, que vous fassiez partie de mon nouveau conseil.

L'Inutile.—Merci, votre excellence; le pavé est si glissant par ici et je n'ai pas bonne jambe; nous en parlerons une autre fois. Pour le moment je vais me borner à continuer.

Ici Dominique entr'ouvre la porte pour écouter vu que l'orateur parle plus bas qu'auparavant.

L'Inutile.—Je connais que votre excellence ne peut rappeler tous les anciens ministres, mais pour consacrer le principe qu'ils défendaient on en conserverait un.

Dominique (derrière la porte).—Bon, il parle de moi.

L'Inutile.—On prendrait M. Morin auquel on donnerait des garanties et qui lui-même, en serait une

Digitized by Google

auprès du peuple; on mettrait sans cérémonie à la porte, et pour montrer qu'on se respecte, l'ami Dominique.

Dominique (derrière la porte).—Oh l'infâme !

L'Inutile.—Puis on appellerait avec M. Morin, quelques modérés anglais du Haut-Canada, deux ou trois réformistes canadiens-français...

Le Vénérable.—Eh ! mais, voilà justement ce que je pensais, vour avez des idées parfaitement justes.

L'Inutile.—Un moment. ce n'est pas tout; vous verrez que j'ai bien tout prévu, tout calculé. Comme la mauvaise réussite de l'élection de Montréal et la part qu'on suppose que M. Viger y a prise, ont rendu ce vénérable patriote suspect même aux yeux de ses plus anciens amis, au point que sa réélection est plus que douteuse, il faudrait que pour le bien du pays il consentit à résigner.

Dominique (derrière la porte).—Que va dire à ça l'histoire romaine ?

Le Vénérable (se levant furieux).—Vos idées sont absurdes, résigner ! après cinquante ans de travaux pour mon pays, courber mes cheveux blancs comme un vaincu ! mais ce serait avouer que j'ai eu tort ! voilà qui est impossible ! et son excellence n'y consentirait jamais.

Son Excellence.—Hum ! je goûte infiniment les raisons de M. l'Inutile. Voyons la suite, nous déciderons après.

L'Inutile.—Il faut absolument que le Vénérable M. Viger se retire un moment des affaires afin d'éviter de plus grands malheurs, et je suis sûr que le peuple alors l'y appellera d'une seule voix. Il le faut pour sauver son excellence, il le faut pour sauver le pays.

Digitized by Google

Le Vénérable (pleurant).—Eh !.moi ! moi dans tout cela, on ne parle pas plus de moi que si je n'étais pas au monde. On met dans la balance quelques écervelés qu'on appelle le peuple et un gouverneur qui nous est arrivé d'hier et qu'on rappellera demain. O Rome ! tu fus toujours ingrate !

Son Excellence.—Messieurs nous avons assez travaillé pour aujourd'hui ; M. l'Inutile venez diner avec moi sans cérémonie et j'espère que demain, jour de réception, mon cher M. Viger voudra bien honorer ma table de sa présence.

UN DINER POLITIQUE.

Scène Ière.

La toilette.—Monologie.

Dans une chambre assez élégamment meublée, dans laquelle on remarque cependant un beau désordre, qui n'est pas un effet de l'art, un homme est debout devant un grand miroir ; il s'agite, se démène, brosse ses pantalons et ses cheveux du même coup, puis il s'occupe gravement à s'attacher sur la poitrine un devant de chemise d'une blancheur éblouissante, dont il s'efforce d'attirer les cols au milieu de ses joues en attendant qu'il passe son gilet et son habit, qu'il a serrés précieusement...par terre. Je n'ai pas besoin de vous présenter ce monsieur. A son œil vif et malin, à sa figure narquoise vous avez tous reconnu notre ami l'Inutile. En attendant que sa toilette s'achève, il adresse à son miroir le monologue suivant :—mais,

Digitized by Google

sacrédié, c'est que je vais avoir l'air d'un petit maitre, d'un aristocrate, quoi !— Hum ! *ô tempora,, ô mores*, comme dirait le sieur Ciceron. Nous n'étions pas si musqués que cela du temps que nous prêchions la république une et indivisible, du temps de l'ami du *Statu quo* par exemple ! Oh ! oh ! oh ! monsieur du *Statu quo !* comme cet animal-là doit se trouver bête à présent. Si toutefois il existe quelque part ; car j'ai toujours cru que c'était le diable en personne qui faisait ces maudits écrits. C'est égal ; on s'en fricasse pas mal. C'est que c'est charmant ; tout le monde en est. Il n'en est pas resté un seul en arrière. Voyons donc que je calcule cela. (Il jette là sa brosse, court à son secrétaire, prend un crayon et du papier, puis il réfléchit.)

Par qui commencer, sacrédié ?

Mon ami Caron ! président du conseil législatif, maire de Québec, le diable et son train à onze cent cinquante louis ; il est vrai que parceque le pauvre homme a le malheur d'être riche on lésine sur tous ses salaires ; n'importe...écrivons .... £1150.

Bédard ! Juge... Brrrr, et puis juge en appel.

Et juge du civil comme du criminel, comme dirait Racine—grâce au bill de Lafontaine qui a mêlé toutes les juridictions ......une boullie que les chats en éternueraient......et allons donc, (il écrit)

Bédard, juge à.................. ....1000.
Fiset, ditto, mais en petit................... .500.
Huot, protonotaire,...... ....1000.
plus ou moins.

Parent (1) ! hein ! hein ! mon ami Parent, greffier du conseil exécutif 700 et du sterling encore !

(1) Etienne Parent.

Digitized by Google

Total, grand total! quatre mille, quatre cent cinquante louis !Pas si mal joué, sacrédié, pas si mal joué...Ah! ça! je ne veux pas dire qu'on n'ait pas joué franc jeu! mais enfin puisque le proverbe est reviré et que c'est au plus fin la poche......ma foi, il est fort heureux que nous n'ayons pas été bêtes. Tiens sacrédié, je me trompais! Tout le monde n'est pas placé. Il y a encore ce pauvre D. mais dame! lui,......*ad impossibile nemo tenetur*, comme dit le droit romain, c'est une maxime qu'il faudra passer à notre Vénérable; elle pourra lui servir.

(Il retourne à son miroir, passe son gilet et son habit et se promène dans la chambre.) Maitre *Statu quo* doit s'en mordre les huit doigts et les deux pouces à l'heure qu'il est...Et puis les patriotes enragés donc! les gens du *Libéral*, Jupiter qui remontre le bout du nez, Robert Shore Milnes qui en est quitte pour une blessure, un voyage aux Bermudes et une femme; ma foi tous ces pauvres diables n'ont pas eu de chance. C'est facheux; ils ont pourtant beaucoup sacrifié pour la patrie...tant pire, ils trouveront leur récompense quelque jour dans l'autre monde. Horace avait raison...*In medio stat virtus*. Hourra pour le *mitan*, la vertu s'y trouve...et les bons morceaux avec.

(Il jette un coup-d'œil à son miroir en passant.)

Sacrédié, suis-je fou? J'ai oublié ma cravate, le principal, rien que cela!

(Il ôte son habit et son gilet et se met en devoir de nouer sa cravate).

Par exemple, il y a bien quelque chose qui m'inquiète, c'est qu'ils m'ont fourré tout seul dans une bagarre qui ne peut que *virer* mal...heureusement que ça va finir. Quel équipage! Deux qui ne sont bons à rien; un autre qui ne serait bon qu'à me vendre si je n'étais pas aussi fin que lui, le Vénérable avec son histoire romaine

Digitized by Google

et tout son ratapias...et puis, pour nous défendre, *l'Aurore des Canadas*, qui serait bien capable de perdre la meilleure cause si les autres n'avaient pas le *Journal de Québec* de leur coté. Mais voyons, je n'avance à rien. Il parait que je me suis fait un nœud mystérieux comme le gouvernement responsable de M. V...je n'y comprends plus goutte.

(Il s'impatiente, arrache sa cravate et appelle John ! —John—(John entre).

L'Inutile.—Va dire à ma femme qu'elle m'envoie une autre cravate.

En attendant, monsieur se met à la fenêtre et regarde jouer les enfants en sifflant la *Parisienne*.

John revient, monsieur se fait mettre sa cravate, endosse son gilet et son habit tant bien que mal et puis, recommence sa promenade.

Encore une autre chose qui ne fait pas l'affaire ; c'est cette *brillante jeunesse canadienne* qui va bien vite devenir embarrassante. Si on pouvait l'envoyer dans l'armée ou dans la marine...*l'amariner* d'une façon ou d'une autre. Il y a le petit chose et le petit...machine, là, qui vont bien vite vouloir tirer leur épingle du jeu. Bonne chance que le peuple tient bon pour les ganaches et les momies de toutes sortes. Ce cher peuple, il n'aime que les vieux citoyens. Il chérit les perruques et les cheveux blancs, il en raffole. Les miens donc qui commencent à grisonner...allons, tant pis ! et tant mieux. Et puis heureusement que ces petits gueux... là, ne savent pas ce qu'ils valent.

Il met son chapeau, ses gants, et prend sa canne.

Il est temps de partir. Laissons ici le langage familier, notre *sacrédié* surtout, et tout le bagage du comité du salut public, *vulgó*, du comité de la pipe, et comme dirait le Vénérable, ainsi qu'Alexandre, Darius,

Digitized by Google

César et Bonaparte rendons nous à la salle du conseil... c'est-à-dire à la table...et puis une fameuse table encore! (Il sort.)

Scène II.

Dans un Cab.—Biologie.

L'Inutile met le pied sur le seuil de la porte et commande, qui avait été retenu par lui, d'avancer. Le cab fait son devoir, l'Inutile va pour monter en voiture mais il fait quatre pas en arrière et jette un cri.

Sacrédié serait-ce possible! (On aperçoit un nez à la portière.) Mais, mon vénérable, comment diable avez-vous fait pour vous fourrer-là ?

Le Vénérable.—Bonjour mon cher ami, je suis enchanté de faire ce trajet avec vous; donnez moi donc la main. (L'Inutile voyant qu'il ne peut plus reculer refuse la main du vénérable et grimpe dans la voiture comme un écureuil). Voyez-vous mon cher ami, nous allons chemin faisant discuter les affaires de l'Etat, la théorie du gouvernement responsable; nous allons examiner la différence, entre l'*assomption* ou l'*acceptation* de la responsabilité des actes du pouvoir, avant le fait et l'acceptation de cette même responsabilité après le fait. C'était ainsi, mon cher ami, que Platon et les péripatéticiens discutaient en se promenant, les plus graves questions qui ont agité cette haute philosophie de la Grèce, qui comme...

L'Inutile (interrompant).—Oui, oui, mais Platon et les péripatéticiens marchaient à pied et ne s'emparaient pas des voitures des autres.

Le Vénérable.— Mais j'espère, mon cher ami, que vous n'êtes pas formalisé de ce que j'ai fait. Je vais vous expliquer cela. (En ce moment les secousses du

Digitized by Google

cab qui est lancé au grand trot, sont si fortes, qu'à chaque soubresaut le nez du vénérable est sur le point de heurter le visage de monsieur l'Inutile, qui, assis en face, se blottit dans un coin et se tient sur ses gardes.)—Vous savez mon cher ami à quel prix exhorbitant sont les cabs depuis que les autorités municipales de Kingston, trompées comme elles l'ont été dans les magnifiques espérances qui leur avaient fait construire pour leur marché, un palais somptueux comme celui de la reine Sémiramis ou comme celui des Médicis à Florence, tandis que leur ville n'est pas même plus grande que ne l'était la petite ville d'Herculanum, car vous savez que dans mes nombreux voyages j'ai vu Herculanum et Pompéia, ces deux villes résuscitées de leur tombeau qui, comme......

L'Inutile (interrompant).—Oui, oui, saperlotte et ce que je sais encore mieux, c'est que la corporation de Cataraquoui, que Dieu confonde, a mis un impôt sur les charretiers Cataraquois, que les charretiers Cataraquois mettent à leur tour, un impôt sur les Québecquois; enfin, que je paie trois piastres pour me faire conduire à un mille d'ici. Je le sais sacrédié bien !

Le Vénérable.—Permettez, mon cher ami, permettez, c'est précisément ce que j'allais dire. Eh bien ! comme ma fortune est destinée, comme autrefois celle de Valérius Publicola, à faire du bien au peuple, à sauver la patrie, à fonder des établissements qui assureront la stabilité de la constitution en même temps qu'ils en modèreront les écarts, comme ils en feront aussi le plus bel ornement, à créer d'immortels journaux comme l'*Aurore des Canadas* par exemple, au succès de laquelle l'égarement momentané du peuple a été le principal et on peut dire l'unique obstacle, ce qui fait cependant, que je suis obligé d'en acheter presque tous les exem-

Digitized by Google

plaires, attendu que, ce qui sous un certain point de vue ne laisse pas que de m'étonner, le nombre des souscripteurs en est considérablement, on peut dire même étrangement diminué et qu'il faut bien que les exemplaires de ce journal éminemment utile trouvent à se placer quelque part, et que vous sentez bien que naturellement ils doivent me revenir; mais vous saurez, mon cher ami, que je me propose de les faire relier, je veux dire cartonner, pour, lorsque la force des évènements et des circonstances inattendues et même l'ingratitude de la patrie, forceront son excellence à s'éloigner de nous, ou bien me forceront à m'éloigner de son excellence, lui en faire un présent comme un gage de mon éternelle reconnaissance et de ma sincère douleur. Eh bien! pour toutes ces raisons et pour une foule d'autres qu'il m'est impossible de vous détailler, je considère qu'il est de mon devoir impérieux, comme du plus grand bien de la patrie, de ménager par tous les moyens possibles une fortune aussi précieuse. Je m'en allais donc pédestrement à Alwington House, comme autrefois le vieux Socrate se rendait au Pirée lorsque j'ai rencontré ce cab. Vous savez qu'il entre dans mes habitudes d'adresser indifféremment la parole aux hommes de toutes les conditions, et c'est ainsi qu'en agissait Monsieur le Vicomte de Turenne et Monsieur Marborough qui conversaient familièrement avec les simples soldats de leur armée. J'ai donc lié conversation avec votre conducteur qui m'a appris qu'il allait vous prendre. Je lui ai dit que je n'avais pas de plus grand ami que vous au monde et moyennant une rémunération de trente-six sous, il a consenti à m'emmener et me ramener avec vous. Vous voyez, mon cher ami, que cela ne vous coutera rien de

Digitized by Google

plus et que nous aurons le plaisir de converser ensemble.

L'Inutile (à-part).—Il parait que dans ce cerveau-là l'arithmétique marche de pair avec l'histoire ancienne. Allons, il faut se résigner.

Le Vénérable.— Mais mon cher ami, vous ne dites rien ?

L'Inutile— Sacrédié, mon Vénérable vous parlez toujours !

Le Vénérable.— Eh mon cher, c'est une habitude que j'ai prise dès ma jeunesse quelqu'évènement qui se présentât, dans quelque circonstance que je me trouvasse, de ne jamais rester silencieux. J'ai lu dans Aristote que les facultés de l'homme pouvaient se développer et se perfectionner à l'infini par un exercice continuel; or, la faculté de la parole étant le plus précieux ....

L'Inutile (interrompant).— Oui-dà ! Eh bien vous allez avoir une fameuse embelle d'exercer cette faculté-là à la prochaine session, quand Aylwin, Lafontaine, Hincks et toute la bande des déplantés vont vous tomber sur la carcasse; car le gouverneur a raison. Après tout, il faut une session et de suite encore ! Il n'y a plus moyen de baragouiner à moins que vous ne vouliez résigner.

Le Vénérable.— Hélas ! mon cher je sens bien, soyez-en bien persuadé, la difficulté de notre position; le peuple est égaré, je le vois bien il faudra du temps pour le ramener, mais aussi, dans les maladies étranges il faut employer des remèdes extraordinaires.

L'Inutile (à part).—Oui surtout avec des gens peu communs comme lui.

Le Vénérable.— Avouez donc aussi mon cher, que vous ne nous avez pas assez bien secondés. Je ne

Digitized by Google

saurais douter de vos intentions; mais toujours si vous eussiez voulu, votre plume habile aurait pu exposer au peuple comment.....

L'Inutile.—Quoi! Quoi! Moi me mêler d'écrire des balivernes pareilles. Allons donc! Boileau a dit:

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, mais votre gouvernement responsable, à la façon de Barbari mon ami Biribi, ça ne se conçoit ni bien ni mal, saperlotte, ça ne se conçoit pas du tout.

Le Vénérable (avec feu).—Mais! mais! mais! Est-il possible? Est-il possible? Vous ne concevez donc pas la différence vraiment importante, on peut même dire, nécessaire qui existe entre les principes du gouvernement responsable de la constitution britannique transatlantique et les mêmes principes constitutionnels cisatlantiques? Eh mon Dieu, si vous saviez comment j'ai étudié la constitution et le droit parlementaire dans toutes leurs modifications ou manière d'être! C'est Morin qui vous dirait cela, lui! ce pauvre enfant! ils l'ont égaré lui aussi! Moi qui avais tant travaillé, tant fait de sacrifices pour donner cet homme-là à mon pays.

L'Inutile.—Oui! et ce diable de pays qui ne veut pas vous le rendre, sans compter qu'ils se sont toujours entendus ensemble comme larrons en foire.

(Ici le conducteur ouvre la portière et ces messieurs descendent de leur voiture.

Scène III.

Le Potage.—Politlogie.

Dans une pièce à deux compartiments, sont réunis les invités de son excellence à l'exception des deux personnages du cab.—Dans la première division du salon se trouvent le gouverneur, maître Dominique, le

Digitized by Google

Dr. Pollock et deux militaires en grand uniforme, qui, bien qu'étrangers à la politique ne seront point d'un petit secours, lorsqu'il s'agira d'aider à son excellence à déguster les mets et liqueurs précieuses qu'on aperçoit derrière une vaste table et un riche buffet, dans le deuxième compartiment. Si l'on trouve que cet arrangement manque aux convenances aristocratiques, il faut songer que nous l'avons choisi pour conserver les convenances dramatiques et ne pas rompre, par un changement de lieu, l'unité de cette scène. Autrefois on était plus difficile, on exigeait l'unité pour toutes choses pendant tout un acte et même pendant toute une pièce. Grâce aux progrès de la civilisation moderne, pour la comédie comme pour la politique, ce qui est tout un, on ne se pique point aussi fort d'être conséquent. Une musique militaire est placée derrière un rideau et prélude déjà aux airs qu'elle doit jouer pendant le repas. On annonce nos deux amis; la porte s'ouvre à deux battants.

Le Vénérable (entrant le premier fait un triple salut et à peine a-t-il échangé un bonjour avec son excellence qu'il court à l'un des autres personnages).— Mon cher monsieur, n'êtes-vous point le célèbre et savant docteur Mollock...Bollock, je veux dire Pollock, que sa gracieuse majesté a envoyé afin d'extirper ce cancer ou cette projection cancéreuse ou d'une nature ulcéreuse, que tous les vrais amis de la constitution bien entendue et convenablement appliquée, voyaient avec tant de douleur sur la figure de l'illustre diplomate qui comme...

Le Docteur (lui secouant la main).—Yes, yes, yes, moa très bocop obligé à vo.

L'Inutile (à part).— Si ce pauvre homme-là a la mission d'extirper toutes les projections impertinentes

Digitized by Google

qui se rencontrent sur des figures diplomatiques, ma foi, il a une dure besogne.

Le Gouverneur (à l'Inutile).— Allons donc monsieur le rébelle, comme vous avez l'air malin aujourd'hui. Que dit la presse française par le temps qui court ?

L'Inutile.— Ma foi, mon gouverneur, la presse française ne dit que très peu de chose. ce qui me fait croire qu'elle doit penser beaucoup. Un journaliste qui sait son métier a toujours deux opinions, une pour ses lecteurs et l'autre pour lui même.

Le Gouverneur.— Eh bien ! quelle serait présentement votre seconde opinion à vous ?

L'Inutile.—Je dirai cela plus tard : *in vino veritas.*

Le Gouverneur.—Ah je comprends ! Aussi, tout est prêt. Voyons, messieurs, nous allons passer de l'autre côté. (Son Excellence se place à la table et fait placer à sa droite 1o. l'Inutile, 2o. Un des militaires, 3o. maître Dominique ; à sa gauche 1o. le Docteur, 2o. le Vénérable, 3o. l'autre militaire ; on sert le potage, et l'orchestre joue la marche du Sultan.)

Le Vénérable (après un long silence, pendant lequel chacun s'est noblement acquitté de son devoir).—Les anciens Lacédémoniens, qui ne mangeaient pour bien dire uniquement que d'une espèce de brouet clair, qui, selon Xénophon, était très peu appétissant, avaient aussi des notions de républicanisme exagéré et ignoraient totalement la vraie doctrine du gouvernement responsable. On peut donc aisément prévoir et on peut même assurer, que les mets exquis dont la table de votre Excellence est chargée, ne seront nullement un obstacle à une conversation sur les principes constitionnels. Ainsi, votre Excellence me permettra de lui faire observer un argument très-fort, qui n'a encore été employé par personne et que je me propose, dans une

Digitized by Google

série d'observations sur les observations qui suivirent ma crise ministérielle (1): c'est que...

Le Gouverneur (interrompant).—Je vous assure M. V...que nous commençons à trouver toutes ces dissertations-là parfaitement ennuyeuses. Cela est bien beau pour ceux qui les comprennent, mais cela ne fait pas du tout notre affaire. Vous nous avez promis le peuple de votre côté et vous ne nous donnez que des phrases. A entendre l'*Aurore des Canadas*, il n'y avait pas de trou assez petit à Montréal, pour cacher les partisans de Drummond et la ville ne s'est pas trouvée assez grande pour les contenir, sans compter les Irlandais du canal, qu'ils vous ont enlevés à votre barbe et à celle de Killaly. Mais cela n'aurait pas dû vous intimider, surtout quand ils ont les baïonnettes pour eux. Vous avez eu les baïonnettes en temps opportun, et votre parti n'a rien pu faire de mieux, que de tuer un pauvre diable dont la mort nous fera cent fois plus de mal, que cinq cent mille exemplaires de votre crise ministérielle, ne nous feront de bien. En vérité c'est désespérant. Je vais passer pour un maladroit auprès de Tompson, ce qui fait, que Stanley passera pour une ganache auprès de Russell, et je vous assure que Stanley et moi, nous nous occupons beaucoup plus de notre réputatation que de toutes les historiettes politiques que nous débitons depuis six mois. Sérieusement, si vos gens n'ont rien de mieux à faire que cela, il faut en finir.

Le Vénérable va pour goûter à une nouvelle espèce de potage qu'il s'est fait servir et il se brule à sa cuillère.

---

(1) Brochure publiée à Kingston en 1844 par M. Viger.

Digitized by Google

L'Inutile.— Il parait que ceux qui mangent la soupe de votre excellence, la mangent chaude !

Le Vénérable.— Mais c'est étrange, je fais mon possible pour reconcilier mon gouvernement avec mon pays et personne ne veut me tenir compte de mes intentions ! On dit que je n'ai point de succès. Mais c'est précisément parce que mes idées ne réussissent point que nous devons, ce me semble, nous y attacher d'avantage. Je vois bien que tout le monde conspire pour se substituer à ma dynastie, comme dit le correspondant du *Courrier*. Mon Dieu ! Si ce malheureux jeune homme-là avait lu ma *crise ministérielle* ou seulement mon pamphlet sur la Belgique. (1)

L'Inutile.— Mangeons, mangeons et laissons les jeunes gens tranquilles ; il ne faut pas trop les tracasser.

Le Vénérable.—Vous, mon cher monsieur Dominique, avez-vous lu mon pamphlet sur la Belgique ?

Dominique.— Non, mais je sais que c'est un très-beau livre. Je vais le faire placer dans ma bibliothèque. On dit que c'est un superbe ouvrage.

L'Inutile.— Oui, il n'y manque absolument que des lecteurs. Cela vient sans doute, de ce que les Athéniens étaient un peuple frivole.

Le Gouverneur.—Il s'agit très-peu pour le moment, des affaires de la Belgique. Ce que nous avons, ressemble beaucoup à un calme plat et il faudrait en sortir. Encore une fois, monsieur l'Inutile, j'aimerais bien la suite des excellentes choses que vous avez commencées à me dire hier.

L'Inutile (à demi voix).—Votre Excellence sait bien ce qui me gêne.

---

(1) Autre brochure de M. Viger réimprimée à Montréal en 1831.

Digitized by Google

Le Gouverneur (bas).—C'est juste. (Haut). J'avais oublié de vous dire M. Dominique, que j'attends d'heure en heure, des dépêches importantes. Il me semble que la malle vient d'arriver. Mon secrétaire civil est absent et il ne serait pas décent que mon secrétaire militaire mit la main là-dessus...

Dominique (avec empressement).—Sans doute, sans doute, je vais m'en faire un devoir...

L'Inutile.—Mais au moins vous reviendrez à la fin du dessert. Vous nous apporterez les nouvelles en guise de pousse-café.

Dominique (à part).—Si ça pouvait pousser seulement l'autre aux grandes Indes. (Il sort.)

Scène IV.

Entremets, Rôti et Dessert.—Quadrilogie.

L'orchestre joue *Home sweet home.* La table se couvre de nouveaux mets, une grande activité règne parmi les *waiters* et les affaires du pays vont au grand galop.

Le Gouverneur (à l'Inutile).—Savez-vous, depuis l'élection notre politique marche à reculons; (au Vénérable) M. V...je vous recommande cette salade aux écrevisses, elle est exquise.

L'Inutile (à part).—Tiens le Vénérable n'en veut pas! Il paraît que les anciens Lacédémoniens n'aimaient point les mets emblématiques!

Le Vénérable (au Dr).—Que je suis enchanté d'être auprès d'un homme aussi savant et que j'aurais de plaisir à converser avec vous, sur la pathologie interne et externe, l'actéologie, la phrénologie, la gastrotomie, la bronchotomie, la cystotomie, l'encéphalotomie et une foule d'autres *tomies* que vous avez, sans doute, le plaisir de pratiquer fréquemment...

Digitized by Google

Le Docteur.—Yes, yes, yes, but patridgeotomy will do for the moment.

Le Docteur dépèce en effet, avec un appétit et une habileté vraiment chirurgicales, une excellente perdrix qui se trouve là, en dépit des vieux règlements sur la chasse.

L'Inutile (au Gouverneur).—Si le Vénérable peut entreprendre monsieur Bollock, comme il l'appelle, nous voilà bien !

Le Gouverneur.—Soyez tranquille, nous avons là, un excellent paratonnerre.

La conversation suivante s'engage, en partie double, avec cette différence toutefois, que l'on parle beaucoup plus fort d'un coté que de l'autre.

Le Gouverneur —Que me conseillez-vous, me jeter dans les bras des tories ; former un ministère juste—milieu, ou bien m'en retourner ?

L'Inutile.—Le premier et le dernier partis, sont très-mauvais et l'autre n'est pas très-facile.

Le Gouverneur —Alors, vous devriez bien m'enseigner un quatrième parti !

L'Inutile. — Eh bon Dieu! voilà cent fois que je le dis, rendre justice aux gens, leur accorder le gouvernement responsable autrement qu'en théorie, et puis avec cela, comme je le disais, il y a une certaine combinaison d'hommes qui ferait parfaitement l'affaire.

Le Gouverneur.—Allons donc, vous me parlez de ce gouvernement responsable comme si c'était moi qui l'aurais inventé. Est-ce qu'il faut absolument cette chose-là ? Le premier mouvement de la mère-patrie, a bien été de vous le donner, cette

Le Vénérable.—C'est singulier, je ne connais pas du tout cette science-là ; mais enfin elle doit être bien belle, puisqu'un homme de votre réputation a daigné l'étudier Je désirerais pourtant savoir de vous, si pour l'ulcère très-grave, on peut même dire alarmant, qui a été la cause de votre voyage, vous préfèrerez le *corrium* à l'*opium*, ou la *belladona* à l'hydrargire ?

Le Docteur,—Yes, yes, yes.

Le Vénérable. — J'en étais persuadé, vous êtes entièrement de mon opinion. Il est vrai, que très-peu de sciences ont été à l'abri de mes investigations comme de mes recherches. Je me proposais, si je n'avais pas eu ma crise ministérielle à faire, d'écrire un tableau synoptique des différentes maladies, suivi d'observations sur les aphorismes d'Hippocrate, à la suite desquelles observations, j'aurais ajouté quelques courtes réflexions sur l'usage que l'on devrait

Digitized by Google

friandise ; son premier mouvement, vous le savez, est toujours excessivement libéral.

L'Inutile — Alors c'est bien dommage qu'elle en ait eu un second.

Le gouverneur.—Mais ensuite sont venues les considérations très-importantes, les craintes...

L'Inutile.—Bah ! ce n'est pas si dangereux qu'on le pense. N'a-t-on pas l'exemple de Louis Philippe ?

Le Gouverneur.— Oui, avec un homme habile comme vous, on pourrait peut-être faire quelque chose. Mais dans votre combinaison on exclurait donc le Vénérable ? Quelle compensation lui accorderait-on ?

L'Inutile.— Eh bon Dieu ! on lui citerait l'exemple de Cincinnatus qui retourna à sa charrue !

faire de mon tableau, comme aussi des notes très-détaillées, sur les traitements les plus en usage au temps de l'invasion des Maures en Espagne. Que pensez-vous de ce plan ?

Le Docteur.—Yes, yes, yes.

Le Vénérable.—Je suis enchanté de ce que vous l'approuviez. Vraiment, la haute opinion que j'ai conçue de vous, s'élève encore à chaque instant. Je n'oublierai jamais surtout votre intéressante conversation. Avez-vous lu mon pamphlet sur la Belgique ?

Le Docteur.—Yes, yes, yes.

Le Vénérable.—Ah ! que ne puis-je vous embrasser ! mais ce n'est pas l'usage chez les peuples du nord. Les méridionaux et les orientaux seuls, ont cette coutume. On dit même que les Chinois se font toucher le bout du nez.

Le Gouverneur.— Non, non ! j'aurais trop de remords si j'en agissais ainsi ! Je ne sais pas au monde de spectacle plus triste, plus déchirant, que celui de cette illustration aux prises avec une politique inexorable ! Je ne connais rien de plus odieux que les tortures que nous avons préparées à cet homme vraiment bon, vraiment respectable, vraiment instruit, qui, pour tout défaut n'a que de petits ridicules ; tandis que d'autres, pour ridicule, n'ont que de grands défauts. Mais je m'aperçois que nous perdons notre temps ; Major a glass of wine, if you please.

Ici, les bouteilles de champagne commencent la ronde que vous savez ; on n'entend que ces mots de l'un à l'autre : Captain a glass of wine. Doctor a glass of wine. Monsieur aurai-je l'honneur &c. puis enfin, la musique joue GOD

Digitized by Google

SAVE THE QUEEN, *on se lève de table et on passe dans un salon voisin.*

Scène V.

Après le dessert.—Trilogie.

Le Vénérable et le Docteur se promènent chacun de leur coté. Son Excellence est dans l'embrasure d'une fenétre avec L'Inutile. Maître Dominique entre toute la face radieuse, mais à mesure qu'il avance il a soin de se la composer.

Le Gouverneur et L'Inutile (ensemble à Dominique).— Eh bien, quelles nouvelles ?

Dominique.— Pas très-bonnes. Stanley veut absolument que nous gagnions cette élection qui est perdue comme vous savez. Il dit que sans cela, il faudra des mesures décisives.

Le Gouverneur.— Est-ce tout ?

Dominique.— Lord Ellenborough, gouverneur des Indes est rappelé et on parle d'une personne qui aurait déjà été dans ces parages, pour lui succéder.

Le Gouverneur.— Allons donc ! mon ulcère redevient cancer et il paraît qu'un voyage sur l'océan va se trouver indispensable à ma santé.

L'Inutile.— Quoi ! avant même d'avoir un cabinet ?

Le Gouverneur.— Oh certes non ! Il faut bien, voyez-vous, que je fasse quelque chose, sans cela je n'irai pas même aux Indes. Par exemple, que vos gens ne se montrent pas trop difficiles ! Voyez-vous, j'ai les tories qui ne demanderaient pas mieux ! Ils dureraient toujours bien jusqu'à la session et alors, vous vous arrangerez comme vous pourrez. Moi, je vais voir le grand Mogol. Adieu (Il sort).

Digitized by Google

Dominique (à l'Inutile).—Mon cher monsieur, aurai-je une place dans votre combinaison ?

L'Inutile.—Impossible sacrédié ! mais soyez tranquille, on se défera de vous honnêtement.

Dominique.—Ma foi, j'ai trouvé mon maître !

LES CHOSES ET LES HOMMES EXAMINÉS À VUE D'OISON.

SALMIGONDIS.

Un diner de Noël.

L'époque actuelle est un temps de fêtes et de réjouissances ; chacun fait quelque effort pour célébrer l'arrivée d'un rédempteur et en même temps, de se féliciter soi-même, de n'être point mort durant l'année qui vient de finir.

Son Excellence le Très-Honorable Sir Charles Metcalfe, a cru devoir profiter de cette saison hospitalière de vœux et de grimaces, pour réunir à sa table, les ministres responsables qui ont bien voulu se charger des affaires publiques, de l'exécration générale et de mille à quinze cents louis par année. Je veux dire à mes lecteurs comment mon petit doigt, m'a raconté cette solennité de famille et ce qui s'y est passé. Je n'énumérerai point les gigots, les roastbifs, les plumpuddings, les cotelettes qui ont été consommés, ce serait peu intéressant, surtout pour ceux de mes lecteurs, qui n'ont pas l'avantage de pouvoir imiter

Digitized by Google

cette ripaille gouvernementale ; par exemple, j'essaierai de leur donner une idée des belles choses qui se sont débitées, des toasts nombreux qui se sont bus et des *speeches* qui feraient pâlir les tailleurs les plus décousus dont l'honorable compagnie s'est mutuellement régalée.

Allons, allons, à table ; voici un domestique en livrée, en bas blanc, chapeau sous le bras, qui fait trois saluts respectueux en frottant méthodiquement le parquet de sa semelle ; il annonce, un à un, les ministres qui composent le cabinet et enfin Sir Allan N. McNab qui, dit-on, l'a composé en grande partie. Chacun se place devant un siège ; le valet se retire et revient annonçant à haute voix : Son Excellence le Gouverneur Général ! la porte s'ouvre à deux battants et Sir Charles Metcalfe paraît suivi de M. le Capitaine Higginson, de son docteur, M. Pollock et de deux aides-de-camp, ficelés, enmoustachés, et dont le corps menace de se diviser en deux sections, à l'endroit qu'entoure leur ceinture. Le valet les suit, ferme la porte et vient se mettre en position derrière le Gouverneur. De tout ce monde-là c'est lui (le valet), qui a l'air le mieux élevé.

Le gouverneur s'asseoit, tous les convives suivent son exemple. Près de lui, à droite, est Sir Allan N. McNab, puis M. Viger, puis un aide-de-camp, puis M. Smith, puis M. le Docteur Pollock, puis M. Papineau, enfin M. Daly. A sa gauche sont M. Draper, M. Harrison, un aide-de-camp, M. Morris, M. Sherwood, M. Higginson et un aide-de-camp.

M. Viger rompt le silence qui a suivi les saluts très-cérémonieux qu'on s'est faits en se plaçant à table. L'honorable monsieur ne mange point ; il parle. Son excellence ne dit pas un mot ; elle mange. M. Daly boit quatre ou cinq coups de suite, pour se donner un peu d'assurance. M. Draper sourit gracieusement à

Digitized by Google

Sir Allan N. McNab qui ne comprend pas ce que cela veut dire, mais lui rend son sourire; M. Higginson lance à chacun un regard sournois et scrutateur à la fois; M. Pollock dévore; M. Smith fait le gros dos et prend des airs de grand homme; il se dit en lui-même, que si le gouverneur lui prêtait son uniforme, il gouvernerait tout aussi bien que lui; les aides-de-camp se mirent dans les vases d'argent qui sont vis-à-vis d'eux.

J'ai dit que M. Viger a rompu le silence. Il s'adresse à Sir Allan N. McNab et lui dit en anglais, qu'il regrette beaucoup de ne pouvoir lui parler en sa langue maternelle, la langue des Chateaubriand, des Bossuet, des Fénélon, des Montesquieu, des Guillaume Barthe! Oh! ajoute-t-il, mon cher Sir Allan, de quelles jouissances n'êtes-vous point privées! ne pouvoir comprendre tout ce que je pourrais vous dire si vous entendiez le français! Mais on vous a calomnié, cher Sir Allan, vous parlez français, j'en suis sûr.

Sir Allan (en Anglais).—Non, je ne parle pas français; mais je sais très-bien la langue gallique, qui se rapproche beaucoup, comme vous savez de l'ancien idiôme gaulois. Vous devriez apprendre l'ancien gaulois, mon cher monsieur Viger, de cette façon nous pourrions avoir ensemble, de ravissants entretiens.

Mr. Viger (soupirant).—Hélas! le temps est si court! Le poids des affaires de l'état; la multiplicité des occupations que les rébelles d'ex-ministres nous donnent; tout cela prend tellement tous les instants, que me laissent le soin de mes pauvres petites affaires privées et la considération qu'il faut que je donne aux écrits dont la presse, qui se dit libérale, inonde journellement le pays à mon égard, que vraiment, en eussè-je même le loisir, je ne me sentirais point capable de l'application que nécessiterait l'étude d'une langue comme celle que

Digitized by Google

vous parliez dans votre première patrie. (S'adressant ensuite au gouverneur-général). Et combien de fois aussi, j'ai regretté de ne pouvoir exprimer à votre excellence en ma langue naturelle, les sentiments de loyale admiration qu'elle m'inspire. (Une larme à l'œil.) Quelle affreuse idée s'empare de moi, messieurs! Mes chers compatriotes, les canadiens que j'ai tant aimés, eux, qui seuls, pourraient me bien comprendre ne veulent pas m'entendre; et aujourd'hui, les seuls amis qui me restent ne me comprennent point! (Il tire sa tabatière, prend une prise douloureuse, pleure, s'essuie les yeux, puis le nez, enfin il prend une cuillérée de soupe et ce mets national lui redonne son à-plomb.) Mais, votre excellence, je ne puis me faire à l'idée que vous ne parlez point français; vous le comprenez bien un peu, un diplomate de votre rang doit parler ou du moins comprendre le français!

Le Gouverneur.—Hélas! non, mon cher monsieur Viger, je ne parle point le français, mais je connais presque tous les dialectes de l'Inde. Il y en a, je vous assure, qui sont de la plus grande douceur sans manquer pourtant, d'une noble énergie; vous savez sans doute, que ces langues se rapprochent toutes considérablement du sanscrit, que l'on soupçonne être la première des langues parlées depuis la création et que c'est de cette mère commune que sont descendues toutes les autres.

M. Viger.—J'ai eu maintes fois dans ma jeunesse, la tentation de faire une étude spéciale de cette branche étonnante des connaissances humaines linguistiques; mais mon attention s'étant plus particulièrement portée vers l'histoire et vers les enseignements utiles dont elle abonde et que je me proposais d'expliquer plus tard, à ma propre patrie, je n'ai pu suivre cette première idée; je le regrette d'autant plus, qu'on me dit que des traces

Digitized by Google

de caractères sanscrits, ayant été retrouvés sur une pierre près de laquelle gisaient quelques vagues restes des ossements d'un anaplotherium magnum, animal antédiluvien, ce qui prouverait alors, que le sanscrit était parlé avant la confusion des langues. (Il se tourne alors vers l'aide-de-camp qui est à sa droite.) Vous monsieur, par exemple, vous parlez français; alors ce sera sur vous que je me relancerai pour la conversation de la soirée.

L'aide-de-camp.—Je suis vraiment contrit; mais outre l'anglais, je ne parle absolument rien que le chinois; j'ai eu l'honneur d'apprendré ce singulier langage, dans les expéditions de Canton et de Chusan.

M. Viger.—Quoi, mon cher, vous êtes allé en Chine; expliquez-moi donc la forme, les rouages, les ressorts de ce gouvernement phénoménal qui existe depuis tant de siècles, sans bouleversement populaire, sans secousse, sans révolution ?

L'aide-de-camp.—Mon cher monsieur, j'étais en Chine pour aider, en quelque sorte, à renverser ce gouvernement-là et non point pour en étudier les ressorts; j'ai vu en Chine des mandarins à un, à deux et à trois boutons, des femmes au teint olive, aux yeux obliques, aux pieds fabuleux; j'ai vu des têtes rasées, des maisons aux mille couleurs; j'ai vu du riz, des canards en quantités inombrables; j'ai bu, là, du thé beaucoup plus mauvais qu'à Londres; mais je n'ai pas vu l'administration.

M. Viger lève les yeux au ciel en signe de désespoir, puis il laisse tomber son visage dans son jabot, déterminé à ne plus dire mot de la soirée. Pendant que cette scène se passait, la soupe avait disparu, de même que les plats de résistance; on avait couvert la table de mets plus friands, plus légers et qu'on traite avec

Digitized by Google

moins de sérieux, que ceux qui doivent apaiser le premier appétit. On parle davantage.. excepté pourtant son excellence qui ne dit mot, que lorsqu'elle est interpellée et qui mange de plus en plus, justifiant le proverbe qui ne serait vrai, que si l'on désignait la soif de l'or : l'appétit vient en mangeant. Les aides-de-camp ont desserré considérablement leur ceinture. M. Papineau (1) est à l'extrêmité de la table, où il se sent mal à l'aise ; on aimerait à lire sur son visage qu'il aime mieux fumer sa pipe, près de son feu, que de goûter ainsi à des grandeurs achetées au prix de la haine de ses concitoyens.

M. Smith (parlant très-haut).— Eh ! bien, Sir Allan tout va bien. Notre majorité se maintient, grâce à vos dix estimables compatriotes. Parlez-moi de cela ; il n'est pas de gens au monde qui ait comme les braves Ecossais, le mérite de se soutenir entr'eux.

Sir Allan N. McNab (saluant en souriant).— Et celui bien plus grand quelquefois, de soutenir les autres ; qu'en dites-vous, mon cher procureur-général ?

M. Smith, avale un gougeon.

M. Sherwood.— Il ne s'agit point de nationalité ; il n'y a plus désormais en Canada de distinctions nationales ; voyez, messieurs Viger et Papineau se sont dépopularisés pour maintenir la suprématie du gouvernement anglais. M. McNab est soutenu dans son élection, par des hommes de toutes les origines, et le ministère eût proposé un Arabe comme orateur si les bédouins eussent exercé quelque influence sur son existence. Il n'y a que ces ignorants Canadiens qui songent à l'honneur ; ils ne veulent point suivre les sages conseils d'un de leurs journaux, qui leur recom-

(1) Hon. D. B. Papineau, cousin de feu l'Hon. L. J. Papineau.

Digitized by Google

mande de faire comme les Ecossais de Sir Allan N. McNab, de songer à leur intérêt avant de s'attacher aux principes. Nous ne sommes plus au temps des chevaliers errants; les chevaliers du jour songent au solide.

Le Chevalier Sir Allan N. McNab tousse, se mouche et semble aussi mal à l'aise que si on lui parlait français.

M. Daly (un peu chaud).— Qu'avez-vous fait là mon ami Sheer-block, ...je veux dire Sherwood, vous allez choquer notre cher M. McNab; vous devriez prendre garde, car vous savez que c'est un homme qui en vaut dix.

M. Sherwood.—J'ai dit cela comme je dirais autre chose et je ne suis pas le seul qui, sans le vouloir, lâche quelque impertinence; monsieur le secrétaire-provincial devrait bien savoir qu'il ne reste au ministère que...

M. Draper.—Allons messieurs, vous savez que la plus grande unanimité doit régner dans un cabinet; sans cela nul gouvernement ne serait possible. A propos, messieurs, ne serait-il point à propos, de bien nous entendre sur ce que nous entendons par gouvernement responsable, afin de tous dire, au dehors, exactement la même chose; car les opinions émises par quelques uns d'entre nous sont si contradictoires, que je ne puis avec le front ministériel le plus bronzé du monde, entreprendre de les défendre toutes.

M. Daly.—Moi, je comprends parfaitement le gouvernement responsable d'une manière pratique et très-claire. C'est le gouvernement de la majorité. Ainsi par exemple, son excellence le gouverneur, qui comprend la chose exactement comme moi, a obtenu une majorité et avec cela on gouverne magnifiquement. Et puis, avec une majorité que ne fait-on point? Les gens

Digitized by Google

de l'opposition reclament-ils contre les élections de quelques hommes élus un peu par la force, un peu par la corruption ? crac ! avec cette majorité on renverse pétitions et on maintient sa majorité. Et ce n'est point tout. On a eu le soin de protester les élections des membres appartenant à l'opposition ; on fait présenter des pétitions demandant justice et au moyen de cette majorité, on renverse l'élection de ses ennemis, ce qui augmente considérablement la majorité, car un membre, qui d'un côté passe à l'autre, compte pour deux.

M. le Docteur.—Mais dites-moi, messieurs, les membres de la majorité sont-ils tenus au même serment que ceux de la minorité ?

M. Sherwood.—Certainement; tout le monde fait serment d'agir au meilleur de son jugement pour l'intérêt de l'état ; or, comment peut-on mieux servir l'état qu'en chassant de la chambre des rébelles qui ne cherchent que le pouvoir.

Un aide-de-camp.—C'est juste.

M. Viger (relevant vivement la tête).—Comme cela, vous auriez donc l'espérance de faire entrer en chambre, mon petit Barthe ? (1)

M. Smith.—Certainement, certainement.

M. Viger.—Dieu soit loué ! Vous aurez rempli alors deux nobles buts. D'abord, vous aurez acquis un ami fidèle, un serviteur dévoué et puis, vous lui procurerez le salaire ordinaire des membres, ce qui diminuera considérablement les sacrifices que je fais pour soutenir ce cher enfant, le seul d'entre les canadiens qui ait voulu m'appuyer. (Il mange un morceau de dinde).

---

(1) J. G. Barthe, rédacteur de l'Aurore.

Digitized by Google

M. Draper.—Mon cher monsieur Viger, vous savez combien je vous respecte; eh bien! vraiment, votre position me touche; comment pouvez-vous demeurer au ministère sans avoir été élu ?

M. Viger.—Et vous monsieur ?

M. Draper.—Moi, je ne prétends pas à la vaste popularité que vous reclamez et au nom de laquelle vous avez dû entrer au pouvoir.

M. Daly.—Le fait est qu'il n'y a, à dire vrai, d'hommes populaires dans le cabinet, que l'honorable procureur-général et moi. Quant au respectable monsieur des terres de la couronne, son vote en faveur de Sir Allan N. McNab l'a totalement perdu.

M. Sherwood.—Moi, je prétends que l'honorable président du conseil est très populaire. Il a été élu, il y a quatre ans, à l'unanimité; or, un homme qui a possédé la confiance publique pendant dix jours, peut la posséder pendant dix ans, ergo, l'honorable M. Viger est très populaire.

Après un argument de cette force-là, on boit un coup général.

M. Sherwood.—L'explication que nous a donnée l'honorable représentant des grenouilles de Mégantic, est certainement très bonne, entre nous, mais il faudrait quelque système à exposer en chambre, pour raccommoder la brèche qu'a faite à notre réputation, la sortie de M. le procureur-général du Bas Canada.

M. Smith.—M. Sherwood pourrait bien, ce me semble, expliquer ses vues sans égard aux miennes: je m'expliquerai après.

Le Docteur (se levant; il tient à la main une bouteille de Champagne et un verre).—Je vais vous donner ma théorie. Supposez un instant seulement, que vous êtes l'honnête peuple et moi le gouvernement respon-

Digitized by Google

sable. Je débouche la bouteille, pan ! Voici beaucoup de bruit, d'agitation, d'effervescence, de mousse ; ce vin est excellent sur mon honneur (il boit) Ne le trouvez-vous pas délicieux ?

Tous les autres convives ensemble.—Mais nous n'y avons point gouté.

Le Docteur.—C'est égal ; je possède votre confiance et je vous dis, que c'est du vin délicieux ; regardez comme il pétille. (Il boit encore un, deux, trois verres.) Ne trouvez-vous pas qu'il a un goût exquis ?

Tous les convives.—Mais voilà une bien mauvaise plaisanterie ; vous buvez tout le vin à vous seul et vous voulez que nous le trouvions excellent.

Le Docteur.—Justement ; je n'ai pas étudié la politique moi, je passe ma vie à extirper le cancer de son excellence, mais il me semble que j'ai vu assez de vos manœuvres, pour voir que j'ai deviné juste et que vous administrez le gouvernement comme ceci. (Il boit à même, tout ce qui reste dans la bouteille, puis il la fait rouler sur la table.) Tenez bon peuple, servez-vous maintenant ; vous voyez que je songe à vous, que je travaille pour vos intérêts. Si vous voulez goûter de ce doux vin quelque jour et en faire goûter à vos enfants, élisez-moi encore à l'élection prochaine.

Les convives restent stupéfaits et son excellence le gouverneur-général rit à gorge déployée, en faisant des clins d'yeux significatifs au docteur et à M. Higginson.

M. Viger.—Pourrais-je demander à M. l'aimable docteur, une explication de son énigme. Accoutumé comme je le suis, aux études les plus sérieuses et les plus profondes, je suis peu au fait de ces sortes de charades.

M. Papineau (son cornet acoustique à l'oreille).—Je crois vraiment qu'on se moque de nous ; si je pouvais

Digitized by Google

seulement les entendre et leur parler, je dirais ma façon de penser à tous ces faquins-là.

M. Daly (se dégrisant).—Eh mon Dieu! voilà les deux Canadiens qui prennent la mouche. S'ils allaient résigner! encore une crise ministérielle! encore un changement de ministère! que deviendrai-je pour le coup? (Haut.) Allons vénérable monsieur Viger, estimable monsieur Papineau, calmez-vous; monsieur le docteur est farceur de sa nature; il n'a point voulu vous insulter, honorable M. Viger, respectable M. Papineau, c'est un jeune homme qui ne sait ce qu'il dit, admirable M. Viger, incomparable M. Papineau; il sait trop ce qu'il doit à des cheveux blancs et à des cinquante ans de services. Vous n'allez point résigner pour cela, j'espère.

M. Papineau.—Résigner, et pourquoi, je vous prie? (A part.) Est-il sot cet animal-là! croit-il que j'ai plus envie que lui de quitter mon emploi?

M. Viger.—O! mon cher monsieur Daly, mon cher ami; je sais trop ce que je me dois à moi-même; je sais trop ce que je dois à ma patrie; je sais trop ce que je dois au chef de l'état; je sais trop ce que je dois à mes collègues...

M. Daly (ses mains tremblent, ses dents claquent les unes contre les autres; il semble en proie aux plus violentes appréhensions).—Ah! mon Dieu, le coup que je craignais tant va me frapper! le vieil imbécile va résigner et tout remettre en question. (Haut.) Mon cher monsieur Viger, vous que je regardais comme un père...

M. Viger (continuant).—Oui, je sais trop ce que je dois à ma souveraine, à l'humanité toute entière, pour abandonner le poste d'honneur au moment du danger; je resterai auprès de mon gouverneur jusqu'au dernier

Digitized by Google

moment; le vent furieux des factions; la tempête mugissante des...

M. Daly.—Ouf ! je respire. (Il se lève et va se jeter entre les bras de M. Viger qui, en l'embrassant, lui barbouille le visage de tabac.) Que je vous remercie pour le Canada; vous avez par votre incomparable magnanimité sauvé la patrie encore une fois !

Sir Allan N. McNab.—(se parlant bas à lui-même.) Par la terrible claymore de mon trisaïeul, j'aimerais bien savoir ce que veut dire cette comédie-là. Vraiment, c'est quelquefois embarrassant de ne point savoir le français. Dois-je prendre ici le parti de M. Viger ou de M. Daly ? Eh ! au fait, qu'ils s'arrangent; l'un est, un d... canadian et l'autre, un d... irishman; je vais me renfermer dans mon apparence et les regarder faire; la dignité de ma tenue me tiendra lieu de science; hum !

M. Smith.—Il me semble messieurs, que nous parlons beaucoup trop de politique. Nous devrions être ici, pour fêter le bonheur dont nous jouissons dans ce pays-ci, depuis l'heureuse arrivée du meilleur gouverneur que le pays ait encore eu; (Sir Charles Metcalfe salue de la tête.) de l'homme le plus libéral, (nouveau salut du gouverneur.) de l'homme le plus doux, (autre coup de tête de son excellence.) de l'homme qui seul, a su découvrir et récompenser le vrai mérite, (nouveau coup de tête de son excellence.) de l'homme qui a ramené la paix et l'harmonie dans le pays, en accordant sa confiance à ceux de ses sujets qui estimaient ses vertus à leur juste valeur et qui étaient prêts à sacrifier tout pour faire prévaloir ses vues !...

M. Sherwood (interrompant).—Il me semble que l'honorable procureur peut dire pour lui-même, qu'il est prêt à tout sacrifier pour faire prévaloir les vues de son

Digitized by Google

excellence. Moi, je ne partage point pareilles doctrines et je serais bien fâché que mes collègues...

M. Smith.—M. le jeune solliciteur-général devrait être plus poli et ne point m'interrompre ainsi, lorsque je parle de notre digne gouverneur.

M. Viger.—M. Smith...

M. Sherwood.—Je vous ai interrompu, comme j'aurais dû souvent vous interrompre en pleine chambre, lorsque vous débitez des doctrines contraires à celles que des sujets britanniques doivent avouer.

M. Viger.—Mr. Sherwood.

M. Smith.—(presque hors de lui.) Le solliciteur-général est un peu jeune pour m'en montrer ; s'il veut me donner des leçons de droit constitutionnel, je lui donnerai des leçons de politesse.

M. Viger.—Mon cher monsieur Smith...

M. Sherwood.—On en montre aux ignorants à tout âge ; monsieur le procureur-général peut hennir s'il le veut, mais ses ruades ne sont point dangereuses. Je le...

M. Viger.—Mon cher monsieur Sherwood...

M. Daly.—(tremblant.) Vous avez raison M. Viger.

M. Draper.—Monsieur Sherwood a raison, les doctrines de M. le procureur-général sont subversives des droits et de la dignité du...

M. Daly.—Vous avez raison, M. Draper ; tâchez donc de les mettre d'accord...

M. Papineau.—Eh mais, il me semble qu'on parle un peu haut, de quoi s'agit-il ?

M. Daly.—Vous avez raison M. Papineau, de quoi s'agit-il ?

M. Viger.—Mon cher monsieur Daly... votre excellence.

Digitized by Google

M. Smith.—(furieux.) Me parler ainsi, à moi, son supérieur; si son excellence ne le met à la raison je résigne et le pays s'arrangera comme il pourra.

M. Daly.– (au désespoir.) Allons, à l'autre maintenant! en voilà encore un qui veut résigner! mais quelle maladie ont donc tous ces gens-là?

M. Morris.—Le procureur-général pourrait très-bien exprimer ses opinions ici et je reclame pour chacun de nous cette liberté. Quant à moi, si je pensais ne point en jouir, je ne demeurerais pas une minute...

M. Daly.—(éperdu.) Allons! encore de l'huile sur le feu!...

Tout le monde est debout, chacun crie et menace. Le gouverneur fait un signe approbatif à chacun et M. le Capitaine Higginson semble au comble de ses joies.

M. Viger.—Messieurs, mes chers et honorables messieurs, la plus grande harmonie, la plus parfaite unanimité doit règner entre nous; sans cela, tout gouvernement libre et constitutionnel devient impossible; sacrifions nos petits ressentiments à la chose publique; prenez exemple sur moi. Rien ne me touche, rien ne m'émeut; je me tiens à mon poste et méprise la rage de mes ennemis. (Sir Charles Metcalfe approuve de la tête.)

Sir Allan N. MacNab.—Après les éloquents discours que vous venez de prononcer, je crois que je ne puis mieux couronner votre éloquence, qu'en proposant un toast auquel, chacun de nous je n'en doute pas, se fera un plaisir de rendre les honneurs :—A NOTRE TRÈS-NOBLE HÔTE! *puisse l'heureuse entente qui existe entre les membres de son cabinet, lui donner une administration forte, qui puisse à jamais, défier la cabale des rébelles et assurer au pays, le gouvernement responsable tel qu'entendu par le digne représentant de Sa Majesté dans le Canada!*

Digitized by Google

Tous les convives burent cette santé et se rassirent, car chacun d'eux, comptait sur cette réunion, pour faire réussir quelque objet particulier.

S'il vous en souvient, lecteurs, nous avons laissé les aimables convives de Son Excellence Sir Charles Metcalfe buvant la santé de leur hôte, après une scène des plus inconvenantes. Je vais encore une fois lever le rideau et vous faire assister à cette comédie dont les acteurs font rire à leur dépens plus encore que ceux des théâtres ; mais ils s'en consolent aisément, en songeant que du moins ils sont mieux payés que leurs confrères et qu'après tout, dans la comédie du gouvernement c'est le public qui surtout est joué.

Je continue.

M. Daly (*s'approchant de M. Papineau*).—Ah mon Dieu, quelle scène ! Quelles peines il me faut prendre pour entretenir la bonne harmonie, pallier les humeurs ; cela seul, me donne plus de tourment que toutes les affaires de mon département !

M. Papineau—Hein ? Vous voudriez diviser le Canada en département ? Ce serait très judicieux ; ce mode-là a été adopté en France et l'on s'en félicite beaucoup. Mais pour le moment il y a tant d'autres affaires.

M. Daly.—Mon cher monsieur Papineau, nous ne nous entendons pas.

M. Papineau.—Pardon, pardon ; ce ne sont que de petits nuages éphémères ; j'espère que la meilleure harmonie régnera désormais parmi nous. Vous savez que l'union fait la force.

M. Daly.—Eh ! c'est ce que j'ai toujours dit. Voyez donc où nous en serions aujourd'hui, sans l'union des

Digitized by Google

deux provinces? Où serait notre glorieuse majorité? mais je ne reviens point de mon trouble! Ces scènes-là m'épouvantent, me font un mal affreux, me bouleversent. Je suis sûr que j'en ai l'air tout bête. Ne me trouvez-vous pas bien changé?

M. Papineau.—Non, vous me paraissez toujours le même.

M. Daly.—Pourtant je me sens tout altéré.

M. Papineau.—Vous avez soif? Cela se comprend; les discussions, la chaleur...tenez voici de l'excellent vin de château Margaux très raffraîchissant.

M. Daly.—Ah mon Dieu! quel supplice. Que ces maudits journalistes sont bêtes; que ces gueux de membres de l'opposition sont imbéciles; ils envient ma position, ils croient que je suis sur un lit de roses! Hélas! que je suis malheureux de n'être pas instruit; de ne savoir écrire passablement; de n'avoir pas de métier; je me mettrais professeur, clerc de bureau, éditeur, commis, forgeron; je n'aurais pas tant de tribulations! mais enfin, n'ayant pas d'autres ressources il faut bien rester ministre. Jadis, c'était encore une profession qui avait ses agréments; mais avec le gouvernement responsable, la critique des papiers publics, les élections contestées, c'est un épouvantable enfer...

M. Papineau.—Mon cher monsieur Daly, vous connaissez mes idées politiques; je sais comme vous, que le gouvernement responsable est impossible; mais il faut bien faire marcher le vaisseau de l'état. Autant ce pavillon-là qu'un autre; si nous ne l'arborions point, le peuple nous prendrait pour des forbans. Hé! hé! hé! (Il rit.)

M. Daly (*à part.*)—Forban! que veut dire ce mot là? C'est probablement quelque synonyme de ministre irresponsable; mais il ne s'agit point de cela. Il se fait

Digitized by Google

tard ; Son Excellence est fatiguée et nous n'avons point encore parlé d'affaires ; il faut amener la conversation sur l'essentiel. (Haut.) Messieurs je serais d'avis...

M. Higginson *riant aux éclats !* (Il a l'air un peu échauffé.)—Ecoutez ! Ecoutez !

Sir Allan N McNab.—Hear ! hear ! hear !

M. Viger.—Quoi ! quoi ! dites-moi donc de quoi il s'agit...afin que je puisse donner mon opinion, car vous savez messieurs que je tiens particulièrement à ne rien décider sans...

M. Draper.—Silence.

M. Viger.—Mais je réclame un droit...

M. Papineau.—Que signifie tout ceci ?

M. Viger.—Je persiste...c'est un droit que je réclame comme sujet...

M. Higginson.—Silence, écoutez ; M. Daly a un avis. Hear ! hear !

Son Excellence lâche un éclat de rire, mais une vive douleur lui fait presqu'en même temps jeter un cri.

M. Daly.—Eh bien ! messieurs, je serais d'avis de parler un peu d'affaires. Ne pourrions-nous pas nous occuper un instant, de la liste civile et du projet des dépenses que nous allons proposer au parlement. C'est là un sujet qui peut ou assurer ou renverser notre pouvoir.

Mr. Viger.—En effet ; de temps immémorial, c'est à l'état des finances d'un gouvernement qu'on a reconnu la bonne ou la mauvaise administration et les secousses populaires ont généralement pris naissance à la suite de mesures ou de discussions qui touchaient à la prospérité de la nation, au trésor public.

Un aide de-camp.—J'aimerais bien savoir pourquoi on appelle *public*, un trésor auquel ne touchent que les amis du gouvernement.

Digitized by Google

Le Docteur.—Eh ! mon cher, c'est parceque tout le monde y verse quelque chose.

L'aide-de-camp.—Tiens ; comme j'étais simple ; ce que c'est que de ne point étudier la science du gouvernement.

M. Smith.—M. Daly a raison, il faut s'occuper de choses sérieuses ; or, il n'est je crois, rien de plus sérieux que l'argent. C'est ici qu'il faut du tact, du jugement, de la prudence et l'habileté la plus consommée ; c'est moi qui me charge de cette affaire-là. Si vous le permettez mes chers collègues, je préparerai un plan et je vous le soumettrai.

M. Viger.—Il me semble que cela m'appartiendrait, mon expérience et mon âge me donnent ce me semble, droit à prendre l'initiative de cette mesure importante. Sans vouloir mettre en doute, chose que je ne me permettrais avec personne, les connaissances de mon honorable ami le procureur-général ; je dirai que la jeunesse est prodigue ; on ne connait la valèur de l'or qu'au moment où l'on va le quitter. Tenez, moi je me donnerai pour exemple ; on ne se fait point d'idée des sommes que j'ai gaspillées jusqu'ici et cela faute d'expérience ; chaque jour je découvre quelque dépense folle, quelque nouvel objet d'économie. Autrefois, je me servais de mouchoirs de poche blanc ; eh bien, j'ai découvert que le lavage qu'ils nécessitaient en sus des mouchoirs de couleur, équivalait à la valeur du tabac que je prends ; aussi, je ne me sers plus que de mouchoirs de couleur, de sorte que j'ai pour ainsi dire mon tabac pour rien. Les grandes choses peuvent s'étudier sur les petites ; or, ce n'est qu'avec l'esprit d'observation le plus exercé, qu'on peut découvrir les objets sur lesquels on peut exercer l'esprit de réforme. Quant à moi, je réclame la faveur de régler les dépenses de l'année qu'on va prendre et je

Digitized by Google

puis déclarer que je disposerai du trésor de l'état, comme si c'était pour moi-même.

M. Daly.—Je le crois bien; eh! moi-aussi. Il me semble pourtant que ce travail devrait m'être confié, comme le plus ancien des ministres.

M. Smith.—Eh! pourquoi cette discussion. Nous sommes tous animés du même amour du bien public; ainsi, pourquoi ne travaillerions-nous pas en commun? Moi je déclare d'abord que je veux alléger de tout mon pouvoir les charges publiques. Je pense qu'il est urgent de faire des réductions considérables dans lès dépenses. Il me semble que l'on pourrait abolir l'emploi de solliciteur-général qui nous donne plus de tourment qu'il ne vaut; la besogne pourrait être faite par les conseils ordinaires de la reine. Ce serait une économie de mille louis sur un seul officier; mais comme cette réduction compliquerait considérablement le travail du procureur-général, on attacherait à cette charge pour surcroit de services, dépenses de bureau, etc., un contingent de quinze cents louis, en sus du salaire actuel. Par exemple le procureur-général ne recevrait rien comme conseiller exécutif; autre économie de cent louis.

M. Viger.—Voilà qui est très-sage; il est vrai que c'est une idée que j'ai eue depuis longtemps. Il n'y a qu'une chose qui me paraît obscure, c'est l'addition de quinze cents...

M. Smith.—Les frais de bureau dépasseront l'augmentation, j'en suis sûr; je vous prouverai cela la plume à la main, l'année prochaine.

M. Viger.—C'est bien possible; c'est bien possible. Après tout, il n'y a que l'expérience...en toutes choses...

M. Sherwood.—Voilà bien les hommes à systêmes. Comment M. le procureur-général, vous voulez retrancher mon emploi; je conçois qu'il vous gêne quelquefois,

Digitized by Google

hem ! mais les services rendus à l'administration, par un simple solliciteur-général, quoique moins bien rétribués, ne sont pas d'un moindre prix que ceux d'un procureur...

M. Daly.—(*à part*). Allons, voilà la querelle qui va recommencer. Si l'on m'écoutait on fermerait à tout avocat la porte du conseil exécutif.

M. Smith à M. Sherwood.—Mon cher collègue ne vous effrayez point. Si je retranchais votre emploi ce serait pour vous en donner un autre plus lucratif.

M. Sherwood.—Et lequel s'il vous plait ?

M. Smith.—L'on en créerait un ; rien de plus facile.

Le Docteur.—Dites-moi, capitaine Higginson, ce que c'est que l'économie politique.

M. Higginson.—C'est la science qui pourvoit à la meilleure administration des états. Mais pourquoi me demander cela ?

Le Docteur.—C'est que je croyais que M. le procureur-général faisait en ce moment de l'économie politique.

M. Smith.—Une autre réforme nécessaire dans le conseil, serait de n'y admettre que des personnes qui aient pratiqué comme avocats dans les cours de justice. Les affaires seraient de beaucoup facilitées, car il nous faut prendre plus de temps pour expliquer entre nous, la légalité d'une mesure qu'il n'en faudrait pour en étudier le fonds.

M. Daly.—Nous ne nous accorderons jamais là-dessus et je prétends, moi, que l'on doit attribuer nos éternels différends à la présence d'hommes élevés dans la chicane. Mais il ne s'agit point de retrancher des ministres. Nous avons eu assez de peine à nous en procurer quelques uns ! J'ai, Dieu le sait, adressé assez de lettres dans tous les coins et recoins du pays, avant de rencontrer des personnes de bonne volonté !

Digitized by Google

M. Smith.—Hum. Il était difficile d'entrer au ministère avec certaines gens. Hum !

M. Daly.—Il ne s'agit point de tout cela, mais de faire marcher les affaires et de parler de la liste civile. Moi, je propose une grande réforme ; ce serait de réduire le salaire de tous les ministres, de moitié...

Messieurs Papineau, Sherwood, Smith, Draper, Morris,—Oh ! Oh ! Oh ! Quelle abomination ! Il est fou ! Il faut le faire résigner !...

M. Daly.—Attendez un peu. On réduirait de moitié le salaire des ministres, mais la caisse publique se chargerait de leurs frais d'élection, de voyage, etc.

Tous les ministres.—Bravo ! Bravo ! Hip ! Hip ! Hourra ! Daly n'a pas souvent des idées mais, quand il lui en vient, elles sont bonnes. A la santé du Mégantic !

M. Viger (*à part*).—Vraiment, je ne me suis jamais trouvé en si ennuyeuse compagnie ; il n'y a pas moyen de dire un mot. Tous ces hommes-là sont trop jeunes ; ils ne songent qu'à leurs plaisirs, qu'à leur vanité, qu'à leurs emplois ! (Haut.) Ah ! ça messieurs, je crois que nous avons donné assez de temps à la table ; il serait bon de nous aller reposer afin de pouvoir demain, recommencer nos travaux autour de la table du conseil.

Tous les autres convives, à l'exception du Gouverneur Général qui digère étendu dans son fauteuil et semble, sans en penser grand'chose, écouter ce que chacun dit. —A la santé de Monsieur Viger ! Vive le vénérable M. Viger ! Puisse-t-il toujours présider à nos travaux, nous aider de son nom et de son expérience.

M. Viger sourit tour à tour à chacun, se lève de table et sort après avoir fait un profond salut à Son Exellcence, qui lui sourit aussi gracieusement que l'état de son visage le lui permet.

Digitized by Google

M. Smith.—Maintenant que notre président est parti, me sera-t-il permis d'exprimer une opinion ? Entre nous, je crois que si on pouvoit l'engager à résigner toutes les difficultés s'applaniraient.

M. Draper.—Je pense que sa position est inconstitutionnelle ; sa résignation serait vraiment un grand bien pour l'administration, la difficulté serait de l'y décider.

M. Smith.—Je m'en charge. Je vais de ce pas le suivre et le préparer au sacrifice que nous attendons de lui. (*Il sort.*)

M. Daly.—En voilà un par exemple qui je crois, nuit bien plus à l'administration que tout ce que l'opposition pourrait faire contre elle. Avant de l'avoir entendu en Chambre, je le croyais vraiment bon à quelque chose, mais ses discours à hoc et à hac, ses fanfaronnades m'ont révélé que c'est un cerveau creux et qui plus est vide.

M. Sherwood.—Il m'a maintes fois donné des souleurs dont je tremble encore ; je ne comprends point ce qui le retient parmi nous. Celui qui pourrait le décider à renoncer à son siège au conseil, aurait droit à la reconnaissance de tout le parti auquel j'appartiens.

M. Daly (*triomphant*) —Je suis votre homme. Serait-ce là, le plaisir de Votre Excellence ?

Le gouverneur ne répond rien et sourit.

M. Daly.—Qui ne dit mot consent. Il me paiera les peurs qu'il m'a données. (*Il sort.*)

M. Papineau.—Il me paraîtrait messieurs, que pour qu'une administration subsiste et acquiert cette force sans laquelle elle ne peut produire aucun bien, il faut que tous ses membres jouissent également de la considération publique, car on juge des uns par les autres ; or, l'honorable monsieur qui vient de sortir est privément un homme respecté ; mais dont le caractère public ne vaut absolument rien. Il a vécu avec toutes les

Digitized by Google

administrations et a survécu à toutes ! Il est urgent, selon moi de l'élaguer, tout en le plaçant d'une manière convenable.

M. Draper, Morris, Sherwood, Higginson.—Oui, oui, seul, M. Papineau, vous pouvez vous charger de lui faire sentir délicatement et comme il convient, l'embarras de notre position avec un ministre qui doit partager toutes les fautes que nous reprochons à nos prédécesseurs.

M. Papineau.—J'y cours. (*Il sort.*)

Dans mon précédent numéro vous avez vu, mes lecteurs, que M. Viger était parti pour s'aller coucher et rêver au salut de la patrie ; que M. Smith était parti après lui, pour l'engager à résigner ; que M. Daly s'était chargé de faire résigner M. Smith; enfin que M. Papineau venait de sortir pour obtenir le même sacrifice de M. Daly. Vous avez peut-être été surpris de l'extrême trigauderie de messieurs les ministres, qui se faisaient force compliments en face et se déchiraient en arrière ; allez, ces petites libertés que l'on prend quelquefois avec la réputation du prochain, ne se bornent point au monde politique et vous, mes chères petites lectrices qui lisez ceci, vous avez, j'en suis presque certain, plus d'un petit péché de cette espèce-là sur la conscience. Ne vous souvient-il point d'avoir fait maintes amitiés, civilités, gracieusetés à telles de vos amies qui, une fois absentes, n'étaient plus selon vous que des précieuses, des pie-grièches, des bavardes, des sottes, des ridicules ? Eh ! tenez, si j'étais ici à confesse, je vous avouerais avoir fait de fréquentes escapades de cette espèce-là sur la franchise ; d'où il faut conclure que nul n'est parfait et que

Digitized by Google

n'étant point parfaits, nous devons supporter sans trop murmurer les défauts du prochain ; lui permettre d'avoir quelques travers si nous voulons nous faire pardonner les nôtres et ne point employer l'éclair de temps que nous passons sur cette terre, à déchirer nos amis à belles dents, comme nous ferions de meringues à la crême... Mais je vous disais, il y a un moment, que je ne suis point à confesse ; vous pourriez maintenant me dire, que vous ne me payez point pour vous faire des sermons, que vous en entendez de plus beaux et de moins chers chaque dimanche, que mon devoir est de vous conter toutes sortes de fariboles, de sottises ; de vous montrer les ridicules et les tricheries de ce monde, de vous peindre tous les fous de la terre, de dévoiler les méchants C'est vrai. Revenons donc à ceux des ministres que nous avons laissés à table.

M. Higginson (*d'un air sournois*).—Ah ! voilà tous les étrangers partis ; nous sommes à présent en famille, parlons un peu d'affaires sérieuses. Tous ces gens du Bas Canada ont des idées tellement rétrécies, qu'il n'y a point avec eux de gouvernement possible. Ils n'ont à la bouche que ce gouvernement responsable ; quand ils ont dit cela, ils croient avoir tout dit.

Un aide de camp—C'est vrai ; c'est comme l'empereur de la Chine avec le commerce de l'opium ; il n'en dort point. Buvons un coup, c'est plus confortable.

L'autre aide de camp.—Vraiment, ces gens-là sont insupportables ; buvons un coup. Il me semble que quand l'on se met à table, c'est pour manger ; si l'on ne mange point il faut boire et non point parler sans cesse ; j'en ai soif pour eux. A la anté de milord.

Tout le monde boit.

M. Higginson (*d'un air encore plus sournois*).—Je disais

Digitized by Google

donc, que maintenant que ces étrangers du Bas-Canada sont partis, nous pouvons parler sans crainte et nous consulter sur les mesures à prendre, pour remplir les vues de milord Stanley et de son excellence notre paternel gouverneur.

Un aide-de-camp.—Oui, il faut remplir les vues du gouvernement *at home.* (*Il remplit un grand verre de brandy qu'il boit aussitôt.*)

M. Higginson (*jetant un coup-d'œil de mauvaise humeur à l'aide-de-camp*).—Je crois que le militaire commence à s'échauffer.

L'aide-de-camp.—Oui, hic! j'ai chaud comme, hoc! comme un muletier espagnol qu'impatientent ses ânes, hec! et je bois pour me rafraîchir, hic! (*Il boit un verre de brandy.*)

M. Higginson.—Pour arriver à notre but sûrement, il nous faut agir avec beaucoup de ménagements et d'adresse; or, voici quels sont les moyens que je proposerais; écoutez-moi je vous prie, avec la plus grande attention.

Son Excellence dort.

M. Sherwood.—Par respect pour son excellence ne ferions-nous pas mieux de nous retirer? Je crois que parler d'affaires aussi sérieuses sans qu'elle en ait connaissance, me semble tout-à-fait inconvenant.

M. Higginson.—Pardon, pardon; son excellence ne prend pas généralement une part plus active au gouvernement; aux Indes et à la Jamaïque, c'était moi qui traitais les matières les plus importantes. Vous pouvez considérer ce que je vous dirai comme l'expression des vues de son excellence.

M. Draper (*hochant la tête*).—Je ne sais point si ces substitutions-là sont bien constitutionnelles, et quant à

Digitized by Google

moi, j'ai quelque scrupule à parler d'affaires, concernant le pays, sans la participation de son excellence.

Un aide-de-camp (*poussant de gros éclats de rire, mêlés de hoquets*).—Ah! ah! ah! ho! ho! eh! eh! en voilà une bonne; des scrupules chez un homme d'état. Voilà qui vaut un coup! (*Il en boit deux.*) Si le brave monsieur Draper avait été avec nous autres à Calcutta et à Kingston de la Jamaïque, sans parler de Kingston du Canada, il en aurait bien vu d'autres! hô! hô! hô! des scrupules! sur ma foi, cela vaut un second coup! (*Il en boit encore trois.*)

M. Higginson (*d'un air d'insinuation*).—Mon cher monsieur Draper, j'approuve beaucoup vos hésitations; ce sont celles d'un cœur droit; mais lorsqu'il s'agit du salut d'une cause, je crois que tous les moyens sont permis; j'ai vu fréquemment la nécessité de violenter un peu la justice et les conventions faites. Eh! tenez, si nous n'avions pas mis en usage quelques moyens qui n'étaient point tout-à-fait d'accord avec les principes avoués, avec le bon sens, avec les promesses faites, je vous assure, que jamais nous ne nous serions débarrassés des anciens ministres. Vraiment ces gens-là, avec leur influence et leur travail, ils étaient capables d'assurer à perpétuité le gouvernement responsable. Sans les petits moyens que j'ai eu l'honneur de proposer à son excellence, la mission dont nous avait chargé milord Stanley était flambée à tout jamais.

Sir Allan McNab.— Certainement, certainement; quant à moi je considère que tous les moyens sont bons pour chasser des affaires, tous ces barbares qui ne parlent que français. Je vous demande s'il n'est pas absurde, que dans une colonie de notre très gracieuse souveraine la reine de la Grande Bretagne, il soit nécessaire pour arriver aux honneurs de parler la langue des mangeurs

Digitized by Google

de grenouilles! Parlez, parlez, monsieur Higginson; dites-nous ce qu'il faut faire pour renverser tous nos ennemis. (*Un des aides de camp qui se balançait sur sa chaise tombe à la renverse et demeure à terre sans bouger.*)

Sir Allan.—Ah mon Dieu! serait-il blessé?

M. Higginson.—Non non; c'est une manière qu'il a de sortir de table. Continuons notre entretien, nous n'en serons que plus à l'aise. Ces militaires n'ont point l'habitude des affaires délicates et ils nuisent à ceux qui veulent s'occuper sérieusement. Pour moi je vous dirai donc, qu'à tout prix il faut nous débarrasser de l'influence du Bas Canada. Le moyen d'y arriver, est de dépopulariser autant que possible les hommes de talent qui y jouissent de la considération de leurs concitoyens. Nous en avons perdu deux; les autres viendront après. Il faut pour cela flatter leurs sentiments, éviter de les taxer, donner quelques petites sommes à toutes les institutions charitables, courtiser les membres de leur clergé, mais tuer à coup de coups d'état tous les hommes politiques qui viendront sur l'horison. On les accepte puis on les renverse. Avec cela, on gagnera du temps et pendant les querelles d'élections, de changement de ministère, on laisse créer force nouveaux emplois, qui naturellement, augmentent les moyens de corruption du gouvernement. J'ai ri beaucoup dans mes barbes, de la loi pour assurer l'indépendance du parlement qui assure bien davantage, l'indépendance de la couronne; car après tout, pour être élus, les employés doivent conserver au moins les apparences, tandis qu'aujourd'hui, ils peuvent jeter de côté tous ménagements et sont autant d'influences acquises au pouvoir par leurs liens de famille et les ramifications de l'appât des emplois, qu'on obtient plus souvent ici, sur services rendus à la couronne, que comme la récompense de vertus civiques.

Digitized by Google

Sir Charles voulait ne point sanctionner cette loi ; je la lui ai montrée sous ce point de vue et il l'a envoyée en Angleterre avec mes recommandations.

M. Draper.—Mais il me semble pourtant que les ex-ministres ont proposé cette loi dans la meilleure intention.

M. Higginson.—Eh! sans doute! Mais, mon cher, vous devez savoir qu'en politique, on se trompe bien plus souvent avec de bonnes intentions qu'avec des mauvaises ; voyez plutôt la loi des élections. Sans elle, le gouvernement était ce qui peut s'appeler enfoncé ; mais à l'aide de la vigilance qu'il a déployée nous avons réussi, au-delà de nos espérances.

Sir Charles ronfle.

M. Morris.—Eh bien ! je pense comme monsieur Higginson, qu'il faut employer toutes nos forces pour la bonne cause de son excellence...

M. Higginson.—Voilà comme je l'entends. Eh bien ! mon cher M. Draper, c'est sur vous que je fonde tout mon espoir. Il faut que vous nous prêtiez votre appui ; que vous entriez par quelque moyen, auquel nous songerons plus tard, dans la chambre d'assemblée pour y défendre nos mesures ; nos pauvres ministres sont aux abois et pour peu que les choses continuent sur le même train, nous serons lancés dans la minorité ; et qui sait quels désastres entrainerait un semblable évènement !

La porte s'entrouvre ; M. Papineau entre sans bruit et arrive près de la table. Les convives l'aperçoivent ! tous s'écrient à la fois : Eh bien ! quel succès ?

M. Papineau.—M. Daly n'a point voulu se rendre à mes raisons ; il veut rester ministre et se nommer lui-même à un autre emploi ; il craint qu'on ne lui joue quelque tour. Il dit qu'il en a tant vu de ce genre-là,

Digitized by Google

qu'il ne veut point entendre parler de résignation avant d'être placé à son goût. Je n'ai point insisté, de crainte de le rendre populaire par une démission forcée.

M. Daly entre en hésitant; il paraît tout-à-fait déconcerté.—Messieurs, malgré ma persévérance, mes insinuations, je n'ai pu obtenir de M. Smith cette résignation que j'ai vainement sollicitée; il dit que si on veut seulement le laisser demeurer au ministère, quatre ou cinq sessions, il apprendra la routine des affaires et ne redoutera pas un adversaire, fût-ce sir Robert Peel lui-même.

M. Smith arrive tout essoufflé et fait voler la porte devant lui.— Tout est perdu, messieurs, le bonhomme Viger veut rester ministre; il ne résignerait point lors même, que son excellence le gouverneur lui-même l'en prierait; il veut qu'on le démette par une ordonnance et qu'on lui prouve qu'il a démérité de la patrie. Après être demeuré dix-huit mois en prison pour obtenir qu'on le juge, il déclare qu'il restera ministre pendant dix-huit ans pour prouver qu'il n'a point trahi ses compatriotes en acceptant la place qu'il occupe aujourd'hui. Mais le voici lui-même.

M. Viger entre, le visage baigné de larmes et court se précipiter aux genoux de son excellence qui s'éveille en sursaut et comme de coutume, ne sait ce dont il s'agit.

M. Viger (*d'une voix entrecoupée par les sanglots*).—Votre Excellence; serait-il vrai que j'ai encouru votre disgrâce? je n'y survivrais point...

Le Gouverneur (*le relevant*).—Non, mon cher, mon fidèle ami, vous...

M. Viger.—C'en est assez; je crois à cette première effusion d'un bon cœur. Quant à mes collègues, s'ils veulent me prêter quelques heures d'attention je leur démontrerai...

Digitized by Google

M. Higginson.—La soirée a été très longue. Son Excellence doit être fatiguée; la part qu'elle a prise aux importantes discussions que nous avons eues, à dû épuiser ses puissantes facultés; je réclame contre la prolongation de cette fête.

Tous les convives se lèvent, saluent respectueusement Son Excellence qui serre affectueusement la main de M. Viger et chacun se retire.

Après avoir vu ces messieurs manger, nous irons bientôt les voir travailler.

LA MONTAGNE EN TRAVAIL MIT DU MOINS AU MONDE UNE SOURIS.

Nos ministres n'enfantent rien du tout.

Figurons-nous, que nous sommes en la salle du conseil exécutif. A la tête de la table, nous voyons le vénérable président; il passe la plus grande partie de son temps à offrir sa tabatière à ceux de ses collègues qui sont assis près de lui; ces prises fréquentes ont pour objet, de faire priser les services du distributeur de tabac. Près de lui est M. Daly, qui se ronge les ongles et M. Morris qui taille des plumes. M. Papineau est debout près de la cheminée; il a relevé les deux pans de son surtout pour se chauffer plus commodément; il regarde avec un œil d'envie et de regret, une pipe qu'un valet a oubliée sur le foyer. M. Smith se caresse le menton, fait un haut-le-corps et admire son ombre

Digitized by Google

contre le mur. M. Draper feuillette d'un air soucieux le journal du conseil. M. Robinson trace force chiffres dans un carnet, comme s'il essayait d'arranger des comptes. Enfin M. le greffier attend, la plume sur l'oreille, qu'on lui donne quelque ouvrage. C'est le vénérable président qui prend la parole.

Le Président.—Eh bien, messieurs et chers collègues, c'est au moment où nos ennemis, où le pays tout entier, font entendre contre chacun de nous mille brulantes clameurs, qu'il faut montrer notre patriotisme et répondre à nos détracteurs par de bonnes actions. Voyons, hâtons-nous, que nos délibérations soient courtes et que nos travaux soient longs, comme disait son éminence le cardinal de Richelieu; vengeons-nous par un grand nombre de bonnes lois et faisons taire les calomniateurs. C'est ainsi qu'en agirent Henri quatre et son respectable ministre Sully, comme j'aurai l'honneur de vous le raconter, si vous voulez seulement me prêter quelques minutes d'attention; il me suffira pour cela, de retracer l'histoire des difficultés que dût éprouver le digne monarque, à la suite de la crise qui précéda son avènement. Je ferai briller à vos yeux...

M. Robinson.—(comptant tout haut) Quatre et quatre font huit, et cinq font dix-sept. Qui de dix-sept ôte dix-neuf ne peut, emprunte un qui vaut dix; dix et dix-sept font vingt-sept; qui de vingt-cinq ôte dix-neuf reste huit; je pose zéro et je retiens le reste. Eh! qui diable ose dire que mes comptes ne sont pas clairs! Aussi clairs que de l'eau de roche. Gredins de radicaux! quel tourment ils m'ont donné avec leurs calomnies. Si seulement mes collègues travaillaient comme moi, tout irait bien; mais ils passent leur temps à patauger dans des lois auxquelles on ne comprend goûtte, tandis que moi, je procède le chiffre à la main;

Digitized by Google

je ne vois plus que des chiffres, j'y rêve toutes les nuits. Au moins on ne me fera point de reproches.

M. Draper.—Voyons messieurs, procédons par ordre; où en sont vos mesures, monsieur le procureur-général du Bas-Canada ?

M. Smith.—Eh ! de quelles mesures voulez-vous parler ?

M. Draper.—Parbleu, des mesures importantes que vous devez proposer, car vous devez surtout en présenter pour le Bas-Canada où nous n'avons pas de partisans; dans le Haut-Canada nous sommes assez bien, car nos gens en travaillant pour eux-mêmes, font notre ouvrage; mais avec vous il n'en est pas de même.

M. Smith.—Je proposerai mes lois à la prochaine session.

Tous les autres ministres.—Quoi ! pas durant celle-ci ?

M. Smith.—Ah ça ! me prenez vous pour un automate à faire des lois ? Vraiment, je vous trouve singuliers de me talonner ainsi; croyez-vous qu'il n'y a pas assez des Baldwin, Aylwin et des Lafontaine qui sont sans cesse sur mon pauvre dos. L'un, me fait des questions par des motions impertinentes, l'autre, me montre au doigt, l'autre, me fait le poing. Vraiment si cela continue, j'en deviendrai bête. Je suis le cheval de travail de l'administration ; c'est sur moi que retombent tous les coups; les petits enfants courent après moi dans la rue; à la chambre, les jeunes membres me regardent en souriant et à peine suis-je dans la salle du conseil, où je crois me reposer, que mes collègues me tourmentent à leur tour, comme si je devais à moi tout seul, porter tout le fardeau du pouvoir; et pourtant, sans me vanter, hem ! où aurait-on trouvé un procureur-général si je n'étais venu au secours de l'administration ?

Digitized by Google

M. Daly.—Il ne s'agit point de nous quereller, mais de travailler. Toutes les lois peuvent bien se remettre à une autre fois ; il n'y a que les avocats qui s'occupent de cela ; mais la liste civile, messieurs, la liste civile ; voilà la question. *To be or not to be*, comme dit Lord Byron ....

M. Draper.—Shakespeare dans Hamlet, vous voulez dire.

M. Daly.—Byron, Hamlet ou Shakespeare, n'importe ; de l'argent, voilà le point.

M. Robinson. Tout cela est arrangé. Mon plan est fait et rédigé ; je vous le soumettrai dans quelques jours. Je paie tous les officiers publics, les pensions et je renvoie en masse toutes les demandes d'argent. Il n'y a point d'argent dans le coffre ; bonne raison j'espère.

M. Draper.—Comment ! vous ne voulez rien accorder aux amis de McNab, par exemple, nous sommes perdus.

M. Robinson.—Il n'y a point d'argent dans le coffre.

M. Morris.—Et la demande de mon cousin qui a fait élire quatre de nos partisans ?

M. Robinson.—Si on lui donne à lui, il faudra donner aux autres. Il n'y a point d'argent dans le coffre.

M. Viger.—J'approuve hautement la ferme résolution de mon collègue l'inspecteur-général ; l'économie est la première vertu du fidèle financier. Dites-moi, avez-vous songé à l'augmentation de loyer que j'ai demandée pour mes maisons ; vous savez que la translation du siège du gouvernement a donné une grande valeur aux propriétés ; or, comme j'ai abandonné les cent louis que j'aurais autrement reçus comme membre du conseil, il serait injuste de me faire éprouver d'autres pertes ; d'ailleurs, une bagatelle de quelques trois ou quatre cents louis serait peu de chose pour la caisse publique.

22

Digitized by Google

M. Robinson.—Je ne parle point de cela dans mon projet; mais nous prendrons cette petite somme sur les contingents des travaux publics.

M. Viger.—Avez-vous songé aux demandes que j'ai faites pour mes électeurs de Mégantic. Il est de la plus haute importance pour le gouvernement que je tienne mes promesses.

M. Robinson.—Eh! je n'en vois point la nécessité; il ne faut pas habituer le pays à trop croire aux paroles des ministres; cela deviendrait un abus. Nous ne pourrions plus ouvrir la bouche sans nous compromettre.

M. Daly.—Oui, oui, tout cela est bel et bon; mais il faut absolument que mes électeurs aient l'argent pour leurs chemins, leurs ponts; sans quoi, je donne ma démission et le gouvernement s'arrangera comme il pourra.

M. Smith.—Quoi! vous resigneriez! embrassez-moi mon cher......

M. Daly.—C'est-à-dire, je ne dis point ça; je ne voudrais point pour une bagatelle comme celle-là, mettre le pays dans une nouvelle crise; mais il me faut absolument cet argent-là; il y va de mon honneur...

M. Smith.—Qu'importe.

M. Daly.—Mais il y va de mon élection.

M. Smith.—Ah! c'est une autre affaire. Eh bien! nous dirons à notre président des travaux publics, qu'il faut qu'il nous trouve quelques milliers de louis pour vous. Savez-vous que c'est une magnifique chose que le bureau des travaux publics. Parlez-moi de Lord Sydenham pour les idées lumineuses. (Il s'adresse à Mr. Papineau.) Et vous, mon cher monsieur Papineau, achevez-vous votre bill d'éducation?

Digitized by Google

M. Papineau.—Oui, oui, j'ai fini, et je vous assure que ce n'est point sans fatigue! Ce bill de M. Morin était long en diable à copier. Et vous, vos projets de lois, avancent-ils?

M. Smith.—Quelles lois?

M. Papineau.—Eh! les lois que nous avons promises au commencemont de la session.

M. Smith.—Mais je ne sais ce que vous voulez dire. Je n'ai pas le temps de faire des lois, moi; nous en avons bien assez, allez. Je crois qu'il faudrait s'occuper d'en rappeler une partie; j'y penserai pour la session prochaine. Pour le moment, il faut que je m'occupe de satisfaire mes bons amis les braves citoyens de Missisquoi. Que pourrais je faire pour eux? (Il se gratte la tête.)

M. Daly.—Qu'avez-vous donc qui vous inquiète, mon cher procureur général?

M. Smith.—Je cherche un chemin de bois ou de fer pour vos électeurs; car enfin, il leur faut bien quelque chose.

M. Daly.—Eh bien! le bureau des travaux publics, mon cher, le bureau des travaux publics, quelques milliers de plus ou de moins cela ne paraît pas sur un million et demi. D'ailleurs ces gens du Haut-Canada ne doivent pas tout dévorer; il faut qu'ils nous laissent quelque chose.

M. Smith.—Ils dévorent bien; mais avouez aussi, qu'ils votent bien. Où en serions-nous, je vous le demande, si ces gens-là n'avaient pas pour principes de ne jamais s'attacher aux principes?

Un domestique annonce son Excellence le Gouverneur-Général. Tous les Conseillers se lèvent et un instant après, arrive Sir Charles Metcalfe, qui va prendre la place qu'occupait M. Viger.

Digitized by Google

M. Viger.—Votre excellence ne verra pas sans plaisir, que nous avons discuté les hauts intérêts de la nation avant son arrivée, afin d'être préparés à voter immédiatement, en présence de votre excellence, les mesures importantes que nous lui conseillerons d'adopter, lorsqu'elle aura bien voulu nous permettre de les lui offrir; car, c'est ainsi que nous concevons la théorie et la pratique du gouvernement constitutionnel et que nous les mettons d'accord avec les vues de votre excellence, parceque, selon moi, la cordiale entente entre toutes les parties intégrantes du pouvoir, est l'essence du succès et quoique Montesquieu ne soit pas d'accord là-dessus avec moi, je ne maintiens pas moins que...

M. Draper.—Il serait plus court de lire simplement le résumé de ce que nous avons arrêté provisoirement.

Son excellence fait un signe de tête affirmatif.

M. le Greffier lisant:—Il a été décidé à l'unanimité par les fidèles et dévoués conseillers de votre excellence, après mûres délibérations et considérations, qu'il ne serait rien proposé d'important de la part de l'administration durant la session actuelle, vu l'opposition factieuse que les ennemis du gouvernement de votre excellence, font à tout ce qui provient de quelqu'un de ses membres. Il a été de plus arrêté, que l'on augmenterait le loyer des maisons appartenant à l'honorable Denis Benjamin Viger et occupées pour le service de sa Majesté. Son excellence fait un signe de tête affirmatif.

Le Greffier continuant:—Il sera recommandé au bureau des travaux publics, de dépenser une somme de quinze mille louis d'après les plans, devis, et recommandations de Sir Allan N. McNab.

Digitized by Google

Son excellence fait un signe de tête, en grimaçant un peu.

Le Greffier continuant :—Il sera recommandé au même bureau, de dépenser une somme de dix mille louis dans le comté de Mégantic, sur les indications de l'honorable Dominique Daly. Son excellence fait un signe de tête affirmatif et M. Daly rayonne de joie ; on le croirait assis sur une fourmilière et on pourrait le voir sous la table compter sur ses doigts.

Le Greffier continuant :—Le même bureau dépensera cinq mille louis à Missisquoi, entre les quatre, vingt dix électeurs que représente l'honorable procureur-général. (Signe de tête affirmatif de son excellence ; M. Smith est rouge de colère et semble tout à fait piqué, il demande à M. Daly, pourquoi on ne lui accorde pas autant qu'aux autres et celui-ci lui répond, qu'il suppose que c'est parceque la constitution anglaise n'est pas écrite. M. Smith se mord les lèvres.)

Le Greffier continuant :—Le même bureau dépensera des sommes n'excédant pas dix mille louis, dans les localités du Haut Canada, qui ne seraient point sur la ligne des grands travaux déjà commencés. Il recevra pour cela, les ordres des honorables ministres de votre excellence qui résident dans cette section de la province. (Son excellence affirme de la tête).

M. Viger.—Il est une certaine quantité d'emplois à distribuer ; d'après le système de gouvernement responsable, adopté ici, on doit n'écouter que les pétitions des partisans du pouvoir. C'est très-juste ; mais parmi ces derniers il est encore difficile de choisir, car ce sont ces gens-là surtout, qui pétitionnent pour les emplois et il faut autant que possible ne les point désobliger.

Digitized by Google

M. Daly.—Oh! il n'y a pas besoin de se gêner pour cela. J'ai mon Dunkin (1) qui tourne assez bien les réponses aux candidats rejetés. Le fin mot, c'est de faire vivre ces gens-là dans l'espérance ; il n'y a rien dans ce monde, comme l'espérance ; sans elle, nul gouvernement ne serait possible. (Son excellence fait deux signes de tête).

M. Robinson.—Passons maintenant à la considération des fonds secrets ; les licenses de mariage, une partie des amendes que son excellence nous abandonne, les biens des Jésuites, peuvent nous donner de beaux écus à faire rouler. C'est dans ce genre-là qu'est mon fort ; il n'y a pas besoin de rendre compte à cette impertinente Chambre d'Assemblée.

M. Viger.—J'ai mon compte à produire et j'ose croire qu'il est si modéré, qu'il sera voté sans discussion. Il ne se monte qu'à la bagatelle de dix-sept cent quinze louis dix-sept chelins et trois pence et demi ; tenez, vous pouvez voir ici le détail ; c'est pour la pension de mon petit Barthe, des subsides pour l'impression de l'Aurore : comme achat d'encre, loyer de ma maison, papier, changement de caractères. Pour ma part de rédaction, je ne compte que trois cents louis par an ; c'est pour rien et je le fais seulement pour le bien de la patrie. Il y a quelques louis aussi, pour voyages à Sorel, à St. Ours, envoi d'émissaires et aussi les frais d'impression de ma *crise ministérielle* qui ne s'est pas vendue comme je l'espérais. Si j'avais été élu, j'aurais bien payé tout cela de ma poche, mais n'ayant

(1) M. Christopher Dunkin, fut plus tard député à l'Assemblée Législative et aux Communes avant et après la Confédération. Il fut trésorier de la province de Québec de 1867 à 1869 ; Ministre fédéral (Agriculture) de 1869 à 1871, alors qu'il fut fait juge de la province de Québec.

Digitized by Google

pas réussi, il est juste que je sois remboursé de cette bagatelle. J'ai tant perdu par la translation du gouvernement à Montréal : je paie le foin pour mon cheval beaucoup plus cher, le prix des légumes, du bois, des domestiques a tant augmenté que je m'aperçois cruellement de la différence ! (Il soupire.)

M. Smith.—Mais il me semble que l'immense circulation de l'*Aurore* devrait couvrir...

M. Viger.—Oui, oui ! cela devrait être, mais cela n'est pas ; l'erreur, les préjugés, l'ignorance, que sais-je, l'intrigue...enfin c'était à prendre ou à laisser, pas d'argent, pas d'*Aurore*. (Il soupire.)

M. Morris.—Oui, oui, j'ai inspecté ces comptes de le *Horreur des Canadas*, et ils sont corrects selon moi, à l'exception d'un seul item ; c'est le montant porté comme payé par M. Barthe au docteur qui l'a soigné, à la suite du duel qu'il a manqué d'avoir avec le propriétaire de la Minerve. Ces soins sont comptés comme s'il y avait eu quelque opération chirurgicale, tandis qu'il est notoire, que ce monsieur n'était point blessé.

M. Viger.—Je vous demande pardon mon honorable collègue ; en voulant se précipiter derrière la porte de sa chambre, mon jeune ami s'était cruellement blessé ; il saigna du nez pendant plus d'une heure et le docteur fut obligé de lui mettre une clef froide sur la nuque pour arrêter l'hémorragie ; cela constitue des soins chirurgicaux et non point médicaux.

M. Morris.—Médicaux !

M. Viger.—Chirurgicaux !

M. Robinson.—Médicaux !

M. Smith.—Chirurgicaux !

M. Draper.—Médicaux !

M. Daly.—Chirurgicaux ! J'en appelle à M. Papineau.

Digitized by Google

M. Papineau. (Qui parcourait attentivement une liasse de journaux, se lève en sursaut à cette appellation) Si j'ai bien compris l'objet de la discussion, quelques uns de mes collègues s'opposent a l'introduction immédiate de ma loi sur les conseils municipaux, qu'ils voudraient diviser en districts collectifs ruraux au lieu de paroissiaux. (M. Daly parle dans son carnet acoustique) Ah! ah! ah! j'y suis, oh! chirurgicaux sans aucun doute!

M. Viger.—J'en appelle à la décision du conseil.

Son excellence demande l'opinion des membres et (M. Viger ne votant pas) les voix se trouvent également divisées. Alors, son excellence donne sa voix en faveur de M. Viger et son compte est adopté sans modification. On dispose après cela, de plusieurs votes d'argent en faveur de quelques personnes qui m'ont donné, là-dessus, une prime pour que je n'en dise rien. Puis, une discussion assez chaude s'engage sur une proposition de M. Daly, qui veut accorder une récompense de sept mille louis, à diviser entre ceux qui contribueront à faire sortir l'honorable T. C. Aylwin du parlement. Les uns veulent qu'on l'expulse par un vote de la majorité de la chambre; mais pour y réussir, il faut que quelqu'un se charge de taquiner assez vivement ce membre, qui n'est pas commode à manœuvrer, pour le faire se compromettre au point de justifier cette mesure. C'est à qui n'entreprendra pas cette tâche. M. Smith assure qu'on ne peut réussir qu'avec l'aide de l'orateur. M. Draper pense qu'une fois qu'il aura un siège dans la chambre, il pourra gagner à lui tout seul, le prix offert. M. Smith dit qu'il n'en croit rien; que si les talents, les connaissances, la fermeté pouvaient déconcerter ce jeune ancien ministre, il y aurait réussi. M. Daly lève les épaules en signe de pitié. M. Viger

Digitized by Google

pense qu'avec la presse on peut tout opérer et il assure, que si l'on veut diviser la somme en question, entre l'*Aurore* et le *Canadien* on pourra dépopulariser M. Aylwin au point d'obtenir sa résignation.

Mais dit M. Draper, je ne crois pas que ces deux feuilles veuillent louanger l'honorable membre pour Québec (qui a été élu contre leur gré), au point de le faire haïr par ses amis et partisans.

—Eh ! réplique M. Viger, vous ne me comprenez pas ; je ne veux point le louanger, mais l'abattre, par la force de la publicité et du raisonnement ; quand je devrais prendre moi-même la plume, je le ferai fuir dans la vie privée ! !

M. Draper secoue la tête en signe de doute et ajoute : il était plus facile de vous faire entrer au parlement que d'en faire sortir M. Aylwin et pourtant, vous n'avez point réussi.

M. Viger.—Oh ! mon cher monsieur, les choses sont bien changées. Je n'ai pas eu l'appui du *Canadien* avant les élections, parceque les apparences étaient contre nous ; mais depuis que nous avons la majorité, c'est une autre affaire ; le *Canadien* est avec nous ; c'est moi qui vous le dis, avec nous, corps et âme. Il s'est vendu à crédit ; c'est à nous de voir à le payer maintenant ; les annonces ne suffisent point ; il faut quelque chose de mieux. Jadis, je croyais au patriotisme, à la reconnaissance, enfin à l'excellence de la nature humaine ; mais depuis la conduite du pays à mon égard, j'ai ouvert les yeux et j'ai découvert que si on fermait les églises, qu'on ouvrit les prisons, qu'on congédiât les magistrats, les soldats et les hommes de police, la nature humaine ne vaudrait pas, certainement, la nature des tigres et des lions.

Digitized by Google

M. Daly.—D'après le profond raisonnement de notre honorable président, je crois que le plus court moyen, serait de nous défaire de notre ennemi, par le moyen de notre excellent ami le représentant canadien de Montréal. C'est un sabreur au pistolet, allez. Je lui en parlerai et pour l'y engager, je lui promettrai, s'il réussit, l'argent d'abord, car le solide passe avant tout, puis des parchemins de chevalier, pour satisfaire sa nature humaine.

Tout le monde applaudit. Son excellence signe divers papiers, sans les regarder et la séance est levée.

PROROGATION DU PARLEMENT.

Son excellence le gouverneur-général a prorogé le parlement provincial samedi dernier, par un discours vraiment d'honnête homme. (paroles d'Aurore!) Nous ne reproduirons pas cette drôle de harangue, notre journal est trop grave pour cela; nous là laissons à ces farceurs de journaux sérieux. Nous allons seulement rapporter à nos lecteurs, le discours que fit Lord Metcalfe à ses ministres, immédiatement après être revenu du parlement.

Son excellence est arrivée la première dans la chambre du conseil exécutif; les ministres arrivent tout suant; ils ont couru presque tout le long du chemin, pour tâcher de suivre les équipages du gouverneur, mais en vain, les chevaux du carosse vice-royal, ont meilleur jarret que ceux qui sont attelés au char de l'état. Par

Digitized by Google

exemple, ces derniers coutent beaucoup plus cher, ce qui compense les choses, à la façon de la balance du trésor entre le Haut et le Bas-Canada.

Son Excellence.—Arrivez, arrivez, messieurs, que je vous dise, au moins, ma façon de penser après l'avoir cachée à ces représentants que la peste étouffe, eux et le gouvernement responsable! Ah ça, qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie qu'est venu me faire Sir Allan N. McNab? Il avait l'air de vouloir me mystifier avec son sermon moitié constitutionnel et financier; il avait l'air de nous faire une charité, en nous accordant les subsides qui sont votés par le parlement impérial, entendez bien, par le parlement impérial et non point, par cette mesquine corporation que vous avez l'arrogance d'appeler un parlement provincial, conduit, par un bureau que vous avez l'audace d'appeler un ministère, un cabinet!

L'hon. Dominique (à part).—Ah mon Dieu! la vieille histoire qui revient! Le voilà justement comme avant la crise. Sur quelle herbe a-t-il marché aujourd'hui? Faudra-t-il résigner encore une fois?... je veux dire, voir résigner encore mes collègues. Ce n'est pas moi qui donne ma démission il est vrai, mais c'est tout comme.

L'Hon. Smith (à part).—Milord a l'air fâché. Qu'il ne me fâche pas, par exemple, car je donne ma démission dès l'année prochaine.

L'Hon. Draper (à part).—Hélas! faut-il recommencer à batailler ici après avoir bataillé là-bas. S'il nous reçoit de cette façon-là, je résigne et je passe dans l'opposition.

M. Higginson (qui a entendu M. Draper).—Calmez-vous, ce ne sera rien; son excellence est fort inquiétée

Digitized by Google

aujourd'hui par son cancer, compliqué d'une attaque de goûtte.

L'Hon. Viger (à part).—Ciel ! l'ingratitude se glisserait-elle aussi dans le cœur des grands ? je croyais qu'elle n'atteignait que les peuples.

L'Hon. Papineau (à part).—Il paraît qne son excellence n'est pas de bien joyeuse humeur aujourd'hui, mais ça se passera ; et puis, si ça ne se passe pas après tout, cela ne fait pas grand'chose ; il n'y a pas ici de rapporteurs pour les journaux, les affronts cachés sont à moitié pardonnés.

Son Excellence.—Ah ça ! que marmottez-vous donc tout bas, tous ensemble ?

L'Hon. Dominique (s'avançant d'un air timide).—Milord, les paroles de Sir Allan...

Son Excellence.—Retirez-vous ! comment osez-vous paraître devant mes yeux après votre duel... ?

L'Hon. Dominique.—Je sais milord, que jai commis une faute, mais enfin dans la position où j'étais, que me fallait-il faire ?...

Son Excellence.—Tuer votre adversaire.

L'Hon. Dominique.—Mais milord...

Son Excellence.—Ou vous faire tuer, cela eut peut-être mieux valu encore.

L'Hon. Dominique (à part).—Ah mon Dieu ! je suis mort. Morfondez-vous donc, allez donc sur le champ de bataille pour ces gouverneurs...c'est égal il ne me fera pas résigner ; on verra qui de nous deux, aura le dernier mot.

L'Hon. Draper.—Milord, le discours de Sir Allan N. McNab qui paraît avoir tant déplu à votre excellence, lui a été dicté par nous mêmes. Vous savez que nous avons une si mauvaise réputation en fait de gouvernement responsable, qu'il fallait bien, en terminant la

Digitized by Google

session, jeter un peu de poudre aux yeux des électeurs, surtout à ceux des localités qui n'ont pas reçu d'argent.

Son Excellence (s'apaisant).—Ah! c'est une autre affaire; vous auriez dû me prévenir de ce tour-là qui en effet, n'est peut-être pas mauvais. Pourtant, si vous m'aviez consulté, je vous aurais peut-être empêché de faire cela, car il ne faut point trop parler de gouvernement responsable, ni faire de promesses pareilles, car le peuple finit par prendre cela au sérieux et l'on a mille peines ensuite, à lui faire entendre le badinage. (Son excellence rit.)

Tous les ministres rient du bout des lèvres: eh! eh! eh! eh! eh! eh.

Son excellence tire un papier de sa poche et se met en devoir de le lire à haute voix; derrière elle se tient M. Higginson, qui lui souffle les mots que milord ne peut déchiffrer.

" *Honorables Messieurs,*

" Enfin la session, une session laborieuse, est terminée; les subsides sont votés, tout l'argent que vous avez demandé a été accordé. Remerciez-moi messieurs, car sans moi, sans la part active que j'ai prise dans les affaires du pays, en dehors de mon cabinet, sans les généreuses charités que j'ai prodiguées, sans les précautions que j'ai prises avant, pendant et après les élections, où en seriez-vous messieurs, avec une opposition forte, unie, habile, vertueuse comme celle que le pays a envoyée dans le parlement, où en seriez-vous, je vous le demande, où en seriez-vous? (un verre d'eau, s'il vous plait!) Tous les ministres se précipitent vers la porte et crient au messager :—un verre d'eau, un verre d'eau pour milord! Le messager arrive le chapeau sur la tête. M. Smith renverse le chapeau du revers de la

Digitized by Google

main, tandis que M. Dominique s'empare du plateau et du verre d'eau, qu'il va présenter à son excellence. Milord boit, puis continue :—" Mais, messieurs, tout n'est pas accompli encore. Il nous reste beaucoup à faire pour l'an prochain. D'ici à l'automne, il nous faut faire des efforts incessants pour augmenter notre majorité, car travailler comme nous sommes, est, vous le savez, impossible. A l'œuvre donc mes amis, ne négligez rien ; que l'argent que vous vous êtes voté serve à plusieurs fins ; que dans chaque ville on soudoie les plus anciens journaux, qu'on s'y crée des influences par tous les moyens ; il ne manque nulle part de mécontents et de traîtres ; commencez par diviser les rangs libéraux ; ébranlez les masses ; jetez la discorde entre les représentants, parlez à la jalousie des uns, à la cupidité des autres, promettez tout ce que vous voudrez à tout le monde ; il y va de mon honneur et de votre existence comme ministres. Adieu, messieurs, je vous reverrai bientôt et nous pourrons nous consulter sur le meilleur moyen d'atteindre à nos vues. " Constance, finesse, et pas de scrupules ; telle a toujours été ma devise dans les positions difficiles où je me suis trouvé jusqu'ici ; gravez ces mots dans vos cœurs, et avec cela, nous pourrons affronter bien d'autres périls que ceux par lesquels nous avons passé jusqu'ici."

Son excellence sort brusquement ; les ministres s'entregardent, s'essuient le front et sortent sans mot dire.

Typographie A. Bureau, 170½ rue Sparks, Ottawa.

Digitized by Google

TABLE.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google